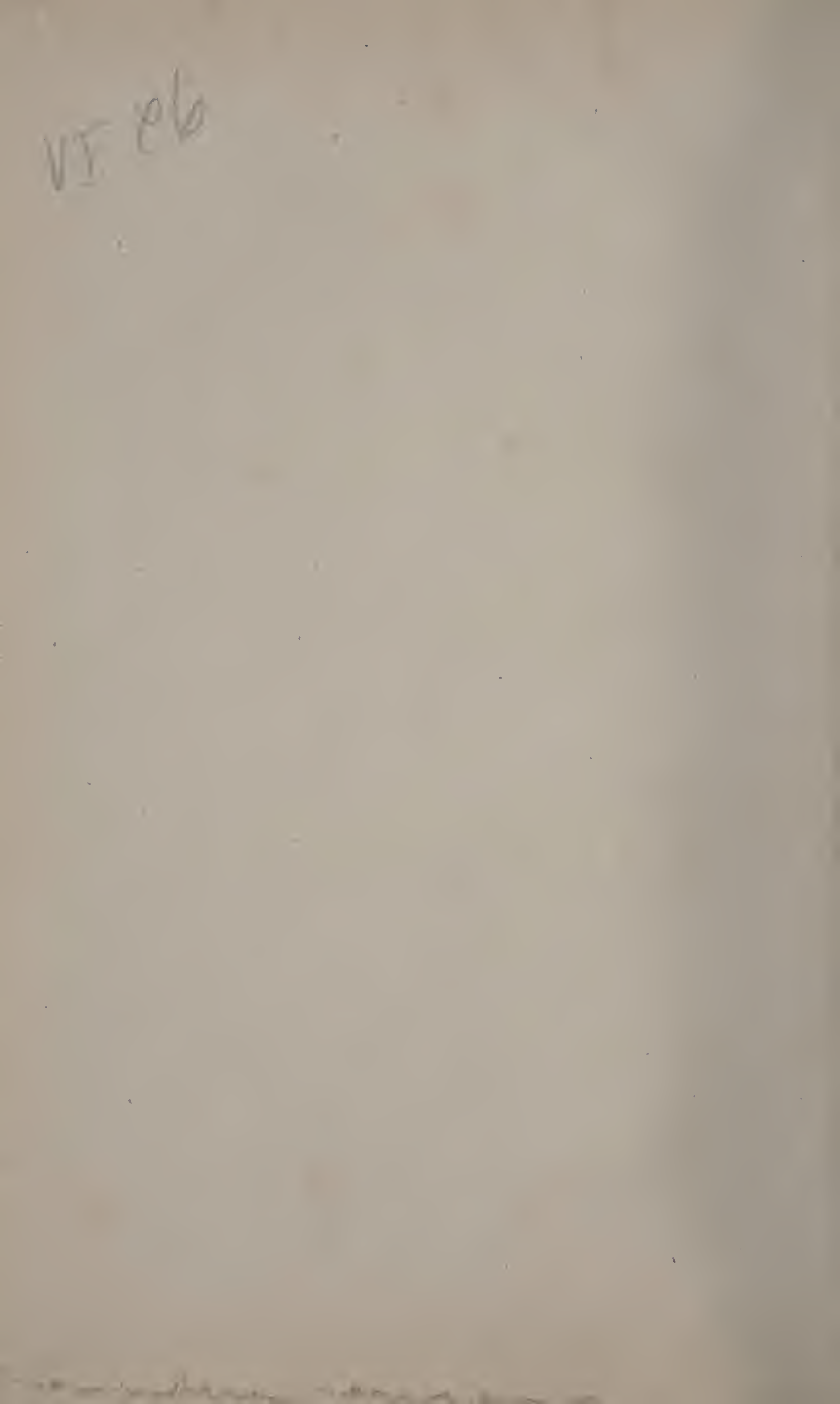

M. Legouez,
1976.





LE RÂMÂYANA

DE

VÂLMIKI.

Grenoble, imprimerie de Prudhomme.

LE RÂMÂYANA DE VÂLMÎKI,

TRADUIT POUR LA PREMIÈRE FOIS
DU SAMSKRIT EN FRANÇAIS,

AVEC DES ÉTUDES
SUR LES QUESTIONS LES PLUS GRAVES RELATIVES A CE POÈME,

Par Val. PARISOT,
Professeur de littérature étrangère à la Faculté des lettres de Grenoble.

Yâvat sthâsyanti ĝirayah saritaç tcha mahitale
Tâvad Râmâyaṇakathâ lokechou pratcharichyati.
RAMAYANA, I, II, 40.

TOME 1er :

Âdikânda.

PARIS,
Benj. DUPRAT, libraire de l'Institut, de la Bibliothèque impériale,
des Sociétés asiatiques de Paris, de Londres, etc.
Rue du Cloître-St-Benoît, 7.

1853.

Samskritabhâchârthatattwapârage

ÇRÎSADJDJANABOURNOUPHE

NAMASKÂRAH*.



AOUM!

I.

Râmâyanâmravanagoutchtchhaphaleddhadhoûmyâ-
Bhringâlihamsanadavibramakeligandhân ,
Râmâyanorminidhiyonimaniprabâlam ,
Râmâyanâchtranalinîdalahemapançoum , — (1)

* Quelques voix auxquelles rarement nous résistons ont insisté pour nous décider à faire paraître en tête de ce volume ces vers, adressés avec les prémices de notre travail à l'illustre auteur du YAÇNA, de l'ESSAI SUR LE BALI, de l'HISTOIRE DU BOUDDHISME, de la traduction du BHAGAVATA POURANA, et qui ne sont plus qu'un triste tribut à ses mânes. — V. p. 329.

On reconnaîtra le mètre lyrique dit VASANTATILAKA (4 fois 14 syllabes rigoureusement déterminées, hormis la finale de pâda, et dont voici la formule la plus simple : tribraque et dactyle entre un épitrite 3c et un épitrite 2d, ou mieux, RA NA BHA RA entre longue et longue).

Yânîndhouraçmyam*ri*tacha*d*rasatchitratchoû*d*â-
Ratnâni te 'py, apa iva tripivâ, harantou
Dhyâyanti ye saRaphaely Adamast*ri*tedjo,
Ye Kol*ri*djEddalaharîmadavahniloubdhâh[1], — (2)

Asmadmahîdja*d*aravim prati Soûryarâch*t*râd
O*dh*wâsmadîyavatchanêh prathamo 'rpayichyan,
NEndrasya, nAgniBhavayor, na Harer, na Lakchmyâ,
Bo Bournouph, ânalam ihêva namaskaromi. (3)

Twâm, Bouddhabhaktisapadar*n*avatchandra, vande,
Kansârigopalapourâ*n*ahavirdrouvâdre,
« He Râkchaseçapouline tchyouta », yo 'ttha, « lâpa,
«Djîv»eti, Yaçnavarabâcha*n*aVopadeva. (4)

Boppâdayo 'dya hi yathâ Himapâ*nd*ourâdih
Sangah, Kare tcha karibh*ri*t khalou katchtchhapo 'bhoût,
Twam Vyâsavâgdiçi tathâ dhrouvam Adiçecho
Gâ*dh*êkavinçatidjagadgadjakoûrmasandhih. (5)

II.

Yâvatsou Koçalapater Djanakâtmadjârtham
Magnas tanoûdja oudakechw, Analopamo 'pi,
Tâvatsou me plava oupakramato bahoubhyah
Tasyâbhirâmam anoutârayitoum tcharitram. (6)

Baddhândjalaoû tanou karam mayi dattanetro;
Mâ bhroûkou*t*im kourou, tchalaty api pady anich*t*am;
Mâ kampayâçw, asoulabhe drouma ourddhwabâhoum;
Mâtchakchwa « dhig dhig », Adhamechw iva, mâm nibhartsya! (7)

« Mletchtchho hy asaoû, va*t*a, gatah kouta Aryahotre?
« Kwâsaoû v*ri*thâlpanipounah, kwa kavîndrakâvyam?
« Moûdah pounah pounar asâv a*t*atOûpadeçam
« Çichyo gouror, aparadjanmani samsk*ri*tadjnah! » (8)

[1] Nous prions les indianistes d'être indulgents pour ces noms qui semblent si surpris de figurer en vers samskrits, l'Edda, Coleridge, Adamastor, Raphaël, et, qui pis est (st. 18), le Graisivaudan.

Originairement nous avions écrit, et le spirituel autant que profond philologue ne s'indignait pas devant ces actualités parisiennes :

…………SaDOUMASah sma DARIDRABANDHOUN,
MARYYEYAPOUCHPA- ………

Ity ougragîrbhir adhiko, 'khilaçâstravâpi,
Djnânena yo 'si, dayayâpy adhikam bhavaoûdjah :
Te mâm, rouchâdjwara ivAtrisoutaç, çapantou;
Twam « sâdhou » Vighnadjid ivoch*n*açarâns tou*d*oktwâ. (9)

III.

Ete tadâ kousoumakokilakâmakâle
Ç*ri*ch*t*â Vasantatilakâh saphalâh syour oûrî;
Yâ tchêtamas pratinidhir moukourechw iveyam
Siddhâ mayâ, mouhour avâpsyati sâ swam antam. (10)

Noûnam, yad Abhyoudayikâdy avaloûpya sâkchât
Gaspar « na tad dhy *ri*chikadambadjam » ity ouvâtcha,
Tasyâs*ri*te 'stapa*t*alam sphou*t*apakchamouktâ
Gâsyanti maddh*ri*di samam sakounâh sarâgâh. (11)

Çrech*t*e 'pi yat parichadi « prabhour astou Veda-
Vedangapâraga » iti çroutitatparâ*n*âm,
Tasmâd na me divi çiro, yadi nâsmi çîgram
Prâtchetasâçwasara*n*açramapârago 'ham. (12)

IV.

? Kim tw anyathâ, — pathi yatho, na çatâni, ko*t*yo
Djyok sarpate dad*ri*çire 'Psarasâm samantâd,
Râmyotchtchavâmataralastanadarpakoumbha-[2]
Skandhâdharâkchidjaghanâlakamangalânâm, (13)

Swatchtchhatwatchâm, m*ri*gad*ri*çâm, niçi djagratînâm,
Swarnâyakâvad apanîtatirahpa*t*ânâm,
Vâtânçouphenaradjatchoûr*n*asourêkchoupoullad-
Gâtrârtchichâm tcha, çoutchahiswapanâmbhoudjânâm, (14)

[2] Ou, si l'on veut abonder un peu moins dans la stricte imitation indoue,
Tanwâsyadatkarapadâm, tanoumadhyamânâm.

Tchhandahsnihâm, smritidouhâm, ManouBhartriharyor
Vidyâtaror madhoulihâm, soupisâm, souvâtchâm,
Vâtchîçwarîchousadriçâm, tchatourasmitânâm,
Nordwîspriçâm, tchhavibhoudjâm, gatakalmachânâm, (15)

Itchtchhardjoutânnamaroutâm, matidîpikânâm,
Drichtwâ tou pankham apavarttitalotchanânâm,
Andolanena mridhounâ çoubhadharmasatya-
Sâyoudjyabhadrapadavîm sanat âryyouchînam, (16)

Çoutchyoutpalâmlajasoudhâratamenakânâm,
SadbouddhimânasakhagîyadAlambouchânâm,
Tanwyah satîm, gounam aghâd djatiti kchamânâm
Vektoum, marâla iva kâd paya, Ourwaçînâm, (17)

Çakrâsanâçiraçikhâm ati bhâsourânâm,
Kokân ati smarahatân kouçalaswarânâm,
Swân koundalân ati ghanechou tchalantchalânâm,
Strâk Gredjivaldanapoure 'pi saTchâranânâm; — (18)

Snigdhâ tou me sarabhasam soukhayaty adjasram
Hârâvalîmanisaritnibhagochavrichtih
Karnâv, oubhaoû tcha nayanâv aravindavrichtih,
Prâpte yathâ kchitisoutâdjwalanapraveçe; — (19)

Mâm tchâçwasaty ahar ahah swayam antarîkche
Râmo brouvan priyakalah sthita açroupoûrnnam;
« Bhîr mâsma bhoût twayi, sakhe; na vilapyatâm tchêv-!
» Açâ kilAlpichou tava smayate sadâlpâ? (20)

» Pitrâ tchatourdaça vivâsaviyogayoukto
» Varchâny aham, swanagaram praviveça paçtchât;
» Twam tchâgamichyasi pounar Paridjîny avaçyam
» Dourgâni, Pouchpakarathe yam aham nrinomi. » (21)

VAL. P.

Grâtsyânapoure, Içwabde 1851, vêçâkhe.

PRÉFACE.

Aujourd'hui que les horizons de la littérature se sont tant élargis, aux vingt-neuf mille et quelques cents vers épiques de l'école homérique, comme sources immenses et majestueuses, — nous dirions volontiers comme fleuves, comme océans, — d'inspiration, nous accolons au moins quatre œuvres, épiques aussi, gigantesques aussi, les *Niebelungen*, le *Châh-Nâmeh*, le *Mahâbhârata*, le *Râmâyana.*

Mais, nous le confessons, nos prédilections sont pour le Râmâyana. C'est le Râmâyana que nous offrons en français au public français, avec des Etudes sur les plus intéressantes des grandes questions que soulèvent et le poème et le poète.

Ces ÉTUDES, au lieu d'être réunies en une masse, sont distribuées en tête de chaque volume. En effet, les problèmes étant nombreux (V. note à la page 5), les élucidations doivent envahir beaucoup de place. Les offrir toutes comme préliminaires, c'eût été trop faire attendre l'œuvre même; les refouler toutes à la fin eût empêché le lecteur de s'orienter à temps, et provisoirement la justesse des impressions en souffrirait.

Pour la TRADUCTION, tout s'y trouvera, même les trois parties de l'Outtarakânda, même le début de l'Adikânda.

Et pourquoi les retrancher ? — Comme n'étant pas de Vâlmîki, du grand artiste auquel la tradition universelle dans l'Inde rapporte l'élaboration de l'œuvre entière, et auquel nous ne balançons pas à croire que la critique européenne la plus sceptique doive en attribuer tout l'essentiel? Nous reconnaîtrons qu'il est bien d'autres passages dans ce cas. — Comme manquant de

beauté? Remettons à plus tard ce que nous comptons dire du kânda complémentaire. Mais, quant au début, disons que, quoiqu'en majeure partie technique, aride, formé de pièces et morceaux, l'on y sent le souffle du poète et le faire du maestro.

Oui, pris ensemble, les quatre *sargas* ou paragraphes dont il se compose, forment vraiment un large et beau péristyle à l'entrée du monument, ou si l'on veut, une magnifique avenue en avant du palais au front duquel est inscrit le nom de Râma. Ce n'est pas le palais même, mais c'est comme une station sur un point extérieur et voisin, du haut duquel on peut saisir le contour général, la physionomie, les dimensions, les grandes masses, les espacements, les reliefs et les détails de premier ordre du prodigieux édifice.

Dans nos publications modernes, sans doute, fidèles à l'esprit analytique du monde occidental, nous plaçons à part et préfaces et tables des matières: les anciens ne procédaient pas ainsi, témoin entre autres, le premier livre de l'Histoire naturelle de Pline, histoire qu'on peut prendre, elle aussi, pour une œuvre d'art.

Les superfétations initiales, d'ailleurs, ne sont pas absolument rares, même dans les poèmes frappés à l'estampille occidentale. Toutes nos épopées, ou peu s'en faut, commencent par une Exposition et une Invocation, auxquelles très-souvent s'ajoute, soit une dédicace, soit un panégyrique plus ou moins dithyrambique du protecteur des lettres sous l'aile duquel le fils d'Apollon entonne ses chants. Est-ce qu'en soi une dédicace n'est pas tout aussi étrangère à la poésie et au poème qu'une préface? Est-ce que l'apothéose d'un Mécène quelconque a trait au fond du sujet dont on va développer les merveilles à la postérité ravie? Il y a mieux: ne voit-on pas

parfois le poète parler de lui-même, et faire, dès le premier mot, apercevoir sa personnalité? Le doux, le correct, le modeste Virgile ne juge-t-il pas à propos, avant d'en venir à l'*Arma virumque cano*, *etc.*, de certifier son identité aux lecteurs du *Tityre tu patulæ* et des Georgiques, en commençant par dire, *Ille ego qui quondam*, et tout le reste? Il est vrai que cette mention ne dépasse pas les proportions d'un quatrain; l'exorde du Tasse et celui de l'Arioste se bornent à quatre octaves; Lucain ne brûle d'encens devant Néron que quarante ou cinquante hexamètres durant: l'introduction du Râmâyana, au contraire, est longue comme un chant d'Homère. Mais qu'importe? Si l'Ilissus est un ruisseau, et le Gange un fleuve énorme parmi les fleuves, l'un et l'autre sont des cours d'eau. De même ici avouons qu'au fond, il y a grande analogie de procédés, bien que les dimensions diffèrent.

Au reste, ce prélude a quelque chose de caractéristique et de majestueux, en même temps que de naïf et de simple.

D'une part, nous sommes avertis que tout est ou merveilleux ou fait pour aller au cœur dans l'histoire extérieure de cette riche composition. C'est une œuvre inspirée d'en haut; car Nârada le pradjâpati l'a révélée. Le mètre même en est pathétique; car c'est le çloka, transformation mélodieuse du çoka, c'est-à-dire du chagrin auquel se laisse aller la sensibilité humaine, en présence des souffrances d'autrui. La popularisation des divins accords du barde par la récitation, rappelle des péripéties émouvantes, attendrissantes ou qui font rêver; car, de ces rhapsodes nomades qui vont chantant de contrée en contrée les exploits de Râma, les premiers, ce sont deux fils de Râma, nés loin de Râma, au sein de l'exil,

et inconnus à leur père. L'inspirateur et l'inspiré, le rhythme et les larmes dont le rhythme semble imprégné profondément, les rhapsodes et la tendresse filiale, tout cela se déroule rapidement sous nos yeux, et s'enlace.

Et d'autre part, nous nous initions successivement au contenu de l'immense récit, en en voyant d'abord jaillir de la bouche du Pradjâpati l'idée première, le germe encore roulé sur lui-même, comme Swayambhou préalablement à la création, — puis en regardant ce germe prendre des accroissements et s'enrichir des premiers et principaux détails, — puis, finalement, en apercevant les détails déjà plus riches et plus précis, se distribuer chacun à leur place, et commencer à chatoyer les uns à l'égard des autres, suivant des plans, des angles et des distances que l'artiste ne changera plus. Ainsi, tandis qu'ailleurs on pose devant nous des tableaux tout faits, il semble qu'ici nous assistions aux travaux préparatoires du peintre: d'abord, l'ébauche en quelque sorte embryonaire sur le premier fragment venu de vélin, ensuite telle ou telle esquisse de groupes principaux, puis l'esquisse générale sur la grande toile, avec indication de la place qu'occuperont et chaque groupe et chaque grande figure, de telle façon que nous pressentions déjà les impressions finales.

§ I.

De quelques-uns des caractères du Râmâyana[1].

On nous demandera peut-être sur quelles raisons se fonde notre préférence pour le Râmâyana.

Nous nous contenterons d'en indiquer quatre, qui correspondent à quatre qualités fondamentales de cette

[1] L'*n* est cérébrale, ce qu'on indiquera parfois (Voy. p. 22, note).

épopée : l'Unité, la Naïveté de facture, l'Aspect encyclopédique, la Sublimité morale.

Il y en a certainement bien d'autres encore; mais nous ne saurions les développer ici, ou du moins mieux vaut en remettre à plus tard le développement[1].

1. Unité du poème.

Considéré en lui-même, le Râmâyana nous semble, de

[1] Bien moins encore discuterons-nous ici les questions si nombreuses et presque toutes si difficiles à résoudre, qu'on peut se faire relativement et au poème et au poète.— Pour le poème, quels furent son origine et son premier mode de propagation? où, quand fut-il composé? Pour combien la réalité, pour combien l'imagination y entrent-elles ? en d'autres termes, repose-t-il sur une base historique ? et quelle peut être cette base ? Mi-partie de réel et d'imaginaire, mais censée réelle tout entière tant que le conteur est sous l'empire de l'inspiration et nous sous l'empire du conteur, n'est-elle que réelle, n'est-elle pas symbolique? et quelle est en ce cas la part du symbole? — Pour le poète, que la tradition nomme Vâlmîki, qu'est-ce que Vâlmîki? Où, quand a-t-il vécu? Le poème n'a-t-il vraiment qu'un seul auteur? Et, en entrant plus avant dans la question, puisque évidemment il y a tantôt des vers, tantôt des sargas, de longs passages qu'on voit à l'instant ne pouvoir être attribués à l'auteur premier, ces passages enlevés, ce qui reste fait-il bien un poème un, et semble-t-il être d'un même auteur? Plus en particulier, que dire des vers lyriques qui terminent tant de sargas? Que dire surtout du septième kânda? faut-il l'exclure ? faut-il n'en exclure qu'une fraction ? en supposant qu'il ne soit pas réellement tout entier partie du Râmâyana, est-ce à dire qu'il n'est pas de Vâlmîki?—Puis vingt autres recherches surérogatoires plus ou moins liées à celles-ci: D'où proviennent les variantes et les remaniements? Qu'est-ce que les deux recensions, celle du nord et celle de Gauda (ou la bengalaise)? ne faut-il reconnaître que deux recensions, deux écoles, ou faut-il en reconnaître davantage? de quel degré de célébrité a joui aux Indes le Râmâyana? Quelle a été son influence sur la littérature indienne, principalement sur l'épopée et sur le drame? Quelle a été sa fortune? Quelles imitations en ont été faites en samskrit? quelles imitations et traductions en idiomes modernes, soit de l'Inde, soit des pays voisins? Quels ont été ses commentateurs, ses éditeurs indigènes? A quelle phase du développement religieux et civil correspond-il? Quels documents ou quels indices fournit-il à la science? Quelles inductions le géographe et l'historien en peuvent-ils tirer? etc., etc.

toutes les œuvres épiques de large dimension, la plus une dans sa richesse, la plus aisée à saisir à l'avance d'un coup d'œil et à suivre progressivement dans ses évolutions, et cela sans que l'opulence des détails et l'ampleur de l'ensemble en souffrent aucunement.

Il y a certes de l'unité dans les *Nebelungen*; mais l'unité peut ne pas en être sentie, et la confusion y règne à haut degré.

On peut, à toute force, trouver de l'unité dans le *Châh-Nâmeh* ; mais un centre, mais un nœud, c'est vainement qu'on l'y chercherait. Tous ces princes, toutes ces dynasties dont Ferdousi nous retrace successivement, avec le pinceau du Titien, je l'avoue, et avec la baguette de Circé, les mythologiques ou chevaleresques aventures, ne forment en dernière analyse qu'une galerie de tableaux, mais non un tableau, une suite de morceaux épiques, mais non une épopée.

L'unité du *Mahâbhârata*, tout incontestable qu'elle est, ce nous semble, lorsque l'on en retranche l'appendice dit *Harivança*, est insaisissable sous la luxuriance touffue et la disproportion des détails, sous cette foule de légendes accessoires enchâssées dans des légendes subordonnées elles-mêmes à d'autres épisodes, sous les dissertations théologico-philosophiques sublimes qu'il faut plus d'un *ahoratra* pour lire, ne fût-ce que de l'œil : aussi, de fort habiles critiques n'y voient-ils qu'une compilation d'*Itihâsas*; et quel est en effet le nom de l'auteur? Vyâsa, (le compilateur).

Nous ne parlons pas de l'unité de l'Iliade, — unité « menteuse et toute artificielle, » suivant les uns, et à laquelle n'aurait pas plus songé l'auteur des Adieux d'Andromaque que le peintre de la Colère d'Achille, pas plus le chantre des Amours de Jupiter que le statisti-

cien versificateur auquel nous devons l'État si bien tenu des contingents grecs et asiatiques mis en mouvement à l'occasion d'Hélène,—unité réelle, selon les autres, mais, latente et dont le sentiment n'envahit pas immédiatement, spontanément et puissamment les lecteurs, — en dernière analyse, unité qu'il faut un peu de subtilité pour découvrir et quelque temps, quelques syllogismes pour démontrer[1].

[1] Pour notre part, nous croyons que les Diascévastes ont eu tort, dans leur ordonnancement du poème, de mettre en tête la Querelle d'Achille et d'Agamemnon, d'où, grâce aux premiers mots *Mênin.... oulomenên hê myri'*, etc., l'idée moderne si superficielle, et si fausse, que « les désastres de l'armée grecque par suite du courroux d'Achille » forment le sujet de l'Iliade. Rien de moins prouvé : 1o ce courroux ne dure pas ; 2o les désastres, non-seulement n'occupent pas moitié du poème, mais ce sont des victoires que l'on voit d'abord, malgré la retraite d'Achille, et ce sont des victoires qui dominent. L'impression finale pendant les trois derniers livres, c'est que Troie est blessée à mort; et, chemin faisant, on pressent déjà cette impression finale au milieu même des avantages remportés par les Troyens, car le poète s'évertue et réussit à nous la donner, soit par les conversations qu'il suppose tenues entre les Dieux, soit par le pesage des destinées. Ainsi, l'idée de désastres, d'infériorité pour les Grecs, disparaît encadrée entre leurs victoires et dominée par une pleine et perpétuelle certitude de leur triomphe. Le Courroux n'est donc que le point de départ, les Désastres ne constituent qu'un épisode. Les pertes ne sont même pas exclusivement pour l'ennemi d'Achille, elles sont pour Achille qui voit tomber Patrocle. Disons le donc hardiment, si nous nous laissions aller à l'idée d'établir une unité dans cette superbe série de fragments épiques qu'on nomme l'Iliade, c'est à la personnalité d'Hector que nous la demanderions. Qu'est-ce qu'Achille dans l'Iliade ? Un peu plus que Diomède, un peu plus que l'un et l'autre Ajax, un peu plus qu'Agamemnon; mais, quoi que l'on en puisse dire, il n'est pas au milieu d'eux comme un être d'une autre nature. Sa présence, son absence ne décident rien de capital : il ne verra pas, il ne fera pas prendre Troie ; et quand, grâce à son inaction, les chefs grecs retourneraient en Grèce sans avoir pillé Ilion, le cœur ne serait pas très-navré. Ce n'est pas là une catastrophe, une ruine ; nul Virgile ne s'écrierait, *Sunt lacrymæ rerum....* Mais Hector, quelle différence ! Tant qu'il existe, Pergame existe ; dès qu'il tombe, Pergame est frappée mortellement, l'agonie commence. Donc, tant qu'on n'a pas vu Hector au tombeau, l'intérêt est des plus poignants, comme dans toute question de vie et de mort. Moins de deux cents vers en

Quant à celle de l'Odyssée, artificielle ou non, elle est visible, mais le grandiose manque à l'ensemble. L'allure épique primordiale s'y trouve encore, mais l'auréole épique n'enivre plus les yeux. Nous sommes bien dans des palais, nous ne sommes plus dans l'éther. Voilà bien des dieux et des êtres merveilleux, mais ils n'ont plus l'air que de génies familiers et d'ogres, de fées et d'ondines. Ces hommes de huit pieds de haut que Bouchardon voyait luttant dans la plaine de Troie, ont précisément un mètre et de sept à huit cents millimètres comme vous et moi. L'Iliade semble avoir été improvisée sur le champ de bataille, entre les fanfares du triomphe et les cris des mourants; on dirait l'Odyssée élaborée dans une factorerie. C'est un autre monde qui s'ouvre, plus riche et peint peut-être d'une main plus savante, mais moins héroïque, et laissant de moins terribles intervalles des dieux à l'homme, et du ciel à la terre.

Nul de ces regrets ne saurait être formulé à propos du Râmâyana. D'une part, le poète nous transporte dans une sphère bien autrement haute que l'Odyssée, plus haute que celle de l'Iliade, tout aussi haute que celle des premières scènes du Châh-Nâmeh. Ce sol même que nous foulons, *Mritloka, Bhoûtalâ,*— foulé par le fils et par

tête de l'Iliade, telle que nous l'avons, suffiraient pour rendre sensible, dès le début, l'idée dominante de l'œuvre, idée qu'ensuite on retrouve partout, dans les adieux, dans la prédilection de Jupiter pour Troie, dans le pesage des destinées, dans les batailles, et presque d'un bout à l'autre des quatre derniers chants. C'est si bien à Troie qu'on s'intéresse, et non à la Grèce, que les Grecs, si pleins d'eux-mêmes, ont donné au poème le nom d'Iliade (pourquoi pas celui d'Achilléide, s'ils eussent pris Achille pour le héros ?). Quant au poète, il est comme Jupiter, il tient pour Troie; ou plutôt, puisque probablement ce n'est pas au même *aède* que sont dues les vingt-quatre rhapsodies, le grand poète, l'homme de génie et l'homme de cœur parmi les chantres homérides, c'est celui qui pleurait Hector, c'est celui qui menait le deuil de Troie, en face des fils des destructeurs de Troie.

la bru de Daçaratha, ce sol semble un swarga. Nous nous sentons au temps où, suivant l'expression du poète,

> . . . . le Ciel sur la terre
> Marchait et respirait dans un peuple de Dieux.

De l'autre, le poème est un dans toute la force du terme; il a un centre, un nœud. Ses dimensions sont larges sans être excessives, ses proportions sont parfaites.

Quel est en effet le héros ? Râma, Râma seul (car toutes les autres figures occupent des seconds plans), Râma, dont le barde hindou nous déroule la naissance, la vie, les épreuves, les splendeurs, l'ascension finale au ciel de Brahmâ.

Et quel est le centre, le nœud de l'œuvre ? c'est l'infortune de Râma; infortune qui n'a qu'un temps, infortune à la suite de laquelle viendra le triomphe, mais sans laquelle n'aurait pas lieu le triomphe. Il est déchu, il est banni; mais il rentrera vainqueur et suprême souverain dans Ayodhya. Sîtâ sa femme lui est ravie; mais il la reconquerra aimante et sans tache, et, en la reconquérant, il aura conquis Lankâ, il se sera couvert de gloire.

Quant aux dimensions, *l'épopée aux vingt-quatre mille çlokas* (c'est-à-dire aux quarante-huit mille vers), telle est, de nos jours encore, en Inde, la périphrase usuelle synonyme de Râmâyana. Les quarante-huit mille, en réalité, se réduisent à quarante mille ou environ, suivant les diverses recensions: c'est moitié en sus de l'Iliade et de l'Odyssée réunies; c'est encore plus que les *Dionysiaques*, cette immense toile de Nonnus; c'est presque le chiffre de *l'Orlando furioso*, à ceci près que les lignes de l'Arioste n'ont, leur nom l'indique, que onze syllabes, tandis que l'*arddhaçloka*[1] en offre seize, et que tout dou-

[1] Demi çloka ou vers de 16 syllabes du genre anouchtoub. (*V*. S. 2, fin.)

ble pâda[1] lyrique en compte au moins vingt-deux. Suivant le rayon de notre compas (qu'on est parfaitement libre de ne pas prendre pour mesure), ce n'est ni trop, ni trop peu : l'Iliade, avec ses quinze mille six cent quatre-vingt-treize hexamètres, nous semble courte ; les deux cent mille vers du Mahâbhârata nous paraissent excessifs : dans le Râmâyana, nous croyons voir quelque chose comme quatre fois la cathédrale de Strasbourg ; nous y sommes à l'aise, nous ne nous y sentons pas perdu.

2 Naïveté de facture du poème.

Un autre mérite du Râmâyana, c'est, qu'on nous pardonne le mot, la *naïveté.* Sans doute dans tous les tableaux de ce vaste panorama, perspective, modelé, ciels, ombres, font reconnaître la touche d'un maître ; ou, s'il sculpte, l'élégance de ciselure, la richesse de fouillé accusent un ciseau qui n'est pas celui d'un novice. Cependant, l'on y sent encore cette proportion d'inexpérience des procédés et d'inexpérience des finesses de l'émotion et de la vie qu'un seul mot, dans l'idiome de l'esthétique, peut exprimer synthétiquement, la naïveté. Le poète a déjà certaine science de l'art et certaine conscience de son génie ; mais il ne sait de tout cela que la moitié, le tiers ou moins peut-être. C'est l'adolescence d'une jeune fille qui se sent belle, mais qui certes ignore comment on s'y prend pour être belle, bien plus encore, quels sont les degrés de l'échelle de beauté, bien plus encore, à quoi sert la beauté. C'est, avec la puissante chaleur de l'été, la sève lactée, la jeune verdure et la grâce du printemps. C'est, avec l'éclat du midi, la

[1] Toute stance (nous prenons ici un mot européen) se compose de quatre pâdas marchant deux à deux, de telle sorte que deux pâdas ont l'aspect d'un vers et souvent s'impriment en une ligne. Le çloka même est une stance à quatre pâdas de huit syllabes. (*V.* S. 2, note dernière.)

morbidesse et la fugacité des nuances de l'aurore. C'est, en poésie, ce qu'est en peinture l'époque qui précède Raphaël; seulement le coloris est presque toujours prestigieux et magnifique comme celui de l'école vénitienne.

3. Physionomie encyclopédique du poème.

Au point de vue de l'histoire et surtout de l'étude des civilisations, des études archéologiques, le Râmâyana est, comme l'Iliade, une encyclopédie.

Quoique jusqu'ici l'on ne puisse en fixer qu'approximativement la date, nul doute (vu l'absence à peu près complète de tout vestige du culte de Bouddha) que son dernier remaniement ne précède le sixième siècle avant Auguste ; nul doute aussi (puisque les remaniements ont été nombreux et divers) que l'élaboration primitive ne doive être remontée au neuvième ou dixième siècle avant notre ère. Ceci posé (et jusqu'ici tout est mathématique), doit-on penser que le drame dont le poème nous retrace les scènes si palpitantes mais en même temps si surchargées de fioritures mythologiques, soit contemporain du poète même, ou bien faut-il conjecturer qu'il appartient à l'histoire d'un autre âge? C'est ce que nous n'entreprendrons pas de discuter ici. Notons seulement que M. Gorresio ne peut sembler fort exagéré en repoussant à trois ou quatre siècles plus haut les réalités dont le Râmâyana est l'idéalisation. En tout cas, il est certain, — premièrement que le Râmâyana ne le cède guère en antiquité à l'Iliade, ou même en est l'aîné ; — secondement, qu'il est la vivante représentation d'une civilisation d'il y a près de trois mille ans, si ce n'est davantage. De là sa couleur, sacerdotale encore plus qu'héroïque, quoique héroïque déjà. Tout à l'heure, l'Odyssée nous semblait dater d'une ère de navigateurs et de mar-

chands, tandis que l'Iliade représente le tonnerre des clairons, le cliquetis des armes qui se heurtent, la résistance des combattants, les cris de victoire, les gémissements des blessés ou des veuves, des orphelins, des vieux pères qui survivent aux défenseurs chéris. Que l'on suive la comparaison, que l'on fasse en quelque sorte une trilogie des trois poèmes, il semblera que tous trois se succèdent comme les trois castes des Dvidjas (Régénérés) de l'autre côté du Sindh : le Râmâyana respire le souffle du Brahmane; l'Iliade, c'est la glorification du Kchatriya; l'Odyssée jette l'auréole autour du Banyan. Râma est un dieu, c'est Vichnou lui-même; Achille n'est qu'un demi-dieu, Ulysse est un homme.

4. Sublimité de morale du poème.

Mais la pureté, la sublimité de la morale, c'est là ce qui classe plus haut encore, parmi les grandes compositions épiques, l'*épopée aux sept kândas.* Le Râmâyana est plus qu'un poème, plus qu'une œuvre d'art, plus qu'une encyclopédie, c'est un code; quelques-uns peut-être diraient, c'est un évangile.

Et pourtant, pas de prédications, très-peu d'aphorismes, rien qui sente le Théognis ou l'A-Kempis, les quatrains de Pibrac ou les dialogues de Télémaque et de Mentor. La puissance moralisante est incorporée à l'action comme la puissance assainissante au chlorure. Du récit et des paroles que prononcent les personnages s'échappent comme des effluves invisibles de vertu : de même que l'arbre s'épanouit en tendres pousses, en feuillages, en bourgeons et en fleurs dont nulle n'est sans un arome, de même l'action s'épanouit en incidents, en péripéties, en situations, en scènes diverses qui toutes épurent, calment, disciplinent, anoblissent

et fortifient l'âme et la transportent dans ces régions transcendantes où l'amour du bien devient extase, où l'accomplissement du devoir a lieu d'enthousiasme.

Quelle idée fondamentale s'impose à nous à mesure que nous avançons un peu dans le poème, et se poursuit d'un bout à l'autre des quarante mille arddhaçlokas? C'est qu'il n'est de gloire haute, il n'est de grandeur menant au ciel de Brahmâ, qu'après l'épreuve et grâce à l'épreuve; c'est qu'il n'appartient qu'au patient d'être triomphateur. Vivre de la vie pénitentiaire pour mériter la vie de délices, ici d'abord, puis dans l'un des Lokas où il n'y a plus de naissances, telle est la face, en quelque sorte ascétique, de ce haut théorème moral. Il a aussi sa face pratique et mondaine: Vivre de la vie d'humilité pour que l'exaltation, pour que l'intronisation arrivent. Quatorze années d'austérités au désert, de pérégrinations, de combats, et l'absence de celle qu'il aime, voilà par quel cycle de tortures passera Râma pour atteindre à la félicité suprême sur cette terre, puis au Ciel.

Ce n'est pas tout, cependant. Remplir son devoir suffit à toute force, mais c'est peu : aller *au delà* du devoir, voilà l'héroïsme; accomplir *plus que* sa tâche, voilà la vertu. Il est par milliers des hommes qui respectent la vie, la richesse, la sécurité, le bonheur d'autrui, c'est-à-dire qui ne donnent ni n'enlèvent ces biens aux fortunés possesseurs; mais des hommes qui renoncent, soit totalement, soit partiellement, à ces biens pour que d'autres en jouissent, en un mot des hommes qui se sacrifient, il en est peu, — ces actes sont rares. N'importe, l'immolation de soi c'est l'acte modèle. C'est l'immolation de soi que célèbre le Râmâyana.

Toutes les pensées qui gravitent au-dessous de ces deux premières, émanent des mêmes aspirations.

Devoirs des princes et devoirs des sujets, devoirs du Brahmane et devoirs du Kchatriya, devoirs du chef et devoirs des soldats, devoirs du ministre et devoirs de l'esclave, devoirs de l'époux et devoirs de la femme, tout est formulé en exemples qui jaillissent comme d'eux-mêmes par le déroulement de la légende, et qui s'implantent dans l'esprit pour s'y transformer en lois persuasives et vivantes.

Souvent reviennent les peintures idéales des empires heureux, des cités florissantes, des âges d'or, donnés de loin en loin aux hommes par la vigilance d'un grand roi. Evidemment, suivant le poète, la prospérité matérielle n'est alors que le moindre des éléments de la prospérité totale : abondance, richesses, plaisirs, puissance militaire, belles habitations, musique, parfums et banquets, longévité, absence complète d'infirmités et de maladies, pour lui ce sont les compléments et les corollaires de l'ordre moral : vertu, piété, respect du devoir, de la loi, de la foi jurée, maintien de l'organisation sociale, absence complète de transgressions, fussent-elles légères, et de perturbations, fussent-elles superficielles, voilà l'essence de ce régime qui semble importé de quelque swarga sur notre globe. Deux grandes vues dominent tous ces tableaux : l'une, c'est que la consommation de la sagesse, c'est la sagesse gouvernementale (bien régir les hommes, c'est être plus qu'homme, c'est être presque dieu); l'autre, c'est que la félicité des populations fait partie de la splendeur du prince (autant il rend de milliers de sujets heureux, autant il semble qu'il ajoute de millions de rayons à son auréole).

Princes ou sujets, d'ailleurs, brahmanes ou membres d'une autre caste, vieux ou jeunes, hommes ou femmes, tous, pour arriver à la vertu, doivent se pénétrer

d'un principe, « Dompter les sens, » ou, comme le disent les sages hindous, en dédoublant le précepte, « Dompter le désir, dompter la colère. » Nous sommes loin, on le voit, du célèbre Μῆνιν ἄειδε θεά!... Μῆνιν, *courroux* et *rancune*, voilà par quels mots s'inaugure l'Iliade : nous sommes bien en plein paganisme; c'est bien là le monde du passé, fureurs, batailles, destructions, sans le moindre jour ouvert sur l'avenir. Ce n'est pas ainsi que débute le Râmâyana. Après le nom de la divinité, après le mot qui veut dire *adoration*, de qui nous parle la ligne initiale de l'introduction ? de l'*homme des hommes le plus parfait*,

Nârâyanam namaskritya naram tchêva narottamam.

Aussi, voyez comme toutes les passions, la cruauté, la violence, la cupidité, l'orgueil, l'abandon aux plaisirs sensuels, sont impitoyablement flétries, même quand il faut les peindre ou bien en faire des ressorts! Le rapt de Sîtâ, par exemple, rappelle le rapt d'Hélène ; et matériellement les deux poèmes se ressemblent, soit par l'enlèvement qu'on retrouve de part et d'autre, soit par la guerre qu'il occasionne. Mais, Sîtâ est pure ; mais, le poète ne semble jamais penser au fond que le tyran n'a commis, en s'emparant de la fille de Djanaka, qu'une imprudence, indifférente ou peu s'en faut en elle-même: il est clair, au contraire, qu'à ses yeux la sainteté du mariage égale celle des plus puissantes obligations, tant morales, que religieuses, et qu'y porter atteinte, c'est plus que crime contre l'homme, c'est profanation et sacrilége.

Que de ces idées et de ces principes qui sont à l'œuvre ce que l'âme du monde, suivant Timée, était au monde, c'est-à-dire l'essence, la sève et la vie, on passe aux acteurs du drame, là plus que jamais, directement ou par contraste, nous respirons une atmosphère éthé-

rée, où l'air est pur, où les miasmes expirent, où des aromes salubres au cœur retrempent et régénèrent.

Nous ne voulons pas insister sur ce point que Râvana lui-même, tout brave qu'il est et quelle que soit la magnificence qui l'environne, n'est qu'odieux; que Manmathâ, la jalouse et méchante conseillère, est contrefaite; que Çoûrpanakhâ est défigurée par Râma lui-même; que tous les Râkchases sont informes ainsi qu'infâmes; en un mot, que le poète a tellement en exécration la laideur des sentiments, que toujours il lui donne pour compagne la laideur physique.

Ne parlons que de l'âme des personnages, et ne parlons que des bons.

Ne sont-ce pas des peintures délicieuses et améliorantes que le tableau de leurs actes?

Daçaratha ne cumule-t-il pas les qualités d'un prince, avec les vertus privées? Pieux, bon, juste, affable, reconnaissant, n'est-il pas le plus affectueux des époux et des pères? S'il a donné légèrement sa parole, ne se décide-t-il pas avec autant de célérité que de courage à la tenir, quelque douloureuse qu'en soit pour lui la réalisation? Et si l'on peut lui reprocher un peu trop de condescendance aux exigences de la plus jeune de ses épouses, ne se le reproche-t-il pas à lui-même en l'exagérant, et n'avoue-t-il pas qu'on verra en lui « l'esclave d'une femme, » et que l'exil de son fils sera une tache pour son règne?

Kaouçalyâ n'est-elle pas la tendresse maternelle en personne? N'est-elle pas insinuante, véhémente, imposante, entraînante, soit qu'elle veuille retenir, soit qu'elle veuille suivre son fils? Et quand Râma, tout en lui prodiguant les paroles consolatrices, la rappelle respectueusement à son vrai devoir, et lui dit que pour la femme,

l'époux doit primer les enfants, si finalement elle semble se soumettre, ne sent-on pas qu'au fond cette résignation n'est que la soumission au vœu de Râma, et que les soins dont elle va environner le vieux roi, elle ne les lui rendra que parce que Râma leur fils l'a dit ?

Lakchmana n'est-il pas le modèle des frères ?

Bharata, qui, malgré son ambitieuse mère et toute une cour déjà servile, déjà en adoration devant le soleil levant, rejette le sacrifice de Râma, vole à la solitude qu'il habite pour qu'il reprenne le sceptre, et quand il n'a pu l'y décider, établit sa résidence dans une autre capitale comme s'il disait, « Je ne suis que le vice-gérant pour Râma en pèlerinage, et Ayodhyâ n'aura pas vu trôner d'autres que Râma, » n'est-il pas sublime et d'abnégation et de délicatesse en même temps ?

Nous pourrions citer aussi vingt autres créations tout aussi gracieuses et aussi intéressantes ; et il n'est pas jusqu'au spirituel et alerte singe Hanoumat avec lequel nous ne sympathisions, éperdus de ses bonds prodigieux, égayés par son imaginative, émerveillés de son héroïsme, attendris de sa fidélité.

Combien Râma, cependant, ne domine-t-il pas cet entourage !

Râma n'est pas tout simplement Vichnou (la septième incarnation de Vichnou) : il réunit toutes les perfections (hormis peut-être à ces rares moments où le poète s'oublie). Il est vaillant sans doute, il est bon, il est savant, il resplendit, il fascine, mais il est encore mieux que tout cela : il est l'équité même, il a dompté toutes les passions ; il étend la charité, l'amour, les bienfaits à tous les êtres ; enfin, il sait souffrir, souffrir sans faste et sans murmures, souffrir sans avoir mérité la souffrance, souffrir pour d'autres. Nous avions donc raison de

le dire, abnégation, sacrifice, voilà le fond du Râmâyana. La perte du trône et la perte de Sîtâ n'en sont que la forme. Et pourquoi ces épreuves, pourquoi ces malheurs, pourquoi ces luttes? uniquement parce que Râma s'impose la loi d'obéir à son père, de dégager la parole de son père. En vain le serment de Daçaratha pourrait en conscience être éludé; en vain surtout il est clair que ce serment ne saurait lier Râma, qui ne l'a point prêté ; en vain mère, frère, épouse, amis, sujets, le supplient de ne pas les abandonner..... Il résiste aux conseils, il réfute les sophismes, il se dérobe aux instances. Les pleurs, les sanglots, les évanouissements de ceux que désole la perspective de son exil, de son absence, ne peuvent le faire dévier de la ligne du devoir : il les console, il prend des mesures pour qu'ils soient heureux et en sécurité pendant qu'il sera au désert, et il s'éloigne de ce vieux prince qui va mourir de douleur au bout de six jours, — de cette foule qui l'adore et s'attache à ses pas jusqu'à ce qu'il ne veuille plus qu'on le reconduise, — de ces arbres qui gémissent d'être enchaînés par leurs racines et de ne pouvoir le suivre comme le peuple des villes et des campagnes!

Mais pour notre part, Sîtâ nous semble encore plus sublime que Râma.

Quoi de plus ravissant et de plus céleste en effet que cette fille de Prithivî, l'incarnation de Lakchmî pour les grâces et l'éclat, mais plus que Lakchmî par les épreuves dont la rend victime un imperturbable dévoûment à son époux? Quel culte du maître[1] que lui donna l'hymen! Quelle foi dans l'invincibilité de celui auquel est liée sa destinée! Quelle dextérité de raisonnement,

[1] *Pativratâ*, mot à mot *possessoris* (c'est-à-dire *conjugis*) *cultrix*.

quand elle prouve que c'est son devoir, son droit de suivre Râma au désert, et quelle irrésistible éloquence, quand ce droit, elle le réclame! Quelle noble indignation à l'idée de ce contraste, — pour elle, les chars, les demeures royales, les fêtes royales, les parures royales, les tables royales, — pour son seigneur, le toit de bambous, les pèlerinages pédestres, les durs labeurs, la valkala[1], les herbes, racines et fruits[2] sauvages! Quels éclairs dans ses yeux, quand la persistance de l'exilé à ne pas la condamner à l'exil lui semble presque une prohibition de le suivre! Oh! toute docile qu'elle est, comme elle est résolue à désobéir alors!.... « Reste en ces palais, ô toi qui naquis dans les palais, qui n'es habituée qu'aux splendeurs! tu vivras heureuse, paisible et honorée ici. » — Jamais, jamais! l'époux est plus que le roi et le dieu, il est l'asile et l'autel de la femme. — « Mais mille dangers hérissent la forêt : les serpents, les vautours, les tigres, mille autres terribles ennemis!» — Protégée par ton bras, Râma, que pourrais-je redouter? pas même les dieux! — « Mais les lianes inextricables, les ronces, les ouragans, les glaces, l'ardeur du soleil, la faim, la soif, déchireront tes pieds, altéreront tes traits, noirciront ton teint, dessécheront tes formes si belles!.... » — Non! non! partout où sera Râma, Sîtâ reluira de beauté, de bonheur!..... Ami, la forêt est pleine d'ombres délicieuses, de senteurs pénétrantes, de gazouillements mélodieux et qui vont au cœur. La forêt! Oh! mais j'éprouve un charme délicieux, rien qu'à la pensée de cette sombre solitude. Râma! Râma! et moi aussi, j'étais prédestinée à cette vie bocagère du pénitent! et moi aussi je devais avoir en partage les mérites

[1] Tissu d'écorces qui rappelle le cilice ou la haire et que portent les pénitents. — [2] *Sâkamoûlaphalam*, d'un mot. [Pour *ph*, *V.* note, page XXII.]

de l'ascète. Un brahmane me le prédit un jour... Je folâtrais encore au palais de mon père, insoucieuse et toute jeune fille. Le brahmane n'a pas menti. L'heure est venue! Laisse, laisse, que j'accomplisse les paroles du mouni! — Ces souvenirs, ces prophéties, ces subterfuges, cet enthousiasme, cette inébranlable fixité, cet aveuglement sublime, cette désobéissance adorable, cet élan qui fait comprendre la suttie se jetant dans les flammes qui dévorent le cadavre de son époux, et qui n'a de pareil en notre langue que le ravissement de Polyeucte courant au martyre, ne sont-ce pas comme les vibrations d'un harmonica nous transportant par l'extase dans des régions supérieures? ne croit-on pas entendre, traduits, modulés dans la langue des Gandharvas,

> , ... Ibimus, ibimus
> Utcumque, per sylvas, per æquor [1]
> Carpere iter comites parati!

Et plus tard, que Sîtâ est attendrissante, quand, enlevée par Râma, elle se promène ou s'assied mélancolique et rêveuse dans le bosquet d'açokas! Qu'elle est superbe de dédain et d'amertume quand elle repousse le tyran-géant de Lankâ! Comme elle grandit encore, quand, rendue enfin à son époux, elle a la douleur de le voir révoquer en doute sa pureté! Ainsi Râma, lui, n'a pas foi dans celle qui, pour lui, a tout bravé, a tout souffert. Il croira aux preuves, arrivent des preuves! il ne croit pas en elle. Mais, soit! L'épouse de Râma ne doit pas être soupçonnée. Elle entre, d'un bond, au brasier incandescent. Non-seulement les langues de feu se jouent autour d'elle sans la blesser, une pluie de fleurs descend

[1] Nous savons bien et nous ne prétendons pas dissimuler qu'Horace dit, *Utcumque, Mæcenas, supremum.....*

des nues, une symphonie aérienne emplit l'espace, c'est fête au ciel quand Sîtâ triomphe, car elle triomphe! Réhabilitée par l'ordalie antique, devant l'immense assistance, l'armée, le peuple et la cour, elle a sa place à côté de Râma, sur le char Pouchpaka, qui va le porter de ville en ville jusqu'à Nandigrâma, jusqu'à la puissante Ayodhyâ, où l'attend le trône, et d'où va rayonner sur l'univers une période de félicité, rivale de l'âge Krita[1]. Pourquoi faut-il que de nouveau la jalousie s'éveille un jour au cœur de Râma! Mais il est essentiel, pour que Sîtâ cumule tous les idéals de la femme, qu'elle épuise tous les calices de la douleur. Hier c'était un être exécré qui causait ses souffrances, aujourd'hui c'est celui qu'elle aime toujours. Eloignée par le rapt, son époux la rappelait par ses regrets; rendue par les dieux, son époux la chasse. Griselda, des bords du Gange, elle quitte sans une plainte ce palais plein de ses vertus, et, pour la seconde fois, les bois vont être sa demeure. Toutefois, qu'adviendra-t-il de ce frêle enfant qu'elle porte dans son sein, et dont le sort l'afflige plus que le sien? Heureusement il n'est point que des kchatriyas au monde. Voici le brahmane, voici le sage, voici le chantre mélodieux, Vâlmîki lui-même. Son humble cabane devient l'asile de celle qui fut reine d'Ahyodhyâ; les deux fils qu'elle y met au monde seront les disciples de l'inspiré, de l'Orphée de l'Inde, du prince des poètes. Brahmatchâris suspendus à la lèvre du Gourou, Kouçi et Lava les jumeaux, apprennent le Râmâyana en même temps qu'il le compose; premiers rhapsodes de l'Orient, Kouçi et Lava vont popularisant de contrées en contrées, par la déclamation, les aventures et la gloire de leur père, qui finalement, offrant un jour l'açwamédha couronne de sa vie, veut

[1] Le premier des quatre *yougas* (ou âges) est l'âge de perfection, ainsi que l'indique à peu près son nom.

que ces adolescents, déjà célèbres au loin, l'embellissent de leurs concerts, aspire avec ivresse, sous l'empire de leurs suaves modulations, les souvenirs des anciens jours, si tristes et si beaux grâce à la jeunesse de cœur, s'émeut à cet enlacement perpétuel de son nom et du nom de Sîtâ, soupiré par les jumeaux, et reconnaît en eux les fils de Sîtâ et ses fils. Sîtâ l'a-t-elle prévu? Qu'importe? le fait est que Sîtâ respire en ses deux fils, que leur voix est comme son âme, que leur chant est comme le parfum de son être, que, toujours aimante, elle semble s'être déléguée en ses deux enfants pour célébrer par leur bouche celui qu'elle n'est plus admise à servir.

Ah! le poète a raison de le répéter, bien qu'il le répète (ou plutôt que les interpolateurs le lui fassent répéter) un peu souvent: « De tels détails laissent pur le narrateur et l'auditeur pur; » — « L'attrayant, l'utile, le juste, s'y trouvent réunis; » — « Quiconque lira...., trouvera, en quelque lieu que ce soit, asile sûr, et, vienne la mort, se dissoudra en Brahmâ; » — puis (en magnifiques oupendravadjras), « Lis, Brahmane, et la prééminence par la parole est à toi! lis, Kchatriya, et l'empire de la terre est à toi! lis, ô Trafiquant, et la récompense des labeurs mercantiles est à toi!... écoute, Çoudra, et tout çoudra que tu es, la grandeur est à toi!»

Pa*th*an, Dvidjo vâg*ri*chibhatwam îyât[1],
Kchatranwayo bhoûmipatitwam îyât,
Ba*n*igdjanah ba*n*yaphalatwam iyâtch;
Tchh*rin*wan hi, Çoudro 'pi mahatwam îyât.

1 Une fois pour toutes, nous indiquons (faute de caractères spéciaux), les cérébrales et la voyelle *ri* par des italiques au milieu du romain, ou par du romain au milieu d'italiques; bien entendu que ces indications ne s'apercevront qu'en note ou dans les citations. [Les *g* se prononcent toujours rude, comme le *gamma* grec. Le *ç* tient et du *th* anglais et du *z* espagnol. Le *ph* est plutôt un *p* aspiré qu'une *f*].

C'est un grave problème parmi les penseurs que celui de la vraie source de l'art. Le beau est-il séparable ou inséparable du bien ? S'il en est inséparable, découle-t-il du bien, le bien découle-t-il de lui, ou bien sont-ils deux émanations, deux faces distinctes, quoique en intime liaison, de quelque fait ou de quelque être supérieur à l'un et à l'autre? Et, quelle que soit, des trois solutions, celle que l'on adopte, l'artiste doit-il, afin d'atteindre le beau, fixer ses yeux avec l'ivresse du désir sur le beau seulement, ou se pénétrer du bien dont irradiera le beau? A coup sûr, nous n'entreprendrons point ici de discuter les hypothèses diverses que nous posons en ces termes les unes en face des autres: quoi de plus indifférent que notre opinion, à nous? Mais celle de Vâlmîki ne l'est pas. Reconnaissons que le sublime conteur, s'il vivait de nos jours, s'il était interrogé sur ces bases de l'esthétique, s'il était fidèle aux tendances qu'accuse partout son épopée, répudierait le système de l'art pour l'art et courrait se placer sous la bannière qui porte pour devise, « Le beau, c'est la splendeur du bien. »

§ II.

Aperçu des travaux faits sur le Râmâyana en Europe, et de la présente traduction.

1. Editions.

Disons d'abord, ce que savent les indianistes, qu'il n'existe aucune édition vraiment complète du Râmâyana, bien qu'il en soit une qui ne reste qu'à quelque distance du but.

C'est celle qu'a donnée, de 1843 à 1849, à Paris,

M. Gaspar Gorresio, de l'Académie royale des sciences de Turin.

Elle avait été précédée de deux autres tentatives qui, toutes deux, eurent un commencement d'exécution, qui, toutes deux, sont restées inachevées.

La première eut lieu dans l'Inde même, à Sirampour, par deux Anglais célèbres, Carey et Marshman, de 1806 à 1810.

A l'illustre Guillaume de Schlegel, alors établi dans Bonn, française quelques jours auparavant, et aux années 1829-1838, revient l'honneur de la seconde.

De ces trois éditions, l'anglo-indoue, la rhénane, la française, la première ne contient que deux kândas[1] et le commencement du troisième; la seconde n'outrepasse pas la fin du deuxième kânda; six kândas entrent dans la troisième, à laquelle, par conséquent, ne manquent qu'un peu moins de huit mille vers. Malheureusement l'habile éditeur déclare vouloir s'en tenir, au moins pour le moment, à ces six premiers kândas; et, s'il donne le septième, ce ne sera que plus tard et à part. Pourquoi? C'est, dit-il, que cette septième partie n'est pas de Vâlmîki. Non, sans doute, elle n'est pas de lui tout entière : mais est-il sûr qu'il ne s'y trouve rien de lui? Et, dans cette hypothèse, est-ce que tout est de Vâlmîki dans les six précédentes? D'autre part, n'est-il pas un peu fâcheux d'avoir admis en tête du poème la totalité de ce sarga quatrième, dit *Anoukramanikâ*, où se trouvent récapitulés les trois portions de l'Outtarakânda pris dans le sens large, l'*Abyoudaya*, le *Bavi-*

[1] Le Râmâyana, comme on le verra au S. 4, est partagé en sept livres ou kândas (qu'on pourrait assimiler aux trois grandes *Cantiche* du poème de Dante); et les kândas se sous-divisent en *sargas* la plupart assez courts (comme chaque *Cantica* en *Capitoli*).

chya, l'*Outtarakânda*, et de refuser ensuite place à toutes les trois?

Ces réflexions, qu'on en soit bien convaincu, n'ont point pour but de diminuer la part d'honneur à laquelle a tant de droits l'érudit Piémontais: nous n'exprimons que des regrets, et non un blâme.

Nous nous plairions, au contraire, à dire avec étendue toute l'admiration que nous inspire ce beau travail, si, d'une part, les limites de ces préliminaires le permettaient, de l'autre, si notre voix était une autorité en cette matière. Mais les louanges ont été données par les juges compétents; et la publication, avant même d'être terminée, était classée parmi les livres d'élite.

Nous n'ajouterons donc que quelques mots pour ceux qui, tout en s'intéressant aux études samskrites, n'en connaissent que peu la bibliographie.

Des trois éditions données, — la première, outre le désavantage de n'être pas achevée, a l'immense inconvénient d'avoir été faite sur des manuscrits très-imparfaits, mal collationnés, émanant de recensions diverses, de telle sorte que les doubles emplois et les contradictions y abondent, les deux Anglais admettant souvent en même temps la rédaction boréale et celle du sud, — les deux autres, au contraire, diffèrent de l'asiatique et se ressemblent entre elles en ce que, pour chacune, l'éditeur a pris pour base une recension particulière. Pour le moment au moins, c'était le seul parti rationnel.

Ceci posé, l'édition de Bonn représente en général la recension boréale: seulement, il faut savoir qu'à plusieurs reprises Schlegel, déviant de son principe, a laissé s'introduire chez lui des morceaux qui appartiennent exclusivement à la recension bengalaise.

Il n'en est pas ainsi de l'auteur de l'édition parisienne,

qui, se proposant de reproduire la seconde recension, n'a rien admis de ce qui caractérise la première. Il a poussé la fidélité à ce point, qu'il a même plus d'une fois laissé passer dans son texte des répétitions, des superfétations que présentaient les manuscrits, et qui n'eussent pas dû s'y trouver. Bientôt pourtant (au troisième volume) il s'apercevait qu'il y avait là des interpolations : il n'en a pas moins continué à donner fidèlement, en le constituant, en cas de variantes, d'après les lois de la critique, le texte, même un peu surabondant, quitte à signaler dans une table, à la fin de l'ouvrage, les vers ou les çlokas qu'on peut regarder comme survenus après coup.

2. Traductions.

Quant aux traductions du Râmâyana, somme toute, elles sont de beaucoup en arrière sur les éditions.

Il est bien vrai que chacune des éditions ci-dessus nommées est accompagnée d'une traduction. Il est vrai même que l'édition asiatique présente partout la version en regard du texte, en d'autres termes, que la version de Carey et Marshman s'étend à deux kândas et quelque chose ; mais des deux kândas de l'édition de Bonn, un seul se trouve traduit, et des six de l'édition de Paris, nous ne pouvons lire qu'un et demi dans la langue de l'éditeur. Seulement, autant il est certain que l'exécution de la première est interrompue à tout jamais, autant il est probable que peu d'années amèneront l'achèvement de la troisième. Nous ne nous prononçons pas sur la seconde, interrompue par la mort de Schlegel, et dont on a promis la continuation.

Du reste, à Bonn comme à Sirampour, à Paris comme à Bonn, ce sont les éditeurs eux-mêmes qui se sont chargés du rude labeur d'interprètes.

Nous n'avons pas besoin de dire que les trois traductions sont en prose.

Enfin, l'on devine que les auteurs de la première, Carey et Marshman, ont employé l'anglais pour rendre le samskrit, et que, quoique à Paris, M. Gorresio s'est servi de l'italien : le savant de Bonn a tout simplement traduit en latin.

Comme l'allemand, comme l'espagnol, comme le polonais et le russe, comme le magyar et le turc, le français se trouve donc jusqu'ici, non-seulement sans traduction complète du poëme de Vâlmîki, mais sans commencement appréciable de traduction......

A moins qu'on ne veuille donner ce nom à quelques essais portant sur trois ou quatre morceaux dont voici les titres, non dans l'ordre des sargas auxquels ils affèrent dans l'ouvrage, mais dans l'ordre de leur apparition : 1° La *Mort du fils du richi et la Malédiction du Brahmane* (vulgairement *Mort d'Yadjnadatta)*; 2° la *Séduction de Richyaçringa*; 3° la *Descente de Gangâ*; 4° l'*Episode de Viçwâmitra*.

Mais d'abord ces quatre morceaux sont courts et leur ensemble n'égale pas le huitième du moindre des sept kândas.

De plus, aucun d'entre eux ne se soude, soit au précédent, soit au suivant; aucun d'entre eux ne commence l'épopée ou même ne vient immédiatement après les quatre sargas de l'introduction.

Enfin, malgré la science, le talent et le goût poétique très-réel du traducteur Chézy, les deux premiers fragments ne sont presque partout qu'une approximation inexacte et maniérée des beautés de l'original; le troisième, par M. d'Eckstein[1], est mi-parti de traduction,

[1] Qui, très-capable de traduire, n'a pas eu l'intention de traduire, sauf de loin en loin.

d'imitation et de simple analyse : seul, le quatrième répond à l'idée que nous nous faisons d'une traduction. C'est ce dont on pourra facilement s'assurer en parcourant, et la *Mort d'Yadjnadatta*, le seul des quatre épisodes donné à part (texte, traduction et notes, Paris, 1826), et les trois autres qu'on trouvera, l'un[1], parmi les notes de la *Çakountalâ* de Chézy ; l'autre[2], dans le *Catholique* ; le dernier[3], dans le *Journal asiatique*, 3e *série*, t. VII, pp. 146 et suiv.

La part faite à ces trop peu longues tentatives françaises, on voudra savoir peut-être ce qu'il faut penser des trois traductions étrangères. Nous formulerons en peu de mots notre avis sur toutes trois, sans nous écarter beaucoup des sentences portées par d'autres, et cependant, en atténuant les censures, en ajoutant aux éloges. La version anglaise nous semble avoir été, malgré les fautes très-réelles qu'y relève Schlegel[4], un immense service rendu aux lettres hindoues, et n'est même pas encore complétement à dédaigner. L'interprétation latine, conforme au but qu'avait en vue le philologue prussien, calque pour l'ordinaire fort heureusement le samskrit et ne manque pas d'élégance. La traduction italienne, enfin, unit au mérite d'une belle fidélité, un grand style, des formes larges et faciles, et l'arome poétique. Nous ne dirons pas que c'est la langue de Dante[5]; c'est mieux que cela pour les hommes du dix-neuvième siècle : c'est la langue du dix-neuvième siècle charriant dans ses flots, ainsi qu'un fleuve de cinq mille kilomètres de long sur plus d'un myriamètre de large, une foule d'affluents parmi lesquels l'Alighieri,

[1] La *séduction*. — [2] *La descente*. — [3] *Viçwâmitra*. — [4] Préf. de son édit. — [5] Comme on a cru, mais un peu gratuitement, que le disait M. Ampère, *Revue des Deux-Mondes*, XIX, 161.

mais parmi lesquels aussi nous apercevons le Torquato, le Filicaja, l'Alfieri, le Métastase, le Foscolo, vingt autres, qui, comme la Gangâ du poète[1], écument, bruissent, resplendissent, roulent et se brisent en iris au soleil.

3. De la présente traduction.

Il nous reste maintenant à dire quelques mots du travail dont nous présentons les prémices, et que, au point où nous en sommes, nous espérons tout de bon conduire à son terme, sous bref délai, quelque longue que semble et que soit en réalité la carrière à parcourir.

Outre le plaisir de nous pénétrer de Vâlmîki (un lyriste hindou dirait, « de fondre, par la contemplation, le mince filet d'eau de notre ahankâra[2] dans l'abîme de l'être de l'Indra des poètes! »), nous avons eu, en entreprenant la traduction du Râmâyana, un double objet :

D'une part, nous avons voulu que la masse du public français fût à même de lire, en *sa* langue, une de ces œuvres capitales, contre-empreintes épiques, naïves et puissantes, étincelantes et profondes, de toute une phase, de toute une face de la civilisation ;

De l'autre, il nous a paru souhaitable, pour ceux qui, sans avoir au préalable la patience de se rendre maîtres de tous les détails de la grammaire, et d'apprendre par cœur et leur Foster et leur Wilson, voudraient aborder de front, au bout d'un ou deux mois d'études, le texte du Râmâyana, — pour ceux-là, dis-je, il nous a paru souhaitable qu'il existât une traduction française grâce à laquelle ils pussent avancer sans se sentir les pieds pris par les enchevêtrements de la composition et de la synérèse samskrites, et qui leur permît d'y voir clair au milieu des ellipses et des singularités de syntaxe, toujours

[1] *Râm.*, I, XLV. — [2] L'individualité, le moi (à la lettre *egoificentia*).

un peu embarrassantes d'abord, si peu nombreuses qu'elles soient comparativement à ces métaphores, à ces images, à ces allusions, à ces lianes inextricables de la pensée dont abondent les compositions lyriques.

Dans l'un comme dans l'autre but, une fidélité rigoureuse était pour nous le premier des devoirs.

Il est trop clair d'abord que, pour ceux auxquels prendrait l'envie de défricher le texte samskrit, notre interprétation aidant, jamais, quoi que nous fassions, nous ne saurions être trop fidèles.

Et le public aussi, le public d'aujourd'hui, une fois que réellement il a senti le désir et pris le parti de connaître, n'exige plus qu'on lui brillante, c'est-à-dire qu'on lui déguise la réalité ; il ne se contente plus des à-peu-près ; il ne s'accommode plus des Grecs et des Romains en perruque à trois marteaux, et il comprend que la Dévadaçi ne danse pas la danse de l'Académie nationale de musique : il réclame la vérité vraie. C'est dire au traducteur, « Soyez fidèle !

» Soyez fidèle, même quand votre fidélité devrait avoir pour effet de désenchanter d'abord ceux qui se sont créé des chimères !

» Soyez fidèle, même quand la simplicité de l'original peut paraître un peu primitive, un peu nue !

» Soyez fidèle, même quand les impatients devraient crier à la monotonie, soit devant des développements reproduits sous autant de faces que ceux de Clarisse, soit devant des répétitions qui pulluleraient, aussi nombreuses que les εὐρυκρείων Ἀγαμέμνων, les θεοῖς ἐπιείκελ' Ἀχιλλεῦ, les καρηκομόωντες Ἀχαιοί, les ποῖόν σε ἔπος φύγεν ἕρκος ὀδόντων, les τόνδ' ἀπαμειβόμενος προσέφη κτλ d'Homère. »

Cette fidélité, toujours un devoir, est encore plus indispensable chez l'auteur d'une traduction princeps.

Effectivement, quiconque connaît déjà, par une copie antérieure, l'ouvrage dont vous vous constituez l'interprète, corrige en partie, involontairement en quelque sorte et sans y songer, les altérations que vous faites subir à l'original. Tout se tient dans l'œuvre d'art. Il est donc simple que, familier avec l'idée, vous pressentiez les formes ou les couleurs, que, familier avec les formes et la couleur, vous saisissiez plus puissamment l'idée, et que, dès lors, ajoutant à l'effort du traducteur pour approcher des beautés qu'il traduit, votre action propre que provoque et facilite la connaissance préalable du modèle, l'approximation totale se trouve plus grande. Mais quand ceux qui lisent n'ont d'avance aucune idée de ce qu'on va leur mettre sous les yeux, nul des linéaments de l'œuvre qui, pour la première fois, s'offre à leur regard, ne peut les aider à retrouver d'autres éléments avec lesquels le premier s'harmonie ou se coordonne, ou même auxquels il s'oppose; toute rectification est, ou peu s'en faut, impossible : dès lors, toute inexactitude est grave, qu'elle porte sur le fond ou sur la forme, sur l'expression ou sur l'idée, sur des nuances ou sur des enlacements; et si tout, non-seulement ne ressemble trait pour trait, mais n'est à sa place, n'est sous son vrai jour, il peut se faire qu'à force de prendre sur le côté sans jamais être ramené sur la ligne à suivre, on finisse par tourner complétement le dos à la route véritable.

Ce peu de mots suffit pour faire comprendre que comme le travail fait jusqu'ici sur quatre ou cinq cents des vingt mille çlokas du Râmâyana ne saurait ôter au nôtre son caractère de traduction princeps, ce dont nous nous sommes préoccupé surtout, c'est d'être fidèles.

Mais autre est la fidélité dont s'accommodent ceux qui

n'ont nulle velléité d'aborder l'original (et ceux-là forment l'immense majorité), autre, la fidélité requise par ceux qui n'usent de la traduction que comme d'un aide, soit pour arriver à l'intelligence du texte natif, soit pour s'initier à l'étude de la langue de l'auteur, ou pour s'y perfectionner.

Pour ceux-ci la fidélité doit être plus stricte; elle doit tenir du calque; elle doit mouler les traits; elle doit suivre pied à pied les détails, plutôt que rendre l'expression. Ceux-là tiennent davantage à l'expression, au mouvement, à la vie: il leur faut le coloris; ils veulent comme aspirer le parfum de l'âme du poète; ils demandent à voir en quelque sorte vibrer les cordes sonores de sa pensée, et tourbillonner un gaz au-dessus de la lave de sa parole, à sentir, à l'instar d'un invisible réseau magique, un fluide impondérable pénétrer les dernières ramifications du vers et faire comme palpiter les syllabes. A vrai dire, c'est là la vraie fidélité; l'autre ne doit être qu'un moyen pour l'atteindre.

Quelque inconciliables que soient ces deux espèces de fidélités, si l'on veut que l'une et l'autre soient portées au plus haut degré, les réunir dans certaine mesure n'est pas impossible si l'on joint à quelque souplesse d'exécution la connaissance approfondie du mécanisme et des ressources de la langue. Sans nous bercer de présomptueuses illusions sur la réussite, qu'on nous permette de dire que nous avons tenté d'approcher de ce but et de réaliser quelques articles de ce programme.

Tout en multipliant les efforts pour n'être pas coupables d'inélégance au premier chef, et pour que la phrase ait quelque chose d'indépendant, de ferme et d'aisé qui n'accuse pas trop notre office de drogman, nous nous tenons autant que possible près du mot-à-

mot, tel que l'élaborent ceux dont la mémoire parcourt agilement le clavier des synonymies, ne se faisant pas scrupule de quelques formes vives (apostrophes, interrogations, etc.); et, de plus, nous ne renonçons qu'à la dernière extrémité à représenter à peu près la coupe, l'allure des phrases et l'ordre des idées.

Pour ce dernier point, c'est souvent, il faut l'avouer, une tâche désespérante! Le latin est admirable pour reproduire nombre des phénomènes et surtout la majesté, l'ampleur carrée du samskrit. Le grec aurait souvent des avantages, notamment pour les gigantesques composés et surcomposés; et Aristophane le cède à peine, s'il le cède, en audacieux *bahouvrihis*, en inimaginables *tatpourouchas*, aux plus échevelés des lyriques de l'Inde. Le polonais et le russe, grâce à leur instrumental et à leur locatif, grâce à ce qu'on appelle leurs gérondifs, grâce à l'opulence de leur lexique, pourraient aussi très-commodément, aux mains d'un joûteur habile, mimer la plus grande partie des pas et des poses, des hardiesses et des grâces, que nous mettons des jours et des nuits à reproduire bien imparfaitement. Il n'est pas jusqu'à l'allemand, dont le diffluent et le vague n'offrent quelque analogie avec la langue de Vâlmîki. Quant à l'italien, il ondoie et il a la souplesse de la guivre : c'est un chant : être aride, être prosaïque en italien, est à notre avis, un tour de force des moins praticables qui se puissent tenter. L'espagnol, le portugais ont quelque chose de ces caractères. L'anglais prodigue l'inversion et frappe chaque jour des composés. Il n'en est pas de même du français, si parfait pour écrire un traité de trigonométrie ou un protocole, pour filer la conversation qui sautille, ou pour décocher le sarcasme à la Voltaire. Nous avons fait contre fortune bon cœur cependant, et

nous nous sommes tordu en tout sens pour faire rendre au moins inversif des idiomes qui comptent tout ce qu'il peut rendre sans barbarismes et sans bizarreries[1].

De loin en loin il nous arrivera d'omettre quelques mots, véritables et insupportables chevilles, dont, au bout de quelques jours, les étudiants en langue samskrite seront plus que saturés (tels, entre autres, les *parikîrtitam, samoudahritam, sandjnitam*, etc., de l'*Anoukramanikâ*).

Mais cela sera rare : le plus souvent, comme tous les traducteurs de samskrit, nous serons plus long que le texte traduit. Et l'on ne s'en étonnera pas : outre les mots mêmes, il faut souvent rendre, soit leur rôle dans la phrase, soit des nuances qui tiennent à des jonctions, à des omissions de jonction ou à d'autres circonstances délicates. Parfois aussi le besoin de clarté nous oblige à suppléer des termes qui manquent, à développer un détail obscur par quelques mots intercalaires. Il est assez d'usage de souligner ces espèces de superfétations: toutefois, comme jamais, chez nous, elles ne sont longues et ne dégénèrent en commentaires, nous les laissons en caractères ordinaires; et nous ne croyons pas qu'il puisse longtemps en résulter grand embarras pour ceux qui se livreront à l'étude du texte.

Il n'est pas très-rare non plus que nous répétions un mot qui ne l'est pas dans l'original.

Quant à ceux que nous trouvons répétés dans le texte, si la répétition produit de l'effet, ou si, au point de vue de l'art, elle a quelque importance, fût-ce comme indice de naïveté, nous les répétons avec scrupule; ne sont-ce, au contraire, que des négligences et n'offrent-

[1] Nous n'entendons pas induire de là que le français n'a pas plusieurs des qualités d'une belle langue. Seulement il ne les a pas toutes, et ce qui lui manque surtout, ce nous semble, c'est le caractère poétique.

elles, à notre avis, rien de remarquable, nous substituons des synonymes (par exemple, pour les *darçanam* de l'*Anoukramanikâ*).

Bien que nous nous soyons promis de ne pas hérisser notre français de termes étrangers, il en est pourtant un certain nombre qu'il a fallu nous résoudre à laisser passer. Ce sont d'abord des noms de plantes ou d'animaux particuliers à l'Inde, et dont nul nom européen ne reproduit exactement l'individualité : ainsi *kouça*, pour nous, sera du *kouça* et non de la verveine. Ce sont ensuite les noms techniques de rites, d'usages, de coutumes, de fonctionnaires, etc. : tels seront les mots de *pradackhinam* et d'*andjali*, de *djatâ* et de *soûta*. Est-ce qu'il serait tolérable, par exemple, de répéter, trois cents fois peut-être, « Portant à son front ses deux mains jointes en forme de coupe, » au lieu de « faisant andjali » ou quelque chose d'analogue ? Et lorsqu'il s'agit de *soûta*, c'est-à-dire de ce membre de la haute domesticité des cours indoues, qui cumulait entre autres fonctions celles de cocher et de barde, et qui faisait chez quelques princes partie du conseil, est-ce par le titre de cocher, est-ce par le titre de barde qu'il faudra le désigner ? ou forgerons-nous pour lui la dénomination composite et passablement hétérogène de *barde-cocher* ?

Nous espérons qu'on voudra bien ne pas s'effaroucher de prime abord de ces expressions, « *l'éléphant parmi les hommes, le tigre parmi les rois,* » pour dire « *le premier* parmi les hommes, parmi les rois, » ou « un homme, un roi *éminent* parmi les hommes, parmi les rois. » Ces équivalents poétiques de superlatifs relatifs sont trop caractéristiques pour que nous ayons jugé à propos de les sacrifier, et bientôt on s'y habituera.

Un des plus graves embarras de quiconque traduit le samskrit, en aspirant à serrer de près le texte, c'est la

très-fréquente rencontre des mots vagues et à sens élastique. C'est pis que ceux dont la signification est multiple, et par cela même expose aux contre-sens. Faut-il garder le vague de l'original en traduisant? il peut alors se faire qu'on devienne inintelligible; et même, lorsqu'on n'en arriverait pas là, il se peut que la pensée n'ait plus la même physionomie, l'une des deux langues s'accommodant des mirages et des brumes qu'elle fait sembler diaphanes, l'autre exigeant la précision, et ne souffrant pas qu'on croie comprendre ce qu'on ne comprend pas. Faut-il au contraire préciser ? au fond, c'est de l'infidélité. Que faire donc? On ne saurait donner de règle générale: il faut avoir l'adresse de varier à propos son système et tantôt se tenir dans un juste milieu, tantôt pencher vers l'un ou l'autre procédé: c'est affaire de tact.

Nous varions de même à propos de certains composés dont, en réalité, les Hindous eux-mêmes ne sentent souvent que la résultante, que le sens total final, sans que chaque composant produise à part son impression propre. Ainsi, par exemple, *adipati*, *mahîpati*, *nripati*, *boûphâla*, *lokanatha*, ne signifient usuellement que *roi*. Et parfois, en effet, nous nous bornons à traduire par ce mot. Comme, cependant, ces termes ont quelque chose de plus solennel que *roi*, comme lorsqu'on déclame ou qu'on lit avec accent, l'on fait en quelque sorte vibrer chaque composant,— le plus souvent et en nous assortissant de notre mieux à la sensation qu'éprouverait, ce nous semble, suivant les passages du récit, un auditoire hindou, —nous risquons, non sans appréhension de quelque reproche de patavinité, des expressions un peu moins succinctes qui rendent plus ou moins chaque élément du composé (le *monarque su-*

prême, le *possesseur de la contrée*, le *maître des hommes*, le *gardien de la terre*, le *protecteur des populations*).

Dans ces occasions, un des mots devant lesquels nous avons hésité le plus, c'est celui d'Indra comme membre final d'un tatpouroucha (que ce tatpouroucha soit un mot entier plus long ou ne soit que portion d'un surcomposé). Indra, on le sait, est ordinairement le nom propre du premier des Vasous (l'éther fait Dieu); mais, de plus, il revient à *roi*, *chef*, *premier* d'un groupe: de ces deux sens, lequel doit être regardé comme le sens propre? lequel doit être pris pour le sens métaphysique? En d'autres termes, le premier des Vasous a-t-il reçu le nom d'Indra parce qu'il est leur roi (et, dans certaines croyances, le roi de tous les Dévas)? ou bien le monarque est-il salué du titre d'Indra parce qu'il est un Vasou et même un Déva, le premier des Vasous et des Dévas sur la terre? On peut plaider le pour et le contre: il existe de part et d'autre des arguments, de part et d'autre des autorités. Dans l'incertitude, nous avons cru pouvoir nous placer, tantôt à l'un, tantôt à l'autre de ces deux points de vue, suivant celui qui, à notre sens, prédominerait à la lecture chez le plus grand nombre d'Hindous. Ainsi, pour nous, *narendra* est tour à tour, et suivant les cas, « le monarque de l'espèce humaine » et « l'Indra des humains », *kavîndra* « le roi des poètes » et « l'Indra des poètes. » Au fond et en fin de compte, les deux périphrases reviennent au même; et certainement deux indigènes d'égale instruction, de sentiment poétique égal, peuvent diverger sur ces nuances.

Si cette façon de traduire est admissible pour *Indra*, évidemment il est aussi des cas où l'on doit en user pour *Içwara* final : on le doit surtout, ce nous semble, quand Içwara implique, avec l'idée de domination, celle d'ac-

tion funeste, d'aspect çivaïque (*Râkchaseçwara*, par exemple); mais sans peser plus que raison sur cette nuance.

On comprendra dès lors que neuf fois sur dix nous ayons rendu *Devî* par « déesse » et non par « splendide beauté » ou par « reine, » quand cette appellation devait s'entendre d'une reine. C'est comme l'Atossa d'Eschyle, θεοῦ εὐνάτειρα: θεοῦ, c'est Darius; traduira-t-on *le roi*[1] ?

Qu'on ait aussi pour nous quelque indulgence à propos des noms de cette nombreuse famille de plantes dites vulgairement lotos, et auxquelles les poètes de la péninsule comparent à tout propos leurs héros. Tenant à garder le plus possible l'aspect hindou, nous nous sommes interdit le mot *lotos*. Mais que substituer? Ici commence une difficulté réelle: tel genre ou sous-genre ouvre son calice le soir, tel s'épanouit le matin; telle espèce est blanche, telle autre rose ou bleue, etc. Il est clair que quelquefois préciser est essentiel, que d'autres fois on peut et même on doit se passer de précision. Ainsi fait le samskrit lui-même, qui tantôt emploie les mots *padma*, *kamala*, *indîvara*, *tâmarasa*, *mahotpala*, *outpala*, *râdjîvâ*, *koumouda*, *kouvalaya*, tantôt se borne à ces termes composés si vagues (*pankeruha*, *nîradja*, *kokanada*, etc.). Mais, d'une part, faut-il être vague en français, toutes les fois que le samskrit offre ce caractère? de l'autre, quels mots choisir pour donner à l'image l'imprécision cherchée? Prenons, par exemple, les deux vocatifs *pankadjâkchi* (ô femme aux yeux de.....) et *pankadjânane* (ô femme au visage de.......). Comment traduire cet élément initial que nous venons de laisser en blanc? *Pankadja* (le fils de la vase) est vague: et pour-

[1] On pourra dire que Darius n'est ainsi qualifié que parce qu'il est mort, et que dès lors l'exemple cesse d'être applicable. Mais, qu'on en soit sûr, un roi de Perse était Dieu de son vivant.

tant, uni comme terme de comparaison avec les yeux, il désigne la *Nymphœa cœrulea;* uni de même au visage, il indique ou la *Nymphœa alba* ou la *N. lotos*, si souvent assimilées en Inde à la pleine lune. Ecrire le *fils* ou la *fille de la vase* serait ici du dernier ridicule; dire *indîvara* ou *nélumbo* dans le premier cas, *padma* dans le second, peut convenir en certaines occasions, mais, dans d'autres, ce serait préciser ou trop ou trop peu (et même parfois préciser à contre-sens). Quoi qu'on fasse, on ne saurait complétement raser l'écueil sans toucher. Tout balancé, nous avons cru devoir de loin en loin adopter le mot peut-être trop scientifique de « nymphéacée », mais qui réunit le triple avantage d'être général, de n'être celui de nulle espèce en particulier, et de sonner poétiquement à l'oreille.

Nous avons jeté au bas des pages quelques notes, indispensables la plupart, et utiles, nous l'espérons, quand elles ne sont pas indispensables. On s'apercevra facilement que nous avons voulu les faire courtes. Il eût été facile d'en quintupler et la longueur et le nombre. Elles n'apprendront rien aux indianistes, aussi rompus avec la nature, la mythologie, la jurisprudence, la civilisation, la vie quotidienne, les sciences et les arts de l'Inde, qu'avec la grammaire et le dictionnaire. Mais c'est au grand public, c'est à tous, que s'adresse ce livre.

Assez souvent, dans nos premières pages, quand nous nous écarterons de l'italien, ou même des autres traducteurs, ou lorsque deux sens seront possibles, nous indiquerons les divergences, et quelquefois nous les discuterons. Nous ne croirons pas toujours avoir irréfragablement raison; et d'ordinaire nous proposons, nous n'imposons pas. Nous espérons donc que, lors-même qu'il nous arrivera de sembler un peu plus pénétré de l'exactitude de notre mode de traduction, on ne verra

dans le parallèle de notre phrase et de la phrase étrangère qu'un hommage à nos prédécesseurs. Nous avons surtout, ce nous semble, rendu justice éclatante autant que sincère au savant Piémontais dont le nom est désormais inséparable de celui du Râmâyana. C'est parce que nous sentons, et la valeur de son travail, et la juste faveur dont il jouit, que, dans les débuts, nous mettons du scrupule à noter les différences. Peut-être aussi quelques-uns de ceux auxquels nous nous adressons nous sauront-ils gré de les mettre, par ces remarques, à même de reconnaître plus vite quel système de traduction nous avons suivi, de quels éléments nous nous sommes préoccupé, à quel idéal nous avons visé.

Nous eussions voulu que pas une faute typographique dans les noms propres étrangers, ne déparât l'exécution matérielle de notre ouvrage. Mais quand en français même, par suite d'un trop précoce bon à tirer, échappent des fautes d'accent et parfois des fautes plus graves, comment les éviter dans des transcriptions hindoues? Heureusement, la plupart d'entre elles ou sont légères ou se réforment d'elles-mêmes par la fréquente répétition des mots qu'on trouve ailleurs pourvus de leur — ou de leurs — accents (par exemple, Çoudra, Brahmane, Ramayana). D'autres n'intéresseront que les indianistes, qui rétabliront, par la pensée, l'orthographe vraie (par exemple, *prânamêh*, lisez *pranâmêh*).

Sauf *Brahmâ*, *râdjâ*, et quelques autres, consacrés en quelque sorte par l'habitude, les noms hindous seront, selon l'usage le plus sage, à la forme absolue.

Pour couper court à toute complication superflue, nous n'avons songé en aucune façon à trancher de l'éditeur. Nous nous sommes dit qu'il fallait adopter et suivre d'un bout à l'autre une recension unique, sans en

dévier. Notre choix s'est porté, comme il le devait dans l'état actuel des choses, sur la recension bengalaise telle que la présente M. Gorresio. Que cette recension ne soit pas absolument pure d'interpolation et peut-être de quelques autres imperfections, c'est, on l'a vu plus haut, ce que les aveux de M. Gorresio lui-même ne permettent pas de révoquer en doute. Mais telle qu'elle est, c'est un provisoire excellent. Nous en écarter aurait été, sinon faire de l'arbitraire, du moins risquer de tomber dans le contentieux. Il faut encore quelque temps pour que d'une part nous puissions nous flatter d'avoir le texte définitif de la recension de Gauda, et pour que, de l'autre, un continuateur de Schlegel nous donne un texte définitif de la recension septentrionale; et quand on en sera là, il restera encore à mettre plus d'une fois en parallèle les variantes de l'une et de l'autre recension, puis finalement à reconstituer, par un sage éclectisme, un texte vraiment aussi voisin que possible de celui de Vâlmîki et de ses collaborateurs. C'est, il faut l'avouer, une intégrale difficile à dégager des différentielles existantes; et, pour dire ce que nous en semble, probablement les conditions d'intégrabilité complète ne subsistent plus. Quoi qu'il en soit, anticiper sur ce moment serait téméraire, et attendre serait un peu long. C'est un de ces cas où la fantaisie du mieux ne saurait manquer de faire obstacle au bien.

En second lieu, une fois le choix du texte bien arrêté, nous avons, — ce que ne font, ni Carey et Marshman, ni le traducteur italien, — adopté pour principe de séparer les çlokas et même, parfois, les arddhaçlokas les uns des autres, en d'autres termes, de faire de chaque çloka réel, et parfois d'un arddhaçloka, un petit alinéa. Nous nommons *çloka réel* celui dont les deux

moitiés s'unissent réellement (et non par caprice de copiste ou par hasard) en un groupe, c'est le cas usuel. Assez souvent pourtant (sans doute à cause, ou de retranchement, ou d'interpolation) il se trouve que dans les manuscrits, et par suite dans le texte même de l'édition parisienne, les deux vers qui forment corps, et entre lesquels est sensible la cohésion, sont l'un un deuxième arddhaçloka, et l'autre un premier arddhaçloka qui vient après; et même il est rare que cet enjambement ne continue pas quelque temps. Nous soudons alors ces deux vers que leurs numéros, selon le texte samskrit par nous suivi, rapportaient à deux çlokas divers.

On devine qu'un ensemble d'alinéas de ce genre doit avoir en tête un arddhaçloka isolé, et que souvent un arddhaçloka isolé le termine. Il n'y a d'exception que lorsque le samskrit offre de prétendus çlokas de trois vers.

Nulle difficulté pour rapporter ces alinéas de notre version au texte choisi, puisqu'ils portent exactement les numéros du texte, sans autre modification qu'un petit trait après ou avant le chiffre quand le groupement du texte n'est plus suivi, et que la signification en est évidente par elle-même[1]. Il est inutile sans doute de s'étendre sur la facilité que donnera cette séparation perpétuelle des çlokas à ceux qui suivent le texte oriental, notre interprétation à la main. Quant à la majorité des lecteurs, qu'ils ne craignent pas que cette fréquence des alinéas ne cause comme une perpétuelle rupture du courant des idées! outre qu'ils s'habitueront vite à cette disposition, un interligne plus fort signalera les endroits

[1] Le trait avant indique, soit un arddhaçloka final, soit les deux derniers vers de ce que l'on donne comme çloka de trois vers; le trait après précède un arddhaçloka initial; et deux numéros qui portent l'un le trait avant, l'autre le trait après, caractérisent le çloka réel formé de deux moitiés numérotées diversement dans le texte.

où devraient être les alinéas; là seront les pauses majeures de la pensée, là seront les temps d'arrêt.

Un jour sans doute une traduction du Râmâyana (et qui sait si ce ne sera la nôtre même, refondue?) aura l'aspect plus désinvolte et se détachera plus magistralement de la glèbe du texte samskrit. Pour l'instant, ce n'était ni convenable ni possible. Nous appelons de tous nos vœux l'aurore de cette seconde ère; et, dût un autre avoir exclusivement la renommée de ce résultat, nous nous féliciterons d'entendre la France répéter, de la majestueuse épopée au sept kândas, ce que l'on fait dire à Vâlmîki lui-même, ce qui passe pour un axiome chez les Indous:

« Tant qu'il existera montagnes ou fleuves sur la terre, le Râmâyana, ce noble récit, circulera dans l'univers. »

Yâvat sthâsyanti ģirayah saritaç tcha mahîtale
Tâvad Râmâyanakathâ lokechou pratcharichyati.

Ramayana, I, ii, 40.

Grenoble, 1er mai 1851.

RÂMÂYANA.

ÂDIKÂNDA.

RÂMÂYANA.

ÂDIKÂNDA

OU

LE LIVRE INITIAL.

SARGA I.

ALLOCUTION DE NARADA[1].

(**Nâradavâkyam.**)

[**Aoum[2] ! Adoration à Râma!**]

(1). A Nârâyana[3] les adorations, et à l'homme des hommes le plus parfait[4], ainsi qu'à Saraswati[5] la déesse !

[1] Le titre spécial à chaque sarga se lit en samskrit au bout du sarga, entre *ity ârche Râmâyane.....-kânde samapt(ah,-â,-am)* et *nâma... sargah.* — [2] C'est le monosyllabe sacré, début de tous les actes, de tous les livres, souvent suivi de *namah* («adoration») et d'un nom divin au datif (avant ou après *namah*). — [3] *Nârâyana*, «dont le mouvement s'opère en l'eau» (comp. le *Spiritus Dei ferebatur super aquas* de la Génèse), ou mieux selon nous «dont le mouvement c'est l'onde,» c.-à-d. « qui se manifeste en ondulant », se dit de Brahmâ et de Vichnou. Il se peut qu'ici ce soit Vichnou, car tout le poème est d'un Vichnavite [Râma, on le sait et on le verra (S. 14-19 du kânda 1er), étant l'incarnation de Vichnou]; et delà la première ligne de la traduction italienne *Fatta adorazione a Visnu Nârâyana*, soudain suivie d'*a Lui umanato fra gli uomini.* Nous inclinons pour Brahmâ cependant (et au total, on va le voir, nous différons de cette version sur 2 points) : 1° Brahmâ paraîtra un peu plus bas (S. 2); 2° Saraswati sa femme figure au vers 2; 3° Râma et Vichnou font double emploi (bien qu'on puisse pallier ce double emploi); 4° *tcha* («et») liant *Nârâyanam* et *naram narottamam* les distingue par cela même. Au reste, tout le çloka se lit en tête de chaque parwa du Mahâbhârata. — [4] *Narottamam*, épithète de Vichnou. Le vers est allittéré: *V.* préf. p. xv; et cp. p. 6, cl. 10, et la note. — [5] Femme de Brahmâ, et déesse de la parole, de la poésie.

Vienne ensuite l'émission de ce cri, « triomphe ! triomphe[6] ! »

(2). Il triomphe, le tilaka[7] de la dynastie de Raghou[8], l'augmentateur des félicités de Kaouçalyâ[9], l'exterminateur du monstre aux dix visages ! fils de Daçaratha, héros aux yeux de nélumbo, Râma, tu triomphes[10] !

(3). Adoration aussi au prince des mounis, au fortuné, à l'ascète : Vâlmiki, ô toi chez qui l'universalité des connaissances a sa résidence suprême, oui, adoration à toi !

1. Le pénitent voué aux pénitences et à la méditation, la fleur des maîtres de la parole[11], le mouni par excellence, posa un jour cette question à Nârada[12]:

2. Quel est sur cette terre l'être célèbre par ses pures vertus, et qui porte les vertus au plus haut degré ? Quel est le mortel qui connaît la justice, apprécie les bienfaits, ne profère que le vrai, et persévère dans le culte des observances [13] ?

3. Quel est le héros en qui se réunissent les nobles habitudes, la bienveillance pour toutes les créatures, la bravoure, la munificence, l'amabilité de l'aspect ?

4. Quel être au monde, ayant la grandeur en partage, a su dompter la colère ? Quel être au monde possède une âme inébranlable et n'a jamais lancé d'injure ? Quel être au monde pourtant, s'il entrait en fureur, ferait trembler les dieux ?

[6] *Djayam.* C'est avec ce mot ou tout autre dérivé de *dji* qu'on abordait les rois (*V. Çakountalâ*), ou bien avec des paraphrases de cette idée (plus bas, K. II, S. 11 et 12). — [7] Ornement tracé sur les joues ou sur le front avec du sandal, du bézoard, etc. — [8] Raghou, 13e aïeul de Râma (*V.* S. 72). — [9] Mère de Râma. — [10] Par une exception des plus rares, nous rencontrons ici le mètre *ârya*, césure régulière et vers inégaux (le 1er de 12 et 18, le 2e de 12 et 15 moments ; ou, si l'on compte par *ganas* (pieds de 4 moments), le 1er de 3 et 4 1/2, le 2e de 3 et 3 3/4 (3,2 1/4 et 1 1/2). — [11] *Vâgvidâm* (bien que le traducteur italien ait vu dans *vâgvid* « parole savante »). — [12] *Nârada.* Le dernier des dix *Pradjâpatis* (ou seigneurs des créatures). On devine que Nârada va répondre : et comme sa réponse est la source première du Râmâyana, ce poème est en quelque sorte une révélation. Le *Mânava Dharmaçâstra* (ou code des lois de Manou), les *Pourânas*, etc., etc., se donnent de même comme inspirés ; et la forme par laquelle se proclame l'inspiration est également un dialogue entre un révélateur divin et un sage humain, son 1er auditeur. — [13] -*Vrata.* L'italien dit *voti.*

5. Quel est-il ce rejeton d'un haut lignage qui serait capable de défendre les trois mondes [14] ? Quel est-il celui qui met sa joie à combler la nation de faveurs ? Quel est-il le prince, trésor des vertus les plus rares ?

6. Quel est-il, l'homme en qui seul s'est localisée, s'est concentrée tout entière la charmante Lakchmî [15], l'homme qui ressemble tant à l'Air [16], au Feu, au Soleil, à la Lune, à Çakra [17], à Oupendra [18] ?

7. C'est une chose que j'ai envie d'apprendre de toi, Nârada, mais d'apprendre exactement. Richi divin [19], il n'est que toi d'apte à connaître un homme tel que je viens de le décrire !

8. Les paroles de Vâlmiki entendues, Nârada, dont l'instruction embrasse les trois durées [20], prononça la formule invitatoire « Qu'on écoute [21], » et répondit au richi [22] :

9. Elles sont nombreuses et difficiles à rencontrer les

[14] Suivant les uns, le ciel, la terre et l'atmosphère, ou bien le ciel, la terre et l'enfer, on dit en Inde (*bhoûmi, swarga, patala*) ; selon les autres, le levant, le midi, le couchant (et tels auraient été primordialement les trois mondes de Vâmana, S. 32). Fort souvent aussi l'on compte 7 swargas, 7 lokas, 7 patalas, en tout 21 mondes. — [15] Ou *Çrî*, la femme de Vichnou, la déesse de la beauté. — [16] A l'air, etc. Nous avons gardé les noms abstraits partout où l'on peut les croire abstraits en samskrit (*anilânalasoûryyendou-*) au lieu de dire Vâyou, Agni, Aditya, Tchandra. — [17] Le même qu'Indra. — [18] Vichnou. *Oupendra* revient à dire « Sous-Indra. » Vichnou étant un dieu très-supérieur aux Vasous, Indra y compris, ce nom démontre qu'il fut un lieu, qu'il fut un temps où Indra était le premier des dieux, probablement après avoir été dieu unique pour les siens. Bien que nous ne traduisions pas ici un rituel, nous avons cru bon de garder cette appellation caractéristique d'une vieille époque. — [19] *Devarche, V.* note 22. — [20] *Ta t'eonta, ta t'essomena, ta t'eonta,* comme dit l'Iliade, I, 70 ; et pour plus de ressemblance, *hos édê* précède et complète le vers. — [21] *Çroûyatâm.* La formule est fréquente, et des citations seraient superflues ; elle accuse bien les temps primitifs; elle est naïve. Le *favete linguis* latin n'est peut-être pas sans analogie. L'Europe du moyen âge fut plus raffinée : c'est quand on allait finir qu'on avertissait les auditeurs (par *dixi*). — [22] Sage d'une sagesse semi-divine et qui dès cette terre offre quelque chose de plus qu'humain. On dit parfois, avec certaine emphase, *radjarchi* (« royal Richi »), *dévarchi* (« richi divin » et presque « richi Dieu »), *maharchi* (« grand richi »); il y a aussi des *Brahmarchis* : et les sept étoiles visibles de la grande Ourse se nomment *Saptarchayah* (« les sept Richis »).

qualités que tu viens d'énoncer; — oh! oui, en ce monde, habitation des hommes, elles sont bien difficiles à rencontrer agglomérées chez un seul.

10. Parmi les dieux mêmes, je ne vois personne qui possède toutes ces perfections ensemble!.... Ecoute pourtant, que je te nomme un être qui les possède toutes, un être qui joue parmi les hommes le rôle que joue la Lune parmi les astres[23].

11. Un descendant de la race d'Ikchwakou[24], Râma, en qui sourdent les vertus, rayonne doué de qualités supérieures encore, — et quel vaste rayonnement!

12. En lui se trouvent tempérance, magnanimité, cœur inébranlable, éclat, empire sur soi-même, intelligence, succès, élocution, hauteur, fortune, art d'exterminer ses ennemis.

13. Il a de larges épaules, et sa tête porte les trois lignes heureuses de la conque marine[25]; il a de grands bras, de grandes machoires, un grand arc : grande est sa vigueur, solides sont ses jarrets, et qui l'attaque, il le subjugue.

14. Robustes sont ses bras, et suaves les traits de son visage. Il y a en lui puissance, force réelle, harmonie, proportion parfaite des membres les uns avec les autres. Son teint offre des nuances douces. Son air est majestueux.

15. Aux grands yeux, à la poitrine rebondie, à la beauté, il joint les indices de la félicité[26]. Il connaît ses devoirs, il réalise

[23] *Naratchandramâh*, à la lettre « la lune des hommes.» La poésie hindoue affectionne l'allittération, les paronomasies de toute espèce; il est croyable que les deux dernières syllabes de *tchandramâh* font allusion au nom de *Râma*, et l'annoncent en quelque sorte. Cela ne nous a pas donné la tentation d'écrire «ce qu'est la lune dans l'Ouranorama.» — [24] Fils de Vévaçwata suivant les uns, de Manou selon les autres, et dans toutes les hypothèses, premier monarque d'Ayodhyâ. Pour Vâlmîki, la seconde généalogie est la seule vraie: il la détaillera, S. 72; et là nous verrons 1° qu'Ikchwakou descend de Brahmâ au 6e degré, et 2° que Daçaratha descend d'Ikchwakou au 32e, en d'autres termes que la série entière, y compris Brahmâ en tête, Râma pour clore la liste, s'étend à 40 générations. — [25] Les Indous étaient et sont encore grands partisans de l'art de prédire l'avenir par les lignes et par les signes du visage, de la main et des autres parties du corps. Nous retrouverons fréquemment de ces allusions. — [26] Encore un trait qui montre la foi des Indous à la métoposcopie, à la chiromancie, etc. Ils formulaient de même, soit des jugements, soit des pronostics

ses engagements, il a dompté la colère, dompté les organes des sens.

16. L'intelligence et la science, il en est doué! la pureté, la bravoure, il les possède en plein! en lui le monde entier possède un champion, la justice un défenseur.

17. Il connaît et Védas[27] et Védangas[28]; il est versé à fond dans tous les çâstras[29], il a pénétré de tous ces çâstras l'essence et les rapports : c'est un administrateur[30]! La terre entière le célèbre,

18. Tout l'Univers l'idolâtre. Loyauté, imperturbabilité, science des écritures sont aussi son lot. Autour de lui s'agglomèrent tous les hommes de bien, comme dans l'Océan se jettent tous les fleuves.

19. Il est vrai, toujours égal[31], plein de mansuétude; il est le seul dont l'aspect soit si délicieux. Il n'est pas de perfection dont ne soit doté Râma; — Râma, par qui grandissent les félicités de Kaouçalyâ.

20. Il ressemble à la mer par la profondeur, à l'Himavat[32] par l'inébranlable fixité; à Vichnou, par la vigueur; à Sôma[33], par le gracieux de l'aspect.

21. Son courroux est celui d'Agni[34] le destructeur; sa patience est celle de Prithivî[35]; en munificence il rivalise avec Celui qui donne la richesse[36]; en respect de la foi jurée, il est sans rival, et il l'est à jamais.

22. Tant de nobles qualités exercent un charme sur les po-

sur des animaux, d'après des signes fixés à l'avance; et il faut le dire, aux chimères, aux superstitions se mêlaient de vraies données physiologiques. — [27] Les 4 livres sacrés par excellence, ou *Rigvéda*, *Yadjourvéda*, *Sâmavéda*, *Atharwa* (ce dernier, moins ancien, moins révéré, d'où souvent ce mot, *les trois Védas*). — [28] Ou *Angas*, 6 commentaires sur les Védas, leurs appendices en quelque sorte (Gorresio traduit en effet *le loro appendici*), et presque leurs membres (ainsi que l'indique le mot *anga*). Quoique très-vantés, ils sont réputés infiniment au-dessous des Védas. — [29] Théorie écrite (traité, manuel, en quelque sorte code) d'une science ou d'un art; par suite, et souvent, cette science même. — [30] *Nîtimân*. On peut rendre autrement, et l'italien porte *mâestro del governare*. — [31] *Samah* (adjectif). — [32] L'Himâlaya. — [33] Synonyme de Tchandra, la lune comme Dieu (non comme déesse) et souvent Dieu très-supérieur à Soûryya (le soleil). — [34] Le Dieu du feu (*V*. n. 16). — [35] La terre, et souvent la déesse de la terre. — [36] Kouvera, un des 8 Vasous, et le régent ou gardien (*pâla*) du nord.

pulations : de là, le nom qui retentit pour le désigner, le nom de Râma[37].

23. Ce Râma, doté de toutes les perfections que j'ai dites, ce Râma, dont la force ne repose pas sur un prestige, ce Râma, qui parmi ses frères était premier par l'âge, premier par[38] les vertus qu'il possédait, ce Râma, fils de Daçaratha, —le roi son père

24, 24-. A la vaste splendeur, eut envie de se l'associer en lui donnant la dignité de youvarâdja[39].

-24, 25-. A l'aspect des préparatifs pour le sacre du jeune prince, une fille de la race des Kékayas[40], à laquelle jadis le monarque avait promis d'octroyer deux dons, requit pour première faveur

-25. L'exil de Râma, et ensuite le sacre de Bharata[41].

26. Et pour que sa parole fût une vérité, le râdjâ Daçaratha, qu'étreignaient les liens de l'obligation morale, bannit le fils adoré.

27. Le héros se rendit à la forêt pour maintenir l'engagement paternel, obéissant à l'injonction prononcée par son père, et agissant de façon à complaire à Kêkéyî[42].

28. Sur les pas de Râma marcha un frère cadet[43], —Lakchmana, c'était le nom de ce prudent, de ce respectueux, de cet héroïque compagnon.

29. La plus parfaite des femmes aussi, la beauté parée de tous les indices de la félicité[44], la princesse des Vidéhas, Sitâ, suivit, épouse dévouée, les traces du prince.

30. Revêtue d'attraits, de jeunesse, de gracieuseté, de ver-

[37] De *ramayati*, «il charme», premier mot du premier vers de ce çloka (dérivé lui-même de *ramate*, «il goûte un charme»). Râma est donc le *charme*, et presque le prince *Charmant*; et qui sait si le conte qui porte ce titre n'a pas pour point de départ les récits sur Râma? — [38] Répétition pour rendre la consonnance *djyechta*, *çrechta*. — [39] A la lettre «jeune roi», c.-à-d. un peu plus qu'«héritier présomptif», «héritier co-régent».— [40] De race royale bien entendu [comme le prescrit Manou (VII, 77): *Tad* (la demeure qu'il vient de se faire bâtir) *abyasyodvahet* (lui, le roi) *bhâryyâm savarnâm lakchanânwitâm Koule mahati sambhoûtâm hridyâm roûpagounânwitâm*], et la plus jeune des 3 femmes du roi.— [41] Son fils, qu'elle avait eu de Daçaratha.— [42] Nom usuel de cette mère de Bharata, née des Kékayas, on l'a vu plus haut. —[43] Mais d'autre mère que Râma : *V*. S. 19.— [44] Cp. çl. 13, 15, et n.

tus, elle rayonnait à la suite de Râma comme à la suite de l'astre des nuits rayonne Prabhâ [45].

31. Les habitants de la ville accompagnèrent bien loin le banni, et son père Daçaratha en fit autant; puis, une fois atteinte la cité de Çringavéra, au bord du Gange, le soûta [46] fut congédié.

32. Râma ensuite franchit des passages presque inaccessibles au sein des forêts; il traverse des lacs, des fleuves; il atteint, sur l'indication de Bharadvâdja [47], la montagne de Tchitrakoûta.

33. Là, aidé de Lakchmana, il se construit un agréable manoir; là, il fait sa résidence en compagnie de Sitâ. Le tissu d'écorce [48], la peau de faon [49], voilà son costume.

34. Habité par ces trois hôtes si dignes d'hommages, le Tchitrakoûta brilla du même éclat que le Mérou [50] par le séjour de Çrî [51], de Vêçravana [52], de Çankara [53].

35. Pendant la marche de Râma, vers le Tchitrakoûta, Daçaratha le râdjâ, que torture une paternelle douleur, émigre au swarga, en se lamentant sur son fils.

36. Informé de l'expulsion de Râma et du trépas de son père, Bharata revient gémissant et plein d'affliction, du palais maternel à ses foyers.

37. Là, quoique à cause du départ de Râma, les brâhmanes, Vaçichtha en tête, l'engagent à prendre les rênes de l'empire, le glorieux Bharata n'ambitionne pas le sceptre.

38. Ne respirant que justice, en vain il voit la mort de son père et l'appel de tous le porter au trône; il repousse l'envie de régner, il veut voir Râma; il se rend près de lui;

[45] Nous supposons que, comme il y a une *Prabhâ* (*prabhâ* veut dire clarté) femme de Soûryya, il y en a une autre, femme de Soma (*V.* n. 33); et M. Gorresio semble l'entendre ainsi en écrivant *Chiarezza* majuscule.—[46] Soumantra, en même temps barde et cocher: *V.* p. XXXV. Originairement les soûtas furent une classe mêlée (les fils d'un Kchatriya et d'une Brâhmanî (*Mânava Dh.*, X, II). — [47] *V.* S. 2, çl. 6, note. — [48] *Valkalâ* (ou *tchîra*), que plus tard nous emploierons quand on se sera familiarisé avec ces pièces du costume du pénitent.— [49] *Djina*: même observation. — [50] Mont dans la région de l'Himâlaya, et un des Olympes indiens.— [51] *V.* n. 15. — [52] Nom patronymique qui revient à fils de *Viçravat*, et qui désigne ici (non Râvana, mais) Kouvera (n. 36).—[53] Ici, Çiva (bien qu'on le dise parfois de Kouvéra).

39. Il supplie son frère d'être roi ! voilà ce que lui dicte sa généreuse nature. — Et Râma refuse : l'ordre paternel fait loi pour le glorieux Râma !

40. Les chaussures insignes de l'autorité royale [54], il les donne à Bharata, qu'ont fait céder instances sur instances, et qui se retire ensuite, éloigné par son aîné.

41. Bharata, qui n'a pu venir à bout de ce qu'il souhaitait, Bharata, nanti des chaussures de Râma, s'établit à Nandigrâma[55]. Là sera le siége de l'empire ; là il attendra la venue de Râma.

42. Râma cependant, se doutant que les populations de la ville et des campagnes pourraient lui faire nouvelles visites, abandonna la montagne et se porta vers la forêt de Dandaka.

43. Virâdha le râkchase [56] tombe inanimé sous ses coups. Çarabhanga ensuite s'offre à ses yeux, puis Soutîkchna, ainsi qu'Agastya et le père d'Agastya[57].

44. Docile à l'avis d'Agastya, Râma reçoit l'arc d'Indra, Râma reçoit, et sa joie est au comble, deux carquois où les flèches ne sauraient s'épuiser.

45-. Il fixe ensuite sa résidence au pays de Pantchavatî.

-45, 46-. Tandis que Râma séjourne ainsi dans la forêt avec les êtres qui s'agitent dans la forêt, les richis, qu'épouvantent les Râkchases aux formes changeantes à volonté[58], arrivent

[54] Ainsi les Grecs, les Arméniens, etc., etc., comptaient parmi les insignes royaux les bottines pourpres (d'où les *talons rouges*). — [55] Ce nom propre et ceux qui suivent se retrouveront cent fois quand nous en serons au poème même et non au récapitulé: ce n'est donc pas le lieu de donner ici sur chacun d'eux des explications. — [56] Les Râkchases (que nous écrirons toujours avec le premier *a* circonflexe, quoique les formes varient), sont de mauvais génies, perturbateurs des sacrifices, géants de taille le plus souvent, mais non toujours (*V.* note 58), et pullulant par multitudes innombrables. — [57] Agastya, richi célèbre, eut pour mère l'apsaras Ourvasî, pour pères les deux Vasous Mitra et Varouna, but la mer pour mettre à sec deux géants, qu'ensuite tuèrent les Dieux, et figure au ciel comme régent de l'étoile Canope. — [58] *Kâmaroûpî*, une des épithètes qui reviennent le plus souvent et qui, vraiment caractéristiques, peuvent mettre sur la voie ceux qui voudraient savoir l'origine et le sens de la conception des Râkchases. L'italien dit simplement *molliforme*, comme si le texte portait *bahouroûpi*, ce qui, presque toujours, satisferait aux exigences du çloka,

-46, 47-. Auprès de Râma aux yeux rivaux des pétales du kamala; et avides de protection, ils le prennent pour protecteur, Râma qui porte l'épée, les flèches et l'arc, comme ils choisiraient l'invincible Indra-le-Grand[59];

-47, 48-. C'est là qu'un jour, avec son frère, Râma défigure l'habitante de Djanasthâna, la Râkchasî Çoûrpanakhâ qui change de formes à volonté.

-48, 49-. Puis, tous ces Râkchases qui se réunissent à la voix de Çoûrpanakhâ, — Khara, Doûchana, le râkchase Triçira, —

-49, 50-. Râma les extermine en bataille rangée, tous ces épouvantables Râkchases, ainsi que l'armée qui leur sert de cortége, et qui compte quatorze mille combattants.

-50, 51 . A la nouvelle du carnage de ses parents, car la nouvelle s'en répand dans les trois mondes[60], le râkchase Râvana[61], qui change de forme à plaisir, et dont le pouvoir est colossal, —

-51, 52-. Car c'est le suprême souverain des Râkchases, — le vaillant Râvana est pris d'un courroux frénétique. Il se choisit pour compagnon le râkchase dont Mârîtcha est le nom[62].

-52, 53-. En vain Mârîtcha lui prodigue des avis réitérés et lui dit : « Non, Râvana, impossible à toi de faire résis- « tance à ce puissant joûteur, à Râma. »

-53, 54-. Râvana ne porte nulle attention à ces paroles, son destin l'aiguillonne : avec Mârîtcha pour compagnon, il s'introduit dans l'ermitage de Râma;

bien que *ba* soit bref. — [59] *Mahendra*, synonyme emphatique d'Indra, comme *Devendra* («Indra-le-Dieu»). — [60] Cp. note 14. [*Djnâtibadham... trêlokhyaviçroutam* ; le deuxième mot (bien traduit par *celebre pel tergemino mondo*) est rapporté dans l'italien à Râvana, bien qu'au premier cas masculin]. — [61] *Nâmato Râvano nâma*. On nous pardonnera bien d'omettre le 1er et le 3e mot. — [62] *Mârîtcha* veut dire fils ou descendant de Marîtchi : c'est un patronymique ; et c'est ainsi qu'on désigne souvent ce Kaçyapa, père des Dêtyas ou Génies funestes, né de Marîtchi (le 1er des Pradjâpatis, *V.* n. 12). Nous pourrions donc traduire par «rejeton de Marîtchi». Mais comme ici le poète dit constamment Mârîtcha, comme d'autre part les traducteurs emploient fréquemment, comme vrais noms propres, des patronymiques de ce genre (Vêvaçwata, pour «fils de Vivaçwat» ; et les 4 Manous Swârotchicha, Tâmasa, Rêvata, Tchâkchoucha), nous garderons «Mârîtcha».

54. Et quand il a éloigné les deux fils du roi à l'aide des prestiges de l'enchanteur,

55. Dans l'intervalle de leur absence, il s'approche de celle qui ressemble aux filles des immortels, de Sîtâ, et il enlève cette épouse de Râma, après avoir tué le vautour Djatâyouch.

56. A la vue du vautour inanimé, à la vue du rapt commis sur cette Sîtâ qu'il était si difficile d'obtenir, l'enfant de Raghou[63], brûlé par le feu de la douleur, éclata en lamentations, ses esprits s'égarèrent.

57. Bientôt le vautour Djatâyouch est réduit en cendres par le descendant de Kakoutstha[64]. Plus tard, se présente aux regards de Râma Kabandha le puissant fils de Danou.

58. Râma, qu'anime toujours la colère, tue ce monstre d'effrayant aspect, puis il brûle ses restes inanimés sur un bûcher. Kabandha, revêtu d'un corps éthéré[65],

59. Lui parle alors de Çavarî la solitaire : «Çavarî,» lui dit-il, « sait à fond ce que prescrit le devoir. O toi, la gloire des » neveux de Raghou, va trouver Çavarî. »

60. Se rendant aux conseils de Kabandha, et toujours accompagné de Lakchmana, Râma, l'irréprochable, le valeureux Râma sous qui tombent ses antagonistes, se met en route.

61. Çavarî accueille avec honneur et convenance le fils de Daçaratha. Râma, ensuite, arrive à la rive de la Pampâ, et là, il a une entrevue avec le singe Hanoumat.

62. Les paroles d'Hanoumat le décident à s'aboucher avec Sougrîva, auquel bientôt il conte ses aventures, ce prince à la haute bravoure.

63. Ouï le récit de Râma, le magnanime Sougrîva lui détaille la longue histoire de sa rivalité contre le monarque des singes[66].

64. Tout fut dévoilé à Râma par l'affectueux et infortuné

[63] *V*. S. 72. — [64] *V*. même S. — [65] Réduit à une forme aérienne, impondérable en quelque sorte, réduit à ce que les Indous croient être l'essence, ou, comme l'eût dit un Mage, Ferver de lui-même. C'est bien le *cavæ sub imagine formæ* des anciens (Énéide, VI, 293), mais avec un peu d'éclat en sus. — [66] Bâli, dont le nom viendra bientôt (*V*. note 67). Il y a quelque confusion ici : Sougrîva est roi des singes, Bâli est roi des singes (c.-à-d. que chacun règne sur un peuple de singes et voudrait régner sur toute la race) ; mais au ton du poète, on croirait d'abord qu'un seul des deux rivaux commande à tous.

singe, qui, de plus, décrivit à ce propos la puissance de Bâli[2].

65. Soudain Râma lui promet de donner la mort à Bâli. Mais Sougrîva sait la force de Bâli si grande! il doute de Râma.

66 Cette hésitation que le suprême seigneur des singes[67], mettait à se fier à lui, Râma s'en aperçut soudain, et d'un coup de pied il envoya le corps de Doundoubhi tomber à cent yodjanas[68] de là.

67. Puis, d'un coup de flèche, sans que le roseau pliât, il transperça sept palmiers et la montagne, et traversa les enfers, au profond étonnement de l'incrédule.

68. Ample fut la satisfaction de Sougrîva, le prince des singes, à la vue de cet exploit, et son allégresse atteignit le plus haut point.

69. Le valeureux prince alors se lia d'amitié avec le râdjâ des singes; alors la confiance naquît entre eux, et les unit l'un à l'autre.

70. Ayant ainsi formé un pacte entre eux, le premier des humains et le premier des singes, Râma et Sougrîva parvinrent ensemble à la caverne de Kichkindhyâ.

71. Là soudain le singe par excellence Sougrîva rugit, aussi bruyant que le tonnerre dans la nue. A ce fracas immense arrive l'Içwara des singes.

72. Cédant alors aux sollicitations de Sougrîva, l'enfant de Raghou offre la bataille à Bâli et le tue; il donne ensuite son royaume à Sougrîva.

73. Il l'autorise à le quitter. Sougrîva pour lors pénètre dans Kichkindhyâ; il y séjourne les quatre mois que dure la saison des pluies, ainsi le porte leur accord.

74. L'universalité des singes après cela est convoquée par le monarque des singes; et il les envoie devers les diverses régions du monde, animé du désir de voir la fille de Djanaka.

75. Bientôt, à la voix du vautour Sampâti, le singe Hanoumat franchit d'un bond de cent yodjanas la demeure de Varouna,

[67] Encore Bâli. N'est-ce pas un de ces cas où *Içwara* «roi», implique la nuance annexe (*roi méchant* et presque *roi Çivaïte*)? *V.* ci-d., p. XXXVII. — [68] L'yodjana, selon les diverses évaluations, vaut de 8 à 16 kilom.

76. Et atteint ainsi Lankâ[69], la ville que gouverne Râvana... Il aperçoit Sîtâ pensive dans le bosquet d'açokas [70] où l'ont portée ses pas.

77. Il montre le signe de reconnaissance, et raconte quels événements se sont passés. Un contre-signe lui est remis.... Puis, il mène rudement les Nêrritas[71], qui trouvent en lui un rude joûteur.

78. Cinq fils des ministres du roi tombent, cinq commandants d'armée expirent de sa main, et il brise le jeune Akcha, avant de se laisser faire prisonnier.

79. Puis il se délivre de ses liens; il apprend quels sont les dons que Râvana reçut du suprême générateur ; il subit, héroïque patient, les tortures dont l'accablent les Râkchases; il les subit de plein gré.

80. Il met le feu à la cité de Lankâ ; il revoit la princesse des Mîthilas, la princesse des Vidèhas....., il la console, ce noble singe, puis il s'en retourne.

81. Il arrive devant le magnanime Râma, et après le pradakchinam [72] il énonce ses nouvelles. « J'ai vu Sîtâ, » dit-il.

82. Râma s'avance, accompagné de Sougriva, jusqu'au littoral de l'immense Océan, et les flots océaniques, il les agite de ses flèches luisantes comme le soleil.

83. L'Océan se manifeste au descendant de Raghou ; et conformément aux prescriptions de l'Océan, Râma fait construire le pont Nala.

84. Il atteint la cité de Lankâ, il immole l'Içwara des Râkchases, et dans Lankâ même, il fait de Vibhîchana, par le sacre, l'Indra des Râkchases.

85. Cet exploit grandiose ravit les Dèvas[73] y compris Indra leur chef, et la foule des Dévarchis[74]. Tous rendent honneur au descendant de Raghou.

86. Cependant, tandis qu'il reçoit ces hommages de la to-

[69] Capitale de Ceilan, dite aussi Lankâ. — [70] L'*Açoka Jonesia* : *açoka* veut dire « sans chagrin.» Cp. *Nala*, xii, 106 et 107.— [71] Génies de la suite de Nirrita, régent du sud-ouest ; ici, les Râkchases. — [72] Cercle (ou arc de cercle) décrit par la marche autour d'un autel, d'un saint, d'un roi, etc., en se portant de gauche à droite (*dakchinam*), ou de l'est au sud (*dakchinam*), du S. à l'ouest, de l'O. au nord, du N. à l'est.— [73] Dieux. — [74] *V.* çl. 8, note 22. L'italien dit *sapienti celesti* (et non,

talité des dieux au comble de la joie, Râma, en pleine assemblée, adresse à Sîtâ d'acerbes paroles.

87-. L'héroïne indignée s'élance au milieu des flammes.

-87, 88-. A l'instant se manifeste une brise céleste [75], une voix incorporelle émet ses accents, les tambourins des Dévas retentissent, et il tombe une pluie de fleurs.

-88, 89-. Instruit ainsi, et par le témoignage d'Agni et par les paroles du gourou, que nulle faute n'a trouvé accès auprès de Sîtâ, Râma reprend l'épouse sans tache.

-89, 90-. Râma satisfait n'éprouve désormais aucun souci : les dieux l'avaient favorisé de leurs dons, il avait retrouvé Sîtâ.

-90. Le voilà qui monte le char Pouchpaka [76], et il pénètre dans Nandigrâma.

91. A Nandigrâma, réuni à ses frères, le descendant de Raghou dépose la djatâ [77], et, possesseur de Sîtâ retrouvée, il rentre encore en possession de l'empire.

92. Que de sacrifices de tout genre offerts après cela par l'exterminateur du fléau de l'univers! Uni à Sîtâ, que d'ivresse, que de délices enchantent la vie de ce héros aux brillantes et prospères destinées!

93. Comme elle charme ses heureux sujets, l'administration protectrice et paternelle de ce suprême souverain d'Ayodhyâ, de ce fils de Daçaratha, Râma, aux brillantes et prospères destinées!

94. Que de gaîté,—de délirante gaîté,—parmi ces populations radieuses d'allégresse et d'abondance, fidèles à l'équité, franches de maladie et de soucis, inaccessibles à l'indigence et aux pénibles labeurs!

95. Nul, en quelque endroit que ce soit, ne voit mourir ses enfants; et les femmes, dont aucune n'est veuve, font incessamment leurs délices de l'obéissance à l'époux.

96. Nulle alarme par un ouragan dévastateur, nulle submersion d'être humain au sein de l'onde, nul incendie engendrant la terreur. L'âge de Râma ressemble à l'âge Krita [78].

selon son usage, *divi e saggi*, en prenant *Devarchi* pour un *dwandwa*). — [75] *Prâdour âsîd.* L'italien dit *spira*. — [76] De *pouchpa*, fleur.— [77] *Djatâ*, nœud de cheveux relevés en houpe sur la tête, 3e signe de pénitence: *V.* notes 48, 49. — [78] L'Inde, comme la Grèce, compte 4

97. Pas de veuves dans les domaines de Râma, pas d'abandonné, pas d'infirme par la pensée, pas de souffreteux, pas d'infortuné, pas d'affligé.

98. Cent açwamédhas[79] seront célébrés par Râma, açwamédhas, pendant lesquels sera prodigué l'or, pendant lesquels les centaines de mille vaches seront données en grand nombre [80].

99. Nombreuses aussi seront les années pendant lesquelles le descendant de Raghou exercera la royauté et maintiendra les quatre castes chacune dans son rôle d'obligation.

âges (ou *yougas*), dits *Krita-* ou *Satya-*, *Tréta-*, *Dwâpara-*, *Kâli-* (ajoutez à chacun de ces noms l'élément final *youga*). Mais, de plus: 1° elle fixe pour chacun un laps de temps (4800, 3600, 2400, 1200, en tout 12000 années divines, équivalant, chacune à 360, ensemble à 4 320 000 années humaines); 2° elle les dispose en périodes plus vastes et de nombre infini. Voici comment.—La réunion des quatre âges ci-dessus, dite âge divin ou *Dévayouga*, devient elle-même une molécule de la durée, un moment: il faut 1000 Dévayougas (4 320 000 000 d'années!) pour faire un *kalpa* ou jour de Brâhmâ; suit une nuit semblable [donc, pour le jour et la nuit ensemble (disons d'un seul mot, pour l'*Ahorâtra*) de Brahmâ, 8 640 000 000 années]; puis 30 kalpas (ou doubles kalpas) donnent un mois de Brahmâ, 12 de ces mois brahmâïques un an de Brahmâ, et 100 années brahmâïques un âge de Brahmâ ou *Brahmayouga*. [En d'autres termes, 100 ans ou 1200 mois ou 36000 jours, tous brahmâïques, voilà le Brahmayouga: c'est donc en années humaines, 36000 fois 8 640 000 000, ou 36×864×10 000 000 000, c'est-à-dire 311 040 000 000 000.] Au bout de ces 31 104 dizaines de milliards d'années, arrive la « grande dissolution » (*Mahâpralaya*), comme au bout de chaque kalpa s'opérait une dissolution (*pralaya*) de la durée du kalpa. [Il est clair que la grande dissolution doit embrasser, comme le Brahmayouga, 311 trillions, plus un vingt-cinquième (de trillion), d'années humaines, et qu'ensuite recommencera un Brahmayouga nouveau; mais les Indous ne poursuivent pas plus loin leurs calculs.] Revenant à présent aux âges partiels, fractions du 1000e de kalpa ou 36 000 000e de Brahmayouga, et les seuls qu'ait connus la fantaisie grecque, notons qu'en Inde, comme en Grèce, bonheur et vertu vont décroissant d'un âge au suivant. Le Krita est donc des 4 le plus parfait. —[79] L'ital. se borne à dire *molte migliaja*: le texte porte *çatasahasrâni bahoûni*. —[80] L'*açwa-médha* « sacrifice du cheval » était réputé le plus saint, le plus puissant de tous: qui venait à bout d'en offrir 100, acquérait par là de tels mérites, qu'Indra, déchu soudain, devait lui céder le trône (tels furent Bâli, Nahoucha, etc.; peut-être même Indra dut-il sa puissance à 100 immolations semblables: témoin son nom de *Çatakratou*, « aux 100 sacrifices ». Râma va donc être un autre Indra).

100. Dix mille années, plus, dix centaines d'années[81], voilà l'espace durant lequel Râma occupera le trône, au bout duquel Râma se rendra au Brahmaloka[82]!

101. Le voilà, ce héros doué de toutes les qualités, ce mortel à la haute fortune, à l'immense puissance, cet objet de tes questions, ô Vâlmîki! C'est Râma,—Râma, qui possède toutes les perfections.

102-. Les paroles de Nârada entendues, Vâlmiki reprit en ces termes :

-102, 103-. Oui, richi divin, les perfections que tu viens d'énoncer et dont un homme a peine à conquérir chacune à part, l'ensemble aujourd'hui s'en donne rendez-vous en Râma.

-103, 104-. Oh! mais alors ce serait un récit apte à prolonger la vie, à conduire vers la gloire, à développer la puissance de quiconque en prendrait connaissance, le récit des beaux actes de Râma! et qui le lirait s'affranchirait de tout péché!

-104, 105-. Oui, qui lirait et méditerait ces détails, qui laissent pur le narrateur et l'auditeur pur, cet homme-là s'assurerait, ainsi qu'à ses fils et aux fils de ses fils, l'émancipation de toute souffrance.

-105. Que le Râmâyana soit donc, d'un bout à l'autre, écouté.

106. Quiconque en fera lecture au milieu des sages, pourvu qu'en lui domine la foi, trouvera en quelque lieu que ce soit un asile, et, vienne la mort, se dissoudra[83] en Brahmâ.

[81] Ainsi, toujours des périodes mythiques (peu en harmonie du reste avec les 14 ans d'exil de Râma)! Nous verrons ailleurs à quelles réflexions ces chiffres donnent lieu. En attendant, qu'on remarque la formation toute artificielle de ce nombre 11000, qui revient à 10000 et décime en sus. De même les âges (note 78) nous ont présenté quatre, trois, deux ou un millier d'années et (sous prétexte de deux *sandhyas* ou « crépuscules,» l'un du matin, l'autre du soir) deux décimes additionnels, c.-à-d. 8, 6, 4 ou 200 ans.— [82] Ciel suprême, supérieur même à l'Indraloka (ou ciel d'Indra), qui lui-même est bien plus haut placé que les 7 swargas (ou cieux planétaires): c'est, non pas le ciel de Brahmâ, mais le ciel de Brahma ou Brahm (l'âme suprême, l'étant qui n'est pas, etc.)— [83] C'est la haute béatitude, l'émancipation, le *mokcha*; c'est la *henosis* néoplatonicienne (s'unir à Brahm, s'absorber en Brahm, se fondre en Brahm): plus d'*ahankâra*! c'est la *pralaya* de l'individualité, comme il y a *pralaya* du monde à la fin des grandes périodes (n. 78).

107[84]. Lis, Brâhmane[85], et la prééminence par la parole est à toi ! lis, Kchatriya, et l'empire de la terre est à toi ! lis, Banyan, et la récompense des labeurs mercantiles est à toi ! Ecoute, Çoûdra, et tout çoûdra que tu es, la grandeur est à toi!

SARGA II.

LA VISITE DE BRAHMA[1].

(Brahmâgamanam).

1. Cette allocution de Nârada, en arrivant à l'oreille du maître de la parole, à Vâlmîki, le frappa d'une admiration profonde et lui-même et le disciple son compagnon[2].

2. Le mouni grandiose rendit en son âme hommage à Râma ; le mouni et le disciple répondirent à Nârada par des hommages.

3. Quand il eut reçu ces marques d'honneur que demandent les convenances, Nârada, le richi divin, requit et obtint congé, puis il se dirigea vers la demeure du Tridaçah[3].

4. Peu de temps après, pendant la marche de Nârada, vers le Dévaloka[4], Vâlmîki, des mounis le plus parfait, parvint au bord de la Tamasâ[5].

[84] Vers lyriques, *oupendravadjras* (*V.* p. XXII), c.-à-d. à pâdas de 11 syllabes, dont 5 brèves, savoir les 1e, 3e, 6e, 7e et 9e. [Les Grecs y verraient diiambe, choriambe, et bacche. Les Indous disent *dja, ta, dja* (amphibraque, antibacche, amphibraque) et 2 longues. On peut aussi définir ce pâda «brève entre deux iambobacches.» La dernière est indifférente pour les pâdas pairs.]—[85] On reconnaît dans *Brâhmane*, etc., les 4 castes vouées l'une au culte, les 3 autres aux soins profanes, armes, travaux, vie basse et servile; la 3e comprenant agriculteurs, industriels et marchands, il devrait exister 3 noms pour la désigner, mais l'agriculture est omise, et il n'en existe que 2, *Vêçya* et *Banyan*; le 1er est plus usuel.—[1] Malgré la majesté de son nom, Brahmâ n'est ici qu'à l'arrière-plan, il n'apparaît que pour dire, « Oui, chante en çlokas,» quand le çloka vient d'être inventé. L'intitulé convenable serait donc *Çlokotpattir*, « origine du mot çloka ».—[2] Rarement un Brâhmane paraît en public (hormis s'il est avec des brâhmanes) sans quelque *brahmatchâri* ou novice. Pour le nom de celui-ci, *V.* çl. 6. — [3] L'espace, l'ensemble des trois régions, et par suite le Ciel. — [4] Encore le Ciel (*Deorum locus*), mais le ciel dans un sens indéterminé, applicable, soit à la totalité des swargas ainsi qu'au ciel d'Indra et au ciel de Brahm, soit du moins à ces derniers. —[5] Affluent du Gange, au-dessous de la Yamouna ; elle a

5. Un bassin[6] aux ondes pures se trouva bientôt au sein même de la Tamasâ, à portée du mouni grandiose. A l'aspect de ce bassin aux flots sans vase, il dit à l'élève qu'il avait à son côté :

6. « O Bhâradvâdja[7], regarde ce bassin où ne s'aperçoit pas un corpuscule étranger ! Les eaux en sont limpides et immaculées, comme l'âme du sage.

7. Ce bassin ! il est uni[8], l'onde en est tranquille[9] et diaphane, le sable y est fin. C'est en ce recoin que je vais me plonger dans ce bassin que forment les flots de la Tamasâ.

8. Toi, dépêche-toi d'aller prendre à l'ermitage mon tissu d'écorces, et apporte-le-moi ! Que le temps favorable ne se passe pas, fais-y bien attention ! »

9. Docile à l'ordre magistral, le disciple fit diligence et revint tenant le tissu d'écorces, qu'il présenta au gourou.

10. Vâlmîki, dès qu'il l'eut reçu des mains du disciple, l'endossa, plongea dans les eaux, après y avoir fait ses ablutions et murmuré le faible murmure[10] de prières à voix basse[11].

11. Il s'acquitta, conformément aux rites, de ces libations d'eau qui charment Pitris[12] et Dévas ; et ensuite, il se mit, je-

nombre d'homonymes.—[6] *Tîrtham.* Le *Tîrtha* est, à proprement parler, un petit étang ou lac sacré : il y en a beaucoup de main d'hommes. Un coin isolé dans une rivière peut y suppléer. [L'italien traduit *seno*; sans doute c'est bien une anse qu'il y a là, mais sent-on assez que c'est une anse faisant l'office de *tîrtha*, de pièce d'eau sainte ?] Au reste nous n'avons pas dit « bassin *sacré* » ; mais en risquant 5 fois en 9 lignes « bassin » (le samskrit a 5 fois *tîrtham*), nous avons cru que cette idée, toute implicite qu'elle reste, serait sentie. — [7] Nous trouvons dans le poème même (et voy. déjà çl. 3 et 4) un autre *Bharadvâdja*, mais avec la première syllabe brève; le disciple de Vâlmîki aurait-il été un fils de ce saint personnage (on sait que beaucoup de patronymiques se forment par l'allongement de la syllabe initiale)?—[8] Le texte n'a que *samam.* M. Gorresio paraphrase et restreint en écrivant *il fondo n'è piano* : n'est-ce pas la surface en même temps que le fond ? — [9] *Saoumyam* : le mot est omis dans la version ital. —[10] *Djaptwâ djapyam.* La prière à voix basse l'emporte sur celle à haute voix, la prière mentale sur celle à voix basse, la simple élévation de l'âme (sans même qu'on pense des paroles possibles) est plus sainte encore. — [11] *Vâgyatah* (qui souvent veut dire « en silence, » voy. çl. 26).—[12] A la lettre « les ancêtres, » c'est-à-dire, selon l'idée vulgaire, « les mânes » qui jouaient et jouent encore un rôle immense dans le culte des Indous (ce qui rapproche singuliè-

tant les yeux de toutes parts, à parcourir la forêt de la Tamasâ.

12. Sur la rive tamaséenne, allaient et venaient sans crainte aucune, — et l'ascète les apercevait bien, — deux courlieus[13], couple délicieux à l'œil.

13. Survient, sans être observé, un chasseur : il ajuste, il tue un des deux oiseaux[14], en présence du solitaire.

14. Le courlieu gît le corps baigné dans son sang et palpitant sur le sol : sa compagne le voit, sa compagne[15] exhale des cris plaintifs en voletant dans l'air.

15. A l'aspect de cet assassinat de l'oiseau par le chasseur au sein des bois, l'anachorète et son disciple sentent naître en eux la commisération.

16. Sous cette impression de pitié[16], l'excellent, l'équitable Brâhmane, après avoir entendu les douloureux gémissements de la compagne du courlieu, modula ce qui suit :

17. « O chasseur, puisses-tu jamais n'être bien famé, une » éternité d'années fût-elle ton partage, ô toi qui viens d'égor- » ger un de ces volatiles, couple éperdu d'amour ! »

18. Ainsi s'exprime l'anachorète ; puis, immédiatement surgit en lui cette pensée : «En proie au chagrin que m'inspire le sort de ces oiseaux, qu'est-ce donc que je viens de proférer ?»

19. Et au bout de quelques moments employés à réfléchir, à scruter ses propres paroles, il tient ce langage à Bhâradvâdja son disciple, debout à côté de lui :

20. « Puisque ce que je viens de dire, puisque cet ensemble de quatre pâdas[17], tous offrant un même nombre de syllabes[18],

rement l'Inde et de la Chine et du vieux Latium). En haute doctrine, ce sont les ancêtres, non des hommes seuls, mais des Dévas et des Sadhyas (Génies) : ce seraient comme des essences prototypes, idées avant la naissance, mânes après la mort (et l'on conçoit qu'il n'y ait pas de mânes des Dieux). — [13] *Kraountch.* On traduit aussi «héron;» et l'ital. dit *aghirone.* — [14] On sait combien les dévots indous abhorrent ces meurtres des êtres inoffensifs : le respect du principe de vie va même plus loin, et la superstition tout autant que l'incurie est cause du peu de zèle mis à la destruction des pythons, des tigres, etc. — [15] *Kraountchî.* — [16] *Karounaveditwâd.* — [17] *Pâda,* qui comme *poûs, pes* et *pied* veut dire *pied* au physique, n'est pas un pied comme nous l'entendons, lorsqu'on passe à la métrique : c'est 1/4 de stance, en quelque sorte un hémistiche. — [18] C'est vrai, les pâdas de çloka ont tous *huit*

m'est arraché par le chagrin, que cet ensemble s'appelle çloka[19]. »

21. L'élève, sitôt qu'il eut entendu les parfaites expressions du mouni, s'écria, «Ainsi soit-il[20]!» adhésion totale, claire manifestation de l'affection qu'il portait à son gourou.

22. Tout en s'entretenant ainsi avec l'élève, son fidèle compagnon, le solitaire atteignit son ermitage, toujours rêvant au même objet.

23. Derrière l'ascète grandiose marchait Bhâradvâdja, disciple à l'âme modeste, mais qu'entourait la plus haute estime; et sa main tenait un vase plein d'eau.

24. Tous deux pénétrèrent dans la sainte retraite, le disciple et le maître si versé dans la science du devoir ; ce dernier, après son entrée, restait toujours abîmé dans la méditation.

25. En ce moment survint en personne le tout-puissant Brahmâ, le créateur du monde : c'est en personne que l'auguste Swayambhoû[21] venait visiter le plus vertueux des mounis.

26. Vâlmîki l'aperçut, et soudain il se leva en silence, prit l'attitude de l'andjali[22], se prosterna[23], puis resta debout, émerveillé au plus haut degré.

syllabes, il est fâcheux que le poète ne dise pas *huit,* nous serions plus près d'une définition complète. Ajoutons, 1o que si le nombre de syllabes est le même, il n'est pas nécessaire que le nombre de moments prosodiques le soit aussi (*V*. n. 35 et S. 3, n. 34); 2o que dans beaucoup de mètres autres que le çloka, les pâdas sont égaux en syllabes, que dans presque tous du moins ils ont le même nombre de moments. — [19] Le chagrin se dit *çoka* : on conçoit dès lors le jeu de mots. Il rappelle celui des Grecs sur Linos, chant de deuil et chantre de la haute antiquité. Nous supposons du reste (comme M. Gorresio?) que le texte porte *çotchatoktam mayâ yasmât tasmâtch* tchhloko *bhavatw iti,* bien que l'*l* intercalaire manque au groupe *tchhl*; mais la comparaison du çl. -32, 33- et du 43e, où la même pensée se répète (*V*. n. 29), ne laisse nul doute. Quant à l'invention du mètre, *V*. n. 26 ; et sur le mètre même, n. 35. —[20] *Tathâ* (compris dans *tatheti*), exactement l'*ita* latin, ce qui peut donner l'idée de traduire par *oui*. A «ainsi soit-il» correspondent encore beaucoup de locutions samskrites, *evam astou, idam bhavatou. vadham.*—[21] «Celui qui subsiste par lui-même,» en réalité Brahm, mais abusivement, usuellement, et ici, Brahmâ.—[22] Geste d'adoration ou de vénération profonde, qui consiste à toucher son front avec les deux mains jointes par la base et en supination, de façon à ce que les deux paumes figurent une coupe. *V*. p. XXXVII.—[23] *Pranato,* comme au çl. sui-

27. Après quoi vinrent les honneurs de l'hospitalité, l'eau pour la lotion des pieds, la coupe, le siége[24]; puis Vâlmîki, prosterné derechef, suivant la règle, lui demanda des nouvelles de son inaltérable santé[25].

28. Le Seigneur, une fois qu'il fut en possession du siége d'honneur par excellence, fit aussitôt signe à Vâlmîki de prendre un siége, lui aussi.

29. Mais alors même qu'il avait là le générateur du monde, assis en face de lui, Vâlmîki, l'esprit à l'objet qui le captivait, était toujours absorbé dans ses réflexions.

30. Toujours plaignant la femelle du courlieu, il se reprenait à chanter, obsédé par la douleur et sans en avoir la pleine conscience, le çloka suivant :

31. « Ah! c'est œuvre néfaste, de la part de ce vil et malfaisant chasseur, que d'avoir frappé à mort le courlieu aux tant gracieuses mélodies, — de l'avoir frappé sans cause aucune. »

32-. Brahmâ souriant dit alors au plus parfait des mounis :

-32, 33-. «Richi grandiose, puisque c'est à propos de la mort du courlieu que tu t'exprimes en ces termes, qu'il soit nommé çloka ce tissu de paroles que t'inspire la douleur.

-33, 34-. C'est spontanément, ô Brâhmane, que ce mode de langage s'est formé chez toi[26], adopte-le pour retracer d'un

vant. Bien souvent ce mot ne signifie qu'*incliné*. L'it. le rend ici par *venerabundo*, plus bas par *coll' abbracciargli i piedi*.—[24] *Pâdyârghyâsanam:* tels sont les 3 devoirs à l'égard des hôtes; et la mention en revient sans cesse chez les auteurs indous (cp. surtout le délicieux quatrain d'Amaroû, intitulé *Arghyâpradânam*, 45e de l'éd. de Chézy).—[25] *Anâmayam avyayam.* C'est bien là cette naïveté antique dont nous parlions p. XI et XII (parag. 1): demander à Dieu comment il se porte! Notons en passant que, suivant Manou (II, 127), ce serait traiter le Dieu en simple Kchatriya, ou même en Çoûdra; car il veut qu'on demande des nouvelles, au Brâhmane de la réussite de ses dévotions, au Kchatriya de sa santé, au Vêçya de son commerce, au Çoûdra de son exemption de maladies (*Brâhmanam kouçalam pritchtchhet, Kchatrabandhoum anâmayam, Vêçyam kchamam, samâgamya, Çoûdram aroghyam eva tcha*). —[26] Ainsi, suivant l'auteur de ce sarga, Vâlmîki serait l'inventeur de ce mètre. On trouve partout de ces traditions à l'aurore de l'histoire littéraire ; les preuves manquent. Nous reviendrons sur ce problème. Disons en attendant: 1o que le code de Manou, tel que nous l'avons, semble antérieur à Vâlmîki et qu'il est en çlokas ; 2o qu'un mètre analogue au çloka et portant ce nom était connu au temps où

bout à l'autre l'histoire de Râma, ô le plus parfait des richis !

-34, 35-. Oui, tout ce que Râma,—l'équitable, le vertueux, le sage Râma, — opéra en ce monde, raconte-le tel que tu l'as ouï de la bouche de Nârada :—

-35, 36-. Tout ce qu'ont accompli, tant secrètement qu'au grand jour et de quelque façon que ce soit, et le sage Râma, et celui qui l'accompagna, et les Râkchases,—

-36, 37-. Tout ce qu'exécuta, tant secrètement qu'au grand jour, la princesse de Vidéhas[27], — toute inexactitude à part, te sera déclaré;

-37, 38-. Tout ce que le râdjà Daçaratha et ses femmes et son peuple ont pensé, dit, arrêté, réalisé,

-38. Tout, te sera révélé par ma faveur.

39. Pas un mot de mensonge ne trouvera place dans ton poétique exposé. Compose donc cette épopée divine dont Râma sera le sujet, dont les éléments seront des çlokas, et dont les cœurs seront ravis.

40. Tant qu'il existera montagnes ou fleuves sur la terre, le Râmâyana, ce noble récit, circulera dans l'univers[28].»

41. Ces mots dits, l'auguste Brahmâ s'évanouit dans l'air. Valmikî et son disciple restèrent saisis d'un étonnement profond.

42. Tous les autres disciples ensuite se mirent à moduler ce çloka qu'avait chanté le maître; et ils allèrent le répétant dix fois, cent fois, charmés et surpris.

43. Développée en chant par l'ascète magnanime, en chant à quatre pâdas tous du même nombre de syllabes, en chant que d'autres bouches répètent successivement, la douleur passait à l'état de çloka[29].

44. Et dès lors, l'idée du sage Vâlmîki fut fixe. «Oui, oui,» se dit-il, « d'un bout à l'autre[30], le Râmâyana sera en mètres de ce genre, sera en çlokas.

s'élaboraient les Ritchs (témoin ce passage du Rigvéda, H. 38, cité par M. Gorresio, préf. de son tome 1, CVIII: seulement ce çloka est-il le vrai çloka? c'est une question; et les vers qu'il cite ensuite, tirés de l'H. 80, sont-ils des arddhaçlokas? nous le nions, les syl. 5-8 formant diiambe, puis épitrite 3e). —[27] *V.* S. 1, 29. — [28] Cité déjà fin de la préf.— [29] Le çoka passait à l'état de çloka » (*çoka çlokatwam âgatah*). — [30] *Kritsnam.* Cela n'est vrai que si l'on fait abstraction de la stance finale (parfois des 2, 3, 4 et même 5 stances finales) qu'offrent la plupart des sar-

45. Le juste, l'utile, l'attrayant s'y trouveront réunis, mille événements[31] divers y seront narrés; comme en l'Océan, les perles y abonderont[32]; les oreilles de l'univers en seront avides. »

46[33]. Rhythme qui t'appliques à de nobles[34] événements et qui ravis l'esprit, syllabes toujours en même nombre dans les pâdas, çlokas[35] qui vous déroulez par centaines, c'est à l'aide

gas, stances toujours en vers lyriques (dont au reste les pâdas ne passent jamais ici 14 syllabes). De plus, l'invocation nous a présenté un distique ârya (voy. S. 1, n. 10). — [31]Ou «objets,» *-artha-*. — [32]Cp. plus bas n. 20 sur S. 3. —[33]Vers lyriques, comme pour terminer le S. 1; mais la stance est en vançasthâs (diïambe, choriambe et diïambe par chaque pâdas, ou, comme disent les Hindous, *dja ta dja ra*): c'est l'oupendravadjra finissant par une brève, puis augmenté d'une longue. —[34]*Nobles, nobles.... illustre, illustration*: nous répétons à dessein, à cause des mots samskrits *oudâravritt-*, *oudâradhîh*, et *yaçaswino, yaçaskaram.* — [35]Disons ici en quoi consiste le çloka, et qu'on nous permette de l'exposer en termes à nous (c'est-à-dire en n'employant pas ici la terminologie métrique d'usage parmi les pandits et en adoptant des noms techniques européens clairs pour nos lecteurs, et même clairs pour tout le monde quand il s'agit de çlokas). On sait déjà que c'est un distique dont chaque vers a 16 syllabes groupées en 2 pâdas, les mêmes quant au nombre de syllabes, divers quant au rhythme. A présent, voici comment se comporte ce rhythme. Coupons le vers en groupes quadrisyllabes. Alors le 4e est invariablement un diïambe ou (toute finale de vers étant indifférente) un péon 2e; le 2d, au contraire, repousse invariablement ces 2 pieds, plus les 2 ioniques et ce qu'ils deviennent en changeant la dernière (c.-à-d. le spondéoïambe ou épitrite 3e et le péon 3e): donc des 16 pieds quadrisyllabes imaginables, 10 peuvent être admis, savoir (en les échelonnant 2 à 2, de manière à ce que le 2d ne diffère du 1er que par la finale) l'antispaste et l'épitrite premier, le choriambe et le péon premier, le péon quatrième et le procéleusmatique, l'épitrite second et le dichorée, le dispondée et l'épitrite 4e (encore alors est-ce qu'un spondéoïambe ou un péon 3e précède). De ces 10 pieds possibles, les plus fréquents de beaucoup sont l'antispaste et l'épitrite 1er : l'épitrite 2e, le choriambe et le péon 4e ne sont pas rares. Quant aux groupes quadrisyllabes impairs (premier et troisième), des seize pieds quadrisyllabes, à priori, treize peuvent commencer le vers, onze ou douze peuvent commencer le second pâda; en d'autres termes, 3 seulement sont interdits au commencement du 1er pâda, 4 ou 5 le sont au commencement du second. Quels sont ces trois et ces cinq? Les trois sont le procéleusmatique, le dactyle et le choriambe; les mêmes, plus le diïambe, voilà les 4, plus l'épitrite 3e, voilà les 5. [Les vers à 3e pâda épitrite 3e sont presque introuvables: le *Mânava Dh.* cependant en offre un, IV, 215.]

de vous que l'illustre solitaire élabora, plein de nobles inspirations, l'épopée d'où l'illustration de Râma, l'épopée sublime!

SARGA III.

RÉCAPITULÉ DE L'ÉPOPÉE[1].

(Kâvyopasankchepah).

1. Ayant ainsi commencé par entendre de la bouche du dévarchi Nârada le germe du poème, le richi, lorsqu'en outre il eut tiré des hommes par ses investigations la série des événements à la proclamation desquels il s'était voué,

2. Roula de l'eau en sa bouche[2], l'air calme et correct[3], debout dans l'attitude de l'andjali, et ensuite se coucha sur des darbhas[4] dont les pointes regardaient l'orient, puis se demanda ce que serait la marche du poème.

3. Aidé d'ailleurs dans cette recherche par la puissance des austérités[5], voici comment il ordonna la série des événements

[1]Encore un titre imparfait : le *Récapitulé de l'épopée* ne remplit guère que moitié du sarga (38 çlokas, ou moitié plus un des 74); et les 36 qui suivent, occupés par l'*Episode de Kouçî et Lava se mettant les premiers à chanter* (de contrée en contrée, et par cela même à populariser) *le poème*, ont certes plus d'importance. Nous préférerions donc au titre *Kâvyopasankchepah* un mot tel que *Kouçîlavakâvyaprathamagâyanam*. [Quant à ce que ce récapitulé peut sembler à quelques impatients une reproduction du S. 1, *V*. n. 1 sur S. 4.] — [2]*Lokâd*. Schlegel traduit *contemplando*, M. Gorresio *fra gli uomini*. La 2e interprétation, on le voit, nous a semblé préférable. Ce sens de *loka* est plus usuel en même temps et plus rationnel : comment à l'aide de la contemplation trouver des faits? la tradition au contraire en peut fournir. *Contemplando* d'ailleurs serait plutôt *lokena*. — [3] *Oupaspriçya*. On pourrait aussi dire *âkchamya*, mode d'ablution recommandé ou prescrit dans une foule de cas (après le repas, etc.). — [4]Ou *kouça*, la *poa cynosuroïdes* de nos botanistes. D'ordinaire, on traduit par «verveine». En effet, la verveine fut chez les anciens comme le *darbha* est en Inde une plante sacrée.— [5]Les Indous ont de temps immémorial attribué la plus haute efficacité aux macérations ou pénitences; aussi la mention en revient-elle sans cesse : Kaouçalyâ devient-elle mère, c'est *tapas taptwâ* (après d'austères austérités); Brahmâ crée-t-il le monde, c'est *tapas taptwâ* (Manou, I, 94); Vâlmîki compose-t-il le *Râmâyana* son splendide poème, c'est *tapas taptwâ*, puisque les matériaux il les recueille, grâce à des recherches que rend puissantes l'austérité, *tapobalena anwichya* (ici même), et qu'il les embrasse d'un regard que l'austérité rend puissant, *tapoyogabalena*.

relatifs à l'éminemment énergique héros. La naissance de Râma, sa valeur extraordinaire, sa sensibilité pour tous, et

4. Son affection s'étendant à l'univers, sa patience, sa mansuétude, sa véracité ; puis l'arrivée à Mithila[6] et le bris de l'arc;

5. La querelle des deux Râmas[7] et les appréhensions de Daçaratha et tous ces autres récits que lui fait Viçwâmitra[8] le mouni grandiose ;

6. Puis le sacre de Râma, la scélératesse de Kêkéyî et l'obstacle qu'elle oppose à la consécration, l'exil de Râma ;

7. La désolation du râdjâ, ses lamentations, sa perturbation d'esprit, son trépas, le désespoir de ses sujets, leur renvoi par Râma qu'ils s'obstinent à ne pas quitter;

8. L'entrevue avec le suprême souverain des Nichâdas ; le retour du soûta ; le passage de la Gangâ[9] et l'apparition de Bharadvâdja,

9. Et sur la recommandation de Bharadvâdja, la marche devers le mont Tchîtrakoûta, et la construction d'un manoir, et le séjour en cette retraite ; puis l'arrivée de Bharata,

10. Ses paroles pour rendre Râma propice à ses vœux, les libations à leur père, la remise des chaussures, le sacre, l'installation à Nandigrâma ;

11. Le voyage à la forêt Dandaka, la venue de Soutîkchna, l'entrevue avec Anousoûya et le don de l'élixir de perfection;

12. La halte à l'ermitage de Çarabhanga, l'apparition de Vâsava, le temps d'arrêt chez Agastya et la réception des armes remises par Agastya ;

13. Et la rencontre avec Virâdha et le séjour à Pantchavatî et Çoûrpanakhâ trouvée et ensuite défigurée;

14. La mort de Khara et de Triçiras, le bruit de cette mort

[6]Pays de Sîtâ (*V*. S. 51 et suiv.). Le poète omet ici nombre de détails qui remplissent 30 sargas, et dont plusieurs vont être mentionnés dans l'*Anoukramanikâ* (*V*. S. 4); et dès ce moment s'offre à nous cette question, « Les épisodes du 31e au 60e sarga ne sont-ils pas en grande partie des interpolations ?» — [7]Râma et *Paraçou-Râma* (Râma à la hache) ou Djâmadagni, 6e avatar de Vichnou, *V*. S. 76. — [8]Viçwâmitra paraît dès le S. 21, et commence ses récits bien avant le bris de l'arc. Pour plusieurs de ceux-ci, même réflexion que n. 6. — [9]Le Gange, du féminin en samskrit, soit comme cours d'eau, soit comme déité.

arrivant à Râvana et Mârîtcha rendant le dernier soupir, et après, l'enlèvement de la princesse des Vidéhas,

15. L'égorgement de Djatâyouch, les lamentations de l'enfant de Raghou, Kabandha le saisissant dans ses serres, et Kabandha périssant sous ses coups;

16. La visite à Çavarî, la vue des flots de la Sampâ, et au milieu de cette rivière les plaintes qu'épanche le magnanime descendant de Raghou;

17. L'arrivée à Richyamoûkha, la conférence avec Sougrîva, l'acquisition de sa confiance par Râma, l'alliance formée entre eux; le combat de Sougrîva et de Bâli,

18. La défaite de Bâli, la restauration de Sougrîva sur le trône, la lamentation de Târâ; la fixation du rendez-vous, la halte pendant la saison des pluies,

19. L'indignation du lion de la race de Raghou; puis la réunion des bataillons et l'expédition d'émissaires sur tous les points, et la description de la terre,

20. Et la remise de la bague; et ensuite la découverte de la grotte, et ensuite la détermination prise de mourir de faim, ensuite l'apparition de Sampâti,

21. La montagne gravie, la mer franchie d'un saut, Sinhikâ se montrant à leurs yeux, la cité de Lankâ surgissant à leurs regards,

22. L'entrée nocturne dans Lankâ, les réflexions que fait en lui-même Hanoumat, son arrivée sur la place des fontaines, et la vue du zénâna[10],

23. L'éclaireur se glissant au bosquet d'açokas et y apercevant Sîtâ, mais apercevant aussi les Râkchases, apercevant aussi Ravana,

24. S'entretenant avec la princesse des Mithilas, se dessaisissant du gage auquel on doit le reconnaître, et recevant en échange des mains de Sîtâ le joyau[11]; puis bientôt les arbres mis en pièces,

[10] *Avarodhasya* n'est pas un pur synonyme d'*antapoura* (pris souvent pour lui, mais plus vaste que le harem, et qui plus tard s'offrira souvent: cp. S. 4, 64, n. 18). Sans être charmé du mot par nous admis ici pour rendre le texte, nous le préférons à *gynecée*, vraiment trop grec, ou à l'arabe *harem*, certes trop musulman: *zénâna*, quoique plus persan qu'indou, n'est pas sans une teinte un peu indoue.—[11] *Mani*.

25. Les femmes des Râkchases en proie à la consternation, les esclaves du palais égorgés, et l'extermination s'étendant aux fils des ministres, la mort aux commandants de l'armée,

26. Axcha lui-même inanimé, puis Indradjit intervenant, l'Indra des singes fait prisonnier, puis la dévastation de Lankâ livrée aux flammes;

27. Et aussi le nouveau bond de rive à rive, suivi[12] du repas que fournirent les rayons de miel, les paroles consolatrices à l'enfant de Raghou, soudain suivies[12] de la remise du joyau;

28. Le tête-à-tête avec l'Océan, l'ajustement du pont Nala, la mer franchie, Lankâ subissant un formidable siége;

29. Les secrètes menées avec Vibhîchana, la révélation des moyens d'où résultera l'anéantissement de Râvana, Koumbhakarna privé de la vie, Méghanâda périssant,

30. Et l'extermination de Râvana, et bientôt Sîta reconquise; Vibhîchana recevant la consécration, le héros s'élançant sur Pouchpaka[13];

31. L'arrivée en la ville d'Ayodhyâ, celle de Bharata qui rejoint son frère, et le sacre de Râma[14], ce beau lever de soleil; puis les singes et les Râkchases licenciés,

32. Les maharchis, Agastya en tête, venant ensemble; l'origine des Râkchases et la victoire de Râvana[15];

33-. Sîtâ répudiée, et le peuple idolâtre de son prince;—

-33, 34-. Toute la suite des aventures survenues par le passé à Râma foulant la surface terrestre, et tout ce qu'après avoir recouvré son royaume, le prudent Râma vit encore d'événements,

[12]Deux fois «suivi», 2 fois *tathâ* finissant des vers d'allure symétrique.—[13]*V*. S. 1, n. 76.—[14]*Râmâbhichekâbhyoudayam*, à la lettre *Râmæ consecrationis* (*solis*) *ortum*, ce qui sans doute peut signifier «l'aurore du sacre de Râma» (c'est-à-dire «l'aurore qui....» ou «le lever du soleil qui verra le sacre de Râma»), mais ce que nous ne balançons pas ici à prendre pour «le sacre de Râma, sacre qui est un vrai soleil levant.» Ainsi *boudjalatâ* («la liane du bras»), *tcharanapandarîkaou* («les deux kamalas des pieds»); ainsi *strîratnam* («bijou de femme» dans le sens, non pas de «bijou qui appartient à une femme,» mais de «femme qui est un bijou.») [L'italien dit *solennità della consecrazione di Râma*].—[15]Evidemment il y a ici un peu de désordre (comme un peu d'ambiguïté, S. 1, 66); et ce désordre croît çl. -35, 36- (*V*. n. 16).

-34, 35-. La venue des richis, l'expulsion de Çatroughna, l'accouchement de Sîtâ dans la forêt, la mort de Lavana dans la bataille,

-35, 36-. L'entrée de Kâla, de Dourvasa, le bannissement de Lakchmana,—comment, enfin, après avoir installé ses fils sur le trône, Râma se rend au swarga[16]:—

-36, 37-. Grâce à l'énergie de la contemplation ascétique, le mouni au regard embrassant les trois mondes vit tous ces détails en même temps, comme l'on verrait, le tenant à la main, tout un amalaka[17];

-37. Et les voyant, il se mit incontinent à composer cette histoire de Râma, vaste ensemble,

38. Où le juste, l'attrayant et l'utile se donnent rendez-vous[18], dont l'audition est pure, et pure l'énonciation[19], merveilleux océan de poésie où s'offrent, semés par masses, les perles du Véda[20].

39. Mais quand le poème, quand le Râmâyana (c'était son titre) fut entièrement composé, il réfléchit et se dit, «Qui le fera retentir par le monde? »

40. Le maharchi méditait encore, abîmé dans ses pensées,

[16] Ainsi, suivant l'auteur de cette première partie du sarga 3e, à moins qu'on ne le suppose prophète et prophétisant (ce que défend de croire le ton du morceau), Râma est mort; et plus haut (S. 1, 100), Râma devait régner 11000 années, ce qui le supposait vivant encore. Nous allons bientôt le voir (çl. 65, etc. du sarga 3) prêter l'oreille aux deux chantres du Râmâyana. Nous nous bornons, dans cette note, à relever ces contradictions; nous les discuterons ailleurs. — [17] Fruit du *Myrobalanus*.— [18] *V.* ci-dessus S. 2, çl. 45, et plus bas çl. 44, puis S. 5, çl. 4 du proème, etc., etc.— [19] *V.* S. 1, çl. 104. On le voit, nous n'avions pas grand tort de trouver (p. 383) que ces éloges de la moralité du poème reviennent un peu souvent. Nous cesserons désormais de signaler ces répétitions, nouvel indice de cette homérique naïveté de facture remarquée plus haut. — [20] Nous faisons de *çroutiratnatchayâkîrnam*, l'adj. de *kâvyasâgaram adbhoûtam* (ainsi Roucher a dit «un long marais immonde »): il est permis, à coup sûr, de regarder les 2 pâdas comme indépendants; ce qui nous fait pencher d'un autre côté, c'est la perpétuelle jonction que font les poètes indous des 2 mots *perles* et *océan* (tout à l'heure encore, S. 2, 45, nous avions *samoudram iva ratnâdhyam* « comme dans l'Océan, les joyaux y abonderont ;» et justement, là comme ici, c'est au Râmâyana que s'appliquent les éloges.)

quand deux novices en habit de mouni lui saisirent les pieds[21].

41. Tous deux étaient des disciples de Vâlmîki lui-même; tous deux jeunes, ils avaient tous deux en partage beauté, noblesse d'âme et vertus : Koucî, Lava, tels étaient leurs noms. Sîtâ et Râma leur avaient donné le jour.

42. Vâlmîki, le richi majestueux leur mit à tous deux un baiser au front, puis il leur adressa ces paroles, tandis qu'ils se tenaient prosternés en face de lui:

43. « Le Râmâyana, ce saint et noble poème, mon œuvre à moi, venez l'apprendre, attachés à mes leçons...! Elle donne la pureté à l'auditeur comme au narrateur,

44. Cette œuvre, où trouve place nécessairement la mort du fils de Poulastya! cette œuvre, où le juste, l'attrayant et l'utile se confondent, qu'il est doux de lire et doux de chanter et qui présente les trois mesures[22],

45. S'harmonisant avec les sept notes[23] que module délicieusement le luth et se liant aux sept modes[24]! cette œuvre, qui ravit l'oreille de quiconque l'entend,

46. Et où l'amour, l'héroïsme, l'horreur, la colère, le rire,

[21] C'est ce que l'on appelle d'un mot *pâdagrahanam* ou *pâdasangrahanam*; c'est plus que la simple prosternation. Elle est plus respectueuse; mais, comme elle se complique d'attouchement, elle est plus familière. Commandée à l'égard du gourou (*Mânava Dh.*, II, 4,), elle est prohibée, sauf exceptions déterminées, à l'égard de ses femmes (II, 212, 216, 217). On l'opère en croisant les bras de façon que la main droite touche le pied droit, et réciproquement (II, 72). [L'usage au reste s'en est étendu par presque toute l'Asie, en Afrique et même en Espagne par les Arabes; et l'*esos pies*! si fréquent chez les dramatistes et les peintres de mœurs de l'autre côté des Pyrénées en est un vestige.]— [22] Mesures, *pramânês;* notes, *swârêh*; modes (dans le sens de tons), *djâtibih*. Pour notes et tons, les comprendre superficiellement (ce qui suffit ici) n'a rien de difficile, les tons mineurs étant sans doute les seuls admis à l'époque du poète. Quant aux trois mesures, c'est autre chose. Les commentaires ne manquent pas; mais on sait un peu moins à quoi s'en tenir après les avoir lus qu'auparavant. On sent combien le mot est élastique dans la langue des temps reculés. On peut choisir entre 4 sens principaux : 1° le haut, le moyen et le bas (c'est-à-dire le forte, le mezza voce, le piano) ; 2° le grave, le moyen, l'aigu; 3° le lent, le moyen, le rapide (à peu près adagio, allegro, presto); 4° les mesures à deux, à trois et à quatre temps. Nous inclinerions pour un des deux derniers. — [23] *V.* la n. précéd.— [24] *V.* la note 22.

l'effroi, la pitié, l'admiration, la sérénité d'âme, tous les sucs exquis de la poésie[25], ont chacun leur place!»

47. Ces paroles dites aux deux adolescents, le richi sublime, le saint par excellence les initia par un enseignement[26] digne et calme à l'épopée qui conte l'histoire de Râma.

48. Quand ils eurent appris d'un bout à l'autre toutes les paroles du Râmâyana, ce poème si pur, le mouni leur tint ce langage :

49. «Allez à présent, nobles jeunes gens, chanter ces récits dans les assemblées des richis, dans les cercles de ces richis couronnés dont le cœur est à l'état de pureté, dans les réunions des hommes de bien!»

50. Sur les avis et le congé de leur gourou, Kouçî et Lava, les deux novices aux formes divines et à la royale naissance, doués d'ailleurs par la nature de voix délicieuses,

51. Et dont les traits reproduisaient les traits de Râma comme le bimba ressemble au bimba dont il est sorti[27], ces deux frères, qui savaient à fond Védas et Védangas[28], Itihâsas[29] et Poûrânas[30],

52. Se mirent dès lors, conformément aux instructions du richi, à moduler en suaves accents les suaves paroles du poème, en présence des maîtres-ès-Védas.

53. Brahmâ lui-même en fut ravi, Indra aussi, Indra le

[25] *Kâvyarâser.* M. Gorresio traduit ce mot par *affetti ch'esprimono carmi.* Nous prenons ici *rasa* dans les deux sens du *gusto* espagnol quand on dit *que gusto!* — [26] *Adhyâpayâmâsa,* à la lettre selon le sens usuel « fit lire »: nulle part pourtant on ne donne le poème comme écrit par le poète. — [27] *Bimba* présente plusieurs sens, parmi lesquels celui du célèbre fruit de ce nom: c'est le plus ancien de tous, ce nous semble, et peut-être le plus usuel; *bimbochti* «aux lèvres de bimba» et autres mots analogues reviennent sans cesse. Nous ne voyons pas pourquoi le traducteur italien préfère entendre *come due immagini nate d'una immagine sola.*—[28] *V.* S. 1, 17, n. 27 et 28.—[29] *Itihâsas,* traditions épiques, mais héroïques plus que mythologiques, analogues p. e. aux *sagas* du nord.—[30] *Pourânas,* traditions épiques, mais l'inverse des Itihâsas, c'est-à-dire mythologiques plutôt qu'héroïques, fort anciennes du reste (comme l'indique leur nom) et certainement très-antérieures aux dix-huit riches et vastes compilations dites aujourd'hui *Pourânas,* dont pourtant elles ont été la principale source. *V.* Eug. Burnouf, préf. en tête de la superbe édit. et traduct. du *Bhagavata-pourâna* (Paris, 1842, etc., imp. nat., 3 vol. in-4o, que terminera un 4e).

premier des immortels, puis les Gandharwas[31], les oiseaux, les serpents[32] et les maharchis.

54. Un jour vint qu'au milieu d'une réunion de richis les deux jeunes gens aux formes divines chantèrent ensemble le poème qui porte le nom de Râma.

55. A l'audition de cette haute poésie, la foule entière des richis, transportée d'allégresse, applaudit à grand bruit.« Parfaitement ! parfaitement[33] ! » disait-on.

56. Telle était la délicieuse émotion de leur âme, à tous ces mounis amants du devoir, qu'ils adressaient les éloges au milieu même de leur chant aux deux frères Kouçî et Lava.

57. «O poésie qui pénètre notre être! ô sons doux comme des modulations! ô sainte et grandiose histoire de l'auguste Râma!

58. Quoique les événements soient loin de nous, ce récit les montre en quelque sorte à notre œil dans ces vers mélodieux et parfaits où, quant au nombre, les syllabes marchent sur le pied d'égalité[34].

59. Et les deux récitateurs du poème, Koucî et Lava, aux manières si correctes, si jeunes, si tendres, qu'on dirait des enfants des Dieux , que leurs accents sont donc enchanteurs !

60-. O chant digne d'être écouté, digne d'être modulé, ô chant éminemment harmonieux !

[31] Musiciens de la cour d'Indra, sans cesse associés dans les tableaux des poètes à ces danseuses aériennes éminemment séduisantes qu'on appelle Apsarases, et peints eux-mêmes sous les couleurs les plus riantes. Le mariage gandarwique, une des huit formes de mariage énumérées par Manou (III, 21, 27-34), revient à dire «mariage d'inclination».— [32] La cosmogonie, la théogonie, la poésie, les font reparaître à tout moment dans leurs nomenclatures des êtres créés, et leur prêtent le plus souvent un aspect semi-divin: 8 serpents (*Vasouki*, etc.), comme 8 éléphants et 8 Vasous, gardent la terre. On dirait que les Indous ont pressenti cet axiome de la paléontologie que les reptiles ont précédé l'homme sur le globe. En mainte contrée encore, ce sont eux plus que l'homme qui possèdent la terre. Cette extase d'ailleurs, cette attention des sauvages animaux quand résonnent de poétiques accents, rappellent des traits d'Orphée et du finnois Vænamœinen. Ces mentions , fréquentes chez des modernes quand ils touchent aux souvenirs du culte et du monde antiques, ne sont peut-être pas sans rapport avec la date de la composition.—[33] *Sâdhou, sâdhw* (qu'on serait tenté de rendre par «bravo, bravo !»), *l'evge evge* ou *sophôs* des Grecs,—[34] *Samâkcharapadakramam*; donc *pada* et non *pâda*. [L'it. a *con andamento di piedi di sillabe eguali*. Nous précisons , les moments étant inégaux : *V.* S. 2 , n. 18.]

-60, 61-. Que les pâdas[35] juxtaposés s'enlacent donc bien ! que le rhythme et la mesure se soutiennent heureusement ! que de chaleur et de verve ! quelle exubérante richesse de sons ! »

-61, 62-. Au milieu des ces acclamations, de ces éloges qu'on leur prodiguait, le chant de Kouçî et de Lava devenait de plus en plus parfait et mélodieux.

-62, 63-. Les ascètes dans leur contentement leur donnaient l'un un vase à boire d'argile, l'autre des fruits exquis de la forêt, tel autre encore un de ces vêtements d'écorce qui font envie.

-63, 64-. C'est ainsi que des mounis furent les premiers à rendre honneur à ce poème vénérable et merveilleux, à ce poème, germe d'où sortirent tant de poètes humains[36].

-64, 65-. Toujours entourés des mêmes éloges, un jour ces frères, aux formes divines, chantèrent au milieu des cités royales et ayant les rois en face d'eux.

-65, 66-. Râma lui-même, en train d'offrir un açwamédha[37], les entendit filer leurs chants, et soudain il les fit amener avec honneur en sa présence par des hommes préposés à cet office.

-66, 67-. Aiguillonné par le vœu de Râma, le jeune couple, dans les intervalles des cérémonies qu'exécutaient les Brâhmanes, se mit à chanter le poème sous les yeux de Râma, de Lakchmana,

-67, 68-. De Çatroughna, de Bharata et des autres princes de la terre et de tous les maîtres-ès-Védas, en tête desquels marchent Vaçichta et Atri[38].

-68, 69-. Râma, sur un trône d'une éblouissante blancheur, revêtu d'un tapis précieux, Râma, sous un dais[39], entendait ce vaste récit de ses exploits,

-69, 70-. Le Râmâyana, le poème auguste ; — et ses frères aussi, à commencer par Bharata, entendaient; et de même, les cent mille[40] citadins et campagnards pressés autour de lui.

[35]Encore *pada*. — [36]Nouvelle preuve que Vâlmîki est surhumain. —[37]*V*. S. 4, -8, 9-.—[38]Ce sont aussi des Pradjâpatis. (*V*. n. 12 sur S. 1), le 8e et le 2d de la liste de Manou (I, 45).—[39] *Oupaviçya*; il nous semble qu'*oupa-* implique quelque chose qui couvre Vichnou, et que dès lors *oupaviçya* est quelque chose de plus qu' « assis sur. »— [40]*Çatasahasraçah*. Le traducteur ital. dit simplement *migliaja*. *V*. S. 1, 98, n. 79.

-70, 71-. A la vue de ces frères si semblables l'un à l'autre, et par la voix et par le chant, rivaux des Dieux par la beauté qu'ils avaient en partage et pleins tous deux de modestie,

-71. Râma dit à Lakchmana et à tous ceux qui participaient à cette assemblée :

72. « Qu'on écoute ce que débitent ces chantres en qui rayonne l'éclat divin, ces chantres d'une œuvre où s'unit à la variété des tableaux la mélodie des accents.

73[41]. » Oui, ces deux adolescents, sur qui se dessinent des lignes royales[42], et auxquels la forêt pénitentiaire a servi d'asile, iront, nul doute, iront chantant, en même temps que l'œuvre de Vâlmîki le maharchi, les exploits de ma vie merveilleuse si digne de chants. »

74. Et stimulés par l'injonction du descendant de Raghou, ils continuaient tous deux à chanter, à dérouler successivement le poème entier ; et Râma ne cessait, ainsi que tous ceux qui s'étaient rassemblés là, d'être tout attention.

SARGA IV.

L'ÉCHELONNEMENT.

(**Anoukramanikâ**[1].)

1. Quand la récupération de l'empire par Râma fut consommée, Vâlmîki, l'auguste richi, élabora cette merveilleuse histoire, — abondance et variété s'y déployèrent.

[41] Ici nous avons 2 stances lyriques, celle-ci et la suivante : elles sont en vançasthâs (*V.* S. 2, n. 33). —[42] *V.* n. 26 de S. 1; et cp. ci-dessus, çl. 41.—[1] Ou *série des événements,* ce qui rend *anou-,* mais ne conserve ni l'image de *kram-*, ni l'idée de toute la plus essentielle. En effet, ce sarga présentera, ce nous semble, non-seulement série de faits, mais répartition des faits sous sept titres en sept livres ou kândas. L'idée première du poème est exquissée au sarga initial ; le 3e nous présente, non plus l'idée première, mais grand nombre des faits par lesquels elle se développe, et même on peut le dire, la série des faits ; ici, qu'on nous permette de le répéter, nous avons et série et répartition. Il n'y a donc pas, quoique certes l'ensemble de ces préliminaires n'échappe pas entièrement au reproche de *bis in idem*, répétition pure et simple ; et à ce cri, « Quoi ! encore une table des matières ! » on pourra répondre, « Oui, mais une table analytique. »

2. Elle purifie, elle se rattache à Vichnou ; elle est céleste; narration de la plus haute excellence, elle va de pair avec les quatre Védas[2] ; c'est un Itihâsa qui retrace les faits passés.

3. L'ascète ensuite la fit entendre à des Brâhmanes dévots et maîtres de leurs sens (Dhaoumya, Mândavya, Kouçika, Archnisèna, Koçala étaient leurs noms[3]),

4. Et de plus, à deux jeunes rejetons de la race d'Ikchwakou[4], tous deux revêtus du costume érémitique, Kouçî et Lava,—cette bienheureuse épopée qui donne la gloire, la longévité, le ciel, le succès,—cette œuvre immense,

5.- De là, comme d'un principe, émane le renom du magnanime enfant de Raghou.

-5, 6-. C'est l'utile, c'est le juste, c'est l'attrayant que l'on y proclame, c'est aussi l'art gouvernemental, dans sa vaste étendue, c'est la triple règle[5] dans son entier.

-6, 7-. Qui l'écoutera sans cesse, qui l'exposera, goûtera sur cette terre les félicités les plus rares, et deviendra l'égal des Dieux.

-7, 8-. Et voici donc les actes de la race d'Ikchwakou, ceux du sage Djanaka, ceux de Poulastya le richi divin, en voici la relation, l'expression synoptique.

-8, 9-. C'est pendant les opérations d'un açwamédha offert par l'enfant de Raghou, ce prince à l'âme si grande, que ce récit délectable fut conté pour la première fois[6],—

[2] *Vedêç tchatourbhih*. Ce chiffre est fort remarquable, il décèle une époque postérieure à celle des trois Védas. — [3] Ici, on le voit, le récit n'est plus absolument le même que plus haut : nous allons dans un instant retrouver Kouçî et Lava, mais ils ne sont ni les seuls (comme S. 3) ni les 1[rs]. [L'it. dit *Arsiseno*, non *Arsn-*, etc., *Daumio*, non *Dh-*.] — [4] *V.* S. 72.— [5] En it. *tre Vedi*: mais on vient d'en voir 4 (çl. 2). Est-ce à dire que même après la rédaction du 4[e] Véda subsistèrent des allusions proverbiales au nombre de 3? Soit! nous n'en gardons pas moins le terme technique et sacramentel qui, par son vague même, calque l'ambiguïté du samskrit et laisse l'énigme à l'état d'énigme. La triple règle est-elle celle des 3 castes régénérées (*V.* S. 1, n. 85)? ou bien les 3 devoirs qui dominent les autres (la lecture des Védas, la quintuple oblation, la compression des sens)? ou bien celle des 3 ordres (le novice, le chef de maison, et l'émérite, qu'il soit simple *vânaprastha* ou qu'il soit *sannyâsî*)? etc., etc. N'importe, c'est la triple règle: d'autres interpréteront, nous traduisons. — [6] Cp. plus haut, S. 3, 65 74.

9. Récit en qui se trouvent réunies la justice et l'utilité, par qui sont lavés les crimes, et où éclate la beauté[7].

10. L'Adikânda[8], voilà le titre du début; et voici ce que contient l'Adikânda.—D'abord la demande adressée à Nârada et la marche du côté de la rivière,

11. L'apparition de Brahmâ et les larges faveurs obtenues de lui, l'invention d'un mètre spécial, le çloka, tels sont les faits énoncés.—

12. La description d'Ayodhyâ, et le portrait de Daçaratha le monarque, avec celui de ses ministres, avec celui de Kaouçalyâ,

13. Puis la délibération de l'Indra des hommes avec ses confidents à l'effet d'avoir des fils, sont exposées, ainsi que l'açwamédha et les grâces abondamment versées sur le prince.—

14. Autre énonciation, les Dieux venant pour avoir leur part des offrandes; autre énonciation, le conseil qu'ils tiennent afin de trouver un expédient pour la mort de Râvana;

15. Autre énonciation, la descente des essences immortelles du haut des swargas, et l'origine de la potion céleste, le souverain engendrant des fils,

16. Et rendant mère de Râma Kaouçalyâ, de Bharata Kêkéyî, de deux jumeaux Soumitrâ.

17. Les singes ensuite, la naissance de tout le peuple des singes, figurent dans les récits.—Puis Daçaratha voit venir à lui Viçwâmitra,

18. Et lui remet Râma que demande le sage pour la défense du grand sacrifice! Sur les pas de Râma marche Lakchmana. La science devient le lot de Râma, la science complète.

19. Il habite l'ermitage de l'amour, il aperçoit la forêt de Tâdakâ, Tâdakâ périt de sa main. Suivent et le don des armes mystiques,

20. Et le séjour à l'ermitage de perfection, et la protection dont il environne le sacrifice. — Là encore ont place et la destruction de Soubâhou, et les sarcasmes lancés sur Mârîtcha,

21. Le panégyrique de la race de Viçwâmitra le richi par Viçwâmitra même, et cet événement purificateur, la naissance de Gangâ,

[7] *Çoubham*. L'ital. dit *fortunato*.—[8] Ou livre 1er. L'*a* initial est un *â*.

22. Et la chute de l'embryon divin, et Kârttikéya venant au monde et le tableau de la postérité de Viçâla le royal richi,

23. Et Ahalyâ délivrée de la malédiction.—Puis, l'on aperçoit Mithila, l'on aperçoit l'enceinte du sacrifice, l'on aperçoit le roi de cette contrée ;

24. Et l'histoire du magnanime enfant de Kaouça[9] est toute au long racontée au rejeton de Raghou par le sage Çatânanda.

25. Puis c'est le bris de l'arc, ce sont les fiançailles de la jeune princesse qui sont retracés ; c'est l'entrevue du roi Daçaratha et de Djanaka,

26. C'est le mariage de Sîtâ et des autres adolescentes que l'on expose; c'est Daçaratha, ce souverain des humains, se mettant en route avec les épousées:

27. C'est Râma se trouvant en face du sage Djâmadagnya[10], et fermant à Djâmadagnya la voie des célestes demeures !

28. Entrée dans Ayodhyâ, départ de Bharata, joie de tous les habitants de la capitale, se succèdent ensuite dans le récit.

29. Tel est ce premier chant que l'on appelle Adikânda: l'on y compte soixante-quatre sargas, et en fait de çlokas,

30. Deux mille huit cent cinquante. Ce que l'on y expose, c'est l'adolescence du magnanime enfant de Raghou.

31. Le suivant, le deuxième, c'est l'Ayodhyâkânda[11] où sont racontés, et les préparatifs du sacre, et l'obstacle qui survient,—

32. La condescendance dont Daçaratha fait preuve à l'égard de Kêkéyî et l'affliction qu'il éprouve, Râma s'acheminant vers la forêt et Lakchmana lui faisant cortége,

33. La consternation des sujets et Râma les forçant à le quitter; la conversation avec le suprême monarque des Nichâdas, et le soûta contraint de même à s'éloigner;

34. Gangâ franchie, Bharadvâdja[12] se montrant, et sur ses recommandations, le prince portant ses pas vers Tchîtrakoûta;

35. La construction d'un manoir et l'habitation sur ce mont

[9] Viçwâmitra : *V.* S. 52.—[10] *V.* S. 3, n. 7.—[11] *Livre* (ou *chant*) d'*Ayodhyâ*.—[12] Et non la Gangâ : Gangâ ici est plus que fleuve, elle est être doué d'un moi, elle est déité. Ainsi, le grec *Achelôon diabênæ* sera parfois *franchir Achéloüs*. De même en lat. *Nerca prœteragor*. Cp. çl. 103.

colossal le Tchitrakoûta;—et d'autre part, lors du retour de Soumantra, le râdjâ en proie à l'exaltation la plus intense;

36. Le récit par ce potentat même d'une imprécation lancée sur lui, et sa migration au Ciel ; —puis, l'arrivée de Bharata revenant en toute hâte du palais du râdjâ son oncle.—

37. N'aspirant qu'à détendre l'irritation de Râma, Bharata le magnanime se met en route, et après un séjour au manoir solitaire de Bharadvâdja,

38. Il voit son frère, il offre avec lui les libations funèbres au père qu'ils ont perdu, il essaie de le fléchir, il multiplie ses instances.

39. Ce que disent tous deux et Djâvâli et Kâmadéva se trouve encore là, ainsi que l'exposé de la généalogie des enfants d'Ichwakou.

40. Râma se refuse à retourner au pays des Koçalas ; Bharata reçoit de lui les chaussures et l'invitation à s'éloigner.

41. Il s'installe à Nandigrâma : les royales Mères[13] sont congédiées, et Ayodhyâ devient le séjour du magnanime Çatroughna.

42. Le second livre, dont le nom est Ayodhyâkânda, il s'y compte quatre-vingts sargas; pour les çlokas, on le proclame,

43. Il s'y trouve trois milliers et neuf centaines de çlokas : on en trouve même encore deux cents en sus, et en sus de ceux-ci soixante-dix.

44. Le chant qui suit, ou chant troisième, est intitulé l'Aranyakânda[14]. Là Râma, le prince aux grands bras, entre dans la forêt Dandaka.

45. Son tête-à-tête avec Anasoûyâ, la remise du liniment précieux, et aussi l'apparition de Virâdha et sa mort, nous sont racontés.

46. Les richis se font voir, la princesse des Mithilas entend des paroles qui consolent, on arrive à l'ermitage de Çarabhanga, Indra le dieu grand se montre à son tour.

[13] Celles des épouses *savarnas* (c.-à-d. de caste égale) du roi défunt qu'il a rendues mères de fils aptes à régner. Ce titre n'est pas sans analogie avec celui des Mères (ou *Mâtris*) divines, les énergies personnifiées de la divinité. — [14] *Livre* (ou *chant*) *de la forêt* (*à* init.)

47. On atteint l'ermitage de Soutikchna : conversation avec Sîtâ, narration de Mandakarni, départ de Çakra.

48. Ilwala discourt ensuite, notification faite à ce pervers. On s'arrête à l'ermitage d'Agastya.

49. L'on aperçoit le Pantchavatî et Djatâyouch s'aperçoit de même ; séjour à Djanashâna, description de la saison froide.

50. Bharata est l'objet d'un souvenir ; Kêkéyî, celui d'un blâme sévère. Conversation du héros et de Çoûrpanakhâ, il la défigure ;

51. Khara meurt d'une effroyable mort; Doûchana, Triçira succombent : la râkchasî Çoûrpanakhâ entre dans Lankâ.

52. Le désir de posséder Sîtâ s'empare de Râvana ; et bientôt cet être impie arrive à l'ermitage de Mârîtcha.

53. Et Mârîtcha, prenant la forme d'un cerf, charme la princesse des Vidêhis, qui souhaite l'avoir en sa possession; et ce désir de l'avoir, entraîne au loin le rejeton de Raghou.

54. Et Mârîtcha périt : dérision de Lakchmana[15]. Enlèvement de Sîtâ, rencontre du fils de Soumitrâ.

55. Djatâyouch expire, Sîtâ entre dans Lankâ ; entretien de Lakchmana et de l'enfant de Raghou au milieu de la vaste forêt,

56. Et à la nouvelle du rapt commis sur la fille de Djanaka, doléances de l'enfant de Raghou. Il découvre Djatayoûch, et il rend les derniers honneurs à cet être magnanime.

57. Le roi des oiseaux reçoit de Râma l'onde funéraire[16]. Suit le récit de la mort de Kabandha et de sa joyeuse migration au Ciel.

58. Kabandha parle et il mentionne Sougrîva, qu'il faut aller chercher. Apparition de Çavarî, lamentations sur les rives de la Pampâ.

59. Ainsi se compose le livre troisième, celui que l'on nomme Aranyakânda : sachez qu'en fait de sargas il a la centaine plus quatorze;

60. Et que quatre milliers, voilà le compte de ses çlokas, en sus desquels vous en reconnaîtrez cent cinquante.

[15] *Lakchmanasya tcha garhanam*, incise à 2 sens comme la nôtre. L'it. dit *rimproveri a Lacsmana.*— [16] Doub. emploi avec le vers préc.

61. Au livre suivant ou quatrième, qu'on appelle Kichkindhyâkânda[17], le magnanime enfant de Raghou parvient au mont Richyamoûkha,

62. Aperçoit Hanoumat et s'entretient avec lui, puis il gravit les rochers du Richyamoûkha,

63. Forme alliance avec Sougrîva, entend proclamer la mâle vigueur de Bâli, transperce les sept palmiers, et fait ainsi surgir la confiance chez son ami.—

64. Puis Bâli et Sougrîva se livrent bataille : mort de Bâli, lamentations dans l'antapoura[18], gémissements de Târakâ,

65. Sacre de Sougrîva ; adoration du fils de Bâli. — A son tour Râma aussi déplore son sort, Lakchmana le console.

66. Plaintes sur la saison pluvieuse; et après la description de l'automne, plainte sur l'automne. L'époque fixée pour le rendez-vous est passée.

67. Indignation de Râma contre Sougrîva ; et agitation de Lakchmana témoin du courroux de son frère.

68. Il est envoyé comme messager ; son voyage,— et arrivée de Sougrîva au manoir de Râma.

69. Ses paroles pour l'apaiser ; les singes convoqués en masse ; description de la terre par le généreux Sougrîva. —

70. Singes dépêchés comme explorateurs, dépôt de l'anneau en leurs mains : Hanoumat et toute la bande s'élançant par delà les monts Vindhya.

71. Arrivée à la caverne de Swayamprabhâ, la princesse des Vidéhas n'y est pas.... Découragement immense.

72. Se laisser mourir de faim, tel est le projet que forment les singes au cœur grandiose ; apparition de Sampâti, le sage roi des vautours.

73. Voilà le quatrième chant, celui que désigne le nom de Kichkindhyâkânda : vous saurez qu'on y compte soixante-quatre sargas ;

74. A deux milliers et huit centaines de çlokas vous saurez qu'il faut en joindre cent vingt-cinq.

[17] *Livre* (ou *chant*) de *Kichkindhyâ* (la grotte nommée S. 1, 70, et qu'il ne faut pas confondre avec celle de Swayamprabhâ, un peu plus bas, S. 1, 81, et ci-dessus, sans la nommer, S. 3, 20).—[18] *V.* S. 3, n. 10. *Antapoura* signifie naturellement «ville intérieure :» souvent en effet

75. Le livre qui suit, je vais en parler à présent, c'est Soundarakânda[19] qu'on le nomme. — Là figurent et le bond d'Hanoumat, et l'apparition de Sourasâ;

76. Là nous est narré comme quoi le mont Mênâka se montre aux yeux, comme quoi Sinhikâ succombe, comme quoi l'on découvre Lankâ,

77. Et comme quoi l'on y entre.—Suivent la description et l'exploration de Lankâ et les investigations faites dans le superbe antapoura de Râvana pour y trouver Sîtâ ;...

78. Mais c'est le farouche souverain des Râkchases, c'est Râvana qu'on entrevoit! Nouvelles recherches, tant de Pouchpaka que de la fille de Djanaka[20] :

79. Impossible de l'apercevoir, Hanoumat est envahi par la désolation. Enfin, il se glisse au bosquet d'açokas, et la fille des Vidéhas paraît.

80. Mais Râvana, ce râkchase entre dans le jardin des dames, il capte Sîtâ par l'adulation ; Sîtâ réprimande Râvana.—

81. Hurlements subits des femmes râkchases, Hanoumat[21] est découvert ; il montre le signe de reconnaissance, il échange des paroles avec Sîtâ.

82. Elle lui remet le joyau et donne réponse au message ; dévastation de la forêt, menaces aux féroces Râkchases.

83. Grand carnage : les serviteurs du palais sont tués, les fils des ministres sont tués, les chefs de l'armée sont tués, Akcha lui-même est tué.

84. Lutte à deux entre Hanoumat et Méghanâda, emploi de l'arme de Brahmâ contre le fils de Marout et sa prise miraculeuse,

85. Le messager captif remis aux Râkchases, outrages subis par Hanoumat. Sa queue prend feu, Lankâ incendiée.

86. Il voit Sîtâ pour la seconde fois, il s'en retourne, il se trouve face à face avec Djâmbouvat, il rejoint les autres singes.

un palais en Perse, en Inde, en Chine, etc., est une ville complète, vaste, superbe, au centre de la ville vulgaire ou ville des particuliers: cette construction rappelle le *ring* des Avares. La *domus aurea* de Néron ne fut sans doute qu'une imitation sur ouï-dire des palais des Arsacides.—[19] *Livre* (ou *chant*) *de beauté*.—[20] C.-à-d. « à l'effet de trouver tant Pouchpaka que la fille de Djanaka»: cp. çl. 25. Pour Pouchpaka, *V.* S. 1, n. 76.—[21] Ici *-noû* ; mais nous écrivons toujours *-nou-*.

87. L'on arrive à la forêt du miel; ravages commis sur les rayons, élan aux espaces célestes ; la forêt de miel abattue.—

88. Les singes, Angada en tête, arrivent en présence de Râma. Hanoumat est serré dans les bras du magnanime enfant de Raghou,

89. L'informe de la position de Sîtâ et lui remet le joyau, puis raconte qu'il a vu Lankâ, vu Râvana,

90. Vu Sîtâ, dont il fait connaître la réponse : les difficultés de l'entreprise, la méchanceté des Râkchases,

91. Le dégât du bosquet d'açokas, la forteresse détruite, tels sont encore les détails retracés par Hanoumat à l'enfant de Raghou.—

92. Accompagné de Sougrîva, l'enfant de Raghou et Lakchmana s'avancent ensuite avec une grosse armée de singes droit au sud.

93-. Et tous ensemble arrivent au bord de la mer.

-93, 94-. Ainsi se compose le livre cinq, dit Soundarakânda; et l'on compte dans le Soundarakânda, en fait de sargas,

-94, 95-. Quarante-trois, c'est l'expression exacte, et en fait de çlokas deux mille quarante-cinq.

-95. Le livre suivant, le sixième, s'appelle Youddhakânda[22].—

96. Là Râma, le prince aux grands bras, est arrivé sur la plage de l'Océan; là, dans son désir d'atteindre Lankâ, l'enfant de Raghou tient conseil.—

97. A la nouvelle de son approche, Râvana de même tient conseil. Dans le but d'avoir la paix avec Râma, Vibhîchana dit à son aîné :

98. « Rends la liberté, seigneur, à la fille des Mithilas, et sauve notre ville ! c'est là le mieux de beaucoup : au fond de toute mesure contraire, il n'y a que ruine. »

99. A ces paroles, le monstre aux dix cous, les yeux rouges de courroux, frappa de son pied Vibhîchana son frère.—

100. Abandonner Râvana et se rendre, suivi de quatre conseillers, massue en main, près du rejeton de Raghou, c'est ce qu'exécute Vibhîchana.

101. Râma le sacre souverain de Lankâ ; il a puisé aux

[22] *Livre* (ou *chant*) *de la bataille*. C'est de tous le plus considérable: *V.* çl. -124, 125-; et cp. n. 31. Ce qui va suivre justifiera le titre.

flots de l'Océan pour procéder à ce rite auguste, le prince à l'âme grandiose.

102. Fureur de Râma, apparition de l'Océan, construction du pont Nala, que le Dieu des ondes[23] a permis de construire.

103. Passage au travers de cet être formidable et à l'âme grandiose[24]; arrivée à terre au pied du mont Souvéla ; envoi d'espions.

104. Discours de Çouka et de Sârana ; revue de l'armée des singes; grand conseil du monarque des Râkchases ; confection d'une tête fantastique qui figure la tête de Râma.

105. Allocution de Saramâ, et consolations à Sîtâ ; allocution de Mâlyavat, et travaux pour fortifier Lankâ.

106. L'enfant de Raghou tenant conseil à son tour au milieu de son armée, les émissaires rentrant au camp, le Souvéla gravi, Lankâ bloquée.

107. Commencement des hostilités, engagement de combats singuliers ; mort de Souptaghna, de Yadjnakopa et d'autres encore, tels sont aussi les faits successivement proclamés ici.

108. Ensuite viennent la bataille de nuit, l'enchaînement du vol des flèches, l'apparition de Souparna : les armes captives redeviennent libres.

109. Dhoûmrâkcha succombe ainsi que Kampana et Prahasta, Râvana est mis en déroute.

110. Toute ardue qu'elle est, l'œuvre se poursuit : Koumbhakharna se réveille ; Koumbhakharna se montre à Râma, et Râma le questionne.

111. Koumbhakharna fait une sortie, et le désordre se met parmi les singes ; Sougrîva est fait prisonnier, mais on le délivre.

112. Koumbhakharna est immolé par l'enfant de Raghou ; mort de Triçiras, Devântaka aussi reçoit la mort.

113. Narântaka tombe, Atikâya expire, Koumbha et Nikhoumba périssent aussi, ces deux fils du Râkchase.

114. Vient Mèghanâda dont les armes frappent d'insensibilité Râma et ses bataillons, ils reviennent de leur évanouissement grâce aux herbes salutaires qu'apporte Hanoumat.

[23] *Samoudrasya tcha darçanam* au 1er vers ; *Sâgarânoumate* au 2d. — [24] *Taranam... gorasya Sâgarasya mahâtmanah* : cp. çl. 34, n. 12.

115. On se bat aux tisons flambants, mort de Makarâkcha, mort d'une Sita fantôme, mort de Méghanâda.

116. Emportement du souverain des Râkchases, et ensuite consternation profonde; charge furieuse qu'il exécute; Viroûpâkcha est immolé.

117. Matta égorgé, Ounmatta exterminé, Mahodara frappé à mort ainsi que Mohâpârçva.

118. Apostrophe du fils de Raghou et menace de Râvana, lutte à main armée entre les deux superbes antagonistes.

119. Survient la mort de Lakchmana, le descendant de Raghou gémit; on apporte des herbes bienfaisantes, le héros ressuscite.

120. Râma se voit donner un char par le généreux monarque des Dieux; apparition de Mâtali[25], lequel lui apporte les paroles d'Indra.

121. Suite du combat contre l'Indra des Râkchases; Râvana faiblit, invectives lancées contre le cocher par cet être cruel.

122. Les Dévas aux prises avec les Dânavas au milieu de l'espace: lutte entre les deux chars, lutte épouvantable au plus haut degré, lutte de sept jours, lutte qui fait trembler la terre.

123-. Le souverain des Râkchases finit par subir le trépas, les trois mondes en retentissent.

-123, 124-. C'est là ce sixième chant dont le nom est Youddhakânda; il s'y trouve cent sargas, sachez-le bien, et cinq sargas en sus.

-124, 125-. Puis, quant à la somme des çlokas, ce livre en contient, on le proclame, quatre mille cinq cents.

-125. Ensuite viennent ensemble ce qu'on nomme l'Abhyoudaya et l'Outtara[26].

126. Là sont relatées les lamentations des épouses de Râvana, et le sacre de Vibhîchana[27] et les obsèques du prince des Râkchases,

[25] Cocher d'Indra.—[26] A chacun des deux mots (avec un *â* init. au 1er), l'on peut ajouter *kânda*, et alors ils signifient, l'un, *livre* (ou *chant du lever de soleil* (cp. n. 14 sur S. 3), l'autre, *livre dernier*. Pour être exact et complet, il faut y joindre une subdivision intermédiaire, le *Bavichyakânda* (*livre d'avenir*), dont le nom au reste paraîtra çl. -144.—[27] Deuxième sacre (cp. çl. 101), plus solennel, que contemplent et auquel assistent ceux qui naguère furent sujets de Râvana.

127. L'entrée d'Hanoumat, l'apparition de la fille des Mithilas, Sîta sortant de sa retraite et rejoignant Râma,

128. Les reproches qu'adresse à sa femme le magnanime rejeton de Raghou, la répudiation... ! la princesse des Vidéhas alors s'élance dans les flammes;

129. Et quoique les flammes l'environnent, ô miracle suprême, les brûlures ne l'atteignent pas ; puis tous les Dévas, Brahmâ en tête, se montrent aux yeux.

130. Ce livre conte encore l'épiphanie du Dieu que distingue l'insigne du taureau[28], la grâce octroyée par le suprême générateur et l'apparition du père de Râma,

131. La levée de la malédiction de dessus la tête de Kêkéyî, l'allégresse de Daçaratha, la faveur obtenue de Çakra et la résurrection des singes.

132. La distribution de pierreries faite par l'opulent râdja des Râkchases, le magnanime enfant de Raghou s'élançant sur Pouchpaka;

133. Et tous les singes, tous les Râkchases, ces héroïques combattants, un récit détaillé les présente retournant chez eux.

134. Râma parvient à l'ermitage de Bharadvâdja, il voit paraître le richi, entre dans Nandigrâma et contemple ses vénérés parents.

135. Suit l'entrée de tout le cortége dans Ayodhyâ : le vœu[29] est accompli, sacre de Râma, transports délirants par toute la ville,

136-. Octroi du rang de youvarâdja au généreux Bharata.

-136, 137-. Venue des mounis, origine des Râkchases, relation de la conquête des trois mondes, narré de l'histoire d'Ahalyâ[30];

-137. Bannissement de Sîtâ, qu'accompagne Lakchmana le magnanime ;

138. Arrivée de la princesse des Mithilas à la retraite de Vâlmîki, voilà les faits proclamés ensuite, ainsi que la nais-

[28] Çiva, qu'on figure tantôt porté sur le taureau Nandi, tantôt l'ayant à ses pieds. — [29] Il vient de passer quatorze années au désert et dans l'exil. — [30] Mais déjà il aura été question d'Ahalyâ, S. 49 et 50 du K. 1er, et plus haut çl. 23. La tradition d'ailleurs ici sera tout autre, et du reste c'est la plus célèbre. On devine là d'avance un nouvel argument contre l'opinion qui ferait honneur de la totalité du livre VII à Vâlmiki.

sance de Kouçî et de Lava, futurs auteurs du développement de la race d'Ikchwakou.

139. Puis c'est Lavana périssant de la main de Çatroughna que narre le poète; c'est la mort de Çamboukha, c'est le tête-à-tête avec Koumbhayoni;

140. C'est l'obtention des ornements; ce sont l'épisode de Çvéta, la mise en train de l'açwamédha, et l'audition du noble chant,

141. Et lorsque le poème est terminé, le roi, par qui viennent d'être reconnus deux fils dans Kouçî et Lava, le roi par qui viennent d'être ouïes les paroles de Vâlmîki, le roi, rejeton de Raghou, faisant retentir des lamentations;

142. C'est la miraculeuse rentrée de Sîtâ aux flancs de la terre; c'est l'indignation de l'enfant de Raghou, puis l'apparition du souverain être,

143-. Puis l'arrivée de Kâla, de Dourvâsas, la séparation de Lakchmana,

-143, 144-. Les amis, les citoyens, l'héroïque peuple qui marche par bonds, procédant au départ, gigantesque départ, puis la bienheureuse ascension au Ciel.

-144, 145-. Tel est ce livre, l'Abhyoudayakânda, en y joignant le Bavichya- et l'Outtarakânda : il s'y trouve, de compte fait, quatre-vingt-dix sargas ; quant aux çlokas,

-145, 146-. Il s'y trouve trois milliers et tout autant de centaines de çlokas, plus soixante çlokas, sachez-le bien, lorsque l'on dénombre ce livre.

-146. Ce sont donc six cent vingt sargas qu'on proclame comme contenus dans tout cet ensemble,

147. Et c'est l'épopée aux vingt-quatre mille çlokas[51], ce

[51] L'addition est juste quant au nombre de çlokas [2850+4170+4150 +2925+2045+4500+3360=24000], mais quant au nombre des sargas, elle est trop faible de 60 [64+80+114+64+43+105+90=560]. Le vers final du çl. 146 est formel pourtant (*Sargânâm chat çatânîha vinçatiç tchêva kîrtitâh*); et il serait plus que téméraire de le modifier (par exemple en imaginant *pantchasarga-* pour commencer le 1er pâda, puis quelque chose comme *chachtis tathêva* au 2d au lieu de *vinçatiç tchêva*). D'ailleurs il est donné par les manuscrits, il est la leçon reçue d'ancienne date, il l'est si bien que le commentateur par excellence, Lokanâtha, pose la difficulté, en l'aggravant même par cette remarque

récit tissu des exploits de Râma, ce poëme que vantent les richis et qui met à néant la crainte de toute espèce de maux.

148. Cette histoire divine, émanée de Vichnou, élaborée par Vâlmîki en personne, et qui donne richesse, gloire, longue vie, postérité mâle et augmentation de bonheur,

149[32]. Qu'un homme la lise par une journée sainte, l'âme recueillie, le cœur pur, cette histoire du magnanime fils de Daçaratha,—cet homme, il sera quitte de tout péché, et, vienne la mort, une heureuse transmigration lui vaudra le sort du juste[33].

SARGA V.

DESCRIPTION D'AYODHYA.

(**AyodhyâvarNanâ**).

(1). Vous dont[1] la valeur, on le sait, subjugua la terre, la terre qui n'a de limites que l'océan[2], — vous dont le renom

qu'ailleurs on attribue à l'*Adikânda*, etc., 500 sargas *et* (sans rien ajouter), et il croit la résoudre en prétendant que *çatâni* «centaines» veut dire «les centaines ci-dessus», c.-à-d. «5 centaines», et que *chat* «six» tombe sur *vinçatiç* « vingt », mais que «vingt» ici désigne le 11e signe numéral, qui vaut dix, de sorte que *chat vinçatiç* c'est « six fois dix» ou «soixante». Quant à « *cinq cents et* » ce serait quelque chose d'analogue à «500 et tant». On sent combien ces explications sont inadmissibles. Ajoutons qu'au cas même où le vers final du çloka 146 nous offrirait la somme exacte des sargas énumérés chant par chant dans l'*Anoukramanikâ*, le compte serait en désaccord avec celui qui résulte du relevé même des manuscrits, et qui monte à 678 (58 ou 118 en sus), tandis que pour les çlokas la différence est en moins, et s'élève à environ 4000 çlokas. C'est encore un indice des remaniements et des élaborations successives subis par le poëme). — [32]Mètre vançastha, comme S. 2 et 3. — [33]Cp. parag. 1, çl. 103-107 et parag. 2, çl. 44-46, où déjà mêmes qualifications et mêmes promesses ont été prodiguées par le poète ; cp. aussi le code de Manou, qui promet de même à ses lecteurs l'absolution et le salut (1, 104-106). — [1]Ce çloka et les trois qui suivent forment comme un nouvel exorde, très-court au reste, et qui pourrait être de Vâlmîki lui-même. Ils sont numérotés à part, en d'autres termes, la numérotation recommence après le 4e. C'est la seule fois que ceci se rencontre. — [2]De même au début de l'épisode de *Çakountalâ* dans le *Mahâbhârata* (çl. 3), il est dit de Douchmanta que son empire «n'a pour bornes que l'élaborateur de perles, l'Océan» (*ratnâkarasamoudrântâm*). [Quant à *Sâgara*, 1er

de pureté remonte jusqu'à Manou[3], — vous dont les trônes rayonnent d'un éclat au-dessus de toute mesure,—

(2). Vous parmi les ancêtres desquels figure ce Sagara[4] par qui s'opéra le creusement de l'océan[5] et à la suite des pas duquel marchaient soixante mille fils[6],—

(3). Race d'Ikchwakou[7], c'est pour ajouter à votre gloire que furent unis les éléments de ce récit vierge de souillure et dont le titre est Râmâyana[8]:

(4). Que l'on y prête l'oreille ! il émane d'un richi[9]; point de mal dont l'appréhension ne disparaisse devant lui ; le juste, l'attrayant, l'utile y sont associés ; la révélation[10] et les traditions y vibrent ensemble.

élément de *sâgarântâ*, que l'it. rend par *inghirlandata dal mare*, élégante infidélité qui supposerait *sâgaramâlî* (et, pour retrouver le pâda, *yechâm sâgaramâlî bhoûr* au lieu de *sâgarântâ mahî yechâm*, ou bien, gardant *mahî* et transposant *âsîd* qui suit, *yechâm sâgaramâly âsîd mahî*), *V*. n. 5.] —[3]Père d'Ikchwakou (çl. 3 ; et pour la généalogie complète, *V*. S. 72). Manou, ainsi que Ménès et Minos, est comme un 1er homme, un homme type, la tige et la loi de l'humanité tout entière, dit-on, et législateur suprême, l'auteur du *Mânava Dharmaçâstra*: aussi les hommes ont-ils entre autres noms celui de *manoudja* «né de Manou», que calque l'allemand *mensch*). C'est de plus le 1er des 14 Manous, qui régissent chacun un *manwantara* ou période de 71 dévayougas clos par un satyayouga. — [4]Il figure le 13e à la suite d'Ikchwakou (S. 72). — [5]*Sâgara*, paronomasie évidente avec le nom propre initial (voici le vers entier : *Sagarah poûrwadjo yechâm sâgaro yena khânitah)*; et le *sâgarântâ* qui commence tout l'exorde joue peut-être, mnémoniquement au moins, avec ces deux mots. — [6]S. 40, 41, 42, où le mythe est raconté tout au long.—[7]S.72. — [8]On verra sans doute avec plaisir comment M. Gorresio rend ces 6 premiers vers. Qu'on nous permette seulement de jeter entre les diverses incises de sa période des chiffres indiquant le numéro du vers traduit : on appréciera mieux par là quel degré de liberté ce savant traducteur se donne quant à l'ordre des pensées. Voici sa phrase : *Amplificator di gloria alla stirpe degli Icsvacuidi* (5), *re d'incomparabile splendore* (2, fin), *da Manu in poi per virtù celebrati* (2, commencement), *dal cui valore, siccome è fama, fù conquistata la terra inghirlandata dal mare* (1), *infra i cui antenati fù Sagaro, colui per opra del quale vennero scavate le profondità dell' Oceano* (3), *ed a cui mentre progrediva tenevan dietro* 60 000 *suoi figli* (4), *a cotale stirpe amplificator di gloria* (répétition partielle de la ligne 1, qui rend le vers 5) *fù composto questo nobil carme che s'appella Râmâyana*(6).—[9] Ou «du richi» (Vâlmîki même). Sur «richi», S. 1, 8, n. 22. — [10]*Çrouti*-. A la lettre

1. Koçala[11], tel est le nom d'une riante, fertile et vaste contrée qui s'étend le long des rives de la Sarayoû[12], couverte de troupeaux, de moissons et de richesses;

2. Ayodhyâ[13], tel est le nom de la cité qu'on y trouve, cité célèbre dans l'univers, cité que Manou, l'Indra du genre humain, forma jadis.

3. Douze yodjanas, voilà la longueur de l'immense et florissante capitale! de largeur elle en a trois: des places publiques toutes nouvelles l'embellissent,

4. D'heureuses distances en séparent les entrées[14]; ses grandes rues offrent de belles dimensions[15]; sa voie royale rehausse sa magnificence[16], et des irrigations y abattent la poussière[17].

5. Que d'espèces de commerçants s'y rencontrent! que de sortes de joyaux la décorent! De gigantesques maisons s'y pressent; des fortifications la défendent: elle est superbe[18] de jardins et de bosquets.

6. Elle a remparts et fossés profonds[19], elle est munie de traits de tout genre; solidement construites sont les grandes portes qui la ferment; des archers y veillent sans cesse.

7. Daçaratha[20], un monarque magnanime[21], auquel son

audition (l'*acroasis* des Grecs), et usuellement *Véda*. M. Gorresio dit *tradizioni sacre*: ce mot serait mieux pour rendre *smriti* qui suit (et qu'il rend) par *memorie antiche*, ce qui est juste, mais ce qui ne diffère pas de *tradizioni*. *Çrouti* et *Smriti* sont sans cesse accouplés en samskrit: ils diffèrent et ils font corps; ils se prennent souvent pour «Védas et lois» (c'est-à-dire «lois de Manou»: *V.* Manou, II, 10, I, 108). — [11] Ce n'est pas tout un royaume, c'est une province, ou plutôt c'est une province dont le nom s'étendit plus tard à tout un royaume; ainsi, le Fars (Perside et Perse). — [12] Aujourd'hui la *Sordjoû* (dite aussi Gogra). — [13] *Aoudh*: cp. S. 6, n. 40. — [14] Ou « dont les portes intérieures sont heureusement distancées », *Souvibhactântaradwârâ*: cp. çl. 8 et 15. Nous traduisons comme l'ital. — [15] *Souvistîrṇamahâpathâ*. C'est ainsi qu'Homère donne souvent à Troie l'épithète *evryagyîïa*. — [16] *Çobhîtâ râdjamârgena*. C'est comme une rue royale, grande artère de la ville. — [17] Beaucoup de villes royales ont leurs rues garnies de madriers en guise de pavés; Ayodhyâ n'en était pas là, probablement les autres villes hindoues encore moins. — [18] Comme tout à l'heure, çl. 4 et n. 14, *-çobhitâ*; et le mot reviendra 2 fois, çl. 10. — [19] Plus haut déjà *dourgâ* (çl. 5); ici *dourgagambhiraparikhâ*. — [20] Ce nom propre veut dire «aux 10 chars». — [21] *Mahâtmâ*. A quel point la composition, le son et le rhythme de ce mot se reflètent dans le

royaume doit des accroissements[22], exerce un empire tutélaire[23] sur cette ville, comme Maghavan[24] sur la sienne[25].

8. Sur cette ville où[26] c'étaient des portes inébranlables qui formaient clôture, sur cette ville où des intervalles convenables distançaient les bazars intérieurs[27], sur cette ville pourvue de machines de guerre, d'armes, d'industries variées;

9. Sur cette ville hérissée de pointes de fer et de masses de fer, et où se dressent sur les portes de hautes bannières ; sur cette ville remplie d'éléphants, de chevaux, de chars, encombrée de véhicules de toutes les sortes ;

10. Sur cette ville dont tant de voyageurs, de messagers, de gens voués au commerce font l'ornement ; sur cette ville à laquelle tant d'autels dédiés aux Dieux, et pareils à de vastes chars[28], servent de décorations,

11. Où tant de lacs brillent et resplendissent entre pavillons et jardins, où sont semés les palais spacieux, où fourmille une multitude d'hommes et de femmes,

12. Et où affluent de sages et dignes humains[29], semblables aux immortels ; sur cette ville qu'on pourrait nommer la mine de pierreries et la résidence du bonheur ;

13. Sur cette ville où des temples gigantesques élèvent leur faîte, comme des montagnes leur cîme, où cent voitures se

magnalmo italien, inusité aujourd'hui, mais si fréquent chez Pulci et les poètes ses contemporains, tandis que la forme usitée *magnanimo* a son analogue dans les cas obliques, *mahâtmanam*, etc.! — [22] *Râchtravarddhanah.* — [23] *Pâlayâmâsa* (bien qu'au fond on ne songe guères au sens originaire de *pâl-*, et qu'on puisse traduire tout simplement «régit» : cp. p. 407, n. 36. — [24] Indra. — [25] On va en voir le nom, çl. 13. — [26] D'ici à la fin du çl. 18, il n'y a plus que de grandes épithètes à l'accusatif, mêlées de quelques adverbes et substantifs ou adjectifs à l'instrumental dominés par ces épithètes. [On devine que le samskrit ne répète pas « sur cette ville ».] — [27] *Souvibhaktântarâpanâm* : cp. n. 14 sur çl. 4. — [28] *Vimânêr.* Dans l'it., *celesti lor carri*, parce que *vimâna* désigne parfois un char qui se meut de lui-même, ou un char aérien, un char servant de trône aux Dieux. Seulement, ce sont des chars énormes, et dont certains chars allégoriques des Kermesses peuvent donner une idée. Mais certes, ici ce n'est que *char* tout simplement, comme çl. 13. Du reste, cette comparaison des autels à des chars reviendra souvent. — [29] *Aryapouroucher.* En ital., *di nobile schiatta.* Bien qu'on puisse soutenir ce sens, en disant « le 1er rang dans la population (sans doute mixte) d'Ayodhyâ était aux Aryas, que ce mot

croisent dans la rue, où tout rappelle l'Amarâvatî[30] d'Indra;

14. Sur cette ville charmante dont les lignes offrent avec les rayures quaternaires de l'échiquier grande ressemblance, où c'est merveille de voir à quel point affluent les joyaux d'espèces variées, où tous les trésors arrivent en masse avec les blés;

15. Sur cette ville dont les édifices se suivent sans intervalle[31], où tout est bâti sur un sol de plain pied, où les tambours, les flûtes et les luths[32] font retentir l'air de mélodies ravissantes,

16. Où perpétuellement s'ébattent fêtes et réunions joyeuses, où perpétuellement la population jubile, où l'écho du murmure des Védas résonne mêlé au bruissement de l'arc,

17. Où les comestibles les plus fins et les boissons les plus exquises sont en profusion, où l'on s'alimente des graines d'un riz de choix, où l'encens, les guirlandes, les offrandes brûlées répandent de suaves exhalaisons en permanence,

18. Où, semblables aux maîtres et gardiens du jardin du monde, d'héroïques centaines de guerriers qui possèdent la substance de tous les çâstras[33], vaquent à la défense des murs, comme les Nâgas[34] à celle de Bhogavatî[35];

soit pris comme nom propre de peuple ou comme adjectif synonyme de peuple (deux sens qui coexistèrent longtemps, quoique le sens ethnographique ait précédé)», nous avons cru devoir traduire autrement. — [30] *Amara*, «immortel». — [31] *Avitchtchhinnântaragrihâm* : cp. çl. 4 et 8. — [32] *Mridangavenouvîn*. — [33] *Sarwâçastrârthapârageh*. L'ital. porte *dotti in ogni scienza d'armi*. De deux choses l'une, ou par inadvertance le traducteur a cru voir *-çastra* («arme»), au lieu de *çâstra* (traité scientifique, et par suite «science», S. 1, çl. 17, n. 29), ou bien il s'est cru autorisé, parce qu'il s'agit de guerriers, à spécialiser le sens général. Nous pensons que le poète, dans son paroxysme d'idéalisation, idéalisant les guerriers eux-mêmes, les donne comme joignant la science à la vaillance. Râma, si fort et si brave (S. 1, 12-14), est dit çl. 17 *sarwaçâstraviçâradah sarwacâstrârthatattwadjo*; et à la fin du livre (S. 80, 4), nous verrons Bharata, initié aux exercices des guerriers, aspirer à compléter son éducation près des *Vedavedânganyâyaçâstrârthapâragân*. [*Çourêh* un peu plus haut nous semble devoir modifier *yodhaçatêç*.] — [34] Êtres à face humaine et à corps de serpent, censés peupler la demeure souterraine, *pâtala*, ou si l'on veut, les régions inférieures, Deltas, marais, etc., etc. — [35] Capitale mythologique des Nâgas : son nom revient très-souvent, surtout chez les

19[36]. Oui, sur cette ville comparable à la cité des Dieux, veillait en personne la propice vigilance[37] d'un prince formé sur le modèle d'Indra, du chef protecteur de la maison d'Ikchwakou, de l'auguste Daçaratha.

20[38]. Et son enceinte abondait en Brâhmanes[39], adorateurs de la flamme excellente, doués de hautes qualités, maîtres achevés tant ès-Védas qu'ès les six Védangas[40], aux mille largesses[41], cœurs où n'habitent que vérité, pénitence et mansuétude, fidèles images des Maharchis, êtres domptés à fond, domptés en l'âme[42].

SARGA VI.

PORTRAIT DU ROI.

(**Râdjâvarnanâ.**)

1. Le maître de cette ville d'Ayodhyâ savait à merveille et Védas et Védangas : il voyait de fort loin, il avait une auréole de majesté; les citadins, les habitants de la campagne, le chérissaient.

2. Ce prince, qui marchait en tête de la race d'Ikchwakou, accomplissait les sacrifices, brillait parmi les soutiens de la

poètes. — [36]La version ital. omet ce çloka entier. — [37]*Sougoupt-* : *sou* est des plus vagues et signifie, suivant les diverses occasions, «avec talent» (ou «bravoure», ou toute autre qualité), «avec succès», etc., etc. — [38]Vançasthas, comme aux 3 S. préc. — [39]*Dwidjottamêr* : «les 1rs (la 1re classe) des Dwidjas ou régénérés», ce sont les Brâhmanes ; et d'ailleurs ce mot (ainsi que d'autres équivalents *Dwidjasrechta*) est usuel en ce sens. Souvent pourtant, ou quelquefois du moins, *Dwidja-*, dans *Dwidjottama*, veut dire à lui seul «Brâhmane», ou bien se prête aux deux sens. Dans ce cas, nous garderons l'ambiguïté en disant «les premiers des *Dwidjas*», ou «les *Dwidjas* par excellence». [L'ital. dit *eccelsi Brahmani.*] — [40]Cette fois, le poète précise, il donne le chiffre exact des Angas: cp. S. 1, 17.— [41]«Qui donnent par mille», *sahasradêh*: *V*. S. 13, -42 43-.— [42]*Yatibhir yatâtmabhir*. Rien de plus difficile que de reproduire et la répétition de *yat-* et l'espèce de rhythme résultant de leur parallélisme. [Ajoutons de plus qu'-*âtma* dans *yatâtmabhih* est tout autant «soi-même» que «l'âme», et qu'en grec, par ex., *avtodmês* serait au moins aussi exact, comme traduction, que *psykhodmês*].

justice, et, Radjarchi[1] renommé dans les trois mondes, était le portrait des Maharchis[2].

3. A la bravoure par laquelle il triomphait de ses antagonistes, il joignait la prudence civile et l'empire sur ses sens : sa richesse en tout genre, ainsi qu'en grains et en gros bétail[3], le plaçait sur la même ligne que Çakra et que Vêçravana[4] ;

4. Et la protection dont il environnait ses sujets le rapprochait de Manou, le monarque primitif : bref, le roi Daçaratha ressemblait aux Immortels[5].

5. Sous un prince si inséparable ami du vrai, si perspicace appréciateur des trois états d'un empire[6], sous ce sceptre tutélaire, Ayodhyâ était l'égale d'Amarâvatî[7] sous le sceptre de Çakra.

6. Joyeuse existence, larges subsistances[8], étaient le lot de la population de cette cité : pas une âme qui n'eût d'amples connaissances des saines doctrines; pas un citoyen exerçant de profession flétrissante[9];

7. Pas un homme dans toute la ville n'ayant que peu de ressources pour vivre ; pas un chef de famille qui fût mécontent ;

— [1] C.-à-d. «sage et saint», en même temps que «roi» : *V.* S. 1, 8, n. 22. — [2] *V.* même n. — [3] *Dhanadhânyarddhivibhavêh.* — [4] On a déjà reconnu les 2 Vasous Indra (p. XXXVII, et S. 1, 6, n. 17, 18, 59) et Kouvéra (S. 1, 21, n. 36; et cp. çl. 34 de ce même S., n. 52, 53). Ce dernier étant le Dieu des richesses de tout genre, agricoles et industrielles comme métalliques, la comparaison se trouve parfaite. Qu'on ne s'étonne pas non plus de voir attribuer la même espèce d'opulence à Indra : troupeaux et grains furent l'opulence primitive; et l'Odyssée nous présente les troupeaux du Soleil, sans compter les bœufs de Géryon, etc., etc.— [5] Il y ressemblait d'autant plus, qu'il avait déjà vécu, avant d'avoir Râma et ses 3 frères, 9000 ans (S. 23, çl. 9 ; et cp. n. 81 sur S. 1). — [6] L'accroissement, la décadence, l'état moyen : le mot samskrit est *trivargam.* [Par «inséparable ami du vrai», nous rendons *satyâbhisandhyena*, dans l'it. *mantenitore della data fede.*] — [7] S. 5, n. 30. — [8] *Hrichtapouchta-* : cp. S. 1, n. 38. — [9] *Anyâya-*. La liste en est longue chez les Indous; et l'industrie n'eût guères plus fleuri dans la resplendissante cité d'Ayodhyâ que chez les sauvages, s'il fallait s'en rapporter aux prescriptions de leurs législateurs. Le charpentier, le boucher, le chasseur, le pêcheur, le vendeur de liqueurs fermentées, le peintre, le poète panégyriste, le médecin et cent autres exercent, suivant Manou, des professions abjectes (*Mânava Dh.*, IV

8. Pas un avare, pas un menteur, pas un méchant[10], pas un arrogant, pas un être humain qui s'emportât, pas un qui fût cruel ;

9. Pas un qui manquât de magnanimité, pas un qui calomniât, pas un qui vécût aux dépens de la propriété d'autrui, pas un dont la vie ne durât mille ans[11], pas un qui fût à plaindre, pas un qui ne comptât beaucoup d'enfants[12].

10. Les époux faisaient leurs délices de leurs épouses, et celles-ci étaient dévouées à leurs maris ; à l'observance des saines pratiques, les hommes joignaient la fermeté ; les femmes de même.

11. Personne n'était sans boucles d'oreilles[13], personne sans pierre précieuse au front, personne sans guirlandes, personne qui ne fût oint de parfums[14] : personne n'était de condition abjecte en cette cité par excellence, et personne n'était pauvre.

12. Personne qui manquât d'élégants[15] atours, personne qui ne portât de colliers d'or, personne dont le bras ne fût orné d'un bracelet ; personne non plus de prévaricateur[16], et personne d'incrédule.

13. Aucun brâhmane ne se passait de la flamme sacrée et n'omettait le sacrifice. Il n'était dans tout Ayodhyâ aucun

152, etc.; IX, 46, etc). — [10] *Çato*. L'it. dit *perfido*. N'est-ce pas trop préciser ? *Mâ ! Mâ ! mountcha, çata !* (exactement, *çateti*) (Amarou, 2, éd. Chézy) est bien rendu par « Non, non, laisse-moi, méchant » (ou même « scélérat », « monstre ») ; mais « non, non, traître, laisse-moi ! » s'écarterait de l'idée de l'auteur : les 2 vers qui précèdent n'impliquent pas la moindre perfidie. — [11] Même observation que n. 81 sur S. 1 (« toujours des périodes mythologiques ») ; seulement cette fois la longévité s'affirme, non d'un prince idéal qui est presque un Dieu, mais du commun des mortels. C'est tout à fait la longévité patriarcale d'avant le déluge. Râma, nous le disons ailleurs, régna dans l'intervalle du Tréta- au Dwaparayouga (cp. n. 80 sur S. 1). Le poète, sans doute, songe bien peu à la chronologie (n. 1 sur S. 21) ; cependant, il peut sembler singulier que ceci, du moins, il ne le dise ni formellement ni implicitement. — [12] C'est religieusement quelque chose d'essentiel aux yeux des Indous : car les descendants mâles, même par les femmes, ont le privilége, en offrant le çraddha, d'ouvrir la voie du swarga aux ancêtres. — [13] Même les hommes : *V*. de même les bracelets, çl. 12. — [14] Ce trait de luxe hygiénique est caractéristique, il revient souvent, il va revenir dès le çl. 16. — [15] *Amrichtabouchanadharo* ; et plus bas, çl. 17, on retrouvera *mrichtabouchana*. — [16] *Anridjour*, comme çl. 16,

habitant dont la main fût parcimonieuse dans ses dons[17], ou auquel manquât la conduite vertueuse.

14. Chacun portait attention aux obligations spéciales à sa caste[18] parmi les trois ordres de Régénérés[19], — assidus aux sacrifices, aux saintes lectures, réservés quand il s'agissait de recevoir[20].

15. On ne voyait pas d'esprit fort, pas d'artisan de fraudes[21], pas d'irascibles personnages, pas de traîtres, pas d'incapables, pas d'impurs.

16. On ne voyait personne qui goûtât une nourriture immonde, personne qui ne fît des dons, personne qui n'usât de parfums[22], personne qui commît d'iniquités[23], personne qui cédât à la calamité ou qui déployât sa personnalité[24].

17. Beauté, savoir-faire, mansuétude, mœurs, qualités gracieuses, tel était le caractère des femmes dans Ayodhyâ : l'élégance régnait dans leurs parures, dans leur costume.

18. Nul n'était inconsidéré, nul n'était impitoyable, nul n'était inhumain, nul ne se livrait à l'indolence, nul ne niait la divinité, nul n'avait de sentiments abjects dans Ayodhyâ.

19. Un homme en proie à des accès de fureur, à la perturbation, au désespoir, à l'épouvante, c'est ce qu'il était impossible d'apercevoir dans Ayodhyâ; un homme pour qui le monarque[25] ne fût pas l'objet d'un culte, pas davantage.

20. Aux sommités dans chaque caste, aux Pitris, aux Dévas, aux hôtes[26], était payé un tribut d'honneur : tous les

où nous varierons la traduction.—[17] *Asahasradah*, le contraire de l'épithète S. 5, 20, n. 41. — [18] *Swa-* dans *swakarma*. — [19] *V.* S. 1, 107.— [20] *Pratigrahât*, le *lemma* ou la *dôrodocie* des Grecs, à ceci près que la *dôrodocie* s'appliquait à la politique et à la judicature. La défense de recevoir, hors de cas fixés, est fréquente chez Manou (IV, 84, 187-194, etc.), et des peines la sanctionnent. — [21] *Anritavân*, un peu différent d'*anrita* «menteur», cl. 8.—[22] Cp. n. 14.—[23] Cp. n. 16.—[24] *Ahamkritah*, dans l'it., *altero* [précédé de *per lieta sorte*, italique au milieu de romain, pour indiquer que ces mots sont suppléés; de même, l'instant d'auparavant, *avversità*, italique au milieu de romain, précédait *contristato* pour *douhkî*]. — [25] *Abhaktimân*. L'it. dit simplement «*non devoto*». — [26] En joignant à ces 3 grandes classes d'êtres la divine parole (ou, comme on dit, la sainte écriture, Brahmâ) et les esprits (*Bhoûtas*), on a les 5 objets des 5 sacrifices dits *Mahâyadjnas*, ou tout ensemble, le *Pantchayadjnam* ou quintuple sacrifice (*Mân. Dh.*, III, 70,

hommes vivaient de longs jours[27]; la bonne foi était l'idole de tous.

21. Le kchatra laissait au brahmane la prééminence : Vêçyas et Çoûdras étaient dévoués au souverain : pas de mariages mixtes[28], pas d'usages et de coutumes mixtes[29].

22. Telle était Ayodhyâ sous l'administration vigilante du chef protecteur de la maison d'Ikchwakou. Telle sous l'antique Manou, l'Indra des hommes, avait été la terre[30].

23. Des guerriers, des milliers de guerriers, aussi ardents que la flamme et qui jamais ne tournaient le dos lors d'un engagement, gardaient la ville comme des lions gardent une caverne dans la montagne.

24. Puis c'étaient des chevaux nés dans la région de Kambodje, de Vânâyou, du Sindh, de Vâhli[31] : la ville en était pleine, et ils ressemblaient aux coursiers de Hari[32].

25. Puis c'étaient des éléphants engendrés sur le mont de Vindhya ou sur l'Himavat[33], vigoureusement trempés, bril-

etc.). — [27]Répétition affaiblie du çl. 9, n. 11. — [28]La pureté des castes est un des idéals de l'Inde : il n'est pas besoin de dire que cette pureté n'a jamais été une réalité, la polygamie à elle seule suffirait à l'empêcher. Aussi le code de Manou présente-t-il déjà sur les mariages mixtes et, par suite, sur les classes mêlées, nombre de détails (notamment, X, 1-72). Poètes et légendaires n'en mentionnent pas moins à chaque instant cette absence d'unions mixtes ; et p. ex., dans le passage du Mahâbhârata, cité plus haut (S. 5, 1, n. 2), nous lisons *Na varnasankarakaro*, l'analogue parfait du *Na yonisankaraç*, ici traduit. — [29]C'est toujours délit ou crime, et crime le plus souvent, suivant les Indous, de remplir les fonctions afférentes à des castes, soit inférieures soit supérieures : dans l'un des cas, il se dégrade et perd sa caste, dans l'autre, il usurpe. Manou est plein de prescriptions et de détails à ce sujet.— [30]M. à m., « cette terre », *bhoûr iyam.* — [31]L'Inde ne produit que peu de chevaux, et surtout de chevaux de prix ; il faut aller au nord-ouest de la péninsule et vers les montagnes pour en rencontrer un grand nombre. Probablement les 4 noms appartiennent tous à cette région. Toutefois, on n'est certain que de *Vâhli*, qui désigne la Bactriane, et du *Sindh*, qu'il faut restreindre sans doute au Sindh supérieur, jusque vers la moitié du Pandjâb : le *Kambodge*, suivant M. Lassen, serait (non pas le Kambodge de l'Inde transgangétique, mais) la région de l'Hindoukoch qu'habitèrent anciennement les Kamodges ou Kamozes ; et quant au *Vânâyou*, l'on n'a pas même encore de conjectures plausibles. — [32]Vichnou, qu'il ne faut pas confondre avec Hara (Çiva). — [33]Les deux chaînes sont trop connues pour néces-

lant des plus belles qualités, courageux sans être farouches,

26. Issus de la race de[34] Padma[35] et d'Andjana, de Bhadra, de Mandra, de Mriga, — des éléphants, la postérité d'Erâvata ou le sang de Vâmana[36], —

27. Ou bien enfin des sangs mêlés, des Bhadramanda, des Bhadramriga, des Mrigamanda! Ayodhyâ en fourmille des essaims de ces colosses à l'essence odorante[37].

28. Sur un yodjana[38] entier, — et plus d'un yodjana, — resplendissait, délicieuse, la ville où portait le sceptre en ces antiques époques l'irréprochable Daçaratha;

29[39]. Ville dont le nom était une vérité[40], que de solides

siter des explications. — [34]On voit que les Indous font, pour les éléphants de prix, comme les Arabes et les amateurs de l'art hippique pour les chevaux, ils leur donnent une généalogie. — [35]*Padma*, en tant que nom propre d'éléphant, doit être le même que *Mahâpadma*, l'éléphant gardien du sud, suivant le système qui fait porter le monde par 4 de ces animaux (S. 42). — [36]Andjana, Irapada, Vâmana, sont aussi des éléphants gardiens d'une des régions de la terre, mais divisée en 8 : les éléphants, en conséquence, servent de monture aux 8 Vasous, comme les éléphants réels aux râdjâs, aux soubabs, aux grands et aux riches. De tous les 8, le plus célèbre est Irapada ou l'éléphant d'Indra. [On peut se demander si Eravata n'est pas un nom patronymique, désignant, non le gigantesque porteur d'Indra, mais un éléphant né de lui, et tige d'une race d'éléphants en grand renom; et l'on en dirait alors autant de Vâmana et d'Andjana, dont l'initiale même isolée serait circonflexe]. — [37]*Gandhahastibhih.* On sait que *gandha* veut dire «odeur», et *gandh-* «blesser». L'it. rend par *con proboscide agile a percuotere.* A nos yeux, il s'agit là d'espèces ou de races d'élite, dont on tire ou dont on a cru tirer quelque substance à parfum: *Gandhagadja* chez Yates est *fine elephant*; et on lit dans *Ourvacî* (IV, p. 91 Lenz), *Çamayati gadjân anyân gandhadwipah.* — [38]*Ayodjhanâd vâ boûyad vâ.* Il est heureux que *bouyad vâ* raccommode un peu ce qui précède; mais, même ainsi, l'on n'en est pas moins fort étonné du singulier *âyodjanâd.* — [39]Des 4 pâdas qui composent cette stance, les 3 derniers sont vançasthas, mais le 1er est indravançâ; [*ta ta dja ra*]: en d'autres termes, il a la 1re syllabe longue (12 en tout, et les 11 après l'initiale, comme dans le vançasthâ). — [40]Le nom veut dire «inexpugnable» (*a* privatif et *youdh-* «combattre»). Beaucoup de villes (et certes, rien de moins étonnant chez un peuple éminemment religieux, où l'on en faisait autant pour les individus eux-mêmes) avaient ainsi des noms d'heureux augure, et indiquant, soit les qualités, soit les prétentions de ceux qui les possédaient. L'on en trouve une accumulation curieuse dans l'hymne à Bhavâni dit *Anandalaharî*, où, du

portes cintrées fermaient en grand nombre, qu'embellissaient des centaines d'habitations opulentes, — ville semée de pavillons, de jardins,—ville excellente parmi les villes, oui, c'était Daçaratha, c'était l'Indra, c'était le suprême dominateur des Koçalas qui te gouvernait.

SARGA VII.

PORTRAIT DES MINISTRES.

(**Amatyavarnanâ**.)

1. Comme conseillers et comme ritvidjs[1] étaient auprès de ce prince deux richis transcendants, Vaçichtha[2] et Vâmadéva[3] qui possédaient à fond les six Angas et les Védas.

2. Huit autres ministres[4] assistaient ce possesseur de la terre, mortels sans tache dévoués et sans cesse appliqués à plaire comme à être utiles à leur prince.

3. Dhrichti[5], Djayanta[6], Vidjaha[7], Siddhârtha[8], Arthasâdhaka[9], Açoka[10], Dharmapâla[11] étaient les sept premiers et Soumantra[12] le huitième.

reste, le poète jouant sur les mots, fait de chaque nom une épithète du regard de la déesse [*Viçâlâ kalyânî spoutaroutchir ayodhyâ....... madhourâ bhogalatikâ.... bahounagaravistâravidjayâ... vidjayate.* — [1]Surintendants domestiques des choses sacrées, distincts des *pourohitas* qui sacrifient et font les autres cérémonies (*Man. Dh.*, VII, 78). Mais il est croyable qu'ici on les confond, car un des deux sera nommé (S. 4, çl. 9) comme *pourohita*. — [2]Richi célèbre, homonyme du 8e pradjâpati déjà nommé plus haut (S. 3, -67 68-), et né, dit-on, 2 fois; la 1re de Brahmâ, la 2e du soleil ou de l'Océan et d'Ourvasî. Il devait être plus âgé de beaucoup que Daçaratha, malgré les 9 mille ans de ce dernier. On verra plus bas (S. 54-57) la longue lutte qu'il soutint contre Viçwâmitra, et qui fut un des épisodes les plus graves de sa vie. — [3]Père adoptif de la 3e femme de Daçaratha, Soumitrâ. — [4]C'est précisément ce qu'ordonne la loi de Manou qui, toutefois dit «*sept ou huit*» (VII, 54). Il est assez curieux de voir le nombre des ministres le même dans l'Inde que chez nous le plus souvent. — [5]*Dhrichti* veut dire «audace»: on y reconnaît le *tharsos* des Grecs. — [6]« Vainqueur.» — [7]« Victoire.» — [8]« Prospère.» — [9]« Qui mène bien ses affaires.» — [10]« Sans chagrin» (S. 1, 76, n. 70), ou « imperturbable.» — [11]« Conservateur de la justice.» — [12]«De bon conseil.» Soumantra, suivant la remarque (p. xxxv), remplira auprès du roi la double fonction de conducteur de ses chars et de barde (*V.* S. 9, 10, et K. II, S. 11, 12, etc.).

4. A la douceur, à la modestie, à l'empire sur leurs sens, ils joignaient les connaissances administratives, de l'activité d'esprit[13], d'accortes manières ; par eux les ordres du roi étaient fidèlement exécutés.

5. Leur âge était celui de la patience réunie à la vigueur ; leur parole était précédée d'un sourire, leur âme était close à la cupidité ; ils étaient fermes, la bonne foi, le devoir étaient leurs seuls mobiles.

6. Rien n'esquivait leur regard de ce qui se passait ou dans le pays ou à l'étranger ; rien non plus de ce que le monarque désirait voir fait, car ils connaissaient et amis et indifférents.

7. Ils connaissaient les divergences des lois et des usages, partout ils faisaient preuve d'impartialité ; ils savaient et réunir de grosses sommes au trésor et rassembler de grosses armées.

8. Un fils même, s'il fût tombé dans le crime, ils lui eussent, comme le devoir le veut, infligé le châtiment ; et comme le veut le devoir, ils ne faisaient subir nul mal à l'innocent, fût-ce un ennemi [14].

9. Science et discernement résidaient en leur âme [15]; ils étaient dignes de leurs pères et de leurs aïeux : en eux toutes les castes habitantes de l'empire avaient des protecteurs perpétuels.

10. S'attachant à sauvegarder les deniers royaux, ne lésant jamais les Brahmanes dans leurs biens, avisés dans l'application des peines dont ils émoussaient le trop de rigueur, déployant en revanche une mâle énergie pour l'avantage d'autrui,

11. Ils étaient sans dissidence les uns à l'égard des autres. Chez eux se voyaient relations faciles, langage amical, jamais d'attaques à la réputation d'autrui, beaucoup de vertus, jamais d'orgueil,

12. Mise digne de leur rang, pensées généreuses, décision

—[13]Ils étaient *matîmantah*. — [14]Qu'on nous pardonne de transcrire cet admirable çloka : *Poutre 'pi tcha prâptadoche, dharmato dandapâtimah ; Adrogdhâraç tcha dharmena, çatror apy akritâgasah.*— [15]*Agatadjnânavidjnânâh* (*â* init.): l'it. dit *maturi nella scienza delle divine e delle umane cose* [c.-à-d. que *djnâna* reviendrait à peu près à la gnose des Gnostiques, à la science intuitive et synthétique, science de Dieu et science en Dieu, tandis qu'on aurait dans *vidjnâna* la science empirique et analytique, la science humaine ; mais est-ce vraiment là

sans hésitation, concentration de l'attention sur les paroles du souverain, stricte obéissance à ses ordres.

13. Ces qualités, leur lot à eux, dont ils étaient revêtus et que moulait leur nom [16], leur avaient valu un renom, un grand renom, dans les régions étrangères jusqu'auxquelles l'excellence de leur intelligence directrice émettait ses rayons.

14. Chaque caste dans l'empire d'Ayodhyâ se contenait dans les limites de ses occupations [17]; ni la ville ni le royaume n'offraient un voleur[18], un impur,

15. Un homme souillé de forfaits. On ne voyait personne qui souillât la femme d'autrui. L'empire d'un bout à l'autre était exempt d'embarras, régi qu'il était par de tels administrateurs.

16-. Le pays entier était heureux, les grandes villes l'étaient de même.

-16, 17-. Tels étaient les ministres dont s'était environné le râdjâ Daçaratha et à l'aide desquels sa main conservatrice régissait la contrée qu'il s'attachait d'amour.

-17. Inspectant ses provinces par ses émissaires comme le soleil visite la terre par ses rayons, nulle part le rejeton d'Ikchwakou ne rencontrait quelqu'un qui fût son ennemi.

18[19]. Ces ministres si profonds dans l'art d'ouvrir d'utiles avis, si sages, si capables, si habiles, si unis, le vaillant monarque qui s'en entourait jetait le même éclat, grâce à ses rayons étincelants, que le soleil au milieu des cieux.

ce que veut dire le poète?] — [16] *Nâmaroûpagounanwitâh* (en ital., sans rendre l'image, *qualità che rispondeano ai loro nomi*): *V.* n. 4, 11. — [17] Le même passage déjà cité de l'épisode de Çakountalâ (n. 2 sur S. 5, et n. 28 sur S. 6), *Swêr dharmêr emire varnnâ*; et cp. S. 6, 21, n. 29. — [18] Même passage, 2 vers plus haut, *Nâsîtch tchorabhayam tatâ*. — [19] Vers lyriques dont le 1er formé de 2 pâdas indravadjras, tandis qu'au 2d nous trouvons l'oupendravadjra (n. 84 du S. 1), suivi de l'indravadjra. Il est donc deux choses que le Râmâyana nous offre ici pour la 1re fois. L'une, c'est ce mètre même de l'indravadjra [qui, du reste, a 11 syllabes comme l'oupendravadjra, et n'en diffère que par la 1re syllabe, brève dans l'oupendravadjra, longue dans l'indravadjra]. L'autre, c'est le mélange de ces deux mesures *trichtoubh*, d'où *ta, ta, dja* et deux longues, de sorte que l'oupendravadjra est à l'indravadjra comme le vançastha est à l'indravança (n. du S. 2, et 39 du S. 6)

SARGA VIII.

SOUMANTRA CONTE L'ÉPISODE DE RICHYAÇRINGA.

(**Richyaçringopâkyâne Soumantravâkyam.**)

1. Or ce prince éminent par l'accomplissement du devoir et plein de la science du devoir[1], ce magnanime prince, quoique pratiquant des austérités[2] afin d'avoir des fils[3], n'avait point de fils pour perpétuer sa race.

2. De là, profondes réflexions chez le monarque; et un jour surgit chez lui cette pensée: « Hé! pour quelle raison est-ce que je n'offre pas, à l'effet d'avoir un fils, le sacrifice du cheval[4]? »

3. Cette idée de sacrifice à faire devient bientôt ferme résolution chez le suprême dominateur du pays. Il en délibère avec les ministres, dont le bien du souverain dirige toutes les actions.

4. Puis il tient ce langage à Soumantra, le conseiller par excellence: « Vite, amène ici tous les vénérables gourous[5], Vaçichtha en tête. »

5. Interpellé en ces termes par le dominateur des populations, Soumantra lui adressa ces paroles: « Indra des hommes, commence par écouter un vieux récit[6] que j'entendis jadis.

[1]Deux fois *dharma-* [l'ital. traduit *pietà* et *giusto*]. — [2]*Tapyamânasya: V.* S. 3, 3, n. 5. L'ital. dit simplement *travagliato.* — [3]*Soutârtham,* dont le 1er élément joue avec le mot final *soutah*, et qui certes n'est pas ici pour *soutâ* «fille», bien qu'*â*, on le sait, représente *ââ*, tout comme *aá*. [Toutefois, M. Gorresio traduit ici *progenie*]; mais un peu plus bas, çl. 2, le même mot se représentant, c'est *maschia prole* qu'il adopte pour le rendre. — [4]Ou, d'un mot, *açwamedha*: *V.* S. 1, n. 80 [Ici le texte a *vadjimedh-*, et S. 11-12, se rencontrera encore un autre synonyme, *hayamedha*]. — [5]*Gourou* ne désigne pas toujours le maître sous qui le régénéré a passé le temps, comme *brahmatchâri* (cp. n. 2 sur S. 2): on l'entend et de tous ceux auxquels est dû le respect (ainsi surtout les parents plus âgés), et de tous ceux qu'un homme peut regarder comme ses maîtres en expérience et en savoir. C'est d'ailleurs se rapprocher du sens presque primitif de l'adjectif *gourou*, «lourd», puis «grave», «respectable». — [6]*Pourânam.* Ce mot est très-remarquable, tout comme la légende qui va suivre. Il est ici l'analo-

6. C'est le vénérable Sanatkoumâra[7] qui le raconta un jour au milieu d'une assemblée de sages devant lesquels il parlait de la future naissance de tes fils.

7. « Il existe » dit-il, « en ces parages un fils de Kaçyapa[8]; ce fils s'appelle Vibhândakah, et Richyaçringa sera le nom du fils qu'il engendrera.

8. Comme c'est dans la forêt qu'il naîtra et grandira, dans la forêt que courra sa vie[9], ce fils du mouni ne connaîtra nul autre homme que son père.

9. Nulle tache ne viendra souiller la vie du Brahmatchâri chez cet être magnanime ; et le monde verra ses effrayantes austérités devenir célèbres.

10. Heureux ainsi de se vouer aux rigueurs ascétiques, il fera marcher de front, — et cependant le temps poursuivra ses révolutions[10], — il fera, dis-je, marcher de front le culte de la flamme sainte et le culte d'obéissance à son glorieux père[11].

gue des *pourânas* du *Mânava Dh.* (III, 232). Il indique même un fait plus ancien, puisque ces derniers sont écrits, et qu'il s'agit de les lire : le présent Pourâna, au contraire, n'a encore été que conté. Ainsi les *Hieroi logoi*, les *Sagas*, les *Kœpenvisa* et *Rhêsies*, et tous ces *contes de la veillée*, dont sortirent les fausses chroniques sur Alexandre, sur Arthur, sur Charlemagne, etc., voix du peuple qui circulèrent longtemps éparses avant de se cristalliser en grands ensembles poétiques. Mais, une fois formés ces grands ensembles poétiques, on comprend très-bien comment en Inde ils aient reçu, puis accaparé à eux seuls le nom générique de Pourâna. *V.* n. 30 sur S. 3. — [7] Sanatkoumâra est aussi un des noms de Brahmâ. — [8] Fils du pradjâpati Maritchi et petit-fils de Brahmâ : époux de Diti et d'Aditi, il eut de celle-ci les 12 Adityas ou soleils mensuels, et les Dêtyas ou génies funestes. — [9] *Vane tcharah.* — [10] *Samabhîvartsyati.* — [11] *Agnim çouçrouchamânasya pitaram tcha yaçaswinam* (ce dernier mot omis dans l'ital., qui dit *ad alimentare il sacro fuoco, ad obbedire al padre* [Le culte du feu, ou culte d'Agni, est recommandé sur toutes choses aux Indous ; et peut-être est-ce dans ce culte que consiste la plus ancienne religion de l'Inde. Le Rigvéda s'ouvre par un hymne à Agni. Tout Dvidja maître de maison (*grihasta*, comme on dit), doit entretenir chez lui le feu, et faire, ou faire faire, quotidiennement l'oblation au feu. Manou est magnifique lorsqu'il dit *Agnaou prâstâhoutih samyag Adityam oupatichtate, Adityâdj djâyate vrichtir, vrichter annam, tatah pradjâh* (« Jetée au feu avec piété, l'offrande s'élève en vapeur vers le soleil ; du soleil naît la pluie, de la pluie les aliments, de ceux-ci les

11. Or, à la même époque, régnera sur les Angas[12], le splendide[13], le célèbre, le puissant Lomapâda.

12. Une transgression de ce monarque attirera sur la contrée une sécheresse épouvantable, destructrice, qui se prolongera beaucoup d'années.

13. Cette sécheresse fera le tourment du monarque; et il interrogera les Brâhmanes, qui savent tant[14], sur les moyens de combattre la sécheresse.

14. «Dignes personnages, dira-t-il, la doctrine révélée vous est familière, les péripéties auxquelles est livré le monde[15] vous sont connues à fond, veuillez me donner vos prescriptions sur la manière d'apaiser ce fléau.»

15. Et voici quelles prescriptions feront entendre au monarque ceux que la révélation et la vision prophétique éclairent à fond : « Fais venir ici le fils de Vibhândaka, râdjâ, n'y épargne aucun moyen ;

16. Et quand tu auras réussi à l'amener, ce fils du richi, ce Richyaçringa, ô mahârâdja, donne-lui pour femme ta fille Çântâ[16], que nul des rites ne soit omis, veilles-y avec la dernière attention.»

17. Ces paroles des Brâhmanes entendues, le monarque réfléchira profondément. «Quel expédient aidant y aurait-il donc possibilité de conduire l'ascète en ces lieux?» se dira l'auguste mortel[17].

18. Mais déterminer un plan, c'est à quoi, par lui-même, il ne pourra parvenir; alors il convoquera ses ministres, et ses ministres seront requis de lui fournir une détermination,—

19. Ses ministres, et aussi le pourohita, et toutes les autres sommités versées dans la science des formules et des déci-

créatures animées»)]. — [12]Bien que les dictionnaires donnent les Angas comme les habitants du Bengale, suivant M. Gorresio, leur pays aurait été voisin de celui des Koçalas, c.-à-d. du confluent de la Sarayoû et du Gange. — [13]*Pratâpavan* qu'on retrouvera çl. 27 (*V.* n. 27 et 28) : il n'y a pas là trace de pénitence (*tapah*), quoique le dhâtou (*tap-*) soit le même. — [14]*Djnânino* : dans l'ital., *antivvedenti*. — [15]*Lokavrittanta* : l'ital. dit *gli umani eventi* ; nous avons gardé l'ambiguïté de *loka*, qui, du reste, nous semble embrasser toute la nature, y compris la nature inanimée, bien plus que les hommes, p. c. — [16]Plus bas on verra que Çântâ n'est qu'une fille adoptive de Lomapâda : son père, c'était Daçaratha (S. 11?), et cp. çl. 23, n. 25. — [17]*Iti prabhouh* : l'ital. omet ces deux mots, et, du reste, ne fait pas un discours de *Keno-*

sions[18]. Mais vainement il requerra : nul n'apercevra là[19] rien à faire, nul n'articulera de décision[20].

20. Alors, oh ! alors[21] le potentat s'abandonnant à son inspiration propre, proférera cette notification adressée aux conseillers : « Vous amènerez, je l'ordonne[22], du sein de cette forêt, Richyaçringa, le fils du richi. »

21. Les royales paroles entendues, ô dominateur de la terre : « Nous ne saurions y aller[23] ! » répondront ceux-ci, — car ils auront frayeur du richi[24], — au souverain des populations.

22. Puis autre réponse viendra, lorsque, par la méditation, ils auront passé maint et maint moyen en revue. « Nous saurons », diront ces sages, « l'amener et ne commettre en l'amenant aucun péché. »

payena ve çakya ihânetoum ? — [18] *Mantra* (du mot *mantraniçtchaya-kovidân*). M. Gorresio semble y voir « conseils », et même « conseils » opposés à « délibérations » (*in consigliare e in deliberare sottili*). Pour nous, c'est le conseil revêtu de la forme ; et cette forme, qui est la formule, prédomine sur l'idée, lorsqu'on dit *mantra*; l'idée prédomine, au contraire, sur la formule, lorsqu'on dit *niçtchaya* : le poète joint l'idée et la formule, *mantraniçtchaya*. On sait combien dans les sociétés à l'état d'enfance la formule tient de place (témoin les formules des Romains, les formules de Marculphe, etc., etc.). Même politiques, administratives ou judiciaires, elles ont longtemps du caractère sacré : déjà profanes par l'objet, elles tiennent encore du *mantra* (le conseiller se nomme *mantri*). Ajoutons que justement il y a là un pourohita, pour que tout se fasse, *rite*, eût dit l'antiquité latine, *samyag*, *vidhinâ*, *yathâçâstram yathânyâyam*, disent les pandits. Cp. n. 25. — [19] *Pratipatsyanti*. l'it. *troveran*. — [20] *Niçtchayam*. C'est la 4e fois que vient le mot en 4 vers : nous avons dit 2 fois « détermination », 2 fois « décision » (répétant à dessein sans abuser de la répétition, mais gardant imperturbablement le même sens dans les 4 passages) : l'it. varie et les mots et le sens, en nous offrant *certo partito, avviso, deliberar, consiglio all'opra* (on voit que c'est à *certo partito* que nous nous sommes attaché, *dridhaniçtchayah*). — [21] *Yadâ tadâ* : l'ital. a simplement *allora*. C'est bien le sens, mais est-ce la nuance ? Pourquoi 2 mots en samskrit, quand un était assez ? A notre avis, il y a là quelque chose de ce qu'implique notre expression familière « alors comme alors », c'est en quelque sorte « le fait acquis et bien acquis, pour lors.... » (ou en latin *quod ubi obtinuit, ibi temporis....*) — [22] Nécessaire pour exprimer l'impératif *ânayadhwam*. L'ital. n'offre que *condurrete*, puis ajoute *voi stessi*, qui n'est pas du texte et que nous préférons laisser à l'état latent. — [23] *Na gatchtchema*. L'ital. dit *non imporre a noi l'andata*. — [24] Bien que *richer bîtâ* vienne avant *iti*, il est hors de la réponse. —

23. A cette seconde déclaration de ses ministres, le possesseur de la terre, dès qu'il les aura ouïs, poursuivra les délibérations ; et le troisième jour, une résolution bien formulée émanera des déterminations du conseil[25].

24. Bientôt, par l'intermédiaire de courtisanes travesties en mounis, le monarque aura séduit, le monarque amènera, ce stratagème aidant, le fils du richi, de l'ermitage de son père en sa capitale.

25. Soudain, le Déva[26] épanchera la pluie sur l'empire du potentat, il l'épanchera par considération pour l'arrivée du sage fils du richi.

26. Soudain aussi le râdjâ lui donnera pour épouse, en observant tous les règlements sacrés, la fille de Çântâ, généreuse nature et beauté splendide.

27. C'est ainsi qu'on verra devenir gendre de Lomapâda le râdjarchi, le grandiose pénitent[27] Richyaçringa, Richyaçringa aux splendides destinées[28].

28. Hé bien! ces fils que l'auguste Daçaratha désire avec ardeur, c'est lui, c'est cet ascète aux irradiations grandioses[29] qui les lui fera obtenir, après qu'il aura brûlé les offrandes en aspergeant la flamme de liquides sacrés[30].

29. Tel fut le langage, tel est le récit que j'ai recueilli de

[25] *Mantraniçtchayam*: Cp. n. 18.— [26] Indra, l'éther, mais embrassant (par abus peut-être, mais n'importe) la portion de l'espace où se forment et où se jouent, ou d'où jaillissent, les météores: comme tel c'est absolument l'analogue du Jupiter météorique de l'antiquité classique (Ombrios, Brontæos, Néphélégérète, etc.). — [27] *Mahâtapah*; et cp. la n. suivante. — [28] *Pratâpavan*, et cp. la n. 27: *V.* aussi n. 13. — [29] *Mahâtedjo.* «Splendeur», «puissance», tels sont les deux sens capitaux du mot *tedjas*: lequel choisir? on peut balancer, on peut varier suivant les cas, et même, en bien des cas, on peut traduire de l'une ou de l'autre façon, sans avoir bien tort. L'ital. ici nous donne *valoroso;* ailleurs nous verrons *splendido.* Dans nos efforts pour arriver à un mot de sens élastique et flottant comme le samskrit, nous avons cru qu'«irradiation» ne rendrait pas malheureusement *tedjas*, suivant les idées indoues, la puissance (ainsi que la force, la *çaktî*, l'*arété*, la *vis* étant pour eux une irradiation de l'essence), et, de l'autre, «irradiation» étant en intime liaison avec «splendeur». — [30] Ainsi, on le voit, c'est par le récit d'une prophétie que s'ouvre l'ensemble d'une délibération. De même, à Rome, on commençait par entendre les augures, et dans les occasions solennelles, par consulter les oracles

la bouche de Sanatkoumâra, parlant au milieu des richis, et les voilà tels que me les retrace ma pensée.

30. C'est ainsi qu'à cette époque agira de concert avec son conseil Lomapâda, le glorieux monarque des Angas, ce prince dont grandes seront les connaissances, dont grande sera la célébrité. »

31. Ces paroles entendues, Daçaratha dit à son ministre : » Ah! cette âme si pure, ce cœur si probe, cet observateur du chaste vœu des Brahmatchâris[31],

32. Ce Brahmatchâri, cet adolescent, grandi en compagnie des sauvages animaux, ce Richyaçringa, conte-moi toute cette histoire, détaille-la moi[32] ! »

SARGA IX.

ÉPISODE DE RICHYAÇRINGA.

(**Richyaçringopâkyânam**[1].)

1. Sur cette requête, Soumantra se mit à conter quel expédient les conseillers avaient mis en œuvre pour attirer Richyaçringa.

sibyllins. — [31] Quel vers délicieux de simplicité, d'abandon et d'harmonie intime (*Tasya pounyâtmanah sâdhor brahmatchâryavratasya tcha*), suivi d'un tableau plus délicieux encore et plus profondément indou (...*Mrigêh sârdham kaoumârabrahmatcharinah*) ! — [32] Encore un trait de naïveté, mais appartenant plus à la civilisation du temps qu'au poète : s'arrêter au beau milieu d'affaires graves, pour entendre tout au long (*vistarena*) un vieux récit. « Si Peau d'Ane m'était conté.....,» a dit Lafontaine : Lafontaine n'a-t-il pas deviné là le roi Daçaratha? n'eût-il pas sympathisé profondément avec ce monarque des Koçalas? — [1] C'est ici l'épisode donné par Chézy (notes sur Çakountalâ), et dont nous parlions p. XXVII, XXVIII. Le traducteur n'a pas manqué d'en rapprocher les *Oies du frère Philippe* qui, du Décaméron (et Boccace certes n'en était pas l'inventeur), ont passé chez Lafontaine (*Contes*, III, 1). Il y a bien là quelque ressemblance. L'ignorance profonde du jeune brahmatchâri relativement à la femme, puis, l'explication peu persuasive par laquelle son père, qui est aussi son gourou, tente de lui donner le change, sont communes au poète de l'Inde et aux conteurs occidentaux. Mais au fond, quelle différence, même abstraction faite de l'idée sacrée ! Que d'élégance et de poésie

2. «Ces conseillers dirent à Lomapâda : «O dominateur de la » terre, voici la ruse, oh! ruse bien inoffensive[2], que nous » avons imaginée.

3. » Vivant au sein de la forêt, et faisant des macérations, ses » uniques délices[3], Richyaçringa ignore et les femmes et la vo» lupté qui s'attache aux objets des sens.

4. » Hé bien, ayons recours à ces objets qui s'adressent aux » sens, qui flattent l'âme, qui ravissent à l'homme sa pensée,

dans tous ces détails! dans cette vie bocagère du *Koumâra*, de l'éphèbe, qui rappelle Hippolyte et Ion! dans ces délicieux jardins mobiles, navires qui portent, de la voluptueuse capitale de Lomapâda, aux abords de la forêt pénitentiaire, les Apsarases terrestres! dans ces formes végétales que revêtent les chefs-d'œuvre de la confiserie, et qui permettent aux Èves de Richyaçringa de lui dire « Voilà les fruits de nos arbres à nous! » d'où tout naturellement, en lui présentant les liqueurs enivrantes, «Et voilà l'eau de nos tîrthas!» (*V*. n. 16.) Puis, la naïveté avec laquelle l'adolescent à peau de gazelle absorbe les gaz exhilarants, sans doute en croyant s'abreuver d'eau sainte! et ce mélange de hardiesse et de timidité des séductrices, qui craignent peu le péché, mais qui craignent l'imprécation (n. 15), et cette mollesse de peinture où sans cesse la réserve côtoie l'abandon, et l'abandon la réserve! Quel charme profond aussi dans la définition, captieuse plutôt que menteuse, donnée de la femme, « ce sont des Râkchases» [c.-à-dire, sans doute, «ce sont des monstres», mais aussi, « ce sont des esprits follets, fantasques, malicieux, aux formes changeantes (*kâmaroûpi*, *V*. n. 58 sur S. 1, et 2 sur S. 20), aux anomalies sans frein, aux astuces sataniques», définition qui peut ne pas froisser toujours la susceptibilité féminine]! que de prosaïsme et de trivialité au contraire dans «Ce sont des oies»! [Et pourtant, il est croyable (telle est la malléabilité des idées), que ce mot « Ce sont des oies», vient aussi d'une élaboration postérieure de la légende de Richyaçringa. *Anas* et *anser* en latin, *khên* en grec (et cp. *nêtta*), *gans* en allem., *ganso* en espagnol, émanent tous du samskrit *hansa* «cygne»; et les poètes samskrits comparent à tout moment la démarche de la femme à celle du cygne. Kâlidâsa (*Çroutibodha*): *Soudjanghe*,.... *gatyâ vilakchîkri-tahansi kânte* (« Adorée, aux jolies jambes, cygne admirable en ta démarche »). Tchora (*Bilhanatcharitra*, 4) *Bâlamarâlamanmathagatir* (« à la marche amoureuse comme celle du jeune cygne »)]. [Un mot à présent sur le titre. C'est en partie le même qu'au S. 8: seulement ici, ce mot est au 1er cas, non au 7e, et n'est pas suivi de *Soumantravâkyam*. Nous verrons plus tard, K. II, d'autres Sargas, intitulés *Soumantravâkyam*; et celui-ci même nous présentera, S. 52-67, des répétitions diversement analogues.]—[2] *Oupâyo nirapâyo*, paronomasie presque analogue au grec *kharis akharis*. — [3] *Tapasy ekarase ratah*.

» que ce soit là la supercherie séductrice grâce à laquelle on » l'attirera au plus vite hors de la forêt.

5. » Qu'enfermées dans des habits d'anachorètes, de jeunes » femmes, sachant user de l'artifice, sachant saisir l'instant, et » consommées dans les pratiques des courtisanes,

6. » Aillent mystérieusement aborder le sublime dévot, » qu'elles le captivent adroitement par quelque moyen que » faire se puisse, et qu'elles nous l'amènent.»

7. L'avis entendu, «Ainsi soit fait»! répliqua le monarque en réfléchissant; puis avec ses conseillers il organisa tout pour atteindre ce but.

8. Des arbres tout chargés de fruits, des arbres avec leurs racines furent plantés sur de spacieux navires, par ordre du maître de la terre; des parfums exquis y furent joints,

9. Et aussi des boissons à l'arome délicieux, des fruits au goût le plus suave. Et ces mêmes navires transportaient au lieu où se trouvait le mouni, de florissantes

10. Courtisanes, l'élite et la fleur d'entre elles. Arrivées à la forêt solitaire, elles s'arrêtèrent à peu de distance de l'ermitage du grandiose ascète.

11. Désireuses en même temps d'apercevoir le sage fils du Richi, mais arrêtées par la crainte de Vibhândaka, elles se tapirent derrière les broussailles et les lianes de la forêt.

12. Mais quand elles virent le Richi s'éloigner de sa retraite, alors elles se montrèrent à sa vue, prenant leur revanche[4], et le fils du richi les eut en face de lui.

13. Comme si elles eussent été en fête, elles se mirent à jouer à des jeux divers : elles se renvoyaient des balles[5], elles

— [4] *Pounah* qui, comme *rursus*, indique l'action inverse, au moins aussi souvent que la réitération. — [5] On voit souvent dans les poésies érotiques de l'Inde, la femme jouer à la balle (*kandouka*). Tchora, déjà cité, st. 45 du *Bilhanatcharitra* (éd. Ariel, dans le *Journ. asiat.*, juin 1848), dit pour peindre la lune : *Akâçavâpîsitapoundarîkam çonâpalam manmathasâyakânâm Paçyoditam çâradam, outpalâkchi, sandhyânganâkandoukam indoubimbam* («Regarde, ô toi dont les yeux sont des nélumbos, regarde surgir la blanche nymphéacée du lac de l'éther, le diamant auquel s'acèrent les flèches de Manmatha, la balle à laquelle jouent le soir de jeunes beautés, le disque de la lune d'automne», ou peut-être, malgré l'idée de blanc, «le bimba de la

chantaient, elles s'ébattaient : c'étaient des balancements, des sauts.

14-. Privées de force par l'exaltation de la joie, quelques-unes tombent, puis elles se relèvent.

-14, 15-. Les mouvements de leurs yeux, de leurs sourcils, leurs mains, qui ressemblent à des fleurs de nymphéacées, élaborent ces signes, ces gestes, qui redoublent chez l'homme l'épanouissement du plaisir.

-15, 16-. Le cliquetis des anneaux de leurs pieds, les moëlleuses modulations du kokila[6], font de cette forêt mélodieuse l'image de la cité des Gandharwas[7].

-16, 17-. De leurs habits qui ondoient à l'air, et des minces ornements de leurs bracelets, elles se portent mutuellement des coups, éblouissantes[8] par leur mobilité même,

-17. Belles de guirlandes odorantes et de poudre aux plus douces exhalaisons.

18. Puis, pour provoquer la naissance de sensations amoureuses chez le sage fils du richi, elles se dispersent de tout côté, remuantes et badines, ces rares beautés.

19-. A ce spectacle qu'il n'avait jamais aperçu auparavant, grand émerveillement du brahmatchâri, qui toutefois entra en défiance.

-19, 20-. Mais lorsqu'il eut distingué la grâce de formes commune à toute leur personne, et la minceur de leur taille, il s'élança impétueusement de sa retraite, Richyaçringa le fils du richi.

-20, 21-. Jamais le passé, depuis sa naissance, n'avait offert à ses yeux créatures qui ressemblassent à celles-ci, ni hommes ni femmes, ni à la ville ni par le pays.

-21, 22-. Une irritante curiosité[9] s'éveilla chez le fils de

lune d'automne», c.-à-d. la lune d'automne qui est un bimba: cp. n. 27 sur S. 3). Ajoutons, pour diminuer un peu la surprise, que le volant descend en ligne directe de la balle: c'est une troncature de balle ailée. — [6] Le *cuculus indicus*, dont les poètes de l'Inde vantent sans cesse le chant délicieux, comme ceux de la Perse celui du *boulboul*, et comme les nôtres celui du rossignol: le *tchakora* cependant partage aussi, quoique à moindre degré, cette admiration.— [7] *V.* n. 3 sur S. 3.— [8] *Çoubhante.* — [9] *Djâtakoutoûhalas :* l'ital. dit *vinto da curiosità* ; mais *djâta* n'est pas *vinto*. [Quant à l'épithète que nous avons jointe au

Vibhândaka, ô râdjâ : il approcha du lieu qu'elles occupaient, et resta là frappé de surprise.

-22, 23-. Témoins de son étonnement, — elles modulèrent des chants aux syllabes liées par un rhythme délicieux, ces beautés au doux parler, — elles sourirent ces beautés aux longs yeux[10].

-23-, 24-. Elles s'approchèrent et l'abordèrent, entraînées par l'ivresse des jeux, elles lui dirent : « Qui es-tu, quel est » ton père, ô toi qui viens ici avec tant d'empressement ?

-24, 25-. » Pourquoi est-ce que tu vis solitaire dans cette » forêt inhabitée? dis-nous-le ; nous éprouvons le désir de le » connaître. Dévoile-nous le fond de cette aventure, écla- » tant mortel ! »

-25, 26-. A la vue de ces êtres tels qu'il n'en avait jamais vus par le passé, de ces créatures en qui se moulait l'amour[11], de ces femmes en un mot, le fils du richi se mit à conter tout ce qu'il savait sur lui-même.

-26, 27-. « Mon père, c'est Vibhândakha qu'on l'appelle, » Vibhândakha le maharchi, qui lui-même doit le jour à Ka- » çyapa. Je suis son fils, et mon nom est Richyaçringa.

-27, 28-. » Mais vous-mêmes, pourquoi vos pieds agiles vous » ont-ils porté devers mon ermitage? et que puis-je faire do- » cile à vos ordres[12] ? Veuillez vous hâter de me le dire.

-28, 29-. » Notre ermitage, tenez, le voici, il est là. Il est » garni de douces racines et de fruits. Je vous y ferai hono- » rable accueil à tous.... Rendons-nous-y. »

-29, 30-. Ces paroles prononcées par le fils du richi, grande

substantif, disons que jamais, à notre avis, « curiosité », quoique exprimant le fait même de *koutoûhala*, ne rend ce qu'il y a de volupté, de magie en quelque sorte, de *rapture*, diraient les Anglais, au fond de ce mot, qui semble montrer le chatouillement de la soif de voir passé à l'état de catalepsie]. — [10] *Djagouh kalapadâkcharam gîtam madhourabâchinyo, djahasouç tchâyatakchanâh*, commençant le 2d vers). Ces 3/4 de çlokas sont dans l'italien : *Incominciarono più dolci i loro canti e venivano a lui sorridendo le donzelle dal favellar soave e dai grand' occhi*. Nous ne savons si nous avons trop pesé sur le *kalapadâkcharam* (qui dans l'it. est simplement *più dolce*). — [11] *Kâmaroûpâs*, « aux formes d'amour », ou « aux formes tout amour », ce nous semble. L'it. dit *piene d'amore e leggiadria*. — [12] *Kim tcha vah kriya-*

joie naquit chez celles qui l'entendaient ; et toutes ensemble se mirent en marche pour visiter l'érémitique manoir.

-30, 31-. Toutes[13] virent Richyaçringa, le fils du richi, leur payer le tribut d'honneur, l'eau pour se laver les pieds, la coupe hospitalière, les siéges[14], les douces racines et les fruits.

-31, 32-. Une fois reçus par toutes ces témoignages de considération, des appréhensions leur vinrent; la crainte d'une malédiction[15] du richi les assaillit, et partir devint l'objet de leurs pensées.

-32. Et de leur voix la plus douce, souriantes, elles lui adressèrent ces paroles :

33. « Et nous aussi, ô fils de richi, nous avons là des fruits » délicieux, venus en notre hermitage: goûtes-en, s'ils peu- » vent te plaire, ascète sans reproches.»

34. Sur quoi, elles lui offrirent des confiseries, dont la forme simulait des fruits, et mainte autre sorte de friandises, avec d'exquises liqueurs enivrantes.

35. «C'est là l'eau de nos bassins sacrés[16],» disaient-elles, « bois en conséquence, dévot fidèle!» Puis c'étaient des accolades qu'elles lui donnaient en riant, sans force pour résister à leur entraînement ;

tâm kâryam? Dans l'italien, *vah* devient *che a voi sia caro.* — [13]Equivalent ou addition, ce mot n'est là que pour bien mettre en relief le féminin pluriel *âsâm*, par lequel commence le çloka. — [14]*Pâdyârghyâsanadânena* (le 2d *ya* manque) : cp. n. 24 sur S. 2. — [15]La puissance des malédictions, et surtout de la malédiction d'un brâhmane, d'un richi, n'a pas de limites, selon l'Indou des temps antiques. Une malédiction de Brâhmane renverserait Indra de son trône. Et, d'autre part, les sublimes ascètes qu'on qualifie si souvent de *djitendriyâh*, *djitakrodâh*, ne laissent pas d'être fort irascibles. Cette idée de la puissance des malédictions a jeté de puissantes ramifications dans l'Asie antérieure et l'Occident. On connaît Balaam, le maudisseur payé, mandé pour maudire. Longtemps aussi le prêtre grec fut surtout un maudisseur, *arêtêr*: témoin Chrysès au début de l'Iliade. Les toutes-puissantes Furies sont les Imprécations, que la foi païenne doua de la personnalité, de la vie, et de l'idée de *Vendetta* (la Justice barbare). L'efficacité des *diræ*, suivant les Romains, est connue, ainsi que le vœu aux Dieux infernaux. Au moyen âge encore, les exemples en sont nombreux. V., dans une des romances sur Roncevaux, le vieux père de don Bertrand (*Maldiciendo iba el vino, maldiciendo iba el pan..., maldiciendo iba el arbol..., maldiciendo el caballero..., maldiciendo la muger....*) — [16]*Tîrth-* : *V.* n. 6 sur S. 2. —

36. Puis des gorges rebondies qui l'effleuraient de moment en moment, puis des chuchotements que lui glissaient à la base de l'oreille[17] des bouches au parfum de miel.

37. Quant à l'anachorète, il se disait, car il l'imaginait : « Ce sont des fruits[18] », et il savourait comme tels ces confiseries savamment élaborées, et toutes ces autres friandises artistement faites à l'image de fruits.

38. Savourer ainsi ces fruits dont jamais auparavant il n'avait goûté les pareils, boire les liqueurs enivrantes, au bouquet délicieux, tout versait en lui l'ivresse de l'enchantement.

39. Le contact et l'étreinte[19] de ces formes juvéniles le mettaient en délire. Il aspirait plus vivement à ces attouchements, à ces caresses.

40. Mais la bande féminine dit adieu au fils du mouni, et s'en alla, non toutefois sans lui désigner leur érémitique manoir à elles, manoir sis à peu de distance.

41. Quand elles se furent éloignées, la tristesse prit Richyaçringa. Son esprit était avec elles, n'était que là ; et cette cause l'empêchait de goûter le sommeil.

42. Survint alors l'éminemment vénérable[20] fils de Kaçiapa. Le voilà dans l'habitation ! Qu'est-ce qu'il aperçoit ? Richyaçringa tout pensif, tout affligé.

43. Le fils de Kaçyapa interroge son enfant. « Pour quelle » raison est-ce que tu ne m'accueilles pas joyeusement ? Te » voilà aujourd'hui abîmé dans un océan de méditations !

44. » Tel n'est jamais, sous quelque rapport que ce soit,

[17] *Çrotramoûlé.* Ce mot, et l'ensemble du passage, nous remet en mémoire ces vers rimés de Djayadéva (*Gîtagovinda*, I, 4e hymne): *Kâpi kapolatale militâ lapitoum kim api çroutimoûle Tchârou tchoutchoumba nitambavatî dayitam poulakêr anoukoûle* [comme aussi le 1er vers rappelle ces deux-ci du même passage : *Pînapayodharabhârabharena Harim parirâbhya sarâgam Gopabadhoûr anougâyati kâtchid oudantchitapantchamarâgam.* — [18] *So 'manyata phalânîti.* -- [19] *Gâdham âlinghya.* Tchora (*Bilhanatch*, 98), *Adyâpi tâm.... Angêr anangavirasêr mama gâdham angam Alinghya keliçayane çayitâm smarâmi*; et plus haut (61) *Outthâya mantchâd âgatya gâdhâlinganam âtanot.* Nous retrouvons l'avant-dernier mot en tête de l'énorme épithète composée qui commence le *Pragalbhâyâh souratam* d'Amaroû (39 de l'*Amaroûçatakasdra* de Chézy), et qui forme à elle seule un *çardhoûlavikrîdita*, *Gâdhâlinganavâmanîkritakoutchaprodbhinnaromodgamâ.* — [20] *Bha-*

» l'aspect que présente un solitaire. Hâte-toi, mon fils, de me » dévoiler par quelle aventure s'est effectuée cette transforma- » tion. »

45. A ce langage du fils de Kaçyapa son père, le jeune mouni répondit en ces termes: « Seigneur, à ma vue se sont of- » ferts des ascètes aux beaux yeux étincelants.

46. » Puis, leurs gorges juvéniles et rebondies,— oh! leurs » gorges tiennent du merveilleux, — m'ont touché de tout » côté; puis leurs bras m'ont étroitement serré partout.

47. » Leur voix module des chants d'une excessive et ravis- » sante délicatesse, les module à tour de rôle[21]; et tout en fo- » lâtrant, elles impriment à leurs prunelles, à leurs sourcils, » des mouvements surnaturels. »

48. Les paroles de Richyaçringa entendues, son éminemment vénérable[22] père réplique en ces termes: « Ce sont des » Râkchases qui empruntent ces formes[23], afin de mettre à » néant les macérations;

49-. » Il ne faut, mon fils, avoir aucune confiance en ces » êtres-là, aucune. »

-49, 50-. Tels furent les propos consolateurs que le fils de Kaçyapa tint à Richyaçringa; et là-dessus, il passa la nuit là, puis s'en retourna au milieu de la forêt.

-50, 51-. Le jour suivant, Richyaçringa se rendit en diligence devers les lieux où s'étaient fait voir les beautés enchanteresses au corsage gracieux.

-51, 52-. Celles-ci aperçurent de loin le fils du fils de Kaçyapa venir à elles: elles s'avancèrent au-devant de lui, et, le sourire sur les lèvres, lui adressèrent alors ces mots:

-52, 53-. « Arrive, éclatant mortel, et viens vers notre cé- » nobitique demeure: elle est délicieuse, visite-la, laisse-nous » t'y combler d'honneurs! après, tu t'en retourneras chez toi. »

-53, 54-. Sitôt qu'il a ouï de toutes ces bouches féminines ces paroles faites pour enlever le cœur, Richyaçringa ne pense plus qu'au voyage, et les belles le conduisent.

-54, 55-. Alors, et tandis que le fils du richi se laissait[24] ainsi

gavân.— [21] *Alternando* dans l'it.: peut-être pourtant *mouhour mouhouh* est-il tout simplement *iterumque iterumque.*— [22] Toujours *bhagavân*: cp. çl. 42. — [23] Cp. n. 1. — [24] Ainsi la flottille lève l'ancre, et ce n'est pas seulement du milieu de la forêt aux navires que Richyaçringa

emmener, le Déva[25] versa la pluie sur les terres qui formaient l'empire du monarque.

-55, 56-. Quand Vibhândaka le maharchi[26] s'en fut revenu à l'ermitage, à sa retraite forestière, chargé de racines et de fruits, affaissé sous le fardeau et tout pensif,

-56. Il aperçut l'habitation vide; et, plein de regrets et d'impatience de revoir son fils,

57. Tout harassé qu'il était, sans même prendre le temps de se laver les pieds, il se mit à crier: «Richyaçringa! Richya-» çringa[27]!» et de tout côté volaient, erraient ses regards[28].

58. Et Richyaçringa ne s'offrait point aux yeux de l'éminemment vénérable richi qu'engendra Kaçyapa. Il sortit alors du bois, celui qu'engendra Kaçyapa, et il aperçut un village.

59. Chaque villageois, chaque pâtre veillant aux vaches, fut assailli de questions: «A qui sont ces campagnes si belles? A » qui ces villages? A qui ces nombreux troupeaux de va-» ches[29]?»

60. Les paroles du richi entendues, chacun de ces hommes, auxquels les vaches fournissent la subsistance, se mettait dans l'attitude de l'andjali, et, s'inclinant avec respect, répondait:

61-. «Aux Angas commande un roi célèbre, et dont le nom » est Lomapâda;

-61, 62-. »Et ces villages, ainsi que tout ce qu'ils contien-» nent de troupeaux, de vaches, sont l'honorable dotation

voyage, c'est du bord auquel ses conductrices ont abordé la veille, au milieu du fleuve qui va le porter près de Lomapâda. Du reste, il doit toujours se croire au milieu des bois: il n'a fait que passer de forêt à forêt, et il peut s'écouler plusieurs instants avant qu'il voie que la forêt se meut au milieu des eaux. [Notons qu'*ânâyamâna* qui commence le vers est là pour *-ne* (au locatif, comme *tasminn richisoute*): le poète aurait pu dire, sans hiatus, en résolvant l'*e* en ses 2 voyelles composantes *ânâyamânay-* (d'où *ânâyamânayevâtha*).—[25] Le Déva par excellence, Indra (*V.* n. 18 sur S. 1), d'où souvent aussi le nom Indra-le-Déva (Dévendra): n. 59 sur S. 1).—[26] *Viprarchir*, complétement synonyme de *Brâhmarchi*, n'a rien qui doive étonner, mais doit être remarqué: cp. n. 22 sur S. 1.—[27] On se rappelle *ut littus Hyla, Hyla omne sonaret.*—[28] Quel admirable coup de pinceau! après les cris qui peut-être s'interrompent (*tchakroça Richyaçringeti*), le regard, qui scrute de tout côté (*sarwatah pravilokayan*). [L'ital. dit *si mise guardando d'ogni parte a chiamare Oh R.! Oh R.!*] — [29] Ceux qui vont cherchant des rapprochements entre les éléments (les essences

» qu'assigne, oui, qu'assigne ce monarque à Richyaçringa le » radjarchi, fils de Vibhândaka.»

-62, 63-. Tels furent les propos tenus au richi. Usant alors de l'œil de la méditation, il vit l'avenir, il comprit, et il rebroussa chemin, la joie en l'âme.

-63. Le fils du richi, ce Richyaçringa qui ne respire que le devoir, avait monté le navire principal[30],

64. Et, accompagné d'un immense fracas retentissant au sein de nuages qui faisaient du ciel une région pleine de ténèbres, au milieu d'averses tombant impétueusement à flots énormes, il atteignit la royale résidence[31].

65. Au tomber de la pluie, le suprême dominateur des populations devina la venue du brâhmane, et, s'avançant à sa rencontre, il lui rendit hommage en courbant sa tête jusqu'à terre.

66. Précédé de son pourohita, il lui offrit ensuite la coupe hospitalière, et, accompagné des habitants de la cour, il lui fit cortége avec les façons les plus gracieuses.

67. Les plus hautes manifestations honorifiques, les plus exquises délices auxquelles on aspire, il l'en entoura pour conquérir ses bonnes grâces, il le servit lui-même[32], comme pour lui dire : «N'aie pas rancune ici de l'aventure[33].»

68. Pour femme, enfin, il lui donna Çântâ sa fille, aux yeux de kamala[34], Çântâ, au cœur sans tache[35], et il fut dans l'enchantement en la donnant.

en quelque sorte) des légendes épiques orientales et nos contes familiers (où tout n'est pas occidental jusqu'à la moelle), se rappelleront le 3e conte de Perrault, et «A qui ces prairies-là»? etc., etc. — [30] *Naouyanavaram.* Dans l'ital. *nave eletta.* — [31] Nous citons le texte, non comme difficile, mais comme magnifique de puissance et de couleur: *Meghanâdena mahatâ kritwâ satimirâm nabhah Mahâdjalaoughavarchena, râdjadhânîm oupâyayaou.* — [32] Cp. S. 13, 16, les rois servant eux-mêmes comme esclaves (*bhrityavat*) les Brâhmanes pendant l'açwamédha. — [33] Ou plus brièvement « sans rancune» [mot à mot, *ira ne hujus rei ibi exstet* (*manyour mâsyeha bhoûd*)]. En ital., *onde rimuovere a lui ogni cagion di sdegno.* — [34] *Kamala.* — [35] Gorresio dit *del pensier sereno.* Le sens précis de l'adjectif *çânt-* est «dompté», «discipliné», c.-à-d., dont toutes les passions, dont tous les mouvements sont contenus; mais nous avons voulu rendre le

69[36]. Voici comment la ville des Angas devint le séjour de l'imposant Richyaçringa, comblé d'honneurs par le monarque, et sans cesse à côté de Çântâ son épouse.

SARGA X.

ARRIVÉE DE RICHYAÇRINGA DANS AYODHYA[1].

(**Richyaçringasyâyodhyâgamanam.**)

1. Ecoute encore, mahârâdja, les paroles salutaires que j'ajouterai, telles que je les ai ouïes de celui qui les prononçait, de Sanatkoumâra.

2. « Un jour », dit-il, « le sceptre sera porté avec éclat et » gloire par un rejeton de la race d'Ikchwakou, qu'on nommera » Daçaratha, et dont la sagesse égalera la puissance, sa puis- » sance où rien ne sera chimère.

3. » L'amitié liera ce prince magnanime au roi des Angas; et » il lui naîtra une fille à la haute fortune dont le nom sera » Çântâ[2].

4. » Lomapâda le roi des Angas sera, lui, sans postérité mâle[3]. » Ce monarque alors viendra supplier le râdjâ Daçaratha.

5. » Je n'ai pas de postérité mâle, ami. Aie pour agréable » de m'accorder, afin que je puisse en avoir, ta fille Çântâ[4], toute

jeu de mots *Çântâm çântena manasâ.* — [36]Pas de stance lyrique ici pour terminer. Cela désormais se verra souvent au 1er kânda. C'est un des indices de remaniement sur remaniement. — [1]Ce sarga se compose de 2 parties : 1o la fin de l'allocution de Soumantra (*Soumantravâkyam*, S. 8), qui maintenant va conter la portion de la prophétie exclusivement relative à Daçaratha ; 2o le voyage qu'entreprend le monarque par suite de cette prophétie et son retour avec le richi Richyaçringa qu'il emprunte en quelque sorte à Lomapâda. — [2]Celle que jusqu'ici nous aurions crue la fille de Lomapâda. — [3]Et tout à l'heure, çl. 5, nous lirons *anapatyâya,* puis au vers suivant, *poutrârtham.* — [4]Ceux qui ne sont pas au courant des idées indoues croiront que Lomapâda demande en mariage la fille de Daçaratha et que la Çântâ du S. 10 n'est qu'un fruit de ce mariage : sa fille alors aurait été désignée par le même nom que sa mère. On serait dans l'erreur. Lomapâda ne demande la fille du souverain des Koçalas que pour en faire sa fille adoptive et la marier à un autre. En effet, çl. 6-8, il

» jeune encore, au cœur sans tache, au teint incomparable[5].

6. » Ces paroles entendues, Daçaratha, naturellement enclin » à pitié, cédera sa toute jeune fille, Çântâ, au souverain des » Angas.

7. » La jeune vierge obtenue, le râdjâ, quitte d'inquiétude, » reprendra le chemin de sa capitale, satisfait au fond de l'âme » de la réalisation de son vœu.

8. » C'est elle, c'est cette jeune vierge[6] que l'héroïque mo- » narque donnera en mariage à Richyaçringa; c'est elle que Ri- » chyaçringa se félicitera d'avoir reçue pour femme.

9. » Or, un jour viendra qu'ayant envie d'offrir un sacrifice, » le râdjâ Daçaratha invitera, dans l'attitude de l'andjali, invi- » tera, dis-je, car il se connaît en devoir, Richyaçringa, le régé- » néré par excellence[7],

10. » Pour obtenir qu'il préside au sacrifice, pour obtenir des » enfants, pour obtenir le swarga[8], il l'invitera, lui seigneur des

l'unit à Richyaçringa; et, çl. 26, il dit à son gendre, en désignant Daçaratha, «c'est tout autant ton beau-père que moi-même.» Une fois forcés de reconnaître ce point, nous n'en restons pas moins en peine, grâce à nos préoccupations européennes, et nous nous demandons comment il se fait que Lomapâda, privé de fils, croie avoir des fils en prenant Çântâ pour fille adoptive. La réponse est simple, et le Code de Manou la fournit (IX, 127-131, mais surtout 127): *Apoutro 'nena vidhinâ soutâm kourvîta poutrikâm: Yad apatyam bhavet Asyâm, tan mama syât swadâkaram* [«celui qui n'a pas de fils peut faire de sa fille une productrice de fils qui soient à lui, au moyen du mode (c.-à-d. de la formule) que voici: «Que la postérité mâle qui va se former chez celle-ci accomplisse en ma faveur le swadha»]. Accomplir le swadha, c'est offrir le çraddha ou sacrifice funèbre, en vertu duquel l'âme d'un défunt marche vers la béatitude ou l'obtient; et un fils seul ou la descendance mâle, peut valablement offrir le çraddha. Heureusement, on le voit, par une simple formule prononcée à l'avance, on peut habiliser le fils de la fille en qualité de fils, et, d'autre part, à défaut de fille, une fille adoptive remplace parfaitement celle qu'on n'a pas: c'est ce qui ressort et des çl. 158-160 du même l. IX du *Mânava Dh.*, et du présent passage du poème de Vâlmîki. [Quant à la paronomasie, c'est même chose que ci-dessus, n. 35 du S. 9]. Pour «toute jeune». *V.* n. 6. — [5]*Varavarninîm*, omis dans l'ital. — [6]*Kânyâm*, en sens strict, «vierge et qui ne passe pas 9 ans». — [7]*Dwidjaçrechtam*: dans l'ital., *ottimo fra i Brahmi* (mais çl. 17, *fra i binati egregio* pour *Dwidjasattama*, dit également de Richyaçringa). — [8]*V.* la fin de la n. 4 [Nous intercalons «qu'il préside», bien que l'it. se

» populations ; et ce fils du Richi accordera au souverain des » laboureurs[9] la faveur souhaitée,

11. » Et Daçaratha se verra père de quatre fils d'incomparable splendeur, et qui tous ajouteront au renom, à la célébrité, » à la gloire, à la justice, en même temps qu'à la série des descendants d'Ikchwakou. »

12. Tel est l'avenir que proclama un jour la fleur des Dévarchis, l'éminemment vénérable Sanatkoumâra, au milieu des mounis qui siégeaient ensemble.

13. A toi donc, à toi, tigre[10] des souverains, d'aller chercher et d'amener ici ce fils de Vibhândaka, élu ton gourou[11]. »

14. Ces utiles conseils de Soumantra entendus, Daçaratha se rendit près de Vaçichta, et lui adressa ces paroles :

15. « Voilà le langage de Soumantra. Qu'il te plaise m'accorder ton autorisation. » — « Ainsi soit fait », répondit Vaçichtha, sitôt qu'il eut ouï la demande.

16. Une fois reçue l'approbation de Vaçichtha, le râdjâ, que transportait l'allégresse, se mit en route avec empressement, conformément à la parole de Soumantra,

17. Pour faire élection de Richyaçringa : les ministres, son

borne à dire *egli assista* (toute la suite nous absoudra), et nous répétons à dessein, le samskrit portant *yadjnârtham prasavârtham tcha swargârtham tcha.*] — [9] Tout simplement le roi : cette épithète n'est pas rare (le Mahâbhârata la présente peut-être encore plus souvent) ; elle est remarquable et nous ouvre un horizon (en nous reportant à des temps où l'agriculture était à peu près l'occupation unique, et où peut-être, ainsi qu'en Chine, une fête annuelle de l'agriculture voyait le souverain lui-même conduire de sa main la charrue et tracer un sillon). — [10] On devinera sans peine, pour peu qu'on se rappelle nos observations, p. xxxv, que *tigre* ici n'implique pas férocité : la périphrase, au contraire, est honorifique au suprême degré, nous la retrouverons souvent, ainsi que « tigre des hommes » et « tigre des mounis » : elle a 2 sens possibles, « roi des rois », ou « éminent parmi les rois » ; le plus souvent l'esprit oscille entre ces deux sens. — [11] *Varahitwâtmano gouroum* (*âtmano* « de toi », *tui ipse*). Faire élection indique ici un acte officiel accompagné de formes solennelles et très-graves ; et c'est un mot sacramentel, comme *instituer* un magistrat, *préconiser* des cardinaux, etc. Aussi le poète pèse-t-il sur *varayitwâ* que nous retrouverons çl. 17 (*Richyaçringam varayitoum*, où le sens ne peut faire ombre de doute), et çl. 2 de S. 11, *hotâram varayâmâsa.* [Nous différons, on le voit, de l'ital., suivant lequel il s'agirait ici de cette au-

pourohita, et tout ce qui demeurait à la cour, l'accompagnaient devers les lieux habités par le régénéré transcendant.

18. Diverses contrées furent rapidement traversées par le râdjâ ; et finalement il fit son entrée dans la ravissante ville de Lomapâda, où maint hommage lui fut rendu.

19. Là, dans le palais de Lomapâda, le râdjâ Daçaratha eut entrevue avec le fils du richi, avec ce sage comparable au feu qui flamboie.

20. Et Lomapâda, le râdjâ, traitant l'arrivant Daçaratha en hôte chéri[12], signala sa réception affectueuse par des honneurs en rapport avec son rang.

21. Le souverain d'Ayodhyâ resta là de sept à huit jours[13] usant de l'hospitalité, ensuite il tint au roi des Angas ce langage:

22. « Que ta fille Çântâ, ô vaillant prince des agriculteurs, se rende avec son époux en ma ville[14]. Il y a là une grande œuvre à consommer. »

23. « Soit, » dit le râdjâ, consentant au voyage du sage. — Et le sage, le fils du richi, vit Lomapâda lui porter des paroles.

24. Richyaçringa l'entendit lui décliner sur l'heure le nom de Daçaratha. « Voici, » disait le roi des Angas, « le râdjâ Daçaratha, mon ami, pour qui j'éprouve l'affection la plus vive.

25. Il a, lorsque j'étais sans postérité mâle, prêté l'oreille aux supplications que je lui adressais, pour avoir des fils : il m'a cédé sa fille adorée Çântâ.

26. Brahmane, c'est tout autant ton beau-père que moi-même, ce prince qui vient aujourd'hui requérir ton secours, am-

torisation que tout à l'heure le roi requerra de Vaçichtha]. — [12]Evidemment, «avec le rang de son hôte»; mais *anouroûpayâ* offre la même ambiguïté que «son». — [13]Il y a là quelque chose d'analogue à ces 9 jours que passe aussi comme hôte, Bellérophon à la cour d'Iobate, avant qu'on ouvre les lettres de Prœtus, et qu'on commence à parler affaires (Hom., *Il.*, VI, 174). Semblable usage, ou peu s'en faut, se retrouve au moyen âge : Cantacuzène, forcé d'évacuer l'empire grec, reçoit l'hospitalité en Servie ; et c'est après 7 jours de fêtes et festins, qu'il énonce officiellement les motifs de sa venue, et qu'il est question d'affaires (*Mém.* de Cantacuz., III, 43). — [14]*Nagaram* comme un peu plus bas (çl. 31) *pouram* : en réalité, c'est l'équivalent de «capitale», ou de «résidence souveraine» ; et nous croyons qu'il n'y aurait pas infidélité grave à dire «capitale». Toutefois, nous réservons, en général du moins, ce mot pour *mahâpouram* (*Urbs*, *Asty*, *Polis*), pour Rome,

bitieux d'avoir des fils[15], ô des régénérés le plus parfait !

27. Aie donc l'obligeance de le seconder dans le sacrifice qu'il offre, épris de l'idée d'avoir des fils : fais-lui franchir ce pas[16], va, pars d'ici, et que Çântâ ton épouse parte avec toi.»

28. En réponse à ces paroles, le fils du richi dit « oui » à l'instant même, prit congé du monarque ; et se mit en route avec sa femme.

29. Le râdjâ Lomapâda, de son côté, après les dernières accolades et les effusions de respect, fit à Daçaratha ses adieux[17], et le laissa, libre désormais, retourner en sa ville.

30. Ayant ainsi pris congé, Daçaratha, en possession, en compagnie du Dwidja[18] par excellence, qui lui-même était accompagné de Çântâ[19], entama en temps utile l'œuvre du voyage[20].

31. De par sa royale volonté, des hommes dressés à cet office sont expédiés devers sa ville, porteurs en ville des joyeuses nouvelles.

32. « Partez d'ici ! que votre course à vous autres soit plus rapide que la mienne, c'est moi qui l'ordonne ; et que la cité entière soit de toutes parts brillante d'ornements. »

33. L'âme pleine de joie, ceux-ci volent, ainsi l'a commandé

Athènes, Alexandrie, présentent le même phénomène, une agglomération centrale seule qualifiée «cité», parmi des villes réelles parfois très-grandes, reléguées au rang de bourgades, *pagi*, *grâmâni*.— [15] *Poutrârthi*. — [16] *Târayênam*, c.-à-d. «remplis ses vœux» (ital., *e il suo desiderio adempi*); mais *târayênam* commence le vers. — [17] *Anoudjâdjne*. Ces adieux, ces congés, tant à prendre qu'à recevoir, reviendront souvent ; et tous les épiques indous le disputent sur ce point au Râmâyana. Ces répétitions, impatientantes pour nous autres européens, attestent et l'excessive politesse et l'étiquette, sensibles dès ces temps reculés. Ils attestent aussi la naïveté des conteurs (*V*. p. x). Il y a longtemps que nul poète chez nous ne reproduirait à chaque visite, en quelque sorte, ces mentions banales, sauf lorsque les scènes d'adieux deviennent pathétiques, et s'élèvent à la hauteur de ressort d'action. Nous laissons au lecteur le soin d'apprécier si celle qui va sous peu s'offrir à nous (S. 17) est absolument irrépréhensible. — [18] «Régénéré», comme aux çl. 9, 17, 26 ; seulement à présent que le mot Dwidja nous est familier, nous l'emploierons au besoin, et même parfois de préférence à tout autre. Cp. n. 39 sur S. 5.— [19] *Samâdâya* et bientôt *sahitam* (*sam-*..., *sah-*...) — [20] «De retour».

le monarque, et ils disposent tout, selon les instructions données, tout sans exception.

34. Bientôt le monarque fit son entrée dans sa ville, superbement décorée, au sein de laquelle retentissaient tous les instruments de musique : en avant de lui marchait le prince des dwidjas.

35. Les citoyens sont ivres de bonheur à l'aspect du souverain de retour avec ce fils du richi, ce sage dont l'éclat rivalise avec le feu qui flamboie[21].

36. Le souverain, en introduisant Richyaçringa en sa ville, se regarde déjà comme en pleine réussite : le contentement remplit son âme.

37. Toute la population de la cour s'éjouit de même à l'arrivée de Çântâ, et prodigue les hommages à l'époux en même temps et à cette beauté au mol abandon.

38[22]. Comblé d'honneurs, environné de joies suprêmes, le fils du maharchi a sa résidence au palais du Déva des hommes, et passe là des jours délicieux avec Çântâ, comme Vrihaspati dans la cité d'Indra-le-Grand[23].

ŞARGA XI.

PRÉPARATIFS DE L'AÇWAMÉDHA.

(Açwamedhayadjnasambhârah.)

1. Voici la saison d'hiver passée ; au moment même arrive et succède le point fixé à l'avance, le printemps[1] : le sacrifice alors devient l'objet des pensées du râdjâ.

2. Il aborde Richyaçringa, il s'incline, il lui paie son tribut de profonds hommages : il arrête l'élection sur lui comme

—[21] *Djwalitânalavartchasâ*, même idée au fond et même éclat que plus haut, çl. 19 (*dîpyamânam ivânalam*), mais non mêmes expressions. — [22] Vançasthas, les 4 pâdas (n. 33 sur S. 2). — [23] *V.* n. 59 sur S. 1 ; et pour la cité d'Indra, S. 5, n. 28. — [1] *Vasantasamaye.* C'est-à-dire qu'on avait fixé à l'avance le printemps, comme l'époque à laquelle on procéderait, nous ne disons pas au sacrifice, mais aux préliminaires du sacrifice. *Samayam,* vulg. «rendez-vous», s'entend du temps comme du lieu du rendez-vous. L'ital. dit simplement *prima-*

hotri suprême[2] en cette cérémonie qui doit lui produire de la postérité.

3. «Ainsi soit fait», répondit-il au râdjâ ; puis il continue en ces termes : «Hâte-toi, ô maître des hommes, d'ordonner l'organisation de tout ce qu'il faut organiser pour que le sacrifice aboutisse,

4. Et convie en masse[3], comme collaborateurs et hotris secondaires pour le sacrifice, convie, dis-je, Vaçichtha en tête, tous les autres brâhmanes que tu estimeras à propos d'y voir[4].»

5. Le râdjâ dit à Soumantra, qui se tenait à côté de lui, les paroles suivantes : « Dépêche-toi, Soûta, de m'amener sans distinction tout ce qu'il existe de gourous,

6. Maîtres de maison[5], aussi versés dans les théories védiques, que fermes sur le terrain des actes[6] védiques, sachant à

vera. — [2]On peut dire que c'est déjà fait, *V.* S. 10, n. 11. Mais (ou l'élection est renouvelée, confirmée en quelque sorte, ou plutôt) c'est qu'alors, pour la première fois, l'élection proclamée tout haut, proclamée en quelque sorte au moment astronomique dont l'arrivée équivaut à ce que serait chez nous la formule «le sacrifice est ouvert», est non-seulement officielle et publique, mais irrévocable. C'est comme, après la sanction, la promulgation ; c'est comme après les promesses, les signatures et le sceau. [Et ce serait probablement une subtilité que de vouloir distinguer entre le *hotâram varayâmâsa* que nous trouvons ici (le hotri est celui qui fait le *hôma* ou offrande au feu) et *varayitwâ gouroum* du S. 13].—[3]*Samânaya.*—[4]*Manyase* : nous gardons l'ambiguïté [le sens strict externe étant «juger à propos», la nuance logique «estimer» (le contraire d'*avamanye*), d'où l'ital., *stimi*] ; et dans ce sens large sont compris et les Atchâryas et les Oupadyâyas (*Mânava Dh.*, I, 140-142), mais avec cette restriction, ce nous semble, que les simples gourous, en d'autres termes, que tout gourou qui ne serait ni brâhmane, quant à la caste, ni vanaprastha ou sannyasî, quant à l'ordre, seraient exclus. — [5]*Snâtân*, parce qu'en achevant son noviciat, tout Dwidja se purifie par un bain (*snâna*) solennel, d'où le nom de *snâtaka*, synonyme de *grihastha* « maître de maison », nom qu'ici remplace *snâta* : *V.* Manou, II, 245, et III, 4. — [6]Nous eussions pu dire « pratiques », comme l'ital. *osservanze:* nous avons préféré un mot qui, dans son ambiguïté, implique surtout le point de vue moral, et peut-être même eût-il mieux valu risquer sans ambiguïté « œuvres ». Suivant Goverdhan Kâl ou l'auteur quel qu'il soit du *Commentaire sur le Vidhyâdarçana* (*Rech. as.*, I. 372 de la trad. fr.), on distingue dans les Védas, œuvres, science et culte *karma*, *djnâna*, *oupâsana*; et quoique *karma* signifie fréquemment «cérémonie,» il nous semble bien qu'ici c'est à cette dis-

fond soûtras[7] et bhâchyas[8], et parvenus au bout des Védas et des Védangas;

7. Que tout Brâhmane, s'il est chef de famille, s'il est pauvre, s'il est vieux, s'il est marié, s'il fait des Védas étude spéciale[9], s'il est étranger, soit amené ici par d'honorables prévenances. »

8. Les paroles du râdjâ entendues, Soumantra en toute hâte introduisit tous ces sacrificateurs par qui Védas et Védangas avaient été lus jusqu'au bout,

9. Souyadjna, Vâmadéva, Djâvali, ainsi que le fils de Kaçyapa, et que le pourohita Vaçichtha[10], et avec eux les autres

tinction qu'il faut s'attacher. Mais, va-t-on dire, l'oupâsana où est-il? D'abord, il pourrait se faire que quelques personnes vissent l'oupâsana dans les soûtras (*V.* n. 8), mais, au fond, le poète n'est pas tenu de reproduire de point en point des classifications.— [7, 8]Nous conservons les mots techniques qui veulent dire, soit « textes » et «exégèse», soit comme on l'entend usuellement, «axiomes» et «gloses» [l'ital. dit même *primi assiomi*]. En fait de terme occidental, «aphorismes» peut-être serait l'équivalent le plus parfait (car l'axiome doit être évident, l'aphorisme n'est tenu que d'être concis, et d'offrir l'aspect exact et sévère de la formule). Ainsi les soûtras de la *Sankhyakârikâ*, dits aussi *Sankhyasoûtrâni*, soûtras qui sont en vers, quoique Colebrooke dise que tous les soûtras sont en prose (lettre à M. Pauthier dans l'*Essai sur la philosophie des Hindous*, par ce dernier). [M. Gorresio, dans sa note sur ce passage, ne reconnaît de soûtras qu'en vers]. — [9]Nous avons à dessein employé une expression élastique. Le mot samskrit est vague, *çrotryâna-*. On peut y voir tout simplement le brâhmane qui connaît le Véda (*çrouti*) ; on peut, avec M. Gorresio, croire qu'il s'agit de ceux qui suivent, relativement à la lecture ou à l'interprétation du Véda, des écoles spéciales, pourvu, bien entendu, que ce soient des écoles orthodoxes. Non-seulement, en effet, on distingue les brahmes lecteurs des Védas, selon qu'ils en savent 1, ou 2, ou 3 (*ekavedi, dwidevi, trîvedi*), ou bien, d'après le mode de lecture qu'ils préfèrent [ceux-ci prononçant les mots de suite sans discontinuité, ceux-là détachant les mots (*pada*) ou même les éléments des composés (*krama*); les autres les formant en tresses (*djatâ* ou *ghana*, selon qu'ils groupent le 1er et le 3e, le 2d et le 4e, le 3e et le 5e, etc., ou qu'ils adoptent un autre enlacement); d'autres, enfin, lisant dans l'ordre inverse (*avaroha*), tandis que beaucoup s'en tiennent à l'ordre direct (*aroha*); mais il est des écoles théologiques dont la distinction tient au fond même des interprétations auxquelles se prêtent les textes saints, interprétations si diverses, que Colebrooke, dans sa notice sur les Védas (*As. Researches*, VIII, 369, etc.) en porte le chiffre à 1100. — [10]Des 5 noms ici donnés, 2 sont nouveaux pour nous : l'on a vu Vâmadeva, S. 7, 1.

membres de la première des castes aux deux naissances[11].

10. Quand ils furent arrivés, le râdjâ Daçaratha leur témoigna sa vénération, puis il leur adressa ces mots, aussi conformes au devoir et à l'utile que remplis d'aménité :

11. «Jamais, en dépit de mes désirs, je ne vis mes traits reproduits par la naissance d'un fils. J'ai envie, en conséquence, d'offrir un sacrifice, l'açwamédha. Oui, c'est mon idée.

12. Ce sacrifice, c'est par la faveur du richi que mon désir est de le parfaire; c'est aussi, dignes personnages, à l'aide de votre puissance :

13-. Que vos dignes seigneuries[12] me prêtent ici leur assistance, à laquelle j'ai recours.

-13, 14-. «A merveille», s'écrièrent les brâhmanes, tous applaudissant à ce discours, Vaçichtha en tête, et tous célébrant le monarque avec transport.

-14, 15-. Reprenant la parole ensuite, ils dirent, rangés à la suite de Richyaçringa : «Qu'on organise tous les préparatifs, et qu'on détache l'impétueux coursier[13] ;

-15, 16-. Tu obtiendras, n'en doute pas, l'objet de tes vœux : il te naîtra des fils, de splendeur suprême, ô toi chez qui le désir d'une postérité mâle est inséparable du devoir, et n'éveille que des idées de même sorte.»

-16, 17-. Le râdjâ fut enchanté d'entendre ainsi parler le richi, et il dit, tant à Soumantra qu'à sa suite de conseillers supérieurs à tous en vertu :

-17, 18-. «Que l'appareil,—ainsi l'ordonnent tous les gourous ici présents,—que l'appareil du sacrifice soit tout entier dressé au plus vite, et dressé par vos mains, je l'ordonne pareillement;

-18, 19-. Et que nul vice ne survienne, de quelque part que ce soit, — qu'on y pourvoie! Que le cheval désigné par Soumantra et assisté de l'Oupadyâya[14] cesse d'être attaché ;

-19, 20-. Que l'emplacement du sacrifice soit préparé sur

—[11] «*Dwidjottamâ*». Comme ci-dessus, çl. 17 du S. 10 (cp. n. 7, sur çl. 9 de ce Sarga), *egregi Brahmi*. — [12] *Bhavantah*, comme au vers précédent *bhavatâm*. — [13] *Tourogaç*. — [14] A peu près « sous-précepteur en lecture sacrée». Manou, II, 141 : *Ekadeçam tou vedasya vêdângâny api vâ pounah Yo'dyâpayati vrittârtham, Oupadyâya sa outchyate* («celui qui fait faire lecture, c'est-à-dire qui donne l'enseigne-

l'autre rive de la Sarayoû , et que les cérémonies propitiatoires préalables soient accomplies dans toutes les règles.

-20, 21-. Mener à bien cet auguste sacrifice, ce serait impossible au monarque sans puissance, impossible au monarque sans foi , impossible au monarque dont médiocre serait l'opulence.

-21, 22-. Les Râckchases perturbateurs des rites védiques[15] sont à l'affût[16] des vices qui pourraient porter empêchement au sacrifice; et quand l'obstacle surgit, malheur à qui entreprit de sacrifier ! Il est perdu[17].

-22, 23-. Que ce mien sacrifice donc s'accomplisse sans que rien vienne l'enchevêtrer ! vous qui assistez tous ensemble aux rites sacrificatoires , dignes personnages , pourvoyez à tout !»

-23, 24-. Ce fut avec des «Oui, oui,» que les ministres accueillirent les paroles du monarque; et soudain ils exécutèrent sans en rien omettre, telles quelles avaient été formulées, les royales instructions.

-24, 25-. Les Brâhmanes ensuite adressèrent salutations et hommages au râdjâ, et s'en retournèrent en disant, «Puisse nulle entrave n'arrêter le sacrifice !» de la même façon qu'ils étaient venus[18].

-25[19]. Et ensuite, quand ces membres de la caste régénérée par excellence se furent ainsi retirés, le suprême dominateur des hommes donna encore quelques ordres sur ce qui restait à faire, puis il rentra dans les appartements intérieurs du palais[20].

ment, soit d'une portion du Véda, soit des Védangas, pour gagner sa subsistance, celui-là on l'appelle Oupadyâya»).—[15]*Brahmarâkchasâh.* — [16]*Mrigayanti* en quelque sorte «courrent comme les chasseurs, courrent la gazelle». — [17]Nous retrouverons ces idées S. 13. Elles ont envahi le monde: *V.* l'histoire de Saül, de Tullus Hostilius, etc. — [18]C.-à-d., dans le même ordre, avec le même recueillement, par les mêmes véhicules, etc., etc. «Par la même route» serait trop peu, et quelquefois serait inexact. — [19]Pas de vers lyriques. — [20]Ou simplement dans l'antapoura (n. 10 sur S. 3, et n. 18 sur S. 4).

SARGA XII.

COMMENCEMENT DU SACRIFICE.

(Yadjnârambhah).

1-. Un second printemps revint, un an entier était encore révolu[1].

-1, 2-. Vaçichtha se vit aborder avec un salut, une inclination et des témoignages d'honneur, par le monarque qui lui tint ensuite ce langage, toujours voulant avoir des fils :

-2, 3-. Qu'on procède sur-le-champ au sacrifice organisé conformément aux livres saints ! et attention à ce que nul perturbateur des rites sacrés ne vienne y mettre empêchement.

-3, 4-. O digne brâhmane , tu es pour moi et un ami plein de bienveillance et un gourou de premier ordre. C'est donc à ton noble bras de supporter le fardeau qui pend sur nos têtes, le fardeau du sacrifice[2].»

-4, 5-. «Ainsi soit fait» , répondit au râdjâ le régénéré de caste suprême. «Je ferai tout ce que prescrivent tes augustes désirs.»

-5, 6-. S'adressant ensuite à tous les brâhmanes[3], les plus versés dans les cérémonies relatives aux sacrifices , il leur dit : «Que l'on mette à l'œuvre architecturale[4] des hommes d'âge mûr et rigides observateurs du devoir ,

[1] Qu'on ne s'étonne pas de l'énormité d'intervalle entre le moment où commencent les préparatifs et celui où vont s'accomplir les cérémonies. D'abord , il est entendu que l'açwamédha est des sacrifices le plus auguste ; il doit donc être le plus ardu , le plus lent. Mais ensuite les proportions ne sont-elles pas parfaitement gardées ? et des princes qui trônent de 10 à 30 000 ans ne peuvent-ils pas mettre un an et quelques mois à la plus grande cérémonie de leur règne ? — [2] On demandera peut-être pourquoi le monarque s'adresse à Vaçichtha , tandis que c'est de Richyaçringa qu'il a fait élection, comme sacrificateur suprême. La réponse est simple : autre est le sacrificateur, autre est celui que regarde l'exécution du matériel du sacrifice, et par qui sera transmis au sacrificateur l'ordre d'accomplir les cérémonies. C'est la différence d'un ministre de la guerre à un général en chef. — [3] *Dwidjân*. C'est un des passages où incontestablement *dwidja* est plus que «régénéré». — [4] *Stâpatye*. M. Gorresio , dans une note parfaite ,

-6, 7-. Des manouvriers, des maçons, des charpentiers, des terrassiers, d'autres artisans de toute sorte, et qu'on y joigne des astrologues, des pantomimes et des danseurs.»

-7. Vint ensuite une allocution à d'autres mortels sachant leurs çâstras[5], et d'érudition immense.

8. «Qu'à tous les détails du sacrifice préside, ô dignes personnages, un soin extrême, ainsi l'ordonne le roi. Et d'abord, puisque à cette solennité doivent fourmiller des milliers de spectateurs, convoquez en diligence les dwidjas[6];

9-. Qu'on prépare pour les rois des pavillons où affluent tous les avantages;

-9, 10-. Que pour les brâhmanes on arrange par centaines des demeures élégantes garnies de riz, de mets, de breuvages en abondance, et disposées commodément;

-10, 11-. Il faut de plus que pour la population s'élèvent de spacieuses habitations, où les comestibles existent par masses, et où se rencontre tout ce qui provoque un désir.

-11. La population des campagnes aussi devra trouver des subsistances en profusion.

12. En un mot, donner des vivres est indispensable ici; et ces vivres doivent être variés, la munificence ne doit pas être parcimonieuse. Attention à ce que toutes les castes aient leur part d'honneur et de bon accueil.

13-. Que nul ne s'entende adresser des paroles de mépris, soit laisser-aller, soit colère[7], — nul et nulle part.

-13, 14-. Tout homme qui jouera un rôle principal, soit dans la cérémonie du sacrifice, soit même comme homme de métier, doit être l'objet d'égards, sans qu'on aille contre la hiérarchie des rangs.

signale la lacune du dictionnaire qui n'explique *sthâpatya* que par «la garde du harem» d'où la version de Schlegel *ad custodiam*, etc.) et rappelle qu'un des Oupavédas, celui qui traite de l'architecture, a pour titre *Sthâpatya*-. En traduisant pourtant, il se borne à dire *all'opra*. — [5] *V*. n. 29 sur S. 1. Et ajoutons que *çâstra* s'entend souvent de science sacrée, d'où *sacra scienza* dans l'ital. Il est vrai que pour l'Indou, en principe, toute science est sacrée (le droit, la poésie, la musique, l'uranographie, etc.), bien qu'on prête moins usuellement et moins expressément cette qualification à la théorie des métiers. — [6] Les Çoûdras pourtant seront reçus (*V*. plus bas, çl. 12, *sarwe varnâ*, etc.); mais on peut dire qu'ils viendront sans convocation. — [7] *Kâmakro*-

-14, 15-. A l'œuvre, mais de telle sorte que tout soit parfaitement établi, et que rien ne manque! à l'œuvre, dignes personnages, avec d'amicales et moëlleuses pensées!»

-15, 16-. Tous alors, se réunissant, répondirent à Vaçichtha: «Nous ferons comme tu le dis, et rien ne sera omis.»

-16. Ce fut ensuite Soumantra que manda Vaçichtha; et tel fut le langage qu'il lui tint:

17. Toi, invite tout ce que la terre possède de monarques; et que tout ce qu'il y a sur la terre d'observateurs du Véda, Brâhmanes, Kchatriyas, Vêçyas, Çoûdras, invite-les par milliers;

18-. Que des masses d'hommes soient ici guidés par toi! que tous reçoivent cordial accueil[8]!

-18, 19-. On connaît le suprême souverain de Mithila[9], l'héroïque Djanaka[10] dont si ferme est la vigueur, si versé dans tous les çâstras, versé aussi dans les Védas.

-19, 20-. Conduis ici toi-même ce mortel à la haute majesté[11]: qu'il soit comblé des traitements les plus exquis. C'est à longue date, tu le sais, que remontent nos liaisons. Voilà pourquoi je t'adresse cette recommandation.

-20, 21-. Il y a aussi le roi de Kâcî[12], âme bienveillante, qui ne prononce jamais que d'accortes paroles. Encore un ami du lion des râdjâs, encore un illustre personnage qu'il te faudra conduire.

-21, 22-. Et le râdjâ des Kêkayas[13], ce vieillard qui porte au plus haut degré l'esprit de justice, ce beau-père[14] du lion des râdjâs, conduis-le ici avec son fils.

-22, 23-. Attention ensuite au seigneur et maître[15] des

dha-: nous lisons dans l'ital. *per isdegno o mal talento.* — [8]En poésie anglo-saxonne, ou chez Ennius, ce serait là un vers allitéré: *Samânayaswa satkritya sarwadeçechou mânavâm.* — [9]Ou Vidéha, aujourd'hui *Tîrhout*, dans la région du même nom, entre la Kaousitchî et la Gondatchî. — [10]Père de Sitâ (S. 51, S. 68, etc., etc.; et déjà il a été nommé S. 4, çl. 25 et 78). — [11]*Mahâbhâgam.* — [12]Auj. *Benarès.* — [13]Entre le Ravi et le Byah (Lassen, de *Pentapotamia ind.*, 12): Girivradja était le nom de leur capitale. — [14]C'était le père de Kêkéyî (*V.* n. 40 et 42 sur S. 1). — [15]Pour rendre l'emphase d'*içwara* dans *Angeçwaram*, comme un peu plus bas (çl. -24 25-), dans *prithivîçwa-*

Angas[16], à Lomapâda[17], si bon pour nous, si attaché aux observances pieuses, si semblable aux Dévas! conduis toi-même ici Lomapâda.

-23, 24-. Que les princes orientaux[18], que les Saouviras[19] du Sindhou, que les braves qui règnent à Sourachtram[20], que les potentats du midi[21] soient tous conduits ici par toi, et sans retard;

-24, 25-. Que tous les autres râdjâs, seigneurs et maîtres de la terre, qui nous voient d'un œil de profonde mansuétude, soient de même rapidement conduits ici par tes soins avec leur suite, avec leur famille.»

-25, 26-. Ces paroles de Vaçichtha entendues, à l'instant Soumantra se hâta de désigner des messagers pour amener les râdjâs, — des messagers en grand nombre.

-26, 27-. Puis, lui-même, Soumantra, tout aux inspirations du devoir, conformément aux royales prescriptions, il se mit en route, tout zèle et tout effort pour amener les potentats.

-27, 28-. Les ouvriers sont tous venus annoncer à Vacichtha le maharchi, que les travaux préparatoires pour le sacrifice sont en totalité terminés.

-28, 29-. Ils entendent ensuite l'éminent dwidja, que charme le fait, leur répondre: «Attention, dignes travailleurs, à ce que nulle omission n'aille, par votre fait, vicier le sacrifice!

rah. — [16]*V.* plus haut, n. 12 sur S. 8. — [17]*V.* S. 8, çl. 11, etc. — [18]L'ordre est bien suivi. Lomapâda aussi régnait à l'est d'Ayodhyâ: l'ensemble revient à «râdjâ des Angas» et les autres princes de la région orientale. Seulement on peut demander jusqu'où s'étendraient ces régions orientales auxquelles pense le poète. Probablement jusqu'au Gange et pas au-delà. — [19]Nous sautons de l'est à l'ouest: les Saouviras étaient sur les bords du Sindh, dont suit le nom à peine altéré (*Sindhou,* bien que plus souvent ce mot signifie «mer»).— [20]*Sourate* et la région environnante [*Sourachtram* veut dire «belle région», à peu près comme chez les anciens Calatie, de *Kalê-aclê* «beau rivage»]. — [21]Même question ici que tout à l'heure pour les princes orientaux: Jusqu'où s'étendait le midi pour le poète? Bien évidemment, à nos yeux du moins, et malgré le sens moderne donné en Europe à Dékhan, il n'embrassait pas la péninsule au sud du bassin du Gange, et il allait, ou simplement jusqu'à la Nerbuddah, ou jusqu'à la Toumbadrah et au Kistnah. C'est encore ainsi qu'aujourd'hui les in-

-29, 30-. Prendre peu souci des choses[22] s'il s'agit d'offrandes, — oh! nul et nulle part pour nul dessein ne doit se le permettre. Offrande dont on prend peu de souci entraîne péché pour celui qui l'offre. »

-30, 31-. Quelques jours et quelques nuits encore se passèrent; puis arrivèrent les dominateurs de la terre, ayant chacun sa cargaison de précieux et splendides présents pour Daçaratha.

-31, 32-. Alors Vaçichtha, plein de satisfaction, adressa ces paroles au monarque: «O tigre des hommes, les râdjâs sont arrivés, ainsi tu l'avais prescrit.

-32, 33-. Tous ont reçu de moi l'accueil hospitalier, à tous j'ai fait, suivant leur valeur, les honneurs de ton empire, tout est règle, les préparatifs sont complets; les affidés à tes ordres y ont pourvu avec grand soin.»

-33, 34-. Puis il dit joyeux à Soumantra: «Ce sacrifice dont l'appareil est entièrement organisé, et que des attentions spéciales ont doté de tout ce qui peut se désirer de quelque part qu'il le fallût tirer,

-34, 35-. Qu'il s'accomplisse maintenant! C'est moi qui le dis, et c'est aussi Richyaçringa. Les constellations du jour ont le plus bel aspect[23]. Qu'il s'avance, le maître du monde!

-35[24]. A l'instant, tous les brâhmanes, sous la présidence de Vaçichtha, préludant à l'açwamédha, commencèrent la cérémonie.

digènes limitent le Dékhan. — [22]*Avadjnâya* qui se trouvent ici 2 fois en 2 vers (la 1re fois en synérèse, *-nây-*). — [23]Nous laissons ici de côté tout détail sur l'astronomie des Hindous; et nous nous bornons à 2 remarques: l'une, c'est que toute entreprise un peu grave (et même parfois très-peu grave) doit, sous peine de ne pas réussir, commencer sous des coïncidences célestes favorables, c.-à-d. déclarées favorables par les adeptes en uranographie ou *ganakas*, et que les poètes nous en épargnent rarement la mention (cp., au reste, l'usage romain du *servare de cœlo*); l'autre, c'est que les observations portaient notamment (uniquement peut-être), non sur les mansions du soleil, mais sur celles de la lune. — [24]Pas de vers lyriques.

SARGA XIII.

ACCOMPLISSEMENT DU SACRIFICE DE L'AÇWAMÉDHA.

(Açwamedhayadjnakarma[1].)

1. Cependant le coursier, après avoir opéré son pradakchinam, avait atteint l'emplacement[2]; dès lors sur la rive septen-

[1] On peut lire sur l'açwamédha Colebrooke, *sur les cérém. relig. des Indous* (*As. Res.*, V. 345-368, et VII, 232-285, 288-321), et Dubois. Cp. aussi le l. XIV du *Mahâbh.*, dit *Açwamedhikaparwa.* Le Rigv. (II, III, trad. Langlois), présente 2 hymnes magnifiques (5, 6) pour l'açwamédha. De plus, il est question de ce mode de sacrifice dans le blanc Yadjourvéda, tant dans la sanhitâ, [dont 6 lectures (22-25, 28, 29) sont consacrées uniquement à l'açwamédha et au saoutrâmani, mais surtout au 1er,] que dans le *Çatapatha Brâhmana,* dont le 13e kânda est intitulé *Açwamedhya.* Toutefois, il est à noter que dans ce Véda, l'immolation n'est qu'allégorique: cp. n. 25. Les cérémonies, d'ailleurs, ne sont pas les mêmes que celles dont va s'offrir ici la description. — [2] Nous faisons choix d'un mot ambigu. Le texte porte simplement *bhoûmim prâpte*; et comme le vers suivant répète le 1er de ces mots *yadjnabhoûmir*), nous n'y voyons ni la terre en général, ni l'empire de Daçaratha. De plus, nous avons cru indispensable de bien mettre en relief que la course de la future victime a lieu de gauche à droite, et que c'est une locomotion symbolique et sacrée; c'est ce que *pradakchinam* exprime d'un mot (*V.* S. 1, n. 72). L'it. (*peragrata la terra in giro*) dit moins et plus que nous: moins, en omettant le mouvement d'est à ouest en prenant par le sud; plus, en prononçant qu'il a lieu autour de la terre. Est-ce bien ainsi que l'entend le poète? Probablement, puisqu'on le croyait et que souvent on le disait ainsi. Mais 1° il ne le dit pas (*pradakchinam kritwâ* n'a pas ici de régime, bien qu'il puisse en avoir, et même qu'il puisse l'avoir à l'accusatif, *V.* S. 17, 19); 2° au cas même où telle serait sa pensée, il est clair qu'elle ne saurait se prendre au pied de la lettre. [Non-seulement le cheval ne faisait point le tour de la terre, mais nul ne pouvait se l'imaginer.] Donc, ou «le tour de la terre» serait un mot hyperbolique, ou «la terre» serait un emplacement représentant la terre. Ce qui viendrait à l'appui de cette idée, c'est qu'on se figura en un temps le soleil sous la forme d'un cheval, Outcheisrava, et que, dans l'immolation du cheval, on peut voir la disparition du soleil (sous l'hémisphère austral). Généralement pourtant, le cheval victime est pris pour l'emblême de Viradj, l'être primordial manifesté, dont les membres deviennent les parties de l'univers. Au total, nous préférons nous en tenir sans addition qui risque d'être infidèle et sans hypothèse, au sens strict qu'appuie la grammaire, et dont s'arrange la couleur générale de la description où tout

trionale[3] de la Sarayoû, il fut garni de tout son appareil, cet emplacement sacrificatoire,

2. Dont les sacrificateurs, à la tête desquels figurait Richyaçringa, avaient tracé la configuration[4] pour qu'il devînt le théâtre de l'açwamédha, de cette grande immolation exécutoire pour le compte du magnanime râdjâ.

3. Les règles qu'impose le Véda dûment observées, on vit alors les maîtres ès-totalité des Védas débuter par allumer le feu sacré, suivant les prescriptions du kalpa et des soûtras[5];

4. Puis ils accomplirent une à une les cérémonies expiatoires; puis ils procédèrent aux savanas[6], qui vinrent chacun au moment établi.

5. Pas un des détails prescrits ne fut omis, dans pas un n'eut lieu la moindre perturbation, car extrême fut la régularité mise à toutes les opérations sacramentelles.

6. Ces belles journées ne virent pas un être à plaindre, pas un être souffrant de la faim, pas un être en proie à la fatigue, même parmi les animaux, bien moins encore parmi les autres créatures.

7. Les brâhmanes comptaient là par dizaines de millions et centaines de mille[7], venues de mainte et mainte région, leur demeure habituelle.

est positif, matériel et net. — [3] *Outtare.* Dans l'it., *ulteriore.*— [4] *Parinirmitâ.* M. Gorresio dit *destinato.* — [5] *Kalpasoûtravidhanatah.* Dans l'ital., *secondo i riti del litare descritti nel kalpa*; [c'est-à-dire 1° que *kalpa* est subordonné, avec la fonction de génitif ou de locatif, à *soûtra* (*çoûtrakalpakouçalo*, çl. 21, nous empêche de le croire); 2° que *çoûtra* ici veut dire «rites» (nous avons mieux aimé laisser flotter la pensée entre rites ou plutôt rituels et aphorismes, comme l'a fait le poète en disant *soûtra*)]. Sur *soûtra*, *V.* plus haut, S. 11, n. 7. Pour le kalpa, c'est une des portions des brâhmanas du Rigvéda.— [6] *Savanâni* (*lustrazioni* dans l'it., comme s'il y avait *pavanâni* et non *savanâni*), ne consistent pas exclusivement en ablutions, mais en prières, offrandes, etc., et sont au nombre de 3, celui du matin, celui du midi, celui du soir. Tous trois ensemble s'appellent le *Trichavana.* — [7] Nombres habituels, même pour les monnaies: « crores et laks » (pour *kotis et lakchas*). Les solennités tant politiques que religieuses, en Inde, attirent des multitudes innombrables; delà ces exagérations au reste évidemment mythiques, comme tant d'autres supputations déjà remarquées (les 11000 ans de Râma, les 1000 ans de vie communs à tous les habitants d'Ayodhyâ). Après cela, on s'étonnera peut-être de voir

8. Il n'y en avait pas un de ces dwidjas qui n'eût la science en partage, pas un qui n'eût cent disciples à sa suite[8], pas un qui ne veillât à l'entretien du feu sacré, pas un par qui le sacrifice fût omis, par qui les observances fussent négligées[9], pas un qui fût déchu de sa caste.

9. De tous ces milliers de brâhmanes convoqués par la grandiose solennité, chacun savourait sa part d'une subsistance et délicieuse et variée.

10. Quelle profusion de vases d'or et d'argent de toutes parts! et comme en ces vases les dwidjas savourent là les mets, les breuvages, qu'ils dégustent plus d'une fois!

11. Comme ils mangent en ces lieux, ceux auxquels manque toute protection! et ceux qui sont nantis de protecteur, comme ils mangent! comme ils mangent, eux aussi, les adhérents de la vie pénitentiaire! et ces mendiants, comme ils mangent, eux aussi!

12. Femmes dépourvues de leur appui[10], enfants, vieillards, misérables[11], tous sont repus abondamment; et nul vestige de mécontentement ne se laisse apercevoir.

13. Là, partout on entendait retentir ces deux cris, «Qu'on

10 000 000 précéder 100 000 (et non par hasard, car *tathâ* précède *çatasahasraçah*): quel mépris de la gradation! Il faut avouer que Valmiki ne s'en est pas préoccupé, il n'a sans doute pensé qu'à suivre ce qui nous semble avoir été un usage indou en ces temps reculés; après un grand nombre, il a placé une décimale additionnelle: pour les yougas, c'était le double décime, et pour le règne de son héros, le décime (n. 81 sur S. 1); ici c'est le centième. [L'it. se borne à dire *immenso il numero*]. — [8] Tout indique que le désir de faire école est un de ceux qui de tous temps ont le plus travaillé les penseurs indous. Delà les sectes si nombreuses, notamment les 1100 sectes auxquelles, dit-on, a donné lieu, soit la lecture, soit l'interprétation des Védas. De nombreux disciples, voilà le luxe du Brâhmane, comme celui de l'*optimas* romain, les clients (*...illi turba clientium sit major*), et celui du baron féodal, les hommes d'armes. Cp. n. 2 sur S. 2. — [9] Négliger le feu, omettre le sacrifice, sont des fautes capitales pour les Brâhmanes, et beaucoup d'autres observances encore sont de la 1re importance: cp. Manou, IV, 10, etc. (et remarquez surtout les nombreux çlokas ou vers commençant par *na*, *n-*). — [10] Ou «de leur seigneur», c.-à-d., en tout cas, veuves. *Nâtha*, primitivement, comme *pati*, a voulu dire «maître». Damayanti (*Nâla*, XI, 3, p. 56 Bopp) s'écrie: *Hâ nâtha! hâ mahârâdja!* — [11] *Dînânâm*. Dans l'it. *poveri e famelici*.

leur donne, qu'on leur donne»! et «Mangez, mangez»! Les saintes lectures, les chants sacrés, on les entendait aussi retentir de tout côté.

14. Là, se contemplaient des montagnes de comestibles pourvus de toutes ces saveurs que l'on affectionne, et chaque jour les voyait renouveler, ainsi que des lacs de boisson toujours remplis.

15. «O chère exquise, délicate et variée! ô quels festins vous nous servez! félicités sur vos têtes!» s'écriaient les brâhmanes célébrant leurs hôtes.

16. Les râdjâs qui s'étaient rendus là venaient, en personne et revêtus de leurs plus riches costumes, servir en esclaves et respectueusement les brâhmanes pendant le sacrifice.

17. Dans les intervalles entre les diverses cérémonies, nombre de dissertations sur les raisons des choses sortaient de la bouche des éloquents penseurs[12], aspirant à se vaincre les uns les autres.

18. Richyaçringa et ses collègues, prononçant les mantras, dont se déroulaient en totalité les syllabes savantes[13], faisaient appel à Çakra et aux autres déités suprêmes.

19. Et, proférant en mélodieux et suaves accents perçus au loin, les invocations des mantras, les hotris offraient à chaque Déva, suivant son droit à ces honneurs, sa part des liquides sacrés.

20. Chaque jour les dwidjas, si versés dans les rites sacrificatoires, s'acquittaient d'une des cérémonies dûment et selon les règles imposées dans les çâstras : ils les parfirent toutes.

21. Nul brâhmane auxiliaire n'avait place en ces lieux qui ne fût au fait des six Angas, nul qui ne possédât une connaissance étendue des Védas, nul qui ne sût à fond et soûtras[14] et kalpas, nul qui ne maniât habilement la parole.

22. Ensuite furent élevées six colonnes de vilwa[15], six de

— [12] *Souvâgmino dhîrâh.* Dans l'it. *i saggi e facondi brâhmi.* Probablement en effet ce n'étaient que des brâhmanes. Toutefois, nous n'ajoutons rien. — [13] *Mantrêh çîkchâkcharasamanwitêh.* Dans l'it. *modulati arcani carmi.* Nous ne savons si tous les mantras étaient secrets ; mais comme, certes, ils n'étaient pas tous tirés du Sâmavéda, « modulés » peut n'être pas exact, à moins qu'on n'entende « cadencés ». Cp. n. 34. — [14] *Çoûtrakalpkouçalo*: cp. n. 5. — [15] *Ægle marmelos.*

khadira[16], six de palâça[17], et d'oudoumbara[18] le même nombre: toutes étaient à distance les unes des autres;

23. Puis, il y en eut une de çlechmala[19] et une autre de vedavârou[20], — deux en tout, — que dressèrent de ces sages par qui les Védângas avaient été lus jusqu'au bout.

24. Mais une dernière, soit pour la grosseur, soit pour la hauteur, l'emportait sur toutes: celle-là était d'or massif, l'érection de celle-là donnait au sacrifice une haute magnificence.

25. Toutes ces colonnes furent mises en place par leurs constructeurs, suivant la méthode voulue: toutes joignaient la solidité à la beauté des formes, toutes étaient à huit angles et d'une grande légèreté.

26. Toutes furent recouvertes d'étoffes par d'adroits ouvriers. L'autel fut disposé[21] par les brâhmanes qui devaient officier au sacrifice.

27. Ces pilastres, ces colonnes dressées formaient de toutes parts une décoration élégante, et jetaient autant d'éclat sur le sacrifice que l'eût fait une plantation de kalpas[22].

28. Les brâhmanes officiants au sacrifice avaient ramassé les méghas[23]; et la garoudha[24] où devait être frappé le cheval, avait été creusée, puis ornée d'ichtakâs d'or.

29. Là, furent d'abord égorgés des animaux spécialement désignés pour chaque Dieu, les uns aquatiques, les autres terrestres ou qui vivent dans l'atmosphère,

30. Et des oiseaux aux ailes légères, et des habitants des forêts, et mainte et mainte autre créature de noble espèce, apte à figurer dans la colossale solennité de l'immolation du cheval,

31. Et maint et maint reptile, auquel se joignait mainte et mainte herbe préparée pour ce moment[25].

—[16] *Mimosa catechu* (c.-à-d. à nattes).—[17] *Butea frondosa* (et parfois, une sorte de curcuma). — [18] *Ficus glomerata.* — [19] *Cordia latifolia.*— [20] Espèce de pin. — [21] *Nitchitaç.* Dans l'it. *ricoperta.* — [22] Arbres imaginaires que les Indous placent dans les jardins d'Amaravatî, la cité d'Indra. —[23] *Cyperus odorosa.*—[24] Le compartiment même du terrain où devait tomber le cheval: c'était peut-être une fosse; et sa forme, le texte ici le donne à penser, reproduisait celle du garoudha, ce roi des oiseaux, cet aigle-cygne fabuleux qu'on croyait la monture de Vichnou. — [25] On dirait que l'instituteur de la cérémonie a voulu qu'il

-31, 32-. Trois cents victimes tombèrent là chaque jour, mises à mort par les brâhmanes : là aussi, à la clôture, tomba le splendide cheval[26], sacrifié en l'honneur de tous les Dieux[27].

-32, 33-. Kaouçalyâ, marchant de gauche à droite autour du cheval, lui offrit, dans un pieux recueillement et avec un respect profond, des guirlandes odorantes, des ornements.

-33, 34-. En compagnie du récitateur de l'Yadjourvéda[28], Kaouçalyâ, la main posée sur le cheval, en amie des dévotes observances, passa là la nuit entière dans son désir de devenir mère ;

-34, 45-. Et tandis qu'elle se tenait ainsi auprès du cheval, les dwidjas, Richyaçringa en tête, prononçaient d'un air de bonheur les bénédictions les plus propices.

-35, 36-. Le cheval ensuite fut ouvert, et la moëlle en fut extraite, conformément aux règlements ; et le ritwidj, en articulant les mantras, la grilla au feu en appelant les immortels.

-36, 37-. Puis simultanément, le monarque et sa femme, dans leur désir d'avoir un fils, aspirèrent la vapeur de cette moëlle en train de griller sur le feu.

y eût de chaque espèce du monde organique un échantillon sacrifié : ce n'est pas le règne animal seul qui paie ce tribut, c'est aussi le règne végétal. Il est vrai qu'on ne nous parle que d'herbes, non d'arbustes et d'arbres. Mais enfin l'idée existe au moins en germe : nous la signalons. Quant aux animaux, remarquons que l'*Açwamedhya* du blanc Yadjourvéda en nomme 609 comme figurant dans le sacrifice : seulement ils ne sont que liés, et la solennité aboutit à leur donner la liberté. Ces 609 victimes étaient censées former par leur réunion le cheval à sacrifier, comme tous les Dévas ensemble formaient Pradjâpati (le seigneur des créatures), ou Paramechtin (l'être suprême). Nous voyons au çl. suivant tomber 300 victimes par jour, sans toutefois qu'on nous dise combien de jours s'écoulent ainsi : probablement ces centaines assez nombreuses de victimes ne sont pas sans quelque rapport avec les 609 de l'açwamédha.—[26] *Açwaratnam*, «perle de cheval» [ou moins bien «perle des chevaux») : *V.* n. 14 sur S. 3.—[27] *Vêçwadevikam* : *viçwa* veut dire « tout », *Viçwas* désigne un ordre particulier de Dieux au nombre de 40 (Vasou, Satya, Kratou, Dakcha, Kâla, Kâma, Dhriti, Kourva, Pourourava, Madrava). Quel est le sens à préférer ici ? On ne saurait, ce nous semble, hésiter longtemps à prendre le 1er.—[28] Ce récitateur se nommait *Adwaryouh*, nom qui, du reste, se donnait aussi à l'Yadjourvéda : nous l'emploierons parfois (pour le prêtre), quand, ne fût-ce que pour la symétrie, nous devrons avoir

-37, 38-. Coupés par morceau, après cela, les membres du coursier furent consumés dans les flammes, par les soins des sacrificateurs, chacun en l'honneur de quelques-uns des habitants du ciel.

-38, 39-. Lorsque le râdjâ eut pas à pas conduit à bien la plus noble des solennités saintes, immédiatement après il se mit à distribuer de hautes gratifications[29] aux ministres des cérémonies;

-39, 40-. Et ces gratifications, les voici[30]: au Hotri[31], la vaste région de l'orient, conquise par la force de son bras; à l'Adwaryou[32], l'occident; au Brâhmane en chef[33], le sud;

-40, 41-. Et à l'Oudgâtri[34], le septentrion: telles sont les gratifications qui, relativement à l'açwamédha l'immolation grandiose, furent déterminées en un des antiques kalpas[35] par Swayambhoû[36].

-41, 42-. La terre ainsi répartie à titre de haute gratification entre les quatre suprêmes officiants, le râdjâ passa aux autres ministres des cérémonies et aux auxiliaires pour les gratifier aussi.

-42, 43-. Pour eux, il sortit de ses caisses des centaines de mille livres d'or en lingots, et cent centaines de millions de livres d'or monnayé, plus quatre fois autant d'argent.

-43. Puis d'autres largesses, des largesses au pair de toutes leurs aspirations, étaient prodiguées aux ritwidjs

44. Djâwâli, Vaçichtha, Vâmadéva[37] et Richyaçringa, par l'éminent potentat, auteur de progrès pour les solennités saintes.

recours aux dénominations locales (çl. -39 40-). — [29]*Dakchinam.* — [30]Nous ajoutons ces 5 mots. — [31]A proprement parler, celui qui fait le homa (*V.* n. 2 sur S. 11); mais ici, selon toutes les apparences (puisqu'il est question ensuite du récitateur du Yadjouch et du chantre du Saman), celui qui profère les Ritchs ou d'autres paroles du Rigvéda : aussi l'ital. nous offre-t-il *a colui che pronunzia le preci del Rigveda.* Comme interprétation, c'est bien ; comme traduction, nous avons préféré un peu plus de littéralité. — [32]*V.* n. 27. — [33]*Brahmane* sans addition, mais sans *â.* — [34]«Chantre», c.-à-d. chantre du Sâmavéda, le seul Véda que l'on chante (cp. n. 13). — [35]Jours brahmaïques (n. 78 sur S. 1), dont 18000 sont écoulés. [C'est dans ce sarga le 3e sens que le poète donne au mot *kalpa* : cp. n. 5 et 22.] — [36]*V.* n. 21 sur S. 2. — [37]Le çl. 9 du S. 11 donnait de plus le nom de Souyadjna. —

45. Ces gratifications reçues, les sages aux deux naissances, l'âme transportée de joie, dirent sur le lieu même à Daçaratha : «Quel est le vœu que tu formes? médite-le bien.»

46. «Hé bien», répondit au brâhmane le râdjâ Daçaratha, l'allégresse au cœur, «mon vœu, c'est d'avoir quatre fils, et généreux et renommés par la valeur.»

47[38]. «Ainsi soit fait», dirent au râdjâ les récitateurs du Véda; «ces quatre fils, tu les auras tels que tu le désires, et tu les auras sous peu de temps».

SARGA XIV.

PLAN POUR LA DESTRUCTION DE RAVANA.

(**Râvaṇabadhopâyah.**)

1. Reprenant la parole après cela, Richyaçringa dit au roi : «Je vais procéder à une autre cérémonie qui te donnera des fils, puisque tu désires être père».

2. Et soudain, il se mit à l'œuvre pour cette cérémonie qui devait valoir pleine réussite au vœu du monarque, dont il ne cherchait que l'utilité, le sage fils de Vibhândaka.

3. Déjà les Dévas, accompagnés des Gandharwas, des Siddhas[1], des Mounis[2], s'étaient réunis pour prendre chacun leur part de la précédente victime[3];

[38] Pas de vers lyriques pour terminer. — [1] Génies sans fonctions nettes et sans caractère spécial, mais bons plutôt que mauvais. [Pour «Gandharwas», *V.* n. 31 sur S. 3]. — [2] Solitaires. La plupart du temps, ce sont des hommes, et des hommes encore au monde, qu'on désigne par ce nom; il est visible qu'ici par exception nous avons ou d'anciens mounis à qui leurs œuvres ont valu le mokcha (n. 83 sur S. 1), et qui, dès lors, habitent quelque swarga, ou des êtres surhumains, type des mounis. La 2e hypothèse est la plus probable de beaucoup. — [3] Voici la croyance antique, toute nue, sans fard : les Dieux mangent, boivent, hument; le sacrifice est un festin qu'on leur sert : leur majesté ne les empêche pas d'abandonner le swarga, si ce qu'on leur sert est bien réussi; y a-t-il quelque chose de manqué, ils restent chez eux, les prières restent inexaucées, parce que les êtres supérieurs sont restés à jeun. «Chacun leur part» est un dernier coup de pinceau à ce tableau (*-bhâga* dans *bhâgapratigrahârtham*). Aussi «Viens», «Viens prendre ta part», reviennent-ils des centaines de fois dans les Ritchs.

4. Et avec eux, s'apercevaient Brahmâ, le maître souverain des immortels, et Sthânou[4], et l'auguste Nârâyana[5], et les quatre gardiens du monde[6], et les Mâtris des Dévas[7] ;

5. Puis l'universalité des Yakchas[8] et des Dévas les accompagnant, puis, sous forme visible, Indra le Seigneur, entouré de la foule des Marouts[9].

6. A ces Dévas que l'açwamédha, le sacrifice grandiose du

Dès le commencement du Rigvéda, (trad. Langlois, 1, 4, 5, 6) : « Viens à nous, Agni» (Hymne 1) ; illustre Vâyou, viens et prends ta part de ces liqueurs» (H. 2), «Indra et Vâyou,... venez prendre les mets que nous vous offrons, voici les boissons qui vous attendent» (H. 2); « Açwins.... acceptez les mets du sacrifice» (H. 3) ; «Accours, Indra,... toi que portent 2 coursiers azurés, avec nos libations reçois les mets que nous te présentons» (H. 3) ; «O Viçwas, hâtez-vous d'accourir vers ces libations, comme les vaches courent vers leurs pâturages». — [4] Çiva. — [5] Ici Vichnou : cp. n. 3 sur S. 1. — [6] *Lokapâlâç* : probablement les Vasous, dont le nombre est ordinairement fixé à 8, mais dut aussi à quelque époque ou chez quelque peuplade, n'être que 4 (comme on dut d'abord ne songer qu'aux 4 points cardinaux, avant d'admettre les 4 points intermédiaires ; et comme le chiffre des éléphants, soutiens de la terre, est de 4 suivant les uns, et monte à 8 selon les autres). [Dans l'hypothèse de 4 Vasous, leurs noms sont vraisemblablement (partant de l'est) Agni (au lieu d'Indra), Vâyou (au lieu de Yama), Varouna, Kouvéra (*V.* n. 36 sur S. 1]. — [7] Dans l'it., *le madri degli Iddii.* «Mères» se comprend-il assez ? *Mâtaras* sans doute veut dire « mères»; mais très-souvent «mères» n'est autre chose qu'épouses devenues mères», et il s'agit ici des Mâtris, énergies personnifiées de certains Dévas (n. 13 sur S. 4), les mêmes au fond que les Saktîs et très-souvent données expressément comme telles. Les uns en comptent 8 (ou 7), les autres 16. Dans le 1er système, celui du *Devîmâhâtmyam,* ce sont (les Mâtris de Brahmâ, de Mahéçwara, etc., c.-à-d.) Brahmî, Maheçwarî, Êndrî, Varahî, Vêchnavî, Kaoumarî, Kaouvérî et Narasinhî, dite aussi Tchandikâ (mieux vaut pourtant, en supprimant Kaouverî, faire des 2 derniers noms 2 déités distinctes : Tchandikâ, en effet, est une forme de Dourgâ, Narasinhî nous reporte à Vichnou). — [8] Génies qui font partie de la suite de Kouvera. — [9] Les vents déifiés; ils sont au nombre de 49 (7 × 7), correspondant aux 7 fois 7 divisions indoues de la circonférence. Ils appartiennent à la mythologie primordiale de l'Inde. La sanhitâ du Rigvéda les mentionne et les invoque très-souvent, soit occasionnellement, soit dans des hymnes spéciaux (4, 5, 6, 7 de la 3e lecture de la sect. 1 ; 3 de la lect. 5, même sect.; etc., etc.). Il est question aussi d'un Marout unique, Dieu de tous les vents à lui seul, et Vasou du N. O. (le Mârouta du cl. -17 18-) : on le nomme fort souvent Vâyou, et Vâyou se trouve aussi nommé dans les Ritchs.

râdjâ aux inspirations grandioses, avait attiré sur la place, se proposant d'en manger leur part, à tous Richyaçringa tint ce langage :

7. «Voici le roi Daçâratha, lequel, afin d'avoir des fils, se livre aux plus rudes austérités, et vient d'offrir le sacrifice du cheval, rempli de foi en vos hautes influences.

8. Toujours animé de ce désir de devenir père, à présent il s'apprête à parfaire nouvelle cérémonie. En présence de ces efforts, de ce désir de paternité, veuillez vous laisser attendrir.

9. Je vous adjure en sa faveur, tous je vous adjure, moi, dans l'attitude de l'andjali : qu'il lui naisse quatre fils qui deviennent célèbres dans les trois mondes[10]»!

10. «Ainsi soit fait», répondirent les Dévas au fils du richi, dans l'attitude de l'andjali : «tu as droit à des honneurs tout particuliers de notre part, Brâhmane, et le râdjâ pareillement.

11. Il l'obtiendra, la haute faveur qu'il sollicite ; grâce à cette cérémonie nouvelle[11], il l'obtiendra, ce suprême maître des humains.» Ces mots prononcés, les Dévas s'évanouirent dans l'atmosphère, Çakra en tête.

12-. Une fois qu'ils eurent vu le sacrifice effectué, conformément à la règle, par le maharchi,

-12, 13-. Ils se rendirent devant celui par qui fut créé le monde, devant Pradjâpati[12], devant Brâhma, le dispensateur des grâces ; et là, prenant l'attitude de l'andjali, ils lui adressèrent à l'unanimité les paroles suivantes :

-13, 14-. «Il est, ô Brahmâ, un Râkchase, — c'est Râvana qu'on le nomme, — un Râkchase comblé de grâces par ta faveur, et dont la superbe nous écrase, nous et les maharchis qui se sont voués aux macérations.

— [10] *V.* n. 14 sur S. 1. [Dans l'ital., *degni d'essere celebrati.*] — [11] Le texte porte simplement *viçroutah.* Nous ajoutons «nouvelle». — [12] Brahmâ : le nom du texte veut dire «seigneur des créatures» (n. 12 sur S. 1), et par suite «créateur», par suite encore «Dieu» dans sa généralité la plus haute. [Ainsi l'index du Rigvéda dit : *Tisra eva dêvatah, kchityantarikchadyousthânâ, Agnir, Vâyou Soûrya ity; evam vyâhritayah prôktâ vyastâh, samastanam Pradjâpatir*]. Un autre système abaisse et scinde la création, en la faisant opérer, non plus par un, mais par 10 Pradjâpatis, créés eux-mêmes par Manou, lequel est fils de Brahmâ, en tant que Pourouchaviradj (*Mânava Dh.*. I, 33-35. —

-14, 15-. Car c'est bien toi, seigneur, qui, charmé[13], lui accordas un jour un haut privilége en ces termes : «Ni Déva», lui dis-tu, «ni Danava[14], ni Yakcha ne pourra te mettre à » mort.» C'était son vœu.

-15, 16-. Honorant ta parole, nous supportons tout de lui. Lui, suprême souverain des Râkchases, il remplit de dévastations les trois mondes, et il leur insulte, ce souverain dominateur des Râhchases.

-16, 17-. Dévas, Richis[15], Yakchas, Gandharwas, Asouras[16], hommes, il n'est rien qu'il n'opprime indignement, enorgueilli de l'octroi de la faveur.

-17, 18-. Soûrya ne jette plus de chaleur ; Mârouta, épouvanté, ne souffle plus ; Agni[17] a cessé de flamboyer aux lieux résidence de Râvana.

[13] *Pritena.* Dans l'ital., *propizio.* — [14] Mauvais Génies de la mythologie indoue primordiale, sont représentés comme sans cesse en guerre avec les Dévas, et comme ayant 2 fois chassé Indra du ciel : ce sont sans doute les nuages, les ténèbres et les grosses pluies. Et par le caractère et par le nom de leur père Danaou, ils rappellent les Danaïdes. — [15] Ici et çl. -21 22- et 38, nous suivons l'ital. Ce n'est pas sans avoir balancé, sans nous être demandé si *Dévarchis* n'est pas mieux (çp. n. 19 sur S. 1). Mathématiquement, en effet, il semble qu'il faille Dévarchi : car peut-on dire, çl. 38, que des Dévas, des Dieux, sont cruellement frappés, lésés, vexés, etc. (*bhâdate* contient au moins cela), par Râvana? Mais, d'une part, nous ne pensons pas qu'ici le poète ait procédé mathématiquement ; et de l'autre, il faut bien que les Dévas soient impuissants à détruire Râvana, pour qu'un d'eux se résolve, comme nous allons le voir, à se faire homme pour lui donner la mort. Comment, d'ailleurs, le Râkchase, en demandant que nul ordre d'êtres ne puisse le blesser, aurait-il oublié les plus redoutables et les 1rs de tous les Dévas ? — [16] Dans la mythologie usuelle, Génies mauvais, dans la plus grande généralité ; suivant l'idée première, Génies qui n'ont pas l'immortalité en partage, parce qu'ils n'ont pas bu la boisson d'immortalité ou *amrita* qu'on nomme aussi *soura* : leur nom, dans cette hypothèse, n'est autre chose qu'un qualificatif où l'*a* privatif précède *soura.* Mais cette hypothèse est l'inverse du vrai, la racine réelle étant *as-* «mouvoir», le sens réel « qui donne la vie », et *soura* n'étant devenu un mot à part qu'après coup et artificiellement (*V.* M. Langlois, Ri*gvéda*, tome 1, notes, p. 259 et 260). Les autres idées sur les Asouras seraient trop longues à exposer ici ; bien moins encore leur degré d'identité avec les Dêtyas et les Danavas (n. 14), avec les Rakchases, avec les Oulkamoukas, Katapoutanas, Mêtrakchadjyotikas, Tchêlâsakas (*Mânava Dh.*) XII, 71, 72). — [17] Ou, si l'on veut, «le so-

-18, 19-. L'océan même, l'océan, à qui ses flots immenses forment une guirlande, est dans l'agitation à sa vue; et Vêçravana[18] n'a pu qu'évacuer Lankâ[19], réduit à néant et ployant sous sa force supérieure.

-19, 20-. Oh! puisqu'il en est ainsi, protége-nous, seigneur, contre ce Râvana, le râvana[20] du monde. Daigne imaginer un moyen qui conduise à son trépas, ô toi qui donnes aux êtres l'objet de leurs vœux.»

-20, 21-. Sur ces informations des Dévas, Brahmâ réfléchit, puis s'exprima en ces termes: «Il est mort, ce monstre! oui, j'ai là bien arrêté en ma pensée un expédient pour arriver à l'annihilation de cet être funeste.

-21, 22-. «Que ni Déva, ni Richi, ni Gandharwa, ni Yak-» cha, ni Râkchase, ni Pannaga[21] ne puisse me donner le tré-» pas!» telles ont été ses expressions à lui; et c'est là la demande à laquelle j'ai répondu, moi, «Ainsi soit fait»!

-22, 23-. Mais comme il ne tient nul compte des hommes,

leil,... le vent, le feu...» Mais, ce sont les Dévas qui parlent, nous avons cru bon (quoique l'ital. porte *il sole*, etc., et même sans capitales initiales) d'user ici des noms propres aux Dévas. Cp. S. 1, çl. 6, n. 16, où le cas était tout autre. Pour Mârouta, *V.* n. 8. [Un mot à présent sur la place d'*épouvanté*. Nous eussions bien mieux aimé le faire figurer au pluriel et en tête de la phrase, mettant ainsi en relief l'idée latente qui, certes, attribue terreur à Soûrya, terreur à Vâyou, terreur au Dieu du feu. Mais enfin, le texte est formel, *bhayâd* est inclus entre *na* et *vâti* (*na bhayâd vâti Mârouta*), et pourtant il eût été plus facile de commencer par là pour peu qu'on eût transposé *tatra* et préposé *oud* à *vâti* (*bhayâd*) ou *bhîtah na souryâs tapati tatra, nodvâti Mâroutah*). C'est par inadvertance sans doute que l'ital. a rapporté *per timore* au soleil seul. — [18]Kouvéra qui, depuis ce temps, est Vasou du nord; Kouvéra, fils de Viçravat, comme Râvana, Vibhîchana et Koumbhakarna: cp. n. 52 et 62 du S. 1, plus n. 36 du même S., et n. 4 du S. 6.—[19]S. 1. n. 69.—[20]C.-à-d., «fracas», «effroi». De même, çl. 33, puis çl. 43, *virâvanam*, qui semble encore grossir l'effet (mais cette fois nous n'avons pu faire autrement que de prendre le mot français). C'est surtout pour les noms propres qu'ont lieu ces jeux de mot déjà mentionnés (S. 1, n. 37; S. 6. n. 40), et qu'on retrouvera encore (S. 17, 25; S. 19, 21, 27; etc.), et que la manie des paronomasies (n. 23 du S. 1) se donne carrière: on disait que le nom influe sur le sort et le sort sur le nom. De là le soin méticuleux qui préside à l'imposition du nom (cp. Manou, II, 30-33). — [21]Serpent, et peut-être serpent fabuleux, à tête humaine, comme les Nâgas. Cp., du reste, n. 32 sur S. 1.

il n'a pas mentionné leur nom. Hé bien donc, c'est par un homme que le scélérat périra».

-23, 24-. A l'audition de ces favorables paroles émises par Brahmâ, les Dieux, Çakra en tête, s'abandonnèrent de toutes parts à la joie.

-24, 25-. Sur l'entrefaite, arriva de lui-même l'auguste Vichnou, auquel Brahmâ, en son âme, avait songé, pour l'extermination du monstre. Immense était sa splendeur.

-25. Brahmâ soudain, au milieu de la foule des Dévas, lui adressa ces paroles:

26. «C'est par toi que le monde dans la détresse voit détruire sa détresse, exterminateur de Madhou[22]. Or, nous y voici dans la détresse, et nous t'adjurons. Sois notre champion, ô toi qui ne saurais tomber[23]».

27. «Hé bien! dites, qu'est-ce qu'il faut faire?» leur demanda Vichnou. Les Immortels, dès qu'ils eurent entendu son langage, répondirent:

28. «Il est un roi du nom de Daçaratha, qui s'exerce aux plus colossales austérités, et qui vient d'accomplir un sacrifice, le sacrifice du cheval. Ce roi souhaite des fils; et des fils, il n'en a pas.

29. La justice est dans ses mœurs, la vertu trouve en lui un panégyriste, la vérité dicte ses paroles: il est ferme sur les strictes observances[24]: obtempère à nos recommandations, Vichnou, deviens son fils[25].

— [22]Personnification d'un de ces météores dont les hymnographes primitifs ont fait des Asouras, et que dissipe la lumière solaire (Vichnou longtemps ne fut que le soleil), et allusion à quelqu'une de ces grandes luttes cosmiques dont est plein le Rigvéda. — [23]*Atchyouta.* L'ital. a crû bon de garder ce nom samskrit de Vichnou. C'est, du reste, une appellation magnifique autant que juste, qu'on voie en Vichnou le soleil, ou la force conservatrice, ou l'Etre suprême. — [24]*Dharmaçîlah, gounaçlâghî, satyavâdih,* d*ridhavratah.* Dans l'ital. *giusto, virtuoso, veridico e pio.* Voici, au reste, les 3 vers (à partir du commencement du çl. 28): seulement nous demandons la permission de désigner par le chiffre du vers la portion du texte samskrit traduite, à mesure que la traduction les donnera): *Un re per nome Dasaratha* (1), *giusto, virtuoso, veridico e pio* (3), *non ha progenie e la desidera* (2, fin); *ei già s'impose durissime penitenze* (1, fin), *ed ora ha sacrificato con un Asvamedha* (2, commencement). — [25]Ainsi voilà le

37. Ce prince a trois[26] épouses dont les formes sont celles de Srî : ô toi qu'invoquent les populations, divise-toi en quatre fragments[27], et daigne ainsi te manifester.»

31. A cet humble langage tenu par les Dévas qu'il avait en face de lui, le splendide Nârâyana répondit à la troupe céleste[28] par ces paroles allant au fait[29] :

32. «Qu'est-ce que j'aurai donc à faire là pour votre service, lorsque je me serai manifesté de cette façon, êtres immortels? et quel est le sujet d'où naît chez vous un effroi de cette nature?»

33. Ces paroles de Vichnou entendues, les Immortels répliquèrent en ces termes: «Notre effroi, Vichnou, vient de Râvana, le râvana de l'univers[30].

34. Lorsque tu seras revêtu d'un corps humain, c'est lui, Vichnou, que tu devras exterminer, car nul même de tous les habitants du ciel, nul autre que toi n'est capable de tuer l'infâme.

35. Ce Râvana, longtemps de terribles — oh! démesurément terribles — macérations le macérèrent, ô toi qui domptes l'ennemi! Brahmâ en fut ravi, Brahmâ ici présent, Brahmâ le bisaïeul.

36. Et un jour le souverain dispensateur des grâces, ravi qu'il était, octroya au pénitent le privilége de n'avoir la des-

dogme favori des Indous, l'incarnation : on sait qu'au fond il embrasse l'ensemble de tout ce qui se produit du haut en bas de l'univers (*outchtchâvatchechou bhoûtechou*), tout n'étant qu'immigrations (*gati*) ou passages (*târa*) de la Grande-Ame [*adhyâtmâ*), ou des âmes dividues (*âtmâ*); et dans le cas de la Grande-Ame, les passages étant des descentes (les *târas* des *avatâras*). Pour Vichnou en particulier, la théologie vulgaire lui donne 10 avatâras, une théologie plus raffinée (*Bhagavatapourâna*, I, 5?) en compte jusqu'à 23. Dans ce 2d système, Râma figure comme la 20e incarnation ; dans le 1er, il est la 7e, entre Paraçou-Râma (n. 7 du S. 3) et Krichna-Râma, du reste, n'est pas adéquate à Vichnou (*V.* S. 19, 13, et cp., outre le çl. suivant, S. 15, 20 21-). — [26] *Tisrichou-*. Par inadvertance *quattro* dans l'italien. — [27] Ce devrait être 3; mais on sait que Daçaratha veut 4 fils (S. 13-46), et il en aura 4 (S. 15 et 19). — [28] *Devân*. Nous avons visé à fuir la répétition ; et l'on sait qu'à vrai dire Déva est moins un «Dieu», comme nous l'entendons, qu'un «être bienveillant et céleste» (*div-*, d'où *divati* «il luit», *dyou* «le ciel»), — [29] *Arthavat*. Dans l'ital. *opportune*. — [30] *V.* n. 20.

truction à redouter de nul être quel qu'il fût, hormi les hommes.

37. Et fort de l'octroi de ce privilége, le monstre n'a de nulle part, si ce n'est de celle de l'homme, le trépas à redouter. Delà nos paroles: «Va, revêts l'humanité, va, tue-le!»

38. C'est que Dévas, Richis[31], et Gandharwas, et hommes voués à l'ascétisme, touchant à l'ascétisme, ce cruel, qu'enivre la puissance due à cet octroi de privilége, assassine tout! Oh! c'est des Râkchases le plus vil[32]!

39. Anéantir le sacrifice, anéantir le Véda, — car il a en haine le Véda[33], — et se repaître d'hommes[34], voilà les œuvres de cet être inaccessible à la mort, grâce au privilége octroyé jadis à cet être fléau de l'univers, de Râvana.

40. Il a marché contre des potentats accompagnés de leurs chars, de leurs éléphants; et les uns ont perdu la vie, les autres, mis en déroute, se sont sauvés vers les dix régions[35].

41. Il a dévoré des richis, des Apsarases en foule; et dans son orgueil, il ne cesse de répandre, comme en se jouant, la dévastation sur les sept mondes[36].

42. En conséquence, nous avons résolu qu'il succomberait sous les coups d'un homme, ô toi qui frappes sur tes antagonistes; car au jour où lui fut octroyé le privilége, son dédain n'a pas mentionné l'espèce humaine.

43[37]. Qu'il périsse ce Râvana, cet être dont la puissance terrorifie, dont l'outrecuidance s'est énormément accrue, cet

— [31] *V.* n. 15. — [32] *Râkchasâdhamah.* Dans l'it., *il peggior di tutti i Racsasi.* — [33] *Yadjnahâ brahmahâ tchêva brahmadwit.* Dans l'it., *turbatore* et *uccisor* rendent les 2 *-hâ*, *brahma-* (qui n'est pas répété) est pris pour les Brâhmanes. — [34] Et comme il en est ainsi des Râkchases, ses sujets, on peut d'avance pressentir comme éminemment vraisemblable, que Ceylan, à cette époque, était habité par des anthropophages. Ainsi les Cyclopes, ainsi les Lestrygons, dans l'*Od.*, quelle que soit d'ailleurs l'idée mythologique liée ici aux données de l'histoire.— [35] C.-à-d. «dans toutes les directions». Comme nous, l'Inde fréquemment en a compté 4, en a compté 8 (*V.* n. 6 et S. 6, n. 35, 36). Elle en a aussi compté 49, témoin les 49 vents (n. 9). Pourquoi 10 ici? Par l'adjonction du zénith et du nadir aux quatre points cardinaux et aux 4 intermédiaires. Cp. Bœthlingk, *Chrestom.*, p. 294, et Bollensen, *Ourw.*, p. 437.— [36] Ce nombre des mondes n'est pas le même qu'au çl. 9, n. 10; mais déjà nous pressentions le fait (n. 14 sur S. 1). — [37] Van-

ennemi, cet effroi[38], ce fléau de tout ce qui se livre aux austérités ! O maître et seigneur des trois plages, daigne entrer en une forme humaine pour opérer sa destruction ! »

SARGA XV.

LA DESCENTE[1] DE L'ÉLIXIR.

(Pâyasotpattir.)

1. Ces paroles décidèrent Vichnou ; et l'auguste vénéré des mondes fit élection du roi Daçaratha pour son père.

2. Pendant ce temps, ce mortel sans postérité, ce souverain comblé d'honneurs, cet exterminateur de ses antagonistes, s'acquittait, brûlant d'avoir des fils, du sacrifice qui devait lui procurer des fils.

3. Il était encore en train d'offrir ce sacrifice quand, là même, s'élança du brasier, éblouissant et merveilleux au plus haut degré, et se manifesta un être grandiose : on eût dit le feu lorsqu'il flamboie.

4. Il avait la djina de gazelle noire, le teint noir, la barbe verte, les cheveux formant la djatâ[2], les prunelles de la teinte du padma[3] ; sa voix grondait comme la nue orageuse ou comme un tambour.

5. Les indices de propice augure abondaient sur sa personne : son costume, ses ornements, tout était céleste ; sa taille était comme le sommet du roc ; sa poitrine, son regard, étaient d'un lion.

6. En or et bien clos, entre ses deux bras qui le retenaient, reposait un merveilleux bocal[4] rempli d'un breuvage céleste, comme reposerait une épouse idolâtrée.

7–. C'est Richyaçringa qu'interpella cet être, cette apparition surnaturelle.

–7, 8–. « Sache », lui fut-il dit, « que le suprême seigneur

çasthâs. — [38] *V.* n. 20. — [1] Vulg. «origine», « production » — [2] S. 1, n. 77. Et ajoutez qu'on appelle aussi parfois *djatâ* les cheveux longs tombant sur les épaules.—[3] *Padmaraktântanayanam.*—[4] *Pâtrîm.* On peut du reste penser à « baril », à « flacon », à bien d'autres, sans compter «patère» et «coupe», qui ne peuvent convenir, parce qu'elles ne sont

des créatures m'a donné naissance[5], à moi, l'être qui s'est rendu en ces lieux; dwidja, reçois ce bocal que je te remets, et présente-le au râdjâ.

-8, 9-. C'est à Daçaratha que j'ai destiné ce breuvage, grâce auquel il obtiendra des enfants, et que doivent avaler ses légitimes épouses. Va donc, présente-le-lui.»

-9, 10-. A ces paroles, le prudent Richyaçringa, le brahmane transcendant, répondit: «Présente toi-même au monarque ce bocal miraculeux.»

-10, 11-. Les paroles de Richyaçringa entendues, le fils du seigneur des créatures, l'être aux éblouissantes splendeurs, adressa au descendant d'Ikchwakou des paroles dont le son était parfait au plus haut degré.

-11, 12-. «Je suis propice à tes vœux, et je viens, ô mahârâdja, te présenter un extrait de tout ce qu'il y a de sucs immortels. Reçois-le donc, ô toi la joie de la maison d'Ikchwakou.»

-12, 13-. Le roi reprit le bocal en baissant respectueusement la tête, puis il dit: «Seigneur, de quelle façon dois-je faire usage du liquide?»

-13, 14-. Delà, paroles nouvelles du rejeton du seigneur des créatures, qui dit alors au souverain: «Tu sacrifies, toi, et magnifique est ton sacrifice[6], maître des populations; moi, voici ce que je te donne pour développer ta race.

-14, 15-. O tigre parmi les humains, prends-le ce liquide élaboré par les Dévas, et dont résultent de la postérité, l'opulence et l'exemption de plus en plus forte de toutes les maladies.

-15, 16.- Présente-le à tes épouses selon la loi, et dis-leur de boire: par lui bientôt, ô maître suprême des peuples, tu l'obtiendras, ce bonheur but de tes solennités.»

pas bouchées. M. Gorresio dit *ampolla*. — [5]*Prâdjâpatyo*, patronymique qu'on peut traduire hardiment par «fils de....» (sans se demander s'il ne faut pas plutôt adopter un mot vague comme « descendant de....»), mais dont il faut se garder de conclure que l'être en question soit réellement un fils. C'est un fils métaphorique; il vient d'être créé, non engendré, par Brahmâ, pour s'acquitter d'un message: nul doute à nos yeux que, le message rempli, il ne rentre dans le néant, d'où le tira pour un moment la volonté suprême. — [6]*Swichtasya te.* Nous nous écartons de la version ital. (*a te che mi sei sopramodo caro*) qui suppose *swetchtchh-;* et nous n'avons pas craint d'être un peu long, pour bien mettre en relief l'opposition de *te* et de *mayâ*. —

-16, 17-. «Ainsi soit-il[7]»! répondit le monarque témoignant sa vénération pour la parole de l'être éminent et grandiose, et s'attirant bonheur à lui-même par la sienne[8].

-17, 18-. Sur ce, l'être merveilleux, après avoir ainsi donné le havich[9] par excellence au râdjâ Daçaratha, disparut dans l'atmosphère.

-18, 19-. Quant à Daçaratha, demeuré possesseur de ce havich élaboré par les Dévas, il était aussi comblé de joie que l'indigent auquel viendrait la fortune.

-19, 20-. Il pénètre dans l'antapoura, et il dit à Kaouçalyâ: « Voici un breuvage qui te donnera des enfants, Déesse[10]; un breuvage source de bienfaits pour toi. Absorbe-le.»

-20, 21-. Ces mots dits, le suprême souverain des populations administra moitié du havich, après l'avoir lui-même partagé en quatre parts égales.

-21, 22-. Moitié de l'autre moitié fut donnée ensuite à Kêkéyi par le suprême souverain des populations; du dernier quart, divisé aussi en deux, il remit à Soumitrâ la moitié.

-22. L'offrande du reste de ce liquide élaboré par les Dévas fut le lot de Soumitrâ, son deuxième lot, mais après réflexion du souverain des populations.

23[11]. Toutes burent; et toutes[12], quand elles eurent absorbé le havich par excellence, remis par le monarque dans l'ivresse de la joie, conçurent chacune à son rang des fils remplis de feu et rivaux du soleil en éclat, des fils de toute beauté.

24. Et le monarque, en voyant ses épouses enceintes, se sentit l'âme pleine d'allégresse et de bonheur, ainsi que

[7] *Vâdham.* — [8] *Atmahitam* (*â* init.). — [9] Nous nous sommes résigné en fin de compte au mot technique samskrit *havich.* « Breuvage » est trop général; «nectar», au contraire, quoique admis dans l'it., est trop restreint et trop exclusivement grec, hormis en sens métaphorique; «élixir», «julep», sirop», recommandables à divers titres, ont aussi leurs inconvénients. *Havich* au contraire est un mot spécial : il a l'aspect indou ; employé usuellement pour exprimer le beurre en train de se fondre lors de l'oblation, il indique un breuvage sacré, de consistance sirupeuse. C'est parfaitement ce dont il s'agit ici. — [10] C.-à-d. «reine»: *Devi* pour *râdjnî* (*V.* p. XXXVIII et cp. S. 14, n. 8). — [11] Vançasthas à cette stance et à la suiv. — [12] Ces 4 mots sont ajoutés, à ceci près que leurs terminaisons féminines tiennent la place de *striyah* «les fem-

l'homme vertueux qui regarde au ciel, et dont la pensée a pris la voie de la contemplation[13].

SARGA XVI.

LES ROIS PRENNENT CONGÉ.

(**Râdjasamprechaṇam.**)

1. Une fois mené à fin l'açwamédha, ce sacrifice aux merveilles grandioses, et une fois reçues leurs parts des offrandes, ces parts qu'ils aiment à recevoir, les Dévas partirent chacun à leur rang.

2. Et avec les Dévas s'en retournèrent les magnanimes richis, comblés d'honneurs; et de même, les râdjâs que la cérémonie avait vus se rendre, se réunir en ces lieux.

3. L'instant était venu de dire adieu à tous; et c'est à quoi procéda, l'âme désormais remplie de joie, le râdjâ Daçaratha.

4. «Que chacun de vous, suprême souverain des hommes, regagne à son gré son pays. Je suis satisfait. Félicités sur vous! et puisse le bonheur vous être acquis sous peu de temps!

5. Que vos nobles seigneuries examinent bien comment agir pour conserver leurs domaines[1]! car un prince déchu de son domaine, on ne le regarde que comme un mort.

6. Bonne garde donc en tout ce qui touche ses domaines, voilà le travail de quiconque aspire à l'existence[2]. Les swar-

mes» (qui termine le 1er pada). — [13] *Yogaprasritena.* Dans l'ital., *guidato dalla contemplazione* (sens soutenable, l'inverse du nôtre, mais moins dans les idées des Indous, et moins aussi peut-être dans leur grammaire). — [1] Ces conseils qui servent d'adieu, qui s'incorporent à l'adieu, ne laissent pas d'être un peu surprenants. Être dépossédé de ses états, n'était donc pas rare? et dès ces époques reculées, le pays que nous sommes habitués à regarder comme le pays de l'immobilité voyait se produire des révolutions? Rien n'indique nécessairement, il est vrai, que ce soient des révolutions par les sujets : il est possible, il est probable même, que la plupart d'entre elles avaient pour cause l'invasion; mais rien n'indique non plus que telle ait été l'unique espèce de révolution. Il semble même que la pression de l'opinion publique n'était ni complétement ignorée, ni sans force. V. l'exil d'Asamandja, l'héritier présomptif de Sagara, S. 40, çl. 10. — [2] *Bhoûtim itchtchhatâ.* Dans l'it., *che aspira a grandezza.* Notre tra-

gas ne se gagnent pas si bien par des sacrifices qu'en faisant bonne garde.

7. De même qu'en vue de la conservation de son corps, tout homme déploie des forces supérieures, soit pour s'habiller, soit pour se procurer les autres ressources, de même qui commande aux hommes doit tout faire pour conserver ses états.

8. Les gouvernants doivent, dans leurs possessions, et pourvoir à l'avenir et bien gérer le présent. Le mal alors ne saurait se produire.»

9. Tels furent les conseils adressés par le râdjâ aux râdjâs! et quand ils l'eurent ouï, ces chefs des populations, après s'être mutuellement donné leur foi, se dirigèrent dans tous les sens, chacun du côté de son pays.

10. Quitte ainsi du sacrifice dont il avait fait vœu, dès lors, — entouré de la foule de ses femmes et l'esprit satisfait au suprême degré, — le râdjâ Daçaratha,

11[3]. Voyant partis ces princes Indras parmi les princes, fit, avec ses chars, avec son armée, avec l'immense assemblée, sa rentrée dans sa capitale, où le précédaient, ce fortuné mortel, les premiers des mortels à double naissance[4].

SARGA XVII.

LE RETOUR DE RICHYAÇRINGA.

(**Richyaçringapratigamanam.**)

1. Un long intervalle de temps se passa; et enfin Richyaçringa comblé d'honneurs se mit en route en compagnie de Çântâ et des Brâhmanes à l'âme dûment élaborée[1].

duction nous semble encore confirmée par le vers précédent, dont l'essence consiste à dire, «le dépossédé *c'est un mort*» (*brachto... mritakalpah*). — [3]Pas de vers lyriques.—[4]C.-à-d., ou les brâhmanes (*dwidjottamân*), ou les plus considérables des brâhmanes (car les premiers de la 1re classe sont les premiers de l'ensemble des 3 premières classes): nous laissons à dessein subsister l'ambiguïté. L'ital. dit *sommi brahmani*. [On peut remarquer le jeu des syllabes initiales de *pourim* et *pouraskritya;* mais la paronomasie est probablement ici l'effet du hasard, comme plus bas, S. 28, *pourohitena* et *pourottamam.*] — [1]*Kritâtmabhih.* Ce mot n'était pas facile à rendre pour qui veut ex-

2. A sa suite venaient pour le reconduire le sage monarque avec son cortége et le profond[2] Vaçichta, plus quantité de citoyens de la ville.

3. Sur un char d'ample dimension, couvert de tapis, tiré par de blancs taureaux et entouré d'esclaves en foule, Çântâ,

4. Mise en possession de richesses immenses, de perles et de pierreries, de masses tant hircines qu'ovines[3], et parée des plus riches ajustements ainsi qu'une autre Çrî[4],

5. Dans l'extase de l'enchantement et dans l'éclat de la beauté, s'avançait passionnée pour son époux, comme Paoulomî[5] l'est pour Pourandara[6].

6. Après avoir ainsi résidé dans une demeure délicieuse, où tous ses vœux étaient remplis, où tous les honneurs lui étaient prodigués, où de toutes parts elle était accablée de caresses, soit par ses parents, soit par les femmes qu'elle apercevait de toutes parts,

7. Informée par son époux qu'il fallait désormais habiter au bois, la princesse au radieux visage applaudit à ce parti[7], — il y a plus, en fut heureuse.

8. Accompagné de toute sa cour, le potentat suivait les pas de l'ascète aux grandioses observances, à l'auréole grandiose, du fils du richi, en un mot, et de sa fille l'éblouissante beauté.

9. Plus tard, sur l'ordre du fils du Richi, se dressa une construction où faire halte ; délicieuse y fut la halte, puis tous se remirent en route, après avoir trouvé de tout à souhait, après avoir été comblés d'honneurs.

primer et les deux éléments et le résultat. «A l'âme faite!» Qu'est-ce qu'une âme faite? En fin de compte, c'est une âme arrivée à la perfection. Mais *krita* ne veut pas dire «parfait». Serrant l'idée de plus près, on en vient à se dire «c'est une âme qui a subi *l'action* de celui qui veut la dompter! c'est une âme à laquelle ont été données toutes les *façons* que doit lui donner l'aspirant au mokcha! c'est une âme *façonnée, élaborée.* [L'ital. n'a que *continentissimi*]. — [2]*Dhîrena*, que plus haut nous avons rendu par «penseur», dans l'it. *dotto*.—[3]*Adjâvikam.* Tout simplement *d'armento* dans l'it. Nous avons voulu rendre *adj-* et *av-*, et pourtant n'avoir qu'un substantif. — [4]S. 1, n. 15. —[5]Fille de Pouloman, sœur et femme d'Indra, qu'on donne comme ayant tué son père. Tous ces traits rappellent Junon, fille et sœur de Jupiter, par qui vient d'être détrôné Saturne, leur père.—[6]Indra.—[7]*Sam-*

10. En ce moment le fils du richi, l'éclatant ascète, aborda le dwidja et l'invita en ces termes à prendre congé : « Retourne sur tes pas, ô maître des humains. »

11. Les paroles du fils du richi entendues, le râdjâ, ainsi que la cour, éclata en lamentations et tint ce langage

12. A Kaouçalyâ, à Soumîtrâ et à la glorieuse Kêkéyi : « Rassasiez bien toutes vos yeux de la vue de Çântâ ! désormais elle ne sera pas aisément accessible à vos regards ! »

13. Et toutes pressaient Çântâ dans leurs bras, les yeux baignés de larmes ; et toutes proféraient des paroles bénissantes, soit pour elle, soit pour le dwidja, son époux !

14. Que Vâyou, qu'Agni, que Soma, que Prithivî, que toutes les plages du ciel[8] ne cessent de veiller sur toi dans la forêt où tu t'exerceras aux pieuses pratiques de ton époux !

15. Que ton beau-père te voie lui témoigner des égards, — car il en mérite, — et d'extraordinaires ! prodigue-lui les honneurs, et sers-le docilement pour l'offrande au feu ; fais semblablement pour tout le reste[9].

16. Que ton époux te voie de même lui témoigner des égards en quelque passe qu'il se trouve, femme irréprochable, par quelque mystérieuse parole de tendresse, — car l'époux, voilà la divinité de la femme.

17. Le râdjâ enverra des brâhmanes à ton domicile s'enquérir de ta santé, — il enverra continuellement. Puisse le chagrin ne jamais peser sur toi, ma fille ! »

18. Après avoir ainsi donné quelques consolations à Çântâ,

anoudjnâpayâmâsa... tam... — [8] *Sarwato diçah.* Elles sont ici divisées comme la terre même. C'est de la mythologie la plus antique, et qui, plus tard, fut en désuétude. Pour le nombre des plages ou régions (si tant est qu'on y songe ici), cp. S. 14, n. 35. — [9] *Cwaçourah poûdjanîyas te.... poûdjâbhir.... agniçouçroûchanâdibhih.* On pourrait voir dans le composé *agniçouçroûchan*- un dwandwa ; et dans ce cas, *agni*- à lui seul dirait autant qu'*agniçouçroûchan*-, puis *çouçroûchan*- s'entendrait de l'obéissance en général ; mais nous n'avons pas hésité à sacrifier ce point de vue. La maîtresse de maison veillait aux préparatifs du sacrifice, tenait là les fleurs, le beurre, le lait, etc. ; d'où ces mots du Rigvéda, «Dans cet endroit où la mère de famille entre et sort avec empressement, Indra, viens boire le jus préparé dans le mortier» (H. 9 de la sect. 1, lect. 2, éd. Langlois). [Le beau-père, comme on se le rappelle, c'est Vibhândaka, que le jeune couple

et l'avoir baisée sur le haut de la tête à bien des reprises, les femmes firent toutes route arrière, dociles aux exhortations du râdjâ.

19. Lui-même opéra le pradakchinam, autour du dwidja par excellence, ce puissant monarque; puis il désigna de ses guerriers[10] pour accompagner le prudent Richyaçringa.

20. Saluant à son tour le potentat, le régénéré supérieur à tous en vertu lui dit : « Heureuse soit ta fortune, mahârâdja ! et gouverne suivant la justice ceux qui te sont soumis. »

21. Ces mots dits au râdjâ, le fils du richi se mit en marche; et quand le brâhmane ne fut plus visible, alors le prince rebroussa chemin.

22. De retour en sa cité, dont les habitants le fêtèrent à son entrée, Daçaratha y passa les jours avec délices, attendant la naissance de ses fils.

23. L'étincelant Richyaçringa, pendant ce temps, en avançant par degrés, avait atteint la ville appartenant à Lomapâda, ville dont le nom est Tchampâ, et à laquelle des tchampakas[11] servaient de guirlande.

24. Là, Lomapâda, sitôt qu'il fut informé de l'approche du richi, vint à sa rencontre accompagné de ses brâhmanes, accompagné de ses ministres, et lui parla en ses termes :

25. « Sois le bienvenu, ô des régénérés le plus parfait ! Quelle félicité pour nous de te voir, ô mouni à l'éclat grandiose, revenir sain et sauf en ce lieu, ainsi que ta femme, ainsi que ta suite !

26. Ton père aussi se porte bien, Brâhmane, et il a continuellement envoyé demander des nouvelles de ta santé, sublime sage, et de celles de ta femme très-particulièrement. »

27. Déjà la ville était élégamment décorée comme pour une fête en l'honneur de Richyaçringa, par les ordres du prévoyant râdjâ, dont toutes les pensées étaient à la joie.

28. Non moins rempli de joie lui-même, Richyaçringa fit

ira rejoindre à la forêt, S. 18]. — [10] *Senikân.* Evidemment, des officiers avec un nombre de simples soldats ; mais nous n'exprimons ici que ce que dit le samskrit, sans commentaire. Dans l'ital., *eletti fra i suoi guerrieri.* — [11] *Michelia tchampaka.* Sur ce jeu de mot *Tcham-*

conjointement avec le roi son entrée dans la première des cités[12], où le pourohita l'accueillit avec hommage.

29. Ainsi de retour à Tchampâ, le resplendissant enfant du dwidja y continua son séjour, recevant des marques d'honneur et du râdjâ et de tout l'antapoura, suivant le rang de chacun.

SARGA XVIII.

ARRIVÉE DE RIÇHYAÇRINGA DANS LA FORÊT.

(**Richyaçringavanagamanam.**)

1. Richyaçringa étant ainsi revenu, un jour le râdjâ dit à un brâhmane : « Va te présenter au richi, et annonce-lui que le rigide[1],

2. Le généreux, l'incomparable Richyaçringa est arrivé : annonce au rigide richi fils de Kaçyapa, son fils.

3. Puis, incline respectueusement la tête en saluant pour moi ce dwidja sublime ; et fais que, par considération pour son fils, il me soit favorable, comme j'ai déjà tenté moi-même de le rendre par tous les moyens. »

4. Les paroles du râdjâ entendues, le vertueux régénéré s'achemina devers le lieu où le fils de Kaçyapa passait sa vie.

5. Alors, abordant le dwidja transcendant, il incline respectueusement la tête devant lui, et il lui répète les accortes paroles que Lomapâda l'a chargé de transmettre :

6. « Ton illustre fils, » dit-il, « est de retour après avoir achevé le sacrifice du magnanime potentat Daçaratha, son beau père. »

7. Déjà le sage avait ouï dire tout ce qui s'était passé, y compris les cérémonies sacrificatoires, dont le valeureux roi Daçaratha, devenu son parent, avait été le promoteur.

8. Et comme c'étaient des éloges que méritait ce parent, que méritait ce prince semblable aux Dévas, dès lors le brâhmane s'était complu dans le généreux monarque[2].

pa et *tchampakâ*, cp. n. 20, sur S. 14. — [12]*Pourottamam pourohitena* : cp. n. 4 sur S. 16. — [1]*Souvratam*, que suivra (v. 2 du çl. 2) *souvratâya*; d'ordinaire nous traduisons plus longuement pour exprimer les éléments de ce composé. — [2]*Harchitavân... tasya radjno mahâtmanah.*

9. Mais quand il eut ouï le langage du brâhmane messager, le célèbre ascète alors fut pris de l'idée d'aller à la ville pour ramener son fils à la forêt.

10. En effet, on le vit bientôt, ce dwidja supérieur en vertus, se diriger entouré de ses disciples du côté de la ravissante cité de Lomapâda pour voir ce fils qu'il brûlait de voir.

11. Les hommages entouraient le richi, qui ne respirait que devoir, hommages dont les villages et les bouviers s'acquittaient de toutes parts. Comestibles et bonne chère chargeaient les mains des visitants qui venaient à lui.

12. Domestiques véritables, ils se tenaient là, debout, jour et nuit, l'attention en éveil et la tête respectueusement baissée ; chacun disait, «Qu'y a-t-il à faire pour toi, mouni ? »

13. Et l'Indra des brâhmanes disait à tous ceux qui s'étaient ainsi rendus auprès de lui : «Et à quel propos est-ce que vous me faites tant d'honneur? J'ai grande envie d'apprendre à fond la chose. »

14. « Oh ! » fut-il alors répondu au magnanime interrogateur, « c'est que vous êtes parents, le suprême souverain des populations et toi. C'est son ordre que nous exécutons ici, brâhmane. Loin de toi toute irritation spirituelle[3] ! »

15. En entendant ces braves gens parler ainsi en termes qui rassérènent la pensée, le richi devenu favorable bénit le râdjâ et ses ministres et la ville.

16. Et sitôt qu'ils eurent ouï les paroles de Vibhândaka, les serviteurs du râdjâ, l'âme transportée de joie, allèrent en toute hâte en annoncer la nouvelle à ce prince au gracieux aspect.

17. A l'audition de ce récit, grâce auquel la joie croissait en sa pensée, il s'avança, entouré de ses ministres, hors de son palais, l'équitable dominateur des populations.

18. Et quand il eut vu ce mouni tigre des mounis, — en s'inclinant respectueusement à mainte et mainte reprise, lui tigre des râdjâs, il dit à Vibhândaka les paroles qui suivent :

19. « C'est aujourd'hui que je recueille le fruit de ma nais-

Nous risquons un sens autre que celui de M. Gorresio (*rallegrato per la prosperità di quel re magnanimo*), qui de plus rend *vipram* par *vate*. — [3]*Mânaso djwarah*. Mot à mot « fièvre sp. » Nous gardons l'i-

sance, puisque je te vois, ô saint aux pieuses observances ! »

-19, 20-. « Ainsi soit fait ! » dit au souverain le dwidja supérieur à tous en vertu, « que la crainte, Indra des râdjâs, n'existe pas chez toi ! tu as trouvé grâce à mes yeux, être irrépréhensible ! »

-20, 21-. Enchanté de ce langage, le fortuné monarque, faisant marcher en avant le plus parfait des dwidjas, entra dans sa ville, honoré de paroles de bénédictions ;

-21, 22-, Et, tandis que, superbement décorée, la royale demeure s'ouvrait à l'hôte nouveau qu'il introduisait, le victorieux Daçaratha courait avec son pourohita pour prendre en main la coupe hospitalière[4].

-22, 23-. Renouvelant alors et les humbles salutations et les civilités respectueuses[5], tout le monde se tint dans l'attitude de l'andjali et formant respectueusement cercle autour du plus parfait des dwidjas[6].

-23, 24-. Les dames alors, ayant à leur tête Çântâ, parée de magnifiques ajustements, la firent connaître au brâhmane par ces mots : « Voici ta bru, ô toi qui dispenses les honneurs ! »

-24, 25-. Saisir les mains de Çântâ, l'envelopper de ses bras et la serrer contre sa poitrine, voilà ce que fit le brâhmane expert en devoir, se laissant aller à l'extrême admiration.

-25, 26-. Dégagée de cette étreinte du dwidja, Çântâ fit une révérence au dwidja ; puis, dans l'attitude de l'andjali, elle se plaça près de son beau-père[7].

-26, 27-. Bientôt les ordres de Vibhândaka firent prendre

mage ou la métaphore, quoique l'it. dise *pensier molesto*. — [4]C'est ainsi qu'on voit dans *Ourwaçî*, lorsque Nârada descend au 5e acte, le roi Pourouravas demander à grands cris pour lui la coupe hospitalière (*Arghyo'rghya iti*). — [5]*Pratipoûdjya*. L'emploi de ce mot ici démontre, ce nous semble, ce qu'affirme Koulloukabhatta (*Comm. sur Manou*, I, 1), que *pratipoûdj-* est quelquefois simple synonyme de *poudjayit-*, et n'exprime pas nécessairement qu'on répond à des civilités par des civilités. — [6]*Dvidjottamâd*. Ici encore l'it. dit *vate* (pour dwidja) : cp. n. 2. — [7]Dans l'it. *al re suo suocero* (et par suite, au commencement de la phrase suivante, *il sommo Brahmano*), tandis que le texte n'a que *so*, évidemment représentatif de *çwaçourasya*. La preuve, d'ailleurs, que c'est toujours de Vibhândaka qu'il s'agit, c'est que Çântâ n'a pas de roi pour beau-père : née fille de roi, puis fille adop-

congé à Çântâ, au monarque et à toutes ses femmes; et la purification de Richyaçringa[8] fut accomplie par son père.

-27. Puis, après hommages des maharchis[9], il reprit, accompagné de son fils, le chemin de la forêt[10].

SARGA XIX.

NAISSANCE DES FILS DE DAÇARATHA.

(**Daçarathapoutradjanma**).

1. Aux interrogations de son père à l'âme grandiose, Richyaçringa répondit par la communication des événements dans l'ordre où ils s'étaient passés, et tous tant qu'ils étaient.

2. Et le richi était charmé au plus haut degré, à mesure qu'il entendait se développer dans le récit de son fils et toutes les phases du sacrifice et la production[1] du havich,

3. Et quand régnait l'épouvantable sécheresse, la grosse pluie versée par le Déva[2], et son fils devenu dans les états de Lomapâda l'objet des honneurs les plus hauts,

4. Recevant à titre d'épouse la belle Çântâ et des richesses, et uni par des liens de parenté tant avec Lomapâda qu'avec le râdjâ Daçaratha.

5. Cependant le râdjâ Daçaratha, qui venait de s'acquitter du sacrifice, obtenait les fruits de ses actes méritoires, fruits que difficilement l'on contemple et l'on obtient sur la terre.

6. Et il en résulta que, déjà naturellement pur de caractère,

tive de roi, elle est bru d'un richi. — [8] Richyaçringa, en épousant une fille de kchatrya, s'était marié hors de caste, impureté grave, s'il s'agit de 1er mariage (Manou, III, 12, est formel sur ce point : *Savarnâgre dwidjâtînâm praçastâ dârakarmani*). — [9] Quels maharchis? Est-ce à dire qu'à la cérémonie lustrale descendent de leur swarga des Maharchis, comme pour lui dire : « ta lustration est valable, ton but est atteint»? [Les maharchis ou «grands richis» (n. 22 sur S. 1) sont le plus souvent identifiés aux *saptarchis* (les 7 étoiles visibles de la Grande-Ourse), ou à d'autres génies recteurs des étoiles]. — [10] On ne dit pas que Çântâ soit de ce voyage; mais probablement le poète ne juge pas même qu'il y ait possibilité d'un doute, l'épouse étant inséparable de l'époux. — [1] *Havichas .....tchodbhavam.* — [2] Indra (comme plus

— équité, humanité, sincérité, pureté, il en eut la pensée encore plus éprise.

7. Il se regardait comme ayant acquis la renaissance dès ce monde même, et il voyait cette renaissance se produire[3], par cela même qu'il recueillait ces fruits si purs de ses actes méritoires et de ses sacrifices.

8. Ce râdjarchi avait trois femmes[4], riches en vertu, non moins riches en beauté, les égales en beauté des Apsarases,

9. Kaouçalyâ, et l'éblouissante Kêkeyî qui lui ressemblait, et Soumitrâ la fille adoptive de Vâmadéva.

10. De ces trois femmes naquirent Râma, Lakchmana, Satroughna et Bharata, tous quatre d'immense splendeur, tous quatre de beauté céleste.

11. Le premier de tous, tant pour la naissance que pour la valeur et les vertus, ce fut celui auquel Kaouçalyâ donna le jour, Râma dont incomparable était la force, Râma l'égal de Vichnou pour la vigueur.

12. Kaouçalyâ en était fière, de cet enfant à l'immense splendeur, comme Aditi[5] l'est de ce suprême souverain des Dévas qui tient la foudre en main.

13. C'est que, pour le salut des nations, pour la ruine de Râvana, il était né de la moitié de la puissance de Vichnou, Râma aux yeux de padma :

14. Au premier rang, et par l'éclat et par la force, vaillant;

haut, S. 10). — [3]*Djanmasamoudbhavam.* — [4]Le poète se répète un peu (cp. S. 14, 30; sans compter ce qui résulte de l'Anoukramanikâ ou S. 4, 16).— [5]Fille de Dakcha, femme de Kacyapa, mère des Adityas et d'Indra [Dakcha eut 50 filles; des 50, 12 furent données à Kaçyapa; des 12, 2 se distinguent et sont perpétuellement associées, perpétuellement opposées l'une à l'autre, Aditi et Diti. C'est qu'elles ne sont, en dernière analyse, que 2 faces, 2 concepts d'un même fait (faces qu'on personnifie à part, concepts revêtus d'un rôle divin, mais rôle femelle) : ce fait, c'est l'Universalité des êtres, mais l'Universalité mère: c'est, en d'autres termes, la Nature. Or, l'esprit se la figure tantôt indivise, unique, d'un bloc, tantôt éparse en nombre d'êtres ou de forces. Divisée, Diti est son nom ; indivise, c'est Aditi. Du reste, on sait que Kaçyapa est un être cosmogonique (vulgairement l'espace, ce qui sans doute n'est pas son seul aspect); et les Adityas, soleils mensuels, ne sont pas moins connus. Pour Indra (« ce suprême souverain des Dévas, qui tient la foudre à la main »), nous avons vu que c'est souvent

chéri de la fortune, trésor de toutes les qualités, il n'était au-dessous ni d'Indra ni de Vichnou en énergique excellence[6].

15. Après lui vinrent Lakchmana et Satroughna, deux autres fils que mit au monde Soumitrâ, deux mortels fidèles en leur attachement, capables de vastes efforts, mais qui cependant pour les qualités restaient inférieurs à Vichnou.

16. En effet, ils étaient tous deux des fractions, tous deux des quarts[7] de Vichnou, en même temps qu'ils étaient sa multiplication, tandis que l'autre frère était issu de moitié du Dieu.

17. Bharata, tel fut le nom de l'enfant de Kêkéyî : doué d'une vigueur extrême, il y joignait l'esprit de justice, une âme grandiose, et l'on vantait sa valeur comme sa vigueur.

18. Tous quatre avaient une âme de feu, étaient braves sous les armes, et brillaient au milieu des populations; par tous quatre étaient remplis les vœux de leur père, et semblable était leur dévouement au devoir.

19. Daçaratha, ses quatre superbes fils autour de lui, était au comble de l'allégresse; il ressemblait au suprême générateur des Dévas.

20. Mais parmi ses frères, Râma s'élevait comme une bannière étincelante[8], et les dépassait tous, toujours appliqué au bien-être des populations, toujours, à l'instar de Swayambhoû au milieu de la totalité des Dévas, offrant le même aspect[9].

21. Quant aux autres, dès l'enfance, Lakchmana, l'augmentateur des prospérités[10], Lakchmana, qui ne respirait que justice, adora l'idolâtré de la nation[11], et, frère, il fut tout à son frère, tout à son aîné;

l'éther personnifié (p. XXXVII). — [6] *Paourouche.* — [7] *Tchatourbhâghâou* (bien que l'on puisse être tenté d'y voir «fraction de quart»). L'it. a-t-il voulu garder l'ambiguïté en disant *formati della 4a parte*? [Quant aux Dieux ou êtres divins ne s'incarnant que par segments d'eux-mêmes, c'est un trait des plus précieux. Il nous rappelle, entre autres passages, cet arddhaçloka du *Râdjâtaranginî* (II, 16) : *Dwêpâyanamouner ançah tatkâle Tchandrako 'bhavat.*] — [8] Ou «comme météore», ou «comme une comète» (la comète n'étant pas toujours nommée avec horreur par les Indous, malgré la fable sur Rahou et Kétou), ou «comme la *Queue du dragon*», en samskrit *ketouh.* « Drapeau » se retrouve, çl. 27, où se lit *dhwadja.* D'ailleurs, héros et drapeau sont souvent comparés (*Nala*, S. 12, 38, *ketoubhoutam ivotthitam*). — [9] *Samadarçanah*: dans l'it., *d'eguale affetto verso tutti.* — [10] Cp. n. 12. — [11] *Abhirâmam*,

22. Et lui à son tour il était plus cher que la vie, — le fortuné[12] Lakchmana, la désolation de ses antagonistes, était plus cher, dis-je, que la vie — à son aîné, l'exterminateur de l'ennemi.

23. Il n'est ni doux aliment ni quoi que ce soit de délicieux dont veuille goûter Râma, sans Lakchmana ; et il ne trouve plaisir à rien, fût-ce un seul moment, sans Lakchmana.

24. Râma va-t-il à la chasse ou autre part, — fidèle à le suivre, Lakchmana aussi s'avance, et, l'arc à la main, marche derrière lui.

25. Ce qu'était pour Lakchmana la tendresse de Râma, celle de Satroughna l'était aussi pour Bharata ; il aimait son frère plus que la vie, et son frère était de même à son égard.

26. Leur illustration qui déjà courait le monde, ce plaisir qu'ils trouvaient à se rendre service les uns aux autres, étaient la source des consolations les plus douces pour le père, qui voyait s'unir en eux modestie et vaillance.

27. Toutefois, Râma parmi ses frères se distinguait comme le drapeau dans un bataillon[13]. Râma faisait la joie de son père, Râma était les délices suprêmes de la nation[14], grâce au qualités innées en lui.

28[15]. Et c'est parce que ces qualités le rendaient ainsi les délices universelles, et qu'il passionnait[16] toute la population, qu'on lui donna le nom si célèbre de Râma.

29. La collation du saint cordon[17] et les autres sanskâras[18], on les vit, à mesure que les époques se succédèrent, s'opérer

dans *prâdjâbhirâmam* : même remarque que tout à l'heure (n. 9), mais il faut remarquer l'accumulation des paronomasies. — [12]*Lakchmîvân Lakchmano* : cp. n. 9 et 10. — [13]Nous ajoutons ces mots. Pour «drapeau», *V*. n. 8. — [14]Encore *pradjâbhirâmaç* (cp. n. 11). — [15]Répétition en d'autres termes du çl. 22, S. 1. — [16]*Randjayâmâsa* : dans l'it., *cattivava*. — [17]C'est, tout bien compté, la 4e cérémonie majeure en usage pour chaque enfant mâle (la dégustation du *gricha* ou beurre à l'état de fusion, l'imposition du nom, la tonsure, précèdent) ; mais c'est dans toute la force du terme un *sanskâra* ou « perfectionnement», «confectionnement» (cp. S. 17, n. 1 sur *kritatmâbhih*) ou comme l'ont écrit beaucoup d'indianistes, «un sacrement», le 1er des sacrements, celui qui confère la régénération, la qualité de dwidja. Il est clair par conséquent que nul çoûdra ne peut également le recevoir. — [18]Nous n'avons pas voulu dire «sacrement» (*V*. n. préc.),

pour tous les quatre[19], par les soins du roi et conformément aux prescriptions des Védas.

30. Tous quatre aussi apprirent les Védas, apprirent l'essence des divins çâstras; tous quatre étaient soumis, modestes, et ils avaient toutes les qualités en partage.

31. Et par ces belles qualités; exerçant à haut degré attraction sur les cœurs, ils inspiraient une affection passionnée à la totalité des citadins et habitants de la campagne avec lesquels ils étaient en liaison[20], sans distinction de personnes.

SARGA XX.

NAISSANCE DES OURS ET DES SINGES.

(**Rikchavânarotpattir.**)

1[1]. Quand une fois Vichnou fut descendu à la condition de fils du râdjâ Daçaratha, Swayambhoû, le suprême seigneur, assembla les Dévas et leur tint ce langage :

— [19] *Techâm* sans chiffre aucun, et de même au çl. suivant *te sarwe.* — [20] *Bandhounç tchânyân.* Dans l'it. *i congiunti.* Mais *anyân* semble indiquer qu'ici *bandhounç* a une extension plus vaste que parents. — [1] Qu'on nous permette plusieurs remarques en tête de ce Sarga, 1o C'est un de ceux où se pose une des idées capitales du poème. la création des êtres qui doivent un jour former l'armée de Râma. Les Dieux voient de loin. Cette simultanéité de naissance du conquérant et des instruments de la conquête se retrouve dans plusieurs récits antiques, plus ou moins voisins de la légende (nous nous contenterons d'en citer un seul, celui de la naissance de Sésostris); et probablement elle jeta des racines dans les esprits des gouvernants, elle fut maxime d'Etat : répandue de proche en proche, elle eut un contre-coup jusqu'en Macédoine dans l'institution des Hétères ou Compagnons (bien qu'un autre élément, le bataillon sacré thébain, ait pu donner l'idée de cette espèce d'école d'officiers); 2o Au point de vue mytholog., il est impossible de méconnaître, dans les singes, l'original des Satyres et Capripèdes de toute sorte qui forment l'armée de Bacchus, et, dans les ours, l'original de toute cette escorte de tigres et de panthères dont l'art grec le montre si souvent environné : Râma d'ailleurs, Râma lui-même, jeune, ravissant les cœurs et marchant à la conquête avec le djina (S. 1, n. 49), le danda (bâton de justice), la djatâ (S. 1, n. 77), [car tel est son costume habituel en sa qualité d'habitant de la forêt, de Vanaprastha], Râma ne rappelle-t-il pas trait pour trait le jeune

2. « Que le Déva aux promesses véridiques, que Vichnou, votre bienfaiteur à tous, aie, grâce à vous, des compagnons de

et beau Bacchus, avec la nébride, le thyrse et ses cheveux noués à la vipère ? [car le *nodo viperino* d'Horace, Od. II, XIX, 19, revient à «nœud court», témoin l'épithète ailleurs donnée à « vipère », par le même (les vipères faisant fonction de cheveux), *brevibus implicata viperis Crines et incomptum caput*, Épod. V. 15 et 16, témoin aussi le nom *cobra de cabello* donné au nadja]. 3º Historiquem., ours et singes ne sont là que parce que, dans les parages où les place la légende, vivaient, bien plus dans les bois que dans les plaines, et bien plus dans des grottes que dans des maisons, des hordes très-sauvages, très-incivilisées, en fréquentes hostilités peut-être avec des ours et des singes non métaphoriques, qui fourmillaient, ainsi que nombre d'autres espèces, les unes farouches, les autres sauvages, autour des hommes primitifs. Une fois dans cette voie, l'on arrive à soupçonner, comme conclusion provisoire très-probable, qu'à cette époque coexistaient, dans l'Hindoustan, une nation de civilisation avancée et de mœurs douces (les Aryas, n. 29 sur S. 5), dans presque toute la péninsule proprement dite, c.-à-d. dans ce que les géographes européens modernes appellent Dékhan, tant septentrional que méridional, des peuplades grossières, telles que nous venons de le décrire, et enfin, à l'extrême sud et dans Ceilan, une race à peine hors de l'état de barbarie, anthropophage et féroce, assez analogue à celles dont en Occident on a fait Lestrygons et Cyclopes ; puis, que la nation établie dans l'Hindoustan soumit à l'aide de celle du Dékhan, l'extrême sud et Ceilan, de telle sorte qu'alors le mahârâdja d'Ayodhyâ se trouva dominer comme suzerain, nous ne disons pas sur l'Inde cisgangétique, prise dans sa longueur entière, mais sur une portion très-considérable de cette région et sur Ceilan. 4º Cosmogoniquement, la légende contient des traces du monde paléontologique : ces singes, ces ours égaux en force et en dimensions à des éléphants, et capable de déraciner de gros arbres, de détacher des quartiers de roc, ne sont pas tout simplement des exagérations poétiques, ce sont aussi des échos de la pensée de ceux auxquels des inductions ou des pressentiments faisaient entrevoir l'organisation antédiluvienne. 5º Esthétiquement enfin, la donnée fondamentale de ce Sarga était superbe. Elle se prêtait aux développements les plus riches, les plus prestigieux, les plus profonds parfois et presque au même instant les plus voisins du pantagruélique. C'est aux mains de Pulci, par exemple, qu'eût dû tomber un pareil sujet : il en eût fait un tableau plus merveilleux que le pavillon de la princesse de Saragosse (*Morg. magg.*, XIV, 44-86), même avec les additions qu'y propose Astaroth (XXV). Il faut avouer que Vâlmîki n'a rien ici de cette ampleur, de cette verve, de cette excentricité si sûre d'elle, de cette magie de pinceau. [Quant à «singes» pour *vânara* dans la traduct. du titre, *V*. n. 11 et 29 ; et sur le peu de place que tiennent les

guerre : produisez, pour le seconder, des êtres aux formes où se joue la fantaisie[2],

3. Maîtres ès-prestiges, intrépides, rivaux en agilité de l'essor violent du vent, experts dans l'art de diriger les événements, riches d'intelligence, égaux à Vichnou même pour la vigueur.

4. Invincibles et sachant les expédients, ayant des corps célestes pour enveloppes[3], et connaissant les propriétés de toutes les sortes d'armes, — des êtres semblables aux dégustateurs de l'amrîta.

5. Unis[4] à l'élite des Apsarases[5], unis aux femmes des Gandharwas[6], unis aux filles des Pannagas[7] et des Yakchas[8], unis aux compagnes des Vidhyâdharas[9],

ours dans la description, n. 19]. — [2] *Kâmaroûpinah.* Ce mot, remarqué déjà S. 1, n. 58, et qui reviendra S. 24, se trouve 4 fois dans ce Sarga (çl. 2, 8, 10, 17), au 1er ou au 6e cas, et l'on pourrait dire 5, car nous rencontrons *kâmaroûpâ*, évidemment dans le même sens, çl. 14. C'est un des mots qui résistent le plus à la traduction. Ainsi qu'au S. 1, M. Gorresio le rend 4 fois par *moltiformi*, et une fois (la 3e) par *mutanti forme*. La 2de manière se rapproche de notre périphrase du S. 1, « aux formes changeantes à volonté» (à ceci près qu'on ne rend pas *kâma*), périphrase que nous modifions ici [car ici, ce qui se trouvait vrai de quelques Râkchases, sinon de tous, ne l'est plus des singes, et pas plus dans l'idée du poète que dans la réalité, les étranges quadrumanes ne changent de forme]. Quant à la 1re façon d'interpréter (*moltiformi*), *molti-* n'est pas *kâma-*, et indique tout au plus une portion du résultat, la multiplicité des formes qu'offrent ou les singes et les ours, ou les singes seuls. Mais, va-t-on nous dire, qu'est-ce que *kâmaroûpi* veut dire de plus ? Il veut dire que les formes, non-seulement sont nombreuses, mais sont extravagantes, sont bizarres ; que, jointe au nombre, cette bizarrerie ferait croire à des caprices de la nature ; que celle-ci semble en créant ces animaux n'avoir suivi aucune règle, avoir dérogé au plan général des êtres, avoir usé de bon plaisir, avoir cédé à de folles fantaisies, en deux mots, *ad libitum finxisse.* Et voilà pourquoi ici, laissant à l'écart notre expression du S. 1er, laquelle n'eût plus été fidèle, nous avons dit «aux formes de fantaisie», ou un équivalent, et nous l'avons écrit toujours. — [3] Sans doute pour dire « qui semblent pétries de feu et d'air subtil». — [4] Ce mot n'est pas surérogatoire : il rend sensibles les locatifs *Apsarahsou moukhyâsou, vadhoûchou*, etc., et de même çl. 12 13. — [5] S. 3, n. 31. — [6] Même note. — [7] Fils, selon les uns, de Kaçyapa et de Khaçâ, fille de Dakcha, nés des pieds de Brahmâ selon les autres, et serviteurs de Kouvéra, comme les Kinnaras et les Gouhyakas. *V.* aussi S. 14, n. 21. — [8] S. 14, n. 8. — [9] Classe de

6. Unis aux épouses des Kinnaras[10], des Vânaras[11], en tous lieux où s'en rencontreront, rendez-les mères d'une population de singes[12], les pareils du lion[13] pour la vigueur. »

7. « Ainsi soit fait! » répondirent adhérant à la harangue de Brahmâ les Immortels; et ils engendrèrent chacun des fils qui par leur énergie leur ressemblaient à eux-mêmes.

génies aériens : leur nom veut dire «porte-science» (science magique, bien entendu). — [10] Génies à tête de cheval, nés de Kaçyapa et des filles de Dakcha ou des pieds de Brahmâ, et dont le nom veut dire « quel homme! » (cp. n. 7). — [11] *Vânarânâm*. Ce mot veut dire « singes », et c'est ainsi que nous l'avons rendu dans le titre; c'est ainsi que çl. 22 et hors de ce Sarga nous le rendrons. D'où vient donc qu'ici, puis çl. 8, -12 13-, -18 19-, nous gardons l'appellation samskrite (tandis que partout l'ital. dit *scimmie* ou *scimj*)? Le voici. Quoique très-certainement pour le poète *vânara* et *hari* soient plus d'une fois synonymes complets (témoins *hariyoûthapân* et *vânarayoûthapâlêh*, çl. 21 et 22; *vânarânam yoûthapâh* et *harîswarâh*, çl. -18 19- et 21; et peut-être çl. 6, cp. n. 13), ailleurs, il semble avoir distingué et classer les Vânaras un cran plus haut. 1o Aux Vânaras femelles s'unissent les Dieux (ici et çl. -12 13-), à des Haris femelles, jamais. 2o Les Vânaras nés de Vânaras femelles sont peu nombreux (*ketchid*, -12 13-), et de taille, de force surnaturelles (çl. 13-17), à tel point que lorsque, un peu plus bas, on distingue les chefs de bande d'avec les bandes elles-mêmes (çl. -17 18-, -18 19-), on peut être tenté de croire à la transposition mutuelle des 2 pâdas *harînam kâmaroûpinâm* et *vânarânâm taraswinâm*. L'hypothèse serait fausse, mais il reste toujours ceci que le poète semble avoir été successivement sous l'empire de 2 pensées : il a fini par confondre *hari* et *vârana*; en commençant, il faisait de ceux-ci des singes plus forts, plus grands, prédestinés en quelque sorte à commander les bandes nombreuses que peuvent fournir les espèces plus petites. Mais ce n'est pas tout : ces grands singes, types de l'immense famille des quadrumanes, qui forme un ordre aujourd'hui parmi les mammifères, peuvent fort bien avoir été au nombre des êtres sémi-divins de la création, comme les Nâgas ou Pannagas (serpents), comme les Souparnas (vautours), les Garoudhas (aigles-cygnes;) et il nous semble clair que c'est à ce titre que Swayambhoû indique ici leurs femmes comme de dignes objets aux amours des Dévas ses auditeurs. Nous avons donc conservé Vânara comme quelquefois nous gardons *Nâgas*, etc. Du reste, voici le texte : *Yotchitsou vânarânâm... djanayadhwam harîn* (m.à-m., *in feminis Vanarorum generate Hares*). Certes, il y a là pour le moment distinction des Vânaras et des Haris (absolument comme si l'on disait *in asinabus generate mulos*); et l'it. *generate.... nelle scimmie progenie di scimj* ne calquera pas l'idée samskrite. — [12] *Harîn*. *V*. la n. précédente, surtout la fin. De plus, remarquons qu'il n'est pas du tout question des ours dans ce discours. C'est une lacune. — [13] Ou «du Lion», c.-à-d. de Vichnou (n. 32

8. Les Dévas et les richis avec les filles des Yakchas et Gandharwas[14], les Siddhas[15] avec les compagnes des Kinnaras, donnèrent le jour à d'héroïques Vânaras, à formes où se jouait la fantaisie.

9-. Et l'on en comptait nombre de milliers, de ces êtres que produisirent, aspirant à la destruction du monstre aux dix têtes,

-9, 10-. Les Dévas, de ces guerriers impétueux comme de gigantesques nuages et tumultueux comme le fracas qui gronde au sein des nuages, de ces singes à l'incommensurable valeur et aux formes de fantaisie.

-10, 11. Enormes comme des éléphants et des montagnes, doués des formes et de l'impétuosité des lions,—des ours, des singes, des cercopithèques, surgirent au jour et s'agitèrent par bandes.

-11, 12-. Ce qu'il y avait en chaque Déva de force, d'énergie, de puissance à lui propre, le fils de chacun en offrait la ressemblance en naissant.

-12, 13.- De l'union[16] aux cercopithèques femelles, ainsi qu'aux femelles des Vânaras, des Yakchas, des Kinnaras, sortirent en nombre limité des fils d'une vigueur surnaturelle, Vânaras eux-mêmes.

-13, 14-. Arracher les pointes de roc, joûter à coup d'arbres gigantesques, livrer bataille avec leurs dents, avec leurs

sur S. 50). On devine la paronomasie, *harîn hariparakramân*. Mais reste à savoir si dans ce passage *hari-* est nom propre ou nom commun ! Nous l'ignorons (vu le çl. -10 11-), mais nous nous gardons d'écrire Vichnou, et nous usons d'ambiguïté. — [14] *Devarchiyakchagandharwâh*. Au lieu de traduire comme si les 4 éléments du dwandwa jouaient rôle de pères, nous supposons qu'il équivaut à *Devarchayas saha Yakchagandharwêh*. Et en voici les raisons. 1° Au 2d pâda se lit *Siddhâç tcha saha Kinnarêh*; et là certes (cp. çl. 6), *Kinnarêh* désigne bien l'ordre d'êtres qui fournit des mères, comme s'il y avait *Kinnarichou* (d'où résulte que *Siddhâç* désigne des pères). 2° Les compagnes des Gandharwas et des Yakchas devant aussi devenir mères (çl. 5), et les Dévas étant ceux qui reçoivent de Brahmâ l'injonction d'aller s'unir à elles, il est clair que là encore il y a dans la pensée division des 4 ordres nommés en 2 groupes, l'un mâle et l'autre femelle ; et il ne reste plus qu'à décider auquel doit être attribué l'ordre des richis : on ne balancera pas longtemps. — [15] *V*. S. 14, n. 1. — [16] Toujours pour rendre la forme locative, comme ci-dessus, çl. 5 et 6, où *V*. n. 4.

ongles, en guise d'armes, c'est ce que faisaient tous ces êtres doués de vigueur ainsi que de formes de fantaisie.

-14, 15-. Les montagnes, ils les eussent ébranlées; les plus gros arbres, ils les eussent déracinés par leurs secousses ; les profonds océans, ils leur eussent brusquement imprimé l'agitation ;

-15, 16-. Leurs bras eussent déchiré la terre ; ils se fussent élevés dans les régions célestes, et dans leurs élans parcourant l'espace, ils en eussent expulsé les nuages.

-16, 17-. Ils eussent saisi jusqu'aux éléphants, lorsque, dans leurs élans furibonds, ils arpentent la forêt ; leur impétuosité eût fait tomber les oiseaux[17] de la plage aérienne.

-17, 18[18]-. Tels étaient ces singes aux formes où se jouait la fantaisie, tous chefs de bande, tous à l'âme grandiose ! il s'en engendra nombre de milliers ;

-18, 19-. Et le compte des commandés allait à cent mille, dans chacune de ces bandes de Vânaras remuants, dont chacune avait en tête un chef de bande à l'immense vigueur.

-19, 20-. De ces habitants des forêts, les uns allèrent s'établir sous la dépendance du roi des ours[19], les autres allèrent occuper diverses montagnes et des forêts.

— [17] *Pâtangan*, qui nous offre un rapport paronomasique, peut-être fortuit, avec le *mâtangân* «éléphant» du vers précéd.— [18] Eminemment simple au point de vue grammatical, ce passage (de 4 vers) devient confus et difficile au point de vue logique. Nous croyons ne pouvoir mieux faire, afin d'aider à prendre un parti, que de le transcrire ici. *Idriçânâm* (*î* init.) *tathâ djadjne harînâm kâmaroûpinâm Anekâni sahasrânî yoûthapânâm mahâtmanâm: Çatasâhasrasankhyechou vânarânâm taraswinâm Babhoûvour yoûthapâh sarwe te yoûthechou mahâbalâh.* Comme nous l'avons dit plus haut (n. 11), tout aurait l'air de s'éclaircir (parce que tout concorderait avec les idées des 3 çlokas précéd.), si le 2d et le 6e pâdas troquaient de place [*vânara* dès lors désignant les *yoûthapâh* ou chefs de bande, et *hari* ceux qui forment les bandes ou *yoûthâh*). Mais, nous l'avons dit aussi, la suite démentirait l'hypothèse. Nous savons que le poète finit par dévier de son idée 1re : il faut bien que la déviation commence quelque part. Hé bien ! c'est ici. [A présent, voici la version italienne, que nous ne discuterons pas : *Di cosifatti scimj moltiformi nacquero molte migliaja, e cento migliaja di scimj duci di schiere, magnanimi e concitati : tutti questi erano condottieri e fortissimi infra le torme.*] — [19] Voici,

20, 21-. Sougrîva[20] le fils du soleil, Bâli[21] le fils de Çakra, brillèrent entre tous : ce fut sous ces deux frères que se rangèrent tous les chefs des singes,

-21. Ainsi que sous Nala[22], Nîla[23], Hanoumat[24], et quelques autres encore, qui se mirent à la tête des masses de singes.

22[25]. Tels apparurent, pourvus de corps semblables à des nuages amoncelés ou à des montagnes, et doués de force colossale en même temps que de formes corporelles terrifiantes, les commandants des bandes de singes ; la terre en fut couverte, de ces auxiliaires créés pour servir d'auxiliaires à Râma.

SARGA XXI.

ARRIVÉE DE VIÇWAMITRA.

(**Viçwâmitrâgamanam**).

1. En ce temps-là[1], un illustre maharchi, — Viçwâmitra était son nom[2], — vint dans Ayodhyâ visiter le suprême souverain des populations.

2. C'est qu'en[3] train d'offrir un sacrifice, il le voyait entravé par des Râkchases qu'enorgueillissaient jusqu'à la démence

avec un mot, çl.-10 11, le seul instant auquel il s'agisse des ours : c'est bien peu. Cp. n. 12, fin. — [20]«Au beau cou.» C'est aussi le nom de Çiva, d'Indra, et même d'un des chevaux du char de Krichna.—[21]Peut-être de *bâla*, «jeune», «ignorant.» — [22]«Roseau.» — [23]«Bleu.»—[24]« A mâchoires.» — [25]Oupendravadjras. Ils sont superbes. Le 3e surtout commence magnifiquement pour l'harmonie *babhoûva bhour bhîma*· (allitération par *bh*). — [1]*Etasminn.... kâle.* La formule rappelle le début de nos extraits des évangiles, tels qu'ils se récitent à l'église : elle a la même valeur chronologique, c.-à-d. qu'elle ne désigne aucune époque, et qu'il serait tout aussi lumineux de dire «il était une fois,» ou « un jour ». [Notons de plus, par anticipation, qu'entre les événements des deux Sargas précédents et la série des faits qui s'ouvre ici, des années se sont écoulées. Combien ? La réponse se trouvera S. 23. çl. 2, où l'on dit que le jeune héros compte de 15 à 16 ans]. — [2]Il suffit pour le moment de savoir que Viçwâmitra est un maharchi des plus célèbres. Son histoire, ou du moins une portion considérable de son histoire, avant sa venue à la cour d'Ayodhyâ, occupera les S. 36 et 52-67; et, de plus, nous allons le voir presque sans interruption à côté de Râma, depuis ce moment jusqu'au S. 52. — [3]*Hi.... kila.*

la vigueur et l'efficacité de leurs prestiges, ce sage adorateur du devoir.

3. Voulant trouver protection pour son sacrifice, il aspirait à voir le monarque ; car, impossible à lui, mouni, de parfaire sans encombre le sacrifice à lui seul.

4. Viçwâmitra donc arrive, avide de l'aspect du souverain, il aperçoit ceux qui veillent aux portes, il leur dit : « Allez annoncer mon arrivée au palais du roi, je suis le fils de Gâdhi. »

5. La parole de l'ascète entendue, ceux-ci coururent au quartier habité par le râdjâ, l'esprit en proie à l'agitation et en toute hâte pour obéir à ce qu'avait prononcé Viçwâmitra.

6. Et parvenus aux appartements du roi, « Viçwâmitra, le mouni grandiose vient d'arriver », dirent-ils ; et pour donner cette information au potentat, ils s'étaient prosternés, ils restaient debout.

7. A l'instant, le râdjâ Daçaratha, se faisant accompagner et de ses ministres et de son pourohita, s'avança pour voir le mouni : tel Vâsava s'avance au-devant de Brahmâ.

8. Bientôt il eut aperçu le sage qui resplendissait de l'auréole des austérités; soudain il s'incline, puis, restant debout, il fait le geste de l'andjali, et opère le pradakchinam autour du saint.

9. Viçwâmitra, lorsqu'il eut reçu ces hommages du monarque, s'avança lui-même vers lui à son tour, et d'un air amical[4] demanda au dominateur de la terre s'il allait bien, s'il était exempt de toute indisposition.

10. S'approchant après cela de Vaçichtha avec un sourire, l'éminent ascète, après lui avoir dûment témoigné sa vénération, l'interrogea pareillement sur son état de santé.

11-. Après ces marques réciproques de respect, auxquelles tous deux avaient droit, et le moment des abords une fois passé,

-11,12-. Tous les assistants[5], l'enchantement au cœur, entrèrent dans les appartements royaux et s'y assirent chacun suivant sa dignité.

— [4]Jadis pourtant ils avaient eu lutte ensemble, et cette lutte est des plus fameuses : *V*. S. 55 et suiv. — [5]*Sarwe te* (et non *oubhâou tâou*).

-12. Un siége d'honneur reçut[6] alors le sage Viçwâmitra.

13. Puis, accompagné de Vaçichtha, Daçaratha en personne, ce monarque à l'esprit grandiose, lui offrit, selon le rite, la lotion des pieds, la coupe hospitalière et la terre[7].

14. Après avoir ainsi fait les honneurs de sa demeure, l'auguste personnage dans l'attitude de l'andjali, et s'inclinant avec respect, adressa, plein de ravissement, ces paroles à Viçwâmitra :

15. « Ce qu'il y a de charme à devenir possesseur de l'amrita, ce qu'il y a de charme dans l'ondée qui tombe en temps

— [6] *Oupavichtâya* : cp. n. 39 sur S. 3. — [7] *Gâm*, primitivement «vache», par suite «terre» [ce qui d'abord était un sens métaphorique, ou pour mieux dire une métaphore hardie (aussi hardie que celle qui consiste à nommer vache le nuage, le sacrifice, la prière, la libation, le rayon de soleil, etc. : *V.* M. Langlois, *Rigvéda*, note 36 sur sect. 1, lect. 1), mais ce qui devint plus tard un sens usuel] A présent, qu'est-ce qu'offrir la terre à un hôte ? Nous n'augurons pas, comme on l'a conjecturé, que ce soit offrir une motte de terre symbolique à l'hôte, comme pour lui dire que le pays est à lui. Il nous semble plus probable que l'explication résultera de l'usage, pour nous si bien connu, d'offrir à l'hôte trois choses, la lotion des pieds, la coupe, le siége (*pâdyârghyâsanam*, n. 24 sur S. 2, ou si l'on veut, *pâdyam arghyam asanam tcha*). A présent supposons, et le Mânava Dharmaçâstra le suppose, un chef de maison dans l'indigence, cette pauvreté le dispense-t-elle du devoir de l'hospitalité ? Non, répond le législateur, «on trouve toujours dans la maison des gens de bien des herbes, la terre et l'eau, plus en 4e de douces paroles» (*trinâni bhoûmir oudakam vâk tchatourthî tcha soûnritâ*, III. 101). La terre, c'est le siége primitif, c'est le siége que peut offrir le pauvre, et l'on peut compter qu'en remplaçant *asanam* par *bhoûmir*, ou *bhoûr*, ou *gaouh*, on se rapprochera de la formule primitive. Qu'ensuite on ait souvent dit *bhoûr* ou *gaouh*, quand le siége n'était plus la terre nue, quand c'était un siége d'honneur, ce n'est pas plus étonnant que de nommer une gratification en argent «diamant», «médaille», «tabatière», «épingles» ou «pot de vin». [On objectera peut-être, tout en reconnaissant possible l'identité de *pâdyam arghyam tcha gâm tchâpi* (texte du moment), et de *pâdyam arghyam tchâsanam tcha*, qu'*oupavichtâya* au çl. 12 est une contradiction. Avec un peu de subtilité, on trouve là double emploi plutôt que contradiction, et l'on justifierait à peu près le double emploi : mais la seule réponse vraie à notre avis, et nous ne le disons pas pour le besoin de la cause, c'est que le 2d vers du çl. 12 est une interpolation ou provient d'interpolation (comme le 1er du çl. 11) : une phrase de 3 vers dénote presque toujours ou lacune ou superfétation. Primitivement, le çl. 13 a dû débuter à peu près en ces termes : *Viçwâmi-*

opportun, ce qu'il y a de charme à voir naître d'une femme choisie parmi ses pairs le fils qu'on a souhaité voir naître,

16. Ce qu'il y a de charme à trouver un objet perdu, ce qu'il y a de charme dans l'arrivée de celui que l'on aime, hé bien, il me semble que je l'éprouve, ce suprême charme, en ce jour où je jouis de ton aspect.

17. Quel désir te tient au cœur? que puis-je faire pour toi? Commande, ô brâhmane! il n'est rien que tu ne mérites à mes yeux[8]; il y a bien longtemps que tu n'étais venu ici comme hôte.

18. Issu d'un sang de râdjarchis, tu t'es, à force d'austérités et de sujétions pieuses[9], élevé au rang de Brahmarchi[10]. A ce titre, mes hommages les plus profonds te sont dus.

19. Ce que serait pour moi l'aspect de Brâhma, s'il se dévoilait à mes yeux, ton arrivée l'est pleinement à mon avis. Oui, oui, mouni, tu me combles de joie, tu m'administres la plus douce faveur en venant ici.

20. C'est aujourd'hui que je recueille le fruit de ma naissance[11]! c'est aujourd'hui que ma vie est une heureuse vie! puisque je te vois venir en ces lieux, que je te rends hommage, que je m'incline devant toi.

21. Que faut-il faire? et quel sujet te fait venir ici, ô transcendant anachorète? quel que soit ton vœu, il t'est acquis, et, sache-le bien, c'est chose faite, car c'est pour moi un devoir de te témoigner la vénération la plus intense.

22. Que l'affaire qui t'occupe nous soit donc dévoilée

trâya râdjà tou (ou *râdjâtra* ou *râdjâsâou*).—[8] Le texte n'a que *pâtrabhoûto 'si me*. Cp. S. 25, n. 18. — [9] *Niyamês*. Yadjnavalkya (chez Koulloûkabhatta et aussi chez Râghavânanda, Comm. sur *Mânava Dh.*, IV, 204) énumère en 2 çlokas 10 yamas, 10 niyamas; et d'après l'énumération, il est aisé de voir que les 1rs tiennent plutôt à la morale, les 2ds au cérémonial religieux. Chasteté, pitié, patience, méditation, véracité, droiture, abstinence du mal, abstinence du vol, douceur, tempérance, voici les yamas. Les niyamas sont les ablutions, le silence, le jeûne, le sacrifice, l'étude du Véda, la continence, l'obéissance au père spirituel, la pureté, l'impassibilité, l'exactitude. — [10] Plus simplement «de (râdjâ ou) kchatriya, tu es devenu brâhmane, en gardant toujours ton rang de richi.» Rien de plus célèbre dans l'histoire mytholog. de l'Inde, que cette acquisition du rang de Brâhmane par Viçwâmitra, et nous la verrons sous peu contée avec détail (S. 57-67). — [11] *Adya me saphalam janma*. Nous avons déjà vu cette formule S. 18, çl. 19.—

sans appréhension aucune, enfant de Kouçika ; il n'est rien, auguste mouni, et je ne sais rien que je veuille aujourd'hui te refuser. »

23[12]. En entendant ces paroles si moelleuses, si suaves à l'oreille et si modestes, que proférait le monarque intelligent, le mouni taureau parmi les mounis[13], à qui le bruit de ses qualités avait conquis la gloire, et que décoraient en effet ces qualités, sentit le plus vif accès de joie.

SARGA XXII.

ALLOCUTION DE VIÇWAMITRA.

(Viçwâmitravâkyam.)

1. A peine le splendide Viçwâmitra eut-il entendu le lion des râdjâs proférer ces paroles de merveilleuse éloquence, que, tout épanoui d'allégresse[1], il lui parla en ces termes.

2. « Râdjâ, tigre des râdjâs, le langage que tu viens de me tenir, il est bien digne de toi, digne, veux-je dire, d'un rejeton de la race du soleil[2], digne d'un prince à qui Vaçichtha donna des conseils.

3. Quel est le vœu que j'ai conçu en ma pensée, et dont je désire obtenir de toi la réalisation, quelle est l'affaire dont je suis venu ici te donner information, je vais te le dire ; qu'on écoute !

4. J'ai entrepris, pour faire aboutir à bien un mien sacri-

[12] Stance lyrique d'espèce *pouchpitâgra* et de l'ordre *arddhasamavritta*, c.-à-d. dont chaque moitié a ses 2 pâdas dissemblables. Le 1er en effet a 12 syllabes, et le 2d 13, [en d'autres termes, l'un est *djagatî*, l'autre *atidjagatî*] grâce à l'insertion d'une longue entre la 4e et la 5e du pâda pair. Ceci posé, le 1er se compose de 6 brèves (ou 2 tribraques), plus 2 trochées et un spondée (en tout, disent les Indous, *na na ra ya*); le 2d dès lors présente procéleusmatique et dactyle pour commencer, 2 trochées et spondée pour finir (*nala bha ra ya*). — [13] *Mounivrichabah*, « taureau des mounis », locution analogue à celle de « lion des rois », « tigre des richis », etc. — [1] Richtaromâ, m. à m., « le poil dressé », « le poil en mouvement ». — [2] Des races royales de l'Inde, 2 surtout ont de la célébrité : ce sont celles qu'on faisait descendre des deux astres auxquels nous devons la clarté, en d'autres termes, la race du soleil (*soûryavança*), et la race de la lune (*tchandravança*) : c'est

fice, de hautes cérémonies dont j'ai fait vœu[3]. Jusqu'à ce que cet acte s'achève, je ne dois me laisser aller au courroux[4], contre qui que ce soit sur la terre, ô dominateur de la terre.

5. Or, avant que les cérémonies fussent terminées, voici que deux annihilateurs des sacrifices, deux Râkchases, les plus infâmes des Râkchases, se sont approchés brusquement de l'autel et l'ont souillé de sang.

6. Ainsi frappé d'impuissance à plusieurs reprises par le couple ennemi, et retenu par l'obligation d'impassibilité[5], je suis sorti de ma retraite solitaire, je suis venu à toi.

7. Puisque, en cette occurrence, décocher, de quelque façon que ce soit, le trait de ma colère serait à moi faute impardonnable, — car telle est la règle qui préside au sacrifice dans cette opération grandiose et sacrée à laquelle je me livre, —

8. C'est par ta miséricorde que peut m'être acquis sans obstacle le fruit de mon sacrifice. Daigne me sauver en ce jour de détresse, en ce jour où je viens implorer ton secours.

9. Pour expulser les deux monstres, daigne m'accorder Râma, le héros, dont la force n'est point illusion, qu'il me défende, le héros à l'incommensurable énergie.

10. Sous ma garde vigilante, et sous celle de la valeur innée en lui, Râma serait capable d'exterminer jusqu'au créateur des Râkchases.

11. Je lui communiquerai deux hauts-savoirs[6], grâce auxquels il revêtira éclat et vigueur au point de mettre les trois mondes dans l'impossibilité de le vaincre.

à la 1re qu'appartenait la dynastie d'Ayodhyâ. — Il nous a semblé que *mahad vratam*, quoique singulier, supposait plus qu'une observance, plus qu'une cérémonie. L'ital. dit *grande atto religioso*. Est-ce bien précisément un acte? C'est le sacrifice *yadjna-* qui est l'acte: *vratam* indique le vœu qui précède cet acte. — [4]Maudire, suivant l'Indou, est acte de colère: or la seule façon dont le saint richi pût se débarrasser, par ses propres forces, des 2 Râkchases, c'était une malédiction: cp. çl. 7. — [5]*Niyama*: l'impassibilité figure parmi les 10 niyamas; et 5 ou 6 au moins d'entre elles peuvent se réduire à quelque chose de très-voisin de l'impassibilité: cp. n. 9 sur S. 21. Le sens donné à *niyamá* par les deux commentateurs du *Mânava Dharmaçastra*, nous fera, nous l'espérons, pardonner de nous être éloigné de M Gorresio, qui traduit *dalla legge di quella sacra cerimonia*. — [6]*Vidhye*. Sciences, mais avec une auréole de pouvoir occulte, de pri-

12. Va, ils auront beau attaquer Râma, ces deux Râkchases anthropophages, ils ne pourront lui résister; et quant à les tuer, à l'exception du rejeton de Kakoutstha[7], il n'est pas de mâle héros capable de ce haut fait.

13. Bien que leur vigueur et leur pouvoir leur inspirent le vertige[8], bien qu'ils ressemblent à Kâla[9], bien qu'ils soient difficilement abordables, oh! c'est la puissance des armes de Râma qui les dévorera de ses flammes, qui, joûtant contre eux, les couchera sur le sol.

14. Aucune crainte relativement à Râma ne doit avoir accès en ton cœur, aucune! c'est moi qui te le garantis : tiens pour étendus par terre les deux Râkchases.

15. Je sais Râma doué de l'énergie la plus impétueuse, et d'une vigueur où l'illusion n'est pour rien; et Vaçichtha aussi connaît ce qu'est Râma et ce qu'est sa force.

16. Si donc, ô roi, tu tiens à t'acquitter d'un devoir et à gagner de la gloire, ou bien si tu as quelque foi en moi, accorde-moi Râma, je ne demande que lui.

17. Dix nuits, voilà tout ce qu'il me faut pour parfaire le sacrifice dans lequel les deux Râkchases doivent être exterminés par ton fils Râma, le héros dont merveilleux seront les exploits.

18. Si mes sollicitations sont approuvées de tes gourous, tous tant qu'ils sont, y compris Vaçichtha le premier d'entre eux, ô suprême souverain des populations, accorde-moi Râma.

19. Que l'instant favorable pour mon sacrifice ne passe pas, ô toi qui sais saisir les instants[10], prince irrépréhensible, et agis de façon à ce qu'il ne passe pas. Félicités sur ta tête! et bannis toute appréhension, maître de la terre. »

20[11]. A peine cette allocution du mouni, allocution qui lui déchirait le cœur, eut-elle frappé son oreille, — pour le

vilége mystérieux, de magie. Cp. S. 20, n. 9, sur *Vidhyâdhara* et S. 25. —[7] Père de Raghou et ancêtre de Râma : cp. S. 72. —[8] *Vîryabalonmattâou* : nous reverrons le mot, S. 28, 14. —[9] Dieu du temps (*kâla*), peint ordinairement avec les couleurs les plus terribles, tant au physique qu'au moral. — [10] *Kâladjnâ*. Dans l'it., *o tu che conosci il pregio del tempo*. «Le prix du temps» est peut-être un peu européen. — [11] Même

coup, le magnanime monarque sentit ses esprits défaillir et chancela sur son siége.

SARGA XXIII.

PAROLES DE DAÇARATHA.

(Daçarathavâkyam.)

1. Le discours de Viçwâmitra entendu, le râdjâ désolé fut quelque temps immobile et pensif, puis il prononça ces paroles.

2. « Quinze ans à peine[1] sont l'âge de ce fils que tu requiers; et il ne sait pas encore manier les armes. Je ne vois pas encore en lui force suffisante pour se mettre à lutter contre des Râkchases.

3. Mais j'ai là une armée complète, invincible, et grâce à laquelle je suis fort; j'en dispose. J'irai là-bas, entouré de ces troupes, livrer bataille à ces mangeurs de chair.

4. J'ai d'intrépides guerriers aussi redoutables que Yama, le dieu qui met un terme à la durée des êtres[2]. Ceux-là sont aptes à combattre des Râkchases : que ceux-là marchent avec moi !

5. Tant que je ne serai pas abandonné du souffle vital dans la joûte que j'engagerai contre ces rôdeurs de nuit, rien n'empêchera que la célébration de ton cérémonial sacré s'accomplisse.

6. C'est moi qui vais marcher en personne : ce n'est guère à Râma de marcher[3]; ce n'est qu'un enfant; il n'a pas l'habitude des armes, et il ne sait encore ce qu'il peut, ce qu'il ne peut pas.

mètre lyrique que pour clore le S. précédent. — [1] *Ounachodaçavarcho* : on peut douter s'il a les 15 ans accomplis ou s'il est dans sa 15e année. — [2] *Kâlântakayamopamah.* Yama est un des 8 Vasous (n. 38 sur S. 1), et comme tel, préside au sud : il est de plus le Dieu de la mort et des supplices ou expiations que souffre l'âme après la mort. Aussi la région du sud est-elle dite souvent la «région des morts». — [3] *Na Râma gantoum arhati.* Dans l'it., *non chiedere che venga Râma,* traduction délicate, et qu'on peut même prétendre la seule bonne. Nous avons préféré cependant rendre la finesse d'*arhati* en mettant

7. Non, la science des armes, il n'y est pas encore habile! non, l'expérience consommée des combats, il ne la possède pas! non, lutter avec les Râkchases n'est pas œuvre à laquelle il soit apte, surtout si l'on songe que les Râkchases fraudent et déçoivent dans les combats[4]!

8. Séparé de Râma, je ne pourrai vivre fût-ce un moment, ô mouni, tigre des mounis! s'il te plaît, n'emmène pas Râma.

9. Neuf mille années s'étaient écoulées depuis ma naissance, et désormais j'étais vieux quand un jour me naquirent ces fils;

10. Et ils me sont plus chers que la vie, brâhmane, ces fils qui ressemblent aux dieux pour la beauté. Privé d'eux[5], non, je ne vivrais plus, j'en ai la ferme conviction.

11. Toutefois, pour ne pas parler de mes autres fils, c'est en Râma que maintenant gît mon existence, en Râma que ses qualités rendent les délices[6] du monde, en Râma dont l'aspect est aussi aimable que celui de la lune.

12. Oh! cet être en qui s'unissent les plus nobles perfections, la joie de mon âme et de mon cœur, l'adoré que je préfère à la vie, — mon fils, — de grâce n'emmène pas mon fils[7]!

13. Je tombe à tes pieds, je t'adjure, désespéré, navré de regret de perdre mon enfant; que Râma, mon fils aîné, ne parte pas, seigneur, de grâce n'emmène pas mon fils[8].

14. Ou s'il est de toute nécessité que tu l'emmènes, mon

«guères» au lieu de «pas». — [4] *Koûtayodhichou.* Nous employons ces mots pour rendre la force de *koûta* [«décevoir» a rapport aux enchantements]. — [5] *Tyaktwâ tchânyân soutân* : ce qui du reste pourrait aussi vouloir dire «et quand je serai séparé de mes autres enfants» (même élasticité qu'en latin *et sepositis cœteris filiis*). L'ital. omet ces 4 mots.— [6] On devine une paronomasie (cp. S. 19, n. 11 et 14): effectivement le texte porte *Râme ... gounâbhirâme.* — [7] Rien de plus ravissant que ce çloka, surtout pour la place donnée à *poutram*, après la série des épithètes à l'accusatif: *Oudâragounasampannam manohridayanandanam Prânêh priyataram poutram na me twam netoum arhasi.* Nous répétons «mon fils» (si bien d'ailleurs dans le mouvement général), tant pour obtenir ici une courte phrase impérative, épiphonème où vient se condenser toute la pensée de la période, que pour ménager une répétition au bout de la phrase suivante. — [8] *V.* n.

Râma, hé bien, ô mouni, qu'il vienne muni d'une forte armée à quatre corps[9], et que je l'accompagne.

15. Mais en quoi consiste la puissance de ces deux[10] Râkchases? De qui sont-ils fils? Quel est leur pays? Quelles sont leurs dimensions? Qui sont-ils? parle, ô le premier des mounis!

16. Et de quelle façon est-ce que nous devons nous y prendre, soit Râma, soit mes troupes, soit moi-même, contre ces Râkchases qui fraudent et rusent dans le combat[11]?

17. Saint auguste, explique-moi toutes les opérations qu'il me faut ici opposer à ces infâmes, à l'occasion de ton sacrifice, et comment les faire[12]! Quel est leur nom à tous deux, mouni?

18. On parle fort d'un Râkchase éminemment robuste et farouche, dont le nom est Râvana. C'est le fils du soleil et le frère de Véçravana[13].

19. Serait-ce ce monstre, la terreur du monde[14], qui mettrait obstacle à ton sacrifice? Oh! mais ce n'est pas nous qui sommes capables de faire face à ce barbare dans un engagement!

20. Pitié, mouni, pitié pour mon fils encore enfant, pitié de ta part! car, ô vénérable personnage, je ne saurais transgresser tes ordres. Je vois en toi mon suprême gourou.

21. Dans toutes ces bandes si nombreuses de Dévas, et de Danavas, et de Gandharwas, et de Yakchas, et de Râkchases, ne se rencontre pas un être capable de soutenir la lutte contre le féroce Râvana.

22. « Lui joûtant, les plus vigoureux se sont trouvés pri- » vés de vigueur », répète-t-on à mes oreilles. Ce n'est pas ce pauvre Râma qui pourrait combattre celui par qui toute force est mise à néant.

précéd. — [9] *Tchatouranga-*: c'est une expression qui revient sans cesse, non chez notre poëte seulement. Les 4 corps sont ce que nous appellerions «4 armes», infanterie, cavalerie, éléphants, chars. — [10] Car il y a *Rakchasâou*, et 7 autres *-âv* et *-âou*. — [11] Comme tout à l'heure, çl. 7: *koûtâyodhinah*. — [12] *Sarwam me çansa, Bhagavan, mayâ tatra katham tayoh Yadjne te pratikartavyam.* Nous n'avons cru ni qu'il y eût en ce vers et demi 2 phrases, ni que le locatif *yadjne* voulût dire nécessairement «durant le sacrifice». — [13] Cp. S. 14, n. 18. — [14] *Lokarâvanah*: *V.* n. 20 sur S. 14, et cp. les passages qu'elle

23. Ou bien est-ce Lavana qui vient frapper de nullité ton sacrifice, Lavana le fils de Madhou[15]? En ce cas-là même, je ne t'abandonnerai pas mon fils, car Lavana n'est pas facile à vaincre.

24. Ou bien seraient-ce ces deux êtres si semblables à celui qui met fin à la durée des êtres[16], les fils de Souda et d'Oupasounda[17], Mâritcha[18] et Soubâhou[19], qui t'opposent des empêchements !

25. Encore un cas dans lequel je n'irai pas davantage, — excuse-moi, — t'abandonner mon fils Râma ! car c'est dans le sein d'une fille des Râkchases que ces deux êtres puisèrent l'existence, et tous deux sont artisans de prestiges.

26. A l'exception de l'un ou de l'autre de ces quatre[20] géants, je serai l'antagoniste de qui tu voudras, et j'en viendrai aux mains avec lui. Autrement, je ne pourrai, moi et ceux de mon sang, former que des vœux favorables pour ton succès. »

SARGA XXIV.

PAROLES DE VAÇICHTHA.

(**Vaçichthavâkyam.**)

1. Quand il eut entendu les paroles que prononçait ce monarque d'une voix altérée par l'émotion, le rejeton de Kou-

indique. — [15]Nom commun à plusieurs Asouras, dont le plus célèbre fut tué par Vichnou ; d'où son nom de *Madhousoûdhana*, «destructeur de Madhou», plus usuel encore que ceux de *Balihâ*, *Vritrahâ*, *Balivritrahâ*, «exterminateur de Bali, de Vritra, de Bali et de Vritra», et parfaitement analogue, du reste, à celui d'*Argîphontês* donné à Mercure par les épiques grecs. — [16]Yama : nous avons déjà cité l'expression *Kâlântaka*· (çl 3, n. 29); mais ici l'épithète devient nom propre. —[17]*Dêtya*. Le 1er parmi les Dêtyas (S. 27, çl. 25). — [18]Fils de Souda et de Tâdaka (S. 27, çl. 24), déjà connu par anticipation (S. 1, -51 52·, et suiv.; S. 3, 14 ; S. 4, 20, 52, 53, 54) et qui jouera un rôle important, non-seulement parce qu'en effet c'est lui qui, joint à Soubâhou, paralyse le sacrifice de Viçwâmitra (S. 33), mais encore parce qu'il secondera, non sans répugnance, Râvana, dans son enlèvement de Sîtâ (kânda 3). — [19]Frère du précéd., et qui sera frappé à mort par Râma (S. 33 : cp. n. 18). — [20]Nous ajoutons ce mot, pour mieux récapituler

çika fut saisi d'indignation et tint ce langage au souverain de la terre.

2. « Hé quoi, tu commences par dire : « Oui j'agirai » , puis tu aspires à faire néant de ta promesse ! Oh ! jamais avec des descendants de Raghou ne devrait marcher unie semblable transgression du devoir de vérité.

3. Soit, si tu peux t'accommoder de cela, râdjâ, je vais m'en retourner comme je suis venu ; toi , après avoir frappé de vanité tes engagements, passe ici tes jours en paix avec tes fils. »

4. A cet accès de fureur[1] envahissant l'énergique Viçwâmitra, la terre trembla épouvantée, et la terreur envahit les dieux mêmes.

5. Alors , voyant le fils de Kouçika se livrer à la colère, le grandiose, l'éminemment vénérable ascète Vaçichtha , dont la bienveillance embrassait l'univers, adressa au monarque l'allocution suivante.

6. « O toi qui naquis de la tige d'Ikchwakou, toi qui figures ici comme la justice rendue visible au bout d'une vie entière passée à n'articuler que le vrai, de grâce, ne va pas articuler une imposture[2].

7. Toi que l'on célèbre dans les deux mondes comme ne proférant que des paroles conformes à la réalité, sublime prince, de grâce ne va pas te trouver en ce jour un diseur de mensonges à propos de ton fils.

8. Si, après avoir promis, si après ce mot, « j'exécute », tu viens, ô maître des hommes , à ne pas exécuter la requête de Viçwâmitra, tu sera déchu des mérites, de la sincérité ; tu deviendras criminel.

9. Ne fais pas de ta parole une fausseté, ne corromps pas les voies de la justice, maintiens entière la loyauté des promesses, ô râdjâ, laisse aller Râma.

10. Expert ou non dans le maniement des armes , les Râk-

et préciser les exceptions. — [1]Le poète oublie ici que, suivant la doctrine du S. 22, çl. 7, l'accès de colère vicie , annule les cérémonies saintes, et que, dès lors, ni la venue de Râma, ni l'expulsion des deux Râkchases ne devraient suffire à faire aboutir son sacrifice. — [2]*Nânritam vaktoum arhasi* , ce qui revient à «ne mens pas» , exclamation inexacte et au lieu de laquelle il faut «n'agis pas de façon à ce que tu te trouves avoir menti». Aussi la pensée est-elle reprise au çl. suivant

chases ne pourront, puisque le fils de Kouçika veillera sur lui, les mettre en pièces dans la lutte.

11. Viçwâmitra, vois-tu, est la justice sous forme corporelle, c'est la fleur des maîtres ès-Védas, c'est parmi les forts celui qui l'emporte, c'est un trésor de sagesse, de science et d'austérité.

12. Il est nombre de traits[3] célestes; tous sans exception, le fils de Kouçika les connaît à fond, même ceux que ne connaissent pas les Dévas, et qu'à bien plus forte raison ne connaît pas cette autre race, la terrestre race des humains!

13. Il les reçut en don, ces traits célestes, il les reçut de Kriçâswa[4], lorsqu'aux temps passés, ce personnage à l'incommensurable puissance gouvernait la terre.

14. Ces traits sont la postérité[5] de Kriçâswa; aussi ont-ils grande ressemblance avec le fils de Pradjâpati[6]; et dans leur multiplicité de formes, sont-ce des armes fières, étincelantes, et auxquelles s'attache la victoire.

et plus correct[t] exprimée. — [3]*Astrani* : vulg. «armes». Nous préférons «traits» (masc., quoique le samskrit soit n.), pour pouvoir en faire des fils. Cp. S. 30, n. 11. — [4]Radjarchi que la mythologie donne comme ayant, en un temps où l'on n'écrivait pas, écrit sur l'art dramatique (d'où le nom de *Kriçâswin* pris par les acteurs), fils ou de Brahmâ (*V.* la n. suiv.), ou de Nikoumbha, et un des ancêtres de Daçaratha (*V.* Jones, *Chronol. des Indous*, dans *As. Res.*, II) : dans ce système (dont diffère la généalogie prêtée par le poète à Râma, S. 72), Kriçâswa entre Nikoumbha et Senadjit occupe le 15e degré, Ikchwakou étant au 1er et Daçaratha au 55e, ce qui ferait Viçwâmitra contemporain de 2 princes séparés par 40 générations [pour ne pas dire avec les Indous par 40 règnes, chacun de plusieurs milliers d'années]. — [5]Allégorie telle qu'en offrent à tout moment les très-anciennes fictions indoues. Dans le *Rig*véda, les prières sont femmes du Dieu spécial auquel on les adresse; la *Swâhâ* (ou acclamation finale) est fille d'Agni; Agni lui-même est fils de l'*aranî*, ou de 2 pièces de bois qui, frottées l'une contre l'autre, engendrent le feu, et que parfois on proclame mari et femme; et le *soûkta* (hymne) et le *tchhanda* (mètre dans lequel l'hymne est écrit) sont les fils de l'hymnographe. Tout produit est fils du producteur. Nombre des objets que l'on possède sont donc fils du possesseur. Plus bas (çl. 15-17), la métaphore va s'épanouir en un mythe. — [6]Brahmâ, l'aïeul des Pradjâpatis et qui les résume. On pourrait penser pourtant que dans *Pradjâpatîsoutopamâ*, *sout-* veut dire «filles», tandis que le 1er élément, se traduisant par «*le* Pradjâpati», représenterait Dakcha, qu'en effet les Védas donnent comme Pradjâ-

15. Et Djayâ et Vidjayâ[7], ces deux filles de Dakcha[8], vouées aux plus hautes observances, sont celles au sein desquelles, grâce à l'irradiation[9] de Vichnou, tous prirent naissance.

16. Des flancs de Djayâ sortirent cinquante fils[10], exterminateurs futurs des phalanges ennemies, indestructibles, et dans les formes desquelles se joua la fantaisie[11].

17. Vidjayâ donna le jour à une autre cinquantaine d'enfants, tous êtres d'élite, tous invulnérables, invincibles, d'une force prodigieuse.

18. Ces traits, il n'en est pas un que l'illustre Viçwâmitra ne connaisse, ô descendant de Raghou, et dont il ne sache en même temps l'application, les propriétés secrètes, les vertus homicides.

19. Ces traits, il les remettra tous, sans exception, à Râma; et avec leurs secours, Râma vaincra les Râkchases, c'est sûr.

20. Pour l'amour de Râma et de tes sujets et de toi-même, de grâce ne t'oppose plus au départ de Râma.

SARGA XXV.

LA COMMUNICATION DES HAUTS-SAVOIRS.

(**Vidhyâpradânam.**)

1. Les paroles de Vaçichtha remirent la joie au cœur du râdjâ Daçaratha, qui, soudain, manda ses fils Râma et Lakchmana.

pati (les filles de Dakcha seraient Djayâ et Vidjayâ nommées un peu plus bas, comme mères des armes, et il n'est pas absurde de donner celles-ci comme ressemblant à leur mère). Mais pour le poète, Kriçâswa est fils de Brahmâ [témoin ce vers du S. 29 (çl. 20), *Pradjâpatisoutâtch tchêva Kriçaswât râdjasattamât*]; et dès lors *sout-* est ici pour *souta*, non pour *soutâ*.—[7] «Victoire» et «pleine victoire» ou «conquête» (comme *vincere* et *devincere*) ou «mise sous le joug». Les allégories, on le voit, sont sensibles, et nous reportent aux conceptions primordiales de la mythologie indoue, à celles qui rappellent l'époque où la Grèce imaginait Nikê, Biâ, Kratos, Zêlos, Eris, les Hysmînes, les Kêres, etc.—[8] Fils aîné de Brahmâ et qui sortit de son orteil, Pradjâpati selon les Védas, père de 60 filles, dont 10 épousèrent Dharma, 13 Kaçyapa, 27 Tchandra (la lune mâle), 4 Arichtanémi, 2 Vahoupoutra, 2 Angiras, 2 Kriçâswa.—[9] Nous prenons un mot qui flotte, comme *tedjas* même, entre les 3 sens capitaux *fulgor, vis, semen*, bien que le dernier soit le vrai : cp. S. 39.—[10] Cp. S. 30 et 31.—[11] *Kâmaroûpinah* : *V.*

2. Les Mères[1] furent les premières à le combler de bénédictions saintes[2], à lui souhaiter haute félicité. Ce furent ensuite les bénédictions saintes de Vaçichtha qui lui furent solennellement administrées[3].

3. Le râdjâ Daçaratha, lui prenant la tête avec tendresse, lui prodigua ses baisers, puis le remit, ainsi que Lakchmana, au fils de Kouçika.

4. Pour lors, Vâyou souffla, sans nuage comme sans poussière, délicieux et pur[4], sitôt qu'il eut vu Râma aux yeux de nélumbo arrivé près de Viçwâmitra.

5. Une pluie de fleurs tomba du ciel en même temps; et l'on entendit résonner des chants, retentir des tambourins et des conques, au départ du prince la joie de Raghou.

6. Viçwâmitra marchait le premier ; derrière lui s'avançait Râma, les tempes chargées d'ailes de corbeau[5] et son arc à la main. Sur ses pas venait le fils de Soumitrâ.

7. A la vue de Râma cheminant près de Viçwâmitra, Vâsava et les autres Dévas éprouvèrent une joie vive et sans pareille, eux qui s'occupaient de la destruction du géant aux dix têtes.

8. Ainsi s'avançait, alors à la suite de Viçwâmitra le mouni à l'âme grandiose, ce beau couple, Râma et Lakchmana, ressemblant aux Açwins[6] qui suivent Indra-le-Déva.

n. 2 sur S. 20. — [1]S. 4, n. 13. — [2]Ces bénédictions en effet étaient des formules toutes faites, tirées du *Ri*gvéda ou d'autres livres saints : cp. K. II, S. 25, où Kaouçalyâ en prononce de très-détaillées et très-curieuses, évidemment calquées sur ces types, comme ce que nous connaissons d'évocations, d'invocations et d'imprécations. — [3]Pour rendre le *-kriyâm* de *kritaswastyayanakriyâm*. — [4]*Pounyo, nîradjaswah, çoubhah, çoutchih*.—[5]C.-à-d. de boucles de cheveux noirs : rien de plus pittoresque que l'expression *kâkapakchadhara*. C'est tout un tableau que ce mot suivi de *dhanwî*. — [6]*Açwînam*, c.-à-d. «cavaliers», jumeaux en qui sont personnifiés 2 états, 2 aspects du ciel, le plus souvent, dit-on, les 2 *sandhyas* (crépuscule et aurore), et qui rappellent les Dioscures. On les donne comme nés de Soûrya (le soleil) et d'Açwinî (ou Sandjnâ sous forme de cavale), laquelle les aurait conçus d'un rayon solaire ou d'une étincelle émanée d'Agni. Il n'est pas étonnant que 2 êtres appartenant si clairement au cycle des allégories cosmogoniques soient sans cesse représentés à la suite ou près d'Indra, l'éther déifié. Ils ont pour noms Nâsatya et Dastra, parfois Aswin et Koumâra) [d'où, à volonté *Açwinâou*, *Koumârâou*,

9. Tous deux avaient la bande de cuir au bras et au doigt[7]; tous deux portaient l'épée, le carquois et l'arc; oui, tous deux, en faisant route de cette façon, avaient bien l'air des deux fils de Pâvaka[8], des Koumâras[9] à la suite de Sthânou[10].

10. Quand ils eurent avancé d'un demi-yodjana le long de la rive méridionale de la Sarayoû, Viçwâmitra interpella Râma d'une voix douce : « Râma, » dit-il,

11. « Jeune et cher[11] Râma, aie l'obligeance, conformément aux rites sacrés, de toucher à l'eau[12] : je vais t'initier à de sublimes félicités, ne perdons pas de temps.

12. Reçois ici ces deux Hautes-Doctrines, la Puissante et la Toute-Puissante[13]. Nanti de ces deux auxiliaires, tu seras inaccessible à la fatigue, à la vieillesse; nulle altération ne déformera tes membres.

13. Ni dans les moments de sommeil, ni dans ceux où tu ne seras pas sur tes gardes, les Démons nocturnes ne te feront de mal; et nul autre, Râma, ne sera ton égal en vigueur.

14. Nul dans les trois mondes, y compris les Dévas, et les

Açwinakoumârâou, tous 3 au duel, pour leur nom à tous 2]. — [7]De la main droite, pour se préserver du froissement de la corde. — [8]«Le purificateur», le même qu'Agni. — [9]Les Açwins (n. 6 fin). — [10]Çiva (n. 4 sur S. 14). Au total, ce 2d vers du çl. 9 est la répétition par synonymes du 2d vers du çl. préc. — [11] *Vatsa*. «Veau», mot familier de tendresse, comme en d'autres langues «mon agneau» et une foule d'autres mots inutiles à citer ici, notamment *moskhos* en grec. — [12]C.-à-d. «fais tes ablutions»; mais nous conservons cette espèce de litote légèrement énigmatique et fréquente qu'offre le samskrit (ici *djalam sprachtoum*, et çl. 20 *djalam sprichtwâ*). On sait du reste que les ablutions reviennent à tout moment parmi les pratiques indoues, mais principalement lors des 2 sandhyas, et avant ainsi qu'après le repas. les 2 premières sont les principales. Les çl. 2 et 3 du Sarga suivant dispensent de toute explication sur ce point. — [13]*Balâm* et *atibalâm* (le 2d signifierait à la lettre «l'ultrà-puissance»). En quoi consistent ces deux sciences? Quelle en est l'étendue [c.-à d., embrassent-elles ou non, chacune, l'universalité des sciences, comme l'art p. ex. embrasse tous les beaux-arts]? Quel en est le caractère [c. à-d., sont-ce des sciences occultes, comme le traduit ici M. Gorresio, ou bien sont-ce tout simplement de hautes et vastes sciences]? Quelle est la nuance qui sépare les deux sciences [ne diffèrent-elles que comme le plus ou le moins? ou bien la 2de l'emporte-t-elle, soit parce qu'elle est à la 1re comme l'intuition à l'analyse (cp. çl. 10), comme la gnose à la science, soit parce qu'elle atteint infailliblement et toujours le but]? Nous som-

hommes et les nâgas dont ils sont peuplés[14], — nul, dis-je, soit pour l'éclatante beauté[15], soit pour la dextérité, soit pour l'intelligence, soit pour la science et la mâle bravoure,

15. Soit enfin pour les soudaines et promptes réponses, ne pourra rivaliser avec toi, une fois que tu posséderas ces deux Hautes-Doctrines: elles te conféreront une gloire indestructible,

16. La Puissante et la Toute-Puissante, ces deux mères de la science et du discernement. Ajoute, Râma, que ni la faim ni la soif ne te tourmenteront, ne te mettront à la gêne.

17. A toi la victoire dans les pas les plus ardus[16], au milieu des cavernes, par les sites les plus âpres! à toi d'atteindre à la plus haute puissance dans les trois mondes, ô descendant de Raghou!

18. Car c'est bien du générateur suprême[17] que sont filles ces deux Hautes-Doctrines desquelles émanent et force et lon-

mes portés à soupçonner qu'en effet c'est là ce qui distingue la Toute-puissance, rapidité de la foudre et succès. Quoi qu'on en pense, un point reste à noter : c'est que, pour l'Indou, l'une ou l'autre science, comme au reste toute supériorité intellectuelle et parfois toute supériorité physique, peut se transmettre en quelque sorte de la main à la main, non sans doute sans quelques mantras et quelques gestes (insufflations, imposition des mains, etc.). Ainsi, Nala et *Ri*touparna (*Nala*, S. 20, 27-30) échangent entre eux le talent de guider les chars, et la science du calcul. Au sceptique qui demanderait comment l'idée même de semblables impossibilités a pu tomber dans une tête humaine, un de ces fervents dévots de l'Inde antique voués au culte des observances et millionnaires en austérité répondrait en nous demandant si nous ne transmettons pas toute une fortune par un oui, par un titre, et si qui recevrait du propriétaire une de ces deux célèbres banknotes de 100 000 l. st. ne deviendrait pas à la minute possesseur de 2 millions et demi ; et il n'est pas sûr qu'on parviendrait à lui faire comprendre qu'il n'y a pas là parité. — [14] *Sadevanaranâgechou* (adj. de *lokechou trichou*) ne veut pas dire seulement «peuplés de, etc.» : ce sens ne rendrait pas le *sa*- initial. [Du reste, on voit que les Dévas ont trait au swarga, les humains à la terre, les nâgas au pa*t*ala, et que l'épithète donnée à l'ensemble des 3 mondes présente le nom de la population principale de chacun d'entre eux. — [15] *Sâoubâghye*. Dans l'it. *prosperità*. — [16] *Dourga*-, qui n'est point ici «place forte». — [17] C.-à-d. «de Brahmâ». Il ne faut pas confondre avec cette généalogie celle du S. 24, et rêver une contradiction entre les deux passages. De part et d'autre nous voyons deux divinités allégoriques; mais ici ce sont deux formes de la Science et là-bas c'étaient deux formes de la

gévité ; et toi, fils de Kakoutstha, tu es digne qu'en toi se localisent l'une et l'autre[18].

19. Déjà tu possèdes, et les célestes qualités innées chez toi, et bien d'autres mérites auxquels ta volonté donna l'être : ces deux Hautes-Doctrines ajouteront encore à l'excellence de tes perfections. »

20. Soudain alors Râma fit ses ablutions, puis se mit dans l'attitude de l'andjali et s'inclina, puis debout il reçut de Viçwâmitra, le pénitent riche en pénitences, le don des deux Doctrines.

21. Et le don des deux Doctrines reçu, il fut laissé libre. Toutefois, l'illustre prince fit halte cette nuit entière sur les bords de la Sarayoû, en compagnie de Lakchmana.

SARGA XXVI.

LE SÉJOUR A L'ERMITAGE DE KAMA.

(**Kâmâçramanivâsah.**)

1. Quand la nuit fit place à l'aurore, Viçwâmitra le mouni grandiose adressa ces paroles au descendant de Kakoutstha étendu sur un lit de feuillage :

2. « O toi dont Kaouçalyâ est la mère, lève-toi ! Procédons aux cérémonies du premier crépuscule ; l'instant est venu d'exécuter les prescriptions relatives à la naissance du jour. »

3. Dès qu'ils eurent entendu l'imposant langage du richi, les deux rejetons de Raghou, les deux héros, effectuèrent les oblations avec de l'eau et récitèrent à voix basse la prière du matin,

4. Puis, ces matinales observances remplies, ils s'approchèrent ensemble de Viçwâmitra le trésor d'austérités, pour lui offrir leurs salutations.

5. Puis, ils s'acheminèrent vers le fleuve aux trois voies,

Victoire; ici Râma les reçoit elles-mêmes toutes deux, là-bas on le montre comme devant recevoir leurs produits. —[18]Nous traduisons littéralement ; et le terme samskrit (*pâtrim... vidhyayor grahane*) n'étonnera pas plus que «vase d'élection», et tant d'autres expressions qui sont passées de la Bible et des Pères dans l'usage commun. Cp. S.

Gangâ, le fleuve céleste, le fleuve des Dêvas, qui coule à peu de distance de la Sarayoû.

6. Sur la rive du fleuve était un érémitique édifice[1], charmante et pure retraite de richis voués aux œuvres pures et aux plus saintes pénitences. Les voyageurs l'aperçurent,

7. Et cet aspect de l'érémitique édifice excita la curiosité des deux princes. Sur-le-champ furent adressés au mouni, des interrogations par tous les deux, par Lakchmana et par Râma.

8. « A qui ce manoir solitaire, ô brâhmane? et quel est le mouni qui coule là des jours heureux? Saint auguste, nous avons tous deux envie de le savoir; et grande est notre curiosité sur ce point, à l'un et à l'autre de nous. »

9. Ces paroles des deux frères entendues, le mouni répondit en souriant: «Prêtez l'oreille tous deux, et sachez, Râma[2], quel fut le premier possesseur du manoir en question.

10. Kandarpa jadis était pourvu d'un corps, Kandarpa, ce Dieu qu'on appelle le plus souvent Kâma[3]. Or, un jour qu'il aperçut ici Sthânou[4], en train de se macérer par d'excessives macérations,

11. Il s'avança pour s'insinuer à l'improviste au-dedans de lui, au-dedans du possesseur d'Oumâ[5]. C'était peu de temps

20, çl. 17, *pâtribhoûto 'si me.* — [1] *Açramam.* Vulg. «ermitage», au vrai, ici «monastère», puisque les habitants en sont si nombreux. Voulant éviter et le mot inexact et le mot à couleur trop exclusivement chrétienne, nous usons d'une périphrase. — [2] Il s'adresse ainsi à Râma pour dire à tous deux d'écouter («tous deux», il est vrai, n'est pas vocatif): *oubhâbhyâm çroûyatâm, Râma.* — [3] L'Amour: nous voyons ici les 3 noms les plus usuels de ce Dieu (Kâma, Kandarpa, Ananga). Quant au mythe qui va suivre, c'est le plus célèbre de ceux qui constituent la légende de Kâma, et c'est un des plus connus de la mythologie indoue: il est dans toutes les têtes; et c'est par centaines qu'on accumulerait les citations de passages où il est fait allusion à l'incinération, et par suite à la spiritualisation de Kâma par Çiva. Cependant il ne faudrait pas voir ici une symbolisation, de ce qu'on a nommé chez nous amour platonique. C'est tout simplement la proclamation de ce fait que l'amour, quoique se développant à propos des corps, est un phénomène (pour les Indous est un être) tout intellectuel, tout immatériel [delà aussi son nom de *manasidja*, «qui naît en l'âme»]. — [4] Çiva. — [5] *Oumâpatim : -pati,* au propre «possesseur», si-

après leur mariage.... Mais, dit-on encore, le magnanime Roudra[6] l'enchaîna soudain des liens de l'imprécation[7].

12. Maudit ainsi par Roudra, ô descendant de Raghou, Kandarpa vit son enveloppe extérieure, que calcinaient les feux de la malédiction du courroux[8], dépérir complétement,

13-. Et tous ses membres tomber subitement à terre, tous, ô Râma, sans exception.

-13, 14-. Kâma, devenu incorporel, ô Râma, par l'effet de la fureur du magnanime Déva, reçut le nom d'Ananga, ô descendant de Raghou, à partir de ce temps,

-14. Et le pays aussi se nomme Ananga, parce que là Kâma cessa d'avoir des membres.

15. C'est à ce Kâma, qu'appartient cette érémitique demeure si pure, ô prince la joie de Raghou ! c'est à lui qu'est dédié le présent autel ! c'est à lui que sont dévoués les éminents richis de ces lieux !

16. Tous s'exercent aux austérités et à dompter leurs sens, tous sont âgés, tous récitent les Védas, ces mounis dont c'est ici la résidence, et tous sont mortifiés ; tous se sont débarrassés de toute tache par la pénitence.

17. Ici, nous allons passer une nuit, ô prince à l'admirable

gnifie usuellement «époux», et peut ici (comme il le doit en mille endroits) se traduire par «époux». La mention du mariage se trouvant à côté (*kritodvâham*), nous avons dit «possesseur». Par là, nous mettons en relief une particularité de l'orgueil oriental. On aime dans tout l'Orient, et de temps immémorial, à se dire *possesseur* d'un objet par excellence, joyau physique ou moral. Gygès était le «possesseur de l'anneau» ; Chapour, après la prise d'Antioche, s'intitula le «possesseur d'Antakieh». Que de crimes commis par Randjit-singh pour devenir le «possesseur du Kohi-nour!» De même pour une femme renommée pour la beauté (*strîratna*, n. 14 sur S. 3) : c'est encore une façon d'être *ratnapati*. Delà la folie de Candaule. Delà l'idée de Soliman Ier de faire enlever en Italie par Khaïreddin (Barberousse) Victoire Colonne, réputée alors la plus belle femme de l'Europe. Ne nous récrions donc pas, en voyant chez Bojardo, le souverain du Catai, réunit des armées pour devenir le possesseur de l'épée de Roland et du cheval de Renaud. — [6]Les Indous croient à la possession ; et chez eux l'idée revient sans cesse. — [7]Encore Çiva, on le devine. Roudra est un de ses plus anciens noms, et remonte au temps où Çiva n'était que l'air. Cependant on dérive (très-naturellement) Roudra de *roud*- «pleurer», et l'on en fait Çiva sous un de ses aspects funestes. — [8]On a vu (n. 15 sur S. 9) la toute-puissance de l'imprécation : on voit ici

visage, près du confluent des deux rivières[9] : demain nous nous transporterons sur l'autre rive de la Sarayoû.

18. Vaquons à présent aux ablutions; et, la purification faite, approchons de cette pure retraite. Ce beau lieu, cet érémitique manoir de Kâma, sera pour cette nuit, ô Râma, un délicieux séjour.

19. Tandis qu'ils s'entretenaient ainsi, l'œil dont la macération allonge la portée[10] faisait connaître leur arrivée au mouni ; ils en furent charmés ; ils entrèrent en jubilation.

20. Conformément aux rites sacrés, ils offrirent la coupe et la lotion des pieds au fils de Kouçika : Râma et Lakchmana reçurent les honneurs de l'hospitalité.

21. Comblé de ses marques de l'accueil le plus cordial, et après avoir goûté les plaisirs de la conversation, les magnanimes étrangers passèrent là une nuit paisible dans l'érémitique édifice.

SARGA XXVII.

L'ARRIVÉE A LA FORÊT DE TADAKA.

(**Tâdakâvanapraveçah.**)

1. Quand ensuite parut la lumière en un ciel sans nuages, les deux dompteurs d'antagonistes, après leurs ablutions faites, arrivèrent précédés de Viçwâmitra sur la rive du fleuve.

2. Là, tous les mounis à l'âme grandiose et radieux comme le soleil, après avoir préparé un élégant navire, dirent à Viçwâmitra :

son mode d'action, c'est presque toujours celui de la flamme (latente ou visible, météorique ou terrestre). Aussi, dit-on, «le feu de l'imprécation» ; aussi l'assimile-t-on à la foudre. — [9]L'eau étant sacrée, un cours d'eau ne peut manquer de l'être, peut-être plus encore; un confluent doit donc l'être encore bien plus (c'est effectivement ce qui a lieu en Inde); mais un confluent avec le Gange l'emporte sur tous en sainteté. — [10]C.-à-d. l'œil interne, la réflexion, qui, chez les saints du moins entraîne ou vue de l'avenir, ou vue de ce qui se passe au loin. C'est une espèce de double vue écossaise ou de lucidité magnétique. Plus haut déjà nous avons vu Vibhândaka pénétrer ainsi la haute destinée de son fils *dhyânatchakchouchâ* (S. 9, 62). Aussi le présent passage est-il rendu dans l'ital., absolument comme si nous re-

3. «Digne ascète, monte cette embarcation, où tu précéderas les fils du roi, et que ton voyage s'achève sans encombre. Ne laisse pas fuir le moment favorable.»

4. « Ainsi soit fait ! » dit à ces richis Viçwâmitra les saluant; et il se mit à franchir la pure rivière de Sarayoû aux eaux diaphanes.

5. Là, quand on fut au milieu du courant, Râma interrogea le transcendant mouni. «On dirait de flots qui se brisent ! » s'écria-t-il; « qu'est-ce donc que ce bruit si violent? »

6. Dès qu'il eut ouï les paroles qu'inspirait à Râma la curiosité, Viçwâmitra détailla en ces termes la cause du fracas.

7. « Sur la cime du Kêlâça est un lac que créa Brahmâ par la seule puissance de son esprit, et qui porte en conséquence de cette origine[1] le nom de Mânasa[2].

8. De ce lac Mânasa naît cette rivière l'éblouissante parure d'Ayodhyâ, la Sarayoû[3] aux ondes pures, la Sarayoû, goutte tombée du lac de Brahmâ,

9. Et de sa rencontre avec la fille de Djahnou[4] provient ce

trouvions *dhyânatchakchouchâ*, par *coll' occhio presaga della contemplazione*. — [1]*Prâg.... yasmâd.*—[2]C'est un lac réel du petit Tibet: les Ounias l'appellent *Mapang*. Il a au sud la grande chaîne de l'Himâlaya; et (cp. çl. 8) on le donne comme la source de la Sarayoû [mais nulle rivière n'en sort; et celle-ci naît une lieue plus au nord]. En mythologie, c'est un des 4 lacs récipients des 4 fleuves en qui se divisa l'immortel Océan tombé du ciel sur le Mérou (*Vâyoupourâna* chez Wilford, *As. Res.*, VIII, p. 321). En haute théologie, nul doute que ce soit, non pas une création de Brahmâ, mais Brahmâ lui même, l'onde primordiale. Le grand être dort et veille tour à tour, en d'autres termes est immobile et se meut (*tcharâtcharam*). Immobile, c'est Brahm; mobile, c'est Brahmâ. La plus douce mobilité, c'est l'ondulation; Brahmâ est l'onde, *nârâ* [d'où ce nom de Nârâyana, que nous expliquions (n. 3, S. 1) «dont le mouvement c'est l'onde»]; puis, comme onde, il est lac avant de se faire rivière (c.-à-d., onde vue en masse avant onde discursive). Et d'autre part, Brahmâ est intelligence, est âme; mais l'intelligence se meut, l'intelligence ondule, les pensées ce sont des ondes; la Grande Ame, c'est l'Océan, c'est le lac des lacs, le lac intelligentiel, *mânasam sarah* (dont sans cesse la mention revient chez les poètes et en termes si pittoresques, si extérieurs, qu'on dirait qu'ils regardent ce lac comme réel). Le *Tritonis palus* au bord duquel naît Minerve, le puits de Mimir, au fond duquel est l'œil d'Odin, ne sont que des formes du lac intelligentiel de Brahmâ. — [3]*V.* n. préc.—[4]Gan-

retentissement si vaste, car leurs flots se heurtent les uns contre les autres. Avance, Râma, et adore le confluent sacré.»

10. Les deux rejetons de Raghou alors offrirent leurs hommages aux deux cours d'eau[5]; puis, arrivés sur la rive méridionale, ils se remirent à marcher d'un pas léger.

11. Et ils continuèrent ainsi leur route. Bientôt paraît une autre forêt d'effrayant aspect. A cette vue, nouvelles questions au mounî de la part des deux dompteurs d'antagonistes, de la part des deux fils de Daçaratha :

12. « Quel est donc le propriétaire de cette forêt qui surgit devant nous, sombre[6] comme de gros nuages, terrifiante, presque impénétrable, et que peuple une quantité d'oiseaux, que fait retentir une multitude de cigales,

13. Qu'emplit de mille sons divers une multitude de formidables animaux sauvages ses habitants, ces bois où lions, tigres, sangliers, ours, rhinocéros, éléphants, ont leur domicile,

14. Ces bois où les dhavas[7], les açwakarnas[8], les koutadjas[9], les patalas[10], les vilwas[11], les tindoukas[12] et nombre d'arbres

gâ, le Gange, du féminin en samskrit (n. 12 sur S. 4) et déesse p. c. On verra, S. 45, Gangâ descendre sur la terre; mais aux incidents que conte le poète, il faut en joindre un : c'est qu'un saint ascète Djahnou l'ayant vue pendant sa course vers l'océan n'avoir cure de son offrande, l'avala pour se venger, et la retint en sa bouche, et que le monde désolé n'obtint qu'à force d'intercessions la délivrance de la captive: Djahnou enfin la laissa échapper par son oreille, et la déesse, *renée* en quelque sorte, fut dite «la née de Djahnou». — [5] *Taou... tâbhyâm.* L'adoration au milieu des eaux, au bec même, et non sur la rive, est pittoresque en même temps qu'auguste et naïve. C'est comme le baptême à même un fleuve. — [6] Ici commence une description par gigantesques épithètes, dont plusieurs nomment et les animaux habitants des profondeurs de la forêt et les arbres qui s'y développent en profusion, et se terminent par *-kîrnam, -sevitam, -nâditam.* Ces descriptions abondent chez tous les poètes : elles sont un des ornements favoris de leurs compositions (*V.* S. 12 de Nala, 1 et 2 de l'épisode de *Çakountalâ* dans le *Mahâbhârata*). Elles rendent merveilleusement ce qu'il y a d'exubérant et d'inextricable tant dans la végétation que dans l'abondance formidable de la Faune indoue. — [7] *Lythrum fruticosum,* suivant Colebrooke, ou *grillea tomentosa,* selon M. Gorresio. — [8] *Shorea robusta.* — [9] *Echites antidysenterica.* — [10] *Bignonia suaveolens.* — [11] *Ægle marmelos,* déjà nommé S. 13, n. 15. — [12] *Diospyros*

hérissés d'épines[13] croissent en profusion? Quel est son nom à cette forêt? »

15. L'interpellation des deux princes entendue, le vénérable richi répondit, après la formule d'invitation « Ecoutez[14], » aux deux frères Râma et Lakchmana :

16. « C'était jadis une région fortunée et puissamment florissante[15] que celle-ci, dont Maladjâh et Karoûchâh[16] voilà les noms ; et les Dévas eux-mêmes avaient déployé leur habileté formatrice pour la former[17].

17. Mais un jour, ayant donné la mort à Namoutchi, son compagnon, dans un accès de colère, il se trouva couvert d'un déluge de taches hideuses, le Déva aux mille yeux, homicide, tu vois, de son ami, — homicide auguste[18]!

18. Or, c'est ici qu'un autre jour, les Dévas et la foule des richis lui firent faire ses ablutions[19] dans de vastes vaisseaux pleins d'une onde pure, par laquelle s'effacèrent toutes les souillures.

19. Laissant alors au sol de cette contrée tout ce qu'il avait contracté d'impur et d'immonde par le meurtre de son ami, le Déva éprouva la plus vive allégresse ;

20. Et, redevenu immaculé par l'expulsion de toutes les taches et souillures, dans sa joie, il octroya, lui, Indra, qui dompte tous ses antagonistes, un don au pays.

21. « Ces deux fertiles régions, » dit-il, « parviendront » à la célébrité dans le monde ; et Maladjâh[20] et Karoû-

glutinosa. — [13] *Droumêh kantakibhiç.* Dans l'ital., *di varj altri alberi e dumi.* Nous avons vu dans le 2d mot un adjectif. — [14] *Croûyatâm ity oupamantrya* : cp. S. 4, 8 (n. 21), où même pâda initial se rencontre. — [15] *Maharddhiman*, comme *riddhisampada*, çl. 23 : dans l'it., *ubertosa.* — [16] Nous dévions de la règle que nous nous sommes imposée d'écrire à la forme absolue, parce que ces noms d'un pays sont au pluriel, comme en géographie ancienne les Abrincatui, les Namnetes, etc. Du reste, les 2 noms ici donnés ne sont pas les 1rs (*V.* çl. 21 et 23), à moins qu'on ne suppose longtemps innommés les deux pays; et il est extraordinaire que le poète ne s'explique pas plus à fond [Pour l'étymologie, *V.* n. 20 et 21]. — [17] *Devanirmânanirmitâh.* Dans l'it., *opra.... di divino magistero.* — [18] *Mitradroug bhagavân.* Alliance de mots analogue au *meretrix Augusta.* — [19] *Snâpayâmâsour.* Dans l'it., *lavarono.* — [20] *Mala*, «tache», «tout ce qui fait tache»; *maladja* (adj.),

» châh[21] seront leurs noms, parce que là j'aurai été débarrassé » de tout ce qui s'était engendré sur mes membres[22]. »

22. « Ainsi soit fait! » répondirent les Dévas au vainqueur de Pâka[23], dès qu'ils entendirent Vâsava transformer le nom du pays en articulant ces paroles.

23. Et c'est ainsi que dès d'antiques époques, les dénominations de Maladjâh et de Karoûchâh désignèrent ces deux plages enchanteresses et florissantes.

24. Un long espace de temps s'écoula; et il advint qu'une Yakchinî[24] aux formes où s'est jouée la fantaisie, mais qui possède la vigueur de mille éléphants, une colossale vigueur,—

25. Tâdakâ était son nom, — épousa Sounda, le chef des Dêtyas, et eut de lui un fils, Mârîtcha, dont la force n'est pas inférieure à celle d'Indra.

26. C'est en ces parages qu'elle est venue se fixer, cette désastreuse créature, cette Tâdakâ, cette scélérate Yakchinî; et aujourd'hui encore elle en fait des lieux déserts.

27. Maintenant que l'on chemine dans la route que voici, la moitié d'un yodjana en partant d'ici, l'on atteindra le repaire de Tâdakâ.

28. Recours à la force de ton bras et tue cet être qui passe ses jours en scélératesses, et, docile à mes recommandations, délivre ces lieux de leur fléau ; refais-les ce qu'ils ont été.

29. Car personne désormais n'a l'audace d'aborder ce pays devenu ce qu'il est, parce qu'elle le désole, cette Yakchinî aux formes hideuses et abjectes.

30. Tel est le compte-rendu exact des faits ; et tu sais à présent comment ces bois féconds en calamités ont commencé jadis à être infestés par cette Yakchinî, qui les infeste encore.

«né d'une tache» (subst.), «pus». — [21]Le *Kâroucha*, dans l'énum. des castes mixtes (*Mân. Dh.*, X, 23), est un des fils du Vêcya excommunié (*Vêcyât vrâtyât*); et *kârou* veut dire «écume», «mousse». Probablem., malgré la différence de quantité, les 2 noms ne sont pas étrangers l'un à l'autre. Or, une telle naissance engendre comme une lèpre.—[22]*Angadjena malena*, «ce qui s'était engendré, d'impur sur mon corps».— [23]Un de ces nombreux Asouras dont la destruction prétendue a fait donner à Vichnou tant de dénominations triomphales. C'est la symbolisation de la chaleur devenue cuisante. — [24]Yakcha femelle [Sur

SARGA XXVIII.

LA NAISSANCE DE TADAKA.

(Tâdakotpattih).

1. Ces merveilleuses paroles de l'incomparable mouni entendues, Râma se remit à le questionner : il lui était venu un doute.

2. «O transcendant mouni, on nous dit,—et il est de foi,— que médiocre est la force des Yakchas : comment se fait-il alors qu'elle égale mille éléphants en vigueur, une de ces peu vigoureuses Yakchinîs?»

3. Vicwâmitra, sitôt qu'il eut entendu le mot de Râma, lui répliqua : « Ecoute, Râma, comment si grande se trouve la vigueur d'une de ces peu vigoureuses Yakchinîs.»

4. Il y eut jadis un Yakcha de stature gigantesque nommé Souketoû[1]. Il n'avait pas de postérité[2], et il en souhaitait. Delà d'énormes et pénibles pénitences de sa part.

5. Un jour enfin Brahmâ se manifeste à lui, car les austérités du pénitent le touchent, et il lui donne, ô Râma, une fille ravissante[3] : Tâdakâ, ce fut son nom.

6. Et cette fille, le suprême générateur la dote de la force de mille éléphants, parce qu'en dépit des désirs du Yakcha, ce n'était point un fils que lui avait accordé le souverain des Dévas.

7. Quand elle fut adulte, et que Soukétoû la vit à la fleur de l'âge comme de la beauté, Sounda, le fils de Dhoundhou, reçut la main de cette épouse sans défaut[4].

8. Quelque temps après, la Yakchinî fut mère d'un fils auquel on donna le nom de Mârîtcha. Mais ce Mârîtcha, par l'effet d'une malédiction, fut réduit à l'état de râkchase.

9. C'est qu'après le meurtre de Sounda, cet époux nommé plus haut, Agastya, ce richi aux éminentes vertus, vit Tâdakâ

les Yakchas, *V.* n. 8 sur S. 14]. — [1]Ce nom propre signifierait «à belle bannière», ou «à beau météore igné» (n. 8 sur S. 19). — [2]Nous ne disons pas «postérité *mâle*», bien qu'il y ait *anapatyah.* — [3]Une «perle de fille» *kanyâratnam* (n. 14 sur S. 3).— [4]*Anandatâm*, «non à déprécier», «en qui rien ne se trouvait qu'on pût déprécier». C'est l'*amy-*

s'associant à son fils entreprendre de lui porter des coups poignants.

10. « Toi », dit Agastya, décochant le trait[5] avec l'indignation la plus vive sur Marîtcha ; « toi, sois Râkchase ! » Puis, à Tâdakâ, il adressa ces mots :

11. « Toi, Yakchinî[6], tu te repaîtras de chairs humaines; tes formes vont être à faire peur[7], et ton visage défiguré[8]. Adieu tes formes actuelles ! vivre défigurée, pour toi voilà l'avenir[9] ! »

12. Et envahie effectivement par l'imprécation du richi, Tâdakâ, la scélérate Yakchinî, désole et change en solitude la région qu'habitait Agastya aux époques antiques.

13. Hé bien, cette Yakchinî si malfaisante, si éminemment désastreuse, Râma, tue-la, au grand avantage de l'espèce bovine et des brâhmanes, tout épouvantable qu'est sa force.

14. Car ce monstre, qui porte jusqu'à la démence l'orgueil de sa vigueur, et dont les ravages sont excessifs, nul, dans les trois mondes, nul, sauf toi, ô prince la joie de Raghou, ne pourrait l'exterminer.

15. Ne va pas, sous prétexte que c'est là détruire un être femelle[10], t'abandonner à quelque émotion. Il n'en faut ici

môn homérique. — [5] *Vyadjahâra.* — [6] Le texte a *Yakchî*, et de même cl. 13. Les deux formes (*-î* et *-inî*, s'emploient donc indifféremment, bien que Yates, à l'art. de la 1e, dise seulement, «*Yakchî*, Kuvera's wife». — [7] *Ghoraroûpa.* Dans l'it., *perduta la tua bellezza.* — [8] *Vikritânanâ.* Dans l'it., *mostruosa* sans parler de figure. — [9] *Roûpa, vikrita* reviennent ici (*Idam roûpam parityadjya, vikritâ twam bhavichyasi*). Dans l'ital., *contraffatta, orribile.* — [10] Ce passage est doublement remarquable. 1o Il indique respect profond, non-seulem. pour la vie humaine, mais pour la vie en général. C'est l'exagération déjà signalée (n. 14 sur S. 2). 2o Il indique respect profond pour le sexe faible ; il décèle p. c. un degré de civilisation qui certes, à cette époque, n'était pas commun à toutes les races de l'Inde ; et sous ce rapport, il est à joindre à quantité d'autres qui prescrivent des ménagements à l'égard de la femme. Réduite à la dépendance d'un bout à l'autre de sa vie (Manou, VI, 147, 148), et durement caractérisée (IX, 17; II, 213), en revanche, elle a droit aux égards de tous ses proches (III, 55-57) et du disciple de son époux (II, 210, 216, 217); elle a droit à des mets fins lors des grandes fêtes (III, 59); elle a droit à la parure (III, 59-62): ce que donne le prétendant pour l'obtenir en mariage est à elle, non au père, au frère, au parent qui l'accorde (III, 51, 54), et s'approprier ses biens,

d'aucun genre. Sitôt qu'il s'agit du bien des sujets, tout est licite aux fils de roi[11].

16. Inhumaine ou clémente, pure ou entachée de quelque souillure, sitôt que le salut du peuple est en cause, il faut consommer l'œuvre. A cela nul doute.

17. Tel est, pour ceux qui forment la royale dynastie, le devoir à jamais. Va donc, enfant de Kakoutstha, frappe à mort l'injuste, et fais justice ! c'est faire le bien des populations.

18. On raconte, en effet, et il est de foi[12], qu'aux temps antiques, une Rakchasî, fille de Virotchana[13], — Dîrgadjihwâ[14] était son nom, — une Rakchasî, dis-je, aux formes où s'était jouée la fantaisie,

19. Dont la bouche s'ouvrait énorme autant que difforme, et semblable aux flammes de Kâla, et qui dévorait la terre tout entière, tomba sans vie sous Çakra[15].

20. Vichnou aussi, Râma, un jour que, fière de sa vigueur

ses voitures, ses vêtements, est un crime (III, 52); si l'on tarde à la marier, elle a droit de choix d'un époux, «choix par elle-même» (*swayamvaram*, IX, 90-92) : les rangs des épouses sont fixés (IX, 85-87; la répudiation n'a lieu qu'après délais et moyennant des conditions (IX, 81-83) ; l'épouse a chance de monter au rang de l'époux (IX, 22-24); la femme a chance d'être admise au swarga (IX, 29; VI, 153, 155, 156); la femme, dès qu'elle satisfait à tous ses devoirs, est vraiment dans une maison la déesse Çrî (IX, 26). Semblables maximes ou amènent ou impliquent un respect spécial pour la vie de la femme ; et l'on peut croire que commander ou conseiller à la veuve, pour être *satî* («vertueuse»), de se brûler sur le corps de son mari, c'était déroger et à la lettre de Manou et à l'esprit ancien (*V.* Colebrooke, *As. Res.*, VII; *Digest of hindu laws*, II, 451 et suiv. ; Rémusat, *Mél. asiat.*, I, 386).— [11] Il est curieux de retrouver à tant de siècles de nous la maxime *Salus populi suprema lex esto.* [*Râdjasoûnoubhih*, «fils de roi», pour «rois», rappelle l'hébraïsme connu «fils des justes», si souvent et presque toujours si élégamment imité par les Grecs (*V.*, si l'on nous pardonne de nous citer nous-même, notre n. 386 sur le liv. XXXVII de l'*Hist. rom.* de Nicéph. Grégoras, dans les *Notices et extr. des manusc. de la biblioth. nat.*, XVIII, 2e p.).— [12] Très-souvent s'allèguent ainsi, s'il s'offre quelques cas de conscience, des exemples tirés de la conduite des Dieux ou êtres surhumains : tantôt les Védas, tantôt de vieilles traditions (*pourânas*) les fournissent. — [13] Fils de Prahlâda, père de Bali. — [14] «A longue langue» : le çl. 19 nous fera voir combien la dénomination est juste. — [15] Ainsi Méduse tomba sous les coups de Persée,

égale à celle de Çakra, la mère de Kâvya[16], étendait sa convoitise jusqu'à l'Indraloka, la perça de coups mortels.

21. Et de même, jadis, bien d'autres rois, grands observateurs du devoir, s'ils rencontraient des femmes vouées à l'iniquité, les ont privées de l'existence, ô des hommes le plus parfait!

SARGA XXIX.

MORT DE TADAKA.

(Tâdakâbadhah.)

1. L'énergique allocution du mouni entendue, le noble fils du premier des monarques, le descendant de Raghou, se plaçant dans l'attitude de l'andjali, répondit à l'ascète aux admirables observances.

2. « Et mon père et ma mère, ô mouni grandiose, m'ont fait cette recommandation : « Que toujours la parole de Viçwâ-» mitra soit par toi mise à exécution, voilà ton devoir[1]!» Tels furent leurs termes, éminent richi.

3. En conséquence, me voici tout prêt à donner, conformément aux prescriptions paternelles et aux tiennes, ô saint à l'incomparable splendeur, — à donner, dis-je, la mort à cette Tâdakâ qui n'existe que pour commettre des crimes, ô mouni!

4. Bœufs et vaches doivent y trouver de l'avantage, les brâhmanes aussi[2] : le pays y gagnera en bien-être. Je dois sans ombre d'opposition réaliser ta requête, ô mouni!»

5. Ces mots dits, le descendant de Raghou ajuste la corde à l'arc, qu'il élève[3]; puis, il fait rendre à la corde un son strident; puis ce son remplit la plage tout entière.

6. A ce bruit se sentirent prostrés les sauvages animaux dont l'existence s'écoulait en cette forêt ; et Tâdakâ même, ébranlée profondément au retentissement de la corde, s'éveilla.

Echidna sous ceux d'Argus Panopte, la Chimère sous ceux de Bellérophon. — [16]Çoukra (dit Çoukrâtchârya), régent de la planète Vénus et précepteur des Dêtyas [de *kavi*, «poète», lui-même venu de *kou*, «sonner», en quelque sorte le *kâvyam*, le poème, la haute sonorité personnifiée]. — [1]Ces mots rendent la finale *-yam* (l'analogue de *-dus*) de *kâryam*. — [2]*Gobrâhmanahitârthâya* : *V.S.* 2e, 13; néanmoins nous varions la traduction. — [3]*Oudyâmya* (dans *kritwodyâmya*) : l'it. omet. —

7. Rugissante, furibonde, la monstrueuse Yakchinî dont tous les traits avaient été défigurés, s'élança, dès qu'elle eut entendu, d'un bond impétueux vers le lieu d'où provenait le fracas.

8. En voyant cet être au corps horrible, aux formes informes, au visage ravagé, à la masse démesurée, se porter vers lui, Râma dit à Lakchmana[4] :

9. « O Lakchmana, regarde quelle laide face elle a, la calamiteuse et colossale Râkchasî, et comme la taille de cette bête furieuse, en dépassant toute proportion, traîne l'épouvante après elle !

10. Regarde, te dis-je, héros aux grands bras, comme mon dard va la lacérer au cœur, et la blesser d'un coup mortel, comme elle va tomber sur le sol baignée des flots de son sang!

11. Cette effroyable Râkchasî, coupable de tant d'énormes forfaits, va, brûlée de part en part, du feu de la flèche que je lance, abandonner à mi-route sa cargaison de scélératesses[5].»

12. Tandis qu'il parlait, Tâdakâ éperdue de fureur, le bras levé en l'air et avec des hurlements, avançait précipitamment.

13. Mais au moment où elle allait fondre impétueusement sur lui, semblable à la foudre qui rompt ses liens, cette informe Tâdakâ impatiente de lui donner la mort, cette désastreuse Rakchasî,

14. Semblable à l'ombre d'un nuage gigantesque, et les deux bras levés à la fois, — un trait partit, et le monstre reçut en pleine poitrine le fer courbé en demi-lune étincelante[6].

15. Déchirée profondément par ce trait pareil à la foudre, Tâdakâ vomit des torrents de sang sur le sol, tomba, rendit le souffle.

[4] [5]Pour nous les paroles qui vont suivre seraient des fanfaronnades : mais dans les temps primitifs les menaces, invectives, injures, sarcasmes de ce genre étaient d'usage, sinon de bon goût. Homère en offre des exemples ; les Niebelungen n'en manquent pas, et les épopées chevaleresques n'ont pas dédaigné de suivre les mêmes errements. Nul doute que ce soient des traits de mœurs et que l'homme de civilisation jeune n'ait été vantard, comme les héros que nous décrivent ainsi, croyant les brillanter, leurs bardes et panégyristes. — [6]*Bânena* (ou *V*-)

16. A l'aspect du colosse gisant inanimé par terre, le maître des immortels[7] jeta un cri : « A merveille, à merveille ! » dit-il; et, avec lui, les immortels se mirent tous à célébrer le rejeton de Kakoutstha.

17. Bientôt, dans sa vive satisfaction, le Déva au mille yeux[8] apparaissant au milieu du ciel avec les multitudes des immortels, tous tant qu'ils sont, adressa les paroles qui suivent à Viçwâmitra.

18. «Mouni qui dois le jour à Kouçika, sache que dans ceux qui paraissent ainsi devant toi, tu vois Indra et tous les Dévas, enchantés du haut fait de Râma, de ce prince à l'incommensurable bravoure.

19. Hé bien, voici mon conseil, ô sage sur qui soit la félicité ! témoigne à l'enfant de Raghou une tendre bienveillance! qu'il te plaise lui faire part de la puissance que t'ont value tes austérités et ta vie contemplative.

20. Ces traits dont le fils de Pradjâpati, Kriçâswa l'éminent râdjâ[9], te mit jadis en possession, — ces Astras, — communique-les à ce héros.

21. Car il est bien digne de ce don, ton disciple, ce Râma dont Daçaratha est le père. Puis, il a encore une œuvre énorme à exécuter pour nous[10], le fils du râdjâ. »

22. Ainsi parla la foule des Dévas à Viçwâmitra, après quoi elle reprit la route par laquelle elle était venue[11]. Le crépuscule[12] se déroulait cependant.

23. Viçwâmitra, l'auguste richi, charmé lui aussi de la destruction de Tâdakâ, baisa Râma au front et lui dit ces mots :

24. « Passons ici la nuit aujourd'hui, Râma au visage ravis-

tchandrârddhâkâravartchasâ: «le fer» n'est pas explicite dans le texte. Le passage est à remarquer pour les archéologues. — [7] *Sourapatis*. Mais qui est-ce ? Brahmâ ? Vichnou ? Indra (duquel il va être parlé au çl. suiv.)? — [8] Indra (et quant à l'origine du surnom, *V*. S. 49 et les n.). Le texte n'a que l'adjectif passé à l'état de nom propre, *sahasrakchno*. Il est fâcheux de ne pouvoir trouver, pour rendre d'un bloc l'idée complète, un mot unique, tel que serait *Khiliophthalme*». — [9] S. 24, çl. 13 et 14, n. 3 et 5 : cp., pour ce qu'on dit des astras mêmes, çl. 12-18. — [10] La destruction de Râvana (S. 14). — [11] La sandhyâ du soir : le texte n'a que *sandhyâ*. — [12] Ou, «partirent comme ils étaient venus», c.-à-d., «redevinrent invisibles comme devant» : cp. S. 31, n. 15. —

sant : demain, sitôt qu'il poindra de la lumière[13], nous nous rendrons à mon érémitique résidence. »

SARGA XXX.

LA REMISE DU FAISCEAU DES ASTRAS[1].

(**Astragrâmapradânam**).

1. Quand la nuit devint un peu moins sombre, Viçwâmitra, le mouni grandiose, s'adressa, le sourire sur les lèvres, à Râma, et lui tint ce langage.

2. « Je suis charmé, Râma, de l'exploit que tu viens de consommer. Félicités sur ta tête ! Et en gage de ma joie, je vais te faire don de tous les Astras , de tous indistinctement.

[13] Impersonnel, comme *prabhâte*. — [1] [Habituellement «traits», «armes», mais ici «traits par excellence». Nous prenons le nom samskrit pour mettre en relief (*V.* p. xxxi), quitte à dire «Trait», et en composition, avec trait d'union , et parfois encore ailleurs. L'ital. dit *armi*, mais ajoute *misteriose* (comme Sarga 25, il a joint *arcane* à *scienze* ou *discipline*, titre et çl. 11), et omet *-grâma-*. Ceci posé, disons que] tout dans ce Sarga (comme dans le S. 57, où figurent aussi des Traits surnaturels , presque tous les mêmes , mais seulement au nombre de 38 et à l'état d'action), est sujet à mille difficultés et qu'un commentaire complet ferait un volume. Dessinons en quelques lignes tout ce qui devrait s'y trouver traité. 1o Matériellement , réellement , dans l'art militaire indou, qu'est-ce qu'*astram* ? Toute arme? ou toute arme offensive? ou, restreignant encore plus , toute arme qu'on lance, javelots ou flèches d'une part, de l'autre, piques, tridents, massues, etc.)? [Et comme le sens a pu varier, suivant les lieux et les temps , à la discussion philologique se joindront nécessairement quelques aperçus historiques.] 2o Quelle est au juste l'idée que, par une figure de rhétorique en même temps hardie et usuelle, l'on se faisait de ces armes intellectuelles (plus ou moins voisines de ce que nous nommons familièrement «armes spirituelles», telles par exemple que les *foudres* du Vatican) ? Par quelle filière d'analogies, de mirages, en est-on venu à voir flèches, lances ou javelots dans les moyens d'action, d'attaque et de lutte? et (lorsqu'on aura bien mis en relief qu'on s'est figuré les actes comme n'ayant lieu que moyennant une projection des énergies intellectuelles spéciales par le moi), quelles métaphores ou quelles images de même famille peut-on signaler, soit dans l'idéologie des Indous, soit dans celle d'autres peuples plus ou moins dominés par l'imagination ou le mysticisme (n'eût-on en pensée que les

3-. De tous ceux du moins que je connais[2], ô descendant de Kakoutstha; car je t'en regarde comme digne[3].

-3, 4-. Et d'abord, voici le Trait-de-Brahmâ[4]. Je te le remets, cet astra qui fait trembler les trois mondes eux-mêmes coalisés.

-4, 5-. Voici ensuite cet astra qu'on nomme Châtiment[5]. Ce-

talismans et les armes enchantées)? 3° Quelles branches des moyens d'agir humains étaient ainsi qualifiées de traits (*astra*) ou armes de trait? étaient-ce ceux que manient tous les hommes indifféremment, ou seulement ceux dont usent les gouvernants et leurs agents? étaient-ce tous les moyens de gouvernement, ceux qui tiennent à l'administration comme ceux qui tiennent à la guerre, ou n'étaient-ce que les derniers? [Nous tenons pour la 1re hypothèse, d'autant plus que l'administration même, aux yeux des hommes d'état et des penseurs de l'Inde, est une lutte, et que, de même que tout sacrificateur a son sacrifice menacé par des Râkchases, de même tout prince a son état et l'ordre à défendre contre des antagonistes]. 4° Psychologiquement et mythologiquement, à quoi se lie ce qui précède (S. 24) sur la personnalité, sur la généalogie des traits spirituels, et ce que nous allons voir (cl. -22 23-) sur la faculté qu'elles ont de pouvoir se revêtir de formes sensibles et de tenir conversation? ces formes sont-elles un corps? et que rappellent-elles? 5° Passant aux détails et parcourant pas à pas cet arsenal mythologique, quel est le sens de chaque dénomination spéciale? en d'autres termes, quel déploiement, quel exercice de l'activité humaine se trouve symboliser telle ou telle de ces armes que le poète énumère? Puis, quels mythes et quelles traditions se groupent autour de chacun de ces moyens de détruire? Quels autres écrits font mention de ceux-ci ou d'autres semblables? Comment se fait-il que, Viçwâmitra en ayant d'avance porté le nombre à 100, dont 50 ont pour mère Djayâ, et 50 sont nées de sa sœur Vidjayâ, il ne s'en trouve en tout que 57, suivant la présente recension, un peu plus ou un peu moins, selon les autres textes? à quoi tiennent les variantes? y a-t-il moyen de suppléer, en partie du moins, aux lacunes? et qu'est-ce alors qu'on annexerait comme supplément? Bien que ces questions soient rudes, notamment celles de la 5e série, nous les posons: il est utile d'en avoir la synopsie. Cp. de plus le S. 57.—[2]En effet (comme nous l'avons dit), il n'en remettra que 57 à Râma, et S. 24, il a parlé de 100. [Il est entendu qu'on ne peut prendre pour des *astra*, pour armes de trait, les Djambhakas (S. 31), qui ne sont que les formules à lancer les traits].—[3]*Pâtram hy echâm mato 'si me.* Cp. n. 18 sur S. 25. — [4]C'est le 38e et dernier, S. 57. Mais qu'est-ce? et cp. n. 14. — [5]*Dandam astram.* On peut lire chez Manou (VII, 14,-29) un magnifique passage sur le haut rôle du Châtiment (ou de la Pénalité) dans l'état: il est dur comme du De Maistre, mais il est écrit d'enthousiasme et il

lui-là dompte les populations sujettes : grâce à celui-là, Râma, tes ennemis ne pourront te déborder. Je te le donne.

-5, 6-. Puis, voici le Trait-de-Justice[6], il tient de Kâla[7], je te le donne; voici le Trait-de-Kâla[8] lui-même, trait irrésistible et chéri[9], je te le donne, prince éblouissant!

-6, 7-. Voici la Roue[10] céleste de Vichnou et la Roue calami-

est vrai. *Danda* se prend pour «amende» et toute espèce de «peine», mais son sens propre, c'est «bâton». C'est la preuve que telle fut la justice primitive en Inde [comme en Grèce, où l'on voit Dikê rouer le criminel sous le bâton; comme à Rome, où le licteur avait des verges dans les faisceaux; comme aujourd'hui encore en Turquie, en Russie, et dans les armées anglaise, prussienne, etc.]. Au reste, il nous semble qu'ici le châtiment doit s'entendre surtout de la compression de la vendette politique, par opposition aux peines qu'encourent crimes et délits privés et que résume le «Trait-de-justice». — [6] *V.* n. précéd., fin. — [7] *Kâlakalpam.* Le nom de Kâla vient 4 fois dans ce Sarga (çl. -5 6- deux fois, puis -9 10-, -13 14-); et chaque fois en quelque sorte il est rendu différemment dans l'it. (*Morte* d'abord, ensuite *Fato* 2 fois, enfin *Yama*). Nul doute pourtant, si l'on y regarde bien, qu'il est toujours question du même Dieu: nul doute donc qu'il ne faille le même nom. Ceci posé, quel nom choisir? Evidemment celui qu'emploie l'auteur, car on peut parier que qui ne connaît pas Kâla sait peu de chose de Yama, et que pour qui sait ce que c'est que Yama, Kâla n'est pas inconnu. Nous écrivons donc 4 fois Kâla. Maintenant, qu'est-ce que Kâla ou Yâma? C'est, des 8 Vasous, celui qui régit le sud, région des morts; c'est le finisseur des êtres (*bhoûtântaka*, cp. n. 2 sur S. 23); c'est le Temps (grand destructeur, nommé en samskrit *kâla*), c'est le Dieu de l'expiation, du supplice (*yam-*, «comprimer»). On voit assez en quoi le trait de la justice tient du Dieu de l'expiation: ajoutez que justice se dit *dharma*, et qu'un des noms usuels de Yama, c'est *Dharmarâdja* ou «roi de justice». — [8] Yama tient tantôt un glaive, tantôt un fléau à la main: on peut choisir; nous adopterions plutôt le dernier: comme le batteur en grange qui chasse le grain de l'épi, de même Yama. — [9] Ce mot est dans l'it. adjectif de «roue de Vichnou». Pourquoi «chéri»? On peut beaucoup conjecturer. Bornons-nous à signaler l'énigme. — [10] *Tchakram.* Le tchakra ici est une roue flambante mobile, emblême du mouvement incessant de l'univers, c.-à-d. de tout ce qui se produit, êtres et phénomènes, du plus haut au plus bas degré des 3 mondes, pendant un jour de Brahmâ (n. 78 sur S. 1). C'est surtout à Vichnou qu'on la donne (d'où *Tchakrin, -radhara, -rabhrit, -rapâni, -rahasta, -râyoudha*, pour Vichnou). Du reste, le mot a bien d'autres sens, dont quelques-uns dans ce çl. du *Râdjâtaranginî*, I, 69: *Tadâkrântasouhritchtchakrah sa tchakrâyoudhasangare Tchakradhârâdhwanâ dhiraç tchakravartti divam yayâou.*

teuse d'Indra[11]. Voici l'invincible astra de la Foudre[12] et le Çoûla[13] de Çiva, le trident par excellence.

-7, 8-. Je te donne encore un trait céleste et terrible, le trait Tête-de-Brahmâ[14]. Reçois ce trait à la bouche brûlante, Trait-de-Çankara[15], je te le présente.

-8, 9-. Prends ces deux massues incomparables qui toutes deux inspirent l'épouvante aux ennemis, la sans-pareille Kaoumodakî[16] et Lohîtâmoukhî[17], que voici.

— [11]Indra étant l'éther, ce 2d tchakra, mobile aussi, ne symbolise que la rotation céleste ou celle des astres (souvent sinistres). Indra, du reste, a d'autres armes. *V.* n. suiv. — [12]C'est l'arme connue et caractéristique de ce chef des Vasous, l'analogue des Jupiter sous une foule de rapports (pour la pluie, les nuages, la foudre, etc.) : cp. çl. -10 11-. — [13]*Çoûla*- (*triçoûla* est plus précis encore), trident qu'on voit aux mains de Çiva et qui lui vaut le nom de *Çoûli*. Pluton, on le sait, était armé du bident.— [14]Est-ce quelque mantra (prière, charme, formule, etc.)? est-ce un talisman? L'une et l'autre idée eut cours probablement, n'importe laquelle eût le poète, n'importe laquelle ait engendré l'autre. [En fait on croyait talismans certains os. On va voir plus bas la Tête-de-cheval (-12, n. 30). A plus forte raison la Tête-de-Brahmâ dut-elle être talismanique. Il est dans l'esprit des légendes antiques d'attribuer aux parcelles, aux débris d'un être puissant, des puissances singulières, parcelles de celle dont l'être entier est doué. Du reste, la tête en question doit être cette 5e tête que Nârâyana un jour abattit à Brahmâ, lequel n'en a plus que 4 à présent. De même en Grèce Persée, Pallas, pétrifiant leurs ennemis avec la tête de Méduse]. — [15]On a vu que c'est (n. 52 sur S. 1) tantôt Çiva, tantôt Kouvera; ici c'est Çiva (Kouvera viendra çl. 16). Le genre de lance qu'on lui donne en ce passage s'harmonie parfaitement à son rôle de destructeur, surtout par la flamme, et ouvre un champ aux rapprochements des archéologues à qui sont familières les armes du moyen âge. — [16]Voilà le plus vieil exemple de noms propres donnés à des armes, comme dans les légendes mythiq. ou chevaleresq. nous trouvons les épées Skofnung, Durandane, Balisarde, Frusberte, Cortane, Altachiara, le cor Olifant, etc. Les instruments de guerre n'ont pas été les seuls ainsi parés de noms propres; nous en donnons aux cloches, aux arbres célèbres dans les orangeries et les parcs, aux diamants (le Kohénour, le Sancy, etc.), aux locomotives; nous en donnons, et de temps immémorial, aux navires. Quant à Kaoumodakî, c'est la massue de Krichna. Or Krichna 8e avatâra de Vichnou est postérieur à Râma. Est-ce à dire que l'avatâra de Krichna était déjà reçu quand fut composé le Râmâyana? ou que la massue Kaoumodakî était déjà connue, et peut-être passait pour une arme de Vichnou avant qu'on en fît la propriété de Krichna? ou bien enfin y aurait-il ici interpolation? — [17] *Lohi-*

-9, 10-. Viennent ensuite d'autres astras, le Lacet de justice[18], l'insurmontable Lacet de Kâla[19], le merveilleux Lacet de Varouna[20]: je te les donne.

-10, 11-. Suivent les deux Tonnerres[21], le sec et l'humide[22];

tâmoukhî, « de rouge aspect ». — [18]On sait que le lacet, encore aujourd'hui, est presque une arme en beaucoup de pays. En Amérique sud, on prend des bœufs et des chevaux sauvages au lacet, et lancer le lacet est un art très-prisé. C'est à l'aide du lacet que certains sauvages font la chasse à l'homme. A Rome, enfin, le gladiateur qu'on opposait au mirmillo se nommait rétiaire, parce qu'il cherchait à jeter le lacet sur son antagoniste, au casque duquel, plus tard, par une sinistre plaisanterie, on figura un poisson (d'où le mot *non te peto, piscem peto*). Probablement donc ici le « lacet de justice » indique, non la peine de la hart ou toute autre analogue (bien qu'elle puisse venir à la suite de la capture), mais un des modes d'agir de la justice (donnant la chasse au criminel, lui jetant le lacet, et le mettant dans l'impossibilité d'échapper à ses coups). Bhavanî est représentée le lacet en une de ses mains (*Dhanouh bânâm pâçam çrinim api dadhânâ karatale*, dans l'*Anândalaharî*, 7); et les atroces adorateurs de cette déesse, les Thougs ou étrangleurs, n'usent pas d'autre moyen pour saisir leurs victimes. — [19]Un lacet aux mains de Yama n'a rien qui puisse étonner. (*Nec mortis* laqueis *expedies caput*, Hor., *Od.* III, xxviii, 8). — [20]Vasou de l'ouest et dieu des eaux. Ses images ne l'offrent pas portant de lacet; le présent passage semble démontrer qu'on a dû se le représenter ainsi. Qu'est-ce que ce lacet, à présent (bien entendu que nous mettons de côté les rêts à prendre du poisson)? Probablement, comme tout à l'heure, c'est moins un lacet matériel que la capture et l'immobilisation d'un ennemi par des actes assimilables au jet du lacet. Un exemple (dont peut-être on pourra s'inspirer utilement pour pénétrer le concept du poète, la chose n'eût-elle jamais eu lieu dans l'Inde)! les armées de Louis XIV veulent pénétrer en Hollande, les Hollandais ouvrent leurs digues : Louis XIV est pris au lacet de Varouna.— [21]*Açani* (dans *tchâçanî*), tandis que çl. -67- se lisait *vadjram*. Nous évitons, à l'instar du poète, le double emploi. Dans l'it., *fulmini*, et plus haut *telo fulmineo*.— [22]Ces 2 tonnerres, le sec et l'humide, figurent aussi chez les Grecs et les Romains : cp. Arist., *Mét.*, III, 1; Pline le N., II, 52, 1 : Sénèque, *Q. nat.*, n'a pas ces 2 mots. On voit à quelles nuances de phénomènes électriques ils répondent (tantôt il tonne sans pluie, tantôt il tonne et pleut en même temps) et combien était enfantine la physique d'alors, qui distinguait là 2 agents divers, au lieu de reconnaître un même agent en circonstances différentes. Passant du monde physique au monde gouvernemental, ces 2 variétés de tonnerre symbolisent fort heureusement les rugissements des colères royales, selon qu'elles grondent dans une atmosphère politique sereine, ou qu'elles sont accompagnées de débâcle et d'orage.

prends, Râma, je te les offre, plus l'astra Pênâka[23] et l'astra Nârâyana[24].

-11, 12-. L'irrésistible Trait d'Agni[25] et le Trait-de-Vâyou[26] figurent encore parmi mes dons; et avec eux le Broyeur[27], le Donneur de secousses[28], le Met-en-déroute-l'ennemi[29],

—[23]Encore un nom propre: *Pena* veut dire «écume» [Serait-ce l'emblême de la puissance portant des coups, tandis qu'elle écume et bout de colère? Ou bien serait-ce l'emblême d'un mode d'agir terrible surtout par des espèces de rejaillissements, de contre-coups?]—[24]Nouveau nom propre d'arme (*Nârâyanam astram*, non *Nârâyanâstram*). On a vu ce que c'est que Nârâyana dieu (n. 3 sur S. 1); mais Nârâyana trait, c'est moins connu, ou plutôt c'est absolument inconnu. Serait-ce la puissance navale (et incidemment la puissance navale à la recherche des pirates)? Ce sont là des idées bien européennes et bien modernes. Cependant, on le sent, ce serait bien se figurer les évènements à la façon indoue, que de voir p. ex. Thémistocle à Salamine frappant Xercès du trait Nârâyana. — [25]Vasou du S.-E. et du feu (n. 6 sur S. 14; et cp. n. 26 sur S. 13) et celui des Dévas qu'invoque l'hymne 1re du Rigvéda, suivi au reste de quantité d'autres au même dieu. [Quant au trait, bien que d'ordinaire on arme Agni d'un poignard, c'est l'incendie, ce nous semble. Mettre à feu et à sang a souvent été système (et non accident). Par l'incendie, on débusque des ennemis du fort, de la grotte leur asile, en termes de guerre, on les y enfume. [Ainsi périrent Valentinien, Chramne, et naguère (en 1846) les rebelles Béni-Felloha.] On attache des brûlots aux navires. Il est usuel encore dans l'Inde Transgangétique, en Chine, pour punir un mandarin, d'incendier ses villages. En France même n'a-t-on pas vu Louis VII brûler l'église de Vitry-le-Français, avec des milliers de femmes, de vieillards et d'enfants; François 1er brûler Cabrières et Mérindol? Et s'il y avait eu en Inde quelque chose d'analogue aux auto-da-fé, ne serait-ce pas là encore le trait d'Agni? — [26]Vasou du nord-est et des vents, de l'air. La puissance des coups de vent, sur terre comme sur mer, voilà le trait de Vâyou. Mais comment ce trait peut être mis, même figurément, au service d'un homme quelconque, on aura de la peine à le comprendre. Si pourtant on veut se rappeler la prétention des sorciers à faire souffler les vents à volonté (p. ex. les Agotkinnoyes iroquois), Ulysse recevant d'Eole l'outre qui renferme les vents enchaînés, les Gaulois, en 278 av. J.-C., périssant par une trombe au moment de piller Delphes, et frappés, dit-on, par Pan (Pâvana? Vâyou?), on sera, ce nous semble, sur la voie.—[27]En général nous n'essaierons pas d'interpréter les noms qui suivent, tout terrain solide manquant pour autre chose que des hypothèses; seulement nous tâcherons de bien rendre la nuance qu'expriment ces noms. Beaucoup sont très-voisins les uns des autres. Ici, p. ex., nous avons le Broyeur, et plus bas on verra l'Ecraseur et l'Assommeur (çl. 17 et 18).— [28]*Pramathanam*. Plus bas nous avons l'Ebranleur, *kampanam* (çl. 17). — [29]Dans l'it.

-12. Et le trait Tête-de-Cheval[30], et l'invisible trait Astuce[31].

13-. Reçois encore ces deux autres astras, ces deux Lances[32], l'Infaillible[33] et la Réduction-au-Joug[34].

-13, 14-. Plus cette masse d'armes à briser les os, la masse de Kâla[35] ; plus, le Trait-à-fracas ; plus, l'Assoupissement, l'Apaisement, l'Abasourdissement[36], je te les donne.

-14. Plus, le Diluvies[37], le Dessèchement[38], le Dépècement-de-l'ennemi[39].

15. Il y a encore la Volupté-délectante et la Volupté-déli-

c'est, non pas un nom nouveau, mais une épithète du précédent. — [30] Cp. plus haut, n. 14, sur *Tête-de-Brahmâ* ; ici sans doute il s'agit de la tête de Dadhyantch, celui duquel le Rigvéda (I, VI, H. 14) dit «l'invincible Indra, avec les os de Dadhyantch, a terrassé 99 ennemis ; il a cherché la Tête-de-Cheval (de Dadhyantch) cachée dans les montagnes et l'a trouvée dans le lac Saryanâvân. » (Trad. Langlois). Dadhyantch était un richi qui, ayant révélé la Kavatchavidhyâ (*kavatcha*, «tambour», ou «charme au tambour ?» aux Açwins, fut décapité; mais les deux jumeaux lui ajustèrent une tête de cheval. Plus tard, Indra eut besoin des os de cette tête contre les Râkchases : Dadhyantch périt pour les lui fournir. On sait d'ailleurs le rôle divin du cheval dans l'Inde : parmi ces êtres surnaturels figuraient les Kimpourouchas, génies à tête de cheval ; Outcheisrava, le cheval du soleil, fut d'abord le soleil même ; c'est sous forme de cavale (Açwinî) que Sandjnâ devint la mère des 2 Açwins. — [31] *Koûtâstram.* Dans l'it., *telo.... del prestigio.* Nous n'avons pas cru que «prestige» fût la nuance juste, parce que plus tard se rencontrera la Grande-Illusion, dans laquelle évidemment rentre le Prestige, et parce que, d'autre part le Mensonge qui vient presque en même temps, non-seulement n'est pas identique à l'Astuce (sens que nous adoptons), mais n'est pas même identique au Dol, à la Fraude qui passent pour le sens propre de *koûta.* — [32] Nous intercalons «astras», à cause d'*anyâ.* — [33] *Amogham,* en quelque sorte «qui ne rate jamais». — [34] *Vidjayâm.* Nous connaissons déjà ce nom : c'est celui d'une des 2 mères des Astras (S. 24, çl. 15-17) : Réduction-au-joug est donc mère ou tante d'une Réduction-au-joug sa nièce ou sa fille [sur quoi, notons que, S. 24, les astras étaient donnés comme fils, non comme filles. Ce sont du reste, en semblables matières, de bien légères divergences). — [35] *Mouchalam.* Nous eussions pu dire « massue » ; mais déjà nous avons rendu *gadâ* par massue, (-8 9-). — [36] *Praswapanam, praçâmanam, stambhanam.* Tous ces mots deviennent des adjectifs dans l'it. (*il telo Soporifero, il Quietante, lo Stupefattivo*). — [37] *Varchanam* : dans l'it., *il Pluviale.* — [38] *Çochanam* : ital., *il Torrido.* — [39] *Arinikrintanam* : ital., *il Mici-*

rante[40], deux javelots favoris de Kandarpa[41], sublime prince! il y a le trait des Gandharwas[42], la Fascination[43] : je te les abandonne.

16. Et ce Trait Solaire devant lequel toute ardeur et toute force expirent, et qui brûle les ailes des armées ennemies[44], et ce Trait des Pisatchas[45], qui dévore les chairs crues, et le Trait de Kouvéra[46], tous aussi je te les abandonne...

17. Et celui des Râkchases qui frappe à mort les honneurs, les intrépidités, les existences; et l'Assommeur, et l'Étourdisseur, et l'Ébranleur qui met en déroute les antagonistes; —

18-. Et le Démolisseur et le Tourbillonnant et l'Écraseur : je te les abandonne.

-18, 19-. Il y a le Trait de Vérité, le Trait de Mensonge et le Trait de la Grande-Illusion[47], et le Trait Haut-Ascen-

diale. — [40] *Modanonmadanâou :* it., *Lusinghiero, Inebriante*, cp. n. suiv. — [41] Kâma (S. 26, n. 3) le Dieu aux 5 flèches [*Sammohana, Stambhana, Ounmattavya, Tchetanahâra, Dâhadjânana*, selon le *Brahmavêvartapourâna*, S. 13: le 3e est peut-être l'*Ounmadana* (n. 46), comme le 1er le *Mohana* (n. 43)]. — [42] S. 3, n. 31. — [43] *Mohanam.* — [44] *Çatroupakchapratâpanam* : l'it. a *incende le schiere nemiche*; mais *-pakcha-* n'est ni *le schiere*, ni un de ces mots qu'on puisse omettre (et il est curieux de voir qu'il signifie «*aile* d'une armée», comme «*aile* d'un oiseau»). — [45] Êtres malfaisants qu'on assimile tantôt aux Ogres, tantôt aux Vampires. Dans l'it., *Lemuri.* — [46] Vasou du nord et des richesses : cp. n. 15. — [47] *Mahâmâyâstram :* L'it. dit *il gran telo dell' illusione.* Mais *mahâ-* ne modifie pas *-astram* (d'où *gran telo*). Evidemment, il s'agit de la Grande-Illusion *Mahâmâyâ*, la même au reste que *Mâyâ*, comme Mahendra est le même qu'Indra (n. 59 sur S. 1). *Mâyâ* tantôt produit la nature, les Dévas, et même la Trimoûrti, qu'elle eut de Brahmâ ; tantôt est fille de Brahmâ. Vue d'un peu plus haut, Mâyâ devient la matière, ou l'eau, ou la phénoménalité. Nom commun, *mâyâ* veut dire «illusion». Qu'on pèse ce mot et qu'on en tire ce qu'y voit le spiritualisme, on sentira que, l'Un suprême excepté, tout est compris en *mâyâ*, tout, êtres et phénomènes. Phénomènes, c'est trop clair, les phénomènes ne sont pas. Êtres, distinguons. La matière d'abord est *mâyâ* : elle a l'air d'être, mais n'est pas ; c'est un phénomène, un spectacle qui naît dans l'esprit, un mirage. L'esprit ensuite [sauf dans la philosophie Sânkhya (*V. Sânkhyakârikâ*, çl. 18, et *Sânkhyapravatchana*, s. 141-145)], l'esprit lui-même, s'il s'agit d'esprit dividu, n'existe non plus que comme mirage au sein de l'esprit universel : âmes animales, âmes humaines, âmes divines, âmes grandes ou petites, dès qu'elles sont limitées, sont des phénomènes de la grande Ame, d'Adhyâtmâ, de Brahm. Tour à tour Brahm dort et veille ; s'il

dant[48], lumineuse effluve, qui ne manque jamais son coup, et qui déconcerte.

-19, 20-. Il y a le Trait de Soma, ce trait dont Hiver est le nom[49], — et le Trait de Twachtri[50], qui sème la ruine chez l'ennemi. Il y a l'invincible Trait Humain, le Trait des Dêtyas et celui des Danavas.

-20, 21-. Et ces traits, et d'autres encore, je te les donne, car je t'ai en affection. Prends-les de ma main, ô toi dont un monarque est le père! »

-21, 22-. Et soudain tournant le visage du côté de l'Orient il remit, de l'air le plus joyeux à Râma, la collection complète des Astras.

-22, 23-. Tandis que le mouni récitait ainsi à voix basse la série des mantras sans en omettre rien, ces Astras apparurent avec un corps au fils du monarque.

-23, 24-. Puis, ils lui dirent, l'abordant, l'entourant de

veille, il pense; s'il pense, il ondule; s'il ondule, il se meut. Qu'il dorme, Mâyâ n'a plus même l'air d'être. Qu'il veille, qu'il pense, qu'il ondule, Mâyâ ressuscite. C'est l'ondulation, c'est l'onde (*nârâ*). Cela ne l'empêche pas d'être la phénoménalité, la division, la matière: au contraire! [car, phénoménalité, division, matière, sont des illusions; or, il n'est pas 2 idées aussi liées l'une à l'autre aux époques primitives, que celles d'onde et d'illusion (témoin Circé, les Sirènes, et une foule d'autres mythes et personnifications impossibles à discuter ici)]. — [48] *Paratedjo*. Dans l'it., *il telo del vigore*. Des 3 sens capitaux de *tedjas* (S. 24, n. 9), nous fondons les 2 premiers, «vigueur» et «splendeur». — [49] *Somâstram çiçiram nâma*. Dans l'it., *il telo Lunare che s'appella il Frigido*. Veut-on nous permettre un exemple analogue à celui de la n. 20? Napoléon fut frappé du trait Hiver. [On sait que la lune reçoit souvent en samskrit l'épithète de *çitançouh* «aux frais rayons».] — [50] *Twâchtram*. Dans l'it., *di Visvacarma*. On peut certes soutenir que Twachtri ne diffère pas de *Viçwakarman*; mais la parité n'est pas complète. Nous gardons le nom samskrit. [Twachtri est un aspect d'Agni; c'est le feu qui donne les formes et qui les anime, le feu plastique.] Mais qu'est-ce que le trait de Twachtri? Est-ce quelque météore igné (l'Agni duquel il est un aspect semble avoir été surtout Agni Vêdyouta, l'Agni de la foudre et des éclairs, l'Agni électricité répandue dans l'atmosphère)? ou bien est-ce encore un tchakra (cp. n. 11), est-ce quelque chose comme cette roue de potier, à l'aide du jeu de laquelle Twachtri ébarbe le soleil, c.-à-d. lui coupe ses rayons, afin que, moins redoutable, il puisse aller trouver son épouse San-

toutes parts, et lui faisant andjali : « Héros aux longs bras, » descendant de Raghou, commande-nous. »

-24, 25-. Le prince alors les regardant, les toucha de sa main, puis : « Que je vous trouve obéissants, » leur dit-il, « quand je vous appellerai. »

-25. Ainsi devenu possesseur de ces armes, Râma s'inclina devant le grandiose mouni Viçwâmitra, comme il le devait, et s'occupa de la continuation de son voyage.

SARGA XXXI.

LA REMISE DES DISLOQUANTES[1].

(Djambhakapradânam).

1. Joyeux d'avoir reçu les Astras, bientôt Râma, poursuivant sa route, adressa les mots suivants à Viçwâmitra.

2. « Vénérable saint, me voici nanti d'armes, grâce aux-

djnâ ?]— [1] On dit constantes, dominante et sous-dominante, tangente, sécante, etc. : nous risquons un mot analogue, sous-entendant (en flottant comme l'esprit de l'Indou) «formule» ou «prière», ou «recette», ou autre chose encore ; toutefois cela ne nous semble pas être «puissance», malgré l'it. *virtù letifere* (*V.* dans le 2o). Quelques remarques à présent ! 1o *Djambhaka*, chez Yates, n'est que «a lime or citron». Mais notre sens n'en est pas moins certain. *Djabh-* implique fissure, d'où brêche, etc., témoin *djambhate*, «baille», et *-bhâyati* «détruit». On objectera *djambhati*, «unir». La contradiction ne nous semble qu'apparente : nous en trouvons la clé dans l'aptote *djam* (pour *djambh*) «femme» (*djampati*) «mari et femme»): cp. au besoin, pour saisir la liaison, Juvénal, III, 97. 2o Ce nom général de Disloquantes, *djambhaka*, est aussi le nom spécial de la 41e recette (*il Disserante* au lieu d'*il Letifero*). 3o Les Djambhakas sont au nombre de 44 : ne devrait-il pas y en avoir 57, comme 57 traits célestes ? ou bien le même Djambhaka pourrait-il servir pour plusieurs traits ? ou même, chacun pour tous les traits ? 4o Les *Djambhakas*, on le voit par le çl. 4 (*Dadâou mantram djambhakânâm*), ce sont les formules à l'aide desquelles on utilise les astras. Est-ce avec le bras en effet que se manient, que se décochent des armes spirituelles ? Non, c'est avec l'esprit, c.-à-d. avec des idées ad hoc, triées, élaborées, déterminées par les idéologues sacrés, et qui, communiquées par la voix, deviennent soudain des *concepta verba*, des *mantras*. Ces mantras ont des noms ; et presque toujours ces noms ont dû être les premiers mots de la formule. Nous

quelles les Tridaças[2] même ne sauraient me vaincre. Aie l'obligeance à présent de m'enseigner comment il faut me servir de ces armes. »

3. Ainsi parla Râma. Soudain Viçwâmitra le mouni grandiose lui expliqua les mystérieuses pratiques du maniement des Astras.

4. Puis, quand il en eut décrit l'usage, alors il communiqua au héros d'immensurable vigueur, les formules à disloquantes énergies, formules qui subjuguent par magie, formules suprêmes[3].

5. Ces formules, c'étaient la Parle-vrai et la Riche-en-Renom-vrai[4], la Ferme-en-Place, la Rapide, l'Obéissante, la Regarde-en-Face, la Détourne-la-Face[5];

6. Le Taureau et la Façons-de-Taureau, la Pulvérulente et l'Ogresse, la Dix-Yeux[6], la Dix-Bouches, la Cent-Têtes, la Cent-Ventres;

7. Nombril-de-padma, Grand-Nombril, Beau-Nombril, la Tambourinante[7], puis la Lumineuse et la Radieuse, la Tuante[8], la Gonflée, la Monstrueuse[9], la Stridente, l'Armillaire;

8. La Porte-le-Joug, l'Inassoupie, la Fendante, l'Agitante,

avons le *Kyrie*, le *Credo*, le *Veni Creator*, le *Te Deum*. Il est croyable que presque tous les noms spéciaux qui vont suivre sont de ce genre, bien qu'à toute force il puisse en avoir été autrement pour quelques-uns (comme pour la *Sâvitrî* qui commence par *tad*, comme pour la *Gâyatrî*). Quant à dire où se trouvaient aujourd'hui les formules en question, et même si elles se trouvent quelque part, si jamais elles ont été réunies (seules ou avec d'autres) en un recueil, si l'auteur, comme on peut l'imaginer (d'après le çl. 10), en était Kriçâswa ou Viçwâmitra, c'est ce qu'on saura peut-être en partie un jour, mais ce que l'on ignore pour le moment, et ce qu'il serait inopportun de rechercher ici. Au total cependant, et malgré ces énigmes, ou à cause de ces énigmes, ce Sarga est des plus intéressants pour les curieux. — [2] Les Dévas. — [3] Ou « de haut avantage », *outtamam*. — [4] Nous tenions à rendre le double *satya-* de *satyavâk satyakîrtiç tcha*. L'it. dit *il Veridico, il Celebrato*. — [5] *Avanmoukhaparamoukhâou*. Dans l'it., *il Dimesso, il Retrovolto*. — [6] Nous risquons ces mots, plutôt que d'avoir recours aux composés grecs que l'it. prodigue à partir d'ici (*Decoftalmo* et plus tard *Decastomo, Ecatocefalo, Lotomfalo, Megomfalo, Evomfalo, Ceramoforo, Geofilo*). — [7] Ou « Son-de-tambour », *Doundoubhiswanah*. Dans l'it., *lo Strepitante*. — [8] *Krathah*.— [9] *Makarah* : c'est aussi le nom que porte, parmi les signes du Zodiaque, en Inde,

l'Inébranlable, la Soutenante, l'Opulente[10], la Porte-Tuile, la Joie et la Joie-et-Délices, les Délices-de-la-Terre[11];

9. La Transformable-à-volonté, la Fesant-route-à volonté, la Frappante-à-volonté, la Fracturante-à-volonté[12], la Disloquante, la Gagne-de-l'Or, l'Epandante, la Purifiante.

10. Toutes elles sont la postérité[13] de Kriçâswa, ces Disloquantes aux formes de fantaisie, ces resplendissantes Disloquantes qui réduisent à néant la vigueur et l'éclat des escadrons ennemis,

11. Qui détruisent les difficultés, les obstacles, et qui apportent la victoire à qui les emploie. Prends-les donc et reçois en même temps l'art de t'en servir et de les manier. »

12. Sitôt qu'à ces mots prononcés par Viçwâmitra le pénitent riche en pénitences, il eut répondu, « Ainsi soit fait! » Râma saisit les formules magiques et désorganisatrices des forces ennemies.

13. Celles-ci alors apparaissent sous une forme céleste[14], et, avec des costumes, avec des ornements célestes aussi, se plaçant dans l'attitude de l'andjali, adressent à Râma les moelleuses paroles que voici :

14. « Nous sommes tout à tes ordres, Râma; et puisque nous voici, donne-nous tes ordres. »

celui qui répond au Capricorne. — [10] *Dhanyah.* Dans l'it., *il Fortunato.* — [11] *Ratir, Bhoûratir.* Dans l'it., *il Desioso, il Geofilo.* — [12] *Kâmaroûpî, Kâmagamah, Kâmahâ, Kâmamardanah* (et pour le 1er de ces mots, *V.* n. 2 sur S. 20). Dans l'it., *il Moltiforme, Quello che a sua voglia si muove, Quello che dovunque vuol percuote, Quello che a suo grado infrange.* — [13] *Tanayâ.* Les prières et formules sont censées la postérité de leurs auteurs (cp. n. 1). Nous évitons au reste de dire «fils» ou «filles» : et en réalité, il n'importe ici. L'on aurait tort de concevoir le soupçon que les dons ici remis à Râma sont ce que le poète nommait, S. 24, les fils de Kriçâswa et de sa 2e femme (*Vidjayâ*); et c'est en vain qu'on allèguerait à l'appui de cette idée le *vidjayâvahâ* qui va suivre (cl. 11) : en vain surtout on dirait que, retranchant un peu aux 57 pièces de la panoplie du S. 30, on aurait les 50 fils donnés à Kriçâswa par Djayâ, tandis qu'ajoutant encore moins aux 46 formules, on arriverait aux 50 fils dont Vidjayâ fut la mère. Le texte du S. 24 est formel : au sein des 2 sœurs (*tayor*) furent engendrés les *astras*, tous sans distinction (*açechâni*) ; de Vidjayâ naquirent 50 *astras*, de Djayâ autant ; et nulle part il n'est question de *djambhakas*. — [14] C'est exactement la contre-partie de ce que nous avons vu, S. 30,

-14, 15-. « Soyez les bien-venues! mais en attendant, partez d'ici, vous serez mes auxiliaires, l'instant venu. Je vous appellerai : arrivez alors. » Telle fut la réponse de Râma.

-15, 16-. Cette allocution achevée, celles-ci saluèrent Râma en opérant le pradakchinam; et après avoir prononcé, « Ainsi soit fait! » s'en retournèrent comme elles étaient venues[15].

-16, 17-. Une fois les Disloquantes éloignées, Râma, toujours marchant, reprit la parole et d'une douce voix dit à Viçwâmitra le mouni grandiose :

-17, 18-. « Quel est ce bois que j'aperçois, semblable à une masse de nuages, sur ce mont à peu de distance? Il est immense ce bois! A qui est-il, ô toi qui luis d'un impérissable éclat!

-18, 19-. Oh la délicieuse apparition que cette forêt! et comme elle ravit le cœur, avec ses chants légers dont elle retentit, et ces essaims de sauvages animaux qui l'entourent!

-19, 20-. Nous allons nous trouver hors de l'épouvantable séjour à l'aspect duquel et veines et poil se hérissaient[16]. O des mounis le plus parfait, je le reconnais à ce signe, véritablement ces parages sont enchanteurs.

-20. Pas de doute, nous avons atteint la retraite de l'Issue prospère[17], ce lieu où s'abrite ta vénérable personne, et où les deux génies malfaisants mettent empêchement à ton sacrifice! »

fin. — [15] C.-à-d., s'effacèrent par degrés, si c'est par degrés qu'elles s'étaient manifestées, s'évanouirent soudainement, si leur apparition avait été soudaine, etc., etc. : cp. S. 2, çl. 41, et S. 15, çl. -17 18-. Ainsi dans *Nala*, les mounis (*tâpasâ 'ntarhite sarwe*, XII, 96), au grand étonnement de Damayantî. Ainsi dans le *Râdjât.*, Krityâ, dès qu'on a promis de rebâtir les vihâras (*kritapratisrave, râdjni vihârakritaye pounah Praharchotpoullanayanâ Krityâdevî tirodadhe*, I, 146) ; et de même les 2 filles du Nâga (*phanikânye te kchanâd âstâm tirohite*, I, 221) ; et de même Varouna, quand il a reçu le parasol (*tirobabhoûva.... Varounah sochnavâranah*, III, 70) ; etc. Cette invisibilité, apanage des êtres divins, est due, suivant les uns, à un voile (*tiraskarinî* ou *tirodhâna*) qu'on quitte et reprend à volonté ; selon d'autres, à une science occulte, l'*Aparâdjita*, en pracrit *Abarâida* (*Ourwaçî*, p. 23 de Bollensen). Et la mante magique des Niebelungen, et la bague d'Angélique, sont de même genre. On peut penser aussi aux Dames-Blanches. — [16] *Kântâralomaharchanât.* — [17] *Siddhâçramapadam.* Dans l'it., *eremo perfetto*. Allusion à l'heureuse issue des actes de dévotion.

SARGA XXXII.

LE SÉJOUR AU MANOIR DE L'ISSUE PROSPÈRE.

(**Siddhâçramanivâsah**).

1. A l'immensurable Râma, qui l'interrogeait sur cette forêt en ces termes, l'imposant Viçwàmitra répondit en se mettant à conter.

2. « O Râma, cet érémitique manoir, que primitivement occupa le nain au cœur grandiose, on ne l'appelle le manoir de l'Issue Prospère que parce que là il mit à fin son entreprise, l'illustre

3. Vichnou, livré sous la figure d'un nain aux austérités les plus dures, à cette époque où l'empire des trois mondes, ô descendant de Raghou, avait été ravi à Indra par Bali[1].

4. Car il fut un temps où, vainqueur d'Indra, Bali, le fils de Virotchana, eut en sa jouissance l'empire des trois mondes, et où l'orgueil de sa force l'entourait d'enivrement[2].

5. Or, un jour que Bali accomplissait un sacrifice, Indra et la foule des autres dévas, saisis de crainte, dirent à Vichnou, ici même, en cet ermitage[3] :

6. « Vichnou, le fils de Virotchana, Bali, à la vaste puis-
» sance, offre en ce moment un sacrifice ; il n'est pas d'être
» animé auquel il ne donne ce qu'il lui demande, ce suprême
» souverain des Asouras, qui voit sa prospérité montée à son
» comble.

7. » Va sous la figure d'un nain, de grâce, va lui deman-
» der trois pas de l'espace, ô Déva aux grands bras : il t'accor-
» dera cette humble

8. » Requête de trois pas ! gonflé qu'il sera de sa force et de
» sa puissance, et plein de mépris pour le maître de l'univers,
» il te l'accordera, quand tu paraîtras sous forme de nain !

9. » Car, quels que soient ceux qui, lorsqu'ils souhaitent,
» sollicitent de lui l'objet de leurs souhaits, tout ce qu'ils as-

[1] Ou *Mahâbali*. La mythologie indoue connaît plusieurs Balis : voici le plus fameux (*V*. n. 3). *R.*, *bala* « force », d'où *bali*, adj., « fort », « puissant ». — [2] *Balotsekâmadânwitah,* comme plus bas (çl. 6) *mahâbalah* : paronomasies. — [3] La légende qui suit se trouve partout : c'est celle de Trivikrâma, le 5e avatâra de Vichnou, selon le compte usuel.

» pirent et se plaisent à posséder, il le leur fait avoir, le maître
» et seigneur des Asouras.

10. » Que l'empire des trois mondes, cet empire dont nous
» fûmes spoliés, ô dominateur de l'univers, ta bonté daigne
» nous le rendre. Que tes trois pas, énormes pas, en opèrent la
» conquête !

11. » L'ermitage de l'Issue Prospère, tel sera le nom de ce
» théâtre d'une œuvre prospère, une fois cette tienne œuvre
» couronnée par le résultat prospère[4], ô Déva dont les forces
» ne sont point une illusion. »

12. Ces mots dits par les Dévas, Vichnou revêtit la figure d'un nain, et se présentant devant le fils de Virotchana, il lui demanda trois pas de l'espace.

13. Mais dès qu'ils eurent été obtenus par Vichnou, ces trois pas, oh ! miraculeuse fut la forme qu'il revêtit : en trois pas, il prit possession de tous les mondes, ce nain aux trois pas[5] !

14. Par le premier de ces trois pas, la totalité de la terre fut occupée ; par le second, ce fut l'indestructible éther ; par le troisième, ô descendant de Raghou, ce fut le ciel.

15. Il réduisit ainsi l'Asoura Bali à n'avoir de demeure que le fond des Patalas, et il rendit à Indra le domaine des trois mondes débarrassés de leur fléau[6].

16. C'est donc par ce dieu que primitivement fut habité cet ermitage, par ce dieu aux actes purs. Et moi à mon tour, par dévotion à ce nain divin, j'en ai fait ma demeure ;

17. Et c'est là qu'ils sont venus mettre empêchement à mon

L'on n'ajoute ici qu'un détail: c'est le lieu du miracle. — [4]*Ayam Siddhâçramo nâma siddhakarmâ bhavichyati tasmin karmani sansiddhe tava*: cp. çl. 22 et la n. 8. — [5]On reconnaît l'origine des trois pas du Jupiter d'Homère. Mais ce n'est pas tout : aux 3 pas se lient les 3 mondes (S. 1, n. 14) ou 3 régions (S. 2, n. 3), les 3 cieux, les 3 Védas (S. 1, n. 27), les 3 durées (S. 1, n. 20) ; et de plus cet être aux 3 pas a des analogues dans les dieux, héros et rois, nous pourrions ajouter dans les animaux, à 3 têtes (*triceps*, *trikarânos*, *triglava*, *triçiras*) (comme Hécate, Cerbère et Kouvéra), à 3 yeux (comme le Jupiter *triophthalme* et comme Çiva *Trilotchana* ou *Triambaka*), à 3 formes ou 3 corps (*Trimorphos* comme Hécate déjà nommée, *tricorpor* comme Géryon, *trikâya* comme Bouddha), aux 3 âmes (comme Hérile), pour ne pas parler des déités aux 3 voies (par ex. Hécate, qui revient toujours, et Gangâ : cp. S. 45) : celles-ci présentent des rapports plus frappants encore. — [6]*Kantakam*, m. à m. et primitivement « épine ».

sacrifice les deux Râkchases que doit exterminer ta robuste vaillance, héroïque fils du plus noble des hommes !

18. Entrons au manoir de l'Issue Prospère ; ce manoir, ô Râma, est ta propriété aussi bien que la mienne.

19. Comme ils s'approchaient, ils furent aperçus à distance par les habitants du manoir de l'Issue Prospère, et ceux-ci s'avançant à la rencontre du magnanime Viçwâmitra, l'honorèrent de salutations,

20. Et quand il fut entré, ils lui prodiguèrent la lotion des pieds, la coupe, le siége, tous les dons de l'accueil hospitalier : Râma aussi et Lakchmana reçurent ce même accueil de la part des Brâhmanes.

21. Au bout de quelque temps passé à se délasser, les deux princes, Râma et Lakchmana, dirent à Viçwâmitra, le plus digne des mounis, leurs mains à tous deux faisant le geste de l'andjali :

22. « Mets en train, dès aujourd'hui, les préliminaires du sacrifice, ô transcendant mouni[7], sur la tête duquel soit la félicité ! et que ce manoir de l'Issue Prospère soit un lieu de prospérité, tes cérémonies arrivant à prospérer[8] ! »

23. Sitôt qu'il eût entendu les deux frères lui parler en ces termes, Viçwâmitra l'ascète grandiose, après avoir dit « oui, » ordonna ce jour même toutes les cérémonies préparatoires.

24. Râma passa la nuit en ce lieu même en compagnie de Lakchmana ; et au moment où l'aurore parut, tous deux allèrent offrir leurs hommages à Viçwâmitra.

SARGA XXXIII.

SACRIFICE DE VIÇWAMITRA.

(Viçwâmitrayadjna).

1. Puis, doué de la science de ce qui convient au fond des choses, au temps et au lieu, Râma, le héros si réellement valeureux, tint à Viçwâmitra ce langage en harmonie avec la circonstance :

— [7] *Dîkchâm praviça, ... mounipoungava.* — [8] *Siddhâçramo 'yam siddhe sansiddhe tava karmani !* On sait la formule latine : *Quod bo-*

2. « Seigneur, je voudrais t'entendre dire à quel instant ces deux rôdeurs de nuit que je vais faire disparaître de ces lieux viennent mettre obstacle à ton sacrifice. »

3. Les paroles de Râma entendues, Viçwâmitra et tous les autres mounis, charmés, entonnèrent les louanges du prince, puis s'exprimèrent ainsi :

4. « A partir de ce jour, Râma, il faut que tu veilles profondément attentif six nuits de suite ; car une fois en voie des cérémonies préparatoires, le mouni observera un silence opiniâtre. »

5. Tels furent les paroles que firent entendre les solitaires à l'âme contemplative. Soudain, Râma, et avec lui, Lakchmana saisirent leur arc et restèrent là

6. Sans sommeil six nuits de suite, gardant de toute attaque le sacrifice du mouni, souhaitant la venue du Râkchase, immobiles comme des troncs d'arbres et debout.

7. Passé ce laps de temps et quand on fut au sixième jour, on vit l'autel du sacrifice dressé par les solitaires magnanimes et fidèles à leurs vœux.

8. Déjà, suivant la teneur des règlements sacrés, on murmurait les mantras, on offrait le lait pur, le sacrifice était en train, et les feux étincelaient sur l'autel que l'oupadhyâya complétait par sa présence[1],—

9. Quand tout à coup retentit dans l'éther un bruit violent comme celui d'un nuage qui mugirait au milieu des airs dans la saison des pluies,

10. Puis accoururent, opérant leurs prestiges habituels, les deux Râkchases Mârîtcha[2] et Soubâhou[3], avec leur suite.

11. A l'aspect de ces êtres qui fesaient jaillir comme de mamelles une pluie de sang[4], Râma aux yeux de nélumbo dit à Lakchmana :

12. « Regarde bien, ô Lakchmana ! voici Mârîtcha qui s'a-

num prosperum faustum felixque sit! — [1]*Sopadhyâyasamâhitâ.* L'it. dit *cui assisteva il ministro del sacro fuoco.* Ce dernier serait le hotri (qui peut, en effet, remplir l'office d'*oupadhyâya* ou récitateur de ritchs : v. S. 13, -39 40-, n. 31 ; et cp. S. 11, -18 19-). — [2]*V.* sur *Mârîtcha*, S. 1, n. 62, etc. Il a dû y avoir à propos de sa naissance quelque vieille légende où le poivre (*maritcha*, neutre) joue un rôle. — [3]« Au beau bras » ou « au bon bras ». — [4]*Roudhirâoughapravarchi-*

vance avec un fracas égal à celui d'un vaste tonnerre, et suivi de toute sa bande; et voici Soubâhou le rôdeur de nuit.

13. Puis, regarde encore! et tu vas les voir tous deux, ces géants pareils à l'ombre de noires pâtes visqueuses[5], disparaître en un moment devant moi comme deux nuages disparaissent devant le vent. »

14. Portant alors sa main sur le Trait Humain[6], l'habile archer le lança au milieu de la poitrine de Mârîtcha, sans même être animé d'un courroux excessif.

15. Poussé par le choc impétueux de ce dard, le Râkchase vint tomber à la face de la mer comme tomberait un mont; le frémissement, la mort le circonvenaient.

16. Tandis qu'il se roulait sans connaissance sous le coup de ce Trait Humain dont la force l'entraînait, — à cette vue, à la vue de la chute de ce Mârîtcha, Râma dit à Lakchmana:

17. « O Lakchmana, regarde comme Mârîtcha, frappé du Trait Humain, a été jeté loin d'ici tout étourdi, mais sans que la vie se soit encore séparée de lui!

18. Mais je les anéantirai par ma colère et Soubâhou et tous ces autres effroyables Râkchases qui s'opposent au sacrifice et qui se repaissent de chairs et de sang! »

19. Prenant alors le céleste Trait d'Agni, le prince la joie de Raghou le décoche contre la poitrine de Soubâhou; et Soubâhou frappé tombe à terre.

20. L'enfant de Raghou se saisit ensuite d'un autre trait céleste, le Trait-du-Vent, et il donne ainsi la mort aux autres Râkchases, accroissant par cela même l'allégresse du mouni.

21. Lorsque les Râkchases eurent été de cette façon exterminés par son bras, le glorieux Râma, ayant été rejoindre les solitaires, les vit tous, y compris Viçwâmitra,

22. Lui rendre hommage, le combler de louanges et célébrer son triomphe: il n'était pas un des ascètes qui ne fût émerveillé de l'œuvre de Râma.

23. Le sacrifice fut dès lors mené à fin; et l'illustre Viçwâmitra voyant sa retraite redevenue un lieu de parfaite bénédiction[7], adressa ces paroles au descendant de Kakoutstha:

nah. — [5]*Antchana-* dans Yates «collyrium, ink.» L'it. dit *nubi.* — [6]Nommé le 55e dans l'énumération du S. 30 (-19 20-). — [7]*Kritakche-*

24. « Voilà mes vœux satisfaits, héros aux grands bras ! voilà les ordres de ton gourou exécutés par tes mains ; et le manoir de l'Issue Prospère, ce manoir où nous sommes se retrouve maintenant plus prospère que jamais[8].

SARGA XXXIV.

LE SÉJOUR SUR LE BORD DU ÇONA.

(Çonatîranivâsah).

1. La nuit vint : leur entreprise mise à fin, Râma et Lakchmana, ces deux héros, la passèrent là, enivrés d'allégresse et voyant les mounis leur prodiguer les hommages.

2. Lorsque les ténèbres s'éclaircirent, ils s'acquittèrent l'un et l'autre des cérémonies du matin, les deux rejetons de Raghou ; puis Viçwâmitra et les autres solitaires reçurent leur double salutation ;

3. Puis, les salutations faites à eux tous, ils leur adressèrent les aimables et généreuses paroles qui suivent, ces deux princes à l'immortelle splendeur, tous deux la joie de Raghou :

4. « Nous voici, ô mouni tigre des mounis, nous voici tous deux prêts à t'obéir, commande ce qui te plaira ! Qu'y a-t-il encore à faire pour ton service ? »

5. Interpellés en ces termes par les deux frères, ces richis opulents en austérités rendirent ainsi, Viçwâmitra en tête[1], réponse à Râma :

6. « O de la maison de Raghou le plus parfait rejeton, chez le roi de Mithilâ Djanaka va être offert un sacrifice des plus saints. Nous allons nous y rendre.

7. O tigre des hommes, tu nous accompagneras, tu viendras, toi. Là se trouve ce joyau, la merveille des merveilles[2], cet arc !... il faut que tu le contemples !

mam. — [8] *Siddhataram.* Ou « au plus haut point de prospérité ». — [1] C.-à-d. par la bouche de Viçwâmitra. Tous répondent virtuellement, car virtuellement les deux princes s'adressent à tous (*V.* çl. 3), malgré l' « O mouni, tigre des mounis ! » — [2] En quelque sorte « *archi*merveilleux », *mahâ-* dans *mahâdboutam* faisant fonction adverbiale. L'it. traduit *grande arco maraviglioso,* comme quand plus bas se lit

8. Jadis, vois-tu[3], il fut remis en dépôt aux mains du râdjâ, cet arc gigantesque, au temps où la lutte entre les Dévas et les Asouras se termina ; il lui fut remis par les Dévas accompagnant Vâsava.

9. Cet arc, ni les Dévas, ni les Gandharwas, ni les Yakchas, ni les Ouragas[4], ni les Râkchases ne sauraient le tendre en plein[5]. Bien moins encore tous autres ordres de créatures !

10. Il prit envie au souverain des populations de connaître la force de cet arc : ils ne purent pas même le soulever, loin de réussir à le tendre.

11. O tigre des hommes, ô descendant de Kakoutstha, c'est cet arc du magnanime chef de Mithilâ que tu verras, pour peu que tu nous fasses compagnie et que d'ici tu te rendes au sacrifice ! »

12. « Ainsi soit fait ! » dit le généreux Râma; puis, il fit ses dispositions pour se mettre en route avec ses suivants, les généreux maharchis de Viçwâmitra.

13. Adorant alors, mantras à la bouche, les déités de la forêt, l'imposant Viçwâmitra leur adressa ces paroles, animé du désir de se rendre à Mithilâ.

14. « Que tout soit félicité pour vous, ô dieux ! Heureux que tout m'ait prospéré, de ces lieux, de ce manoir de l'Issue Prospère, je vais porter mes pas sur la rive septentrionale de la Djâhnavî et vers l'Himavat, où les abruptes sommets fourmillent. »

15. Ayant ensuite fait le pradakchinam tout autour de l'ermitage de l'Issue Prospère, le mouni, se dirigeant vers la plage septentrionale, commença son voyage.

16. L'on attelle les chariots brahmaniques, au nombre de cent, en un moment, et tous se mettent en mouvement, enlevant le bagage des ascètes qui marchaient par derrière.

mahad dhanous (çl. 8). — [3]*Kila*, dont toutes ou presque toutes les nuances, ce nous semble, se récapitulent par le *videlicet* ou *scilicet* des latins, par le *dêladê* grec. Nous avons traduit « on le sait », S. 5 (1). *Kila* n'implique pas ce doute qu'impliquent, aux yeux du moins de quelques personnes, les « comme on dit », *siccome suona la fama*, etc. — [4]Ordre de serpents à physionomie divine, les mêmes sans doute que les Nagas ou Pannagas (S. 14, n. 21), ou variété de la même grande famille. — [5]*Samâpoûrayitoum.* Pour l'idée, l'on a déjà reconnu l'ori-

17. De sauvages animaux[6], des oiseaux venaient par bandes, hôtes habituels de l'ermitage de l'Issue Prospère, reconduire au départ Viçwâmitra, le mouni grandiose.

18. Les voyageurs avaient achevé une longue traite. Lorsque déclina l'astre auteur du jour, ils firent halte, tous ces bataillons de mounis ; ils s'installèrent sur les bords du Çona[7].

19. Puis, quand l'astre auteur du jour fut arrivé à l'occident, une fois les ablutions faites, une fois livrées au feu les oblations au feu, ils s'assirent laissant la place d'honneur à Viçwâmitra, ces saints dont immense était la splendeur.

20. Râma aussi, et avec Râma le fils de Soumitrâ, après avoir fait leurs salutations, prirent des siéges à peu de distance du saint riche en austérités, Viçwâmitra le penseur[8].

21. Prenant ensuite l'attitude de l'andjali, le tigre des hommes adressa au solitaire une question suggérée par la curiosité qui l'envahissait.

22. « Seigneur, quel est ce pays qu'habite une population opulente ? J'aimerais à le savoir exactement de ta bouche, ô mouni grandiose ! »

23. Les paroles de Râma furent un stimulant pour l'imposant Viçwâmitra, par qui le détail des aventures relatives à cette contrée fut articulé, fut entamé soudain.

SARGA XXXV.

LE MARIAGE DE BRAHMADATTA.

(Brahmadattavivâhah).

1. « Au nombre des êtres engendrés par Brahmâ[1] vécut un monarque puissant, Kouça[2] fut son nom ; et il donna le jour à quatre fils renommés par leur vaillance,

ginal de l'arc d'Ulysse ; mais cet original dérive d'une autre source que ce n'est pas ici le lieu de rechercher. Pour le sens, *V.* S. 69, n. 1. — [6] *Mriga-*. L'it. intercale *mansuete* (devant *belve*). — [7] Affluent de droite du Gange, qu'il joint au-dessus de Patna. — [8] *Dhîmatah*. Ou «contemplatif», ou, comme dans l'it., *saggio*. — [1] *Brahmayonir*, et cp. S. 36, 2, *Brahmasoutah*. — [2] La *poa cynosuroïdes*, l'herbe des sacrifices : cp. S. 3,

2. Kouçâçwa[3], Kouçanâbha[4], Amoûrtaradjas[5], Vasou[6], tous princes à hautes inspirations, d'éclatante splendeur et en qui les obligations du Kchatriya trouvaient des zélateurs dévoués.

3. Kouça un jour dit à ces princes aussi soumis que versés dans l'étude complète des écritures : « A présent, mes fils, il » vous faut veiller au bien-être de populations sujettes[7]. » Tel fut son discours, enfant de Raghou.

4. Et les paroles de leur père entendues, les fils, qu'on eût pris pour les maîtres qui veillent sur l'univers, construisirent et peuplèrent quatre villes, chacun la sienne, ô descendant de Raghou,

5. Des quatre princes, Kouçâswa fut celui qui donna des habitants à la superbe Kâouçâswî[8] ; par l'équitable Kouçanâbha fut fondée Mahodaya[9].

6. L'héroïque Amoûrtaradjas éleva Pradjyotich[10] ; les environs de Dharmâranya[11] virent Vasou bâtir Girivradja[12].

7. Hé bien! la présente contrée, qu'on appelait Vasou[13], était le domaine de Vasou à l'immensurable éclat. L'on y aperçoit cinq âpres montagnes de premier ordre, aux énormes sommets ;

8. Et la rivière Soumâgadhî[14], à laquelle Magadhâ doit sa célébrité, déploie comme une ceinture au milieu de ces cinq reines des montagnes son éclatante beauté.

n. 4. Kouça est aussi nom propre. — [3]« Qui pour cheval a le kouça ». — [4]« Au nombril de kouça ». — [5]« A passion sans forme » (*radjas* veut dire encore « poussière », « pollen », etc. — [6]Nom commun à 8 dieux très-haut placés après ceux de la Trimoûrtî (Indra, etc.), et qui du reste a encore 5 ou 6 sens, mais inapplicables ici. — [7]*Pâlanam.* On a vu que pour l'Indou « protéger » et « régir » sont même chose et même mot. — [8]« La Kouçaswienne ». Dans la récension boréale *Kouçambî*, capitale de Kouçamba. — [9](« A grande issue », et, comme « issue », amène les sens de « dénouement », « revenu », « prospérité », etc.) « à haute prospérité » : ancien nom de Kanodje: cp. n. 21. — [10]« Etincelante ». — [11]« Forêt de justice ». La récension boréale en fait la 3e ville. A toute force *dharmâranyasamîpastham* peut être pris pour l'adj. de *Pradjyoticham.* — [12]« Parc de la montagne ». — [13]*Asîd Vasor.* Dans l'it., *Vasor* est régime de *nâm-* (d'où *dal nome del fortissimo Vasu*). Mais cp. çl. 9, 1. — [14]« Trésor de beau chemin ». Toutefois, pour quelq. personnes, les 2d et 3e éléments recèleront le nom de

9. Et Mâgadhî, tel est, Râma, le nom de ces parages propriétés du magnanime Vasou qui, le premier, occupa ce pays aux riches plaines labourables, ce pays que tant de grains enguirlandent.

10. Cependant le râdjarchi Kouçanâbha l'invincible donnait naissance à cent filles admirables dont Ghritâtchî était la mère, ô prince, la joie de Raghou !

11. Un jour, brillantes de santé, de jeunesse, de parure, toutes étaient descendues dans les jardins, toutes s'y livraient à leurs ébats, vives et scintillantes comme l'éclair.

12. C'étaient des chants, c'étaient des danses, c'étaient des instruments qu'elles faisaient retentir, ô descendant de Raghou ! et il en résultait un délire de joie chez toute cette troupe ornée de guirlandes odorantes.

13. Or ces belles dont tous les membres offraient des formes gracieuses, ces belles à la beauté desquelles la terre n'offrait rien de comparable, furent découvertes par un dieu qui pénètre partout, par Vâyou ; et le dieu leur tint ce langage :

14. « Je suis amoureux de vous toutes. Devenez mes » femmes, jeunes filles. Vous direz adieu pour lors à la » condition humaine, et l'immortalité sera votre conquête. »

15. Ainsi parla Vâyou. Mais les belles, en entendant ce langage impératif[15], laissèrent toutes échapper un rire[16], et lui répondirent en ces termes :

16. « Tu pénètres au travers des substances, nul doute à » cela, ô Marouta, et ta puissance nous est connue à toutes. » Pourquoi nous ravales-tu, toi ?

17. » Toutes nous sommes filles de Kouçanâbha. Tu ne sau» rais, ô Dêva puissant, nous faire dévier de notre ferme » attitude. Nous sommes fidèles gardiennes de l'honneur de » notre race.

peuple *Mâgâdha* (*V.* çl. 9). — [15]En quelque sorte superlatif avec la nuance d'extrême confiance, comme chez l'homme qui ne doute de rien : *paramam* (chez Yates, *parama*, subst. et neutre, a deux sens, « yes », « term of command ». L'it. dit *magnifiche*. — [16]Pourquoi ce rire? parce que ce solliciteur est de ceux qui ne doutent de rien, qui se croient irrésistibles, qui font d'avance trophée de leurs conquêtes : Vâyou ne voit ici que de jeunes espiègles, des vierges folles, des *arakchitas* (des « non gardées ») dans des princesses ! Cp. çl. 16, 17, puis

18. » O Vâyou, à jamais loin de nous l'instant où, trans-
» gressant de par notre bon plaisir le vœu d'un père dont
» toutes les paroles sont vérité, nous oserions procéder nous-
» mêmes au choix d'un époux[17] !

19. » Notre père est notre souverain; notre père est pour
» nous la suprême divinité : celui à qui notre père nous don-
» nera, celui-là sera notre époux. »

20. Ces paroles des princesses entendues, Vâyou, rempli de colère, tordit par le milieu la taille de toutes ces adolescentes, envahies par son haleine énergique.

21. La taille ainsi bistournée par Vâyou, les jeunes filles regagnèrent la demeure paternelle et se laissèrent tomber à terre brisées, accablées de honte et baignées de larmes.

22. Quand ces tristes objets de sa tendresse, ces vierges du plus éblouissant éclat jadis, se montrèrent à sa vue si disloquées, oh! alors, le monarque en proie au même ébranlement, parla en ces termes :

23. « Qu'est-ce que ceci ? parlez, ô mes filles! quel est celui
» qui prend la justice pour objet de ses mépris? Ces gibbosités,
» qui les a fait naître chez vous, en envahissant vos personnes?
» Nommez cet être de malheur ! »

24. C'est ainsi qu'il s'exprimait, Kouçanâbha, le sage profond. La phalange des cent vierges fléchit la tête jusqu'à ses pieds, et répondit :

25. « C'est Vâyou, le puissant Vâyou qui, nous abordant
» frénétique d'amour, et se mettant en dehors de la loi, s'est
» mis à vouloir porter le ravage sur notre honneur.

26. » Toutes nous avons répondu à Vâyou ainsi tombé au
» pouvoir de l'amour : « « Seigneur, nous sommes sous puis-
» » sance paternelle! nous ne sommes pas de celles qui vi-
» » vent ne relevant que d'elles-mêmes.

27. » » Adresse donc, si bon te semble, tes suppliques à
» » notre père comme cela se doit faire en droit ; nous ne nous
» » gouvernons pas à notre guise..... Pardon, seigneur[18]! »
» Telles ont été nos paroles.

26, 27. — [17] *Swayamvaram.* Genre de mariage auquel parfois les parents autorisaient la femme, même jeune, et que la loi permet à celle qui, par suite de leur négligence, a passé plusieurs années sans se marier : (S. 28, n. 10). — [18] Les jeunes filles n'ont peut-être pas mis tant de

28. » A ce langage, Vâyou dépité s'introduisit par tous nos » membres, sublime roi, et il nous tordit la taille, ce violent » Déva ; et toutes, nous nous sommes trouvées bossues. »

29. Les paroles des princesses entendues, Kouçanâbha le suprême souverain des populations répondit en ces termes, ô Râma, aux cent vierges ;

30. « Vous voir porter sans faiblir le poids des violences de » Vâyou, c'est un acte dont je suis ravi, mes filles, ainsi que » de votre zèle à soutenir l'honneur de votre race.

31. » La parure de votre sexe, ô mes filles, la parure par » excellence, c'est de supporter le mal sans faiblir. Et avec » qui surtout est-ce qu'il ne faut pas faiblir? c'est avec les » dieux, tel est mon avis.

32. » Oui, c'est à mon sens, un trait de vertu, l'acte qui » vous a valu de la part de Vâyou un affront de cette sorte ; » et si vous êtes victimes de l'ensorcellement[19], la cause du » moins m'en est agréable.

33. » L'instant du mariage, ce me semble, est arrivé pour » vous en ce jour, et tout m'en confirme l'augure[20]. A présent, » mes filles, partez s'il vous plaît ; je vais méditer des me- » sures de nature à vous être avantageuses. »

34. Et après avoir ainsi congédié les jeunes filles, le transcendant monarque, expert sur toute espèce d'obligation, tint conseil avec ses ministres concernant le mariage de ses filles.

35. Cependant, Vâyou ayant ainsi affligé les princesses de gibbosité dans Mahodaya, cette ville, à partir de ce temps-là, porta le nom de Kanyakoubdjam[21].

36. A cette époque vivait, dit-on, un richi qu'on appelait Hali[22], richi grandiose, car il vivait la vie de stricte chasteté[23] que s'impose le Brahmatchâri.

moelleux dans leur réponse à Vâyou, S. 17 ; mais le fond d'idées était le même: cp. n. 16. — [19] *Vyabhitchâritam*. Le sens d'*abhitchâra* est «magie»; et cp. les dérivés *-ârako*, *ârin*, etc. L'it. ne dit que *tale ingiuria*. — [20] *Sarwaçah* (que nous faisons tomber sur *manye 'ham*, non sur *pradânasamayam vo 'dya*). Dans l'it. *per fermo*. — [21] D'où le nom actuel Kanodje (RR. *kanyâ* «jeune fille»; *koubdjâ* «bosse»). Mânou (II, 19) l'appelle Pantchâla et le fait capitale du Brahmarchi (région limitrophe du Brahmavartta) ou Mahâpantchâla: *V.* Tchora, *Bilh.*, 2. — [22] « Sillon ». — [23] *Ourddhwareta*, un de ces mots dont rien

37-. Près de ce Brahmatchâri voué aux plus pénibles pénitences, ô Râma,

-37, 38-. Une Gandharwî, dite Somadâ, fille d'Ournâyou, qui elle-même s'était astreinte aux mortifications les plus complètes, remplissait avec un profond respect l'office de servante.

-38, 39-. Au reste, Râma, c'était dans le but d'avoir des enfants qu'attachée au maharchi contemplateur, elle vivait ainsi, domptant ses sens et concentrée au suprême degré dans la ponctuelle obéissance.

-39, 40-. Beaucoup de temps se passe. Un jour enfin, éminemment satisfait de ses services, il lui dit : « Je suis con-
» tent, très-content, femme de bénédiction ! Parle, que puis-
» je faire pour ton service ? »

-40, 41-. La Gandharwî, dès qu'elle connut à quel point le mouni était charmé, articula de sa voix la plus moelleuse, prenant la pose de l'andjali, des paroles dont allait résulter avantage pour elle :

-41, 42-. « Tu rayonnes, et rien n'égale cette brâhmanique
» beauté que tu possèdes ! hé bien, je désire avoir de toi un
» fils autour duquel luise semblable auréole brâhmanique.

-42, 43-. » Je me choisis un époux de mon choix ; je ne suis
» en puissance de personne ; jamais je ne fus à un autre.
» Prends-moi pour épouse, je t'en supplie, ascète ferme dans
» tes saintes observances ! »

-43, 44-. Propice à cette demande, le brahmarchî lui donna le fils qu'elle désirait; et ce fils de Hali porta le nom de Brahmadatta[24].

-44, 45-. Et Brahmadatta le râdjarchi eut pour habitation, ô descendant de Kakoustha, la cité de Kâmpalyâ, où il étincelait des mêmes lueurs que le monarque des dieux.

-45, 46-. Kouçanâbha, voyant l'éclat suprême dont était environné ce prince, forma le plan d'unir ses filles à Brahmadatta.

ne peut rendre l'expressive originalité: m. à m. (*sursum semen*, c.-à-d.) *sursum exaltati seminis*, d'une part *exaltatum* impliquant *altiora sectatum*, de l'autre, *semen* s'identifiant à «sève», «esprit vital», «énergie», sans cesser d'être ou du moins d'avoir été *semen* [comme le *tsing-chin* des Chinois]. Nous ne garantissons pas, on le devine, cette physiologie, tout vaste que soit son rôle dans la construction des cosmogonies antiques. — [24]« Donné par Dieu ». L'on trouve toute

-46, 47-. Bahmadatta, ce dominateur de la terre, est donc mandé par le monarque connaisseur en justice, qui lui donne l'essaim des cent vierges, et les lui donne, pénétré de l'allégresse la plus vive au fond du cœur,

-47, 48-. Et toutes ces vierges à tour de rôle voient Brahmadatta, dont incomparable est la splendeur, unir, suivant la règle sacrée, la main de chacune à sa main souveraine.

-48, 49-. Mais sitôt que leur main a rencontré la sienne, leur difformité s'en va ; et toutes, toutes[25] réunissent beauté, noblesse, perfection.

-49, 50-. A l'aspect des princesses débarrassées de Vâyou[26], Kouçanâbha, le possesseur de la terre, fut émerveillé au plus haut degré, fut transporté, fut rayonnant de bonheur.

-50, 51-. Les noces faites, ô des descendants de Raghou le plus parfait, il laissa le râdjâ Brahmadatta repartir pour sa cité avec ses femmes, après l'avoir comblé d'honneurs.

-51. Et lorsque son fils arriva ainsi accompagné d'épouses de rang égal au sien, à cet aspect, Somadâ fut elle-même enivrée de joie, et sentit une orgueilleuse allégresse[27].

une famille de composés de ce genre en samskrit. De même en grec avec *-dote* et *-dore*. De même en zend avec *dâta*, d'où *dât*, *dâd* et *da* (Pott, *etym. Forschungen a. d. G. d. indo-g. Sprachen*, I, XXXVII, etc.): cp. surtout *khoda* venu de swadatta et d'où vient *Gott*. L'hébreu nous offre au moins deux anal., *Nathanael* et *Nathaniâhw* (*El* et *Ichowa* sont là les noms divins). Rapprochons, quoique ici la ressemblance soit moins complète, les noms égyptiens que termine *ms* (*mos, mas, mes*) «engendré» avec ou sans finale grecque (*es* ou *is*), *Amos, Thoutmos, Amenmos, Rams*: le rapprochement est d'autant plus juste que souvent les *dâ* et *nâthan* ci-dessus reviennent à «produire» ou «constituer». Dans tous ces noms d'homme figure toujours ou presque toujours un nom ou surnom de Dieu. Nos *Adeodat* et *Dieudonné* sont des imitations frappantes, mais sans grâce, de ces appellations idolâtriques : le *Bogdan*, commun à divers peuples slaves, en a un peu plus. Nous ne parlons pas du Fédor russe, simple altération de Théodore.— [25] *Srawaçah* (que peut-être d'autres rapprocheront de *roupâoudaryagounânwitah*). — [26] Ces miraculeuses guérisons par un être de race sacerdotale à la vie méditative et occulte ont eu leur contre-empreinte jusqu'en Grèce, où, par ex., Mélampe guérit la démence des Prœtides et, avec les deux tiers du royaume de Prœtus, tant pour lui que pour son frère, obtient la main d'Iphianire. — [27] *Sâbhinanda*.

SARGA XXXVI.

GÉNÉALOGIE DE VIÇWAMITRA.

(**Viçwâmitravançavarna*n*am**).

1. Quand, une fois ces mariages célébrés, Brahmadatta ce dominateur des populations se fut éloigné, Kouçanâbha se trouvant sans fils entreprit un sacrifice à l'effet d'en avoir.

2. Tandis qu'on exécutait les cérémonies, Kouçanâbha vit arriver Kouça, le fils de Brahmâ, et bientôt Kouça s'adressa en ces termes à son royal fils :

3. « Il te naîtra, il va te naître sous peu, un fils de rang » égal au tien ; et grâce à ce fils, dont Gâdhi[1] sera le nom, tu » jouiras par toute la terre d'une célébrité impérissable. »

4. Telles furent, ô Râma, les expressions qu'entendit de la bouche de Kouça, le possesseur de la terre; après quoi Kouça, se réabsorbant dans l'éther, s'éloigna comme il était venu.

5. Quelque temps après cet incident, ô Râma, Kouçanâbha, le sage profond, se vit naître un fils auquel on donna le nom de Gâdhi. Ce fut un illustre prince que Gâdhi!

6. Ce fut mon père! Gâdhi ne respirait que justice. Sa force extrême n'était pas basée sur l'illusion. Il régna sur la race de Kouça. O des descendants de Raghou le plus parfait, je suis le fils de Gâdhi.

7. Du reste j'eus encore une sœur puînée, fidèle gardienne des saintes observances. Satyavatî[2], tel était son nom, fut donnée en mariage à Ritchîka[3].

8. Puis, à force de dévouement à son époux, elle arriva en compagnie de son époux au séjour des Immortels ; puis, elle fut métamorphosée, elle, la généreuse et noble fille de Kouçika, en une vaste rivière de même nom[4].

[1] *Gâdha* (de *gâ-* «aller»?) veut dire le plus souvent «désir», ou «peu profond», «guéable» (S. 37, 4 et 8) ; *gâdhi* comme nom commun ne se trouve pas. — [2] «La vraie». — [3] R., ri*tch*-, hymne de louange, nom spécial des hymnes du Rig-Véda. — [4] On a là de ces métamorphoses si fréquentes dans la myth. grecque, plus fréquentes encore en Inde. L'idée mère est la même. C'est un culte fétichiste des cours d'eau, et son développement offre dans les deux pays 3 phases: 1° fétichisme pur; 2° transformation du cours d'eau en être humain ou d'aspect

9. Et maintenant, onde pure, céleste et délicieuse dont l'Himavat est le domicile, cette mienne sœur a pour rôle de purifier le monde.

10. Moi, par suite, j'habite les flancs de l'Himavat, où dévot et pur je mène, pour l'amour[5] de ma sœur, la fille de Kouçika[6], une existence vouée aux observances rigides.

11. Là effectivement, cette Satyavatî si pure, si préoccupée toujours du juste et du vrai, la majestueuse, la fille de Kouçika si dévouée à son époux, occupe un des premiers rangs parmi les rivières.

12. Voulant ensuite exécuter certaine haute dévotion, ô prince la joie de Raghou, j'ai porté mes pas à l'ermitage de l'Issue Prospère, où j'ai pu parfaire l'œuvre, grâce à ton éclatante vigueur.

13. Telles sont, Râma, ma naissance et ma race, tels sont les événements de cette contrée; je te les ai racontés; tu me les demandais.

14. Mais tandis que je te fais ma narration, ô rejeton de Kakoustha, minuit est venu. Va goûter le sommeil. Félicités sur ta tête! et périsse tout obstacle au succès de notre voyage!

15. Tous les arbres sont immobiles: animaux, oiseaux, tous sont tapis dans leurs demeures; et les nocturnes ténèbres ont conquis toutes les régions[7], ô prince la joie de Raghou!

16. Un fin semis de poussière comme celle du sandal[8] veloute d'un bout à l'autre ce ciel qu'émaille en tout sens l'or des planètes, des étoiles, des constellations.

17. Le voilà qui se lève, l'astre aux frais rayons qui donne la nuit et que les populations idolâtrent, parce que de sa blanche lumière il verse comme des flots exhilarants sur le monde que torture la chaleur!

humain; 3° réabsorption de cet être dans l'eau. Seulement en Grèce, c'est la 2e qui domine; en Inde, c'est la 3e. Et la raison, c'est qu'en Grèce prime le point de vue esthétique, et chez l'Indou, la pensée religieuse. Cp. n. 9 sur S. 26 et le çl. suiv. — [5] *Snehato*. C'est à tort qu'on penserait au sens «onction», «purification», pour *sneha*. — [6] Gâdhi fils de Kouça. Ainsi trois noms: 1° Kouça; 2° Kouçika=Gâdhi; 3° Kâoucikî=la fille de Kouçika. — [7] Probablement les 6 régions, S. 14, n. 35. — [8] *Andjana*, en gén. «collyre», mais ici le sandal ou *sirium myrtifolium* en poudre, la plupart des étoiles étant de nuances oranges ou

18. C'est l'heure à laquelle circulent hardiment les Bhoûtas, rôdeurs de nuit, les Yakchas, les Râkchases, et tous ces génies qui se repaissent de chair. »

19. Ces paroles dites, le rejeton de Kouçika, l'ascète grandiose, garda le silence; et les cris « à merveille! à merveille! » retentirent parmi les mounis qui le célébraient à l'envi.

SARGA XXXVII.

L'ORIGINE DE GANGA.

(Gangotpattih).

1. Les maharchis passèrent le reste de la nuit sur le bord du Çona. Mais, quand la nuit se fut éclaircie, Viçwâmitra dit :

2. « Debout, ô toi dont Kaouçalyâ est la mère! Tu le vois, une délicieuse clarté se substitue à la nuit. Acquitte-toi des cérémonies de la première sandhyâ, et dispose-toi à te remettre en voyage. »

3. Ces paroles entendues, Râma se leva, satisfit aux observances du jour naissant, fit les préparatifs nécessaires, et enfin prononça ces paroles :

4. « Elles n'offrent pas de gué[1], ces eaux pures que roule le Çona semé d'îlettes nombreuses : par quel passage, Brâhmane, est-ce que nous le traverserons? »

5. Interpellé en ces termes, Viçwâmitra répondit par ces paroles, qui forçaient en quelque sorte à sympathiser d'allégresse[2] Râma aux yeux rivaux de la feuille du kamala.

6. « Si, elle offre un gué, héros aux grands bras, et nous traverserons sans difficulté. La route qu'ont assignée mes indications est celle que parcourent les maharchis. »

7. Après avoir fait une longue traite, et au moment où le jour s'en allait, ils aperçurent la Djâhnavî[3] des rivières la plus parfaite, les éminents richis.

jaunes.—[1] *Gâdha*, adj. : *V.* S. 37, n. 1. *Vadam* (de *vad*, anal. à *gam-*) est le même mot, quoique subst. *Guado*, *gué*, etc., rendent l'identité plus sensible encore pour tous.—[2] *Samarchayann.* L'it. dit simplem. *rallegrando*, sans tenir compte de *sam-*. —[3] « Fille de Djahnou » : c'est un

8. A l'aspect de ce courant aux ondes pures peuplées de cygnes et de sârasas[4], tous les solitaires furent transportés de joie, et l'enfant de Raghou le fut comme eux.

9–. Et ils établirent là sur la rive un lieu où faire halte et qui pût les contenir tous.

–9, 10–. Tous ensuite pratiquent les ablutions saintes que l'heure commande : on rend propices Pitris et Dévas par des libations. On chauffe l'offrande à la flamme sacrée, et l'on savoure comme l'amrita des parcelles du havich[5].

-10, 11-. Après quoi tous, le cœur joyeux, se placent sur la rive sainte de la fille de Djâhnou[6] et forment autour du magnanime Viçwâmitra un cercle qui l'enferme de tout côté.

–11. Là bientôt Râma s'adressa en ces termes à Viçwâmitra:

12. « O vénérable saint, je voudrais apprendre de toi comment celle que l'on appelle la reine des rivières, le fleuve des fleuves, Gangâ[7] la purificatrice des trois mondes, est née au mouvement[8]. »

13. Stimulé par la parole de Râma, Viçwâmitra, le mouni grandiose, raconta, en suivant les faits à partir de leur naissance, l'expansion et l'arrivée de Gangâ.

14. « Il est, ô Râma, un mont, l'Indra des monts, qu'encombrent en tous sens des mines de pierres précieuses. C'est l'Himavat[9]. Himavat donna naissance à deux filles à la beauté desquelles la terre n'offre rien de comparable.

15. Leur mère, Râma, ce fut la fille du Mérou[10], Ménâ[11],

nom du Gange, *V.* S. 27, 27. — [4]*Grus indica.* — [5]Ou *ghi*, « beurre clarifié » (par fusion au feu). — [6]*V.* n. 3. — [7]Bien que les Grecs nomment un héros Gangès, et certes aient copié là un mythe venu de l'Inde, toutes les sagas indoues à nous connues font le Gange déesse et non dieu, de sorte que, même l'idée religieuse enlevée, le mot reste féminin, comme Loire, etc. Le R. est *gam-* « aller ». Gangâ est donc *die Gehende Gehende* « celle qui va, qui va toujours » ; et primitiv. le nom dut être commun à toutes les eaux courantes (cp. S. 45, n. 22). — [8]L'it. ne dit que *nacque* (comme si *gâtâ* remplaçait *gatâ*) ; puis vient *sovrana d'ogni riviera e fiume* (comme s'il y avait *nadanadîpatih*, mais le texte porte *nadanadîpatim*, et il est clair que *nadanadî* est un tatpouroucha, et non un dwandwa). — [9]« Froid » adj., de *hima* « froid » subst. — [10]Nom commun; ce mot n'a pas de sens. Idéologiquement, pour l'Indou, le Mérou est le centre du monde, autour duquel sont les 7 dwîpas. — [11]Pas de sens non plus comme

ravissante déesse à la taille charmante, Ménâ de laquelle Himavat avait fait sa femme.

16. L'aînée des filles qu'elle eut de Himavat, c'est cette Gangâ que tu vois là : Oumâ[12] fut le nom de la seconde, ô descendant de Raghou.

17. Or, cette fille aînée de Himavat, l'irréprochable Gangâ, les Dévas la demandèrent pour épouse, désireux d'accomplir un plan qu'ils avaient en tête.

18. Et Himavat la leur donna suivant les formes légales, sa fille Gangâ, la purificatrice des trois mondes[13], la voyageuse indomptable en sa course, la déesse Gangâ, la rivière colosse.

19. Et quand ils eurent reçu la main de Gangâ, celle qui parcourt les voies des trois mondes, les Dévas reprirent la route par laquelle ils étaient venus : ils avaient l'âme complétement satisfaite !

20. Quant à la seconde fille du mont l'Indra des monts, ô prince, la joie de Raghou, s'étant astreinte par des vœux terribles, elle se livra aux plus rudes macérations, pénitente riche en pénitences.

21. Puis, arrivée à la perfection par d'épouvantables austérités, elle vit son père, le mont par excellence, l'accorder aux prières de Roudra, elle, Oumâ, désormais adorée des nations.

22. Telles furent, ô Râma, les filles du râdjâ des monts, Gangâ l'aînée des masses fluviatiles, et Oumâ la fleur des déesses.

23. Et c'est en ces lieux qu'opérant la purification des trois mondes, ô Râma, par sa radieuse influence, Gangâ déploie ses flots, toujours visant au bonheur de tous les êtres ».

SARGA XXXVIII.

LA SUBLIMITÉ D'AME D'OUMA.

(Oumâmâhâtmyam[1]).

1. Le solitaire avait fini son discours : nouvelles questions alors de Râma au magnanime Viçwâmitra, tranquillement

nom commun : le mot joue avec *manorama* « ravissante », qui suit. — [12]R., *oum* « remplir ». — [13]Ainsi voilà la polyandrie, comme dans le *Mahâbh.* pour Dropadî, et comme au Tibet.—[1]*Mâhâtmyam.*

assis, tandis que le prince se tenait dans l'attitude de l'andjali.

2. « La mention que tu viens de faire, Brâhmane, mention de toute pureté pour qui l'entend comme pour qui l'articule, je brûle d'envie de l'entendre accompagnée de mille détails[2].

3. Comment s'est-il fait qu'Oumâ la déesse, dès l'adolescence, se soit astreinte à de hautes observances ? et qu'elle ait obtenu de devenir l'épouse du dieu par excellence, du maître et seigneur des créatures[3] ?

4. Et pour quelle raison est-ce que Gangâ, ici présente, en est venue à répandre ses eaux dans les trois routes ? Comment se fait-il que cette rivière des Dévas soit arrivée chez les hommes ?

5-. Et quel office, ô toi qui connais si bien l'office de chacun, a-t-elle été destinée à remplir dans les trois mondes ?»

-5, 6-. A ce langage de l'enfant de Kakoustha, Viçwâmitra le pénitent aux grandioses pénitences répondit en entamant le récit détaillé de l'histoire demandée.

-6, 7-. «Après la célébration du mariage, le dieu à la nuque d'émeraude[4] et aux macérations colossales et Oumâ la déesse se réunirent, rivalisant tous deux d'ardeur pour consommer leur union.

Mot sacramentel en qq. sorte pour la glorification de l'être divin. Ainsi, *Devîmâhâtmya* ou *Dourgâmâhâtmyah*, épisode du *Markandeyapourâna* ; ainsi le *Patîvratâmâhâtmya*, plus usuellement la *Savîtri*. On traduit le plus souvent «magnanimité», ce qui calque les éléments *mah-*, *atmâ*. «Grandeur d'âme» serait mieux, mais imparfait. «Grandiose d'âme» serait bizarre, mais approchant beaucoup. «Majesté» ne convient que rarement. *Atman*, du reste, n'est pas ici «âme» tout simplement, mais implique «jets d'âme, élans de l'âme», le *spirits* anglais. — [2]Ainsi S. 8, fin, pour la légende de Richyaçringa. — [3]Il ne devrait y avoir qu'une question sur Oumâ, «comment se passa l'union», etc.? (c'est-à-dire «comment se consomma, etc. : cp. plus bas -6 7-, etc.). Aussi l'*abhavad* semble-t-il de trop, d'autant plus que le second verbe *avâpa* vient ensuite sans *tcha* ou *tou*. Ne pourrait-on lire *Devy oupâyena kenomâ... avâpa* pour *Oumâ kenâbhavad Devî,.. avâpa* ? — [4]*Citikanto*. Çiva, nul doute (comme *Nîlakanto* «au cou bleu» c'est Vichnou. Au reste, *çiti* veut dire «blanc» et «noir». Le blanc n'a rien à faire ici, malgré le blanc des neiges de l'Himalaya, séjour de Çiva, et malgré l'incandescence, malgré le rouge blanc. Quant au noir, sans doute on peut garder le mot même («au cou noir»); mais quand on trouve *çititchara* «herbes potagères», *çititchhada* ou

-7, 8-. Mille années divines[5] s'écoulèrent ainsi pour le dieu à la nuque d'émeraude et pour la déesse ; et ni l'un ni l'autre, Râma, pendant ce temps, ne resta en possession de la victoire.

-8, 9-. Alors les Dévas, à commencer par l'Aïeul[6], arrivèrent à cette pensée : « Quel être va donc sortir de semblable union ? qui sera capable de tenir en face de lui ?

-9, 10-. Tous les Immortels alors se rendent auprès du dieu dont le taureau est l'insigne, le dieu à nuque d'émeraude, le dieu à l'âme grandiose ; ils se courbent avec respect devant lui, et lui adressent ces paroles :

-10, 11-. « Dieu des dieux, toi dont si haute est la majesté, » toi qui toujours inclines au bonheur de tous les êtres, dai- » gne faire preuve de bénignité pour ce que te demandent à » genoux les Immortels.

-11, 12-. » Non, la terre ne sera jamais capable de suppor- » ter le poids de ton fils ! Non, tous ces mondes que tu vois » ne pourront tenir devant le fruit de ton énergie[7] !

-12, 13-. » C'est à toi de contenir ce qu'il y a d'ardente » puissance[8] en toi : daigne y consentir ! et mène avec cette » déité ta compagne la vie du Brahmatchâri, ô maître[9] et sei- » gneur des êtres !

-13, 14-. » Oui, par commisération pour nous, pour la terre, » pour les mondes, dans tes relations avec Oumâ, mets un frein » à cette énergie innée chez toi.

çitipakcha « une espèce d'oie », *çitiratna* « émeraude » et *çithila* « au teint malade, languissant, olivâtre » en quelque sorte, on se sent porté à substituer au noir pur le vert sombre ou même le vert, ici surtout où il est question d'un dieu que sans cesse on se plaît à nous montrer le cou revêtu de serpents et des serpents pour chevelure ou entortillés dans la chevelure (*V.* notamment tous les çl. 1 des six premiers livres du *Râdjâtaranginî*). [L'it. dit *dalla cerulea cervice*, épithète consacrée pour Vichnou.] — [5]Chacune de 300 ans : S. 1, n. 78. C'est, mais très en grand, la triple nuit de Jupiter avec Alcmène. — [6]Brahmâ (comme Saturne serait l'aïeul d'Apollon, de Bacchus, de Proserpine, etc.). — [7]-*Virya*-, mais avec reflet du sens de *tedjas*, 12 13-, -14 15- : L'it. porte *seme*, sans gazer comme le samskrit. *V.* n. 8.— [8]*Tedjas*. Aux deux sens capitaux du mot (S. 8, n. 29) s'ajoutent ceux d'*ardor*, *semen* : cp. S. 39, n. 7. L'it., au rebours de ce qu'il a fait pour *viryà*, rend d'ordinaire *vigore* ou *energia*, parfois avec *maschio* ou *virile* ou avec *alta*. — [9]*Içwara*, un des noms usuels de Çiva : R. *iç*-, être maître. On en a rapproché Osiris : le fameux dieu *Sphæros* d'Em-

-14, 15-. » O Çankara, ton ardente énergie et celle d'Oumâ, » en arrivant à combinaison, absorberaient les trois mondes » avec les Dévas et les Richis et les hommes et les Ouragas[10].

-15-16-. » Contiens-toi donc par pitié pour les trois mondes! » préserve ces mondes, ô dieu! Dieu, n'anéantis pas ces » mondes! »

-16, 17-. L'allocution des Dévas entendue, le seigneurial Çiva, qu'animèrent des sentiments gage de prospérité pour eux, adressa ces mots à la troupe immortelle.

-17, 18-. « Soit! je contiendrai l'essor donné à cette éner- » gie[11] : mes relations avec Oumâ seront telles que vous le » souhaitez. » Puis, reprenant la parole, il ajouta :

-18, 19-. « Mais une portion de cette énergie a pris son élan » et se trouve hors de place.... Cette portion précieuse[12], qui » s'en chargera? Parlez, ô vous les Dévas par excellence. »

-19, 20-. Interpellés en ces termes, les Dévas répondirent à celui dont le taureau est l'insigne : « Ce qui s'est déplacé » de ton énergie en toi, hé bien, la terre en supportera » le fardeau. »

-20, 21-. Ainsi lui parlèrent les dieux. Le premier des Immortels alors laissa s'épandre son énergie sur la plate-forme terrestre, qui s'en imprégna profondément ainsi que ses monts et ses forêts.

-21, 22. A l'instant, nouveau discours de la troupe divine tout entière, mais c'est à Houtâçana[13] qu'il s'adresse : « O » toi, » lui dit-on, « dont la force est si considérable, pénètre, » uni à Vâyou[14], le produit de Roudra. »

-22, 23-. Et, nouvel événement[15], Agni pénétra le produit de Roudra. Et il en résulta le mont Swéta[16] et la céleste forêt de Çara[17], brûlante comme le feu et le soleil,

-23. Et où naquit l'incandescent, le flamboyant Kârtikeya[18].

pédocle ne doit-il pas l'être? — [10]S. 34, n. 4. — [11]*Tedjas samoudbhoutam.* — [12]*Anouttamam,* qui parfois a un sens tout contraire. — [13]Agni (S. 1, n. 16), m. à m. «celui qui mange le *hoûta* (l'oblation au feu)». — [14]Vâyou : *V.* surtout S. 35, 13, etc. — [15]*Pounar.* — [16]«Mont Blanc». Est-ce le Dhawalagiri (dont le nom a le même sens)? — [17]«De roseau». — [18]Ou Skandha, ou Koumâra, le dieu de la guerre, ainsi nommé de ses nourrices les Krittikis (ou Pléiades) : cp. S. suiv., cl.

24. Et la déesse alors et Çiva furent comblés de marques d'honneur par l'universalité des Dévas, qui, fléchissant avec humilité la tête et le corps entier, criaient : « A merveille ! » à merveille ! »

25. Mais la fille du mont rocailleux, ô Râma, ne regardait les Tridaças qu'avec dépit : elles les maudit tous, les prunelles étincelantes de fureur.

26. « Puisque vous ne voulez pas, Immortels, que j'aie un » fils de mon rang, — hé bien, vous, puisse l'union à vos » épouses ne vous rendre jamais pères ! »

27. Ces mots adressés à tous les Dévas, la terre eut son tour : la déesse décocha l'imprécation sur elle. « Et toi, » dit-» elle, « les landes stériles abonderont chez toi, productrice » des richesses !

28. » Non, jamais la joie d'être mère, ô toi qu'aura frappée » d'inertie mon courroux, ne sera ton partage ! non jamais, en » dépit de tes vifs désirs, l'enfant auquel tu aspires ne te » naîtra ! »

29. A l'aspect d'Oumâ la déesse toute bouleversée, Içwara le dieu puissant se mit en route pour la région que gouverne Varouna[19].

30. Et, arrivé au but du voyage, il se livra aux plus extrêmes macérations pour la réalisation de ses vœux, sur une des cimes qui surgissent de l'Himavat ; il s'y livra en compagnie de la déesse, le grandiose souverain des êtres[20].

31. Voilà, Râma, au long et avec détail, l'histoire de la fille de la montagne rocailleuse ! Écoutez à présent d'un bout à l'autre, ton frère et toi, celle de la naissance de Gangâ.

SARGA XXXIX.

LA NAISSANCE DE KOUMARA[1].

(**Koumârotpattih.**)

1. Tandis qu'aux austérités se livrait le souverain des

22, etc. — [19] Le Vasou de l'Ouest et des eaux (*vâri*) : il tient peu de Neptune pourtant ; c'est un Ouranos, le Ciel jadis ayant été pris pour une mer aérienne (*our=var*). — [20] *Maheçwara* : cp. n. 9. — [1] Il existe

dieux Triambaka[2], les Intelligences supérieures[3], désireuses d'avoir un chef de leur armée, se rendirent près de l'Aïeul ;

2. Et toutes lui dirent, à cet aïeul auguste, quand toutes se furent inclinées dans l'attitude de l'andjali, troupe immortelle qu'accompagnait Indra, qu'Agni précédait :

3. « Dieu suprême, celui que jadis ta grandeur bienheureuse » donna pour chef à notre armée, voilà qu'il se voue au pra- » tiques du brahmatchâri et qu'il vit de la vie de pénitent » avec Oumâ.

4. » Que faire en cette conjoncture? ô toi auquel remonte la » naissance de tous les mondes, daigne y pourvoir! En toi, lors- » que des calamités graves nous affligent, est notre recours. »

5. En réponse à l'allocation des Dévas, Brahmâ, celui qu'adorent tous les mondes, prit une douce voix pour dire aux illustres suppliants :

6. « Après les imprécations et malédictions jetées sur vous » par Oumâ, dont vous ravalâtes la dignité, Dévas, il n'est plus » possible de faire marcher les événements en un sens contraire » aux paroles prononcées par elle.

7. » Toutefois le milieu de l'éther est parcouru par une au- » tre fille du roi des montagnes rocailleuses, par Gangâ, la » sœur aînée d'Oumâ. Qu'elle ait un fils, elle! que Houtâçana

8. » La rende mère par son énergie, lui dont la puissance » est entourée d'une incomparable splendeur! le fortuné re- » jeton sera le général que vous demandez. »

9. Ces paroles entendues, les Dévas s'inclinèrent devant l'Aïeul, et se retirèrent tous, l'âme charmée de la réussite obtenue.

10. Puis, se transportant sur la crête du Kêlâsa, tous les Immortels réunis, informèrent et Agni et Gangâ, ô descendant de Raghou, de ce qu'il fallait faire :

11. « C'est l'intérêt des mondes qui nous amène : Agni, tra-

sur le même sujet un poème épique célèbre de Kalidâsa, le *Koumârasambhava* (édit. Stenzler, Lond., 1838, s.-lat. : Mitt en avait donné le début, samsk.-angl., dans le *Journal of as. soc. of Beng.*, 1833. — [2] « Aux trois yeux »; plus souvent *trilotchana*: cp. S. 32, n. 5. — [3] *Vibhoudas*=les Dieux. [Notez le rapport avec *boudha* « sage » (d'où Bouddha) et comme nom propre « le régent de la planète Mercure ».]

» vaille à la naissance d'un fils : unissez-vous[4], toi et cette » déesse qui voyage aux routes éthérées, Gangâ. »

12. « Ainsi soit fait ! » répond Houtâçana, acquiesçant au langage des Dévas ; puis, il interpelle Gangâ. « Gangâ, » dit-il, « reçois mon incandescente énergie[5]. »

13. Gangâ soudain adresse à Houtâçana[6] les paroles qui suivent : « Je ne suis pas de force, seigneur, à soutenir ton incandescence. »

14. A quoi soudain le seigneur Houtâçana riposta disant : » Hé bien, Gangâ, ne fais que la recevoir cette incandescence » énergique; puis rejette-la sur cette montagne[7]. »

15. « Soit, » dit Gangâ ; puis elle reçut en son sein l'énergique incandescence ; mais le simple contact de celle-ci l'abasourdit, la bouleversa tout entière.

16. Incapable de soutenir, avec la force qu'elle avait, le poids à naître, elle répandit, ô Râma, sur les cimes du Kélasa, la sève brûlante[8] d'Agni.

17. Et une fois que la sève, condamnée à ne pas naître, cette sève à l'énorme énergie, fut soudainement stagnante à terre dans la délicieuse contrée forestière de Çara, la déesse qui l'avait rejetée s'éloigna de ces parages.

18. Le principe expulsé par Gangâ brilla semblable aux sables de l'ardente Djamboûnada[9], sitôt qu'il eut touché le sol aux riches filons, et soudain devînt de l'or.

19. De sa partie âcre naquirent du cuivre et du fer noir; les scories devinrent étain et plomb.

20. A peine le germe divin s'était épandu à terre, qu'illuminée de splendeurs la montagne entière avec ses contours reluisit comme si elle eût été d'or[10].

— [4]*Sambhoûya.* — [5]Encore *tedjas* (S. 38, n. 8); et comme là-haut le mot va revenir sans fin. — [6]*V.* S. 38, n. 13 — [7]L'inimaginable, mais curieuse légende, qui commence à poindre ici pour finir çl. 18-22, est évidemment l'original de la naissance d'Erichthonius. Agni, c'est Vulcain. L'allaitement par les Pléiades se reflète dans les soins donnés par Hersé, Agraule et Pandrose à la boîte qui contient l'enfant. Nombre d'autres rapprochements sont possibles: nous nous bornons à jeter quelques noms qui mettent sur la voie, d'une part Lychnos et Apollon en tant que fils d'Apollon et de Minerve, de l'autre Agd, l'écume tombée du ciel et d'où naquit Vénus, et enfin (quoique plus éloigné) Orion. — [8]*Retah*: cp. çl. 35, n. 23, et aussi S. 38, nn. 7 et 8. — [9]Ou « aurifère». Le Djamboûnada roule de l'or. — [10]*Kântchanam*,

21. Et à partir de ce jour, Djâtaroûpa, ô descendant de Raghou, fut un des noms de ce métal éclatant produit par les rayonnements de Vahni[11].

22. Là encore vint à scintiller, ainsi qu'un jeune soleil, Koumâra le fortuné, issu de même des rayonnements d'Agni tombé de même du sein de Gangâ.

23. A peine Koumâra eut-il été aperçu des Mâroutas et d'Indra, que, songeant à le faire allaiter, ils le confièrent aux Krittikâs.

24. Celles-ci consentirent à donner leur lait au dieu, mais sous condition : « Qu'il soit notre fils, » dirent-elles, « et, que » son nom l'indique. » Tel fut leur mot, enfant de Raghou.

25. « Hé bien, » reprirent les dieux, « Kârtikéya sera le nom » de cet éblouissant enfant, et sa célébrité remplira le monde, » n'en faites pas de doute ! »

26. Ces paroles des Dévas entendues, les Krittikâs relevèrent de terre le mol embryon qui venait de tomber rivalisant d'éclat avec le soleil.

27. « Hé skanda[12], » s'écrièrent alors les Dévas ; et ce fut, ô rejeton de Kakoustha, un second nom de Kârtikéya, l'être à l'incomparable irradiation et à la vaste auréole, le rival du brasier en flamme.

28. Pourvu bientôt de six visages[13], l'enfant pompait le lait des six Krittikâs ses radieuses nourrices.

29. Abreuvé de ce lait, au bout d'un jour[14], Koumâra devint adulte et défit par sa vigueur la foule des armées des Détyas, quoique immenses en nombre.

30. Généralissime des armées des Souras, tel fut alors le

qui du reste veut dire souvent « or » ou « d'or ». — [11] *Saouvarnam*, de *souvarna*, qui vient au cl. suiv., à la lettre « de belle couleur », mais d'ordinaire « or ». [*Vahni* (de *vah* « être fluide »), c'est Agni ; *Djâtaroûpa* veut dire « à forme née », « coulé en moule » — [12] En qq. sorte « debout, d'un saut ! » impér. de *skad-*. Par un calembour analogue, Agastya le richi changea en serpent le roi Nahoucha : il n'eut qu'à dire *sarpa*, *sarpa* (« va, va » ou « va, serpent »). [Skanda, le dieu qui va par bonds, qui s'élance : il rappelle le *Salisubsulus* latin et les *Salii* prêtres de Mars ; et c'est un Mars en effet.] — [13] *Chadânana*. C'est ainsi que l'on figure Skanda. Ces 6 visages sont les 6 étoiles commodém. visibles du groupe des Pléiades. [Un Lyncée pourtant en peut voir plus de 6 à l'œil nu.] — [14] Probablem. au moins un jour divin, c.-à-d. un

titre dont au moyen du sacre le Déva brillant d'une immortelle auréole fut investi par l'assemblée des Souras réunis, Agni en tête.

31. Voici, Râma, mon récit achevé, le récit de l'origine de Gangâ et d'Oumâ, ainsi que celui de l'origine du dieu Koumâra, récit qui épure le conteur. »

SARGA XL.

NAISSANCE DES FILS DE SAGARA.

(Sagarapoutradjanma.)

1. Telle avait été la suave histoire que le fils du fils de Kouça fit entendre à Râma. Voici quelle autre histoire lui fut narrée ensuite par ce même fils des fils de Kouça.

2. « Ayodhyâ aux temps passés eut pour souverain seigneur le fortuné potentat Sagara[1], prince qui ne respirait que justice et qui, souhaitant avec passion de la postérité, voyait la postérité lui manquer.

3. La fille du roi des Vidarbhas[2] était sa première femme; et Kéçinî[3], c'était le nom de celle-ci, aimait l'équité, avait toujours la vérité sur les lèvres.

4. Arichtanémi[4] avait donné le jour à la deuxième épouse de Sagara[5]. Il n'y avait pas de beauté sur la terre qu'on pût lui comparer; et le devoir aussi était sa loi suprême.

5. Le magnifique monarque, afin d'avoir des enfants, était en train de multiplier les austérités avec ses deux épouses, ô descendant de Kakoutstha, sur la montagne d'où s'épanche le cours d'eau qui prend son nom de Bhrigou[6].

6. Au bout d'un millier d'années, ces pénitences trouvèrent grâce aux yeux de Bhrigou le solitaire, la fleur des amis du vrai : il octroya un don à Sagara.

an (S. 1, n. 78). — [1]« Océan ». — [2]Ancien état au S.-O. du Bengale. Le mot revient à « sans végétation » (« sans darbha » ou « kouça »). — [3]« Chevelue » ou « à la belle chevelure ». — [4]*Arichtha*, « saponaire » ou « ail »; *nemi*, « place consacrée ». — [5]Elle se nommait Soumatì (« à sages pensées ») et avait pour frère Souparna (« au beau feuillage ») : *V.* S. 14. — [6]Richi célèbre, et celui qui prononce au nom de Manou tout le code

7. « Tu vas avoir de la postérité, râdjâ, une postérité immense; et ta race te vaudra[7] une célébrité que rien au monde » ne surpassera.

8. » Une de tes femmes te donnera un fils, un seul, lequel » continuera ta descendance : de l'autre naîtront soixante » enfants. »

9. Lorsque ces paroles eurent été prononcées par l'ermite trésor de vérité, de justice et d'austères observances, les deux épouses de Sagara prirent l'attitude de l'andjali, et dirent :

10. « Laquelle de nous, Brâhmane, sera la mère d'un seul » fils, et laquelle en enfantera une multitude? Noble person- » nage, nous voudrions te l'entendre dire : précise la faveur » qu'obtiendra chacune de nous. »

11. A l'interrogation des deux reines, l'éminent mouni répondit alors d'une voix douce : « Je laisse l'affaire à votre ar- » bitrage.

12. » Que l'une demande un fils qui soit le propagateur de » la race, que l'autre requière la multiplicité inféconde ; que » l'une et que l'autre me demande le don à son gré, à quoi que » ce soit qu'elle aspire. »

13. L'allocution du solitaire entendue, ô Râma, ô joie des enfants de Raghou, l'irréprochable Kéçinî[8] prit pour lot le fils unique par lequel devait se propager la famille.

14. Les soixante mille fils qui devaient être si célèbres furent la part dont s'empara la sœur de Souparnâ, Soumatî, — furent la faveur souhaitée par elle.

15. Bhrigou le modèle des disciples du devoir vit ensuite le pradakchinam opéré autour de lui par le monarque, qui reprit la route de sa cité avec ses deux femmes, ô joie des enfants de Raghou !

16. Un long temps se passa ; et voici que la première mit au monde un fils de Sagara, ô rejeton de Kakoutstha, un fils qui reçut le nom d'Asamandjas[9].

17. Soumatî aussi mit un fruit au monde, mais, ô le plus

qui porte le nom de ce dernier. La rivière doit s'appeler Bhârgava, nom commun d'ailleurs à Paraçou-Râma, à Çoukra, etc. — [7] *Santânottham*. — [8] Comme 1re femme, elle choisissait la 1re. — [9] « Qui ne

digne des enfants de Raghou, ce fut une citrouille; et quand la citrouille fut ouverte, il s'en élança soixante mille fils.

18. Des nourrices les élevèrent au moyen de vases remplis de lait, et après un long flux de temps, ils arrivèrent à la jeunesse.

19. Tous avaient le même âge, tous étaient doués de la même héroïque vigueur, ces soixante mille fils de Sagara.

20. Cependant leur aîné Asamandjas, ne se plaisant qu'à l'oppression d'autrui, qu'à causer des désastres aux citoyens, fut expulsé de la cité par son père.

21. Mais de cet Asamandjas était né un fils nommé Ançoumat[10], lequel jouissait de l'estime de tous et avait d'obligeantes paroles pour tous.

22. Un long espace de temps s'écoula encore; alors il vint cette pensée à Sagara, ô descendant de Raghou, « il faut que » j'offre le sacrifice du cheval ! »

23. La résolution prise, le roi Sagara, qu'environnaient nombre d'oupadhyâyas, se mit à l'œuvre sacrificatoire, après avoir préparé tous les approvisionnements, tout l'appareil nécessaire. »

SARGA XLI.

DÉCHIREMENT DE LA TERRE[1].

(**Prithivîvidâram.**)

1. Le récit de Viçwâmitra terminé, le prince qui venait d'écouter ses paroles, le prince joie de la maison de Raghou, dit plein d'allégresse au solitaire rival de la flamme allumée :

2. « Auguste mouni, je voudrais entendre conter au long comment Sagara mon ancêtre mit à fin le sacrifice. »

3. Viçwâmitra sembla sourire, et répondit au prince : « Ecoute, Râma, le détail de l'histoire de Sagara.

4. Il est une localité[2] où le magnifique beau-père de Can-

cohère pas », « incompatible ». — [10] « Le radieux ». C'est un des noms propres du soleil. — [1] Sur le mythe que couvre la légende suivante, *V.* S. 45, n. 1. — [2] *Yatra deçe....* que suit, pour commencer le vers sui-

kara, Himavat, le plus éminent des monts, et le mont Vindhya[3] se regardent mutuellement à l'envi.

5. En ces parages fut préparé le sacrifice du magnanime Sagara, car ces parages grandioses portent le nom de région pure[4], grâce aux populations pures dont elles sont le domicile.

6. A la suite de son père, ô Râma, s'y rendit Ançoumat, le ferme archer, l'habile conducteur de chars, le héros : c'était obéir à la prescription de Sagara.

7. Au milieu des soins que prenait le monarque pour le sacrifice, s'éleva du sein de la terre un nâga, et le cheval destiné à l'immolation fut ravi par cet être de la forme d'Ananta[5].

8. Dès que le cheval à immoler eut ainsi été soustrait, ô prince la joie de Raghou, tous les sacrificateurs s'avancèrent vers l'auteur du sacrifice et lui tinrent ce langage :

9. « Quel que soit cet être qui, revêtu de la forme d'un nâga, » vient d'emporter le coursier que tu allais immoler, il faut » tuer ce ravisseur et reconduire ici l'animal.

10. » Il y a là en effet vice capital dans le sacrifice, et il » nous en arriverait malheur à tous. Prends donc, ô grand » monarque, les mesures indispensables pour que l'acte se » consomme sans rien qui le vicie. »

11. A la voix des oupadhyâyas réunis dans l'assemblée, le monarque appela ses soixante mille fils et leur dit :

12. « Je n'aperçois ici sur tout cet emplacement du sacrifice » grandiose que lieux inaccessibles aux Râkchases et aux Nâ- » gas, car ces lieux ont des maharchis pour les garder.

13. » Mais quel que soit le dieu qui, transformé en nâga, » s'est emparé du cheval, dieu plein de courroux en voyant » avancer sans encombre la cérémonie purifiante,

14. » Qu'il ait pénétré les plates-formes du Patala[6] ou qu'il

vant *tasmin deçe*. On voit comment nous rendons ces corrélatifs. — [3]Les mots Vindhyas font partie des grands groupes au S. des bassins du Sindh et du Gange. — [4]C'est le pays que Manou (II, 22) qualifie d'*Aryâvartta* «résidence des honorables», après l'avoir nommée *Madhyadeça* «région du milieu», comme sise entre l'Himâlaya et le Vindhya. — [5]Le grand serpent à 1000 têtes, le chef des Nâgas, dit aussi Vasouki, Çécha, Adiçécha, Sarparâdja, etc. *Ananta* veut dire «infini», *çécha* «meurtre» ou «destruction», *sarparâdja* «roi des serpents» ; *âdi-* ajoute l'idée de «primordial» ou «éminent»; Vasouki dérive de Vasou (*V.* S. 14, n. 8 ; et cp. S. 1, n. 36 et 16). — [6]*Rasâ-*

» se tienne au sein profond des eaux, tuez-le, mes enfants, et » ramenez le cheval ! Félicités sur vos têtes !

15. » Que cette terre, à laquelle l'Océan sert de guirlande, » soit tout entière scrutée par vous. Creusez, creusez de tous » vos efforts, jusqu'à ce que vous aperceviez le coursier.

16. » Que chacun de vous ouvrant et fouillant le sol à un » yodjana[7] de profondeur, poursuive et cherche ce ravisseur de » cheval ! tel est mon ordre.

17. » Pour moi, qu'ont purifié les cérémonies lustrales, je » demeurerai avec mon petit-fils et la foule des Oupadhyâyas » jusqu'à — puisse tout vous être prospère ! — jusqu'à la » réapparition du coursier.

18. » Oui, je vais rester sans accomplir le sacrifice, ô mes » fils, tant que le coursier n'aura pas été ressaisi par vous. »

19. Ainsi s'exprima Sagara. Ses fils, le cœur joyeux, tranchèrent, ô Râma, le sein de la terre, conformément au langage paternel.

20. Un yodjana de long et de large est pris soudain sur la surface de la terre et creusé par chacun de ces tigres de l'humanité, dont les bras ont l'invincible force du diamant.

21. Des bêches, des piques, des tridents, des massues, des lances déchirent le sol, qui résonne comme désolé.

22. Les nâgas percés de coups, et avec eux des serpents de force énorme, les Râkchases, les Asouras exhalent des gémissements immenses[8].

23. Soixante mille yodjanas, telle est l'étendue sur laquelle les princes robustes et courroucés pratiquent les fouilles jusqu'aux plates-formes du Patala.

24. O fils de roi, voilà l'île de Djambou[9], cette île semée de montagnes souffrant d'un bout à l'autre, par cette royale postérité qui la creuse, un profond ébranlement.

tala- comme çl. 23 *rasâtalam*. Bien des fois le mot reviendra. Cp. S. 45, n. 15. — [7] C.-à-d. yodjana carré (bien que *yodjanâyâmavistaram* soit ambigu) : Sagara ne parle pas de creusement indéfini : *V.* çl. 23, 27, 28 et tout le S. suiv. L'it. (*squarciò per lo spazio d'un yogano*) semble prendre le yodjana linéairem. — [8] C'est un crime cependant : mais *V.* II, 18 — [9] Un des 7 grands continents dits Dwipas ou îles et celui qui contient l'Inde, ainsi nommé du djambou (*Eugenia jambolana*). —

25. Les dieux alors avec les Gandharwas et les bandes d'Ouragas de grande taille, tous l'âme frappée de vertige, coururent auprès de l'Aïeul.

26. Ils saluent l'être magnanime; puis, dans leur vertige, dans leur frayeur extrême, ils interpellent ainsi l'Aïeul :

27. « Seigneur, la terre entière est excavée par les fils de » Sagara : en pratiquant leur excavation, ô Brahmâ, ils don- » nent la mort à de grandioses existences.

28. » « Il met notre sacrifice à néant! il a volé notre che- » » val! » tel est le cri des fils de Sagara; et tous les êtres » périssent exterminés par eux. »

29. » Te voilà instruit, ô toi dont grande est la puissance! » daigne prendre des mesures, quand tout ce qu'anime ton » souffle souffre victime de ces chercheurs de cheval. »

SARGA XLII.

APPARITION DE KAPILA.

(Kapiladarçanam.)

1. Quand le Bisaïeul[1] eut entendu le langage de tous ces Dévas que l'épouvante paralysait, il leur dit ces paroles :

2. « Celui qui soutient le monde entier, celui qui n'a point » eu de naissance, Vâsoudéva, Kapila[2], voilà le ravisseur du » cheval.

3. » Que la terre allait être déchirée, il l'a bien prévu, je » crois : il a bien prévu aussi que les fils de Sagara, malgré leur » force immensurable, allaient être anéantis. »

4. Les paroles de l'Aïeul entendues, les habitants de la céleste demeure, les Dévas, les richis[3], les Pitris, les Gandharwas retournèrent ainsi qu'ils étaient venus[4].

5. Aux lieux où les énergiques enfants de Sagara fouil-

[1] *Prapitâmahah.* Tout à l'heure ce n'était que l'aïeul, et c'est le mot qui va revenir, çl. 4. L'it. dit *il grande Genitore.* — [2] *V.* n. 14. — [3] Cp. S. 14, çl. -16 17-, 38, où nous décomposons de même, tandis que S. 1, çl. 7 et 95, nous disons « *Dévarchi* », en désaccord parfois avec l'ital. — [4] Ou « par la route qu'ils avaient prise », *yathâgatam*; mais

laient le sol, on entendait éclater et retentir leur voix sonore comme le fracas du tonnerre.

6. Par eux la terre avait été ouverte d'un bout à l'autre, et leur fouille en avait fait le tour de gauche à droite : revenant à leur père Sagara, ils lui adressèrent ces mots :

7. « Nous avons parcouru la terre entière et nous avons » fait un immense massacre de bataillons d'animaux aquatiques[5], de reptiles gigantesques, de Dêtyas, de Danavas, de » Râkchases.

8. » Et nous n'avons pas vu, grand roi, celui qui met obstacle à ton sacrifice. Qu'est-ce qu'il faut faire maintenant ? » Résous et commande. »

9. A ce discours de ses enfants Sagara délibéra derechef en lui-même ; puis, il leur répondit en ces termes, à tous ensemble :

10. » Poussez plus loin la recherche de mon cheval, poussez l'excavation jusqu'au sol du Patala ; mettez la main sur » le ravisseur du coursier, et ne revenez que l'affaire faite. »

11. Ouïe cette parole de leur père, les soixante mille fils de Sagara courent de toutes parts et pénètrent le sol du Patala.

12. Creusant à nouveau, ils aperçurent là, vaste comme un mont, l'éléphant régional[6] Viroûpâkcha[7] qui soutenait la terre

13. Sur sa tête, ô prince le tigre des rois, la terre avec ses monts, avec ses bois, avec ses forêts, avec les populations diverses dont elle fourmille, la terre avec ses nombreuses villes son décor.....

14. Quand, à l'une ou à l'autre des syzygies[8], l'éléphant fatigué secoue la tête, ô Râma, ce monde tremble avec ses montagnes, avec ses forêts.

15. Les héros s'avancent de gauche à droite autour de l'éléphant régional sous qui ploie l'ennemi, et rendent hommage à ce gardien d'une des quatre plages ; et les voilà qui fouillent la plage méridionale.

ce sens est compris dans le nôtre. — [5] *Yadogana-*. — [6] On n'en nomme ici que 4 : ailleurs et partout on en compte 8 (cp. S. 5, n. 36), dont les noms diffèrent fort. — [7] « A l'œil difforme ». C'est l'éléphant de l'est. C'est aussi le nom de Çiva et d'un Roudra. — [8] *Parvani-*, « période », « nœud », c.-à-d. « point de jonction » ou « point éminent » : ce sont les 2 syzygies. Souvent l'on traduit, suivant le cas, « pleine

16. Et dans cette méridionale contrée ils aperçoivent à son tour cet éléphant par excellence, le magnanime Mahâpadma[9] dont l'attitude ferme est celle du Mandara[10].

17. A l'aspect de sa masse colossale, ils furent saisis d'un émerveillement suprême ; et cet Indra des éléphants les vit aussi, ô toi qui domptes tes antagonistes, faire pradakchinam autour de lui.

18–. Puis ce fut la plage occidentale, ô Râma, que se mirent à excaver les enfants de Sagara ;

–18, 19–. Et dans ces parages occidentaux, rivalisant avec les sommets du Kêlâsa[11], ils aperçurent l'éléphant régional Saoûmanasa[12] dont la force est prodigieuse :

-19. Ils lui firent pradakchinam avec respect, en lui demandant des nouvelles de sa santé.

20. Et les héros allaient toujours creusant, et les parages de l'Himavat, eux aussi, leur furent ouverts : cette zone septentrionale offrit à leurs regards Himapândoura[13],

21. Dont le corps aux lignes propices prête un propice appui à la terre. Quand, et lui aussi, ils l'eurent atteint, ils le saluèrent par le pradakchinam;

22. Et, tous de concert, ils se mirent à déchirer les profondes entrailles de la terre. C'était du côté du district nord-est qu'avançaient alors les fils de Sagara,

23–. Dominés par la colère et toujours ouvrant la terre.

–23, 24–. La terre enfin, à force d'être excavée de toutes parts, leur laissa voir Kapila[14], Nârâyana, le souverain dieu,

–24. Et avec le Déva, le cheval courant à peu de distance de lui.

lune» ou «nouvelle lune». L'it. détaille et commente (*nei giorni d'interlunio e di plenilunio*). Cp. S. 43, n. 8. — [9]«Au grand lotos» ou «grand lotos» (qu'on n'aille pas ici penser au sens numéral *padma* 10 milliards, *mahâpadma* 100 000 000 000). — [10]Mont sans cesse nommé surtout dans la légende de l'*amrita*, et qui faisait partie de l'Himâlaya. — [11]Autre mont, dont le nom est devenu *cælum* (comme Olympe l'Olympe). — [12]«Fleuri» (de *soumanas* «fleur» avec vriddhi patronymique): cp. *mahâpadma*, n. 9. — [13]«Du blanc jaune (*pândoura*) de la glace (*hima*)» : le mot du reste est usuel pour l'éléphant blanc. — [14]Dieu de la très-vieille mythologie, pris tantôt pour Agni, tantôt et plus souvent (comme ici) pour Vichnou : excuser la fusion de ces deux formes serait trop long et hors de propos ici. Seulement

25. Leur pensée fut que c'était là le ravisseur du cheval; et soudain, la colère dans les yeux, ils coururent à lui, la colère dans l'âme, ils crièrent, « Arrête ! arrête ! »

26. Mais l'immensurable et magnanime Déva souffla sur eux; et les fils de Sagara, tous, tant qu'ils étaient, ne furent plus qu'un monceau de cendres[15].

SARGA XLIII.

ACHÈVEMENT DU SACRIFICE DE SAGARA.

(**Sagarayadjnasamâptih.**)

1. Bien du temps avait passé depuis que les fils de Sagara étaient en voyage : il le comprit, ô prince la joie de Raghou; et alors il adressa la parole à son petit-fils, qu'embrasait sa propre ardeur.

2. » A ton tour[1]! » lui dit-il : « va chercher tes oncles, et » sache par qui le cheval a été ravi. A l'intérieur de la terre » habitent des êtres de mille espèces :

3. » Il faut que tu puisses te défendre. A cet effet prends un » arc avant de partir. Parvenu au lieu où sont tes oncles, » égorge celui qui met obstacle à mon sacrifice ;

4. » Puis, cette tâche accomplie, reviens me mettre à même » d'en avoir fin avec mon sacrifice[2]. Tu possèdes l'héroïsme, tu » sais à fond les vidhyâs[3], et l'on peut t'assimiler à tes ancê- » tres pour la vigueur. »

qu'on songe à Kalki, le cheval de feu, 10e avatâra de Vichnou ; et cp. n. 15. On donne aussi Kapila pour un sage (soit homme réel, soit simple création des imaginations indoues) auquel est due la philosophie sânkhya. Etymologiquement *kapila* « basané » rappelle *kapi* « singe ». — [15] Notons ici : 1o que, tout identifié qu'il est à Vichnou, ce Kapila qui met en cendres tient d'Agni ; 2o que l'idée implique, soit pressentiment, soit reflet de l'hypothèse du feu central. On dirait un Adamastor géocentrique. Sémélé brûlée par la foudre, Empédocle asphyxié ou dévoré par la flamme au fond du cratère, quels pâles et timides tableaux près de ces 60 000 florissants adolescents que cadavérise un froncement des narines de Kapila ! — [1] Pour rendre l'effet de *twam* entre *pitrîn gatcha* et *anwechtoum*. — [2] *Yadjnâd outtârayaswa mâm.* — [3] Comme ci-dessus, « haute science », emportant alors pour l'Indou l'idée de mystère, d'origine et d'efficacité divines, et presque de ma-

5. Sitôt que ces mots, ô Râma, lui eurent été dits par le magnanime Sagara, Ançoumat saisit un arc et un glaive et partit précipitant ses pas.

6. La route où avaient marché ses oncles fut celle qu'il suivit, et il s'avançait plein de l'intrépidité la plus vive à la recherche des frères de son père : quelle célérité que la sienne[4] !

7. Il contempla le massacre de Yakchas et de Râkchases opéré par leurs bras ; et en même temps il vit l'éléphant régional Viroûpâkcha debout et ferme.

8. Le saluer en faisant pradakchinam, lui demander des nouvelles de sa santé, puis l'interroger sur le sort de ses oncles et le ravisseur du cheval, voilà ce que fit soudain le héros.

9. L'éléphant régional, après avoir entendu les paroles, les questions d'Ançoumat, lui dit, le voyant debout, tout près de lui : « Tu t'en retourneras l'œuvre couronnée de succès. »

10. Cette assurance reçue du noble animal, le héros aborda, suivant leurs places successives, suivant l'ordre méthodique[5], tous les éléphants régionaux restants et se mit à les interroger ;

11. Et les éléphants répondirent de même au héros à la rapide bravoure : « Les honneurs accompagneront ton retour, » Ançoumat,.... Les honneurs, et le coursier aussi[6] ! »

12. Entendre paroles semblables redoubla la légèreté de son pas : et il parvint aux parages où ses oncles, les fils de Sagara, ne formaient plus qu'un amas de cendres.

13. Envahi par le chagrin, soudain le fils d'Asamandjas fit entendre un cri lamentable à l'aspect de ces monceaux de cendres qui avaient été ses oncles.

14. Il aperçut de plus, errant à quelque distance, le coursier qu'avait ravi le Nâga dans la forêt de la Vélâ[7], le

gie. — [4]*Andjanâ* qui termine le çl. Auparavant, 3e pada, *yayaou vegena mahatâ.* L'it. joint et dit *s'avviò alla loro ricerca con grande alacrità e baldanza.* — [5]*Yathâkramam yathânyâyam.* L'it dit. *destramente.... l'uno dopo l'altro.* — [6]*Sahayaç tchêva.... api.* — [7]Dans l'it., *nella selva Velâ,* en faisant de *vela* («temps, limite, rêve, maladie, etc.») un nom propre. En est-ce bien un ? Oui, et non. Non, parce que le sens général «limite» n'a pas encore disparu. Oui, parce que, pour ceux qui l'ont ainsi nommé, ce bois est la limite par excellence,

jour même de la syzygie lunaire[8] : c'était bien lui, il était là.

15. Le héros aurait voulu soudain procéder au libations funéraires pour les fils du roi; mais il lui fallait de l'eau, et le prince à l'énergie grandiose n'apercevait d'eau nulle part.

16. Tandis qu'il portait ses regards autour et près de lui, il distingua là Souparna[9], ô Râma, Souparna l'oncle maternel de ses oncles, Souparna éminent entre les oiseaux[10].

17. Et voici le langage que lui tint le vigoureux fils de Vinatâ[11] : « Ne t'afflige pas, ô tigre des hommes ! ce trépas a l'ap-
» probation de l'univers.

18. » C'est l'immensurable Kapila qui les a brûlés, ces héros
» dont la force fut gigantesque. Ne cherche donc pas, noble
» héros, à leur administrer le liquide funéraire d'une autre
» façon que comme je vais te le dire.

19. » Gangâ, la fille aînée de Himavat, la rivière par ex-
» cellence,... hé bien, il se[12] peut qu'elle arrose un jour les
» cendres amoncelées, restes de ces princes, cette purifica-
» trice de l'univers ;

20. » Et ce n'est que lorsque et autant que[13] ces cendres au-
» ront été baignées par Gangâ l'amour du monde, qu'ils at-
» teindront le swarga... Mais, ô cher enfant[14], ils l'attein-
» dront alors.

comme la Véga (ou plaine) de Séville, c'est «la Véga», comme Rome, Athènes ou Alexandrie, jadis, c'étaient la ville (*Urbs*, *Asty*, *Polis*), comme pour les Hébreux Mercure c'était «l'Etoile» (*Koukâb*). Maintenant qu'est-ce qu'une Vélâ ? A notre sens, ce n'est pas «rive» tout simplement : c'est «lisière fluviatile» et primitivement l. fl. semé de roseaux (*vilâ*) ou plantes analog. — [8] *Parvani.* Dans l'it., *nel dì del plenilunio.* Nous gardons le vague du texte : cp. S. 42, n. 8. — [9] «Au beau feuillage».— [10] L'it. dit *sovrano degli augelli.* Le texte n'a qu'-*ottamam.* On retrouve par tout l'Orient ces oiseaux au splendide plumage, au vol rapide, au chant délicieux ou formidable (*phénix* d'Egypte, *Ababil* des Arabes, *Eoroch* ou *Roc* persique, *Simourgh* du Kaf, *Fong-hoang* de la Chine) : le Norse aussi a son *Houfrachmodad* ; et les Hamsa, les Garoudha de l'Inde ont des traits analog. Usuellement *souparna* veut dire vautour ; mythologiquement, c'est l'oiseau monture de Vichnou, épervier ou aigle ou être mi-partie de l'un et de l'autre. — [11] Femme de Kaçyapa : *vinata* veut dire «courbé», «prosterné», et la *vinatâ* est une espèce de corbeille ou de panier. — [12] *Plâvayet.* L'it., *irrigherà.* — [13] *Yâvat.... yadâ* (de *yadêchâm*). — [14] *Tâta.* —

21. » Amène donc, — et puisse tout t'être prospère! — » amène Gangâ de la demeure divine dans les profondeurs » de la terre! opère, si tu le peux, la descente de Gangâ!

22. » Retourne-t-en du reste, et ramène ce cheval par la » route qui t'a conduit ici; et que le sacrifice de ton aïeul, ô » noble héros, soit grâce à toi mené à bonne fin. »

23. L'allocution de Souparna entendue, le robuste Ançoumat se hâta de saisir le cheval et le lieu du sacrifice le vit arriver couvert de gloire.

24. Il s'avança, ô prince la joie de Raghou, vers le râdjâ purifié par les cérémonies purificatoires et lui communiqua ce qu'avait dit Souparna.

25. Le monarque fut consterné en entendant les épouvantables nouvelles d'Ançoumat, et il acheva son sacrifice, mais il l'acheva en quelque sorte le cœur déchiré.

26. Puis il regagna sa cité: l'œuvre sacrificatoire du potentat à la pensée profonde était faite et parfaite. Quant à faire venir Gangâ, il n'en vint pas à trouver un moyen auquel il pût se fixer[15].

27. Et ce fut sans avoir mis la main sur un procédé auquel il pût se fixer[16] qu'il paya sa dette à Kâla: 30 mille années durant, il avait régi cette terre[17].

SARGA XLIV.

LA GRACE ACCORDÉE A BAGHIRATHA.

(**Baghîratavarapradânam.**)

1. Quand le swarga se fut ainsi ouvert pour Sagara, ô Râma, ses sujets élurent l'équitable Ançoumat pour souverain.

2. Et ce fut un règne d'une prodigieuse grandeur que celui d'Ançoumat, ô prince la joie de Raghou! il lui naquit un fils du nom de Dilîpa.

3. Plus tard, confiant le soin de l'empire à Dilîpa[1], l'illus-

[15] *Nâdhyâgatchtchhati niçtchayam.* — [16] Presque les mêmes mots (*âgatwa niçtchayam*); mais l'it. varie beaucoup (*destituto d'ogni opportuno consiglio*). On reverra S. 44, çl. 7, *niçtchayam tchâpy âgatwêva.* — [17] *Mahîm imâm*, c.-à-d. la terre. — [1] « A 2 onctions» (si l'on

tre Ançoumat, en sus de bien d'autres œuvres, se rendit sur la crête de l'Himavat; et là, ô Râma, il se livra aux austérités, ce monarque couvert de gloire.

4. Il brûlait du désir d'opérer la descente de Gangâ, la descente purifiante, ce pénitent à l'immortelle splendeur. Mais ce fut sans avoir réalisé cette aspiration de son cœur que ce potentat si vertueux,

5. Que ce sage à l'immensurable splendeur, que cette âme sublime, au bout de trente-deux milliers d'années passées dans d'effroyables austérités, prit possession du swarga.

6. Il en fut encore ainsi de Dilipa : ce monarque à grandiose splendeur offrit de nombreux sacrifices, et vingt mille ans durant veilla au bonheur de la terre,

7. Sans arriver à son plan[2] de faire descendre Gangâ ; puis, ô prince tigre des mortels, la maladie le transporta sous la puissance de Kâla.

8. En se rendant à ce monde d'Indra qu'il avait mérité par les actes les plus purs, ô Râma, c'est à son fils Bhagîratha[3] qu'il laissa l'empire, ce dominateur des populations.

9. Après lui donc règne l'équitable Bhagîratha, lequel, ô prince la joie de Raghou, n'eut pas d'enfant, quoique perpétuellement il souhaitât voir ses traits se reproduire dans des fils.

10. Il vécut alors au milieu d'excessives austérités dans la région de Gokarna[4], ce monarque à l'incomparable splendeur : ses bras étaient levés en l'air ; au temps des plus ardentes chaleurs, cinq brasiers l'entouraient. — Oh ! quels vœux rigides[5] !

11. En hiver, il prenait l'eau pour couche[6]; pendant la saison des pluies, il s'exposait aux ondes torrentielles[7]; des feuilles sèches formaient sa nourriture : il avait mis un frein à l'âme, un frein aux actes voluptueux[8].

écriv. *Dwilîpa* pour *Dilipa*).—[2] *Niçtchayam tch-*.—[3] «Au char fortuné». — [4] «A herbe de vache» (*Karna* veut dire aussi «oreille» et «casque»): Le Gokarna est dans le Malabar actuel. — [5] *Pantchatapâgrîchma* : S. 33, 6 et S. 65, n. 14. [Puis vient *yatavratah*, dans l'it., *perseverava nei santi voti*].—[6] *Djalaçayo*. L'it. *giaceva in umido suolo*.—[7] *Abhrâvakâçikah*. Dans l'it., *stava in sullo scoperto*.—[8] *Yatâtmâ yatamêthounah* :

12. Un millier d'années se passe. Charmé de cette formidable pénitence du monarque, Brahmâ lui-même arrive un jour en son ermitage, Brahmâ le suprême dominateur des créatures.

13. Le bataillon des Immortels environne le splendide Déva, un céleste char d'élite le porte. Il prend la parole; et l'austère personnage, qu'il trouve faisant acte d'austérité, l'entend prononcer ces mots :

14. « Bhagîratha, monarque à la haute fortune, je suis » content de toi : reçois de moi le don que tu souhaites le plus, » maître de la terre. »

15. Voici le langage qu'à la vue de Brahmâ venu en personne, tint Bhagîratha le prince à grandiose splendeur, dans l'attitude de l'andjali.

16. « Si tu es content de moi, seigneur, si ma pénitence a » quelque force, que les fils de Sagara obtiennent par moi la » libation funèbre !

17. » Que les eaux de Gangâ en s'épanchant sur les cendres » de tous ces corps les purifient! et que, lavés de leurs taches, » ils aillent tous au swarga, mes lointains ancêtres[9]!

18. « Puis, ô dieu propice, que jamais il n'y ait absence de » descendance dans la race d'Ikchwâkou ! Voilà pour moi le » don préférable à tous. »

19. Quand le roi se fut exprimé en ces termes, l'Aïeul de l'univers, assisté des mondes, proféra ces paroles de bon augure, que la douceur de la voix embellissait encore[10] :

20. « Bhagîratha au trésor de macérations, à la haute fortune, au char gigantesque, hé bien, oui, que l'immortelle » race d'Ikchwâkou se continue sans interruption !

21. « Et que cette Gangâ, la prééminente parmi les fleuves, tombe des swargas, et traverse la terre entière, sur laquelle elle sera tombée avec son onde impétueuse !

22. » Mais au préalable, il faut, râdjâ, trouver grâce et merci » auprès du dieu Çiva[11] pour qu'il soutienne le choc de cette » déesse. Car, lorsque Gangâ se précipitera d'en haut, la terre, » c'est évident[12], ne pourra résister au poids de cette chute.

cp. S. 5, n. 42, *yatâbhir yatâtmabhih.* — [9] *Prapitâmahân.* Dans l'it., *i nostri avi*, comme pour *pitâmahân.* — [10] *Çoubhâm vânîm madhourâkcharabhoûchitâm.* — [11] *Çivo Devah prasâdyatâm.* — [12] *Vya-*

23. » Gangâ ! tenir ferme sous Gangâ ! Je n'aperçois hors » Çankhara[13] nul autre qui puisse soutenir cette impétuosité » presque irrésistible, nul au monde[14]. Occupe-toi donc de le » rendre propice. »

24. Ainsi lui parla, ô râdjâ, le Souverain, le Bisaïeul ; et, après cette allocution qui conseillait de conduire Gangâ sur la terre, il prit la route du Tridiva[15].

SARGA XLV.

LA DESCENTE DE GANGA[1].

(**GangâvataraNam**).

1. Ce seigneur des créatures une fois parti, le râdjâ se mit à ne presser que du bout de l'orteil la surface du sol, le râdjâ passa l'année entière dans cette posture ,

2. Le bras levé au-dessus de la tête, sans soutien d'aucune sorte, n'ayant d'aliment que l'air, dépourvu de tout abri, sans mouvement et debout, ainsi qu'un tronc d'arbre, et sans sommeil la nuit comme le jour[2].

ktam. — [13]Çiva : cp. S. 1 , n. 53. — [14]*Tasya dhârayitâram tcha nânyam paçyâmi Çankharât vegam soudouhsaham loke.* Voici l'it. : *Niun altro io veggo nel mondo fuorchè Siva atto a sostenere l'impeto soverchiante della fiumana.* — [15]« Triple ciel » pour « ciel » (*diva*). — [1]L'épisode qui suit est célèbre. [Schlegel l'avait traduit en hexamètres allem. (I, 50-56 de l'*Ind. bibl.*, ou III, 8-60 de ses *OEuv.*). Plus tard Hœfer en a risqué une autre version métrique (II, 35-75 de ses *Ind. Gedichte*). H. H. Milman en a donné quelques passages dans son *Nala* (Oxf., 1835); et de même M. d'Eckstein dans le *Catholique*, mais d'après Schlegel.] La légende est à haut degré cosmogonique. D'où vient le Gange? Il tombe du ciel, ont dit les peuples enfants qui, d'une part, le voyaient descendre de hautes cimes neigeuses perçant la nue, qui, de l'autre l'assimilaient aux pluies diluviales de la chaude saison et aux trombes. Ainsi l'ancienne Egypte voulait que le Nil découlât de la voûte céleste, épanché par le Verseau (*V.* Porphyre, *des sources du Nil*, fragm.). Ceci posé, est-ce hasard que la naissance de Gangâ et la mort des Sagarides se suivent de si près ? Non ! cette mort nous a fait penser au feu central (S. 42, n. 15): feu central implique une évaporation immense, d'où énorme humidité dans l'atmosphère, d'où Gangâ au ciel avant que la terre voie tomber Gangâ. Aux 2 mythes s'en liera un 3e, l'origine de l'Océan : cp. n. 19, fin. — [2]Cp. çl. 40 41,

3. Après cela, sitôt que l'année fut complète, celui que vénèrent tous les Dévas, celui qui donne les aliments aux animaux, le possesseur d'Oumâ, dit à Bhagîratha :

4. « O des hommes le plus parfait, je suis content de toi, » j'accomplirai l'acte objet de ta prédilection, ce grand acte. Je » soutiendrai, quand il tombera, le poids du fleuve aux trois » routes qui traverse l'éther. »

5. Escaladant alors les crêtes de l'Himavat : « Tombe, » s'écrie Mahéçwara[3], « tombe, ô Gangâ ! » Tel est le langage par lequel il interpelle le fleuve qui traverse l'éther.

6. Et il éparpilla de tout côté les abondantes tresses de sa chevelure qui occupent nombre de yodjanas en étendue et qui rappellent les cavernes des montagnes rocailleuses.

7. Alors Gangâ, la rivière des Dévas, tombe et se précipite du ciel avec la plus vive impétuosité, ô Râma, sur la tête de l'Immortel dont on ne saurait mesurer la vigueur.

8. Un an encore, un an entier se passa, et Gangâ comme affolée errait roulant ses flots impétueux étendus sur la tête du Déva.

9. Au bout de ce temps, Bhagîratha trouva derechef grâce, — ses efforts pour le dégagement de Gangâ trouvèrent grâce, — auprès du Déva grandiose, du possesseur d'Oumâ.

10. Propice aux paroles du saint, Hara laissa s'échapper Gangâ : une simple boucle de sa chevelure fut écartée, un canal s'ouvrit spontanément aux flots.

11. Et par ce canal s'épandit Gangâ qui prit soudain trois routes[4], Gangâ purifiant le monde, ô Râma,... car c'est l'onde pure, la source adorable, le fleuve dès Dévas !

12. Alors parurent des Dévarchis, des Yakchas et des bandes de Siddhas portées, ô Râma, les unes sur de grands chars de toute espèce, les autres sur des chevaux ou sur des éléphants d'élite.

et n. 21. — [3]Ou simplement « Mahâdéva »; mais ici nous préférons au nom propre pur la périphrase faisant office de nom propre. — [4]Ainsi Gangâ serait la rivière aux 3 routes, ou parce qu'elle est coupée par des îles en 3 bras, ou parce qu'elle est formée de 3 petits cours d'eau, soit ; mais l'on verra plus bas, çl. 40 41 une autre explication,

13. Puis c'étaient des Divinités qui se précipitaient dans les flots, et se tenaient là présentes ; puis, Brahmâ lui-même qui venait à la suite de Gangâ, Brahmâ, l'Aïeul du monde.

14. Oui, cette merveille, la grande merveille du monde, cette magnifique chute de Gangâ, les Dévas par grosses troupes étaient avides de la voir et s'étaient réunis dans ce but..., les Dévas à l'immensurable puissance.

15. Ces essaims d'Immortels tous ensemble descendant d'en haut et leurs riches ornements faisaient rayonner et ressembler à un monde éclairé de cent soleils l'espace encombré de nuées humides.

16. Ici le flot courait avec plus de rapidité, là il s'enroulait en courbe oblongue ; il se déployait sur tel point, sur tel autre il redevenait plus lent[5].

17-. En quelques endroits, la vague venait se heurter contre la vague.

-17, 18-. Des dauphins, des nâgas par bandes épaisses, des poissons aux agiles frétillements, semblaient un semis d'éclairs lancés émaillant l'espace[6].

-18, 19-. De blanchâtres flocons d'écume, en s'éparpillant par milliers dans l'atmosphère, lui donnaient l'aspect de l'atmosphère blanchissante de l'automne, qu'envahiraient à torrents des flots de cygnes.

-19, 20-. Et des bonds tantôt plus hauts tantôt plus bas amenaient rez terre l'onde qui, tombant de la tête de Çankhara, venait toucher le sol.

-20, 21-. Grahas[7], Ganas[8], Gandharwas, Nâgas habitants des profondeurs de la terre laissaient la route libre à ce courant irrésistible.

-21, 22-. Et à mesure que l'onde purificatrice et vénérée se

plus haute, et théologiquement parlant la seule vraie.— [5]Des 4 aspects énumérés ici, le 4e s'oppose au 1er, le 3e au 2d : nous gardons l'ordre. —[6]En it., *tutto l'etere era cinto, a guisa di baleni sparpagliati* (puis le 1er v. du çl.): nous avons voulu laisser en relief l'idée «lancés» (*kchipt-* de *vikchipt-*); et pour rendre *vritam* (qui n'est pas *parivritam*) «émaillé» au lieu de «ceint» (*screened,* dit Yates) nous a paru plus approximatif que quoi que ce soit. — [7]Lutins, esprits follets, que quelquefois on compare aux larves (fort gratuitement, ce nous semble, du moins ici). — [8]Suivants de Çiva, fort peu connus. Du reste c'est le

répandait sur les membres de Bhava[9], tous s'y livraient à des ablutions dont l'effet était de les rendre sans souillure[10].

-22, 23-. Il en était même que des malédictions avaient jetées du firmament sur le sol terrestre : l'âme purifiée par ces flots, ils reprenaient la route du ciel.

-23, 24-. Partout[11], le son étouffé de prières que les Dévarchis et les Siddhas, ces Richis à la haute sainteté[12], murmuraient à voix basse ; partout, le chant des Dévas, des Gandharwas ; partout, les bandes d'Apsarases exécutaient des danses,

-24, 25-. Des groupes de mounis se livraient aux transports de la joie. L'allégresse avait gagné l'univers ; les trois mondes étaient ravis de la descente de Gangâ.

-25, 26-. Bhagîratha le râdjarchi était placé sur un char céleste, et s'avançait en tête de tous, resplendissant ; derrière lui suivait Gangâ.

-26, 27-. Gigantesques et torrentueuses étaient ses vagues, ô descendant de Raghou. Et l'on eût dit qu'elles dansaient, tant la véhémence propre à la déesse éparpillait ses flots ! tant l'écume lui faisait comme une crête et des guirlandes !

-27, 28-. Tant les houles immenses tourbillonnaient ! tant était colossale l'impétuosité de son courant[13] ! Oui, Gangâ se déroulait semblant se jouer, à la suite de Bhagîratha.

-28, 29-. Puis les Dévas, tous tant qu'ils étaient, avec la foule des Richis, avec les Dêtyas, les Dânavas, les Râkchases, avec les Gandharwas et l'élite des Yakchas, avec les Kinnaras et les Ouragas de grande taille,

-29, 30-. Et la totalité des Apsarases, ô Râma, servaient de

mot même qui signifie « troupes », « bandes ». — [9]Çiva : le surnom est connu : nom commun, il veut dire « Être » ou « Monde ». Il a surtout l'avantage de bien faire comprendre Bhavânî. — [10]*Gatakalmachâh. Kalmacha* substantif se prend surtout en sens moral ; mais évidemment, si l'on examine son sens comme adjectif et celui de *kalmâcha*, il peut se prendre ou s'est pris au physiq. — [11]Ce mot ajouté nous aide ensuite à calquer l'ordre (*Djapouç tcha Devarchayo.... djagouç tcha Devagandharwâh.* — [12]Dans l'it., *celesti Risci.... Saddhi e... grandi Saggi.* A nos yeux *Devarchayo.... Siddhâç tcha paramarchayah* ne sont que 2 groupes, richis-dévas (ou dévarchis) et richis-siddhas ; et la place de *tcha* l'indique. — [13]Ces 4 incises que commence le mot « tant » rendent 4 épithètes féminines parallèles *mahâtarangâoughavatî phenamâlâvatansikâ mahâdjalavartavatî mahâvega-*

cortége au char de Bhagîratha[14], s'avançant joyeusement à la suite de Gangâ ainsi que tous les habitants des eaux.

-30, 31-. En quelque lieu que se portât Bhagîratha, là soudain venait, ô prince tigre des humains, la glorieuse Gangâ, que l'univers entier adore.

-31, 32-. Parvenu à l'Océan, le râdjâ que suivait toujours Gangâ, s'enfonça dans les profondeurs de la terre qu'avaient creusée les fils de Sagara.

-32, 33-. Et entraînant Gangâ aux entrailles de l'abîme[15], il fit couler l'onde exhilarante sur tous ses ancêtres[16] de la ligne paternelle qui n'étaient que cendres.

-33, 34-. Sitôt que le flot de Gangâ les eut baignés, les fils de Gangâ revêtirent des formes éthérées et s'envolèrent transportés d'allégresse au swarga[17].

-34, 35-. A l'aspect de tous les Pitris[18] recevant la libation funèbre grâce à l'intervention du magnanime Richi, Brahmâ lui tint ce langage au milieu de la foule des Immortels :

-35, 36-. « Tu viens, ô tigre des hommes, de délivrer » tes lointains ancêtres, les soixante mille fils du généreux » Sagara.

-36, 37-. » A jamais impérissable, ce colossal magasin d'on» des[19] prendra le nom du roi Sagara ; et la célébrité, grâce » à la dénomination de Sâgara, qu'il portera, sera son lot.

pravâhinî.— [14]Jeu de mots: *Bhagîratharathânougân* : cp. S. 44, n. 3, — [15]*Rasâtalatalam*, tandis qu'au çl. préc. se lit *talam bhoûmer*, rien de plus. L'it. a *nelle regioni inferne* ici et *nel seno della terra* plus haut. — [16]*Pitâmahân.* A vrai dire, le poète eût dû dire « oncles » ou si l'on y tient « oncles paternels ». — [17]Notons en passant que cette idée de la nécessité des libations funèbres, afin que le mort n'ait plus en qq. sorte qu'une forme impondérable et vole au ciel, est le point de départ de l'idée grecque qui fait errer 100 ans au bord du Cocyte ceux qui n'ont pas de sépulture. L'Achéron (dont Charon n'est qu'une variante) est une 2de élaboration de ce mythe. On y reconnaît l'intervention de l'eau comme purifiante, comme effaçante [pour celle-ci l'Egypte a servi d'intermédiaire]. Enfin le Léthé en est une 3e.— [18]Aussi les ancêtres, mais les ancêtres en quelque sorte divinisés, ce qui n'était pas dans *pitâmahân*. On est d'ailleurs familiarisé aujourd'hui avec le nom de *pitri*. — [19]L'it. dit simplement *Oceano*, et en tout *Quest' Oceano incorruttibile.* Plus encore que pour *Mahâdeva* (*V*. n. 3) il nous a paru à propos de calquer la périphrase *mahodadhih*, bien qu'en d'autres

-37, 38-. » Et tant que ce monde-ci verra ce Sâgara prolon-
» ger inébranlable et perpétuel son existence, le ciel sera la ré-
» sidence de Sagara et de ses fils.

-38, 39-. » Et Gangâ, ici présente, Gangâ devenue ta fille,
» ô noble râdjâ, sera renommée dans les trois mondes sous
» l'appellation de Bhâgîrathî.

-39, 40-. » Gangâ aussi sera son nom tout aussi bien que
» Bhâgîrathi à cause de sa venue[20] sur la terre ; à cette reine
» des fleuves sera donnée de plus le titre de Tripathagâ,

-40, 41-. » De Tripathâ[21], nom que le parcours de trois
» routes vaut à la déesse qui baigne trois mondes, nom tel que
» les Immortels et les Richis l'articulent.

-41. » Oui, Gangâ sera son second titre, puisqu'elle sera
» venue sur la terre[22], ô seigneur des laboureurs !

42. » Oui, Bhâgîrathî sera sa troisième appellation, ô sec-
» tateur des observances, et pour l'amour de toi on la répu-
» tera ta fille, ô sage profond[23].

occasions on puisse et même on doive dire l'*Océan*. Mais ici l'on nous dépeint l'origine de l'Océan : à peine il est né, on lui donne un nom, son 1er nom, Sâgara : sans doute il en aura d'autres, mais il ne les a pas encore ; sans doute il sera l'Océan, mais jusqu'ici l'on n'en a que l'idée (colossal magasin d'eau) et le nom primordial (Sâgara). A présent, deux mots des idées qu'implique cette partie de l'épisode. 1o C'est un 3e mythe : il se lie aux autres, mais il en est distinct. 2o L'Océan n'est donc qu'une forme de Gangâ : c'est Gangâ cessant de courir, Gangâ reçue dans la partie basse de la terre, dans le patalam en quelque sorte. 3o Il faut donc distinguer dans l'Océan son lit, le *pontos* des Grecs, et ses eaux, Téthys. Les Sagarides sont les élaborateurs de Pontos, l'ensemble de forces qui ont creusé la dépression terrestre; Gangâ rappelle Téthys. — [20] *V.* n. 22. — [21] «A trois routes», et (en prenant le quadrisyllabe précédent) «qui chemine par trois routes». La raison de ce nom est indiquée l'instant d'après. Mais déjà le poète en a donné une autre, çl. 41, et cp. n. 4. L'it. traduit *Trivia.* Sans prétendre approuver sans réserve, nous remarquerons: 1o qu'en réalité (bien qu'on y songe peu) *Trivia* d'abord s'est dit d'Hécate, comme *Tripathâ* de Gangâ, par allusion aux trois mondes; 2o qu'Hécate et la redoutable femme de Çiva ont l'une avec l'autre de profondes analogies. — [22] *Gâm gatâ.* C'est un raffinement d'étymologie. En réalité l'acc. de *gâou* n'a rien à démêler ici ; le *gam-* «aller», d'où *gata,* suffit. L'on a pu lire çl. -39 40- (n. 20) *gamanâd bhoûmer*: l'on ne voit d'abord que *gam-*, mais on finit par se dire, «le poète aurait-il prétendu par *bhoûmer* préluder au *gâm* qui précède *gatâ?*».—[23] *Vitchakchana.*

43. » Et aussi longtemps que cette colossale rivière, aussi » longtemps que Gangâ existera sur terre, aussi longtemps » ta gloire indestructible sera répandue parmi les nations.

44. » A présent, tout à tes ancêtres de la ligne paternelle, » ô souverain des enfants de Manou, procède pour eux aux » libations funèbres ! ô râdjâ, réalise tes promesses.

45. » Ton illustre ancêtre lui-même, ô râdjâ, Sagara n'a » pu, tout éminent qu'il fût parmi les justes, acquérir la » grâce si chère à son cœur.

46. » Ançoumat, à son tour, ô fils chéri, en dépit de sa puis- » sance, que nul au monde ne surpassait, a vainement cherché » à conduire ici Gangâ : il n'a pas atteint le but souhaité.

47. » Enfin, celui que les Râdjarchis des âges antiques ri- » vaux des Maharchis en splendeur n'ont point égalé en aus- » térités, ce rigide observateur des devoirs du kchatriya,

48. » Ce monarque à la force prodigieuse, Dilipa, » ton père, ô prince à la haute fortune, ô cœur sans tache, » n'a pu non plus, malgré ses désirs, entraîner ici Gangâ.

49. » C'est par toi qu'a été menée à fin la promesse, ô maî- » tre des hommes ! aussi as-tu conquis dans les mondes une » gloire suprême et que les Tridaças estiment haut.

50. » Oui, avoir opéré ainsi la descente de Gangâ, ô irré- » préhensible vainqueur de tes antagonistes, te vaut une place » des plus grandioses dans l'empire de justice.

51. » Lave-toi, ô le meilleur des hommes, ô le plus parfait » des êtres qui respirent[24], lave-toi dans cette onde à tout ja- » mais; et, sans tache désormais, ne recueille que fruits purs[25].

52. » Que la libation funèbre à tes ancêtres paternels soit » opérée par toi selon les modes les plus propices, et que le » bonheur t'accompagne, homme éminent[26] ! je retourne en » ma céleste demeure. »

53. Ainsi parla Brahmâ le seigneur à Bhagîratha le dompteur d'antagonistes; et il s'en revint, accompagné des Dévas, à ce monde inébranlable qui est le sien.

54. Bhagîratha le râdjarchi, de son côté, après avoir fait les

R., *tchakch-*. — [24] *Pourouchaçrechta*. — [25] *Pounyaphalo bhava*. Dans l'it. *ricevi il premio della tua virtù*, comme si *pounya-* faisait fonction de régime dans l'adj. *pounyaphalo*. — [26] « Taureau des hommes (*na-*

libations suprêmes à tous ses ancêtres de la ligne paternelle, rentra dans Ayodhyâ,

55. Et comblé de succès en même temps que supérieur à tous en vertu, il reprit en mains les rênes de l'empire. O descendant de Raghou, ses sujets étaient ravis de la présence d'un tel roi.

56. Voilà, Râma, l'histoire de la descente de Gangâ : je te l'ai contée tout au long. Mille prospérités et bonne santé ! L'instant de la sandhyâ est arrivé.

57. Opulence, renom, longévité, place dans le swarga, pureté d'âme sont attachées à la relation que je viens de tracer, au tableau de la descente de Gangâ ».

SARGA XLVI.

L'ORIGINE DE L'AMBROSIE.

(**Amritotpattih**).

1. Les paroles de Viçwâmitra entendues, Râma, le fils de Daçaratha, fut saisi d'un étonnement profond, puis il s'adressa au sage en ces termes :

2. « Oh ! que de hautes merveilles entassées dans ce récit que tu viens de me faire, mouni grandiose, et de la descente purifiante de Gangâ et de l'Océan voyant remplir son lit !

3. Cette nuit sera des plus pures, cette nuit sera pour nous rapide comme un moment, pourvu que nous la passions à méditer ces récits qui chassent loin de nous la crainte du mal. »

4. Et pour lui en effet, et pour le fils de Soumitrâ, la nuit se passa en ces lieux à méditer la relation de Viçwâmitra.

5. Plus tard, un jour sans nuage vint éclaircir le ciel : soudain Viçwâmitra le grand solitaire, après avoir effectué la cérémonie du matin, entend Râma, qui de même s'est acquitté du devoir[1], lui adresser ces paroles :

6. « Voilà la bienheureuse nuit passée ! Cette narration si

rapoungava). De même S. 46, çl. 9, *mounipoungavah* pour Viçwâmitra. — [1] *Satkritya kritâhnikam.* Le 1er mot est rendu dans l'it. par *reverente.* L'on appréciera en s'inspirant des *invitus invitam*, *vani*

digne d'être ouïe, nous l'avons ouïe : passons à présent cette masse fluviatile aux ondes pures, cette reine des masses fluviatiles, la rivière qui court les trois routes.

7. La nef solide et vaste que voici sera parfaite pour franchir cette masse d'eaux. On dirait qu'elle a vu de loin venir ta personne, je le pense du moins. »

8. Dès qu'il eut ouï ces paroles de l'infatigable Râma, il donna des ordres pour la traversée, Viçwâmitra le mouni grandiose ;

9. Et arrivé sur l'autre rive, il y aperçut, lui, le solitaire par excellence, des pénitents à l'âme domptée et asservis aux dévotes observances.

10. Après leur avoir régulièrement payé son tribut d'hommages, il parvint, toujours Râma l'accompagnant, à la charmante ville de Viçâla[2], la pareille de la divine cité céleste.

11. Là Râma, le prince de haute intelligence demanda, faisant l'andjali, à Viçwâmitra dès qu'ils furent arrivés en cette ville de Viçâla :

12. « Quelle est donc au milieu de tant de royales dynasties la dynastie de Viçâla le magnanime ? je voudrais le savoir, ô mon noble guide ; et le désir en est chez moi des plus vifs. »

13. Sitôt qu'il eut ouï la parole de Râma le prince à l'âme judicieuse[3], il entama récit nouveau, Viçwâmitra l'ascète aux pénitences grandioses :

14. « J'ai entendu jadis Çakra raconter ces détails aux dieux réunis : je vais te les répéter comme je les ai ouïs : écoute, ô descendant de Raghou.

15. Dans l'âge Krita[4], ô Râma, vivaient les fils de Diti, héros à la force extrême, et les fils d'Aditi[5], êtres à l'extrême vigueur, les uns et les autres très-orgueilleux de cette vigueur et de cette force.

16. Tous étaient frères, mais se jalousaient : car tous étaient fils du magnanime Kaçyapa ; mais ayant pour mères deux sœurs rivales[6], ils visaient à se surpasser les uns les autres.

vanam, puis *Littora littoribus contraria, fluctibus undas Imprecor* (Virg., *En.*, IV). — [2]« Etendu », « large ». On va voir que c'est le nom du prince. Sa capitale (sa ville, dit l'Indou), était Oudjein, nommée égalem. *Vêçâlâ* (la Viçalienne) : *V.* S. 49, -14. — [3]*Viditâtmanah.* — [4]S. 1, n. 79. — [5]*V.* S. 19, n. 5 ; et cp. III, 21. — [6]*Sâpatnyâh,* fils de *sa-*

17. Or, un jour que ces adolescents à la colossale vigueur s'étaient réunis, une idée leur vint. « Il faudrait, » se dirent-ils, « ne jamais vieillir et être immortels : comment nous y » prendre ?..... » O descendant de Raghou,

18. Les voilà donc qui se mettent à réfléchir sur le fait, puis ils imaginent, ils arrêtent ce qui suit: « Mettons-nous tous en-» semble à battre la mer de lait,

19. » Après avoir recueilli quantité d'herbes salutaires et » les y avoir çà et là disséminées, puis buvons le suc que nous » exprimerons de ce mélange.

20. » Grâce à ce breuvage, nous serons inaccessibles à la » vieillesse et à la mort ! Nous bannirons la fièvre ! nous au-» rons en partage l'énergie, la vigueur, la puissance, la beauté! » nous resplendirons ! »

21. Cette détermination prise, ils se mettent à battre la demeure de Varouna ; le Manthara leur sert de cylindre pour battre le liquide, et Vâsouki[7] de câble.

22. Tandis que l'onde était ainsi battue, l'écume livra passage à des femmes de charmes exquis, et, comme le suc de l'onde les avait produites, Apsarases[8] fut leur nom.

23. On en comptait soixante décuples millions[9], ô Râma, de ces Apsarases célestes, aux formes célestes, aux célestes parures et célestes costumes, opulemment pourvues de ces hautes qualités[10],

24. La beauté, la jeunesse, les suaves manières, et resplendissantes d'un doux éclat, et ayant pour cortége d'incalculables[11] essaims de suivantes.

25. Ni Dévas, ni Détyas, ô Râma, ne les prirent par la main[12], ô fils de Raghou; et dès qu'elles ne furent point prises pour épouses, il en résulta que toutes restèrent le partage de tous[13].

patnis ou co-épouses. L'it. omet ce trait en disant *rivali* des fils seuls (car *spardhinah* est rendu par *invidiosi*). — [7] Sur ce roi des serpents, S. 41, n. 5.— [8] *Ap-* « eau »; *sarasa* « succulent », « exquis ».— [9] *Chachtih kotyo*. Il eût été aisé de dire *Chad arboudhâ*, en préposant (au lieu de faire suivre *'bhavan Râma*) *Râmâbhavan*. — [10] Dans l'it. *dotate*, et rien de plus. Le samsk. porte *-gounâdhyânâm*. — [11] *Açankhyeyâ*. — [12] *Djagrihour* « prirent » sous-ent. « pour épouses ». — [13] *Sâdhârana-*

26. Vint ensuite, ô prince la joie de Raghou, la fille de Varouna, Vârounî[14] : elle s'élança de cette écume aspirant au mariage.

27. Les fils de Diti, ô Râma, ne prirent pas la main de la fille de Varouna, les enfants d'Aditi la lui saisirent avec des transports d'allégresse[15].

28. Et les dieux, parce qu'ils se saisirent de cette main, reçurent le nom de Souras ; Asouras[16] est celui des Dêtyas, parce qu'ils la refusèrent.

29. Le cheval Outchtchêhçrava[17] sortit de la mer ; puis Kaoustoubha[18], ce joyau des bijoux[19], puis immédiatement après la merveilleuse amrita,

30. Et en même temps presque que l'amrita, surgit le roi de la médecine Dhanwantari[20] : un barillet plein d'amrita chargeait son bras.

31. Dhanwantari précédait le poison qui empoisonne l'univers ; et les Nâgas, tous tant qu'ils étaient, s'emparèrent de ce principe, qui brûle comme la flamme et le soleil.

32. Alors éclata pour la possession de l'amrita une collision entre les robustes bataillons des Dévas et des Asouras, collision, ô Râma, qui faillit opérer la destruction de l'univers, collision gigantesque.

33. Dans cette bataille gigantesque d'êtres à l'immensurable valeur, ce furent les fils d'Aditi, ô Râma, qui défirent la postérité de Diti.

34. Et cette défaite de la postérité de Diti valut l'empire à

krita. D'*âdhâra* «réceptacle» et *sa* pour *sam* «avec». *Sâdhâranastrî* se prend pour «femme publique», sans être même chose tout-à-fait. — [14] Son vrai nom était *soura*, de *sour* pour *swar* «ciel». — [15] La polyandrie en vogue au Tibet n'a pas fleuri qu'au Tibet : la mythologie et les vieilles légendes de l'Inde en offrent des traces fréquentes (témoin d'abord Draoupadî, la femme des 5 Pândavas). — [16] On sent bien la vanité de ces deux étymologies ; et là encore *sour* pour *swar* (*V.* n. 14) explique tout, l'un des noms signifiant «célestes», l'autre «non célestes». — [17] «Qui dresse les oreilles». Cheval d'Indra (*V* D'Eckstein, *de l'humanité primit.*, dans le *Cathol.*). — [18] Adjectif neutre substantifié dérivé de Koustoubha «Vichnou» (m. à m. «bouc de la terre») : c'est le grand joyau que ce dieu porte sur la poitrine. — [19] *Maniratnam*. Dans l'it., *gemma* simplement. — [20] De *dhanouch* «arc» et *antara* «espace intermédiaire» (comme si ce médecin des dieux se

Pourandara[21], désormais comblé de joie, nanti du plus vaste pouvoir, et honoré de tous les dieux.

35. Oui, plus de fébriles agitations pour lui[22]. Ses ennemis, il les a écrasés ; l'allégresse la plus vive, il s'y livre avec les Hautes Intelligences[23] ; et les nations aussi s'y livrent avec les troupes de Richis et les Tchâranas[24].

SARGA XLVII.

L'EMBRYON MIS EN PIÈCES.

(Garbhabeda).

1. Quand ses fils eurent été battus par les Dévas, Diti, en proie à la plus vive douleur, adressa ces paroles au fils de Maritcha, à Kaçyapa son époux.

2. « Seigneur, voilà mes enfants écrasés par tes autres en-» fants, Çakra et ses frères. Hé bien, je veux que de longues » macérations me donnent un fils qui détruise aussi Çakra.

3. « Les austères macérations, c'est moi qui les accompli-» rai : toi, daigne me faire octroi du germe qui le produira.... » Oh ! oui, c'est toi qui vas engendrer ici en moi le fils exter-» minateur de Çakra. »

4. Les paroles de son interlocutrice entendues, soudain le fils de Marîtcha, Kaçyapa, dont grandiose est l'irradiation[1], répondit à la désolée Diti :

5. « Qu'il en soit comme tu le dis. Félicités sur ta tête ! » Tiens-toi pure, ô trésor de pénitences. Tu donneras le jour » à ce fils objet de tes vœux et l'exterminateur de Çakra,

6-. » Si tu te maintiens pure mille ans entiers[2]. »

fût montré avec son baril au milieu de l'arc-en-ciel. — [21] Un des noms les plus connus d'Indra, mais dont le sens est fort ambigu. Il pourrait s'interpréter «effroi de la ville», mais évidemment telle n'a pas été l'idée. Mieux vaudrait y voir «effroi prééminent». Mais ni cette explication, ni d'autres, possibles encore, ne sauraient satisfaire pleinement. — [22] *Vidjwaro.* Au moral, tandis que plus haut *gatadjwarâh* (çl. 20) se prend au sens propre : les deux mots cependant sont complétement synonymes et pourraient s'échanger. — [23] Ou «les Viboudhas» : *V.* S. 39, n. 3. — [24] V. n° 8 du S. 52. — [1] *Mahâtedjâ*, qu'on va revoir, çl. -6 7-. Cp S. 8. n. 29. — [2] Comparant ce vers au çl. suiv.,

-6, 7-. Ces mots dits, le sage aux irradiations grandioses lui saisit la main, et après un doux contact accompagné d'un adieu propice, il reprit le cours de ses macérations, le mouni[3].

-7. 8-. Sitôt qu'il fut parti, ô le plus parfait des enfants de Raghou, Diti avec une allégresse extrême partit, fit choix d'une localité bien arrosée par les eaux et s'y livra aux pénitences les plus saintes.

-8, 9-. Tandis qu'elle accomplissait ainsi les plus hautes pénitences, Çakra était venu là sous les dehors de l'humilité la plus profonde, et lui rendait les services d'un domestique : il il y portait toute son attention.

-9, 10.- Morceaux de bois sec, kouça, racines, fruits, fleurs, feu, eau, oui, tous les objets étaient apportés chacun au temps voulu et avec grand soin à la déesse par Pourandara.

10, 11-. Qu'il s'agît de frictions pour ses membres, qu'il s'agît d'allégement à ses fatigues, Diti trouvait toujours en Çakra un serviteur pour toute espèce d'office.

-11, 12-. Les mille années étaient écoulées complétement à dix ans près.... quand un jour, ô prince la joie des descendants de Raghou, Diti enchantée, s'adressant au Déva aux mille yeux[4], proféra ces paroles :

-12, 13-. « Je suis contente de toi, être à l'énergie gran-
» diose ! Dix ans encore, ô mon fils, — il ne me reste plus
» que dix ans à partir d'ici, et tu te verras un frère. Félicités
» sur ta tête !

-13, 14-. » Pour l'amour de toi, mon fils, je l'élèverai de
» façon qu'il soit avide de triomphes ; et par suite de votre fra-
» ternité, tu partageras l'empire avec lui. »

-14. Ces mots adressés à Çakra, Diti, confiante en Çakra, Diti en présence même de Çakra,

15. La déesse Diti saisie par le sommeil, lorsque le soleil

on peut conclure (ce que confirme le çl. -13 14-) que la gestation sera de mille ans. C'est ce que nous ignorions, même après les gros nombres du S. 1, 100 (et cp. la n.), et nous le remarquons.—[3] *Paninâ samamârdja* (dans l'it. *accarezzò*) *tam Sanspriçya tchoktwâ swasîti jagâma tapase Mounih..*—[4] *Sahasrâkcha.* Nous savons qu'Indra est l'éther, le ciel. Nul doute dès lors que les mille yeux soient les étoiles (*Sed luna videt, sed sidera testes Intendunt oculos,* Juv.). Mais une autre

atteignait le milieu de sa course, laissa ses pieds et sa tête prendre une pose de désordre et s'endormit[5], ô descendant de Raghou.

16. Plus de pureté dès lors ! A la vue de cette chevelure, de cette tête et de ces pieds troquant de place[6], Çakra fut pris d'une joie folle, il ricana ;

17. Puis, pénétrant ce sein que nulle barrière ne protégeait, le destructeur de Bala[7] y brisa le fœtus en neuf morceaux sous les coups de la foudre aux cent nœuds.

18. Puis, chaque fragment de l'être en germe fut derechef coupé en sept, bien que tous tressaillissent avec force, ô Râma, et qu'ils gémissent d'une voix lamentable.

19. Tandis que, mis en pièces dans le sein maternel par la foudre du Déva fulminateur, le fœtus poussait bruyamment des cris plaintifs, ô Râma, Diti s'éveilla :

20. « Ne te lamente donc pas[8] », disait Çakra s'adressant à la gémissante victime; et il n'en était que plus âpre à broyer de sa foudre la victime toute gémissante qu'elle était, Vâsava[9].

21. « Il ne faut pas le tuer, il ne faut pas le tuer ! » répétait Diti. Alors Çakra sortit chassé par l'autorité des accents maternels,

22. Prit l'attitude de l'andjali, et lui dit ces paroles, affectant une humilité profonde et debout vis-à-vis d'elle : « Déesse, » tu t'es souillée d'impureté, tu t'es endormie. »

23. » Moi, j'ai saisi cet instant d'interruption[10], et le fœtus » conçu en ton sein avec le projet de m'exterminer, je l'ai dé- » truit. Veuille m'excuser, déesse ! »

explication est incorporée à une légende célèbre. — [5]Dans l'ital., *s'addormentò.... in isconcia giacitura.* Nous reproduisons tous les mots du texte, mais nous adoucissons la crudité de l'image. *Kritapâdâ çirahsthâne.... souchwâpa.* De même au vers suivant, plus difficile encore, nous lisons en samskrit *tâm pâdatah kritamourddhadjâm, kritapâdâm çirahsthâne*; dans l'it., *per tale modo.* — [6]*V.* n. préc. — [7]*Balasoûdana* (cp. S. 23, n. 35), épithète fréquente d'Indra. Bala est un de ces Asouras, symboles cosmogoniques semés en grand nombre dans la mythologie primitive d'Indra. — [8]*V.* S. suiv., n. 2. — [9]Toujours Indra, on le devine. *Vâsava* signifie naturellement « fils de Vasou », comme s'il y avait un suprême Vasou au-dessus des 8 dieux de ce nom. — [10]*Antaram* « intervalle » (*V.* S. 46, n. 20. L'it. dit *oppor-*

SARGA XLVIII.

RENCONTRE AVEC PRAMATI.

(**Pramatisamâgamah.**)

1. Quand cinquante lambeaux moins un eurent pris la place de l'enfant à naître, alors Diti apostropha le dieu aux mille yeux, qu'il est si difficile de vaincre, et lui dit, navrée d'une extrême douleur :

2. « C'est à moi, c'est à ma prévarication qu'il faut attribuer » le malheur de cet enfant dépecé en tant de morceaux. Tu » n'as point prévariqué, toi, souverain des Dévas, en brû- » lant de voir se produire un avantage pour toi !

3-. » L'événement ayant ainsi tourné, Çakra, ne refuse pas » du moins de faire quelque chose qui me soit agréable[1].

» -3, 4-. Que les sept fois sept lambeaux, vois-tu, s'appel- » lent Maroutas[2], et qu'ils volent au loin travaillant à ce que » tes ordres s'accomplissent, qu'ils volent, dis-je, dans les » sept régions de l'air, empire chacune de sept vents[3].

-4. » Que mes fils, les Maroutas, soient des compagnons qui » t'aident à vaincre tes ennemis.

5. » Qu'il y en ait un qui se meuve dans le monde de » Brahmâ, que les autres occupent le ciel d'Indra. Que les » sept plages de l'univers les voient s'agiter dociles à tes » injonctions.

6. » Que des formes célestes les revêtent, que d'immortels » aliments les substantent, ces Maroutas exécuteurs de tes » volontés. O Çakra, réalise ce que je te demande ! »

7. Les paroles de la Déesse entendues, Çakra, le premier

tunità. — [1]*Nâma,* à peu près *scilicet.* — [2]L'étymologie du nom est très-obscure, et ne peut être dérivée que péniblement de *mri* « mourir » ou de *mrid* « terre » ou de *maranda* « fleur », etc. La 1re toutefois n'est pas sans quelque vraisemblance : les maroutas sont mort-nés. — [3]*Saptavâtaskandhéchou saptasou.* L'it. traduit *sopra i settemplici dorsi de' sette venti.* Mais *skandha* n'a rien ici de commun avec « épaule » ou « dos », il veut dire « voie », « section », et *vâtaskandha* « aire occupée par un vent », « rhumb » (mots trop modernes ou trop techniques que nous avons rejetés, *vâtaskandha* d'ailleurs n'empêchant pas de saisir les 2 éléments *vâta* et *skandha* : cp. çl. 5, *dikchou*

parmi les puissants[4], répondit, ô descendant de Raghou, dans l'attitude de l'andjali : « Qu'il en soit comme tu le dis.

8. » Oui, par considération pour toi, tes fils seront désignés par ce nom de Maroutas, et ma volonté leur donnera un » corps céleste.

9. » Tout ce que tu souhaites là, je l'accomplirai sans réserve ; et tes fils, ceux dont il s'agit en ce moment, se nourriront avec moi de l'amrita,

10. » Et parcourront les trois mondes, intrépides[5] et inaccessibles aux fiévreuses irritations[6]. Goûte la béatitude ! félicités » sur ta tête ! j'exécuterai ta parole.

11-. » Le tout sera comme tu l'as dit, n'en fais pas de » doute ! »

-11, 12-. Cette détermination arrêtée entre eux, la mère et le fils[7] s'en retournèrent chacun chez soi. Telle est, ô Râma, la tradition qu'on nous a transmise.

-12, 13-. C'est ici, ô rejeton de Kakoutstha, le lieu où jadis Indra le grand, quand Diti, par ses austérités, touchait à l'issue prospère, se fit ainsi son serviteur.

-13, 14-. Ici de même, Ikchwâkou le râdjarchi vit naître au sein d'Alambouchâ ce fils d'équité suprême qu'il appela Viçâla,

-14. Et par lequel, ô Râma, fut fondée la cité sans tache dite Vêçâlî[8].

15. Viçâla, ô Râma, fut père du roi Hématchandra[9], et d'Hématchandra naquit le célèbre Soutchandra[10].

16. Soutchandra, Râma, donna la vie au prince qu'on ap-

tchêtâsou sarvâsou vitcharantou).—[4]*Çaktimatâm varah.* C'est un mot singulièrem. expressif que *çaktimat-*, surtout employé pour un dieu auprès duquel se dessine une *Çaktî* de son nom (*V.* S. 14, n. 7): en fin de compte, c'est bien l'idée de « puissant », « nanti de puissance », mais impliquant en ce cas-ci « nanti d'une Çaktî vivante, d'une Çaktî personne (et personne divine) ». — [5]*Nirbayâ vigatadjwarâh.* Nous rendons comme s'il y avait *nirbhayâh.* — [6]Le *nirvritti.* Le texte porte *nirvritâ bhava.* — [7]Strictement, « la belle-mère et le beau-fils » ; mais chez les Indous toute épouse du père a le titre de « mère », et il en résulte qu'on peut avoir plusieurs mères. — [8]*V.* S. 46, n. 2. — [9]« Lune d'or » (au moins en prenant *hema-* pour *hemam*). — [10]« A lune belle » ou « heureuse ». Le grec *evselenos* (avec le vague d'*ev-*) serait un cal-

pela du nom de Dhoûrâçwa[11]; puis de Dhoûrâçwa naquit un fils, Srindjaya[12], —

17. De Srindjaya un fils, et Swarnachtîvi[13] en fut le nom, — de Swarnachtîvi un fils, et Kouçâswa[14] en fut le nom.

18. De Kouçâswa sortit engendré Somadatta[15] aux irradiations grandioses; et en Somadatta, ô descendant de Kakoutstha, Djanamedjaya[16] voit l'auteur de ses jours.

19. C'est le fils de ce dernier, qui régit présentement cette ville: ô descendant de Kakoutstha, ô tigre parmi les hommes, c'est l'équitable, c'est le courageux Pramati[17].

20. A la maison d'Ikchwâkou appartiennent tous les rois de Vêçâlì que je viens de nommer; et tous ont fourni une longue carrière, tous ont eu l'âme grande, tous ont réuni une grande vigueur à une grande puissance.

21. Nous allons passer ici aujourd'hui, Râma, une nuit sans encombre. Demain, le jour venu, enfant de Raghou, la chose est certaine, nous verrons Djanaka.

22. Pramati, cependant, la nouvelle de l'arrivée de Viçwâmitra ayant frappé son oreille, se rendit de sa royale personne au-devant du magnanime anachorète, et lui présenta ses hommages.

23. Il lui offrit, accompagné d'un essaim d'Oupadhyâyas, la lotion des pieds, l'arghya, un siége : il lui demanda, les mains faisant le geste de l'andjali, des nouvelles de sa santé; puis il lui adressa ces paroles :

24. « Quel enchantement pour moi! Je me vois favorisé, ô » noble mouni, de la possession de l'objet que j'avais en vue! » je possède ta présence[18]! Non! il n'est pas d'homme plus » fortuné que moi.

que parfait. — [11]« A cheval couleur de pourpre» (quoique *dhoumâ* «fumée» semble indiquer une autre nuance). — [12]Le sens de ce mot est difficile à découvrir: *djaya*, c'est «victoire»; mais qu'est-ce que *çrîn* qui n'est pas l'acc. de *çrî* (on dirait *çriyan*)? — [13]« Au crachat d'or» (si *swarna-* implique ici l'idée d'or, comme nous le présumons). [La récension septentrionale nomme ici Sahadéva.] — [14]*V.* S. 35, n. 3. — [15]«Donné par le soma». — [16]«Qui fait trembler les populations», nom qui revient sans cesse dans le *Mahâbh.* [La récension sept. l'omet.]— [17]« Prévoyant ».— [18]L'it. a *tu sei venuto nel mio regno e al mio cospetto.* En samsk. : *'smy anougrihitaç.. yasya me vichayam... sam-*

25. » C'est aujourd'hui que ma naissance porte fruit[19], et » que les vœux de mon cœur tournent à la réussite, puisque » je te vois, ô Brâhmane, arrivé sain et sauf en ces lieux. »

SARGA XLIX.

LA MALÉDICTION DE ÇAKRA ET D'AHALYA.

(Çakrâhalyâçapah.)

1. Quand et les demandes qu'il est de convenance d'adresser[1] et les réponses furent épuisées, à la fin de ces paroles, Pramati dit à Viçwâmitra :

2. « O noble ascète, d'où viennent, dis-moi, ces deux jeunes gens ? de qui sont-ils fils ? Quel motif en fait les compagnons de tes pélerinages ? Ils ont tout l'extérieur des Dévas,

3. » Ces nobles mortels : leur allure est celle du roi des lions ; ils ont l'air de deux princes des tigres[2] ; leurs grands yeux à tous deux rivalisent avec la feuille du padma ; tous deux portent des armes choisies ;

4. Ils ressemblent aux deux Açwins par la beauté ; en eux existe la jeunesse : que sur la terre descendent volontairement des Immortels de la demeure des Dévas, ces adolescents en sont l'image.

5. Comment sont-ils venus à pied ici ? Quel est leur but ? A qui doivent-ils le jour, ô mouni, eux qui décorent ces parages comme le soleil et la lune décorent le ciel ?

6. Oh ! entre l'un et l'autre, quelle analogie en fait de taille, de contenance et de gestes ! Quel costume exquis ils portent tous deux, ces héros ! . . . . Oh ! je brûle d'entendre des informations précises. »

7. Ces paroles ouïes, Viçwâmitra retraça tout ce qui s'était passé, les événements relatifs au manoir de l'Issue Prospère, et l'extermination des Râkchases.

prâpto darçanam tchêva. Est-il sûr que *vichayam* ici soit «royaume» (sens rare d'ailleurs et fort rare) ? — [19] Comme ci-des., S. 21, n. 11.— [1] *Kouçalam praçnam* (entre *prichtwa* et *parasparam*). — [2] *Çardoûlavricha*, c.-à-d., m. à m., « taureau des tigres ». Cp. n. 15 sur S. 22. —

8. Ce récit de Viçwâmitra fit naître en l'âme de Pramati son auditeur un étonnement extrême; et, soudain, il prodigua les marques d'honneur à ses hôtes les fils de Daçaratha.

9. Comblés de soins hospitaliers par Pramati, les deux rejetons de Raghou, après avoir reçu ces honneurs, passèrent là la nuit; puis, le lendemain, ils se mirent en route du côté de Mithilâ[3].

10. Dès qu'ils aperçurent de loin la superbe cité de Djanaka, les solitaires, l'âme pleine d'allégresse, s'écrièrent, « O superbe! superbe[4]! »

11. Et le rejeton de Raghou, remarquant près de Mithilâ dans un bosquet un ermitage, demanda au mouni tigre des mounis ce que c'était que ce bois solitaire.

12. « Cet heureux séjour qu'entourent d'heureux ombrages et que laissent abandonné les réunions de mounis, cet érémitique manoir, à qui est-il, seigneur? je brûle de l'apprendre! »

13. L'interpellation entendue, Viçwâmitra répondit à Râma, le prince aux yeux rivaux de la feuille du kamala, — et douce était sa voix en articulant la réponse — :

14. « Hé bien, je vais, — écoute, — je vais te raconter à qui fut cet ermitage, et comment il devint inhabité par la malédiction que lança sur lui le courroux d'un magnanime personnage,

15. Car c'était un magnanime personnage que Gâoutama[5]

[3]Capitale du pays des Mithilas (comme Andecavi des Andecavi, etc.), lequel était dans le nord du Béhar, auj. le Tirhout, entre la Gandakî et la Koçî, sans s'étendre jusqu'au Gange. La ville s'est aussi nommée Djanakapoura, et ses ruines qu'on nomme encore, dit Buchanan, Djanikpour, sont un lieu de pèlerinage. Elles n'offrent rien de remarquable cependant. — [4]*Sâdhou, sadhw*: *V.* S. 3, çl. 55, n. 33. — [5]Nom patronymique, dérivé de Gotama. Bouddha aussi porte fréquemment ce nom, et de même Çatânanda, que nous allons voir bientôt (S. 51) près de Djanaka, Çatânanda le fils du mouni dont le poëte parle ici. Le nom réel de ce sage mouni ne fut-il pas plutôt Gotama que Gâoutama? Nous sommes fort porté à le croire. Toutefois nous ne changeons rien au texte, vu que c'est probablement du poëte lui-même, à tort ou à raison, que vient la leçon des manuscrits. Du reste, cette incertitude entre les 2 noms Gotama et Gâoutama peut exister pour Bouddha lui-même, puisque Samonokodom, un des noms de ce der-

qui posséda cet ermitage, demeure pure que des arbres sans cesse couverts de fleurs et de fruits embellissaient.

16. Conjointement avec Ahalyâ[6], il s'y livra aux austérités, il y vécut en mouni, ô descendant de Raghou, beaucoup de mille ans durant.

17. Mais un jour, reconnaissant l'occasion favorable, le souverain du Tridiva, entraîné par l'amour, vint portant le costume de l'anachorète[7] interpeller Ahalyâ en ces termes :

18. « Mieux, sans doute, vaudrait attendre le moment du » Ritou[8], ô belle à la taille délicieuse. Mais je ne saurais attendre, et je brûle de m'unir à toi, à l'instant même, sainte aux » hanches volumineuses! »

19. Bien que sous le vêtement de l'anachorète elle eût reconnu Çakra, ô prince fatal à tes antagonistes, l'imprudente réalisa ce vœu impur, prise de concupiscence pour le roi des Dévas.

20. Puis elle dit au premier des Immortels dont elle venait de satisfaire la passion : « Voilà ta passion satisfaite, ô le » premier des Immortels, va-t-en vite sans que l'on remarque » ta trace!

21-. » Ne compromets ni ma sûreté ni la tienne, ô suprême » chef des Dévas, ô toi qui dispenses les honneurs. »

-21, 22-. Indra répartit par un sourire et par ces paroles : « Oui, Ahalyâ aux belles hanches, je suis au comble du bon- » heur! Oui, je vais partir, aie-moi en grâce. »

nier, semble impliquer *Go-* et non *Gâou-* (*Çamanagotama*). Gotama signifierait à la lettre «ténèbres de vache», idée qui porte à force interprétations et conjectures que nous omettons ici. — [6]Fille de Brahmâ et femme du saint richi. Le nom dérive de *hal-* «labourer» et *a* privatif; et comme Indra c'est l'air, on peut en inférer que primitivement l'union d'Ahalyâ et d'Indra, c'est la fécondation de la terre par les pluies de l'atmosphère. La terre non labourée d'abord est alors comme cultivée. Le reste du mythe s'explique par des considérations analogues que toutefois nous omettons. Du reste, il est entendu que de bonne heure l'allégorie fut oubliée de presque tous ceux qui la répétèrent.—[7]Gâoutama. C'est le stratagème de Jupiter à l'égard d'Alcmène, mais *V.* 19. — [8]En général «saison», par suite «époque» ou «période», plus spécialement «période où l'approche de la femme est permise à l'époux par la loi religieuse». Cette période comprend

-22, 23-. Ces mots dits à la femme de l'ascète, il s'évade tout troublé de la cabane du mouni ; il hâte sa marche, il appréhende la rencontre de Gâoutama.

-23, 24-. Tout à coup, il aperçoit Gâoutama qui s'avance, éblouissant de splendeur, ne pouvant qu'à grand'peine être vaincu par les Dévas eux-mêmes, tant les forces que confèrent les austérités ont augmenté sa puissance,

-24, 25-. Et tout mouillé de l'onde pure des étangs sacrés, comme une flamme qu'asperge le lait épaissi. A cet aspect, Çakra est saisi d'une consternation profonde.

-25, 26-. En revanche, dès que le souverain des Dévas apparaît à ses yeux sous ce costume d'anachorète, le solitaire, en possession de tant de vertu, fait entendre à l'infâme ces mots, qu'il profère sous l'impression du courroux :

-26, 27-. « De même que tu t'es emparé de mon extérieur, » être criminel, pour commettre ce qui jamais n'eût dû être » commis[9], de même, puisses-tu devenir incapable d'en- » gendrer ! »

-27, 28-. A peine ces paroles eurent-elles été décochées sur lui par l'indignation du magnanime Gâoutama, que le Déva aux mille yeux se vit, ô fils de Raghou, dans l'impossibilité d'avoir des fils[10].

-28, 29-. Indra resta dès lors tout énervé, privé de sa force reproductrice, vaincu qu'il était par le saint aux effrayantes austérités ; il entra au domaine de la débilité.

-29, 30-. Après qu'Indra eut ainsi été anathématisé par sa bouche, l'admirable mouni lança aussi l'anathème sur son épouse. « Une quantité incalculable d'années s'écoulera, ô » perverse et criminelle créature, pendant lesquelles

-30, 31-. » Tu resteras sans interruption subissant la péni- » tence de ton crime, privée de toute assistance, couchée sur » la cendre et privée en cette forêt de la vue de tout être animé.

10 des 16 jours qu'indique Manou (III, 45 et 46). — [9] L'adultère alors équivaut à l'inceste (Manou, XI, 54 et comment.). Pour les peines, *V.* XI, 102, 104. Le crime était d'autant plus grave que, selon une tradition (fort bizarre sans doute), Gâoutama était le gourou d'Indra. — [10] *Petatour vrichanâou bhoûmâou*, en lat., *cecidere ambo testes humi*. —

-31, 32-. » Quand, enfin, Râma, le fils de Daçaratha, mettra le pied dans cette épouvantable forêt, le voir te vaudra la rémission de tes fautes[11],

-32, 33-. » O femme de faible, bien faible intelligence ! — et lui rendre les devoirs de l'hospitalité, te purifiera de ta concupiscence. Pleine du délire de la joie, tu reviendras alors chercher ma présence : nul doute à ce que je dis. »

-33. Le majestueux Gâoutama, quand il eut apostrophé en ces termes la coupable épouse,

34. Alla occuper des localités pures que peuplaient des Siddhas, des Tchâranas, sur les sommets de l'Himavat, et recommença là les macérations les plus ardues.

SARGA L.

VUE D'AHALYA.

(Ahalyâdarçanam.)

1. Quand Çakra se vit frappé de l'impossibilité de se reproduire, l'âme épouvantée, il dit à tous les Dévas, Agni en tête, et aux Siddhas, aux Richis, aux Tchâranas réunis avec ceux-ci :

2. « Au moment où je travaillais à empêcher les austérités » de Gâoutama, m'est arrivée, grâce à la fureur à laquelle le » saint a donné carrière, une grave mésaventure, à moi qui » n'y travaillais que par zèle pour l'intérêt des Immortels.

3. » Grâce à cette fureur, me voici frustré de la faculté reproductrice, et voici sa femme bannie d'auprès de lui ; toutefois, par ceci même qu'il a lancé des imprécations, voilà ses » pénitences annulées, et j'en suis l'auteur.

4. » O bataillons d'Immortels, et vous, troupes de Richis, » vous Tchâranas, ayez donc tous, puisque c'est pour servir » les intérêts des Immortels que m'a été infligée cette impossibilité d'engendrer, ayez l'obligeance de rétablir en moi la » puissance engendrante[1]. »

[11] *Dhoûtapâpâ.* — [1] *Sourakâryârtham aphalam saphalam kartoum*

5. Les paroles de Çatakratou[2] entendues, les Dévas, Agni en tête, rassemblèrent les bandes de Pitris et leur tinrent ce langage:

6. « Le bélier que voici est pourvu des organes générateurs; » ces organes manquent à Çakra: coupez ces organes à l'ani» mal, et qu'ils soient adaptés au grandiose Indra.

7. » Le bélier qui se trouvera ainsi réduit à l'impossibilité » de se reproduire, acquerra, par l'intervention de vos nobles » puissances, de hauts motifs de satisfaction; et grande, très» grande, sera sa récompense.

8. » Trouvez donc bon de retrancher au bélier les organes » reproducteurs et d'en gratifier Indra, qui n'a perdu la viri» lité qu'en servant les intérêts des Immortels, ô vous les an» cêtres grandioses[3]. »

9. Dès qu'ils eurent ouï le discours des Dévas, en tête desquels était Agni, les Pitris détachèrent les organes reproducteurs du bélier, puis ils les donnèrent à Indra.

10. Depuis ce temps, ô rejeton de Kakoutstha, les Pitris recevant les oblations se nourrissent de chair de bélier à qui manque la puissance génératrice, et non de bélier qui l'ait encore.

11. Et depuis ce temps aussi, ô descendant de Kakoutstha, Indra n'a d'autres organes générateurs que ceux du bélier, grâce à la puissance extraordinaire de Gâoutama dont immensurable est la vigueur.

12. Ceci posé, entre promptement dans l'ermitage de Gâoutama, Râma sublime prince, et dégage cette radieuse Ahalyâ que frappa la malédiction.

13. Les paroles de Viçwâmitra entendues, Râma, ayant Lakchmana près de lui, et Viçwâmitra lui-même ouvrant la marche, se dirigea vers l'ermitage,

14. Et il aperçut, éblouissante, resplendissante des éclairs de la macération, celle que tous les Immortels réunis, y compris Indra, ne pouvaient regarder en face: elle reluisait

arhatha.—[2]S. 1, n. 80.—[3]*Pitâmahah.* On a vu son sens usuel («aïeul») S. 36, 8 (n. 6), et S. 42, 4 (cp. n. 1); mais ici «*mahah*» a comme double sens et même on dirait que les 2 sens se cumulent, se fondent. —

15. Comme une céleste image à la formation de laquelle le créateur mit ses efforts, comme une flamme étincelante que la fumée entoure de toutes parts,

16. Comme l'éclatante irradiation de la pleine lune sous les nuages enveloppés de brumes épaisses, et comme au milieu des eaux l'invincible, l'incandescente lumière du soleil.

17. En effet, la parole de Gâoutama l'avait rendue inaccessible aux regards des trois mondes jusqu'à l'apparition de Râma.

18. Les deux rejetons de Raghou en l'apercevant se jetèrent à ses pieds, qu'ils embrassèrent : elle, de son côté, se rappelant l'allocution de Gâoutama, leur paya son tribut d'honneurs,

19. Leur offrant la lotion des pieds, l'arghya, le siége, tous actes conformes aux prescriptions et dont elle s'acquittait l'esprit joyeux. Et ces hommages étaient accueillis par Râma, ainsi que la règle veut qu'on les accueille.

20. Alors résonnèrent les instruments de musique des Dévas : une pluie de fleurs tomba du ciel[4] ; des Gandharwas, des Apsarases vinrent et formèrent un vaste concours.

21. « A merveille ! à merveille ! » s'écrièrent les Dévas honorant Ahalyâ, qu'achevaient de sanctifier[5] ses effrayantes pénitences au moment de l'arrivée de Râma.

22. Le majestueux Gâoutama en même temps apercevait tout de son regard rival du regard des dieux, et il venait rendre son hommage au héros survenu en son manoir.

23. Réuni ensuite à sa femme Ahalyâ, purifiée[6], il se remettait ultérieurement, de concert avec Ahalyâ, aux peines de la vie pénitentiaire.

24. Pour Râma, et lui aussi, après que l'accueil le plus honorifique lui eut été fait par Gâoutama le richi par excellence, sans manquer en rien aux règles, il repartit et se porta du côté de Mîthilâ.

SARGA LI.

RENCONTRE AVEC DJANAKA.

(Djanakasamâgamah.)

1. C'est vers la région nord-est que Râma se dirigeait alors

[4] Cp. S. 25, 5, et S. 1, -87, 88-. — [5] *Viçouddham.* — [6] *Soutâyâ.* Les Indous

avec Lakchmana, Viçwâmitra marchant en tête. Un emplacement préparé pour le sacrifice s'offrit à son regard.

2. A la vue de l'appareil sacrificatoire, Râma s'écria, s'adressant au mouni tigre des mounis : « Oh! qu'il présentera de magnificence, le sacrifice du magnanime Djanaka !

3. Voici des milliers et bien des milliers de brâhmanes! et diverses sont les contrées qu'ils habitent, et divers les idiomes locaux qu'ils possèdent en perfection[1]. Tous se réunissent en ces lieux ;

4. » Et l'on aperçoit leurs demeures brâhmaniques, leurs » véhicules brâhmaniques. Cherchons un poste commode où » nous puissions nous établir. »

5. Ces paroles du magnanime Râma entendues, Viçwâmitra opéra son entrée en un lieu écarté où l'eau abondait.

6. Instruit bientôt après cela de l'arrivée de Viçwâmitra le richi, le monarque de Mithilâ, précédé de l'irréprochable Çatânanda[2] son pourohîta,

7. Et accompagné de ses autres ritvidjs, s'avança en toute hâte, la coupe hospitalière à la main, et l'offrit à l'anachorète obligeamment accueilli, quand elle eut été bénite au préalable avec les formules sacrées.

8. Une fois reçu de Djanaka ce tribut de civilités, le solitaire par excellence demanda au monarque par excellence des nouvelles de sa santé, demanda si ses sacrifices aboutissaient[3].

9. Tous les autres mounis qui s'étaient rendus là, et avec les mounis le pourohita, s'entendirent de même, chacun à leur tour et comme le voulait la convenance, demander comment ils se portaient.

10. Le roi ensuite, dans l'attitude de l'andjali, dit à cet ascète le plus parfait des ascètes : « Voici un siége préparé pour toi ! aie pour agréable de t'y placer. »

voient en Ahalyâ, malgré sa faute, une des 5 vierges (*pantchakanyâh*). — [1] *Deçabhâchâdhikârinâm*. Ainsi, dès cette époque existaient des idiomes locaux. Le fait est simple et pourtant il est digne de remarque. Etaient-ce, ou du moins étaient-ce tous, des dialectes du samskrit? y avait-il déjà du prakrit, de l'apabhrança? — [2] *V.* S. 49, n. 5. Brahmâ et Vichnou ont aussi ce nom, dont le sens est « à cent bonheurs ». — [3] *Yadjnasâm riddhyam*. Cp. S. 2, n. 25, puis S. 21, 9 et 10,

11. Interpellé en ces termes par Djanaka, Viçwâmitra le grand mouni prit place sur le siége ; et alors prit place aussi le râdjâ, les ministres l'accompagnant.

12. Le sage ainsi installé sur son siége, il s'approcha de lui, et prenant l'attitude de l'andjali, il dit : « Voilà un jour qui me met en possession de l'amrîta, illustre mouni ;

13. Un jour où les Dévas daignent couronner de succès mon sacrifice et le rendre fructueux ; oui, un jour où je cueille les fruits du sacrifice, puisque ton arrivée signale le jour !

14. C'est une vive satisfaction, c'est une haute faveur pour moi, ô grand anachorète, que de t'avoir, toi et ton cortége, pour témoin des cérémonies pures qui termineront mon sacrifice[4].

15. Douze jours encore doivent s'écouler jusqu'à la consommation du sacrifice, m'ont assuré les Brahmanes ; ce temps passé, tu verras les Dévas venir ici goûter les offrandes,

16. Pour l'amour de moi, séjourne ici ces douze journées durant en compagnie de tous ces maîtres ès védas et portenous bonheur : vous repartirez ensuite, mais d'abord recevez l'hospitalité.

17. Dis-moi cependant, tigre des mounis, quels sont ces deux adolescents qu'on prendrait pour le couple flamboyant des Koumâras et qui portent des ailes de corbeau[5]. A qui doivent-ils le jour ? et quel sujet les fait venir ?

18. Qu'ils ont la poitrine large, les bras longs ! Le glaive, le carquois, l'arc arment l'un et l'autre, ils ressemblent aux Açwins pour l'extérieur. Quel est leur père, à ces deux êtres dont la vue est enchanteresse ?

19. Et dans quel but ont-ils tous deux entrepris ce voyage, ces héros aux beaux membres juvéniles, et dont la forme irréprochable rivalise avec celle des Dévas ? Je languis du désir de l'apprendre. »

20. Les paroles du magnanime Djanaka entendues, le soli-

mais surtout K. II, S. 99, le passage où Bharadwâdja et Bharata se demandent si tout va bien, l'un *râdjye, koche, bale, poure*, l'autre *çarîre, tchâgnihotre tcha çichyechou mrigapakchichou*. — [4] *Avabritham*, souvent « le bain après le sacrifice », mais au fond « tout ce qui complète, ce qui parfait le sacrifice ». — [5] S. 25, 6, n. 5. Cette image re-

taire lui dit, «Tu vois là les deux généreux fils de Daçaratha».

21. Puis il lui conta toute la série de leurs voyages, les Râkchases mis à mort, le séjour au manoir de l'Issue Prospère et l'apparition à Viçâla,

22. La mise à fin de la malédiction de Gâoutama et Ahalyâ contemplée par eux[6]. « Et Râma, » dit-il de plus, « était venu animé du désir de contempler l'arc. »

23. Ainsi parla, ne cachant aucun détail au magnanime Djanaka ce personnage d'éclatante sainteté, Viçwâmitra le grand mouni, et il se tut.

SARGA LII.

ALLOCUTION DE ÇATANANDA.

(Çatânandavâkyam.)

1. Lorsque ces paroles du Viçwâmitra, le sage profond, eurent retenti à son oreille, l'extrême allégresse fit tressaillir[1] Çatânanda, le pénitent aux austérités grandioses,

2. Le fils aîné de Gâoutama[2] et un de ceux que la macération investit de fulgurantes splendeurs : oui, immense fut, à l'aspect de Râma, l'admiration à laquelle il arriva.

3. Apercevant, assis l'un près de l'autre, et Râma et Lakchmana si semblables l'un à l'autre, Çatânanda dit à Viçwâmitra le premier des mounis :

4. « O toi des mounis le plus parfait, as-tu fait voir ma glorieuse mère au magnanime Râma le fils de roi ici présent?

5. Râma, ce prince généreux, si digne de tous les honneurs, a-t-il reçu cordial et loyal hommage d'Ahalyâ, cette infortunée?

6. L'as-tu racontée à Râma de point en point, ô le sage par excellence, cette ancienne aventure qui eut lieu un jour entre ma mère et le Déva?

7. O descendant de Kouçika, est-elle enfin rentrée auprès

vienda très-souv.—[6] *Ahalyâyâç tcha darçanam Râmasya dhanouchaç tchêva djidjnâsârtham oupâgamam.*—[1]Richtaromâ: *V.* S. 21, n. 1.—[2]Filiation à remarquer provisoirement, quitte à comparer des détails ultérieurs. Le poëte, on va le voir, appuie sur ce point, 5 çlokas du-

de mon vénérable père, cette mère qu'a si longtemps brûlée la flamme de l'imprécation de mon père? la vue de Râma l'a-t-elle enfin purifiée?

8. Et lui-même, le noble gourou, son âme est-elle enfin rassérénée, ô rejeton de Kouça? et ma mère, épurée par une longue pénitence, l'a-t-elle vu lui faire joyeux accueil?

9. Toi-même, enfin, Brâhmane, le gourou t'a-t-il entouré des honneurs dont tu es digne? et n'arrives-tu ici, sage à l'irradiation grandiose, que comblé des hommages du magnanime auteur de mes jours? »

10. Cette allocution entendue, le glorieux Viçwâmitra répondit à Çatânanda par ces paroles, lui, le maître de l'art de la parole.

11. « Il n'a rien été omis, Brâhmane. Tout ce qu'il y avait à faire je l'ai fait. Le gourou s'est réconcilié avec son épouse comme le fils de Bhrigou[3] avec Renoukâ[4]. »

12. Sitôt qu'il eut ouï ce langage de Viçwâmitra le sage profond, Çatânanda s'adressa en ces termes à Râma:

13. « Sois le bienvenu, ô le plus parfait des enfants de Raghou. C'est heureux pour moi de te voir, ô prince splendide, arriver en compagnie de Viçwâmitra au sacrifice de notre souverain à l'âme grandiose,

14. Car il dépasse l'intelligence, cet être qui ne respire que le devoir, ce râdjarchi à l'immensurable éclat, ce Viçwâmitra si resplendissant, ce gourou suprême, enfin, en qui tu as ton gourou.

15. Va, Râma, il n'est, sur quelque point de la terre que ce soit, nulle créature plus fortunée que toi, puisque à ta prospérité veille Viçwâmitra, ce trésor de pénitences!

16. Ecoute quel fut jadis la vie du magnanime rejeton de

rant. — [3]Djamadagni, père de Paraçou-Râma. Le patronymique *Bhargava* du reste est commun à plus d'un sage divin. — [4]Femme de Djamadagni. Son infidélité n'avait eu lieu qu'en pensée, à la vue d'un beau Gandharwa qui traversait les airs. Soudain l'époux enjoignit à leur fils de le venger en immolant sa mère. Il fut obéi. Mais l'ordre accompli, le jeune brâhmane, auquel son père, en raison de sa docilité, offrit l'octroi d'un don à son choix, demanda que sa mère ressuscitât; et Renoukâ, soudain rendue à la vie, rentra en grâce près de

Kouça, apprends combien de vigueur, de supériorité, de vertu contemplative fut employé par l'illustre mortel[5].

17. Longtemps il régna. Oh! comme il était fidèle à tous les devoirs! comme il triomphait des ennemis! comme il s'entendait en justice! Quelle activité que la sienne; que de zèle pour la conservation de ses sujets!

18. Du sang du suprême générateur sortit le roi Kouça; Kouça donna le jour au puissant, à l'équitable Kouçanâbha;

19. Le fils de Koucanâbha eut nom Gâdhi; et c'est de Gâdhi, de cette haute intelligence, que naquit le resplendissant Viçwâmitra, le mouni par excellence[6].

20. Or Viçwâmitra, ne respirant que le devoir, administra ces régions, occupa le trône, régit l'empire plus d'une myriade d'années durant.

21. Ayant un jour réuni des troupes formant six corps d'armée[7], le puissant potentat, environné de ces troupes, se mit à faire le tour de son royaume.

22. Fleuves et montagnes, forêts et cités, virent successivement les pérégrinations de l'illustre râdjâ, — qui finalement parvint

23. A la demeure solitaire de Vaçichtha où maintes espèces de fleurs, de fruits, d'arbres se mêlaient et autour de laquelle maint groupe de sauvages animaux s'épandaient, que fréquentaient les Siddhas, les Tchâranas[8],

24. Et où, perfectionnés par la pratique pénitentiaire, rivaux d'Agni et, à force de continuelles et bienheureuses rigueurs sur eux-mêmes, rivaux de Brahmâ, abondaient perpétuellement, au sein d'une résidence fortunée, des êtres à l'âme grandiose, voués aux grandioses observances,

25. Dont la nourriture se compose d'air et d'eau, la subsis-

Djamadagni. — [5]Ici commence un long récit qui, brodé de digressions, s'étendra jusqu'au S. 67 inclusivement. Evidemment, il s'y trouve des interpolations; mais les discuter ici n'est pas possible. — [6]Presque tout ceci s'est dit déjà, S. 35 et 36. — [7]D'ordinaire, 4; mais c'est bien *chadanginîm* qu'on lit ici, s.-ent. *akchaouhinim*, qui va se voir à l'état de dhatou, çl. 22. [Au sens propre, *akchaouhini* est cent quintillions.] — [8]Génies danseurs, qui chantent en dansant et font ainsi l'office de bardes des Dévas [*tchar-*=*mov-* en lat.;

tance de feuilles sèches, l'alimentation de fruits et de racines, et qui se sont domptés eux-mêmes, vainqueurs de l'irascibilité, vainqueurs de leurs sens,

26. Ayant d'ailleurs près d'eux, et nombre de ces richis aux purifiantes macérations[9] qui vivent de grains broyés à l'aide de pierre, de farine non blutée[10], et des Bâlakhilis[11], qu'absorbent sans cesse la prière à voix basse ou les sacrifices.

27. C'est cette demeure souveraine de Vaçichtha[12], la résidence brâhmanique par excellence, qui s'offrit aux regards du magnanime Viçwâmitra, le plus valeureux des vainqueurs[13].

SARGA LIII.

SUITE DE L'ALLOCUTION DE ÇATANANDA : L'INVITATION A VIÇWAMITRA.

(Çatânandavâkye Viçwâmitranimantraṇam.)

1. C'est avec la satisfaction la plus vive que le puissant Viçwâmitra découvrit Vaçichtha ; et le héros s'inclina respectueusement devant la fleur de ceux qui murmurent la prière.

2. De son côté, après avoir prononcé, « Sois le bienvenu, » le magnanime Vaçichtha indiqua, comme la convenance l'exige, un siége au souverain de la terre.

3. Et quand une fois il fut établi, Viçwâmitra, le sage profond, sur le siége de kouça choisi, des fruits, des racines lui furent alors offerts par l'admirable solitaire.

4. Ayant ainsi trouvé honorable accueil de la part de Vaçichtha, le râdjâ de haute vertu le questionna sur la prospé-

tcharana «pied», *tchârana*, «danseur», «acteur»]. — [9] *Prakchâlanêr*. D'ordinaire «lavage», «nettoiement». — [10] *Dantoloûkhalibhis*. — [11] Génies de la taille des Pygmées et fils de Brahmâ. L'idée de ces êtres singuliers n'a-t-elle pas pour point de départ les bonds, les formes, les caprices, les malices de quelque petite espèce de singe? Ctésias a pris des Cynocéphales pour des hommes, et place au centre de l'Inde un peuple pygmée tout noir, en qui Weyrauch a cru reconnaître des Kadakédas ; on connaît Hanoumat et ses suivants ; les Cercopes, les Satyres offrent même aspect, et peut-être aussi les Arimes. — [12] C'est Vaçichtha le pourohita de Daçaratha. — [13] *Djayatâm çrechtho*; et de même, sauf la terminaison, S. 53, 6. Dans l'it., *de'guer-*

rité de son état, et quant aux disciples[1], et quant à ses masses d'arbres à fruits[2].

5. Oui, ainsi parla le puissant Viçwâmitra. « De tous les » côtés tout va pour le mieux, » répondit Viçwâmitra le mouni parfait. Après quoi,

6. Dès qu'il vit commodément installé sur un siége Viçwâmitra le râdjâ, le victorieux, le plus brave des victorieux, le fils de Gâdhi, soudain l'ascète aux grandioses observances, le fils du brâhmane, lui fit les questions suivantes :

7. « Tout est-il chez toi sur un pied prospère, râdjâ? char- » mant les populations par l'équité, ton administration tu- » télaire est-elle, selon le devoir de qui gouverne, toujours » équitable ?

8. » Tes serviteurs sont-ils bien entretenus, et sont-ils » d'une imperturbable docilité à tes ordres? Tous tes adver- » saires ont-ils été défaits par ton bras, ô héros qui anéantis » tes adversaires ?

9. » Tes armées, tes trésors, tes amis prospèrent-ils, ô reli- » gieux monarque ? prospèrent-ils, ô tigre parmi les hom- » mes, ô cœur irrépréhensible, les enfants de tes enfants ? »

10. « Tout va bien partout, » lui répondit Viçwâmitra aux irradiations grandioses, avec un profond respect.

11. Ainsi causèrent bien longtemps, filant un colloque où respirait le devoir, les deux sages animés d'une joie extrême et ajoutant mutuellement à leur satisfaction.

12. Enfin, au bout de la conversation, le seigneurial Vaçichtha, le mouni par excellence, adressa ces paroles à Viçwâmitra, avec un visage qui semblait sourire[3] :

13. « Je souhaite donner, ô puissant, ô incomparable poten-

rieri. — [1] *Tam agnihotre çiçyechou.* Les 2 locatifs tombent ensemble sur *kouçalam* (et non sur *papratchtchha*). Cependant l'it. dit, comme avec trois locatifs égaux et distincts, *il richiese della prosperità sua, del sacro fuoco, de' suoi discepoli.* — [2] Exactement « à fruits et sans fleurs visibles ». Manou, I, 47 : *Apouchpâh phalayanto ye, te vanaspatayah.* [Autour des demeures des Mounis abondent toujours les champs d'herbes comestibles pour l'homme et de racines, ainsi que les arbres à fruit ; et la mention s'en retrouvera souvent. On devine pourquoi : tout ascète est *çâkamoûlaphalâçanâ.*] — [3] *Prasahann iva.*

» tat, et à ton armée et à toi, l'hospitalité dont vous êtes di-» gnes.... Oh! accepte,

14. » Accepte ici, seigneur, l'accueil que je t'offre. Tu es » de tous les hôtes, ô râdjâ, le plus parfait. Nous devons donc » mettre tous nos efforts à te rendre honneur. »

15. A ce langage de Vaçichtha, Viçwâmitra, le souverain de la terre, le râdjâ, s'écria : « La chose est faite ! tu m'as » honoré par cette

16. » Offrande même de racines et de fruits qui sont ta ri-» chesse, ô noble et radieux ascète, par l'eau qui m'a lavé les » pieds, par celle qui m'a purifié la bouche, par la contempla-» tion, enfin, de ta vénérable personne ;

17. » On m'a rendu bien complétement, ascète à l'auréole » grandiose, ce qui devait m'être rendu d'honneurs. Je pars. » Louange à toi! Regarde-moi d'un œil favorable.»

18. Ainsi s'exprimait le râdjâ. Plus vives furent les invitations derechef et derechef réitérées par le grandiose, par le généreux Vaçichtha.

19. « Hé bien, j'y consens, » répondit à Vaçichtha, le fils de Gâdhi, « qu'il en soit comme le désire ta seigneurie, ô chef » puissant des mounis[4]. »

20. Ces mots prononcés, l'ascète à grandioses irradiations, Vaçichtha, la fleur de ceux qui murmurent la prière, appela joyeux l'immaculée dispensatrice de tout ce qu'on souhaite :

21-. « Viens vite ici, » dit-il, « ô Çabalâ[5], écoute ma voix ! »

-21, 22-. « Tu vois ce monarque qu'accompagne son ar-

Des sages ne rient jamais entièrem. L'it., *sorridendo*.— [4]Ou « taureau des mounis», *mounipoungava* : cp. S. 21, n. 13.— [5]La même, quant aux attributs, que la fameuse vache aîlée céleste Kamadhénou (d'où, suiv. nous, la Camasène latine, femme de Janus), et la même peut-être au fond (cp. n. 7, et S. 54, n. 16), quoi qu'on puisse en penser. En tous cas, Çabalâ revient en fin de compte à désigner allégoriquem. l'abondance en qq. sorte spontanée de richesses et de ressources fournies aux brâhmanes. Mais qui les fournit ? quel est le mode de fourniture? Ceci préciserait l'allégorie, mais ceci n'est guère possible à déterminer. On sait le vague des conceptions mythologiq. Toutefois, 4 ou 5 mots s'offrent d'abord à la pensée, Propriété, Redevances, Droits de sacerdoce, Dons, Gestion ou Economat. Aux 4 premiers correspond

» mée, j'éprouve le vif désir de leur faire un accueil hospita-
» lier, la chère la plus exquise, la plus splendide : viens m'en
» fournir les moyens, toi.

-22, 23-. » Quoi que ce soit que l'on recherche, que l'on
» aime, parmi les six sortes de saveurs[6], vache céleste aux
» mamelles fécondes à souhait[7], épanche-le ici pour l'amour
» de moi.

-23. » Sucs, mets solides, breuvages, sirops, jus exquis
» comme l'amrita[8], hâte-toi, ô Çabalâ, d'élaborer en faveur
» du monarque que voici tous les préparatifs de l'hospitalité
» la plus brillante. »

SARGA LIV.

SUITE DU RÉCIT DE ÇATANANDA : DIALOGUE DE VAÇICHTHA ET DE VIÇWAMITRA.

(**Çatânandopâkhyâne Vaçichthaviçwâmitrasamvâdah**).

1. Ouïes les paroles de Viçwâmitra, ô destructeur de tes antagonistes, Çabalâ aux mamelles fécondes à souhait versa, répartit à chacun l'objet de ses prédilections, de ses désirs.

2. Les cannes à sucre, les rayons de miel, les graines de riz grillées, le suc fermenté des fleurs du lytre broussaille[1], et les spiritueux d'élite, breuvages exquis et comestibles de toute espèce,

3. Viandes à sucer, viandes à manger et riz bouilli par

la création des produits : l'économat les rassemble, les répartit, les emploie, les tient tout prêts, et y puise, l'instant venu. Ajoutons, et ceci devient un point de départ pour des recherches historiques, que Vaçichtha (ou la suite des Vaçichthas, cp. S. 59, n. 6) revêt l'aspect de souverain ecclésiastique analogue aux dalaï-lamas du Tibet, aux daïris du Japon, aux grands-prêtres de Comana, etc. [Quant à l'étymologie de *Çabalâ*, quoique comme nom commun le mot n'existe pas, on peut y voir *bala* « puissance » et *çam-* « dompter », « réprimer » les passions, d'où qq. chose comme *ascetarum opes*. — [6]Le doux, le salé, le piquant, l'amer, l'acide, l'astringent.— [7]*Kâmadhoug*, « de laquelle on peut traire (s.-ent. tous les biens) à volonté ».] — [8]Le breuvage d'immortalité. — [1]C.-à-d. du *lythrus fruticosa*. En samsk.

monceaux aussi énormes que des montagnes, puis des assaisonnements, des gâteaux, des lacs de crême,

4. Puis cent variétés de sucs délicieux et les six saveurs à pleines tonnes[2], mille variétés de juleps.

5. L'allégresse la plus vive régnait par toute l'armée de Viçwâmitra, où tant de masses humaines alors cumulaient joyeuse existence, larges subsistances[3], ô Râma, grâce au traitement délectable de Vaçichtha.

6. Quelque fantaisie que conçussent ou les uns ou les autres, soudain Çabalâ y pourvoyait en profusion, prince qui extermines tes ennemis.

7. Tout entière donc l'armée du râdjarchi Viçwâmitra, trouvant un accueil honorable, où tout était à souhait, goûtait les charmes d'une âme contente et d'une chère abondante[4].

8. Oui, le roi et toute sa cour, le roi et tous les brâhmanes et son pourohita, oui, le roi et tous ses ministres et conseillers, le roi et toute la domesticité, ainsi que les troupes et les animaux de transport[5],

9. Eprouvaient la plus haute satisfaction. Le roi dit à Vaçichtha : « Tu m'as comblé d'honneurs, ô toi qui mérites les » honneurs, brâhmane à l'immense munificence!

10. » Ecoute bien les paroles que je vais t'adresser, maître » de la parole! Je t'offre cent mille vaches en échange; donne-» moi Çabalâ[6].

11. » Car c'est un joyau que Çabalâ, vénérable ascète, et » c'est au monarque qu'appartient la jouissance de tout joyau[7]. » Cède-moi donc Çabalâ. En bonne justice, elle m'appartient.»

mereyam (sa liqueur bien entendu et non la plante). — [2]*Chad rasânâm bhâdjanâni souparnâni.* — [3]*Hrichtapouchta-*, comme S. 6, cl. 6 (*V.* note). — [4]Encore *hrichtapouchtam.* — [5]*-Vâhanah*, qui comprend tout l'attirail des transports, animaux et véhicules; mais, les véhicules, c'est clair, sont à mettre de côté. — [6]Il est naturel de voir ici dans Çabalâ une terre opulente et fertile dont Viçwâmitra convoite la possession; mais peut-être serait-ce un tort de n'y voir que cela. Cp. S. 3, n. 4. — [7]Le sophisme est des plus curieux. Il implique d'ailleurs un fait remarquable de législation, fait autour duquel les personnes instruites en grouperont bien d'autres. Notons pourtant que semblable législation ne fut en vigueur qu'en qq. pays et à qq. époques. L'esprit

12. Interpellé en ces termes par Viçwâmitra, le vénérable et parfait mouni, esclave de la justice, répondit au roi de la terre :

13. « Ni pour mille centaines ni pour des centaines de décuples millions[8] de vaches, ô râdjâ, tu n'auras de moi Çabalâ, en don, ni pour des monceaux d'argent.

14. » Çabalâ n'a pas mérité de moi l'abandon. O toi qui domptes l'ennemi, Çabalâ est à tout jamais mon inséparable compagne, comme la réputation est la compagne du sage.

15. » En elle résident mes offrandes aux Pitris et mes offrandes aux Dévas[9]? C'est par elle que je maintiens en moi le principe vital ; c'est d'elle qu'émanent mes sacrifices au feu. C'est grâce à elle aussi, que je puis pratiquer la gratification à tous les êtres animés[10], l'holocauste du lait[11].

16. » Que ma voix procède au cri Swâha! swâha! ou qu'elle procède au Vachat! vachat[12]! ou, enfin, aux invocations d'heureux augure lors du sacrifice, que j'accomplisse diverses hautes et mystérieuses formes[13] du rituel, tout cela, j'en trouve la base dans Çabalâ, ô râdjarchi, n'en doute pas!

17. » Je ne prononce pas un mot qui soit inexact. Çabalâ est une source continuelle de joies pour moi. Pour vingt raisons, râdjâ, je refuse de te céder ce qui fait mes délices. »

de la loi indoue est tout autre. Manou (VIII, 37-39), en cas de trouvaille d'un trésor, donne, si la découverte vient d'un brâhmane, tout à ce brâhmane, si c'est le roi qui l'a faite, moitié aux brâhmanes, moitié au roi. Or, Vaçichtha est brâhmane. — [8] *Kotiçathêr*, sans dire combien de centaines, tandis que le 1er nombre est précisé *çatasahasrenâ*, au lieu de quoi le poète eût pu dire *lakchena*. — [9] *Havyam tcha kavyam tcha*. — [10] Une des 5 pratiques quotidiennes prescrites aux brâhmanes (Manou, III, 70) et dont trois sont énumérées ici, ou même 4, si *agnihotra* « sacrifice au feu » implique le devoir d'hospitalité [lecture et enseignement du Véda, offrande aux Pitris, offrande aux dieux, hospitalité (c.-à-d. admission d'un hôte à la table où se mange partie des offrandes), don aux êtres animés (c.-à-d. le plus souvent aux animaux), telles sont ces 5 pratiques]. — [11] *Homas*. On peut se demander en quoi le *homa* diffère de l'*agnihotra* (un peu plus haut). L'addition « de lait » répond à la question et met à même d'apprécier jusqu'à quel point il y a là double emploi. — [12] *Swâhâkâravachatkârâou*. La 2e acclamat. (*vachat*) se prononçait, quand l'offrande grillait ; la 1re, en l'offrant aux dieux [elle implique *sou* « bien »; et c'est d'elle que vient *evoe* (*sou=ev*, témoin le zend *hou*, etc.; *aha=oe*). — [13] *Vidhyâs* : cp. S. 22, 6, et S. 25, titre et çl. 12, où nous tradui-

18. Au discours de Vaçiththa, Viçwâmitra répondit en ces termes avec plus de véhémence que jusqu'alors, et sa parole était d'un maître de la parole :

19. « Hé bien ! je te donne, en les accompagnant chacun de » tous les harnachements d'or, colliers d'or, aiguillons d'or » et ornements d'or, quatorze mille éléphants !

20. » Et des chars d'or à quatre chevaux éblouissants de » blancheur, je t'en donne huit centaines, de ces chars que dé- » corent chacun cent sonnettes retentissantes !

21. » Et outre ceux-ci[14], des chevaux de noble patrie, de » noble race, et pétillants d'énergie, c'est onze mille que je te » donne, ô religieux parfait !

22. » Et des vaches divisées en maintes bandes que distin- » gueront leurs nuances, je t'en donne dix millions ! mais » cède-moi Çabalâ. »

23. Ainsi parlait, au vénérable mouni, Viçwâmitra le profond. « Non, non, je ne te donnerai pas Çabalâ ! » répliquait toujours l'ascète au râdjâ.

24. « Car c'est mon joyau, car c'est ma richesse, car c'est » tout mon trésor, car c'est ma vie.

25. » Si au jour de l'interlune, si à la pleine lune, si lorsque » je sacrifie, les cérémonies aboutissent heureuses, c'est à » elle, râdjâ, que tout tient, ainsi que tous les rites divers.

26. » C'est elle qui est la racine de tout ce que j'opère[15], ô » râdjâ, n'hésite pas à le croire ! Qu'est-il besoin de s'étendre » en longues paroles ? Je ne donnerai pas celle à la mamelle » de qui l'on trait tous les biens qu'on souhaite[16]. »

SARGA LV.

DISCOURS DE VAÇICHTHA.

(Dhenouharaṇe Vaçichthavâkyam).

1. Comme Vaçichtha le mouni s'obstinait à ne pas se des-

sons autrement. — [14]Nous ajoutons, pour montrer que ce ne sont pas les chevaux de trait du çl. 20. — [15]*Kriyâh sarwâh*, mais le sens revenant à *quidquid cærimoniarum operor*, comme en grec, comme en latin *facio* (*sue, ove, bove faciat*). — [16]*Kâmadohinîm* : cp. S. 53,

saisir de la vache des richesses à souhaits[1], alors Viçwâmitra le râdjâ porta la main[2] sur Çabalâ.

2. Ravie par l'ordre du monarque à l'âme vaste, ô Râma, Çabalâ s'abandonnait à ses pensées, à ses réflexions, tout en exhalant ses plaintes et presque épuisée par la douleur :

3. « Comment se fait-il que je sois abandonnée du magna- » nime Vaçichtha, moi, que les satellites du monarque en- » traînent, moi, infortunée que navre l'excès de l'affliction?

4. » Quel tort ai-je donc eu envers le maharchi abîmé dans » la contemplation, pour qu'il me délaisse, moi qui n'ai rien » commis de mal, moi qu'il aime, moi qui lui suis dévouée, » lui si équitable! »

5. Ainsi soupirait en elle-même Çabalâ, dont les gémissements se répétaient sans cesse. Bientôt, elle se dirige impétueusement, ô descendant de Raghou, du côté de Vaçichtha.

6. Bien que les satellites du monarque soient là par centaines, par milliers, elle les repousse; elle arrive, rapide comme le vent, où posent les pieds de l'illustre solitaire,

7. Et dès qu'elle arrive, aux cris plaintifs que lui arrache encore le chagrin, elle mêle ces mots debout en face de Vaçichtha et faisant retentir l'air de mugissements plaintifs[3] :

8. « O Seigneur, ô fils du Brâhmane, pourquoi m'as-tu » abandonnée, moi que les royaux satellites emmènent loin de » ta société[4]? »

9. Interpellé en ces termes, le brâhmarchi répondit à la fugitive, dont le cœur était brûlé des feux du chagrin, répondit à l'infortunée, ce qu'il eût répondu à une sœur :

10. « Je ne t'ai point abandonnée, ô Çabalâ, et tu n'as pas » démérité de moi. Mais c'est le monarque, le monarque dont » si grande est la force, qui t'enlève à moi de force.

n. 7. L'it. dit *costei, fonte d'ogni cosa desiderata.* — [1]*Kâmadhenoum* : *V.* S. 53, n. 5 et 6, et cp. 16 de S. 54. — [2]*Tadâharat.* — [3]Ici, nouvel aspect encore. Viçwamitra ne se borne plus à convoiter, à user de sophisme : il use de violence. — [4]Encore un pas dans l'action. Soit sentiment de faiblesse, soit détachement des biens de la terre, Vaçichtha se laisserait dépouiller : ses sujets ne veulent pas de la domination étrangère. Ainsi, au moyen âge, on vit des serfs de l'église vouloir rester ce qu'ils étaient et ne pas accroître au domaine laïque.

11. « Car, à mon avis, la puissance brâhmanique, la puis-
» sance du roi, ce n'est pas la même chose! Au souverain le
» pouvoir ; il est de la race des Kchatriyas, et la terre est à lui.
12. » Vois l'armée ici présente ! elle est au complet : élé-
» phants, chevaux, chars, tout y abonde; puis des fantassins,
» des bannières! puis des multitudes! C'est là ce qui donne à
» ce ravisseur supériorité de puissance. »

13. Tel fut le discours de Vaçichtha : Çabalâ répondit modestement, et adressa, parleuse habile, les paroles qui suivent au Brâhmarchi dont immensurable était la splendeur :

14. « Non! non! ce n'est pas là ce qu'on dit! la puissance
» du Kchatriya ne prime pas celle du brâhmane: ô brâhmane,
» la puissance brâhmanique est toute céleste ; celle du Kcha-
» triya lui est inférieure[5].
15. » Il n'est pas de limite à ce que tu peux; non, non, il
» n'a sur toi aucune supériorité de puissance, ce potentat, ce
» Viçwâmitra, dont si haute est la force. Ton éclatante majesté
» à toi n'est pas aisée à déborder.
16. » Commande-moi, ô brâhmane aux irradiations gran-
» dioses ! commande à celle qu'a nourrie ta puissance! Va, les
» forces et la superbe de ce prince au désastreux esprit, tant
» qu'elles lutteront, je les battrai en ruine! »

17. A ces mots de son interlocutrice, ô Râma, Vaçichtha, l'homme des grandioses austérités, s'écria : «Hé bien, fais naî-
» tre une armée par laquelle périssent les bataillons ennemis!»

18. La vache mugit: et soudain, ô royal richi, surgirent par centaines des Palhavas[6]; et par eux fut taillée en pièces l'armée de Viçwâmitra, sous les regards mêmes de Viçwâmitra.

— [5]Nous avançons toujours. Voilà la grande thèse posée : «Qui l'emporte des pouvoirs, le spirituel ou le temporel? » C'est une guerre du sacerdoce et de l'empire. Quel intérêt n'éveille pas la simple perspective d'un tel fait à de telles distances et à tant de siècles de nous! et que de rapprochements, de réflexions ne suggère-t-elle pas? — [6]Ici commence une énumération qui se terminera S. 56, 1 et 3 : elle est fort embarrassante. 1o Des 7 peuples, 5 sont donnés par le *Mânava dh.* (X, 43, 44) comme Çoûdras issus de Kchatriyas dégradés pour avoir négligé les *sanskâras*; les Mletchtchhas (45) mentionnés, non comme peuple, mais comme groupe de peuples, ne sont pas moins méprisés, pour ne pas dire exécrés ; et l'on ne peut guère douter que

19. Exaspéré au plus haut degré, les yeux étincelants de fureur, le râdjâ eut recours à ses armes de toute espèce ; et avec elles, il massacra les Palhavas.

20. A la vue de Viçwâmitra détruisant les Palhavas par centaines, Çabalâ se remit à produire; et les terribles Çakas[7] naquirent mêlés aux Yavanas[8].

21. Ces Yavanas, ces Çakas, réunis inondèrent la terre de leur mélange. Leur agilité dans l'exécution, leur vigueur étaient extrêmes. Leurs rangs étaient serrés comme les fibres du padma.

22. Ils portaient avec des haches de longues épées; leur cuirasse et toute leur armure étaient d'or. Par eux tous les bataillons du râdjâ furent réduits en cendres, comme par des flammes incandescentes.

23. A l'aspect de ses troupes ainsi brûlées, une commotion profonde ébranla les sens du puissant Viçwâmitra, et il fit pleuvoir une grêle de flèches.

SARGA LVI.

SUITE DU RÉCIT DE ÇATANANDA : L'ÉRÉMITIQUE RÉSIDENCE DE VAÇICHTHA INCENDIÉE.

(Çatânandavâkye Vaçichthâçramadâhah).

1. Quand il aperçut ses soldats ainsi mis hors de combat

les Touchâras (les seuls qu'omette Manou) ne soient de la même catégorie. Il est au moins remarquable de voir les brahmes, les purs par excellence, défendus par de semblables impurs. 2° Les Palhavas, les Yavanas et les Çakas apparaissent deux fois (*V.* S. suiv.) sans mot spécial qui mette en relief le dessein de l'auteur (d'où peut-être on peut induire qu'un interpolateur a passé par là). Les Palhavas, vulg. les Perses, seraient, selon Lassen (*Alterth.*, 432 et 3), les Pactyes d'Hérodote au N. et à l'E. de l'Inde. Nul doute pourtant que leur nom ne soit identique à Pehlvi; mais il se peut que les Pehlvis, d'abord en Scythie, aient formé deux branches, l'une qui s'établit au sud, l'autre qui resta dans sa patrie ou s'en éloigna peu. Ainsi les Bulgares, sur le Volga et au sud du Danube; ainsi les Chrobates, devers les Carpathes et en Croatie; ainsi en Asie les Mongols, en Mongolie et en Chine. Pehlvi du reste est le même mot que *Basileus*; et dès lors les Scythes royaux, avant d'émigrer vers l'est, ne sont-ils pas des Pehlvis? — [7]Nomades de la Scythie. — [8]Même mot, dit-on, que « fils de Javan »

et frappés d'égarement par les traits de Viçwâmitra, Vaçichtha stimula la vache en disant : « Produis de nouveaux guerriers! »

2. Çabalâ mugit : et soudain s'aperçurent là des Kambodjes[1] aux traits brillants comme le soleil, et de ses mamelles sortirent des Pahlavas avec des flèches à la main ;

3. Les régions de la génération donnèrent naissance aux Yavanas ; les organes excrétoires enfantèrent les Çakas ; les poils livrèrent passage aux Mletchtchhas[2], aux Touchâras[3], qu'accompagnèrent les Kiratas[4].

4. Ces nouveaux auxiliaires anéantirent en un clin d'œil l'armée entière de Viçwâmitra, y compris les fantassins, les chars, les chevaux, les éléphants, ô descendant de Raghou.

5. Spectateur de l'anéantissement de leurs phalanges, cent des fils de Viçwâmitra, revêtus de toute espèce d'armes,

6. Se précipitèrent, bouillants de courroux[5], sur l'ascète la fleur de ceux qui murmurent des prières...... Une simple exclamation[6] suffit au grand mouni pour les rendre la proie des flammes.

7. Tous, avec leurs chars et leurs chevaux et leur infanterie, tous furent réduits en cendres par le grandiose Vaçichtha en un moment, ces nombreux fils de Viçwâmitra.

ou Japhet, et peut-être que le grec *Iones* pour Ioniens. Nous aurions donc là les ancêtres des Ioniens? Nous n'en croyons rien. — [1]S. 6, n. 31. — [2]Le plus souvent, nom d'extension très-vaste et dont la race privilégiée dans l'Inde usait, comme l'Hellène, de celui de barbare pour désigner en même temps et pour flétrir tout peuple d'un autre sang. Les Aryas étaient alors la nation dominante (les Mletchtchhas, en ce sens, sont tout ce qui n'est pas Arya : R., *Mlichta* «indistinct», et en parlant du langage «inarticulé», «mal articulé», en qq. sorte «sans parole», «brute»); mais évidemment ici c'est un nom de peuple. — [3]Les manuscrits varient sur le mot, et ont, les uns, comme ici, *Touchâras*, les autres *Toukhâras* ou *Boukhâras*. En admettant (ce qui vaut mieux du moins que la 3e leçon) *Touchâras*, l'on a sans doute le nom de quelque peuplade du nord, *touchâra* voulant dire «froid».— [4]Habitants de districts montagneux et sauvages, mais dans l'Inde. Comme nom commun, le mot veut dire, non-seulement «sauvage», mais «de taille naine» et «groom» (Cp. S. 52, n. 11. Le thème semble *kri*, disperser, d'où *kirati*). —[5]*Sousankrouddham*. Ambigu, car il peut également qualifier et le neutre 1er cas *çatam* et l'acc. masc. *Vaçichtham*. Toutefois, à l'exemple de M. Gorresio, nous prenons le premier parti. — [6]*Houm*! (*hounkârena*, dit le texte : cp. n. 12 les éléments du

8. A l'aspect de ses fils inanimés ainsi que leurs troupes, Viçwâmitra, le colosse de puissance, sentit la honte et tomba dans la méditation, ô prince sans tache !

9. Tel que l'Océan qui n'a plus de flots impétueux, tel que le serpent dont on a brisé les dents, tel que le soleil dont pâlit la couleur et qui subit à l'improviste l'obscurcissement,

10. Ou tel que l'oiseau dont les ailes sont fracturées, ainsi le triste Viçwâmitra, frappé à mort dans ses enfants et dans son armée, frappé à mort dans son orgueil, frappé à mort dans son pouvoir[7], en arrivait à se mépriser lui-même.

11. Plaçant son fils unique à la tête de l'empire, avec la mission d'être le conservateur du pays, ainsi qu'il incombe au monarque, il porta ses pas du côté des forêts,

12. Et arriva sur les flancs de l'Himavat embelli de la présence des Kinnaras ; et là, voulant trouver faveur aux yeux de Mahâdéva, il se livra aux plus rudes austérités.

13. Au bout de quelque temps, Mahâdéva, le dieu à la bannière de taureau, vint accorder ses grâces à l'héroïque Viçwâmitra et lui dit :

14. « Dans quel but t'es-tu soumis à ces pénibles macéra-
» tions ? parle, je viens t'octroyer des grâces. Révèle quelle
» est la faveur, objet de tes vifs désirs, réfléchis[8]. »

15. A ces mots, Viçwâmitra le grand pénitent s'inclina respectueusement, puis tint ce discours à Mahâdéva :

16. « Si tu es content de moi, ô dieu, ô suprême souve-
» rain, hé bien, le véda de l'arc, voilà le véda qu'il me faut,
» avec ses Angas et Oupangas, avec ses Oupanichads, avec
» ses formules occultes[9], — octroie-moi ce véda !—

17. » Tout ce qui se trouve d'astras aux mains des Dévas,

dwandwa *swâhâkâravachatkârâou*). —[7] Trois fois « frappé à mort... :» le texte porte *hatapoutrabalo.... hatadarpo, hatotsâho.* L'it. se borne à dire *Dopo la strage del suo esercito e de' suoi figli..... dimesso, svigorito*, et fait du reste deux phrases des deux çl. 9 et 10. — [8] *Varo yas te kânkchitah, so 'bhidhîyatâm.* Dans l'it., *fa a me palese.* — [9] Le çloka est magnifique de précision incisive: *Yadi touchto 'si me, Deva, dhanourvedo, Maheçwara, sângopângah sopanichat sarahasyah pradîyatâm !* On dirait un ton d'amer sarcasme et presq. de sceptiq. persiflage, comme les terribles lazzis d'Eschyle dans *les Perses* (309, 314, 321, 323, 428, 477), ou comme si chez nous l'on s'avisait de dire « le

» des Dânavas, des Richis, des Gandharwas, des Yakchas, des » Râkchases, fais que ces astras[10] brillent en mes mains !

18. » Voilà, ô seigneurial Déva des Dévas, ce que je souhaite » de ta bonté. » — « Ainsi soit fait ! » répondit le seigneur des Dévas ; et, ces mots prononcés, il retourna au ciel.

19. Viçwâmitra le râdjarchi, couvert de gloire, sentit l'allégresse la plu svive et fut tout gonflé d'orgueil.

20. Comme l'Océan dont l'onde croît en force à la nouvelle lune, il se regardait comme triomphant de Vaçichtha le mouni par excellence.

21. Il arrive à l'ermitage, il décoche ses traits[11] sur cette enceinte : la forêt pénitentiaire tout entière est embrasée par leur contact.

22. Tandis qu'ils pleuvent, ainsi dardés, les projectiles de Viçwâmitra le sage profond, épouvantés à cet aspect, les richis s'élancent ça et là soudain par milliers[12].

23. Et la troupe des disciples de Vaçichtha s'enfuit en courant, comme les oiseaux et les quadrupèdes sauvages. La terreur les consterne. Ils errent de toute part, et par milliers.

24. Le monastère du magnanime Viçwâmitra est vide au bout de quelques instants, pas un son ne s'y fait entendre, il ressemble au désert [13].

25. Mais l'on interpelle les fuyards. C'est Vaçichtha qui répète à trois fois : « N'ayez pas peur! je vais, moi, anéantir le » fils de Gâdhi comme l'astre de la lumière anéantit la glace. »

26. Ces mots prononcés, l'être aux irradiations grandioses, Vaçichtha, la fleur de ceux qui font retentir la parole, adresse à Viçwâmitra ces paroles où respire l'indignation :

27. « Puisque l'ermitage longtemps florissant subit par toi » la destruction, puisque tu te livres à des actes criminels, » insensé, tu périras! »

sabre et l'espingole, voilà ma Bible et mes Prophètes». *Véda de l'arc*, du reste, n'est pas plus bizarre pour l'Indou que ne le serait pour nous le «Code de l'arc», le «Code de l'escrime». Tout art chez nous peut *se codifier*, on dirait en Inde «peut *se védifier*» [Véda, d'ailleurs, vient de *vid-* connaître]. — [10]Les astras du S. 30 (*V.* n. 1), tant ceux qui sont nommés que ceux qui sont omis. — [11]*Astrâni*. Il ne dit pas lesquels ici; mais *V.* S. 57, n. 1. — [12]*Sahasraçah*, comme cl. 23, fin. Dans l'it., *a torme*, et puis *a grandi schiere*. — [13] Que l'on

28. A peine il a proféré ces paroles, qu'animé du plus violent courroux, il saisit en hâte son sceptre brâhmanique qui ressemble à la flamme du Destin enveloppée de fumée ou à un second sceptre de Yama.

SARGA LVII.

SUITE DU RÉCIT DE ÇATANANDA ; PROJET DE VIÇWAMITRA.

(**Çatânandavâkye Viçwâmitrapratidjnâ**).

1. Apostrophé de cette façon par Vaçichtha, Viçwâmitra, le possesseur de tant de puissance, lui criait tout en brandissant l'astra d'Agni[1] : « Arrête, arrête ! »

2. Vaçichtha entendant ces paroles, répondit : « Hé bien, je » m'arrête ! me voici, rejeton des Kchatriyas, fais voir ce que » tu as de force ! »

3. « Je rabattrai, aujourd'hui l'orgueil de l'arme que tu » portes, ô fils de Gâdhi ! Insensé, qu'est-ce que la puissance du » Kchatriya mise en face de la gigantesque puissance brâh» manique ?

4-. « Tiens, contemple la force divine du Brâhmane, Kcha» triya méprisable ! »

-4, 5-. Et, l'arme effrayante du fils de Gâdhi, l'Astra d'Agni, ce trait si sûr, vint s'abattre expirant sous le sceptre brâhmanique, comme l'impétuosité de la flamme dans l'onde.

-5, 6-. Le formidable trait de Roudra[2], celui d'Indra, celui du

compare la prise de Rome sur Grégoire VII par Henri IV, 1084. — [1] *Agneyastram*. Ce mot forme comme une ligne de démarcation. Jusqu'ici le poète n'a nommé nulle arme, il va les nommer à présent. Nous en aurons en tout 40, dont 14 nouvelles, c.-à-d. omises au S. 30, qui pourtant en offre 58. C'est donc en tout 72. Ces 14 nouvelles sont celles de Roudra, de Varouna, d'Indra, du Seigneur des animaux, la Mentale, l'Abattante, la Torturante, la Lamentable, le Bec-de-Héron, la Vidhyadarine, la Roue-de-Dharma, la Roue-de-Kala, le Lacet-de-Brahmâ, le Tissu-de-Crânes (ou, si l'on veut les noms samsk., *Râoudram, Varounam, Endram, Pâçoupatam, Mânavam, Mohanam, Santâpanam, Vilâpanam, Krâountcham, Vedhyâdharam, Dharmatchakram, Kâlatchakram, Brahmapâçam, Kâpâlam*). Cette liste ne serait à modifier qu'au cas où quelque nom serait inexact. — [2] « Arme des Rou-

seigneur des animaux, celui d'Iça[3], aussi furent décochés par ce fils de Gâdhi, tout à la fureur.

-6, 7-. Suivent la Mentale et l'Humaine, la Gandharvienne et la Soporifique[4], l'Abattante et la Stupéfiante, la Torturante et la Lamentable,

-7, 8-. La Torréfiante, l'Effroyable et la Tonitruante, dont il est si rude de triompher, la Pénale[5], la Piçatchienne, le Bec-de-Héron[6].

-8, 9-. Il projette aussi les deux lances, la massue qui fracasse les os, l'énorme javelot des Vidhyâdharas, et la flèche inhumaine du Destin.

-9, 10-. La Roue de Justice, la Roue de Vichnou et la Roue du Destin, le Lacet de Brahmâ, le Lacet du Destin et le Lacet de Varouna,

-10, 11-. Le Trait Pênâka et les deux Foudres chéries, la Sèche et l'Humide, l'Astra de Vâyou, le Tremblement-de-Terre[7] et la Tête-de-Cheval,

-11, 12-. Le terrible Triçoula[8] et le Tissu de Crânes, et le Trait-à-Fracas, le fils de Kouçika lance toutes ces armes

-12, 13-. Contre le resplendissant Vaçichtha. O spectacle qui tient du miracle ! toutes ces armes s'amortirent devant le sceptre du fils du Brâhmane.

-13, 14-. Quand toutes eurent été épuisées, le fils de Gâdhi brandit le Trait de Brahmâ. A l'aspect de cette arme soulevée par sa main, les Dévas, Agni en tête,

-14, 15-. Les Dévarchis, les Gandharwas, les grands serpents furent abasourdis[9] ; l'abasourdissement gagna les trois mondes quand l'arme fut décochée.

-15, 16-. Mais cette flèche épouvantable, gigantesque, l'Astra de Brahmâ, faiblit devant l'éclatante force brâhmanique de Vaçichtha, devant le sceptre brâhmanique : elle fut dévorée,

dras » peut venir à l'idée, mais nous est suspect : ce serait le seul pluriel. — [3]Deux noms de Çiva, et des conjonct. empêchent d'admettre qu'il s'agisse d'une seule arme (*Pâçoupatam tathâ Eçikam tchêva*) : De 2 choses l'une donc : ou *Paçoupati* se dit d'un autre que Çiva, ou le dieu, sous chacun des 2 aspects, a son arme spéciale. —[4]*Swâpanam*. — [5]Ou « le châtiment », S. 30, -45.—[6]*Çaktidwayam* sans annexe ; mais on reconnaît l'*amogham vidjayam tathâ* du S. 30, 13-. — [7]*Mathanam* : S. 30, *pramathanam*. — [8] *Triçoulam* : S. 30, *coulam*. — [9]*San-*

le mouni ne fut pas même alarmé, ô descendant de Raghou!

-16, 17-. Tandis que l'arme de Brahmâ était ainsi dévorée par Vaçichtha l'ascète à l'âme grandiose, son visage donnait le vertige aux trois mondes, il terrifiait, on pouvait à peine en soutenir la vue.

-17, 18-. De tous les pores velus[10] de Vaçichtha, l'ascète à l'âme grandiose, semblaient sortir des étincelles mêlées à de la vapeur rutilante, et flamboyante cependant,

-18, 19-. Et le sceptre brâhmanique, élevé sur la main de Vaçichtha, reluisait éblouissant, ainsi que la flamme du Destin au milieu de la fumée, ainsi qu'un second sceptre de Yama.

-19, 20-. Les solitaires alors se mirent à célébrer Vaçichta, la fleur de ceux qui murmurent la prière[11] : « O Brâhmane, ta » force est irrésistible; mais que ta puissance maintenant re- » çoive un frein de ta puissance[12].

-20, 21-. » Voilà, Brâhmane, voilà le géant de puissance, » voilà Viçwâmitra battu! Fais miséricorde maintenant, ô le » plus vertueux des hommes! que les mondes soient affranchis » de désastres et d'inquiétudes. »

-21, 22-. A ces paroles, le majestueux, le glorieux ascète reprit son calme. Quant à Viçwâmitra le vaincu, il s'écria en soupirant[13] :

-22, 23-. « Fi de la puissance du Kchatriya! La puissance » brâhmanique, voilà la puissance! A lui tout seul, le sceptre » brâhmanique a frappé de mort toutes mes armes.

-23, 24-. » Témoin par mes yeux de tant de puissance, je » veux, veillant sur tous mes sens, atteindre à la puissance » pénitentiaire, productrice de l'état de brâhmane. »

-24. Ces mots prononcés, l'énergique Viçwâmitra rejeta les armes loin de lui;

25. Et, la résolution prise de conquérir la dignité de Brâhmane, l'âme armée de constance, il s'en alla, ô Râma, déterminé à mener la vie pénitente.

trastâ. — [10] *Romakoupebhyo.* — [11] *Djapatâm varam.* — [12] *Tedjo dhâraya tedjasâ.* — [13] C'est cet admirable mouvement du lyrique latin (pour achever le panégyrique de Rome) *Dixitque tandem perfidus Annibal....*, bien que la conclusion diffère. Et ici commence un second

SARGA LVIII.

AUSTÉRITÉS DE VIÇWAMITRA.

(**Viçwâmitrapraçansâ.**)

1. Terribles furent les austérités auxquelles, dès lors s'astreignit Viçwâmitra, le trésor de pénitences. Qu'il poussait de soupirs[1], ce cœur devenu la proie de la haine, ce mortel à l'esprit grandiose !

2. Il s'était établi avec sa femme, le descendant de Kouçika, dans la région méridionale[2]. Là, il ne prenait pour nourriture que des fruits et des racines ; là, il parcourait sa carrière de macérations colossales.

3. Aspirant de toutes ses forces à l'état de Brâhmarchi, par jalousie de Vaçichtha, parce qu'il voyait Vaçichtha, par l'état contemplatif, fruit de ses divines macérations, primer sa force à lui, — l'éminent mortel

4. Exécutait, ô Râma, les plus rigides pénitences, confiné dans les forêts pénitentiaires. « Que je sois Brâhmane un » jour ! » telle était la pensée qui sans cesse obsédait cet être à l'âme grandiose.

5. Il lui naquit, là, quatre fils illustres dans le monde, Havisyanda[3], Madhousyanda[4], Dridhanétra[5], Mahodhara[6].

6. Jadis, au temps où il régissait l'empire, il avait, ce monarque tigre des monarques, donné le jour à huit fils[7] énergiques, robustes, pleins de feu.

7. Lorsque les années passées en cette retraite eurent formé le millénaire complet, alors la fleur des pénitents, le fortuné rejeton de Kouçika, reluisait d'un éclat rival de celui d'Agni.

récit plus curieux encore peut-être que le 1er, celui des efforts de Viçwâmitra pour arriver au rang de brahmane. Cp. S. 59, 3 et S. 65, 2. — [1] *Viniçwasya viniçwasya.* — [2] *Dakchinam.* Le Dékhan était alors sauvage et hérissé de bois profonds. Là se confinaient les ascètes qui visaient à l'apogée des austérités; là plus tard s'enfoncera Râma. — [3] « Qui transsude du havich ». — [4] « Qui transsude le miel ». — [5] « A l'œil ferme » (*oculo irretorto*). — [6] « Porte-offrande », ou « porte-sacrifice ». Ce dernier n'est pas nommé dans la récension du nord. *V.*, du reste, son rôle S. 61, 16, et S. 59, 11. — [7] Omis ainsi que Mahodhara. —

SARGA LIX.

SUITE DU RÉCIT DE ÇATANANDA : AVENTURE DE TRIÇANKOU.

(Çatânandavâkye Triçankoupratyâkyânam).

1[1]. Lors donc que les mille années furent entièrement écoulées, Brahmâ, l'ancêtre de l'univers, se rendit, ô Râma, auprès du fils de Gâdhi, et lui adressa ces douces paroles :

2. « Tu as conquis le rang, le très-haut rang de râdjarchi, » fils de Kouçika. En considération donc de tes austérités, je te » proclamerai râdjarchi[2]. »

3. Ainsi dit l'être à majesté grandiose ; et avec les Dévas, il sortit de l'éther[3], il atteignit le monde de Brahmâ, — ce suprême seigneur des mondes[4].

4. Viçwâmitra entendit; et la honte lui faisait porter un peu la tête basse, et il avait son âme prise d'une vive douleur. Il dit avec colère :

5. « Hé quoi, je me suis livré aux plus colossales pénitences ; et le titre de râdjarchi, voilà le titre qu'aujourd'hui je » reçois du Seigneur ! Ah ! je crois que la vie de macérations » n'est qu'une vie stérile[5]. »

6. Et ces exclamations proférées, l'éclatant, le grandiose mouni, ô descendant de Kakoutstha, reprit le cours de ses macérations, portées au sublime, car sublime était son âme.

7. Or, au même temps, vivait, ne respirant que justice et

[1]Un des collaborateurs du *Journ. asiatique*, IIIe partie, VII, 148, etc., M. Jacquet, voulait donner en français toute la légende de Viçwâmitra du S. 52 au 67, mais la mort l'a frappé ici, au bout du 160e çl., à notre grand regret : sa traduction était vraim. une traduction.—[2]C.-à-d., «tu n'es pas digne encore du grade de brâhmane». De même quand, S. 65, Brahmâ le déclarera richi. On le voit, c'est toujours le même système : quelle immense distance du kchatriya au brâhmane, puisque tant d'intermédiaires, comme tant d'épreuves, les séparent ! — [3]*Tripichtapâd.* Cp. S. 32, 7-14 et n. 3. — [4]*Brahmalokam lokânâm prabhour Içwarah.* Sur le 1er mot, v. S. 1, n. 82. — [5]*Nâsti, çanke, tapahphalam.* C'est ce que dira Yadjnadatta blessé à mort, II, 66 (*Noûnam na tapasah kintchit phalam manye çroutasya tcha*) ; et cp. S. 60, 25. C'est l'exclamat. de Brutus, «Vertu, tu n'es qu'un nom !» C'est le mouvem. contraire à l'*Adhya me saphalam janma*, S. 21, 20 et S. 18, 19.

vérité, un roi du nom de Triçankou[6], membre dont se félicitait la dynastie d'Ikchwâkou.

8. Un jour, il se dit, et cette idée, enfant de Raghou, s'empara de lui : « Je vais faire un sacrifice, et par ce sacrifice, je » m'élèverai sans abandonner mon corps à cette suprême ré- » gion qu'habitent les dieux. »

9. Il mande à lui Vaçichtha[7], et il lui révèle son projet. « C'est impossible, » lui répond Vaçichtha, le sage profond.

10. Repoussé par Vaçichtha, il gagne les plages du midi[8], où cent fils de Vaçichtha exécutent de pénibles pénitences[9].

11. Bientôt Triçankou les distingue, ces cent enfants de Vaçichtha, et les voit, pénitents aux longues épreuves, poursuivre la vie pénitentiaire aux pénitences excellentes[10].

12. Il salue dans l'attitude de l'andjali, et demande à ces mortels, riches d'austérités, des nouvelles de leur salut et de leur inaltérable calme d'âme, des nouvelles de leur santé[11].

13. La famille du gourou s'entend ensuite dire, par le majestueux potentat, à qui pourtant la honte d'avoir subi un refus de Vaçichtha fait porter un peu la tête basse[12] :

14. « Je suis venu requérir votre aide, car l'aide me fait dé- » faut, et vous, vous donnez généreusement votre aide[13]. Dai- » gnez donc tous accorder un concours salutaire à qui vous » arrive recourant à votre appui.

15.» Je me suis vu rebuté par le gourou[14], par Vaçichtha aux

—[6]«A 3 javelines» (ou Satyavrata «au vœu vrai »), tris-arrière-petit-fils d'Ikchwâkou et vigésime-sept-aïeul de Râma, S. 72, 19-21. Que Viçwâmitra, que Vaçichtha (çl. 9, etc.) aient été ainsi contemporains de 2 princes que séparent 27 générations (cp. 24, n. 4, S. 63, 5, etc.), c'est ce que n'expliqu. pas même des règnes de 9, 10, 20, 30 et 32 000 ans ci-dessus mentionnés (S. 23, 9 ; S. 1, 100 ; S. 44, 6 ; S. 43, 27 ; S. 44, 5) ; il faudrait élargir proportionnellement la vie des 2 ascètes et leur donner, non pas de 200 à 300 siècles, mais 27 fois au moins ces 2 ou 3 siècles de siècles. A notre avis, la seule réponse, c'est que ces 2 noms désignent chacun une suite de personnages revêtus du même titre, comme quand on dit « le pape ». Ainsi les Bouddhas ; ainsi, dans la Rome impériale, les Augustes.—[7]*V.* n. 6.—[8]S. 58, n. 2.—[9]*Tapyate tapah*- et cp. n. 10. — [10]*Dîrghatapasâm tapatâm tapa outtamam,* et cp. n. 9. — [11]S. 2, 25. [*Avyayam tchêva prichtwâ* : *av.* ici n'est pas simple adj.] —[12]Comme çl. 4, *hriyâ kintchid av anmoukhah.*— [13]*Çaranam..... caranyah çaranapradân.*—[14]*Gourounâ* que nous ne ren-

» aspirations grandioses, au moment où je brûlais d'offrir un » grand sacrifice. Veuillez acquiescer à mon vœu,

16. « Vous êtes les fils de mon gourou ! tous je vous préposerai comme pourohitas au reste des brahmes[15]. Voyez, je » m'incline tête basse devant vous, ô vous qui stationnez » dans l'austérité!

17. » Que vos nobles personnes rendent le sacrifice fructueux en en accomplissant les cérémonies avec un profond » recueillement, de telle sorte qu'au prix de ce sacrifice, je » puisse, sans renoncer à mon corps, atteindre le swarga.

18. » Rebuté par Vaçichtha[16], ô vous dont le trésor de ma» cérations est immense, je ne vois pour moi d'autre recours » que les fils mêmes de mon gourou, tous[17] ses fils, et, en » réalité[18], il n'en est pas d'autres.

19. » Pour toute la race d'Ikchwâkou, Vaçichtha, voilà le » gourou suprême : immédiatement après lui, c'est vous, no» bles personnages, vous tous qui êtes mes gourous ! »

SARGA LX.

SUITE DU RÉCIT DE ÇATANANDA : LA MALÉDICTION DE TRIÇANKOU.

(**Çatânandavâkye Triçankouçâpah**).

1. A l'audition des paroles de Triçankou, la colère s'em-

dons pas par « vénérable » : cp. S. 8, n. 5.—[15] *Gouroupoutrân sarwân aham pouraskritya pourodhasah.* Ce vers est plein, concis, et dit tout. 1º L'on y voit, comme aspirations et manœuvres du roi, l'amovibilité du chef spirituel (comme quand un empereur prétendait défaire un pape à volonté); 2º division du pouvoir religieux, exercé collectivement par tous (*sarwân*); 3º dérogation la moindre possible au principe d'immutabilité, puisque, si le sceptre brâhmanique change de main, du moins il restera dans la famille; 4º appel aux intérêts personnels. Avec tout cela, mille protestations de profond respect, qui sont comme le dernier coup de pinceau. Triçankou se prosterne pour prier (*çirasâ pranato bhoutwâ yâtche vah*) et flatte (*tapasi sthitân*) ceux qu'au fond il aspire à diminuer, sinon à perdre. —[16] Toujours la même tactique. Ce n'est pas la faute de ce pauvre Triçankou; il n'est pas l'agresseur, dit-il, c'est Vaçichtha qui l'insulte, l'humilie, le rebute, *pratyâkhyâto Vaçichthena* (ce qui s'est vu déjà çl. 15, ce qui va revenir S. 60, 2).—[17] *Sarwân*, comme çl. 16, et plus bas çl. 19. On voit combien il y tient.—[18] *Tatwatah*. L'it. omet. *Tatwa*, « essence », « réa-

para des cent enfants du richi, ô Râma, et ils dirent au râdjâ :

2. « Quoi, c'est après avoir été rebuté[1] par le véridique » gourou, ô insensé, que tu viens ici, transgressant sa pa- » role, chercher recours auprès de nous? Comment cela » se fait-il?

3. » Comment se peut-il que, lâchant la racine, tu pré- » tendes t'appuyer aux rameaux? O râdjâ, il n'est pas bien à » toi de venir nous rendre hommage.

4. » Pour toute la race d'Ikchwâkou, le pourohita, voilà la » voie[2] suprême, c'est une conduite inexcusable de ta part » que de manœuvrer[3] en transgressant ce qu'il a prononcé.

5. » C'est impossible,» a dit tout haut Vaçichtha le vénérable richi : « comment est-ce donc que nous rendrions, nous, » comme de haute lutte[4], la chose possible?

6. » Quelle puérilité! quelle extrême lourdeur d'intelli- » gence! Prends le chemin de ta cité. Le bienheureux[5] a seul » puissance d'offrir ton sacrifice : nous en sommes incapa- » bles, nous. »

7. Telles furent les expressions que firent entendre ces jeunes gens, et la colère leur troublait la voix. Le monarque, quand il entendit ce langage, fut lui-même envahi par la fureur, et riposta ainsi aux fils de l'ascète :

8. « Ainsi Vaçichtha me rebute, et immédiatement après, » j'éprouve un rebut de vos nobles personnes! Hé bien, j'au- » rai recours à une autre voie pour accomplir le sacrifice, sa- » chez-le bien! »

9. Les enfants du richi, quand ils entendirent énoncer cette abominable déclaration, lancèrent furieux l'imprécation sur le monarque : « Tu vas être un Tchandâla[6]! » crièrent-ils.

lité ». — [1]Même mot que S. 59, 15 et 18. — [2]C.-à-d. la seule voie à suivre, la seule qui mène au mokcha (S. 1, n. 83) ou à ce qu'il implique, l'issue prospère (S. 32), le nivritti (fin des transformations), le swarga (S. 1, n. 82); en d'autres termes, le pourohita, voilà le seul intermédiaire possible entre le monarque et le ciel. *Gati* «marche» veut dire encore «refuge», «secours», «état», et nul de ces 3 sens ne serait absolument répréhensible ici. L'it. dit *sussidio*.—[3]*Vartitoum*. — [4]*Balâd iva* : m. à m., en lat., *vi ceu*. —[5]*Bhagavân*, qui non-seulem. a tous les sens de «bienheureux», mais a le sens comme le son de *beatus*. — [6]En d'autres termes, ils fulminent un anathème qu'accom-

10. Cette malédiction décochée contre le monarque, les mounis s'en retournèrent en leurs solitaires retraites. Quant au souverain, la nuit se passa et il se trouva,

11. O Râma, par une soudaine et funeste métamorphose, revêtu de la physionomie de tchandâla : son vêtement de dessous était de couleur sombre, et dessus, il portait un costume roussâtre.

12. Ses yeux rouges et flamboyants épouvantaient; ses dents proéminaient; son teint était jaune. Une peau d'ours couvrait ses membres; pour vêtement il avait des bijoux de fer.

13. Dès qu'ils l'aperçurent réduit à l'état de tchandâla, ses conseillers, ô Râma, et tous ceux des citoyens qui l'avaient suivi, s'enfuirent en courant vers la cité.

14. Seul alors, le potentat, l'esprit en proie à l'hallucination, porta çà et là ses pas errants; et de violentes tortures, que l'imprécation avait produites, le dévoraient de leurs flammes nuit et jour.

15. Finalement, il vint requérir l'aide du magnanime Viçwâmitra, le rival de Vaçichtha, le pénitent riche de macérations : il en avait si grand besoin, de cette aide !

16. A l'arrivée, à la vue du souverain dont l'extérieur était celui du tchandâla, ô Râma, Viçwâmitra fut pris de pitié.

17. Et dans sa pitié, il adressa, ô Râma, cet être aux grandioses irradiations, ce maître de la parole, les paroles suivantes, au roi dépouillé de tout éclat, au roi de repoussant aspect :

18. « Quel motif t'amène en ces lieux, ô toi dont se félicite » la race d'Ikchwâkou, héroïque monarque suprême d'Ayo- » dhyâ, qu'une malédiction a réduit à l'état de tchandâla ? »

pagne ou que suit de près guerre ou rébellion ou défection (cp. l'abandon et l'embarras du roi de France Robert II, lors de l'excommunicat., et l'état misérable de Henri IV, après la diète de Tribur de 1076). Le tchandâla, on le sait, est proverbialement regardé comme l'être abject par excellence (*adhamo nrinâm*, dit Manou, X, 12, 26, et répète-t-on sans cesse), ce qui n'empêche pas qu'il n'engendre des fils encore plus vils que lui (selon Manou, X, 27, 30, 37-39). A strictement parler, c'est le fils de la femme brahmâne et du çoûdra, et le dernier en effet des 12 classes de sang mêlé, issues de parents à caste franche. Légalement il n'exerce que les métiers les plus vils, et n'est qu'à peine toléré dans les bas quartiers de la ville. [Le texte écrit

19. En entendant ces mots, le râdjâ revêtu de la figure d'un tchandâla prit l'attitude et fit le geste de l'andjali, puis tint ce langage à Viçwâmitra, le pénitent riche en pénitences :

20. « Je me suis vu rebuté par mon gourou d'abord, ensuite » par ses fils ! j'ai gagné l'horrible calamité que tu vois ! et » le but, je l'ai manqué, mon but chéri[7].

21. » Aller au ciel avec mon corps, ascète plein de man- » suétude, tel était mon religieux point de mire[8], et cela au » moyen d'un grand sacrifice. Ce bonheur, je n'ai pu l'obtenir.

22. » Jamais le moindre mensonge, Viçwâmitra, ne sortit » de mes lèvres par le passé; jamais, en dépit des tourments » auxquels je suis en proie, je ne fus infidèle aux devoirs du » Kchatriya, je te le jure[9] ;

23. » J'ai offert de nombreux sacrifices, j'ai administré le » pays avec équité, j'ai su plaire à tous mes gourous par ma » conduite vertueuse[10].

24. » Et quoique je suive toujours la ligne des obligations, » quoique je sois pur de parole, de pensée et d'action, voici » mes gourous qui ne veulent pas se porter à ce qui me plaît, » mouni qui primes les mounis[11].

25. » Au destin seul, la suprématie sur toutes les affaires » de ce monde, — et vains efforts que les efforts de l'homme » pour obtenir le prix, soit de ses belles actions, soit de ses mé- » faits, — telle est ma pensée désormais[12] ! »

tchân-, mais *tchan* est plus usuel.] — [7] On se rappelle l'« Hélas ! du crime affreux dont la honte me suit Jamais mon triste cœur n'a recueilli le fruit ! » Mais combien le samsk. est plus bref, plus plein, plus expressif : *Imam viparyayam prâpya , kâmam aprâpya kânkchitam* (quelle netteté, *prâpya, aprâpya* ! quel coup de pinceau pour finir, et quel ardent soupir, en dépit de son désastre, *kânkchitam*) ! — [8] *Sâoumyadarçanam* que nous prenons pour un seul mot : le texte sépare en deux et traduit *sâoumya* par *amico*. — [9] *Kchatradharmena* régime (ainsi que *vartamânena*) d'*ouktapoûrwam*. L'it. le rapporte à *te çape* qui suit, et traduit *per la mia fede di guerriero*. — [10] En tout cas, Triçankou ne pèche pas par excès de modestie : la complaisance avec laquelle il s'étend sur ses mérites rappelle son fils Hariçtchandra qui, lui aussi, voulait monter au ciel et qui déjà opérait son ascension, lorsque Narada vint lui demander à quel titre : Hariçtchandra se mit alors à raconter ses mérites, et à chaque louange (juste au reste) qu'il se donnait, il descendait d'un cran. L'on a parfois identifié Triçankou et Hariçtchandra. — [11] *Mounipoungava* : cp. S. 32, n. 7. — [12] Cp. S.

SARGA LXI.

SUITE DU RÉCIT DE ÇATANANDA : MALÉDICTION DES FILS DE VAÇICHTHA.

(Catânandavâkye Vâçichthaçâpah).

1. Ainsi parla le râdjâ. Viçwâmitra le mouni grandiose répondit d'une voix douce, et sa réponse remplit de joie le cœur de Triçankou :

2. « Cher descendant d'Ikchwâkou, sois le bienvenu ! Je sais » combien tu aimes la justice : je viendrai à ton secours ! » habite ici ma retraite.

3. » Je vais mander ici, à ton intention, tout ce qu'il existe » d'ascètes, trésors de pénitences[1], pour donner à ce vœu que » tu caresses pleine réussite par l'accomplissement du sa» crifice.

4. « La forme même dont t'a revêtu la malédiction du gou» rou ne mettra pas obstacle à ton succès ; sous cette forme » même tu monteras au swarga.

5. » Oui, j'en ai la conviction, tes mains vont toucher le » ciel, ô des monarques le plus parfait, toi qu'amène auprès » de moi le désir de faire route vers le tridiva. »

6. Ces mots prononcés, l'éclatant mouni convoqua de toutes parts ses fils, ses disciples, ses autres amis ; et il tint à ceux-ci ce langage en rapport avec le fait[2] :

7. « Apportez ici au plus vite et au grand complet, tout » l'appareil du sacrifice. C'est avec cet appareil à moi que je » vais procéder au sacrifice pour l'homme que vous voyez. »

8. « Vous, » dit-il à ses disciples, qu'il a mandés tous, al» lez vous présenter aux richis, tous, tant qu'ils sont, et ame» nez-les, sommez-les de ma part.

9. » Puis, quelque réponse qu'ils fassent aux paroles par » lesquelles je les stimule, que vos dignes bouches me la ré» pètent, comme elle aura été prononcée, sans omission. »

59, 5. — [1] *Tapodhanân*, comme çl. 10, 12, et ailleurs : nous ajoutons « ascètes ». — [2] *Arthavat*. L'it. dit *opportune*. *Artha* s'oppose à *vâtch* et à tout mot synonyme. Le *Raghouvança* débute ainsi : *Vâgarthâv*

10. Soudain ses disciples se répandent de tout côté, conformément aux ordres du maître; et, les invitations faites aux trésors de pénitence, ils reviennent promptement.

11. Et prenant, lorsqu'ils abordent Viçwâmitra, l'attitude de l'andjali, ils lui rendent compte en ces termes : « Tous les » solitaires ont reçu par nous ton invitation, ton ordre ;

12. » Et cet ordre, tous l'acceptent : oui, tous ces trésors de » pénitence ont souscrit aux paroles que nous leur adressons, » n'en excepte que Mahodaya[3].

13. » Quant aux cent fils de Vaçichtha, écoute ce que, trou- » blés par la rage, ils ont proféré de paroles épouvantables, » écoute, ô des mounis[4] le plus éminent !

14. » « Où c'est un Kchatriya qui sacrifie, où c'est un tchan- » » dâla qui commande le sacrifice, non, les Immortels ne sont » » pas de la réunion ! non, les Immortels ne goûteront pas » » le havich! Et comment le pourraient-ils, ces êtres parfaits?

15. » » Et les Brâhmanes à l'âme grandiose, s'ils goûtaient » » des mets offerts par un Tchândâla, comment est-ce qu'ils » » pourraient aller au ciel, eux que Viçwâmitra aurait en- » » traînés à faillir? »

16. » Telles sont les injurieuses énonciations qu'ont lan- » cées avec des regards flamboyants, ô mouni, tigre des » mounis, les cent enfants de Vaçichtha et Mahodaya. »

17. Le rapport de ses disciples entendu, l'éminent solitaire, les prunelles étincelantes de courroux, prononça ces paroles :

18. « Puisque, quoique sans reproche, je suis l'objet des re- » proches des enfants de Vaçichtha, de ces êtres aux lentes in- » telligences, de ces hommes de cendre, de ces misérables » tombés au pouvoir de Kâla,

19. » Hé bien, que dès aujourd'hui Kâla les attei- » gne de son lacet[5] et les entraîne au sombre séjour de » Vêvaçwata[6] ! et qu'ils subissent sept cents renaissances[7]

iva sampriktâou vâgarthapratipattaye. — [3]« Béatitude », « splendeur ». Ne pas confondre avec Mahodhara, S. 58, 5. — [4]*Janmouni-*. — [5]S. 30, 10-, et S. 57, -9 10-. — [6]Yama (S. 30, n. 7), que l'Inde fait fils du soleil (dont un des noms est *Vivaçwat*, d'où le patronymique *Vevaswata*) et de Sandjnâ : de plus, il figure sur la liste des Soûryavança comme père d'Ikchwâkou. — [7]La béatitude, le but auquel toute âme doit tendre étant le mokcha (S. 1, n. 83), naître est un malheur et re-

» pour être chaque fois des spoliateurs de corps morts[8] !

20. » Que dévorant sans cesse leur propre chair[9], quand » l'envie de se repaître s'emparera d'eux, n'ayant d'associés » que des races inhumaines, hideux, repoussants, ils vaga- » bondent par le pays!

21. » Quant à l'insensé Mahodaya, par lequel est incrimi- » née mon innocence, criminel aux yeux de toutes les popu- » lations, il aura en partage l'état de chasseur[10] :

22. » Ne se plaisant qu'à transgresser ce qui se doit aux » êtres doués de vie, arrivé à l'extrême cruauté, longtemps, » par l'effet de mon indignation, il ne vivra que d'une abjecte » profession. »

23. Ainsi s'énonça Viçwâmitra, l'ascète grandiose à l'auréole grandiose, dans cette réunion de mounis, puis il se tut.

SARGA LXII.

SUITE DU RÉCIT DE ÇATANANDA : TRIÇANKOU MONTE AU CIEL.

(Çatânandavâkye Triçankouswargagamanam).

1. Le fils de Gâdhi, après avoir ainsi versé le poison de sa colère, après avoir, ô descendant de Raghou, par la puissance de ses austérités porté de tels coups[1] aux enfants de Vaçichtha et à Mahodaya,

2-. Adressa, lui, Viçwâmitra, un autre discours aux richis qui faisaient cercle autour de lui.

-2, 3-. « Voici, » dit-il, « un monarque issu du sang d'Ikch- » wâkou, on le nomme Triçankou ; il est juste, il est fidèle » à ses promesses ; il est venu requérir mon aide.

-3, 4-. » S'élever au swarga sans abandonner son corps, » voilà son désir, saints mounis : veuillez tous condescendre » à ce vœu. »

-4, 5-. Ces paroles de Viçwâmitra entendues, tous les émi-

naître une punition : presque tous les livres indous présentent les traces profondes de cette doctrine ; mais *V.* surtout *Mânavadh*, XI. — [8] Bien plus encore en Inde qu'ailleurs le contact des morts est censé impur.— [9] *V. S.* 64, n. 4.— [10] *Nichâda*, nom donné aussi au fils d'un brâhmane et d'une Çoûdrâ. — [1] *Hatân.* Sans doute on pourrait

nents solitaires se mirent ensemble à délibérer, troublés par la crainte que Viçwâmitra leur inspirait.

-5, 6-. « Oh ! » dirent-ils en eux-mêmes, « ce pénitent » dont Kouçika fut le père est irascible à haut degré ! lutter » avec lui serait impossible pour nous, êtres trop corporels[2].

-6, 7-. » C'est avec une incandescente colère, s'il entre en » colère, ce puissant mortel, qu'il dardera la malédiction. Qu'il » soit donc procédé au sacrifice ainsi que l'a dit le maharchi,

-7, 8-. » Et déployons nos efforts à l'effet de mettre le fils » d'Ikchwâkou à même d'aller au ciel avec son corps, par la » splendide énergie de Viçwâmitra. »

-8, 9-. Bientôt on vit le sacrifice s'effectuer au milieu d'un appareil complétement organisé : Viçwâmitra, le grandiose pénitent, s'y acquittait de l'office d'adwaryou[3];

-9, 10-. Et pour ritwidjs[4], il avait les mounis stricts observateurs de leurs vœux, en ce sacrifice, offert au nom de Triçankou aux abondantes irradiations.

-10, 11-. Enfin, le puissant Viçwâmitra qui savait, qui possédait à fond, les formules saintes, fit appel aux habitants du Tridiva pour qu'ils vinssent goûter[5] les offrandes.

-11, 12-. Les dieux cependant ne se rendent pas à l'appel[6] et ne goûtent pas les offrandes. Alors le courroux envahit l'âme de Viçwâmitra, l'ascète grandiose.

-12, 13-. Sa main divine leva et brandit la hache[7], puis il dit à Triçankou : « Vois quelle est la force des macérations de » ton puissant défenseur[8], ô suprême maître des populations !

-13, 14-. » Je vais par ma puissance te faire arriver au swar- » ga, ton corps y compris...... O Triçankou, que ton corps » s'élève au ciel, souverain seigneur des hommes !

traduire « détruit », mais personne n'est mort, et la métaphore ne nous semble pas dans l'esprit du texte. — [2] « Trop » est ajouté: le samsk. dit simplement *çarîrinâm*. — [3] Cp. S. 13, n. 28. — [4] S. 7, 1. — [5] *Bhâgârtham*: *V*. S. 14, n. 3. — [6] *Nâbhyagachtchhan hoûtâ*. — [7] Ainsi le prêtre avait la hache à sa ceinture. C'est une des plus vieilles armes en effet. On la voit partout à l'aurore de la civilisation, et les cultes la gardent quand elle se démode. C'est elle qu'emploie, et c'est d'elle que prend son nom, le brâhmane guerrier Paraçou-Râma. De même les Amazones: *Amazonia securi*, dit Horace. La *secespita* romaine est de même famille. — [8] Simplem. *oûrdjitasya* (d'*oûrdja*, pouvoir). —

-14, 15-. » Fidèle à toutes les convenances, par tout ce que » j'ai amassé de trésors de macérations depuis l'enfance jus- » qu'à ce jour, par la vertu de ces pénitences, va au ciel, ton » corps y compris ! »

-15, 16-. Sitôt que l'ascète eut formulé ces paroles, le monarque se dirigea, son corps y compris, vers les swargas, et s'éleva dans l'atmosphère, au vu de tous les mounis.

-16, 17-. Quand il aperçut Triçankou portant ses pas au Tridiva, le vainqueur de Pâka[9], accompagné de tous les groupes de Dévas, proféra ces paroles :

-17, 18-. « Tombe à terre, Triçankou ! tu n'es pas fait pour » aller au swarga, toi, que l'imprécation du gourou a frappé » à mort. Tombe, insensé, tombe sur-le-champ la tête en bas. »

-18, 19-. Apostrophé en ces termes par Indra le grand, Triçankou tombait du ciel, mais il criait à Viçwâmitra : « Au secours ! au secours ! » tout en roulant la tête la première !

-19, 20.- Sitôt qu'il eut saisi ce cri, « au secours, au se- » cours ! » que poussait la victime précipitée du ciel, Viçwâmitra, pris d'un violent courroux, s'écria : « Halte ! halte ! »

-20, 21-. Puis, par la vertu de ses divines macérations, ainsi qu'un nouveau pradjâpati, il créa dans la zone méridionale sept nouveaux richis.

-21. Et après la création de ces nouveaux richis de la plage méridionale, le sublime saint,

22. Il se mit à la création d'un nouveau groupe d'astérismes lunaires dans la zone méridionale du ciel[10], se réfugiant dans la puissance des macérations et de la science divine;

23. Et après la création des astérismes lunaires, les yeux étincelants de fureur, il allait procéder à ceux d'un autre Indra, en même temps que d'un autre ensemble de dieux.

24. La consternation alors monta au plus haut degré, tant

[9] Asoura, comme le Bala du S. 47, n. 7. Quant à l'attitude que va prendre Indra, on ne s'en étonnera pas : on sait à quel point ce dieu, dont le règne ne doit durer qu'un manwantara (308 448 000 ans, y compris son sandhyâ) et qui, même avant ce temps, peut être déposédé par le pénitent de vertu supérieure, ou par quiconque offrirait 100 açwamédhas (S. 1, n. 80), est prompt à trembler et se montre impitoyable dès qu'il croit son trône menacé. — [10] *V.* n. 12. —

chez les Dévas et chez les troupes de richis que chez le reste des Immortels; ils adressèrent au magnanime Viçwâmitra ces paroles de conciliation :

25. « O des régénérés le plus parfait, ce râdjâ qu'a frappé » l'imprécation du gourou, ne saurait monter au ciel, son » corps y compris, sans purification préalable.

26. » Il s'agit des règlements sacrés : ceux qui les connais- » sent, ces règlements, doivent en assurer le maintien. Ne » songe donc pas à transgresser, au prix de tous tes efforts, » l'ordre qu'ont établi ces règlements. »

27. Ainsi parlèrent les Dévas. Le mouni premier des mounis répondit au Déva en ces termes où respirait l'esprit de concorde :

28. « Hautes intelligences, j'ai promis à Triçankou, le pen- » seur profond, de le faire monter au swarga, son corps y » compris; je l'ai promis, je ne saurais agir de façon à ce que » ce soit un mensonge.

29. » Que l'essor auquel Triçankou, son corps y compris, » s'est livré par mon intervention reste ce qu'il est. Que, de » même, toutes ces constellations lunaires, par moi créées, » restent inébranlables[11].

30. » Aussi longtemps que le monde durera, elles dureront. » Que cette promesse me soit faite, et que chacun de vous » daigne y souscrire. »

31. Les suprêmes intelligences tremblantes alors, ô descendant de Raghou, s'écrièrent épouvantées : « Ainsi soit fait ! » Que ces étoiles restent là, exemptes de toute confusion » avec la lune et hors de la route de Vêçwânara;

32. » Et de même ce Triçankou, qui roule là la tête la pre- » mière, qu'il reste là dans la zone méridionale du ciel, com- » blé de joie, flambant de sa propre lumière[12]. »

[11] Ces 5 mots sont ajoutés : dans le texte *gamanam* et *nakchatrâni* ensemble ont pour verbe *santou*.—[12] Préciser à fond ce que cache ce trait du mythe, ainsi que la position de Triçankou, la tête en bas (çl. 32), serait fort long et ne peut être tenté ici. En somme, il est visible que, n'importe comment, à quel propos et en présence de quelle résistance, Viçwâmitra, c.-à-d. le groupe d'êtres, la série que représente ce nom, enrichit l'uranographie indoue primit. en signalant des constellations australes très en dehors du zodiaque, notamment l'Eridan et le Cen-

33. Viçwâmitra, ces paroles des Dévas entendues, répondit, « J'accepte ; » et soudain tous les Immortels lui applaudirent.

34. Ces mêmes dieux ensuite, ô prince qui domptes tes ennemis, reprirent tous la route par laquelle ils étaient venus, et autant en firent tous les richis aux grandioses inspirations, à l'immense trésor de pénitences : le sacrifice était fini.

SARGA LXIII.

SUITE DU RÉCIT DE ÇATANANDA : ÇOUNAHÇÉPHA VENDU ET LIVRÉ.

(**Çatânândavâkye Çounahçephavikrayah**).

1. Quand tous les ascètes se furent en allés, Viçwâmitra, ce trésor de pénitences, ce mouni tigre des mounis dit à tous les habitants de la forêt :

2. « Un ébranlement profond[1] vient d'avoir lieu ici aux alentours dans la région méridionale. Allons chercher une autre » région où nous continuerons l'existence pénitentiaire.

3. » Que dans la région occidentale[2] nous nous rendions à » la forêt de Pouchkara[3], là nous parcourrons heureusement[4] » la carrière pénitentiaire : c'est là en effet la première des fo- » rêts à pénitences. »

4. Ces mots dits, l'éclatant solitaire alla occuper la forêt de

taure avec la croix du sud, l'une remarquable par son Acharnar à 32° du pôle sud, l'autre qui présente au moins 6 très-brillantes étoiles, et que toutes deux ont pu être assimilées à un homme la tête en bas. — [1]Est-ce physiquement qu'il faut l'entendre ? Probablement ; et dès lors aux faits, base de la légende de Viçwâmitra, se lie la mémoire d'une grande convulsion de la nature. Laquelle ? Sans doute un vaste tremblement de terre. D'où vient que le poète n'en a rien dit encore, bien qu'il semble contemporain de ce qui vient d'être dit ? C'est qu'évidemment cette simultanéité n'est qu'une illusion. La légende qui va suivre n'est que grossièrement soudée à celle qui précède. Des siècles ont pu se passer ; et la preuve, c'est qu'il va être question d'Ambarîcha (cp. n. 5). — [2]De l'autre côté des monts limite occ. du bassin du Djemna. — [3]Aux env. d'Adjmir, où l'on voit un bois et un joli lac de ce nom. — [4]*Soukham*, que comme l'it. nous prenons ici

Pouchkara : et là les plus rudes, les plus insupportables macérations le macérèrent ; racines, fruits, furent ses aliments.

5. Or, tandis que Viçwâmitra demeurait en ces lieux, il arriva, enfant de Raghou, qu'il prit envie au râdjarchi Ambarîcha[5] d'y sacrifier.

6-. Mais tandis que le maître de la terre procédait à ce sacrifice, à ce naramédha[6],

-6, 7-. Indra ravit au poteau la victime[7] consacrée par les aspersions et par les formules, l'homme qui réunissait au complet les marques propices, l'homme destiné à l'immolation.

-7. Lorsque la victime eut disparu, le Brâhmane adressa ces paroles au monarque :

8. « O râdjâ, la victime toute aspergée[8] vient d'être soustraite de force par quelqu'un ; et le roi qui ne sauvegarde pas les cérémonies saintes est puni par les dieux, ô souverain des populations !

9. » Il faut, car c'est une profanation énorme à éviter[9], il faut que tu nous ramènes la victime, ou que tu nous en amènes, que tu en achètes quelque autre, afin que l'acte auguste[10] s'effectue. »

10. Ainsi parlèrent les Oupâdhyâyas. Le monarque, lors-

pour adv., non pour adj. — [5]Roi d'Ayodhyâ, descendant de Triçankou au 22e degré (S. 72). — [6]« Sacrifice humain ». Ainsi partout le sang humain offert aux dieux, pendant des siècles ! et enfin, et bien tard, de premières et presque furtives tentatives pour arriver à l'abolition de l'abominable usage. Toutes les légendes relatives à cette abolition offrent l'intérêt le plus vif au penseur, car ce sont les traces de l'entrée de la civilisation dans une phase nouvelle, phase d'adoucissement, de vraie puissance et de progrès, dont l'Hercule grec est le symbole le plus frappant. Hercule tue, dompte ou chasse les lions, les hydres, les oiseaux de proie, les miasmes; il fait plus, il extirpe tant qu'il peut, en Gaule, en Espagne, en Italie, en Egypte, le sacrifice humain. La Saga qui va suivre indique un pas de l'Inde en ce sens ; et Viçwâmitra tiendra un peu de l'Hercule sauveur. Son rôle sous d'autres rapports s'en éclaircit d'autant; mais nous ne pouvons ici que jeter ces quelques mots en passant. — [7]On a vu Kapila ravir de même le cheval, S. 41. Quant à la raison qui fait agir Indra, elle n'est pas claire, et la légende est muette. — [8]*Prokchito*, comme çl. 6. L'it. dit *consecrata*. — [9]*Prâyaçtchittam*, « expiation » dans Yates; *profanazione*, dans l'it. (en harmonie avec *prâya* « péché ») : nous concilions les 2 sens en y voyant l'analogue parfait du lat. *piamen*. — [10]*Karma*.

qu'il les eut entendus, se mit à faire maintes recherches pour avoir une autre victime humaine en qui se trouvassent les marques propices.

11. Campagnes, villages, cités, forêts, saints ermitages, furent parcourus par le généreux voyageur.

12. Poussant ainsi ses investigations, il aperçut un jour, ô descendant de Raghou, un brâhmane du nom de Ritchîka. Il avait beaucoup d'enfants et il était pauvre, ce brâhmane, ce grihastha[11].

13. Ambarîcha s'avance près du saint brâhmane, voué aux austérités et à la méditation, et lui tint ce langage, après avoir débuté par lui demander des nouvelles du salut :

14. « Cent mille vaches seront l'échange ! Cède-moi un de » tes fils: il figurera dans un grandiose sacrifice, dans un nara- » médha, en qualité de victime, ô des brâhmanes le plus parfait.

15. » Tu es chargé d'enfants, tu es pauvre, tu es vieux, » Brâhmane parfait ! Brâhmane, fais-moi, s'il te plaît, abandon » d'un de tes fils.

16-. « J'ai parcouru nombre de contrées et je n'ai pu trouver » de victime pour le sacrifice.

-16, 17-. » Consens, toi, digne brâhmane, à me livrer, con- » tre un prix[12], un de tes fils. Que mes efforts à l'effet d'avoir » une victime soient couronnés de succès, fils de Kaçyapa, sage » aux saintes observances. »

-17, 18-. A cette demande d'Ambarîcha, ô descendant de Raghou, que dit Ritchîka ? « Ce n'est pas mon fils aîné que je » te vendrai. » Telle fut sa réponse.

-18, 19-. Mais cette réponse de Ritchîka, dès qu'elle fut ouïe de la glorieuse mère des enfants de Ritchîka, la fit parler en ces termes au râdjâ :

-19, 20-. « Impossible à moi de vendre mon fils aîné ! » déclare le vénérable fils de Kacyapa. « Hé bien, moi, c'est le plus » jeune de mes fils, sache-le bien, qui m'est le plus cher.

-20, 21-. » Le favori des pères, c'est ordinairement[13] le pre-

—[11] Synon. de *Grihavâsin* : ce terme revient à « maître de maison », c.-à-d. « marié », et désigne la 2e des 4 phases de la vie parfaite (*brahmatchâri*, *vânaprastha* et *sannyâsi* sont les 3 autres). —[12] *Moûlyena*, qui très-souvent veut dire « capital », « somme ».—[13] *Prâyena*.

» mier de leurs fils, ô noble monarque ; les mères aiment sur-
» tout celui dont l'âge est le plus tendre : ô noble monarque,
» tous deux doivent donc être préservés. »

-21, 22-. Dès que ces paroles eurent été prononcées par le solitaire d'un côté, par la mère de l'autre. Çounahçépha[14] s'avança au milieu d'eux et s'exprima en ces termes :

-22, 23-. « L'aîné des pères est inaliénable de par mon père,
» le jeune échappe de par ma mère : c'est donc, j'imagine, sur
» celui qui vient au rang intermédiaire d'être l'objet de la
» vente! râdjâ, dépêche-toi de m'emmener. »

-23, 24-. Et moyennant les cent mille vaches, le monarque s'empara de Çounahçépha, et se mit en route plein d'une vive allégresse, ô prince la joie de Raghou.

-24. Il avait fait monter Çounahçépha sur son char, ô Râma, et il revint ainsi en toute hâte pour accomplir le sacrifice entrepris par lui-même.

SARGA LXIV.

SUITE DU RÉCIT DE ÇATANANDA : LE SACRIFICE D'AMBARICHA.

(Çatânandavâkye Ambarîchayadjnah).

1. Le monarque qui emmenait Çounahçépha vit bientôt ses chevaux harassés ; et vers midi, ô descendant de Raghou, il fit halte pour les reposer sur le bord du lac sacré de Pouchkara.

2. Tandis qu'il se délassait là, Çounahçépha, plein d'intelligence, s'approchant de ce lac de Pouchkara, le premier des lacs sacrés, aperçut Viçwâmitra.

3. Le cœur dolent, et prostré, tant par le malheur d'avoir été vendu que par la fatigue qui l'accablait, il laissa tomber sa tête aux pieds de l'ascète et lui adressa ces paroles :

4. « Je n'ai pas de père, pas de mère, pas d'amis, pas de
» parents. Daigne me sauver, puisque les auteurs de mes
» jours m'abandonnent, puisque je viens implorer ton appui !

5. » Que le monarque réalise son offrande, et que, cepen-

— [14] Evidemment ce mythe recèle une idée très-bizarre. Le nom de

» dant je ne meure pas, moi qui me réfugie sous ta noble et » puissante protection! agis de manière à produire ce résultat:

6. » Protége-moi, moi que nul ne protége, protége-moi, » toi, par tes puissantes combinaisons[1]; sauve-moi comme un » père sauve un fils aux prises avec la détresse, ô saint ascète. »

7. Ces paroles entendues, Viçwâmitra le pénitent riche en pénitences, après avoir consolé Çounahçépha, parla en ces termes à tous ses fils:

8. « Ces épreuves, par lesquelles les pères souhaitent donner » le jour à des enfants de haute vertu, à l'aide desquelles » se traversent les crises difficiles, le moment en est venu.

9. » Cet adolescent ici présent, ce fils de mouni, désire que » je lui sois en aide. Vous donc, pour qu'il lui soit fait don de » la vie, veuillez faire quelque chose dont je vous sache gré.

10. » Tous, vous êtes pourvus des signes augustes et propices, » et tous, vous êtes stricts observateurs des pratiques. Hé bien, » c'est moi qui le commande, dégagez le fils du mouni.

11. » Voici le feu du sacrifice qui s'allume, allez offrir à ce » dieu ce qui le délecte[2]; affranchissez ce jeune homme de son » rôle de victime, tel est mon ordre.

12. » Puisqu'il s'est réfugié sous ma protection, le fils du » mouni Ritchîka, faites si bien que nul obstacle n'entrave » l'entreprise du râdjarchi. »

13. En réponse à ces instructions de leur père, Madhousyanda et ses frères adressèrent ces offensantes en même temps qu'inhumaines paroles à l'auteur de leurs jours:

14. « Comment se fait-il que tu rejettes tes fils afin de te » faire le libérateur des enfants de l'étranger[3]? C'est là, Sei- » gneur, un acte pareil à celui de l'homme qui dévorerait ses » propres chairs[4]. »

Çounahcépha en grec serait *cynophallos*. — [1] *Bhâvyena tchetasâ.* Dans l'italien, *provida mente*. Nous préférons donner à *bhâvya* le sens usuel (dans Yatesi) de *bhavya*, «fit», «skillful». Quant à la paronomasie «*protége*» et «*profond*», c'est sans y penser qu'elle s'est glissée sous notre plume, bien que nous croyions en voir une dans *bhava bhâvyena*. — [2] *Triptim prayatchtchhata.* L'it. omet ces mots. Nous ajoutons «dieu», à cause du double sens d'*Agneh*, qui précède. — [3] *Trâtâ parasoutân asi.* La construction est remarquable. — [4] Ce qui suppose suicide, extrême misère ou frénésie: cp. S. 61, 20.

15. Les paroles de ses fils entendues, paroles blessantes pour lui, Viçwâmitra, les yeux ardents de courroux, lança soudain les imprécations sur la tête de ses enfants.

16. « C'est une haute inconvenance que de tenir semblable » langage, c'est être étranger au devoir. Quoi, vous m'imputez de me nourrir de mes propres chairs ! vous me vilipendez à ce point! Ah ! puisqu'il en est ainsi,

17. » C'est vous qu'on verra, ainsi que les fils de Vaçichtha, » vous repaître de vos propres chairs pendant mille ans de » naissances successives, parcourant la carrière du mépris. »

18. Après avoir ainsi brûlé ses fils à la flamme incendiaire de la malédiction, le descendant de Kouçika usa envers Çounahçépha de paroles consolatrices :

19. « Lorsque l'on t'administrera les aspersions en ta qua» lité de victime, ô mon fils, récite tout bas l'invocation sacrée » que je vais t'enseigner et qui proclame la louange d'Indra[5] ;

20. » Quand tu murmureras cette sainte formule, Vâsava » viendra te délier de la nécessité d'être immolé, et rien pour» tant n'entravera l'acte de ce dominateur de la terre. »

21. Çounahçépha, sitôt qu'il eut appris la formule sainte, se hâta de rejoindre Ambarîcha, et tout joyeux lui dit :

22. « Allons, grand roi, conduis-moi vite de ces lieux à » ton sacrifice : fais-moi consacrer victime avec les formules » sacrées, fais accomplir la cérémonie. »

23. Heureux, charmé d'entendre s'énoncer ainsi le fils du richi, le fortuné maître des populations se rendit à son sacrifice.

24. L'assemblée déclare victime pure et pourvue de tous les signes exigibles celui qu'il amène ; et, Çounahçépha est attaché par le monarque lui-même à une colonne : l'on a prononcé sur lui les formules sacrées.

25. Ainsi garrotté, le jeune homme célébrait avec trans-

Dante, *Inf.*, XXXIII : *Ambe le mani per furor mi morsi.* Les Grecs disaient *heaftoû kardiân esthiîn.* Et à peu près de même les Turks, les Arabes. — [5]Bien des hymnes du *Rig*véda sont donnés comme de Viçwâmitra ; et il en est qui célèbrent Indra. Evidemment le poète, bien qu'il ne l'exprime pas, regarde comme composé par Viçwâmitra le ritch qui sauve la vie à Çounahçépha. Ce ritch a-t-il pris place dans le recueil sacré, peut-on l'y distinguer? Ce sont des questions

port par des ritchs[6] Indra le Déva aux fauves coursiers venu sur place pour goûter au sacrifice ; et le son des paroles prononcées à haute voix retentissait.

26. Rendu propice par ces accents, le Déva aux mille yeux exauça les vœux formés par le jeune homme. Ces biens que l'on désire tant, une longue vie, un haut renom, ô descendant de Raghou, devinrent le lot de Çounahçépha.

27. Le monarque de son côté obtint récompense de l'acte sacrificatoire; et, selon son vœu, il dut justice, gloire, fortune suprême à la grâce du Déva aux mille yeux.

28. Quant au vertueux Viçwâmitra, il poursuivit ses terribles et gigantesques pénitences dans la région de Pouchkara, s'enchaînant mille ans encore aux plus strictes observances.

SARGA LXV.

SUITE DU RÉCIT DE ÇATANANDA : SÉJOUR DE MENAKA SUR LA TERRE.

(**Çatânandavâkye Menakânirvâsah.**)

1. Quand mille années furent complètes et que ces hautes dévotions eurent purifié l'illustre mouni grandiose, alors, Râma, près de lui se rendirent les Immortels, dont la force de ses pénitences nécessitait l'attention.

2. Et là Brahmâ lui répéta ces paroles de louange éclatante[1] : « Te voilà richi, prospérité sur ta tête ! Laisse là main- » tenant tes austérités. »

3. Ces paroles dites, incontinent Brahmâ se hâta de reprendre la route par laquelle il était venu. Mais Viçwâmitra ne l'eut pas plus tôt entendu qu'il recommença ses macérations.

4. Et il s'était livré à ces macérations pendant un temps considérable, lorsqu'il arriva là, ô Râma, une Apsaras pour détruire par des séductions furtives[2] l'effet de la pénitence :

que nous laissons indécises. — [6]C'est le terme propre pour l'hymne en vers, hommage au dieu qu'on vénère, et non formule de rituel ; et c'est à cause des ritchs, qu'il contient en grand nombre, que le plus ancien des Védas est nommé *Rig*-Véda. — [1]*Souroutchiram.* L'it. dit *faustissime.* — [2]*Rahah,* que l'it. rapporte au verbe *âdjagâma=venne.*

5. C'était Ménakâ[3] aux belles hanches. Elle se dirige devers l'ermitage de Viçwâmitra, puis, plongeant ses formes délicieuses dans l'onde de l'étang, se met à prendre le bain.

6. Voilà le fils de Kouçika qui voit Ménakâ, Ménakâ dont l'extérieur est merveilleux, dont les formes sont incomparables, ô Râma, Ménakâ qu'on dirait la beauté incarnée[4].

7. Il la voit au sein de cette forêt inhabitée ; et l'aspect de ces membres, tous enchanteurs, de cette étoffe que l'onde imbibe, de ces manières qui ravissent le cœur,

8. Le font tomber, lui l'ascète, sous l'empire de Kandarpa. Il lui parle : « Qui es-tu? » dit-il ; « quel est ton père? et d'où » viens-tu en cette forêt, ô toi chez qui tout est prospère?

9. » Viens te délasser, timide beauté, dans ma retraite ; ma » retraite est charmante. » Ménakâ, ces paroles entendues, répondit à Viçwâkarma :

10. « Je suis Apsaras, on m'appelle Ménakâ, et je me suis » rendue ici pour l'amour de toi. Si tu l'as pour agréable, » Brâhmane, je serai ton épouse soumise ; toi, sois mon époux » et maître[5]. »

11. A ce langage si gracieux articulé par cette beauté parfaite, le vénérable personnage la prit par la main[6] et l'introduisit dans l'ermitage.

12. Et alors, cinq ans et encore cinq ans, ô descendant de

— [3] La plus belle des Apsarases avec Rambhâ et Ourwaçî (S. 3, n. 31 ; et S. 1, n. 37). Le même épisode, mais avec variantes, se retrouve dans le *Mahâbh.*, I, épisode de Çakountalâ (P. 1er, S. 68-74, v. 2801-3121, donné à part au reste et par Chézy, à la suite du drame de ce nom, et par Westergaard, *sansk. Læsebog*, et traduit en angl., en all., en danois et en franç.) Nous ne comparerons pas pied à pied les 2 rédactions. Mais pour ce commencement, disons qu'autant il est bref et peut-être pauvre (toutefois cp. S. 66, 1-8), autant il est riche et délicieux dans le *Mahâbh.* L'allocution du Vasou suprême, les craintes et pourtant la résignation de la Nymphe, les auxiliaires qu'elle se fait donner, tout cela n'est que dans le grand poème. Pour ce qui suit, la lutte est moins inégale : Menakâ ne se baigne pas, elle danse et joue, et ici les détails rappellent la scène de Richyaçringa (S. 9). — [4] *Moûrtimatîm.* Dans l'it., *vestita di forme umane.* Pour Kandarpa qui suit (çl. 8), v. S. 66, n. 4. — [5] *Bhâdjamânâm bhadjaswa mâm.* L'époux est dit *pati* «possesseur» (S. 26, n. 5 et cp. xx, note). Le *posside me* samsk. dit donc plus qu'il ne signifie à la lettre. Cp. d'ailleurs la n. suiv. — [6] *Pânâou grihîtwâ* : forme et locutions consacrées

Raghou, se passèrent entre elle et Viçwâmitra au milieu des voluptés et ne lui semblèrent qu'un moment[7].

13. Le solitaire avait perdu discernement et intelligence. Les dix années qui passèrent de cette sorte, il crut que ce n'était qu'un jour.

14. Enfin, ce laps de temps achevé, sa raison comprit qu'il avait prévariqué ; et telles furent alors les paroles que proféra Viçwâmitra le pénitent riche en pénitences,

15. Tout courroucé : « Voilà donc ma science ! voilà mes » austérités ! voilà mes résolutions ! Tout cela est tout d'un » coup totalement anéanti. Qu'est-ce donc que la femme?

16. » Elle m'a séduit, elle m'a ravi le fruit de mes macé- » rations ; et cela n'aspirant qu'à faire chose agréable à Indra ! » En conséquence, je vais me séparer d'elle. »

17. Là-dessus, Ménakâ fut renvoyée[8], mais avec de douces paroles[9], par le fils de Kouçika, lequel ensuite abandonna la région de Pouchkara et atteignit les monts du nord.

18. Il avait arrêté en son esprit l'inébranlable résolution de triompher de l'amour : dans son dépit contre lui-même, fixé sur le bord de la Kâouçikî[10], il s'y livra aux macérations les plus cruelles.

19. Mille autres années, Râma, s'écoulèrent employées par cet être à l'immensurable splendeur dans ces rudes exercices. Les Dévas enfin en furent saisis de frayeur.

20. Ils s'assemblent, ils délibèrent avec les groupes de richis et avec Vâsava. « Allons ! que le titre de maharchi[11], » disent-ils, « soit bien et dûment conféré à ce fils de Kouçika.

21. » Et qu'il ne nous tourmente plus en s'obstinant dans » ses épouvantables pénitences ! Qu'il se désiste de ses extrêmes » austérités, ô suprême Brâhma ! »

pour le mariage. — [7]Dans le *Mahâbh.*, quelques mois seulem. — [8]Et l'on ne voit pas qu'elle ait eu d'enfants ; mais le *Mahâbh.* fait naître d'elle et du richi Çakountalâ, l'amante-épouse de Douchmanta et l'héroïne du célèbre drame de Kâlidâsa. — [9]On peut en être un peu surpris, après les multiples accès de colère que le poète n'a cessé de prêter au mouni. Ménakâ, dans le *Mahâbh.*, les redoutait singulièrement, et tout à l'heure (S. 66) Rambhâ en aura peur, non sans raison. — [10]Auj. *Cosi*, un des affluents de la rive droite du Gange inférieur, dans le Béhar. — [11]*Sadhw*, qu'à toute force on pourrait détacher comme

22. La détermination des Dévas entendue, Brahmâ l'ancêtre de l'univers se rendit près de Viçwâmitra le trésor de pénitences, et lui dit :

23. « Maharchi, fils de Kouçika, mets un terme à tes austé» rités ; je t'octroie la dignité de richi supérieur[12], ô strict ob» servateur des pratiques. »

24. En entendant les paroles de Brahmâ, Viçwâmitra le pénitent riche en pénitences prit l'attitude de l'andjali et s'inclina, puis répondit en ces termes à l'Aïeul :

25. « C'est le titre de Brâhmarchi, seigneur, cette dignité si » difficile à conquérir, que j'essaie de conquérir par la macé» ration. Que ta miséricorde me la confère, s'il est vrai que » j'aie accumulé les austérités. »

26. « Oh ! » lui dit alors Brahmâ, « tu ne peux encore » triompher de l'amour et de la colère[13], comment aspires-tu » au rang de Brâhmane ?

27. » Commence par vaincre les passions, la concupiscence » et l'irascibilité, fils de Kouçika. Tu l'acquerras alors ce haut » rang de brâhmane, si difficile à conquérir. »

28. Ces mots dits, Brahmâ repartit ainsi qu'il était venu, et Viçwâmitra se remit sur la place même à ses pénitences, mais en les rendant plus effrayantes encore.

29. Il tenait les bras levés en l'air sans être soutenu par quoi que ce fût[14], il restait sur la pointe d'un même orteil ; il ne vivait que d'air, il demeurait debout à la même place, immobile comme un tronc d'arbre, et persévérant dans cette pose.

30. Par la saison brûlante, cinq brasiers l'entouraient[15] ; — venait la pluie, il restait exposé à ses torrents ; — suivait l'hiver, il se couchait dans l'eau : ce n'étaient que pénitences colossales chez ce pénitent.

31. Lorsque cent années se furent passées dans ces terribles

exclamation entre parenthèses. — [12]Ri*chimoukhyânâm* : syn. de *maharchînâm*. — [13]*Kâmakrodhâv*, qui va revenir au v. suiv. : le commentaire de l'avis se trouvera S. 66, 17. — [14]Ce çl. et le suiv. forment une description achevée du pénitent modèle. Les 2 1rs mots *ourddhwabâhour nirâlambhah* se sont offerts déjà S. 45, 2, plus *sthânouvat*, qu'on retrouve ici au 2d vers, et *vâyoubhakcho*, dont diffère si peu *vâyoubhakchyah*.— [15]Allitt., *sthitah sthâna.... sthânouvat sthirah*.—

et sublimes austérités, ô rejeton de Kakoutstha, les Dévas réunis au swarga furent pénétrés de crainte.

32. Violemment ému lui-même, Çakra, le suprême monarque des Immortels, imagina, ô prince la joie de Raghou, un moyen de paralyser l'effet de ces austérités.

33. Il manda l'Apsarase Rambhâ[16], et environné de la foule des Maroutas, voici le langage que lui tint l'éclatant Déva, langage utile à sa cause, funeste au fils de Kouçika.

SARGA LXVI.

SUITE DU RÉCIT DE ÇATANANDA ; MALÉDICTION DE RAMBHA.

(Çatânandavâkye Rambhâçâpah.)

1. « Il s'agit d'un service à rendre aux dieux, ô Rambhâ, » consens à le rendre, ô toi si bien douée : va séduire le fils » de Kouçika au milieu de ses pénitences, par la magnificence » de ta beauté[1]. »

2. A ces mots que lui disait le Déva aux mille yeux, à la sagesse profonde, Rambhâ, saisie d'un embarras violent, fit le geste de l'andjali, et répondit au chef suprême des Immortels :

3. « C'est un irascible personnage et un puissant ascète » que Viçwâmitra, ô possesseur de Çatchî[2], nul doute que

[16] *V.* n. 3. Rambhâ fut femme de Nalakouvara ; mais Râvana, l'oncle de son mari, l'enleva, et, suivant un récit, c'est en punition de ce rapt qu'il fut affligé de dix têtes. [*Rambha* veut dire « bambou », « roseau » (d'où l'idée de « rond », « cylindrique », « aux courbes riches et polies » : cp. S. 66, 7, *rambhorou*) : sous ce rapport c'est une Syrinx. Cent autres femmes ou déesses ont ainsi été assimilées à des arbres (Daphné, les Héliades, les Hamadryades, etc.). Quant au sens fâcheux que prend parfois *rambhâ*, « harlot », loin d'avoir donné naissance à l'idée de l'Apsarase, c'est le rôle de l'Apsarase qui l'a fait imaginer : il n'est, en un mot, que consécutif. — [1] *Roûpasampadâ.* — [2] *Çatchîpate.* Sur *pati*, *V.* S. 65, n. 5. On sait que Çatchî est femme d'Indra. On l'appelle aussi, du nom de son père Pouloma, Paoulomî. Comme Çrî et plus encore que les 3 Apsarases par excellence (S. 65, n. 5) ; elle est pour l'indou l'idéal de la beauté. Quant à l'étymologie, sans doute que *Çatch* est la racine ; mais quel est le rapport de *çatch* (« parler en articulant ») et Çatchî ? A-t-on voulu placer auprès d'Indra (l'air autant que l'éther), la sonorité, comme auprès de Soûrya (le soleil) Prabhâ

» dans sa colère il ne lance sur moi l'anathème de la fureur.

4. » Je t'en prie, ô souverain des Immortels, veuille avoir » pitié de moi. Non, il ne faut pas mettre à néant et la puis- » sance et les macérations du personnage. »

5. Çakra répondit à la tremblante Apsarase dans l'attitude de l'andjali : « Va, Rambhâ, fais ce qui m'agrée et n'aie pas » peur, ô toi dont le parler est si délicieux.

6. » Caché sous la forme du kokila[3], dont le chant ravit les » cœurs à l'époque où la floraison émaille les arbres, je serai » là tout près de toi en compagnie de Kandarpa[4].

7. » Toi, de ton côté, armant du charme par lequel s'enlè- » vent les âmes[5] cette émerveillante beauté[6], déesse aux » cuisses de bambou[7], aux splendides coins d'œil[8], va séduire » le richi dans la forêt. »

8. Sur cette harangue du monarque des Dévas, Rambhâ, l'immortelle au resplendissant visage, arma sa beauté de ce charme par lequel sont enlevées les âmes[9], et se mit à son œuvre de séduction sur Viçwâmitra,

9. Tandis qu'Indra, métamorphosé en Kokila et accompagné de Kandarpa, faisait entendre des chants mélodieux, posé non loin d'elle, ô Râma, pour aider à séduire le solitaire.

10. Sitôt que la voix du kokila, dont les douces intonations remplissaient les forêts, eut frappé ses oreilles, mêlée au chant de Rambhâ, qui retentissait suave et ravissant la pensée,

11. Sitôt que l'ascète eut senti le voluptueux contact du vent qui venait chargé de célestes aromes, et ajoutant à l'ivresse des amants,

l'éclat (S. 1, n. 45)? — [3]Diff. de *Koka*. C'est (cp. S. 9, n. 6) le *cuculus indicus*, dont le chant triste et suave, à l'ombre et dans l'ombre, rappelle le rossignol. Il est 4 noms sans cesse associés par les poètes indous, Vasanta (le printemps), Kâma (l'amour), la brise du Malaya et le chant du Kokila. Mais ici se trouve qq. chose de plus : le Kokila, qui secondera les séductions de l'Apsarase, c'est Indra lui-même : c'est, complétement et à s'y méprendre, le Cymindis de l'Iliade qui vient, perché sur un arbre, aider Junon à fasciner son époux. — [4]L'Amour : *V.* S. 26, 10. — [5]*Mantharam....... kritwâ.* — [6]*Adbhoutam* est rapporté par l'it. à *kritwâ* (*recando in mirabili forme allettatrici*). — [7]*Rhambhorou :* l'it. dit simplement *dai graziosi femori*, mais *V.* S. 65, n. 15, fin, et notez le jeu de mots (comme pour Râma, S. 19, n. 9 11, etc.). — [8]*Routchirâpângi.* Omis dans l'it.. — [9]Le poète répète *kritwâ roûpam*

12. Soudain, son cœur et son âme, à lui aussi, l'illustre mouni, furent assaillis par cette ivresse. Quand il se fut mis en marche vers le point d'où partait le bruit du chant, et qu'il vit Rambhâ l'enchanteresse,

13. Ces sons l'enlevèrent à lui-même, et l'aspect de l'Apsarase aussi. Mais arrivé là, il se souvint de ses macérations mises à néant, et dès lors des soupçons vinrent au mouni.

14. Bientôt de l'œil de la méditation, il vit là l'œuvre du Déva aux mille yeux; et envahi par la colère, il dit à Rambhâ les paroles qui suivent :

15. « Puisque tu as tenté de me séduire, ô Rambhâ, par la » riche réunion des qualités qui te caractérisent[10], hé bien, tu » vas, changée en roc de montagne, rester ainsi dans cette fo- » rêt de pénitences, immobile

16. » Dix mille ans entiers durant, et couverte d'impureté, » sous la malédiction que je te lance. Un brâhmane qu'aura » mené à perfection l'austérité sera un jour ton libérateur[11].»

17. Rambhâ n'eut pas plutôt été transformée en roc de montagne par Viçwâmitra le mouni grandiose, qu'il sentit un amer repentir de s'être laissé aller à l'empire de la colère[12].

18. La vue de Rambhâ, subitement métamorphosée en roc de montagne par l'effet de la fureur, puis, la vue simultanée de Kandarpa et du Déva qui renverse les villes[13],

19. Lui firent apercevoir qu'il avait derechef perdu les fruits de sa pénitence. « Oh! » dit-il, « je n'ai pas encore » triomphé de mes sens »! et il se prodiguait des reproches[14].

20. Après cela, le mouni grandiose dit adieu à la pure contrée de l'Himavat et alla se fixer dans les parages orientaux[15]. Il entama là une série de pénitences.

21. Mille ans encore passèrent pendant lesquels, gardant

manoharam. — [10] *Atmagounasampadâ.* — [11] Très-souvent l'imprécation se termine ainsi par l'annonce, soit du personnage, soit de l'acte qui fera cesser ce désastre. Ainsi plus haut, pour Ahalyâ, S. 49 et 50. Ainsi dans Nala, S. 14, -5 6-. Ainsi 20 fois dans le *Kathâsaritsâgara.*— [12] *V.* S. 65, 26 et 27. — [13] Ou simplement de *Pourandara*, un des noms usuels d'Indra. —[14] *Adjitendriyo 'smîti bhriçam.* C'est une syll. de trop. Il faut lire *'adjitendriyo*, en finissant le vers préc. par *tathâtmano* pour *-nah.* [Le ? qui termine la phrase ital. est sans doute une faute typographique]— [15] Voilà les 4 points cardinaux parcourus :

le silence avec la détermination la plus ferme, il se tint sur le Vadjrasthâna[16], silencieux, immobile comme un roc.

SARGA LXVII.

SUITE DU RÉCIT DE ÇATANANDA : LA DIGNITÉ DE BRAHMANE ACQUISE PAR VIÇWAMITRA.

(Çatânandavâkye Viçwâmitrabrahmatwaprâptih.)

1. Tandis qu'il gardait l'immobilité d'un tronc d'arbre, l'ascète fidèle à son vœu de silence ascétique[1], ni l'amour ni l'emportement ne trouvèrent de place pour s'insinuer en son cœur.

2. Quand ils reconnurent qu'inaccessible à la colère et à la concupiscence, l'âme impassible, et à force d'effrayantes austérités, ayant atteint l'extrême limite de la perfection, — oh ! alors, prince exterminateur de tes antagonistes,

3. La consternation, l'effroi remplirent l'esprit des Dévas ; et courant aborder Brahmâ, le trésor de vertus ascétiques, ces hautes Intelligences lui dirent toutes, Çakra marchant en tête:

4. « Mille expédients ont été mis en œuvre à l'égard de Viçwâmitra le brâhmane[2], ce trésor de macérations : on l'a mis en fureur, on l'a séduit, on a mis arrêt à l'accroissement de ses pénitences.

5. » Mais aujourd'hui l'on n'aperçoit plus d'imperfection en lui, pas la moindre. Si on ne lui confère la faveur à laquelle son âme aspire si ardemment ,

6. » Il va réduire à néant, par son éclatante énergie, les trois mondes, et tout ce qu'ils contiennent d'animé comme

cp. S. 58, 63 , 65. — [16] Ce nom veut dire « résidence de la foudre » et indique sans doute un des hauts sommets de l'Himâlaya oriental. — [1] *Mounâou mâounavratânwitâ* : paronomasie , le silence d'ailleurs étant monastique. — [2] *Vipra*. Mais depuis quand ? [puisque c'est uniquement à ce titre (*brâhmanye*, S. 57, 25) qu'il aspire et qu'il ne peut atteindre, malgré ses efforts de pénitence et ses miracles]. Avec un peu de subtilité, on répondrait que son but à présent, ce n'est pas la dignité de brahme, mais celle de brahmarchi, et le çl. 10 viendra en aide à cette façon d'esquiver la contradiction (mais cp. çl. 13, 16, 19). On pourrait encore en trouver d'autres. Toutefois nous n'en voyons

» d'inanimé[3]. Déjà la perturbation se glisse dans toutes les ré- » gions de l'univers, et le soleil ne projette plus d'éclat.

7. » Pas d'océan[4] qui ne soit troublé, pas de mont qui ne se » déchire; la terre tremble, l'ouragan souffle chargé d'orages.

8. » Tandis qu'il n'a pas encore songé, ce sage, la fleur des » pénitents, à conquérir l'empire des dieux[5], ô toi la fleur » des vertus ascétiques, accorde-lui vite le don souhaité. »

9. Bientôt les groupes des Dévas allèrent tous, ayant l'Aïeul en tête, aborder Viçwâmitra, et lui tinrent ce langage:

10. « Brahmarchi[6], cesse dorénavant de prendre le pas par » tes austérités[7], tu l'as conquis, ce grade de Brahmarchi si » difficile à conquérir!

11. » Propice à tes vœux, je t'octroie ce que tu désires, le » privilége de ne mourir qu'à ton gré[8]. Vis heureux avec ce » que tu as conquis! prospérité sur ta tête! et fais trève à ces » macérations qui priment toutes les autres. »

12. Les suaves paroles de l'Aïeul entendues, l'éminent mouni, prenant l'attitude de l'andjali, répondit en ces termes:

13. « Si par la puissance de mes austérités j'ai conquis la » dignité de Brâhmane, hé bien, que l'essence brâhmaïque, » que les védas, que la vérité pénètrent en moi,

pas de pleinement satisfaisant. — [3]*Satcharâcharan*: « mobile » ici veut dire « animé ». — [4]En Inde et en Chine on veut que le monde soit entouré de 4 océans (n'importe la contradiction), et fermé par 4 montagnes ou chaînes de montagnes les plus hautes de la terre. Du reste, il y a des variantes à cette opinion, en Inde du moins: on nomme 7 mers, les montagnes peuvent encadrer l'empire central, etc. — [5]C.-à-d. que cette fois ce n'est plus comme à l'ordinaire le trône d'Indra que menace le triomphal ascète, c'est pour Brahmâ lui-même que *to rule or not to rule it is the question*. — [6]*V.* n. 4. — [7]*Tapaso'gryâd*, comme plus bas çl. 11. — [8]*Swatchtchhandamaranam*. M. Gorresio (n. 212) se demande s'il est ici question de suicide, et ne peut le croire, mais il ne résout rien; du reste, il indique, sans paraître l'adopter, un autre sens, « la mort de la volonté ». Nous pensons que l'idée se réduit à celle-ci, ne mourir que quand et comme on le voudra. C'est évidemment un fort beau privilége, et qui recule fort loin la mort, sans être tout à fait l'immortalité. Or, c'est là une conception indoue, s'il en fut jamais: des milliers, des millions de degrés dans la longévité, comme des milliers d'êtres supérieurs, mais un seul être vraiment immortel, l'Un suprême, quel que soit le nom qu'on préfère

14. » Accompagnés de la pleine perfection, de la constance, » de la tradition, des arts occultes, du discernement, de la » tranquillité, de la patience, de la macération, de l'empire » sur soi-même[9], de la pitié, de la tolérance, de l'intelligence » de toutes choses, de la reconnaissance !

15. » Et l'essence brahmaïque, à ce qu'ont proclamé ceux » qui connaissent l'essence de Brahmâ, c'est l'imperturbabilité, » c'est l'inoffensivité à l'égard de tous les êtres, c'est l'absence » de toute fraude, c'est l'anéantissement des passions.

16. » Puisse donc, ô maître de tous les êtres, résider en » moi[10] cette essence impérissable et supérieure à tout, l'es- » sence de Brahmâ, s'il est vrai que mes austérités m'ont, con- » formément à mes vœux, conquis le rang de Brâhmane. »

17. A ces paroles du trésor des pénitences, Brahmâ répondit : « Hé bien, en toi vont se refléter[11] et les Védas et cette es- » sence brahmaïque impérissable supérieure à tout.

18. » Je te regarde, dès ce jour, comme supérieur à tous les » savants ès Védas, illustre mouni. » Ainsi parla Brahmâ, et il partit ayant autour de lui les troupes de Dévas.

19. Le vertueux Viçwâmitra, de son côté, possédant la sublime dignité de brâhmane et arrivé à son but, se mit à parcourir la terre, l'esprit plein de la plus vive satisfaction du succès.

20. A lui la palme entre ceux qui savent les Védas ; à lui, parmi les êtres qui resplendissent, la primauté ; à lui l'aspect de justice incarnée[12] ; à lui la perfection parmi les parfaits ;

21. A lui le culte du vrai, de l'empire sur soi-même et des devoirs : sur tous ces points il est inébranlable. »

-21, 22-. Les paroles de Çatânanda entendues, ces paroles qu'il proférait devant Râma et Lakchmana, Djanaka dans l'attitude de l'andjali tint à Viçwâmitra ce langage :

-22, 23-. « Je suis heureux, ô grand mouni, oui, c'est pour moi une haute faveur que tu sois ainsi venu en personne, accompagné du rejeton de Kakoutstha, visiter mon sacrifice.

-23, 24. De fort nombreux avantages sont venus en ma

lui donner, *Brahmâ*. — [9] *Damo* (2 fois, par erreur dans le texte). — [10] *Tan mâm bhadjantou*, etc. : lire *-atou*. — [11] *Pratibhâsyanti*. L'it. dit *saran tua dotc*. — [12] Changer ici le visarga en *r* supérieur, d'où

possession, grâce à ta présence; et la réunion entière se trouve purifiée par l'immense quantité de tes perfections, ô trésor d'austérités.

-24, 25-. Ce caractère brâhmanique, désormais le tien, ô Brâhmane, et qui se lie à tant de macérations grandioses, à tant d'irradiations grandioses, le récit vient d'en être répandu, mes oreilles viennent de l'entendre, les miennes, dis-je, et celles du magnanime Râma.

-25. Et tout ce qu'il y a d'assistants admis en cette réunion ont entendu cette réalisation de tes nombreuses qualités.

26. Immensurables sont tes austérités, en effet, et immensurable ta puissance, et immensurables à jamais tes vertus, ô de tous les hommes le plus sublime.

27. Je ne suis pas rassasié de récits merveilleux, ô prince sage. Mais voici l'instant des cérémonies du soir, ô des mounis le plus parfait; et le disque du soleil occupe la pente[13].

28. Demain, quand luira le jour, vénérable personnage, je reviendrai te voir. Que tout t'arrive à bien, ô des êtres le meilleur! laisse-moi te dire adieu. »

29. Ces mots prononcés, le descendant des Vidéhas, le monarque suprême de Mithilâ, marcha de gauche à droite autour de Viçwâmitra le mouni par excellence, puis il s'éloigna.

30. Et Viçwâmitra aussi, dont l'âme était toute justice, porta ses pas, accompagné de Râma, accompagné de Lakchmana, vers son appartement, au milieu des hommages des maharchis.

SARGA LXVIII.

DISCOURS DE DJANAKA.

(Djanakavâkyam.)

1. Le lendemain, quand s'illumina un ciel sans tache, le suprême monarque, après avoir accompli les cérémonies, se rendit vers Viçwâmitra et le rejeton de Raghou.

2. Strict observateur du devoir, il lui rendit honneur,

dharma pour *dhamam*. — [13]M. à m. « est suspendu » *lambhate*: le fameux *dumosa pendere procul de rupe* ne fait pas plus image. —

ainsi qu'aux deux généreux enfants de Raghou, suivant les formes prescrites par les çâstras, puis leur adressa ces mots :

3. « Noble personnage, sois le bienvenu ! Que vais-je faire pour toi, illustre ascète? Que sa Seigneurie[1] m'ordonne : car c'est à moi d'être aux ordres de sa seigneurie. »

4. Telle fut l'allocution du magnanime Djanaka, et en réponse, celui qui ne respirait que justice, le sage profond, la fleur des maîtres de la parole, reparla[2] en ces termes :

5. « Ces deux jeunes guerriers, issus de Daçaratha, et qui, déjà, sont célèbres dans le monde, désirent voir l'arc céleste qui se trouve en permanence chez toi ;

6. Fais-le leur voir, et prospérités sur ta tête ! satisfais l'envie des deux princes royaux, en leur montrant cette arme; et tout ce que tu désireras, à leur tour, ils le feront pour toi. »

7. A ces paroles, Djanaka le râdjâ répondit dans l'attitude de l'andjali : « Ecoute l'histoire exacte de cet arc, et pour quelle raison ils se trouve en permanence chez moi.

8. Dévarâta[3], tel est le nom du monarque le sixième en partant de Némi[4], — Devarâta reçut un jour, à titre de dépôt, l'arc en question, ce potentat à l'âme grandiose.

9. C'est avec cet arc qu'aux jours anciens, lors de ce carnage qui signala le sacrifice de Dakcha[5], tous les Dévas furent terrassés par Çankara, qui leur adressa, dit-on, ces paroles :

10. « Puisque, quand j'aspire à ma part d'offrandes, vous » ne me dessinez pas de part, ô Immortels, hé bien, je vais, » cet arc aidant, tailler tous vos membres en pièces[6]. »

11. L'épouvante pétrifia les Dévas, ils s'inclinèrent devant Roudra si terrible, ils réussirent à l'apaiser[7] : Bhava reprit sa sérénité,

[1] *Bhavân*, et plus bas *bhavato* : au vers préc. *bhagavân*.— [2] *Pratyouvâtcha pounar.... vâkyam vâkyavidâm varah.* — [3],[4] *V. S.* 73, 3-5. — [5] Un des faits célèbres de la mythologie indoue. Le pradjâpati Dakcha donnait un jour un festin (ou un sacrifice) à tous les Dévas : seul Çiva ne fut pas invité, bien qu'il fût son gendre. Ne respirant que vengeance, il tomba sur les convives et les extermina tous, ou peu s'en faut (cp. n. 7). Nous laissons ici de côté l'explication de ce mythe, qui décèle de violentes guerres religieuses, suivi d'un triomphe momentané du çivaïsme, et plus tard de transactions, de concordats. —[6] En qq. sorte « hacher menu », *çâtayâmi*. — [7] Il ne les avait donc

12. Et redevenu propice, il rendit chacun des membres à chacune de ces puissantes victimes qu'il avait lacérés de son arc, cet être aux esprits grandioses.

13. Cet arc céleste du magnanime Déva des Dévas[8] se retrouve encore en ce jour, seigneurial ascète, dans notre famille, qui l'honore d'un respect profond.

14. J'ai une fille prédestinée à devenir le prix du courage, et qui joint à de hautes qualités une beauté divine. Née du sein de la terre[9] et non du sein d'une femme, Sîtâ[10] est son nom.

15. Des monarques, et des monarques, sont venus[11] la demander. « Prédestinée à devenir le prix du courage, je ne » l'accorderai qu'au courage, » ai-je répondu aux royaux solliciteurs.

16. Tous ces potentats alors, recherchant ma fille, et animés du désir de faire voir ce que valait leur vigueur, se sont rendus en ma capitale ;

17. Et moi, curieux aussi de connaître leurs forces, je leur ai montré cet arc! Mais, ô Brâhmane, ils n'ont pas même pu le soulever, cet arc.

18. Instruit par là du peu qu'ils ont de force, ô noble mouni, j'articulai à tous un refus relativement à ma fille.

19. Dans leur ressentiment de cette conduite, que firent ces râdjâs? ils se coalisèrent, ô mouni, et ils investirent la cité de Mithilâ, fondant sur elle de toutes parts[12].

20. En effet, chacun de ces princes en particulier s'imaginait avoir été l'objet d'un affront. Tous donc, pénétrés du dépit le plus vif, faisaient éprouver à Mithilâ mille calamités.

pas tous tués encore: cp. pourtant çl. 12 et n. 5. — [8]Est-ce donc que dans Djanaka et les Mithilas nous devons reconnaître des Çivaïtes ?— [9]Ainsi Tagès, ainsi les Spartes: ces naissances merveilleuses se retrouvent partout; et partout l'idée première est la même, c'est la conception de l'*Inengendré*, face inférieure de l'*Increé*, du *Né de soi*. Au reste, la naissance de Sîtâ se retrouvera, contée par elle-même, K. III, S. 4. L'on y voit surtout, et c'est un détail précieux, que, quoique née du sillon, que, quoique fille de la terre, Sîtâ est fille aussi de la belle Apsarase Ménakâ et de la pensée de Djanaka. — [10]« Sillon ». C'est aussi le nom de Lakchmî, de Bhavânî, d'une branche du Gange. — [11]*Nripâ.... âgatyâgatya*. Nous transposons la répétition. — [12]Il n'est pas question, K. III, S. 4, du dépit et des essais de vengeance des

21-. Un an entier, persistant dans leur résolution, ils prolongèrent le siége.

-21, 22-. Au bout de ce temps, voyant que cette attaque m'avait de tout point réduit à l'extrême faiblesse[13], je me mis à implorer la merci du Dêva des Dêvas l'époux d'Oumâ;

-22. Et dans sa merci, le seigneur, propice à mes vœux, me fit don d'une armée composée de quatre corps.

23. Tous ces potentats, au moyen de ces troupes, furent mis en déroute; et ils s'éloignèrent, ô digne ascète : débiles mortels, hardis par délire, et débiles orgueilleux !

24. O mouni tigre des mounis, cette arme céleste et qui brille d'un éclat suprême, je la ferai voir aujourd'hui à Râma et à son frère. Oui, ils le verront cet arc.

25. Et s'il arrive que cet arc soit soulevé par Râma, hé bien, je lui donne Sitâ[14] qui n'est point née du sein d'une femme, Sîtâ devient la bru de Daçaratha. »

SARGA LXIX.

LE BRIS DE L'ARC.

(**Dhanoubhangah.**)

1. Les paroles de Djanaka entendues, Viçwâmitra, le mouni grandiose, répondit au roi : «Oui, oui, fais voir l'arc à Râma !»

2. Et Djanaka, dont l'air était celui d'un immortel, donna ses ordres à ses ministres : « Faites apporter[1], » dit-il, « cet arc ; qu'on le montre à Râma. »

3. Ces compagnons du roi, dès qu'ils auront reçu l'injonction de Djanaka, se rendirent à la ville, d'où ils firent transporter l'arc par des hommes aptes à ce service.

princes rebutés.—[13]Dans l'it., *al tutto conquiso*; mais dans le samsk., *kchîno sarwaçah.* — [14]Rien de plus naïf et pourtant de plus noble que cette offre d'un père : pas de subterfuges, pas de charlatanisme : le trésor de vertus et de beauté doit être au type du courage et de la force (çl. -14, 15; et cp. S. 69, 26, et S. 70, 11); si tel est Râma, Sîtâ doit être à lui, les dieux le veulent, et le père de Sîtâ ne croit que remplir un devoir, obéir au ciel, et rendre justice à Râma en lui donnant ce qu'il croit la 1re des récompenses. — [1]Il n'est pas dit, K. III,

4. Ces hommes étaient au nombre de huit cents, tous de haute stature, tous de grande vigueur, et ils ne portaient qu'avec effort le lourd étui soutenu par huit roues.

5. Quand ils eurent amené l'étui de fer qui contenait l'arc, les conseillers de Djanaka dirent à ce potentat, dont l'air était celui d'un immortel :

6. « Voici ton ordre accompli et l'arc placé devant toi, ô maître suprême des populations : montre et à ce richi et au rejeton de Raghou cette arme si resplendissante. »

7. Ouïes ces respectueuses paroles, Djanaka tint ce langage à Viçwâmitra et aux deux princes Râma et Lakchmana :

8. « O Brâhmane, le voici amené devant nous cet arc qui se garde en notre maison, cet arc que les râdjâs ne réussirent pas même à soulever,

9. Et que n'ont pu plier ni les masses des Dévas eux-mêmes, Indra y compris, ni les Yakchas, ni les Ouragas, ni les Râkchases, nul être en un mot, hormis le Déva des Dévas, Çiva.

10. Impossible à un homme, quel qu'il soit, de plier[2] cet arc.... Comment serait-il possible d'y placer la flèche et d'en tendre la corde ?

11. Cet arc céleste, je le fais apporter ici, suivant tes ordres. Hâte-toi de le montrer à ces deux fils du râdjâ. »

12. Viçwâmitra, sitôt qu'il eut entendu les paroles de Djanaka, le vertueux Viçwâmitra, qui ne respirait que devoir, s'écria, le cœur rempli d'allégresse :

13. « Mets la main, ô héros aux longs bras, sur cet arc céleste, des arcs le plus beau ; et fais tes efforts pour le tenir et pour le tendre, ô fils de Raghou. »

14. Docile à la voix du solitaire, Râma ouvrit l'étui où l'arc gisait déposé, puis il dit à Viçwâmitra :

15. « Ma main soulèvera cet arc céleste, et je ferai mes efforts pour y adapter la corde, puis, pour le tendre. »

16. « Ainsi soit fait ! » s'écrièrent et le monarque et Viçwâmitra. Râma, soudain, souleva l'arc, comme en se jouant[3] et d'une seule main ;

S. 4, qu'on apporte l'arc : Djanaka conduit Râma par la main au lieu où il se trouve. — [2] *Prapoûrane* : « plier l'arc », en qq. sorte lui donner sa plénitude, faire qu'il remplisse le rôle d'arc. *V.* S. 34, n. 5. — [3] *Salilam.* Toute cette admirable et rapide description doit être lue

17. Puis, sous les regards des assistants répandus de tout côté tout près de lui, il plia le bois, il l'arma d'une corde sans grand effort et presque avec un sourire ;

18. Puis, la corde ajustée, il lui donna toute sa tension. Mais en subissant cette tension, qu'opérait le vigoureux Râma, l'arc se rompit par le milieu, comme sous l'excès de la force.

19. Immense fut le fracas de l'arme brisée, comme le serait celui d'un roc qui croule ou de la foudre dardée par Çakra sur la tête d'un mont.

20. A ce bruit, les spectateurs éperdus tombèrent de toutes parts, à l'exception de Viçwâmitra, le mouni grandiose, du monarque et des deux rejetons de Raghou[4].

21. Quand cette foule se fut remise, le râdjâ, saisi d'un profond étonnement, fit l'andjali et dit ces mots à Viçwâmitra :

22. « Sublime ascète, j'avais bien entendu parler auparavant de Râma le fils de Daçaratha ; mais ce qui vient de se faire là est surhumain, et jamais je n'ai vu chose pareille.

23. Oh ! la dynastie de Djanaka recevra un lustre nouveau de l'union de ma fille Sîtâ par mariage à Râma, fils de Daçaratha.

24. Et quant à moi, la donner ainsi en prix à la vaillance, c'est réaliser mes engagements. Je la lui donne, ô Râma[5], cette Sîtâ qui m'est plus chère que la vie.

25. Que ta seigneurie donc m'autorise, ô mouni grandiose, à faire partir d'ici des messagers qui, munis de mes ordres, gagnent rapidement Ayodhyâ sur d'agiles chevaux,

26. Et en invitent le monarque, qu'ils auront instruit de tout, à se rendre dans ma capitale. Oui, qu'ils lui racontent Sîtâ donnée à son fils comme prix de la vaillance ;

27. Qu'ils lui apprennent, à cet auguste souverain, que tu as préservé de tout malheur les deux rejetons de Kakoutstha ; que, charmé de ces communications, il soit amené en ces lieux, le potentat. »

28. « Ainsi soit fait ! » répondit le rejeton de Kouçika ; et le

avec le passage parallèle de l'Odyssée : cp. aussi S. 77. — [4]Le récit du K. III, S. 4, n'excepte pas Viçw. — [5]Tj. même naïveté : cp. S. 68, n. 13. Du reste il est clair que l'idée du refus n'entre dans la tête ni du roi, ni du poète, ni probablement d'un seul des lecteurs indous. —

monarque, dont les émissaires étaient déjà là tous prêts, les expédia devers Ayodhyâ, car grande était sa royale impatience.

SARGA LXX.

DISCOURS DES ENVOYÉS DE DJANAKA.

(**Djanakadhoûtavâkyam.**)

1. Les émissaires commandés par Djanaka, et que portaient de rapides coursiers, restèrent trois nuits en route, et au bout de ce temps, firent leur entrée dans la ville d'Ayodhyâ.

2. Annoncés au monarque, ils pénètrent dans la royale résidence, et ils aperçoivent le magnanime souverain, des souverains le plus vertueux,

3. Assidûment livré au soin d'administrer ses sujets, si expert dans la science du devoir, et entouré de ses ministres et de ses rîtwidjs, Vaçichtha et tant d'autres conseillers aussi brillants que les Dévas,

4-. Ainsi que Çakra au milieu de la cour des descendants d'Angiras[1] pleins d'allégresse.

-4, 5-. A la vue de ce mortel dont les immortels gardiens du monde sont le modèle, et qui vaque à la conservation du monde avec persévérance, ils s'inclinent respectueusement, croisant leurs mains dans l'attitude de l'andjali.

-5. Puis, ils disent à Daçaratha, ces porteurs d'heureuse nouvelle:

6. « Le rejeton des Vidéhas, Djanaka le râdjâ, s'informe, ô maître suprême des populations, de ton salut et de sa santé[2], objets qu'il trouve pleins de charmes, et de celle de tes ministres, et de celle de ton pourohita;

7. Et ces questions faites au préalable sur ton état physique qu'il souhaite inaltérable, le puissant monarque, joint à Viçwâmitra, t'adresse, râdjâ, les communications suivantes :

[1] *Angirasêr* (A long). Angiras, sur lequel il y aurait infiniment à dire, figure et comme pradjâpati et comme richi sur les listes mythologiq.; et comme richi, c'est un des 7 astres de la Grande Ourse. Ses fils, évidemment, ce sont les étoiles de moindre grandeur. — [2] *Kouçalânamayam snigdham*: le 1er mot pour nous est un dwandwa (S. 2, n. 25).

8. Ma fille, qui devait être le prix de la vaillance, a été, — la renommée l'a publié et tu le sais, — a, dis-je, été recherchée antérieurement par des potentats dénués de vigueur.

9. Hé bien, râdjâ, cette même fille, ton fils, venu à l'instigation de Viçwâmitra en ma ville, ton fils l'a conquise[3].

10. Cet arc céleste, si fameux, il l'a plié, le magnanime Râma, et en le pliant, il l'a brisé par le milieu, atteignant ainsi l'extrême force, en présence d'une réunion nombreuse.

11. A présent, moi je dois donner Sîtâ au héros ton fils, comme prix de sa vaillance, et je ne demande qu'à réaliser ma promesse : veuille, toi, y donner ton autorisation.

12. Prends avec toi et tes ministres du culte et ta famille et ton armée et ta suite, ô râdjarchi splendide, et hâte-toi d'arriver en mon empire.

13. Qu'il te plaise ajouter encore à la joie que déjà je ressens : à l'un et à l'autre de tes fils, je destine pour épouse une vierge d'élite.

14. Voilà, vaillant prince, ce que te notifie le roi Djanaka, d'accord avec Viçwâmitra, qui l'y autorise, et avec Çatânanda, dont c'est le conseil. »

15. Ainsi parlèrent les envoyés. Le monarque, charmé de les entendre, s'adressa en ces termes à Vaçichtha et à tous les ministres du culte :

16. « Préservé de tout malheur par l'enfant de Kouçika, celui de mes fils par qui s'accroît la félicité de Kaouçalyâ, est arrivé, annonce-t-on, ainsi que Lakchmana son frère, au pays des Vidéhas ;

17. Et témoin de la vaillance du fils de Kakoutstha, Djanaka, dont si haute est la gloire, n'a rien de plus à cœur que de donner à Râma la main de Sîtâ.

18. Si c'est ton plaisir, ô Brâhmane, que de voir ainsi Djanaka le potentat s'allier à nous par le sang, hé bien, partons au plus vite pour nous rendre d'ici auprès de lui. »

19. » Ainsi soit fait! » s'écrièrent, en entendant ces paroles, Vaçichtha le premier, puis tous les autres brâhmanes, au comble de la satisfaction : « que tout aille suivant tes souhaits. Nous nous y rendrons tous. »

20. Et les émissaires du souverain des Vidéhas, splendide-

L'it. n'a q. *caro benessere.*—[3] *Nirdjitâ.* Au m. âge, chez nous, *gaignee.*

ment accueillis, passèrent là toute la nuit honorablement traités et comblés de tout ce qui peut se désirer.

SARGA LXXI.

L'ENTREVUE DE DAÇARATHA ET DE DJANAKA.

(**Daçarathadjanakasamâgamah.**)

1. Quand la nuit fut écoulée, le souverain des populations, le fortuné Daçaratha, en compagnie de son oupâdhyâya, dit à Soumantra les paroles suivantes :

2. « Qu'aujourd'hui même les administrateurs de mes trésors, y prenant richesses à pleines mains, partent en avant avec des voitures chargées d'une masse d'objets de toute espèce pris parmi ce que je possède.

3. Que mes troupes, formant quatre corps, se mettent en marche de tout côté au plus vite, et qu'avec la rapidité de l'ordre que donne ma voix, on attelle un char superbe.

4. Que Vaçichtha, Vâmadéva et Djâvâli[1], que Bhrigou[2],

[1] Ou -*bâli*. Les 2 noms qui précéd. nous sont familiers (S. 7, 5), surtout le 1er. Mais pour les suiv., nul n'est nommé (S. 7, 1-3), soit comme ritwidj, soit comme ministre de Daçaratha, et 2 seulem. le sont, S. 11, 9 : Vâm. et Djâv. *Djâbâla* veut dire «troupeau de chèvres» ; *Djâbâli* serait donc l'homme au troupeau de chèvres. En effet, tel peut avoir été un anachorète qui, plus tard (*V*. Richyaçringa, S. 9), aura pris pied au palais des princes. Tous 4 ont de même l'aspect tout sacerdotal. — [2] On trouve un Bhrigou pradjâpati, on trouve un richi du nom de Bhrigou. Diffèrent-ils ? Le plus souvent on les distingue ; et l'on voit dans l'un un fils de Brahmâ (mari de Khyâta, père de Dhâta, Vidhâta et Bhâgava, le même p.-être que Çoukra), dans l'autre, un fils de Viçwâmitra, père de Richîka et aïeul de Djamadagni (S. 76). Ce n'est pas du 1er qu'il s'agit. Est-ce du 2d, tout bizarre qu'il semblerait de le voir à la cour de Daç., où son père n'est pas, et tout vieux qu'il serait, puisque Djamadagni lui-même s'est déjà signalé par des exploits (S. 76) ? Ce ne seraient pas là des raisons de dire non. Mais Viçwâmitra étant issu de Kouça, et Kouça devant le jour à Brahmâ, on ne sait pas comment Bhrigou descendrait de Kaçyapa. C'est donc, au moins en apparence, un 3e Bhrigou. Le probable cependant, c'est qu'il n'y a dans tout cela qu'un personnage dont les légendes et les généalogies diffèrent. En tout cas, ce nom et les deux qui suivent

le fils de Kaçyapa, que Mârkandeya[3] le vieillard chargé d'années et Kâtyâyana[4] le solitaire,

5. Que tous ces brâhmanes avancent portés sur des chars et m'accompagnent. Attention à ce qu'on ne perde pas de temps! car voici des messagers qui m'imposent de la célérité. »

6. Conformément aux prescriptions du monarque, l'armée, scindée en quatre corps, se mit en marche sur les pas du roi, qui, accompagné des richis, avait pris les devants.

7. Au bout de quatre jours et quatre nuits, ayant atteint le royaume des Vidéhas, il aperçut la charmante ville de Mithilâ, qu'embellissait la présence de Djanaka.

8. Se rendant à la rencontre de l'hôte chéri qui arrivait, le roi Djanaka, auprès duquel était Çatânanda, lui dit ces mots :

9. « Sois le bienvenu, mahârâdja! ô quel bonheur[5], de te voir rendu sous mon toit! quel bonheur, de t'offrir ici la joie de contempler tes deux fils, ô rejeton de Raghou!

10. Quel bonheur que l'illustre et auguste Vaçichtha soit arrivé en ces lieux! Quel bonheur que Mârkandeya et les autres maharchis soient tous venus!

11. Quel bonheur, que j'aie triomphé de tous les obstacles! Quel bonheur, que j'ajoute à l'honneur de ma maison, en faisant alliance avec la dynastie de Raghou, que décorent tant d'éminentes qualités!

12. C'est aujourd'hui que je recueille le fruit de ma naissance, en récompense des sacrifices par moi offerts! c'est aujourd'hui que nous sommes purifiés, mes parents et moi, noble râdjarchi, par notre alliance avec toi!

13. C'est aujourd'hui que la venue de ces maharchis porte mon épurement à son comble! Il n'en avait jamais été ainsi.

14. A demain, au retour de la clarté, mahârâdja, consens à

achèvent de mettre en relief le caractère profondément mythique de tout ce qui se raconte ici. Ce ne sont pas des hommes réels qui sont en scène, ce sont des intermédiaires chronologiques entre Dieu et l'humanité actuelle. — [3]Maharchi célèbre, objet de longs récits dans le *Mahâbhârata*, et héros de légendes assez nombreuses pour qu'on en ait fait un pourâna particulier, le *Markandeyapourâna*. — [4]Ou Kâtya, jurisconsulte et devin fameux, dont souvent on nomme les disciples Kâtyâyanîgas. — [5]*Dichtyâ*. Partout l'it. dit *felicemente*, sans exclamat.

laisser célébrer, quand se terminera le sacrifice, la pure cérémonie du mariage devant les richis et devant toi. »

15. Ces paroles de Djanaka entendues, le râdjâ Daçaratha répondit en ces termes, au milieu des richis, à l'auguste souverain de Mithilâ :

16. « Radjâ, le donataire est, dit-on, à la disposition du donateur ; et ce que tu commanderas, à l'heure où tu commanderas, nous l'exécuterons. »

17. Courtoisie et convenance se réunissaient dans cette réponse du monarque, qui n'articulait que de gracieuses paroles : Djanaka, les entendant, tomba dans une vive admiration.

18. Puis les groupes nombreux de solitaires, se trouvant réunis les uns aux autres, passèrent tous la nuit se livrant aux transports d'une extrême joie,

19. Echangeant des propos agréables et purs pour l'oreille, comme pour la bouche, reconnaissant mutuellement leur haut caractère, et se rendant réciproquement des honneurs.

20. Cependant, le râdjâ Daçaratha avait aperçu Viçwâmitra. Il aborda le mouni par excellence et le salua l'allégresse au cœur :

21-. «Digne personnage, dit-il, en m'attachant à toi comme protecteur et comme guide, je suis devenu pur de toute faute.»

-21, 22-. Viçwâmitra, non moins joyeux, lui répondit : « O Indra des hommes, ta pureté, tu la dois à tes propres œuvres, toujours si belles et si nobles.

-22, 23-. Râma aussi, Râma ton fils, Râma, dont l'activité ne se fatigue jamais, te vaut et cette pureté et l'honneur de mériter les éloges et l'estime des Dévas.

-23, 24-. O souverain des populations, je te le ramène à présent ce fils chéri, ce Râma, ainsi que son frère Lakchmana, je te les rends sains et saufs, ô descendant de Raghou.»

-24. Cette allocution de Viçwâmitra, le sage profond, porta au plus haut degré l'allégresse du roi.

25. Il prit soudain ses deux enfants, il les couvrit de baisers, il les serra étroitement dans ses bras, et il passa là une nuit de bonheur et de félicité suprême.

26. Le roi Djanaka, de son côté, après avoir accompli, suivant ces règles sacrées qu'il savait à fond, toutes les opérations en usage pour le sacrifice, eut toute une nuit délicieuse.

SARGA LXXII.

LA DEMANDE EN MARIAGE[1].

(**Kanyâvara*n*am.**)

1. Le lendemain, quand vint la clarté, Djanaka, non sans s'être acquitté des cérémonies du lever du jour, dit d'une voix douce les paroles suivantes à Çatânanda, son pourohitâ :

2. « Il est un mien frère puîné, brillant, vaillant, nommé Kouçadhwadja[2], et qui, par mes ordres, occupe aujourd'hui la superbe cité

3. De Çankâçya[3], que couronnent des remparts et des terrasses, que désaltèrent les ondes de l'Ikchoumatî[4], dont l'éclat rappelle les swargas et qui ressemble au char Pouchpaka[5];

4. J'ai envie de le voir, car je le regarde comme digne d'honneur et je l'affectionne vivement, ce prince de haut caractère et de haute vertu. »

5. Sur le commandement de Djanaka, soudain partirent des messagers à la marche rapide, et ils amenèrent le prince en toute hâte, comme l'on conduit Vichnou devant Indra par ordre de ce Déva.

6. Quand, docile à l'injonction fraternelle, Kouçadhwadja fut arrivé, il aperçut, il courût aborder Djanaka, rempli pour lui de la tendresse d'un frère ;

7. Il présenta des saluts et à Çatânanda et au monarque ; il reçut l'invitation de s'asseoir sur le siége de distinction réservé pour les rois, et il s'assit.

8. Ayant ainsi pris place l'un et l'autre, les deux frères

— [1]Rien de plus curieux que ce S. et le suiv., comme traces de cérémonial antique. 1o Le plan de mariage est arrêté : voici la demande officielle. 2o Toutefois, avant accord définitif, il faut en quelque sorte discussion des quartiers de noblesse (chez de moins hauts seigneurs, ce serait celle de la race, du sang, nous ne disons pas de la caste). 3o Les rits sont choses saintes : c'est par les préposés aux choses saintes (qui du reste sont aussi les doctes, les historiens, les généalogistes) que se déroule oralement l'arbre généalogique. — [2]S. 73, 12. — [3]S. 73, 15. — [4]Rivière qui coule au Bengale : R. *ikchou*, canne à sucre. — [5]Char de Kouvera, le dieu des richesses : R. *pouchpa*, fleur. Les poètes le mêlent souvent à leurs descriptions de prospérités et de

alors mandèrent Soudâmâna[6], le conseiller par excellence ; et d'un air d'attention profonde, ils lui firent cette injonction :

9. « Va, des conseillers le plus parfait, va trouver au plus vite le râdjâ Daçaratha, et amène-le ici avec ses ministres, avec ses fils, avec son pourohita. »

10. Soudâmâna se rendit au palais[7] pour y trouver Daçaratha, et là, dès qu'il eut aperçu le monarque, joie de la dynastie d'Ikchwâkou, il baissa la tête, puis articula ces mots :

11. « O monarque suprême souverain d'Ayodhyâ, le suprême souverain de Mithilâ, le rejeton des Vidéhas, désire te voir au plus tôt ainsi que tes proches. »

12. Les paroles du conseiller par excellence entendues, le râdjâ d'Ayodhyâ porta ses pas, accompagné de la foule des richis et de la foule de ses parents, devers le lieu où se trouvait le râdjâ de Mithilâ,

13. Là, l'auguste Daçaratha, une fois qu'il eut abordé, qu'il eut embrassé, l'incomparable rejeton des Vidéhas, adressa ces paroles à ce maître de la parole :

14 « Tu sais que, dans toutes les affaires où il est question de devoirs légaux[8], celui qui porte la parole pour notre maison, celui que nous regardons comme la divinité de la dynastie d'Ikchwâkou, c'est Vaçichtha le vénérable richi[9].

15. Si Viçwâmitra l'y autorise, ainsi que tous les maharchis ici présents, il va vous exposer notre généalogie suivant la loi et degré par degré[10]. »

16. Ici Daçaratha garda le silence; et alors Vaçichtha, le vénérable richi, dit à Djanaka et à son pourohita ces paroles en harmonie avec la loi :

17. «De l'Ether[11] naquit Brahmâ, l'éternel ; l'à jamais indes-

pompes triomphales idéales. — [6]Encore un *mantriçrechta* qui n'a pas été nommé S. 7, 3 (cp. S. 71, n. 1). Ce nom n'a pas de sens net : *soudâman* (-*mâ* au nom.) veut dire «nuage», «mont», etc., et de plus (par antonomase ?) désigne l'éléphant d'Indra, nommé le plus souvent Erâvata.—[7] *Oupakâryâm.* Dans l'it., *alle stanze.* — [8] *Dharmakâryechou.*—[9] Autant de traits précieux pour qui recherche les rapports des pouvoirs politiq. entre eux dans l'Inde antique. — [10] *Yathâdharmam yathâkramam.* — [11] Il y aurait infinim. à dire sur la généalogie qui va suivre et que développe le *Raghouvança* de Kalidâsa. Nous remettons nos remarq., les unes au S. 119 du K. II, où tous ces détails

tructible Brahmâ donna le jour à Marîtchi, et le fils de Marîtchi fut Kaçyapa ;

18. De ce fils de Marîtchi sortit Angiras, lequel fut père de Pratchétas ; puis Pratchétas engendra Manou, Manou engendra Ikchwâkou.

19. C'est lui, c'est Ikchwâkou qui le premier régna sur la cité d'Ayodhyâ. Ikchwâkou se vit naître un fils, le fortuné Vikoukchi ;

20. De Vikoukchi sortit l'illustre Vâna son fils, et de Vâna, le formidable mahârâdja Anaranya ;

21. Anaranya engendra Prithou, et Prithou engendra Triçankou ; Triçankou fut père du glorieux Dhandhoumâra ;

22. De Dhandoumâra naquit le râdjâ Youvanâçwa aux forces immenses ; de Youvanâçwa Mandhâtri le dominateur de la terre ;

23. De Mandhâtri le puissant Souchandhi, de Souchandhi Dhrouvasandhi, que suivit un second frère, Prasénadjit,

24. De Dhrouvasandhi cet illustre Bharata dont le nom est si répandu, de Bharata le puissant Asita.

25. Il périt : désolée de la perte de son époux, la déesse sa veuve mit au monde un fils, mais ce fils portait en ses veines le poison administré à sa mère et qui devait le détruire ; de là son nom de Sagara.

26. Ensuite viennent le fils de Sagara, Asamandjas, et le fils d'Asamandjas Ançoumat, et le fils d'Ançoumat, Dilîpa ; et le fils de Dilîpa Bhagiratha ;

27. Puis, le fils de Bhagîratha, Kakoutstha ; puis le fils de Kakoutstha, Raghou. C'est dans la famille de ce dernier que grandit le robuste Pourouchâdaka,

28. Nommé d'abord Kalmâchapâda. Pourouchâdaka, lui, fut père de Çankana, Çankana père de Soudarçana, Soudarçana père d'Agnivarna,

29. Agnivarna père de Çighraga, Cîghraga père de Marou, Marou père de Praçouçrouka, Praçouçrouka père d'Ambarîcha,

30. Ambarîcha père de Nahoucha le dominateur de la terre, Nahoucha père de Yayâti, Yayâti père de Nabhâga,

31. Nabhâga père d'Adja, Adja père de Daçaratha, enfin le

reviendront avec variantes, les autres à quelqu'une des études en tête

râdjâ Daçaratha père de deux fils que voici, Râma et Lakchmana.

32. Que de monarques parmi lesquels pas une tache à partir de Manou, de monarques à l'immensurable splendeur, de monarques tirant leur illustre extraction de Kakoutstha, d'Ikchwâkou, de Sagara, de Raghou,

33. De monarques caractérisés par la générosité de leur nature et par la noblesse de leur conduite, de monarques fidèles aux obligations des Kchatriyas ! Hé bien, c'est pour deux princes issus de cette race et semblables à l'Océan,

34. C'est pour Râma et Lakchmana, que je te demande tes deux filles. Ils vont de pair avec tes filles, tes filles vont de pair avec eux ; consens à leur donner tes filles. »

35. Interpellé en ces termes, le roi Djanaka, dans l'attitude de l'andjali, répondit : « Hé bien, râdjarchi, à ton tour, toi, veuille entendre notre généalogie,

36. Car lorsqu'on donne les jeunes filles en mariage, leur généalogie aussi doit être exposée complétement en tout ce qui touche noms, événements, actes et caractères. »

SARGA LXXIII.

EXPOSÉ DE LA FILIATION[1] DE DJANAKA.

(**Djanakakoulâkhyânam.**)

1. S'adressant alors en même temps et à Vaçichtha, la fleur des mortels éloquents, et à Daçaratha le monarque, Djanaka proféra les paroles qui suivent :

2. « Il y eut jadis un roi célèbre dans les trois mondes par ses actes, ne respirant que la stricte justice, et la fleur des êtres doués de toutes les excellences[2]. Nimi était son nom.

3. Il eut pour fils Mithi à l'incomparable splendeur. Mithi donna naissance à Djanaka, et celui-ci à Oudâvasou ;

4. Oudâvasou engendra Nandivarddhana, qu'on renomme, et Nandivarddhana donna naissance à Soukétou le souverain.

des prochains volumes. — [1]Cette généal. a 23 degrés. Pour les noms, même observ. que n. préc. — [2]*Sarwatattwamatâm varah.* L'it. a *sopra ogni altro virtuoso,* comme si *sarwa-* revenait à *sarwechâm* au lieu de

5. De Soukétou naquit Devarâta au vaste pouvoir, et le fils de Devarâta s'appela Vrihadhrata ;

6. Le fils de Vrihadratha fut l'étincelant Mahâvîrya, et le fils de Mahâvîrya, ce fut le ferme et constant Soudhriti[3],

7. Et le fils de Soudhriti, ce fut l'équitable Dhrichtakétou, et le fils de Dhrichtakétou, ce fut le grand Haryaçwa.

8. Et le fils de Haryaçwa, ce fut Marou, celui de Marou Prasiddhaka, celui de Prasiddhaka l'équitable monarque Krittiratha.

9. Le nom de celui dont Krittiratha fut père, c'est Dévamidha, et Dévamidha produisit Viboudha, comme Viboudha produisit Andhaka.

10. Le nom de celui qui dut le jour à Andhaka c'est Kritirâta, et de Kritirâta sortit Kritiromân.

11. Le nom de celui que vit naître Kritiromân, c'est Swarnaromân, et Swarnaromân eut pour fils Hraswaromân le puissant.

12. Lui-même, ce prince expert en justice et à l'âme grandiose, il eut deux fils : l'un, l'aîné, c'est moi ; le second, c'est Kouçadhwadja[4], mon frère.

13. C'est en cette qualité d'aîné que plus tard mon père me fit sacrer maître de l'empire, tandis qu'à Kouçadhwadja, il décerna la dignité de youvarâdja ; après quoi, renonçant au trône, il fit route vers la forêt[5],

14. D'où, accablé d'ans, ce digne père alla au ciel ; et dès lors, moi, ô prince la joie de Raghou, dans ce frère qui ressemblait aux dieux, je vis un autre moi-même.

15. Or, au bout de quelque temps survint de Sânkâçya[6] le

porter sur *tatwa-*. — [3]Paronomasie (*dhritimân Soudhritis*). — [4]Pour y mener la vie de Vânaprastha : cp. S. 63, n. 11. — [5]« A bannière de kouça » (S. 3, n. 4). — [6]*Kaç-* (d'où *âkâça*, S. 72, n. 11) veut dire « luire », *kâça* « l'herbe dite *saccharum spontaneum* », *Kâçi* « Bénarès », *kaçya* ou *kâcya* « liqueur spiritueuse », *sankâça* « ressemblant » ou « voisin », et l'on connaît le nom divin *kaçyapa* (ou *kâç-*, S. 21, n. 62, etc.). De tous ces mots, *kâç-* et *kâcya* nous semblent le plus en rapport avec le nom en question ; et *sankâcya* reviendrait à peu près à « splendeur d'ensemble » ou à « imprégné de kâçya, 2me sens que nous préférons, et qui d'ailleurs peut impliquer le 1er. L'abondante splendeur n'est pas sans analogie avec les fluides spiritueux ; la lumière est l'alcool en même temps que le gaz exhilarant de la rétine ; éblouir est

roi Soudhanwân, qui joignait de grandes forces à la bravoure: il mit le siége devant Mithilâ,

16. Puis il m'expédia un envoyé. « Cet arc que tu gardes en ton palais et que l'on entoure de tant d'honneurs, cet arc céleste, donne-le moi donc! » Tel fut son message, ô descendant de Raghou.

17. Comme je ne livrais pas l'arc, la bataille s'engagea entre lui et moi; et je le tuai, lui, ce Soudhanwân, ce potentat si enorgueilli de sa force,

18. Et quand il eut reçu de moi le coup de la mort sur le champ de bataille, ce souverain de la terre, ce Soudhanwân, je fis sacrer roi de Sânkâçya mon valeureux frère Kouçadhwadja.

19. Or, c'est un strict observateur du vrai que Kouçadhwadja mon frère cadet, et c'est de concert avec lui que je t'accorde, ô noble monarque, la main de mes deux filles,

20. Celle de ma fille Sîtâ pour Râma, celle d'Ourmilâ[7] pour Lakchmana. C'est de la vaillance que doit être le prix ma fille Çîtâ, qui ressemble à la fille d'un Immortel,

21. Et qui naquit, non pas du sein d'une femme, mais du sein de l'autel[8], Sîtâ si mince de ceinture, Sîtâ que je donne pour épouse à Râma. Il l'a gagnée par sa vigueur et son énergie.

22. Procède donc, illustre râdjâ, à l'intention de Râma et de Lakchmana, à cette grande donation de vaches qui porte bonheur[9], puis aux cérémonies en l'honneur des Pitris, — félicités sur ta tête! — et enfin, aux rites du mariage.

23. C'est aujourd'hui la contellation de Maghâ[10] qui fait sa révolution; mais demain et le jour suivant, ce seront les deux Phâlgounas[11] qui auront leur tour. Que ces astres voient l'union matrimoniale s'accomplir. »

comme enivrer; et Kaçyapa, «le dieu qui boit le kaçya», ne se sature que des rayons disséminés à flots dans l'espace, car Kaçyapa, c'est l'espace.—[7] En voici la 1re nouvelle; mais ce n'est pas tout: cp. S. suiv. çl. 5, 11, 12. *Ourmilâ*, comme nom commun, n'a pas de sens, quoique *our-* veuille dire «aller» et *mil-* «unir». — [8] *Vedhî-*. «Autel» ici revient à «terre»: que furent longtemps les autels? des estrades de terre (comme les *eskharâ* des Grecs). — [9] *Godânamangalam.* — [10] La 10e des 28 *nakchatras* ou mansions lunaires, par 120-133° d'asc.d., a 5 belles étoiles (jambes et hanches du Lion).—[11] Phâlg. I et Phâlg. II, 11e et 12e

SARGA LXXIV.

LA DONATION DES VACHES.

(Godânam.)

1. Lorsque Djanaka eut prononcé ce discours, Viçwâmitra le mouni grandiose, Viçwâmitra le fortuné, s'unit à Vaçichtha pour parler en ces termes :

2. « Vos deux races à tous deux rivalisent avec l'Océan ;— ces deux races viennent d'être déroulées, la maison d'Ikchwâkou et la dynastie de Djanaka.

3. Il y a parité de famille, tel est mon avis, dans la double alliance par laquelle vous allez tous deux unir vos enfants, donnant Sîtâ et Ourmilâ aux deux frères Râma et Lakchmana.

4. Mais il est encore quelque chose ensuite que nous devous dire. Ecoute, ô maître des hommes : voici ton frère, ce frère ton pareil, l'héroïque Kouçadhwadja.

5. Il a, dit-on, ô prince qui ne respires que justice, deux filles auxquelles nulle femme sur terre n'est pareille en beauté. Nous demandons leur main, pour deux rejetons de Raghou,

6. Pour Bharata, dis-je, et pour le sage Satroughna, — leur main comme légitimes épouses. — Accorde-les, si nous sommes agréables à tes yeux.

7. Daçaratha, ici présent, a quatre fils, tous jetant l'éclat le plus vif, tous héros semblables aux gardiens de l'univers, tous d'une vigueur où rien n'est mensonge.

8. C'est en leur faveur que nous t'adressons, honorable monarque, demande de mariage. En noblesse de race tu marches l'égal des fils de Raghou, ô dominateur de la terre ;

9. Et c'est une alliance entre pairs que celle par laquelle, vous deux, les deux frères, vous vous liez aux rejetons d'Ikchwâkou si recommandables par la justice et le caractère, si célèbres, et qui remontent jusqu'à Pradjâpati[1]. »

10. Ainsi parlèrent les deux vénérables personnages Viçwâmitra et Vaçichtha. Djanaka les ayant entendus répondit dans l'attitude de l'andjali aux deux ascètes éminents :

nakch. : 133-157 et 157-160° d'a. d. ; 2 étoiles de la queue du Lion, et 3 sur les bras et à la taille de la Vierge. — [1] *Brahmâ* : S. 14, n.

11. « Oui, il y a égalité, vos nobles voix en ont bien tracé le tableau, dans l'union de nos races. Advienne donc ce que vous dites à l'égard de ces deux vierges dont Kouçadhwadja est père.

12. Je donne l'une à Bharata, l'autre à Çatroughna; et je forme le vœu que notre allégresse, aussi bien que les nœuds qui vont nous lier, aillent derechef et derechef[2] grandissant.

13. Qu'un même jour voie les quatre princes royaux, tous la joie de la maison de Raghou, saisir au milieu des formules sacrées les mains des quatre vierges auxquelles ils aspirent.

14. Demain, Brâhmane, reluisent les Phâlgounas[3], ces divinités de bonheur, constellation propice au mariage à ce que proclament avec éclat les experts[4]. »

15. « Ainsi soit fait, » répondit ici Vaçichtha; et le roi Vaçichtha prenant l'attitude de l'andjali, ajouta encore :

16. « Je me suis identifié au plus noble des devoirs[5], Brâhmane, en devenant le disciple de vos vénérables seigneuries, et disciple à jamais : moi et mes ministres, moi et mon armée, je suis à tes ordres, songes-y bien !

17. Au râdjâ Daçaratha est la souveraineté tant de ma personne que de mes domaines : vous avez plus! en vos nobles seigneuries, je vois les entiers propriétaires de mon être, je vois mes suprêmes Vichnous[6] ;

18. Les Içwaras de tout ce que j'ai sous moi et de tout mon royaume, ce sont vos nobles seigneuries : qu'elles me témoignent donc leur bienveillance ! »

12. — [2]*Pounah pounah.* Dans l'it., *vie più.* — [3]Exactement, *phalgounîs*, tantôt le même que *phâlgounas* (S. 73, n. 11), tantôt les jours de pleine lune. Nul doute ici sur le 1er sens. — [4]*Vipaçtchitah*: souvent « les Pandits ». — [5]Nous nous éloignons de l'it., *Ho obbligato la mia fede*: le texte porte *varadharmîkrito.* Or, 1o *varadharma*, m. à m. « devoir d'élite » devient pour nous « le plus saint des devoirs », l'obéissance aux brahmes ou au gourou (*V.* le v. suiv.); et 2o on sait qu'*-îkrita* se calque par le latin *-ificatus* ou *-efactus* (*stupefactus, tumef., liquef.*, etc. (*bhasmîkrito*, p. ex., « devenu cendres »). — [6]*Prabhour*, au 1er vers; au 2d *prabhavichnavah.* J'ai dû rendre ces magnifiques hyperboles et leurs nuances. [*Vichnavah* doit être pris au propre (la preuve, c'est *Içwara* au çl. suiv.); mais fût-il au figuré en même temps qu'au propre, « Vichnou » en franç. aura la même élasticité.] L'it. rend ces mots par *signor* au 1er vers, *avete balia* au 2d. Du reste, pas de suzerain et de vassal ici. De laïc à laïc ce sont de sim-

19. Ainsi parlait le rejeton des Vidéhas, Djanaka. Le roi Daçaratha joyeux, et un sourire sur les lèvres, lui répondit,

20. A ce futur parent que déjà il chérissait, par des expressions non moins empreintes d'aménité que de joie : « Oui, râdjâ, toutes ces possessions qui sont tiennes, j'en suis le souverain comme tu me l'as dit;

21. Tu es à moi, et à mon tour je suis à toi comme ce qui t'appartient m'appartient. Mais c'est dans Viçwâmitra, et dans les autres richis à la suite, que nous devons et toi et moi reconnaître nos Içwaras.

22. Nos sentiments les plus doux te sont acquis de tout point, ô dominateur de la terre, et nous ferons qu'ils croissent encore. Non, ici, pas de propriété, nous n'y pensons pas[7].

23. O digne couple de frères, d'innombrables qualités vous décorent, et vous régnez sur Mithilâ! en m'unissant à vous par les liens du sang, ces liens si chers, je veux, aux yeux de toute cette population, vous entourer d'honneurs.

24. Que tout aille suivant tes vœux, ô Djanaka. Félicités sur ta tête! Je pars et vais me rendre à ma demeure pour que toutes les cérémonies dont la donation des vaches commande l'accomplissement s'accomplissent à l'instant même.

25. Que nous ne voyions pas, nous qui souhaitons le développement et de l'utile et du juste, le temps s'écouler en pure perte ! Aie l'obligeance de nous donner tes ordres à tous. »

26. Après avoir salué en ces termes le monarque souverain de Mithilâ, Daçaratha s'éloigna précédé de Vaçichtha et des autres solitaires.

27. Arrivé au but fixé pour son séjour, le râdjâ y offrit un vaste sacrifice aux Pitris, puis, inspiré par la tendresse paternelle, il effectua, pour ses fils, une large donation de vaches.

28. Cent mille vaches furent ainsi distribuées aux Brâhmanes par le maître des populations au nom de chacun de ses quatre fils[8]; et il proclamait à mesure au nom duquel était donnée telle puis telle centaine de mille.

29. C'étaient des vaches laitières accompagnées de leur veau et de toute beauté; et la distribution en atteignit, ô prince la joie de Raghou, à quatre cent mille têtes.

ples compliments. — [7] *Nâsti nah swe vitchâranam.* Comme l'it., *non v'ha fra noi pensiero di cosa propria.* — [8] Cp. S. 63, 14 et 23, S. 54,

30. Entouré après cela de ses quatre fils, tous quatre quittes du don des vaches, le dominateur du royaume brillait en face d'eux, ainsi qu'au milieu des gardiens de l'univers brille le seigneur des créatures[9].

SARGA LXXV.

MARIAGE DES FILS DE DAÇARATHA.

(**Daçarathapoutrâṇâm vivâha.**)

1. Le jour même où s'était effectuée par les ordres du roi la cérémonie propitiatoire de la donation des vaches[1], ce jour-là même avait apparu Youdhâdjit[2],

2. Le brave fils du roi des Kékayas et l'oncle maternel de Bharata[3]. Le roi ne l'eut pas plus tôt aperçu qu'il lui demanda comment il se portait et l'embrassa.

3. Youdhâdjit, de son côté, lui rendit ses hommages et l'interrogea sur sa santé ; puis, les interrogations à ce sujet épuisées, il lui adressa ces paroles :

4. « Râdjâ, le suprême souverain des Kékayas, toujours animé de bienveillance pour toi, te dit salut par ma bouche. Tous ceux dont tu désires la santé jouissent de la santé la plus florissante.

5. Désireux de voir et le fils de ma sœur, et toi, râdjâ, et tes parents, je suis parti de ma ville, et un rapide voyage m'a porté dans Ayodhyâ, ô prince, la joie de Raghou ;

6. Puis, dans Ayodhyâ, j'ai su que tu étais ici avec ta famille, et je me suis empressé de m'y rendre pour être témoin de cet accroissement de félicité, toujours l'objet de mes vœux. »

7. Le râdjâ Daçaratha, sitôt qu'il vit cet être si cher, arrivé près de lui, l'honora, — Youdhâdjit était si digne d'honneur, — de l'accueil le plus cordial.

8. Après avoir passé la nuit au milieu de ses fils, le souve-

10, etc., S. 13, 42 et 43. — [9]Touj. *pradjâpatih*, n. 1, et les renvois. Pour le fond, cp. S. 19, 20. — [1]Lisez *godânamangalam*, comme S. 73, 22, pour *godânam m-*, faute typograph. qui détruit la mesure (*nam* est long; et cp. S. 2, n. 35). — [2]«Vainqueur au combat». — [3]S. 18, 9

rain de la terre se dirigea, précédé de Vaçichtha et du reste des ascètes, du côté du sacrifice.

9. Quand fut venu le moment favorable pour les mariages, Daçaratha, entouré de ses fils qui tous portaient et costumes et ornements de la plus haute magnificence, bénis avec les formules dont émane la prospérité,

10. Ayant en avant de lui Vaçichtha et le reste des mounis grandioses, s'avança conformément aux rites, et dit, lui le roi, au roi des Vidéhas :

11. « Nous voici venus, râdjâ, sur la tête duquel puissent les félicités pleuvoir, nous voici venus près de toi pour accomplir les mariages. Veuille, les faits attentivement considérés, nous accorder entrée chez toi.

12. Tous, tant que nous sommes ici, nous et nos parents, nous sommes à tes ordres. Procède, ainsi que l'exige la dignité de ta race, à tous les détails de la cérémonie nuptiale. »

13. Interpellé en ces termes empreints de haute distinction, l'éloquent et auguste monarque des Mithilas, ce suprême souverain des populations répondit :

14. « Hé, quels gardes y a-t-il à mes portes? de qui est-ce qu'on observe ici les ordres? quelle hésitation est donc la tienne quand tu es chez toi? pas d'appréhension[4] !

15. Déjà au lieu où se célébrera le sacrifice, vouées à la félicité par les formules dont émane la joie, sont arrivées mes quatre vierges, resplendissantes comme de vives flammes.

16. Je suis tout prêt et j'attends, debout, à côté de ces autels, ô grand prince! Ecarte tous les obstacles, Indra des rois. A quel propos est-ce que tu tardes? »

17. Dès qu'il entendit ces paroles articulées par Djanaka, Daçaratha le potentat fit entrer et les autres notabilités brâhmaniques, et, à leur tête, Vaçichtha.

18. Après cela, le roi des Vidéhas, s'adressant à ce prince, la joie de Raghou, ô Râma aux yeux rivaux des feuilles de padma, lui dit : « Approche-toi le premier de l'autel.

19. Voici ma fille Sîtâ, qui va devenir ta compagne dans

et 17. — [4] *Viçrambhena* ou « pas de faux pas »! (*çrambh-*, « errer »). —

toutes les obligations de la vie. Prends sa main en ta main, ô prince la joie de Raghou !

20. Viens, Lakchmana, mon fils ! Voici Ourmilâ. Approche et prends-la, je te l'offre, prends légalement sa main, ô descendant de Raghou, en ta main[5]. »

21. Ces paroles dites, l'équitable Djanaka engagea Bharata le fils de Kêkéyî à prendre la main de Mandavî.

22. Vint aussi le tour de Çatroughna. Il était assis : Djanaka lui dit, « Voici Çroutakirtî, prends en ta main sa main, que je soulève pour te la remettre.

23. Nobles princes, qui vous unissez à des épouses de votre rang, accomplissez tous, fidèles aux saintes observances et dignes de votre race, les obligations qui vous incombent ; et puissent toutes les félicités être sur votre tête ! »

24. Les paroles de Djanaka entendues, les quatre fiancés prirent la main aux quatre vierges, tandis que Çatânanda proférait les formules sacrées.

25. Tous ensuite, chacun à leur tour, firent pradakchinam autour du brasier, tandis que des souhaits de voyage prospère étaient formés pour eux par le monarque de tous les maharchis.

26. Une pluie de fleurs tomba[6], mêlée de grains de ris grillés et descendant du sein des airs, à cette solennité nuptiale, sur tous ces mortels dont pure était l'œuvre religieuse.

27. Au ciel retentirent les tambours célestes au suave bruissement ; et les notes délicieuses des lyres, des flûtes[7], firent entendre un vaste concert.

28. Les Dévas, les Gandharwas, chantaient : les multitudes d'Apsarases formaient des danses. Il semblait que, pour le mariage de ces chefs de la race de Raghou, tout devînt merveille.

29. Ainsi se déroulaient les instants fortunés et riants : les princes alors, après trois pradakchinams autour du feu, emmenèrent, chacun de son côté, leurs jeunes femmes,

30. Et les faisant monter sur leurs chars, ces nouvelles

[5]Nous ne pouv. nous empêcher de citer la phrase du texte; elle est d'une beauté d'enlacem. achevée : *Lakchmana, gatchtchha, poutremoum Ourmilâyâ mayodhyatam Grihânopetya dharmena pânim, Râghava, pâninâ.*—[6]Cp. S. 50, n. 4., etc.—[7] *Vînâvenou*.—[8] *Raghoumoukhyânâm.*

épouses, ils partirent avec elles. Plus tard, le roi les suivit accompagné de la réunion des richis, accompagné de ses parents.

SARGA LXXVI.

RENCONTRE DU FILS DE DJAMADAGNI.

(Djâmadagnyasamâgamah.)

1. Sitôt que la nuit fut finie, Viçwâmitra, l'ascète grandiose, après avoir salué les deux tigres des humains, se mit en route pour les monts du septentrion.

2. Le départ de Viçwâmitra opéré, Djanaka le suprême souverain des Mithilas, vit de même, après le mot « Puis-je partir?[1] », l'auguste Daçaratha reprendre le chemin de la cité.

3. Sur l'entrefaite s'opérait la remise des dons nuptiaux par le roi des Vidéhas. De riches tapis, de superbes fourrures[2], des tissus de soie moelleux,

4. Des costumes de couleur diverse, de splendides ornements, des joyaux de haut prix, des chars de toute sorte,

5. Et quatre cent mille vaches, cent mille pour chacune, telles furent les dots assignées par le monarque à ses filles, dots superbes, dots objets de vives aspirations, —

6. Non compris un gros corps de troupes formant quatre divisions pour marcher en guise d'escorte, et qu'il leur donna, — non compris mille suivantes, qu'il leur donna encore, parées chacune d'un collier d'or,—

7. Non compris la pleine dizaine de mille dharanas[3], tant

[1] *Prese commiato,* dit l'it. Le texte a *pritchtchhato.*—[2] *Ratnâni* revient cl. 4, et là il a le sens propre : il ne peut donc l'avoir ici. — [3] L'it. *e pieno un gran pondo* est plus vague encore que le samsk., où se lit du moins *ayoutam* « 10000 ». Mais 10000 quoi? Evidemment un poids assez considérable, car le don est *anouttamam.* Le *Mânavadh.* (VIII, 131-135) énumère les poids pour l'or, et aboutit au dharana, qui vaut 10 palas ou 40 souvarnas. Le dharana, en moyenne, au milieu de fréquentes variations, peut être évalué à gr. 446, 36 (le souvarna étant à gr. 11, 659). C'est bien là une unité convenable pour de grosses sommes à peser. [Du reste, le texte ayant *souvarnasyâyoutam,* on sera tenté peut-être de voir là 10000 souvarnas ou le 40e de la somme.] Dans l'hypothèse des 10000 dh. à gr. 446, 36, la dot métal irait à 46636 kilog. d'or

d'or monnoyé que d'or en lingots, dont le roi des Mithilas, l'allégresse dans l'âme, fit la magnifique donation à ses filles.

8. Une fois livrée cette masse de présents, de mille espèces, le monarque octroya liberté de partir, et lui-même il rentra dane sa belle cité de Mithilâ, le seigneur de Mithilâ.

9. De son côté, le râdjâ, à l'âme grandiose, suprême souverain d'Ayodhyâ, en compagnie de ses fils, et précédé de Vaçichtha et du reste des gourous, se mit aussi en marche.

10. Tandis que, l'union matrimoniale accomplie, il s'avançait avec son cortége vers sa ville, des oiseaux au vol sinistre traversèrent l'atmosphère annonçant un retoutable avenir[4].

11. Mais, présage de pacification[5], de sauvages animaux venaient en sens contraire, venaient à droite[6]. A l'aspect des uns et des autres, le monarque attristé questionna Vaçichtha.

12. « Pourquoi ces oiseaux de défavorable augure? et pourquoi les animaux sauvages à la droite? et d'où vient que sans motif aucun mon cœur tressaille, ô mouni? »

13. Les paroles de l'auguste Daçaratha entendues, le mouni répondit en ces termes : « Ecoute ce qui résultera de ceci.

14. Il plane ici quelque effroyable péril.... c'est ce que les oiseaux annoncent. Mais à droite se sont montrés les animaux sauvages qui sont de gracieux aspect. L'indice d'orage sera par eux ramené au calme[7]. »

15. Tandis qu'ils s'entretenaient en ces termes, s'éleva un ouragan, énorme, extrême, impétueux, qui roulait des fragments de rocs et semblait imprimer des commotions à la terre.

16. Toutes les régions de l'air se voilèrent de ténèbres, l'astre du jour n'eut plus d'ardeur, et l'univers se couvrit de poussière semblable à de la cendre.

17. Il n'y eut pas un guerrier alors qui n'eût l'esprit bouleversé, à l'exception de Vaçichtha et des autres richis, à l'exception des enfants de Raghou.

on près de 15 555 000 fr. Dans l'autre, on resterait de plus de 10000 fr. au-dessous de 400 000. — [4] *Bhayadevinah*. Dans l'it., *annunziatori di sventure*. — [5] *Çamayantas*. L'it. dit *superando que' funesti augurj*. Cp. n. 7. — [6] *Pradakchinam*, sans entendre (comme S. 42 et presque partout) « firent tour à droite ». Au vers suiv. en est la preuve (*mrigâç tcheme pradakchinâh*), et de même çl 14. — [7] *Tad ete çamayanti te*.

18. Lorsque la poussière se fut abattue, les guerriers, ayant repris leurs esprits, virent arriver là, porteur d'une chevelure réunie en masse ronde,

19. Egal au grand Indra pour la difficulté de la défaite, pareil de formes corporelles au destructeur de la durée[8], insoutenable aux regards des autres mortels, étincelant comme le feu qui flambe,

20. L'épaule chargée d'une hache[9], aux mains un arc éblouissant comme l'arc d'Indra et un dard terrible, un seul dard, — virent arriver pareil à Roudra marchant visible!

21. (O quelle furibonde colère l'avait pénétré et le rendait semblable à la flamme qu'enveloppe la fumée!)— virent arriver Râma le fils de Djamadagni[10]. Dès qu'ils l'aperçurent, déjà parvenu en face d'eux,

22. Les Brâhmanes avec Vaçichtha leur chef se mirent à murmurer des prières, tout entiers à la pensée de l'apaiser; et dans les groupes, que soudain tous ces richis allèrent formant, courait ce propos qu'ils se disaient les uns aux autres :

23. « Est-ce que toujours en proie au ressentiment causé par la mort de son père, il va venir derechef exterminer des Kchatriyas, cet autre Râma? Il avait cédé pourtant, le ressentiment de cet être éminent !

24. Tous les Kchatriyas l'ont vu faire d'eux, plus d'une fois, un épouvantable carnage par le passé : est-ce que, en ce jour encore, le courroux pour compagnon, il voudrait renouveler les attaques destructives contre nous? »

25. Telles étaient leurs pensées. Bientôt pourtant, levant la coupe hospitalière, les brâhmanes, Vaçichtha en tête, adressèrent, au rejeton de Bhrigou, ces paroles conciliatrices :

26. « Que ta venue, ô Râma, nous porte bonheur ! Accepte cette coupe de l'hospitalité domestique, puissant mouni, ô descendant de Bhrigou, et daigne ne pas ressusciter ta colère! »

27. Recevant l'honneur offert par les richis, mais sans leur répondre, Râma, sur-le-champ, adressa les paroles qui suivent au Râma, fils de Daçaratha.

Dans l'it., *sarà quello da te vinto*, cp. n. 5. — [8] Ou, si l'on veut, à Kalanta (=Yama: S. 30, n. 7).— [9] *Paraçoum*, à laquelle il doit son nom de *Paraçourâma*, «Râma-à-la-hache» (S. 52, n. 3 et 4).— [10] Cp. mêmes n.

SARGA LXXVII.

LE FILS DE DJAMADAGNI PRIVÉ DU SÉJOUR CÉLESTE.

(Djâmadagnyalokâbhâvah.)

1. « O vaillant fils de Daçaratha, ô Râma, ta valeur, à ce que l'on publie, est merveilleuse. Cet arc divin qu'elle a, dit-on, brisé, la nouvelle en est venue à mes oreilles.

2. C'est là, de ta part, Râma, un exploit surnaturel, que d'avoir cassé cet arc. Instruit du fait, je suis venu à toi, cet arc gigantesque à la main.

3. C'est à l'aide de cet arc, Râma, que j'ai vaincu la terre entière. Essaie de le tendre, lui aussi; montre-nous ta force, enfant de Raghou.

4. Décoche la flèche que voici, et commence par l'y placer, enfant de Raghou. Voyons, prends et mon arc céleste et le trait que je te présente.

5. Si tu viens à bout d'adapter ce trait à cet arc, hé bien, alors, je te l'abandonnerai, — et tu l'auras conquis, ce glorieux signe de la bravoure, cette arme par excellence[1]. »

6. A peine l'auguste Daçaratha eut-il ouï ces paroles du survenant, que, le visage décomposé et les mains faisant le geste de l'andjali, il dit avec humilité :

7. « Râma, ta colère est éteinte à présent. Tu es brâhmane; la douceur de cœur est ton partage : que mes enfants adolescents n'encourent de ta part aucun péril.

8. C'est dans la famille de Brighou que tu naquis, dans cette famille d'êtres pleins de mansuétude et de magnanimité dont macérations et lectures saintes forment le caractère essentiel. De grâce, ne ressuscite pas ta colère.

9. Tu dis un jour à Ritchîka, à Tchyavanak[2] et au reste des

et S. 3, n. 6. — [1] *Dâsyâmi youdham te vîryaçlâgyam anouttamam*. Nous lisons dans l'it. *ti concederò un alto singolar certame che onorerà la tua prodezza*. Mais il n'y a pas de combat après que Râma s'est victorieusement tiré de l'épreuve. Tout indique que *youddham* est participe et revient au *-nirdjitam* du S. 78, 1, *swabalanirdjitam* — [2] Richi célèbre, fils de Bhrigou et Poulomâ. Pour Ritchîka, *V*. çl. 24

richis, et c'était donner parole, — « Je ne combattrai plus »; — puis, tu déposas les armes. Consens à ne plus les toucher.

10. Amené à n'aspirer désormais qu'à la vie pénitentiaire et à la victoire sur toi-même, tu as fait don à Kaçyapa[3] de la terre si féconde; tu t'es rendu à la forêt et tu ne t'es occupé que de sublime ascétisme. Comment est-ce que

11. Tu désires recommencer les combats pour anéantir ma maison entière? Car si le Râma que voici perdait la vie, nous ne vivrions plus, ni moi ni aucun de ceux que tu vois là.

12. Sois paisible, ô tigre issu de Bhrigou, sauve-moi, puisque j'ai recours à ton aide. Grâce pour Râma, Râma! mon fils à la fleur de l'âge, ne le fais pas tomber en cendres. »

13. C'est ainsi que s'exprimait Daçaratha. Pendant ce temps, le majestueux fils de Djamadagni, sans s'embarrasser de ces paroles, continua de parler à Râma:

14. « O Râma, ces deux arcs célestes renommés dans les trois mondes sont, l'un et l'autre, l'œuvre de Viçwakarman[4], et l'un et l'autre sont solides et difficiles à plier pour une main débile.

15. L'un d'eux, Râma, fut remis par les Dévas à Triambaka[5], cet être avide de batailles, au temps où il voulait exterminer Tripoura. Tu l'as brisé, ô fils de Kakoutstha.

16. L'autre, celui que j'ai là, don des Immortels à Vichnou, est de même matière, de même trempe[6], de même force, a même puissance, même dimension, même forme que le premier.

17. Quand un jour les Immortels, poursuivis par la curiosité, demandèrent à Brahmâ qui des deux, Çitikanta[7] ou Vichnou, et lequel des deux arcs était le plus fort ou le plus faible,

18. Pénétrant la pensée des Dévas, l'Aïeul mit aux prises ensemble par ses excitations Vichnou et Çankara[8].

19. Et ce fut un gigantesque combat, le combat que, par

et 25. — [3]Cp. n. 11 et cl. 29. — [4]Le forgeron et le mécanicien céleste, fils aussi de Brahmâ. C'est le Vulcain de l'Inde. On lui fait honneur de toutes les merveilles. Son nom veut dire « qui fabrique tout ». — [5]Çiva: S. 39, n. 2, et cp. S. 32, n. 5. — [6]*Dravyasâra-*: *-sâra-*, surtout après *dravya*, fait difficulté dans ce long dwandwa qui prend presque tout le vers. L'it. dit *materia e virtù*. — [7]Çiva: le mot veut dire « au cou noir »; telle est en effet la couleur de Çiva. — [8]Touj. Çiva. —

suite de ces instigations, livrèrent les deux Dèvas, Çitikanta et Vichnou, tous deux visant à l'emporter l'un sur l'autre.

20. Dans le cours de cette lutte, l'arc de Çiva, cet arc extraordinaire et dont terrible était la force, se détendit par un frémissement de son antagoniste. Mahâdéva, le dieu aux trois yeux, en fut stupéfié.

21. Les Dèvas alors, réunis à tous les groupes des richis et des Tchâranas[9], étant venus le supplier, Vichnou cessa de combattre, Vichnou la fleur des braves et des forts.

22. Comme tous avaient été les témoins du relâchement de la corde opéré par la puissance de Vichnou, les Dévas opinèrent que la prééminence appartenait et à Vichnou et à son arc.

23. Cet arc détendu, l'illustrissime Roudra le remit ensuite au radjarchi Dévarâta[10] comme le dépôt le plus précieux.

24. Et celui de Vichnou, Râma, cet arc auquel appartenait la supériorité, Vichnou en fit le magnifique dépôt aux mains de Ritchîka le rejeton de Bhrigou.

25. A son tour, le majestueux Ritchîka transmit cet arc céleste à ce prince dont la force n'eut point de limites, à Djamadagni son fils et mon père.

26. Mais quand, les armes mises de côté, cet auteur de mes jours eut embrassé la vie paisible de l'ascète, alors la mort lui fut donnée par Ardjouna, qui passait aux lâches desseins.

27. Instruit, Râma, de l'indigne meurtre opéré sur mon père, plus d'une fois je massacrai générations et générations de Kchatriyas, cet arc aidant.

28. Si je subjuguai la terre entière, ce fut par la puissance de cet arc : la conquête effectuée, je l'abandonnai au magnanime Kaçyapa[11].

29. Et après abandon à Kaçyapa de tout ce monde dont l'Océan forme la ceinture, après le dépôt de mes armes, je me rendis, pour y mener la vie de peines du pénitent,

30. Au mont Mérou... Mais bien que j'eusse déposé les armes, mais tout absorbé que je fusse par la vie pénitentiaire, oh! à la nouvelle du bris de l'arc, je me mis en chemin pour te voir.

31. Allons, Râma[12], cet arc de Vichnou, qui fut ensuite à mon

[9] S. 52, n. 8.—[10] S. 73, 5.—[11] C.-à-d. je le laisserai là : Kaçyapa est l'espace.—[12] Ainsi Roger, le soir de sa noce, au dessert, est défié par Rodomont, et accepte le défi : terrible et sublime conception dont voici

aïeul et à mon père, prends-le, et conforme-toi aux obligations des guerriers ; prends-le de la main qui te l'offre ;

32. Prends-le et tends-le en plaçant le trait sur la corde, ô prince la joie de Raghou ! Si tu viens à bout de l'ajuster, tu l'auras conquis cet arc, et je t'en ferai don[13]. »

33. En entendant les paroles proférées par ce fils de Djamadagni qu'on nommait Râma, Râma, jusqu'alors silencieux par respect pour son père, répondit en ces termes :

34. «J'ai ouï conter les effrayants exploits accomplis par ton bras, et ces exploits, je ne les incrimine pas : tu les accomplis pour venger ton père.

35. Mais ils étaient dénués de vaillance et de force, ces Kchatriyas[14], exterminés par ton bras ! Que ces exploits d'une inhumanité qui passe les bornes ne t'enorgueillissent pas.

36. Apporte-moi cet arc céleste, contemple ma force, ma mâle bravoure, et sois témoin que les Kchatriyas aussi possèdent grande vigueur, héros la joie de Bhrigou. »

37. Ces mots prononcés, le robuste Râma saisit cet arc céleste des mains du Râma fils de Djamadagni, avec un léger sourire.

38. Il prit aussi la flèche de la main de celui qui le défiait ; puis, rapide dans le déploiement de sa force, il encocha le trait, et l'arc se tendit sous l'effort de l'illustre adolescent.

39. Lorsque sa vigueur eut ainsi fait plier l'arc armé du dard Râma, le Râma fils de Daçaratha reprit la parole pour tenir ce langage, qu'on applaudit[15].

40. « Tu es Brâhmane : à ce titre je te dois le respect, et je te respecte par égard pour Viçwâmitra. Je n'irai donc pas, bien que je le puisse, décocher sur toi le dard qui t'enlèverait la vie.

41. Mais, ou je vais anéantir la position divine par toi conquise à force de macérations, ou je t'écarterai de l'incomparable séjour de l'atmosphère, le tout par la vertu de cette flèche.

42. Car ce dard de Vichnou, ô Râma, ce dard céleste et

le germe. — [13]Encore *youddham dâsyâmi te*, plus, pour clore le vers *tatah*; et en it., encore *t'accorderò io poscia la battaglia.* — [14]*Kchatram* ici «Kchatriya» et non «corps» ; témoin, au çl. suivant, *kchatrasya.* De même dans l'it. Ttf. le sing. est un peu bizarre. — [15]*Prathitam.*

grandiose, je ne saurais le décocher en vain ! ce dard met à néant la prépotence et la superbe. »

43. En ce moment et tandis que la flèche des flèches la reine chargeait encore la main du Râma fils de Daçaratha, les Dévas, tant Brahmâ que tous les autres, arrivèrent, prompts comme la pensée, pour le contempler ainsi armé,

44. Apercevant, du regard de l'inspiration, la présence des Dévas descendus là, et comprenant par la puissance de l'abstraction qu'il était issu du corps de Nârâyana, le jeune Râma,

45. Et sentant d'ailleurs sa force primée par le jeune Râmâ, le fils de Djamadagni, adressa, dans l'attitude de l'andjali, ces paroles au Râma dont Daçaratha était le père :

46. Lorsque je fis don à Kaçyapa de la terre opulente et féconde, « Nul point de mon domaine ne sera ton habitation, » dit Kaçyapa.

47. Depuis ce temps, en effet, je ne me tiens sur aucun point de ce sol que vous foulez, et jamais je ne trahirai ma promesse, ô rejeton de Kakoutstha : telle est ma résolution.

48. Dès lors, ne mets pas à néant pour moi ce poste divin où rapide est la pensée ; et périssent pour moi les mondes supérieurs, ô rejeton de Raghou, par la flèche que tu vas lancer.

49. Je te reconnais pour l'éternel, pour l'indestructible destructeur de Madhou, grâce à l'épreuve de cet arc. Que tout te prospère! sois-moi gracieux.

50. Râma, les groupes des Dévas sont tous ensemble descendus pour te regarder portant la reine des flèches, ainsi qu'un second Vichnou, qu'un Vichnou visible.

51. Et moi, je ne dois ressentir aucune honte, ô descendant de Kakoutstha, d'avoir été réduit à baisser le front devant toi qui régis, qui protéges les trois mondes. »

52. Interpellé en ces termes, Râma, la joie de Raghou, décocha le trait devers ces mondes supérieurs auxquels visait Râma, fils de Djamadagni, dont la force était illimitée.

53-. Râma, depuis ce moment, se trouva exclus de ces mondes par la vertu de la flèche.

-53, 54-. Les Dévas, à la vue du dard partant de l'arc, entonnèrent les louanges du rejeton de Raghou, puis il traversèrent l'éther, placés sur leurs chars célestes.

-54. Tout fut affranchi de ténèbres, les quatre régions et les plages intermédiaires,

55. Et le Râma fils de Djamadagni s'éloigna du Râma fils de Daçaratha, non sans l'avoir salué en opérant le pradakchinam, puis il regagna sa station solitaire.

SARGA LXXVIII.

L'ENTRÉE DANS AYODHYA.

Ayodhyâsampraveçah.)

1. Une fois Râma, le fils de Djamadagni, parti, Râma, le fils de Daçaratha, fit voir à son père cet arc dont il s'était saisi, cet arc conquis par sa valeur,

2. Et après salutations, tant à Vaçichtha qu'au reste des richis, il adressa ces paroles à l'auteur de ses jours, tout bouleversé encore de la venue de l'autre Râma ;

3. « Voilà Râma le fils de Djamadagni parti! que les quatre divisions de l'armée, la face en avant, marchent sur tes pas, sous ta direction[1], droit vers Ayodhyâ. »

4. Ces paroles de Râma entendues, le monarque, plein d'allégresse, transporté d'ivresse, pressa dans ses bras et baisa sur la tête l'enfant de Raghou :

5. « Voilà Râma parti, » l'audition de ces mots l'avait comblé de la joie la plus vive : il réunit de nouveau son armée et atteignit ainsi sa cité.

6. Oh! qu'il y flottait de bannières haut placées! que d'instruments y faisaient retentir leurs sons! que d'irrigations avaient été pratiquées sur la route royale! comme tout y riait, comme les rues étaient jonchées de fleurs!

7. Comme les citoyens, les yeux fixés sur la marche du monarque et ne prononçant que des paroles de félicité, se pressaient autour du râdjâ, tandis qu'il faisait son entrée dans la ville, puis dans sa demeure!

8. Kaouçalyâ, et Soumitrâ, et Kêkeyî à la taille charmante, et toutes les autres femmes du râdjâ, s'empressant de faire accueil aux nouvelles épouses des princes,

—[1] Il faut remarquer ici l'exquise délicatesse du poète : Daçaratha, hors de lui, ne donnant pas d'ordres, Râma prend sur lui de commander, mais il s'efface, il met en avant le nom du roi. Delà *twayâ nâthena nâ-*

9. A Sîtâ la rivale de Çrî, à Ourmilâ l'éblouissante, et aux deux filles de Kouçadhwadja, les embrassèrent, les accablèrent de caresses,

10-. Les firent entrer avec leurs splendides parures dans les appartements royaux,

-10, 11-. Et au milieu des félicitations et des embrassements les conduisirent, éclatantes et revêtues de lin, devant les autels des divinités ;

-11, 12-. Et celles-ci, après avoir vénéré encore les vénérables[2], les honorables gourous, se livrèrent aux ravissements, à la joie, au soin de plaire et d'être utiles à leurs époux.

-12, 13-. Mais, plus que toutes, la princesse de Mithilâ, la fille de Djanaka, prodiguait les ravissements[3] à l'époux, comme les prodigue à Vichnou Lakchmî aux belles formes.

-13. Les qualités naturelles de Sîtâ la firent adorer du magnanime Râma,

14. Et lui à son tour, doué d'un adorable naturel, mais dont Sîtâ développait encore les dons innés, il était, Râma était plus cher que la vie à Sîta.

15-. Tous deux, ils se savaient le cœur animé d'un mutuel amour.

-15. Mais lorsque cette Sîtâ, qu'il idolâtrait, eut été pressée dans ses bras, la tendresse qu'il inspirait devint plus vive encore, et ses félicités étaient celles d'un Immortel[4].

16. Oui, le fils du maharchi, uni à cette jeune merveille de beauté si bien sa pareille, brillait de l'éclat le plus vif comme brille, uni à l'adorable Çrî, Vichnou l'invincible[5].

thinî, même chose pour le sens que *tw. nâthenâ*, mais pour l'intensité du sens, non. C'est une de ces formes qui rappellent l'hébreu. —[2] *Abhivâdyabhivâdhyânç.* [« Vénéré », bien entendu, « par des saluts »]. — [3] *Râmâyamâsa* : touj. même faible pour les paronomasies (cp. S. 29, n. 9, 11) ; mais celle-ci n'est pas sans quelque piquant ; on dirait que Sîtâ, non-seulement ravit Râma, mais le rend Râma, et fait de son nom une réalité. [Du reste, le mot est usuel, et déjà, çl. 12, s'est rencontré *remire*: cp. S. 7, n. 17. Nala, VII, 44 : *Reme saha tayâ* (c.-à-d. *Damayantyâ*), *râdjan*, *Satchyeva Balavritrahâ.*]—[4] Encore un jeu de mots sur Râma (cp. S. 19, n. 11 et 14), mais un peu moins simple que le précéd. : il résulte de la fusion des 2 mots *âmaropama* « pareil aux immortels » et *vidjahâra* « il se réjouit », d'où *vidjahârâmaropamah.* — [5] Vançasthâs (S. 2, n. 33). Nous n'avions pas eu de stance lyrique

SARGA LXXIX.

LE VOYAGE DE BHARATA AU PALAIS DE SON AIEUL MATERNEL.

(Bharatasya mâtâmahagrîçhapraveçah).

1. A quelque temps de là, le roi Daçaratha manda son fils Bharata, qu'il avait eu de la princesse kékayenne[1], et lui dit :

2. « Si notre toit sert de demeure au fils du roi de Kékayas, à ton oncle maternel, Youdhâdjit[2], mon enfant, mon vaillant enfant, c'est qu'il est venu pour t'emmener.

3. En conséquence, il faut que tu partes avec lui, afin d'aller rendre visite à ton aïeul maternel. Contemple aussi la ville de ton grand-père. »

4. Ces paroles de Daçaratha entendues, le fils de la princesse kékayenne se disposa pour le départ conjointement avec Çatroughna[3].

5. A l'aspect de son frère venu du pays des Kékayas, à la nouvelle de l'autorisation de départ que recevait Bharata aux yeux de padma,

6. La princesse kékayenne fut ravie et ivre de joie ; et, pensive soudain, fit maints plans pour le voyage de son fils.

7. L'assentiment du monarque fut obtenu, et ce fils, semblable au fils des Immortels, Kêkéyî ne l'envoya du palais d'Ayodhyâ devers le palais de son père, à elle, qu'

8. Accompagné de ministres, de généraux, de chars en grand nombre et environné d'une grosse armée réunissant infanterie et cavalerie.

9. Enfin, après avoir adressé ses salutations au magnanime auteur de ses jours, dont l'aspect était celui d'un Déva, Bharata dit, dans l'attitude de l'andjali : « octroie-moi, père, congé de partir. »

10. Et son père, baisant sur la tête, en même temps qu'il le prenait et le serrait dans ses bras, ce jeune roi aux attitudes et à la démarche de lion lui dit, au milieu de la foule réunie :

depuis celle du S. 22. — [1] C.-à-d. de Kêkéyî, dont le père régnait sur les Kékayas (S. 12, 21 ; S. 1, 24, 25 ; etc., et n. suiv.). — [2] S. 75, n. 2. — [3] Et non Satroughna, comme, par mégarde, S. 19, 25. Le mot veut dire « qui

11. « Va, gracieux enfant[4], va, et que le bonheur t'accompagne à la demeure de ton aïeul maternel ; mais auparavant, écoute, tendre rejeton[5], ce que je vais te commander et mets attention à l'exécuter.

12. De ces lieux à ceux qu'habite le père de ta mère, aie pour compagnon de voyage Çatroughna : car Çatroughna t'affectionne, et il est dévoué, fidèle ;

13. Et lui, en revanche, il t'est plus cher que la vie même, ô fléau de l'ennemi. Tu dois donc regarder ton frère comme un autre toi-même, et veiller à son salut comme au tien.

14. Cent liens de vertus vous unissent de cœur, Çatroughna et toi : ô fléau de l'ennemi, ô mon fils, agis, de façon à ce que jamais Çatroughna ne sente ces liens se relâcher.

15. De plus, mon fils, ton oncle a droit de ta part à la même obéissance que moi; et ton aïeul maternel doit être à tes yeux digne des mêmes respects que la divinité, doit l'être toujours.

16. Joins la modestie aux bonnes mœurs, mon fils, ne sois pas plein de ton moi[6], et rends aux brâhmanes, en qui surabondent science divine et la bonne conduite, un culte fervent et zélé.

17. Efforce-toi de te les rendre favorables, et alors consulte-les sur ce qui doit t'être avantageux : il faut saisir comme l'amrita les paroles qu'ils profèrent, ce sont paroles utiles !

18. Les magnanimes brâhmanes, en effet, voilà la racine des prospérités et des qualités transcendantes, et aux brahmanes, en toute affaire, le droit de proclamer le véda[7].

19. C'est que les Brâhmanes, ô mon fils, étaient déjà Dévas ; et les Intelligences supérieures, dans leur haute bonté, n'ont eu pour but que de rendre supérieure la nature des êtres créés, en envoyant dans le monde des hommes les brâhmanes comme autant de Dévas terrestres.

tue l'ennemi».— [4]*Sâoumya*. — [5]*Vatsa*, m. à m. « veau », terme usuel de tendresse paternelle ou maternelle : les Grecs disaient ainsi *moskhe*. — [6]*Anahankritah*. Dans l'it., *umile*. Pour le dict., il rend *anahankritah* par « proud » et rien de plus ; pourquoi pas « non égoiste », « non personnel » (cp. *ahankara*)?—[7]*Brahmavâdinah* : (ou *brahma* au neutre. [Au 1er hémist. manque une syllabe (*syouçtcha sarwakâryechou*) :

20. C'est de leurs irradiations[8] que découle la connaissance des Vêdas, de l'impérissable code des devoirs et du code multiple de l'administration, comme la théorie du maniement de l'arc[9]: ne songe à les tenir[10] que de là.

21. Que le dos du cheval, que les chars, que les éléphants soit pour toi l'objet d'exercices assidus. Occupe-toi des sciences des Gandharwas[11], et suis-les jusqu'au bout, mon fils.

22. Sois versé aussi dans toutes les professions mécaniques et libérales, ô fléau des ennemis. Un moment d'oisiveté, ne fût-ce qu'un, ne saurait, mon enfant, te porter utilité.

23. Des messagers me mettront au courant de ta santé : ne manque pas de m'en expédier continuellement, il le faut, afin que mon cœur se réjouisse en sachant ta santé prospère. »

24. Ces paroles prononcées, enfin le monarque, les yeux remplis de larmes et la voix balbutiante par l'effet des pleurs, dit à Bharata : « Va, mon fils. »

25. Le prince alors salua son père et Râma dont la force était illimitée, puis s'inclina devant les Mères, puis il partit accompagné de Çatroughna,

26. Ayant autour de lui, le jeune héros, sa forte armée de quatre sections et à la suite tous les habitants de la ville.

27. Animés par la tendresse fraternelle, Râma et Lakchmana faisaient cortége à leur vaillant frère.

28-. Il avait à la tête de ce cortége parcouru la valeur d'un gavyoûti[12], ce prince aux sages pensées, ce fils de la princesse kékayenne : soudain, il descendit de son char,

-28. Et Çatroughna en même temps que lui, et tous deux allèrent toucher de leur tête les pieds de Râma.

29. Mais à peine les deux princes, Bharata et Çatroughna, s'étaient précipités à ses pieds, que Râma les releva de ses bras, les embrassa et leur dit :

30. « Toi, dont Kêkéyî est la mère, songe à moi là-bas ainsi qu'à Lakchmana : nous songerons à toi ainsi qu'à Çatroughna, Lakchmana et moi.

31. Bharata, l'allocution achevée, prit congé par une incli-

syouç tchêva ou *syouç tcha te* rétablirait tout.] — [8] *Techâm sakâçad.* — [9] *Dhanourvedam* : cp. S. 56, n. 9. — [10] *Dhâraya.* — [11] Musique, danse, et même les représentat. scéniq. : les Apsarases étaient actrices au ciel d'Indra, et cp. S. 3, n. 31 et S. 52, n. 8. — [12] Le koss ancien, auj. 2 koss,

nation et un salut, de Râma, de Lakchmana par un embrassement, puis partit avec Çatroughna,

32. Suivi de nombreux amis, qui ne leur tenaient que des propos agréables, et d'autres cœurs aimants autant qu'aimés qui ne pouvaient se résoudre à les quitter.

33. Ayant ensuite dit adieu à tous les personnages honorables, le voyageur à la haute fortune accéléra sa marche, impatient en l'âme de voir la capitale de son aïeul maternel.

34. Le long de la route, il s'entretenait avec des amis à la conversation gracieuse. Au bout de quelques jours ainsi passés, sans fatigue, soit pour l'armée, soit pour les chevaux,

35. Après avoir franchi bois, rivières et monts délicieux, il atteignit la cité séjour enchanteur du râdjâ, l'éminent voyageur,

36. Puis il s'arrêta ; mais un messager alla trouver le monarque son aïeul maternel, un messager dépêché par Bharata lui-même, et chargé de dire en son nom, « Me voici venu. »

37. Et les paroles de l'envoyé entendues, le monarque, transporté de joie, prescrivit de faire entrer Bharata au milieu des plus grands honneurs dans la ville,

38. Où se déroulait, semée de sable qu'on allait chercher au loin, et décorée de touffes de fleurs, la route royale rafraîchie sur ses ordres par d'abondantes irrigations,

39. Semée d'urnes pleines, ornée de guirlandes prises aux forêts, pavoisée de bannières haut placées, embaumée[13] d'aromatiques vapeurs.

40. C'est après cela que Bharata fut introduit par les habitants de la ville ; et c'est au son de tous les instruments retentissant à peu de distance[14] et versant l'allégresse,

41. C'est tandis que les plus brillantes sommités des courtisanes dansaient en face de lui, que la cité, sous l'empire de la cadence et tout étalage[15], vit entrer le prince.

au moins 4 kilom. — [13] *Adhivâsitam.* — [14] *Arâd vâdyamâneç tcha* (A long) : rien dans l'it. — [15] *Vâdyânougatam oulwanam*, évidemm. qualificatif de *pouram* qui suit, mais séparé par *nrityantibhih pourastât tou.* L'it. dit *tutta appariscente ed echeggiante di concenti. App.* est vague; et tout ingénieux qu'est *echeggiante*, ce sens n'est-il pas forcé? et les mots et la force des choses ne se prêtent-ils pas d'eux-mêmes à nous montrer une ville où, pour le moment, tout est rhythme et obéissance au rhythme, où, sous le charme des sons perçus par l'o-

42. Là, il l'aperçut, son vieil aïeul maternel, et il le salua d'un air de fête, embrassé en revanche par le râdjâ, qui lui demanda des nouvelles de sa santé.

43. Puis, admis dans l'antapouram, il s'inclina devant les épouses du monarque, au sein du royal et fortuné domicile qu'il venait d'atteindre,—domicile plein de gens d'un âge mûr.

44. Au dedans donc de ce palais de son aïeul maternel, où tous ses désirs étaient comblés, où tous les honneurs l'entouraient, résidait enchanté Bharata, la fleur des jeunes heureux.

45. Bharata parti, Râma, réunissant ses efforts à ceux de Lakchmana, prodiguait à son père les hommages, le culte d'usage pour la divinité, et le lui prodiguait sans cesse,

46. Sans cesse écoutant les commandements de son père, et s'empressant de les exécuter : il expédiait aussi les affaires des citoyens sans ajournement ;

47. Les royales Mères le voyaient de même, l'illustre prince, mener à fin les affaires des Mères ; et les gourous avaient en lui le gérant des affaires des gourous.

48. Grande était la satisfaction et du monarque et des gourous en présence des talents et de la belle conduite de Râma, et grande la joie de tous les habitants de la cité.

SARGA LXXX.

ARRIVÉE DES MESSAGERS DE BHARATA[1].

(**Bharatadoûtâgamanam**).

1. Vint un jour où le fortuné Bharata, les salutations faites au monarque, son vieil aïeul maternel, proféra ces paroles :

2. « Je souhaiterais me placer sous la loi d'instituteurs par toi désignés, utiles mortels, les uns sachant à fond la sub-

reille, les pieds trépignent en cadence, les mains s'agitent en cadence, les lèvres frémissent et fredonnent en cadence, en un mot où tout *vâdyâny anugatchtchhati* «suit les instruments». — [1]« L'éducation du Bharata » serait le titre vrai. Nous avons ici l'idéal de l'éducation d'un prince royal, selon l'Indou des temps antiques (comme S. 5, l'idéal d'une belle ville ; comme S. 6, l'idéal d'un roi ; comme S. 7, l'idéal d'un ministère). Cet idéal est curieux. Un prince royal doit joindre aux talents et aux habitudes du kchatriya, la science multiple du

stance du droit[2], les autres au fait de l'écriture et du calcul,

3. Ou versés dans le maniement des armes de trait[3], ou passés maîtres dans le code des règles administratives[4], ou voués à l'art de conduire les éléphants, les chevaux et les chars;

4. D'autres qui s'entendent aux scientifiques mystères[5] des Gandharwas; d'autres qui connaissent les arts mécaniques, si variés; et d'autres, sages achevés par qui la substance des Védas et Védangas et des codes du Nyâya[6] ait de part en part été parcourue.

brahme, et la théorie au moins des arts industriels, auxquels est voué le çoûdra. Les Grecs des temps alexandrins ont de même donné une éducation à peu près encyclopédique à leur Hercule. — [2] *Dharmârthadjnâna*. Trois remarques ici. 1° A nos yeux, *artha-* régit *dharma-*, *djnâna* régit *artha*, en d'autres termes, il y a tatpouroucha sur tatpouroucha (l'it. y voit un dwandwa dont *dj.* est le 2d membre, et porte *nella scienza suprema e nel senso delle leggi*; et 2 fois, çl. 14 et 17, en effet, *djnâna* figure dans des dwandwas, mais ceci ne prouve rien pour le cas actuel). 2° Bien que fort souv. *djnâna*, «la Gnôse» en qq. sorte, revienne à haute science, l'épithète ici nous semble de trop (témoin, pour peu qu'on pèse bien l'idée, les çl. 12, 14, 16, 17). 3° «Sens» pour *artha* ne nous semble pas parfait; «essence» moins encore, bien que l'it. l'emploie, cl. 16, au mot *djnânatattwârthavedane* (c'est *tattwa* que nous rendons ainsi); «nature» (çl. 15) serait bien dans certaines occasions: «substance» enfin (çl. 14) nous semble le terme vrai. Ces 4 sens, «*sens, essence, substance, nature*», ne sont pas synonymes. Nous n'en adoptons donc qu'un («substance»), mais en en variant l'expression («ce qui compose», ou «en quoi consiste», etc.). Ttf., notons que plus bas, çl. 15, v. 2 (et 1 de 15, 2 de 17), contrairem. au cas présent, *-artha-* sera membre de dwandwa et cela dans *dharmârtha* même, avec la signification d'«utile» (comme çl. 28 dans *arthaçâstrechou*). — [3] *Ikchwastra* : l'it. (*arte saettevole*) omet *astra-*. — [4] *Nîtiçâstra*: dans l'it., *civile economia*, sans rendre *çâstra-*. — [5] *Vidyâ*: *V. S.* 25, n. 13. — [6] L'Inde compte 6 grands systèmes philosophiq., le Nyâya en est le 3e. Vulg. on rend ce mot par «logique». Au fond, c'est une métaphysique de la logique et de la physique: tout y est distinction et classification: l'analyse y domine et aboutit à des catégories et sous-catégories. Au point de vue religieux, il est orthodoxe, mais ne se préoccupe nullement, comme les Mîmânsâs, de faciliter l'interprétation des Védas. A présent, le Nyâya dont il est ici question, est-il bien le système philosophique de ce nom? Probablem. oui: le Nyâya, dit-on, fut inventé par Gôtama, et Gôtama pourrait fort bien être le Gaout. du S. 49 (cp. n. 5). Mais est-ce bien à Vâlmîki, est-ce bien au 6e siècle avant notre ère que remonte l'origine de cette philosophie? La question ici devient plus grave, et nous ne

5. Oui, m'instruire sous leur loi, c'est un bien auquel j'aspire, dans mes vives aspirations à mon propre bien-être, pourvu que tu le permettes, râdjâ! indique-moi donc semblables sages.»

6. Les paroles de Bharata entendues, le monarque des Kékayas, l'âme ravie, lui signala les instituteurs les plus sages.

7. Que d'assiduité près d'eux, que de zèle montrait Bharata, le fils de la princesse kékayenne, tout entier au soin d'apprendre les Védas, les Védangas, les çâstras[7] ! »

8. Il s'était fait disciple de ses gourous, disciple très-humble : Védas, Védangas, çâstras, il saisissait tout, apportant aux qualités, déjà chez lui, nouveau développement.

9. En effet, dans sa marche successive à l'acquisition des çâstras, des sciences, des arts mécaniques, déployant la plus vive énergie, et Çatroughna l'accompagnant toujours,

10. Il se rendait, lui, dont le rang était si haut, tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre de ses instituteurs, il déployait des efforts pour apprendre, il se pliait aux habitudes respectueuses.

11. Dons, honneurs, abandon de prééminence[8], il prodiguait les hommages honorifiques à ses maîtres. Sa docilité n'avait pas de bornes, son humilité dépassait tout.

12. Pendant qu'il prenait ainsi plaisir à s'inculquer des connaissances, Bharata aux aspirations grandioses, il s'était passé un laps de temps considérable, et toujours il séjournait au palais de l'Aïeul, ce profond penseur.

13. Lorsque cette variété de connaissances lui fut devenue familière, son intelligence conçut et s'imposa une autre tâche, celle de pénétrer ce que sont les essences[9].

14. Des hommes en qui science, mœurs saintes, grand âge et haute sagesse abondaient, et d'autres encore qui connaissaient

la décidons pas. Du reste, sur le Nyâya, *V.* Colebrooke, *Trans. of London 's as. soc.*, I et II, ou la traduction qu'en a donnée en franç. M. Pauthier, sous le titre d'*Essais sur la philosophie des Indous*, 1833. — [7] *Çâstra* pour nous a toujours le même sens dans ce S., bien que nous variions l'expression (« traité », « code », ou même çâstra : *V.* S. 19, n. 11). L'it. dit *nelle altre scienze.* — [8] *Pouraskârer* après *dâna-mâna-* : dans l'it., *e onori*, après *con doni, reverenza.*— [9] *Tattwârtha*, qui va revenir çl. 14 et 15 (*V.* n. 2, 3o) : l'it. dit ici *sostanza e ragione*, çl. 14, *la ragione e l'essenza*, çl. 15, *la natura e la ragione*, toujours voyant dans *tattwârtha* un dwandwa, puis faisant de *tattwa-* les

en quoi consistent les essences[10], il fouillait[11] les plus profonds.

15. Oui, oui[12], quiconque, ayant coupé court en sa pensée aux incertitudes sur ce qu'implique la substance du juste, sait ce qui compose l'essence, et du juste, de l'utile, du passionnel et de l'émancipation, Bharata va se faire son disciple[13].

16. Les conversations sur toute espèce de science étaient le charme et les délices de Bharata, qui sans cesse s'efforçait de savoir à fond ce qui compose l'essence des connaissances.

17. Quand et science et discernement et modestie lui semblèrent enfin devenus son lot, et que nulle incertitude ne lui resta sur la substance du juste,

18. Alors naquit en lui la pensée d'expédier un messager à son père : il manda un brâhmane[14], un récitateur du Véda, un de ses amis, et il lui dit :

19. « Pars pour Ayodhyâ et que tout te soit prospère. Fais hâte, prends d'agiles coursiers, et parvenu là, instruis et mon père et Kaouçalyâ ma mère

20. De la vie que nous menons ici au palais de mon aïeul maternel. Oui, commence ainsi, vénérable personnage, par proclamer tes nouvelles en présence des auteurs de mes jours.

21. Présente-toi ensuite à Râma, et fais-lui connaître mon profond respect : dis, « Bharata est ton serviteur, il prosterne sa tête à tes pieds, il implore ta bienveillance,

22. Il te demande des nouvelles de ton salut, de ta santé chérie ;» que telles soient tes expressions en l'abordant. Embrasse aussi Lakchmana et questionne-le sur sa santé.

« rapports », et prenant pour syn. « essence » et « substance ». — [10] *V.* n. préc. — [11] *Viditâtmanah sannikarchata.* L'it. omet. — [12] Nous tentons ainsi de rendre l'effet de *hi*, 5e syll., et *hi*, fin du çl. — [13] Voici le çl. *yoyo vetti hi tattwârtham tchhinnadharmârthasançayah Dharmârthakâmamokchânâm, sicheve tamtam eva hi.* Et voici l'it. : *Qual più comprende la natura e la ragione delle cose ed ha stirpato ogni dubbio intorno al concetto delle leggi, colui frequenta Bh., afin di conseguire il giusto, il dolce, l'utile, e di francar se stesso.* Ceci posé, comme pour l'it., *dharmârtha-* est pour nous tatpouroucha au 2d hémist., dwandwa au 3e (cp. n. 3, 3o) ; 2o pour nous seul, ce 3e hémist. est rég. de *tattwârtham* (sans *afin de*) ; 3o sur *tattwârtham* même, *V.* n. 9 ; 4o *dharmârthakâma-* (*dharmakâmârtha-*, S. 5, 4), triple face des actes humains, reflète ce que l'Inde nomme les 3 qualités, *tamas, rajas, sattwa,* « ténèbres », « passion », « vertu ». — [14] Encore un trait

23. Offre de vive voix à ma mère Kaouçalyâ[15] mes salutations. Que Soumitrâ aussi reçoive, que la princesse des Vidéhas reçoive les mêmes saluts. »

24. Ainsi muni des instructions du magnanime Bharata, le messager, que transportaient d'alertes coursiers, atteignit les parages au milieu desquels est cette ville,

25. Belle et ravissante ville d'Ayodhyâ, dont Manou le râdjarchi posa les fondements et dont alors c'était le roi Daçaratha aux yeux reluisants, aux yeux de padma[16], qui tenait le sceptre.

26. Peu après son arrivée et conformément aux prescriptions de Bharata, le brâhmane communiquait ses nouvelles au Souverain d'abord, ensuite aux Mères :

27. « O Indra des rois, Bharata, réalise ta parole ! Bharata possède la force véritable ! le Véda du maniement de l'arc, et les Védas[17], et le code des règles administratives[18], Bharata les connaît d'un bout à l'autre.

28. Et les codes de l'utile[19], il les sait à fond ; les exercices gymnastiques, il les pratique ; l'habileté à régir l'éléphant, il la possède en plein; l'adresse à conduire un char, il y excelle;

29. Le dessin, l'écriture, le saut, la nage, la marche des astres, autant de matières dans lesquelles il est versé. Un mot de toi a été pour lui un aiguillon.

30. Telles sont les occupations multipliées et diverses auxquelles, grand roi, s'est livré Bharata depuis qu'il s'est éloigné de ta radieuse présence. »

31. Extrême fut la joie du souverain en entendant, de l'envoyé, ce langage plein de charmes : Kaouçalyâ et les autres déesses la partagèrent ; et de même Râma et Lakçhmana.

32. Chargé d'instructions en réponse par le râdjâ, le messager, honoré d'un accueil hospitalier, fut réexpédié à Bharata.

de mœurs. Sans cesse on voit les Brahmes chargés de messages, de miss. de confiance.—[15] Kêkéyî est oubliée. Ne faut-il pas en samsk. *tch-* après *Kaouçalyâm* (d'où «et K...»).—[16] *Radjîvatamrâkchi*. L'it. omet *tamr-*. —[17] *Dhanourvede tcha vede tcha* : cp. S.56, n. 9.—[18] *Nîtiçâstrechou*: cp. n. suiv. — [19] *Arthaçâstrechou*. Dans l'it., *pubblica economia*, et pour le *nîtiçâstrechou* qui précède, *scienza del civil governo* ; et cp. n. 4.

FIN DE L'ADIKANDA.

TABLE.

P. S.

Un de nos amis[1] a bien voulu, le calque latin sous ses yeux, traduire en français les vers jetés en tête de ce volume. Tout flatté, tout reconnaissant que nous fussions de cette marque d'intérêt, nous hésitions à joindre ici cet appendice. Si nous nous y déterminons enfin, c'est parce que, ce que nous disions alors à l'illustre indianiste[2] que regrette amèrement la science, il n'est pas un lecteur auquel nous ne le répétions. Nous implorions indulgence et protection ; nous jurions de ne pas poser la plume avant d'avoir donné à l'Europe le Râmâyana dans la langue européenne par excellence ; nous exprimions l'enchantement qui nous facilitait ce long travail sur l'épopée reine, où s'enlacent étroitement la plus haute poésie et la plus haute morale : que le public daigne accepter avec la même bienveillance nos supplications, nos causeries ou confidences, et notre serment !

A M. EUGÈNE BURNOUF.

I. (1-5) Le Râmâyana, ce grand bois de manguiers, avec ses grappes de fleurs et ses fruits, ses lueurs et ses brumes, ses files de noires abeilles et ses cygnes, ses mouvements et ses murmures et ses délicieuses senteurs !, le Râmâyana, cet océan, avec ce qui germe de perles et de coraux en ses entrailles !, le Râmâyana, ce pur éther, avec la poussière d'or semée aux pétales de son nélumbo !, — joyaux de l'aigrette de la tête, qu'émaillent les six saveurs[3] de l'ambrosie des rayons de la lune, et que devraient avidement ravir, ainsi que le tripiva[4] ravit les eaux, ceux même qui méditent et Raphaël et la splendeur d'Adamastor, les friands du feu d'ivresse qui ruisselle de Coleridge et de l'Edda, — le Râmâyana !, au moment où, l'emportant de l'empire du soleil sous le soleil engourdi de notre contrée, je vais être le premier à lui donner l'essor en notre idiome, ce n'est pas d'Indra, ce n'est pas d'Agni et Çiva, ce n'est pas de Hari, ce n'est pas de Lakchmî, ô Burnouf, que j'adore ici la face. — A toi l'hommage, ô lune de la mer des vicissitudes du

[1] M. Auguste Vitu, chef du cabinet du préfet de l'Isère, une des notabilités de la presse parisienne et des Revues.

[2] « Nulli flebilior quam mihi ». C'est lui qui pour son fervent admirateur eût été Râma. Plus d'une fois il a daigné me répéter, comme en les cadençant, mes propres syllabes :

BHIR MASMA BHOUT TWAYI, SAKHE! YAM AHAM NrinOMI.

[3] S. 53, n. 6.

[4] Ronsard eût dit «tribuvant.» Le tripiva, pour nous, est tout animal à longues oreilles pendantes qui, lorsqu'il boit, semble laper par celles-ci en même temps que par la langue.

culte de Bouddha[4], ô mont qui distilles le havich du Pourâna plein des actes du bouvier l'antagoniste de Kansa, ô toi qui dis un jour, « Dialecte éteint de l'île de l'Içwara des Râkchases[5], ressuscite!», toi le Vopadeva[6] de cette langue par excellence, la langue du Yaçna[7]!—A toi l'hommage!, car, si de nos jours Bopp et qui le suit reflètent Himapândoura[8] et le groupe à sa suite, si Carey jadis c'était la grande Tortue[9], oh! certes, toi, dans le domaine du langage de Vyâsa, l'on te proclame l'Adiçécha[10] en qui coalescent étroitement les Éléphants, la Tortue et les vingt et un mondes. —

II. (6-9). Autant, pour l'amour de la fille de Djanaka, le fils du monarque des Koçalas[11] sentit de vagues le submerger, tout rival qu'il fût du dieu du feu, autant en subit mon esquif, quand j'entreprends de faire faire à des masses la traversée, degré par degré, de l'histoire enchanteresse de ce héros.—Mes mains jointes font andjali! oh! tends-moi la tienne, arrête l'œil sur moi, ne tords pas le sourcil, mon pied vînt-il à vaciller comme pas ne faudrait! ne me force pas soudain à trembler, parce que mon bras se hausse vers un arbre qu'il n'est pas aisé d'atteindre! n'articule pas « haro, haro » sur moi, comme sur le Tchandâla[12]! fais-moi grâce de sarcasmes!—« Ce Mletchtchha! tiens, » tiens, d'où vient-il donc aux lieux où sacrifient au feu les Aryas[13]? » En quoi se touchent, ô chimère!, cet être aux minces capacités et le » poème de l'Indra des poètes? L'insensé! qu'il hante et hante encore » l'Hitopadéça[14], qu'il aille à l'école, qu'il prenne un maître! il saura » le samskrit... dans une autre naissance[15]».—Ainsi diront les farouches parleurs. O lac de tous les çâstras, toi qui les primes en savoir, prime-les aussi comme étoile de miséricorde! Qu'ils dardent sur moi l'anathème, comme l'enfant d'Atri[16] dans sa fièvre de courroux: toi, comme le dieu qui triomphe des obstacles[17], d'un mot assène un coup aux traits qui flambent, dis « Pas mal! » —

III. (10-12). Oh! dès lors, ces miens Vasantatilakas[18], que voit jaillir

[5] V. page A, n. 1, les titres des 4 grands ouvrages de M. Eug. Burnouf.

[6] Ceylan et Râvana: S. 1, n. 76.

[7] Vopadeva et PâNini sont les princes des grammairiens indous. — [8] Le Zend.

[9] Les éléphants régionaux: S. 42, 12-20.

[10] La tortue soutient les 4 ou 8 éléphants porteurs du globe; elle est portée par Adiçécha.

[11] S. 41, n. 5. — [12] On reconnait Sitâ et Râma.

[13] ADHAMO NriNAM: S. 60, n. 6. — [14] S. 55, n. 6, et S. 56, n. 3.

[15] Le célèbre recueil de fables, dont le nom devenu Bidpay, puis Pilpay, a longtemps passe pour celui d'un fabuliste.

[16] On sait que, suivant le pieux indou, les âmes, à moins d'avoir atteint au mokcha (S. 1, n. 83), vont s'incarnant indéfiniment de naissance en naissance.

[17] Dourwasas, le richi d'irascibilité proverbiale, celui qui maudit Çakountalâ, trop absorbée dans la pensée de son époux, etc.

[18] Ganeça, le dieu à trompe d'éléphant.

[19] V. page A, note. Le mot veut dire « à tilaka printanier » Sur « tilaka » (V. S. 1, n. 7).

l'époque des fleurs, des kokilas et de l'amour, nul doute qu'ils portent fruit! et cette image, en quelque sorte réfléchie au miroir, dont cette année commence la marche prospère, elle atteindra sous peu son terme! —Je le jure, et l'Abyoudaya et le reste[19], tandis que Gaspar[20] en opère la résection avec éclat («car», dit-il, «ce n'est pas sur le kadamba[21] du richi qu'ont cru ces branches»), j'en atteindrai les monts à l'ouest, le Patala; et alors, agitant les bouquets de pierreries de leurs ailes, mille oiseaux, fondant leur voix, gazouilleront en mon cœur avec extase! — Puisque même dans l'assemblée la plus exquise d'êtres tout voués à l'Écriture, on crie «Gloire et prééminence à qui lut et Védas et Védangas DE PART EN PART[22]!», non, je ne saurais porter la tête aux nues si les fatigues de la voie que parcourent les coursiers du fils de Pratchtétas[23], je ne les traverse bientôt DE PART EN PART.

IV 1°. (13-18). Et comment reculer?, quand, sur le chemin par moi gravi depuis longtemps, se sont fait de toutes parts apercevoir des mille myriades, non pas des centaines, d'Apsarases[24], au ravissant, au riche, au moelleux, au mobile corsage, aux épaules, aux lèvres, aux prunelles, aux chevelures bouclées qui portent bonheur, — à la peau diaphane, au regard de gazelle, l'œil ouvert la nuit, et, à l'instar des actrices du swarga, chassant loin d'elles le voile d'invisibilité[25], étincelles faites chairs en qui s'unissent en pleine floraison zéphyrs, rayons, flocons d'écume, pollen, poudres odorantes, enivrantes liqueurs et cannes à sucre, nymphéacées grâce auxquelles sommeille le serpent de la douleur,— amantes du rhythme, puisant aux mamelles de la mémoire, abeilles de l'arbre aux sciences mystérieuses de Manou et de Bhartrihari[26], belles aux mouvements gracieux, au gracieux langage, semblables aux flèches de la déesse de la parole, groupes au spirituel sourire, dont le pied n'effleure pas la terre, qui savourent la lumière, et dont est loin toute souillure, — brises qui nourrissent la rectitude des désirs, lampes de l'entendement, voyantes qui détournent la vue dès que vient à poindre la fange, et dont les balancements adoucis promenèrent toujours sur la route bienheureuse de l'identification au beau, au juste, au vrai, — Ménakâs[27] qui font leurs délices de l'élixir issu du suc acide des kamalas de pureté, Alambouchâs qui s'ébattent en oiseaux sur le lac d'intelligence des sagesses vertueuses, Ourwaçîs qui distinguent à l'instant de la favorite la chaste épouse et du vice la moralité, comme le cygne sépare l'eau d'avec le lait, — plus resplendissantes que les diamants du trône de Çakra, plus mélodieuses que les kokas férus d'amour, plus mobiles au sein des nuées que leurs propres pendants d'oreilles, et qu'accompagnent les Tchâranas[28], fût-ce en la cité du Graisivaudan!

[20] Les 3 sections du Kanda VII : V. S. 4, 125-, 145, et Préf. xxjv.
[21] M. Gorresio.— [22] Le NAUCLEA KADAMBA, un des plus beaux arbres des forêts de l'Inde.
[23] VEDAVEDANGAPARAGA : S 80, 4 — [24] Vâlmiki. — [25] S. 65, n. 3; S. 3, n. 31.
[26] S. 31, n. 15. — [27] Le législateur antique et sacré, avec le poète érotique le plus cité.
[28] S. 65 tout entier. — [29] S. 52, n. 8.

2° (19). Comment reculer ?, quand, et suave, et passionnée, et continue, une pluie de sons pareils à la rivière de perles d'un long et flexible collier, inonde de félicité mes deux oreilles, quand une pluie d'aravindas en inonde mes deux yeux, comme il en tomba le jour où la fille de la Terre entra dans les flammes[29].

3° (20, 21). Comment reculer ?, quand chaque jour il vient en personne me consoler, debout au milieu de l'atmosphère, Râma aux tendres accents, Râma qui m'adresse ces mots, à moi noyé de pleurs : « N'aie pas peur, pas peur, ami ; et trève aux lamentations ! L'espé-
» rance, dis-tu, n'a toujours pour toi qu'un faible sourire dans ces Al-
» pes ? — J'ai bien, moi, à la voix de mon père, été rivé à l'isole-
» ment de l'exil quatorze années ! et pourtant ma ville m'a vu rentrer
» après l'exil. Et toi aussi, tu regagneras les remparts de Paris, c'est
» nécessité : car c'est moi qui t'y conduis, sur le char Pouchpaka[30] ».

VAL. P.

Grenoble, avril-mai 1851.

[29] S. 1, 87. — [30] S. 72, n. 5 ; et cp., 1, -90.

QUELQUES CORRECTIONS.

Les *errata* se lisent peu, s'ils sont longs. Nous n'en donnons donc pas, bien qu'absent parfois ou livrant un peu vite des bons à tirer conditionnels, nous ayons laissé glisser des fautes dans l'exécution matérielle d'un travail hérissé de difficultés typographiques.

De ces fautes, —

Les unes se corrigent d'elles-mêmes par les variantes de l'orthographe (*bra-* pour *brâhmane*, *çou-* pour *coûdra-*, *oupa-* pour *oupâdhyâya*, *vidhyâ* pour *vidyâ*, et une ou deux fois *viçwa- pour viçwâmitra*, *Sa-* pour *Çatroughna*), —

Les autres, qui portent sur le samskrit, sont presque toutes immédiatement reconnaissables, comme *chad* pour *chad* ; *ichta* pour *ichta*. Ce sont pour la plupart des dentales pour cérébrales, des inaspirées pour aspirées, des brèves pour longues, des *c* pour *ç*, des *a* et *â* troquant de place dans deux syllabes contiguës d'un même mot.

Mais nous signalerons à part, — et le faux appel de la note 6, p. 226, ligne 10 (il doit suivre « béatitude) », — et les trois mots ci-dessous :

page	205,	ligne	12, notes,	*norse*,	lire parse ;
»	276,	»	10, texte,	*font*,	» fait ;
»	281,	»	9, notes,	*'adjitendriyo*,	» 'djitendriyo.

L'*a* initial, absurde avec apostrophe, est d'autant plus à supprimer que justement nous proposions comme conjecture le mot de quatre syllabes au lieu des cinq syllabes du texte, qui faussent le vers.






LIBRARY OF CONGRESS
0 006 336 106 9